Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07495739 4

Georg Forster's

sämmtliche Schriften.

F 39-32

Herausgegeben von dessen Tochter

und begleitet

mit einer Charakteristik Forster's

von

G. G. Gervinus.

In neun Bänden.

Sechster Band.

Kleine Schriften.

Dritter Theil.

Mit achtzehn lithographirten Abbildungen.

Leipzig:
F. A. Brockhaus.

1843.

439844

Inhalt des sechsten Bandes.

Kleine Schriften.

n Beitrag zur Völker- und Länderkunde, Naturgeschichte und Philosophie des Lebens.

Seite

Dritter Theil.

schichte der Englischen Literatur der Jahre 1788—1791..... 3
innerungen aus dem Jahre 1790 in historischen Gemälden und Bildnissen 160
volutionen und Gegenrevolutionen im Jahre 1790..... 249
ber die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit 278
rissische Umrisse..... 306
rstellung der Revolution in Mainz..... 352
ber das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken 413
twort eines freien Mainzers an den Frankfurter, der mit dem Franken Custine gesprochen hat..... 432
ber die Fragen des Redakteurs der Mainzer Nationalzeitung in Nr. 193 und 194. vom 20. und 21. December 1792..... 442

Kleine Schriften.

Ein Beitrag

zur Völker- und Länderkunde, Naturgeschichte und Philosophie des Lebens.

Dritter Theil.

Geschichte der Englischen Literatur der Jahre 1788 — 91.

Aus Archenholz Annalen.

Geschichte der englischen Literatur vom Jahr 1788.

Gegenwärtiger Zustand der brittischen Literatur. Beziehung politischer und sittlicher Verhältnisse auf die Schriftstellerei. Neuer Sprachreichthum und Johnson's vielsylbige Wörter. Moderner Styl. Triebfedern des wissenschaftlichen Fortschrittes. Selbstdenken und Erfindungsgeist. Nationalton. Reichthum, eine Stütze der Literatur. Pinelli's Büchersammlung. Bücherliebhaberei. Goldene Früchte der Autorschaft. Oeffentliche Bibliotheken von Cavendish und Cracherode. Die beiden Hunter's und ihre Musea. Beförderer der Wissenschaften. Crawford's Theorie der thierischen Wärme. Sibthorpe's und Hawkins' Reisen nach Griechenland. Greville's Mineraliencabinet. Latham's Vögel. Adams' Versuche über das Mikroskop. Fothergill's und andere medicinische Preismedaillen. Cruikshanks' Geschichte der Sauggefäße. Herschel. Cook. Verpflanzung des Brotbaums nach Westindien. Pelew-Inseln und Pulo-Pinang. Bruce und Worsley's Reisen. Menge der Uebersetzungen. Studium der französischen und deutschen Literatur. Dichtkunst: Della Crusca; poetische Milchfrau und poetischer Bauer. Greatheed's neues Trauerspiel. Weibliche Schriftstellerei. Politische Satyren. Peter Pindar. Redner im Parlamente. Neue Ausgabe des Bellendenus. Politische Pamphlets. Politische Freiheit, ein Grund zur Mäßigung. Befestigung des Glaubens durch Gewissensfreiheit. Methodisten und Schwedenborgianer. Atheistische Abfertigung des Dr. Priestley. Schutzschrift für die Vielgötterei. Des Bischofs von Landaff Apologie des Christenthums. Neue hebräische Bibeln. Vertheidigung des Wuchers. Lord Mansfield's Briefe über das Studium

der Jurisprudenz. Balancey's Ablettung der irländischen Sprache aus dem Punischen. Bezweifelte Echtheit der Marmorchronik von Paros. Sarpi's venetianische Staatsverfassung. Asiatische Literatur. Männliche und weibliche Biographien. Cuningham's Geschichte von England. Dalrymple's Memoirs von Großbritannien. Gibbon's Verfall und Sturz des römischen Reiches.

Die wissenschaftlichen Fortschritte eines Volkes stehen in so enger Verbindung mit seinen politischen und sittlichen Verhältnissen, daß man vielleicht den Schluß ziehen wird: auch in Absicht auf literarische Geistesprodukte müsse die Revolution, die sich seit einigen Jahren in Großbritannien ereignet hat, merkliche Folgen nach sich gezogen haben, und mit der Denkungsart, wie mit den Werken, welche ihr Gepräge tragen, müsse eine gewisse Veränderung vorgegangen sein. In jenem für wissenschaftliche Aufklärung so berühmten Lande ist die Autorschaft weniger als anderwärts ein Gewerbe. Begüterte Personen vom höchsten und vom mittlern Stande, die ersten Männer im Staate, die das Ruder in Händen halten, die Koryphäen der feinen Welt, die an ihren Launen und Beschäftigungen den stärksten Antheil haben, rechnen es sich zur Ehre, unter die Schriftsteller ihres Vaterlandes gezählt zu werden, und entweder die ernsthafteren Erfahrungs-Wissenschaften mit ihren Entdeckungen zu bereichern, oder das große Publikum durch das Feuer der Beredtsamkeit, die Geisel ihres raschen Witzes, und die täuschende Wahrheit ihrer Schilderungen zu unterhalten, — sogar zu lenken, und ihrem Genie oder ihrem Ehrgeiz, oder beiden zugleich, huldigen zu lassen. Gleichwie nun überhaupt die lebendigsten Begriffe jederzeit unmittelbar aus dem Anschauen entspringen, so äußern die Sitten, die Verwandlungen des Geschmacks und der Mode, und die Welthändel des gegenwärtigen Zeitraums ihren Einfluß am sichtbarsten auf die Denkungsart derjenigen Klasse von Schriftstellern, welche entweder als die ersten Triebfedern oder doch als die nächsten Zuschauer auf dem großen Theater der Welt, vom Geiste ihrer Zeit durchdrungen, ihn jedem ihrer Werke in vollem Maße wieder mittheilen. In der That stößt man bei genauer Untersuchung auf Spuren, welche den Zusammenhang der neuesten Literatur in England, mit der neuesten Geschichte dieser Insel nicht undeutlich verrathen.

Die englische Sprache selbst hat zwar seit Steele und Addison keine wesentliche Umschaffung erlitten; allein die große Fehde des Mutterlandes mit seinen Colonien, der Verkehr mit fremden Hülfsvölkern, die Unterhandlungen mit dem Feinde selbst, die Bekanntschaft mit neuen Gegenständen aus entfernten Welttheilen und auf dem Schauplatze des Krieges, die immer zunehmende Wichtigkeit der ostindischen Angelegenheiten, endlich die wissenschaftlichen Entdeckungen und die mechanischen Erfindungen der neuesten Zeiten, haben diese Sprache sehr ansehnlich bereichert und einer Menge von fremden Wörtern das Bürgerrecht ertheilt. Schon der Hastings'sche Prozeß allein macht ein neues Wörterbuch nöthig. Die Zeitungsblätter, die von dergleichen neuen Ausdrücken wimmeln, sind zugleich die Vehikel ihrer allgemeinen und schnellen Ausbreitung unter alle Stände, und verlässige Mittel, ihnen eine dauerhafte Existenz zu versichern. Könnten jene beiden großen Schriftsteller heute wieder auf, um einen Burke oder Sheridan im brittischen Senat anzuhören, sie würden einander mit Erstaunen bekennen, daß ihre Muttersprache ihnen fremd geworden sei, indeß vielleicht mancher Schuhflicker ihnen die unverständlichen Worte erklären, und ein lebendiger Kommentar dieser alles zermalmenden Redner werden könnte.

Von jenen Ausdrücken, welche der Luxus gesitteter und üppiger Nationen in Umlauf bringt, vergehen die meisten so schnell wie das Ephemeron; ja oft, noch ehe irgend ein Schriftsteller den neuen Laut von den Lippen der Putzhändlerin aufgefangen kann, ist er in den Regionen der Mode schon längst verhallt. Indessen gibt es immer noch einige, die dem allgemeinen Geschicksal entrinnen. In diesen Modewörtern nun, zusammengenommen mit den Lieblings-Floskeln, welche in den müßigen Kreisen der feinen Welt eine Zeit lang die Stelle des Witzes vertreten und den Redensarten, die der genauere Verkehr mit Frankreich und die allgemein gewordene französische Sprache den höheren Ständen in den Mund legt, besteht die Quintessenz des guten Tons. Daher spielen sie auch in einem beträchtlichen Theile der schönen Literatur eine wichtige Rolle. Dramatische Schriftsteller, Satyriker und Romanenschreiber, denen an lebendiger Darstellung der vorübereilenden Sitten ihres Zeitalters Alles gelegen ist, haschen nach diesen charakteristischen Ausdrücken und verewigen sie. Zu keiner Zeit schöpften die Belletristen eifriger

als eben jetzt aus dieser Quelle. In Werken des Witzes l die Erfindungskunst ihre Grenzen; und nach so vielen Jahrh derten ist es heutiges Tages weniger noch als zu Salomo Zeiten ein Wunder, daß nichts Neues mehr unter der Sor geschieht, und insbesondere nichts Neues mehr gedichtet wi Die Ausnahmen, welche große Geister machen, sind so selt daß sie hier nicht in Betrachtung kommen können. Die all meine sowohl als die specielle Charakteristik ist entweder sch erschöpft, oder sie wird nicht immer so meisterhaft behandelt, d sie den Reiz der Neuheit behalten, und die Aufmerksamkeit ei verwöhnten Lesers spannen könnte. Was uns gefallen und unt halten soll, muß auf irgend eine Art in einer so wichtigen u mittelbaren Beziehung mit uns stehen, daß es nicht erst ei Vernunftschlusses bedarf, um sie ausfindig zu machen, sond daß unser Gefühl sie augenblicklich entdeckt. Wenn gleich nic leichter als der kleinfügige Detail in ernsten Wissenschaften ermüden pflegt, so gilt doch von Sittengemälden genau d Gegentheil. Je individueller die Züge sind, die hier, den Z genossen gleichsam entwendet, zu einem redenden Ganzen sammenfließen, desto anwendbarer auf unsere eigenen Verh nisse, desto anziehender werden sie für uns. An der Aesopisch Fabel findet wohl der Kinderverstand seine Nahrung, so wie gemeine Zuschauer sich an den verschiedenen komischen und t gischen Rollen auf der Bühne und ihren bekannten Geme plätzen weidet. Hingegen in dem flüchtigen Augenblicke, den d gebildete, selbstthätige Publikum eines blühenden Staats der sc nen Literatur widmen kann, in dem Wirbel von Geschäften u Verwickelungen des Interesse, wünscht jeder Einzelne zunä die Personen mit denen er es heute oder morgen zu thun hal kann, oder doch ähnliche Charaktere, in Verhältnissen, die auf die neueste Lage der Sachen, in der politischen sowol sittlichen Welt beziehen, vor seinen Augen handeln zu seh Schriftsteller, die den Beifall jenes Augenblicks einernten woll müssen daher den Conversationston genau nachzuahmen wiss und bringen auf diesem Wege einen Zuwachs von neuen W tern in die Büchersprache, der allmälig auch in andre We übergeht, und zuletzt ein klassisches Ansehen gewinnt.

Noch eine andre Quelle des modernen Wortreichthu öffneten die Gelehrten selbst, und an ihrer Spitze der berühr

Literator Johnson, der Aristarch des Jahrhunderts. Es ist wahr, die ungeheure Menge von einsylbigen, höchstens zweisylbigen Wörtern benimmt dem Englischen gar viel von der majestätischen Würde, von dem feierlichen Wohlklang und der harmonischen Fülle, womit der Grieche und Römer uns hinreißt, und Beide, den äußern und den innern Sinn so mächtig erschüttern. Doppelt fühlbar ward dieser Mangel in einer Mundart, der es so sehr an volltönigen Selbstlautern fehlt. Um dem Uebel abzuhelfen, wählte Johnson das einzige Mittel, welches ihm die Analogie noch darbot. Zusammensetzungen, wie unsere biegsamere Sprache, nach dem Muster der griechischen, sie gestattet, litt die seinige nicht; allein er gab lateinischen vielsylbigen Nenn- und Zeitwörtern englische Endungen, und so gewannen seine Perioden einen tönenden Rhythmus, den man zuvor nicht kannte. Mit Recht erhob die Zunft der Kritiker ihre Stimme gegen den Mißbrauch dieser neuausgeprägten Schaltwörter, deren sich sowol der Erfinder selbst als seine Nachahmer zu häufig bedienten. Seine eigene Derbheit rechtfertigt die nachdrücklichen Erinnerungen an Pedanterei, Bombast und Affectation, womit man ohne Gnade um sich warf. Das Verdienst aber, mit diesen Worten einen Schatz von Materalien für künftige Schriftsteller, zur Bildung eines eleganten und zugleich kräftigen Styls, in die Sprache gelegt zu haben, bleibt, trotz jeder tadelhaften Anwendung, dem großen Manne dennoch unbenommen.

Wie in einem Volke, das auf allen Meeren seine Schiffe, an allen Küsten seine Handelsplätze, in allen Welttheilen seine Besitzungen und Pflanzstädte hat, in einem Volke, dessen Geisteskräfte in beständiger Spannung bleiben, damit es auf der Höhe, wohin es sich durch Thätigkeit allein geschwungen, sich behaupten, und den Erzeugnissen der ganzen Welt durch seine Industrie die Wage halten könne, in einem Volke, das den hohen Freiheitssinn in seinen wissenschaftlichen Untersuchungen mit erfinderischem Tiefsinn verbindet, — wie da Elemente der Sprache einer zwar unmerklichen, aber mit dem Strom der Zeiten unaufhaltsamen Veränderung unterworfen sind, wie Worte veralten und neu entstehen, wie man an Sachkenntniß, an Reichthum der Begriffe und an der Mannigfaltigkeit ihrer Verknüpfungen gewinnt: so trägt auch die Schreibart dieses Volkes selbst, wenn es sich durch sein Gefühl für alles Schöne durch

einen edeln Geschmack in den bildenden Künsten, durch Feinh
und Urbanität der Sitten auszeichnet, die unverkennbaren Me
male der Umwandlung und des Fortschrittes an sich. Ist glei
die englische Wortfügung sehr gefesselt, so bilden sich doch imm
neue Wendungen, welche durch Kühnheit oder Grazie, dur
epigrammatischen Scharfsinn und glänzende Antitheſen, oder dur
wahren Affekt, und Gluth des Colorits gefallen. Immerh
mögen die spätern englischen Schriften an der goldenen Einf
verloren haben, was sie an Schmuck und Mannigfaltigkeit g
wannen. Die Prosa des Spectator's mag im Mirrour und i
Rambler*) nicht wieder zu finden sein, wie der französische St
aus dem Zeitalter Ludwigs XIV.. in der Sprache eines Voltai
Raynal oder Buffon nicht gesucht werden muß. Allein je näh
man einem Ideal zu kommen trachtet, desto weniger darf irge
eine Schönheit allein darin herrschen, indem der äußerste Gr
schon wieder Verunstaltung wird, und die gepriesene Simplicit
uns in die Länge doch zum Gähnen bringt. Von der englisch
Sprache dürfen wir also noch immer behaupten, daß ihre V
vollkommnung in den letzten Zeiten mit ihrer Erweiterung gl
chen Schritt gehalten hat.

Denselben Ursachen, welche zur Bereicherung und Ausb
dung der Sprache und des Styls so kräftig wirkten, ist au
die veränderte Gestalt der wissenschaftlichen Kenntnisse selbst z
zuschreiben, die sich in den neuesten Schriften der Engländ
offenbaret. Auch hier gebühret ihnen noch immer der Ruh
des ersten unter den gesitteten Völkern, des aufgeklärtesten, w
sesten Volkes, den man ihnen in Rücksicht auf ihre Handlung
und ihre ganze übrige Existenz bereits hat zuerkennen müsse
Wenn nämlich, wie mich dünkt, eine vollständigere, richtige
Erkenntniß und eine Fertigkeit, dieselbe auf alle Ereignisse d
Lebens richtig anzuwenden, den Namen Aufklärung verdien
so giebt es unstreitig kein Volk, und hat es, außer etwa d
Athenienſern, nie eins gegeben, das durch alle seine Kla
sen auffallendere und häufigere Beispiele eines, sowol in E
forschung der unerkannten, als im praktischen Gebrauche der g
fundenen Wahrheit, geübten Verstandes aufzuweisen hätte. L

*) Zwei neuere Wochenschriften; die letztere von Johnson.

aber Großbritannien dem Zeitpunkte nahe sein mag, wo die Entwickelung der Wissenschaften zu stocken anfängt, wo zugleich ihre gemeinnützige Ausbeitung gehemmt wird, und, weil Nichts in der Welt stille stehen kann, wo Verfall und Rückgang unausbleiblich sind? Diese Frage lassen wir gern unentschieden, so lange noch die unläugbaren Kennzeichen eines gesunden Zustandes fortdauern, und die Triebfedern der Aufklärung sich noch in voller Wirksamkeit erhalten.

Eine der wichtigsten liegt in dem Charakter der Engländer selbst. Zu frei, um sich von Andern blindlings leiten zu lassen, zu thätig um sich an einem bloß passiven Unterrichte zu begnügen, dringt ihr Geist aus eigenem Antrieb und auf selbstgewähltem Wege in die Tiefen der Erkenntniß, und opfert allen theoretischen Gedächtnißkram der gründlichen Erfahrung auf, die er durch eigenes Forschen erlangte. Erfindung, das Werk einer von menschlicher Willkür unabhängigen Verkettung der Umstände, verewigt zwar oft einen sonst unbedeutenden, oder wol gar einen leeren Namen; allein die Ausnahmen, wo seltne Menschen durch Anstrengung ihrer Seelenkräfte aus sich selbst schöpfen, und vom Schicksal zu Erfindern organisirt worden sind, müssen bei jenem eigenthümlichen Forschungstriebe, nach Verhältniß des Umfangs und der Volksmenge, in England häufiger als im übrigen Europa sein. Der Mann von Genie ist überall keine gewöhnliche Erscheinung; wo er aber das Nachahmungsfieber verursacht, und die Verzerrungen schriftstellerischer Histrionen bald Mitleid bald Lachen erregen, dort wäre fast zu vermuthen, daß entweder das Genie die größte Seltenheit sein, oder der Sinn es zu fassen und zu beurtheilen noch mangeln dürfte. In England ist dagegen der Unfug des sogenannten Genieweſens unbekannt; man winkt einander Beifall zu, und wandelt ruhig fort auf eigner Bahn. Bei so viel Eigenthümlichkeit im Gange des Denkens, kann es vielleicht Manchem widersprechend scheinen, daß in den Schriften der Engländer eine gewisse charakteristische Gleichförmigkeit herrscht, an welcher sie so leicht erkannt werden können. Nicht nur die erste Erziehung der Jugend in Schulen welche durch das ganze brittische Reich sich ziemlich ähnlich bleibt, sondern auch die fernere Ausbildung des erwachsenen Menschen, durch sein Verhältniß als Bürger eines freien Staats, bewirkt allerdings eine Uebereinstimmung in gewissen Grundbegriffen, aus

welcher, bei den verschiedensten Modificationen, ein gleichgestimmter Nationalton entspringt. Wir sehen einen herrlichen Wald, voll schlanker, gerade gewachsener Stämme. Der gerade Wuchs, der ihnen allen gemein ist, so verschieden übrigens die Eigenschaften des Holzes sein mögen, — ward er nicht eben dadurch bestimmt, daß sie zusammen, unter völlig gleichen Umständen, entsproßten? Auch ist die Aehnlichkeit, die uns auffällt, von jener künstlichen weit unterschieden, welche die despotische Gärtnerscheere erzwingt; sie ist vielmehr das Werk der Freiheit selbst, und einer Constitution, die allen Britten gleiche Rechte ertheilt. In Beziehung auf die Veränderungen, wodurch die neueste englische Literatur sich auszeichnen soll, war der Einwurf, dem wir hier begegneten, von einiger Erheblichkeit. Nunmehr begreift man nämlich, daß von keiner Revolution im Denken die Rede sein könne, welche mit den Grundanlagen des National-Charakters stritte. Müßten nicht die Engländer aufhören Engländer zu sein, ehe sie, z. B. statt ihrer Verfassung sich eine Monarchie gelüsten lassen; für die Bequemlichkeit des Nachbetens alles eigene Forschen verwerfen, die praktische Naturkunde gegen die Systemsucht, Geschmack gegen Vielwisserei vertauschen, unverdaute Citata zusammenstoppeln, scholastische Spitzfindigkeiten wiederkäuen, oder auch nur ein unfehlbares Wörterbuch annehmen könnten? In einem Moment von wenigen Jahren können die Veränderungen im Reiche der Wissenschaften, nur gleichsam als zarte Schattirungen sich von dem Nationalcolorit und dem Grundton des Jahrhunderts unterscheiden.

Unter die wesentlichsten Beförderungsmittel der Literatur, welche zugleich ihren intensiven Fortschritt begünstigen, gehört zunächst der Reichthum der Nation. In allen Ländern gibt es unzählige Beispiele, daß Reichthum und Dummheit sich gatten; in England hingegen, wo Geld und Ehre so oft die Früchte des Talents und der Kenntnisse sind, dient der Gebrauch, den die Reichen von ihren Schätzen machen, zum Beweise, daß auch zwischen Ueberfluß und Verstand ein Bündniß möglich sei. So wie man dort eigentlich arbeitet, um genießen zu können, so fühlt man es auch inniger als anderwärts, daß der rechte Genuß des Lebens in einer weisen Oekonomie der Kräfte, und einer geschmackvollen Abwechselung der Gegenstände besteht. Der Luxus erhält einen Zug von Solidität, indem er stets auf Nutzen und

Bequemlichkeit eben so sehr, wie auf sinnliches Ergötzen abzweckt, und während daß im reichen Barbaren nur das Thier genießt, und der Besitz des Geldes ohne einige Anwendung die Seele des Geizigen füllt, befriedigt hier den vernünftigen Epikuräer nichts Geringeres, als die doppelte Pflege des Körpers und der Seele. Nirgends ist Lektüre ein allgemeineres Bedürfniß als in England, und nirgends hat man auch die Bücherliebhaberei, die Pracht in Editionen, in Druck, Papier und Verzierungen höher getrieben. Die Unternehmungen der Buchhändler in London rechtfertigen diese Behauptung. Ihr Handel besteht im Ankauf ganzer Bibliotheken, welche sie nebst ihrem eignen Verlag wieder einzeln veräußern. Im vorigen Jahre gaben Robson und Edwards 40,000 Thaler für die berühmte Büchersammlung des Venetianers Pinelli; und kaum war sie ausgepackt, so ward ihnen für die Polyglottbibel allein schon wieder 500 Pfd. St. (3000 Thaler) geboten. Literarische Seltenheiten gingen wie gewöhnlich, in den Bücherversteigerungen um unerhörte Preise weg. Bei dem Verkauf der Dubletten des brittischen Museums trieb man die kleine griechische Schutzrede des Libanius für die Tempel bis auf fünf Guineen. Die Buchhändler in London allein stellten zu Anfange dieses Jahres an 300,000 Bände zum Verkauf. Der ungeheuern Menge von Zeitungen und Monatsschriften ungeachtet, welche die Leselust des großen Haufens stillen, erschien eine ansehnliche Menge neuer Bücher in allen Fächern der Gelehrsamkeit, die gleichwol ihre Käufer zu mehren Tausenden fanden. Dieser starke Debit und die ungekränkte Sicherheit des Eigenthums setzten die Buchhändler in Stand, Summen, worüber man erstaunt, für die Handschriften berühmter Schriftsteller hinzugeben. Das Beispiel Robertson's, der für seine Geschichte von Amerika 3000 Pfd St. erhielt, blieb nicht mehr das einzige in seiner Art. Der Buchhändler Cadell erkaufte das Verlagsrecht von Gibbon's unsterblichem Werke um 50,000 Reichsthaler. Allein dieses Honorar ist verhältnißmäßig gering gegen die 1000 Guineen, welche Faulder für zwei Oktavbände einer Philosophie der Politik und Moral dem Archidiakon Paley bezahlte, und wobei er dennoch einen großen Gewinn erübrigte. Auch die kleinen Ausströmungen des Genies belohnte das Publikum nach diesem Maßstab, und Greatheed erhielt von dem Verleger gegen 800 Reichsthaler für die Hand-

schrift seines Trauerspiels. Wenn nur eine vertraute Bekanntschaft mit großen Mustern diesen Nationalsinn für schriftstellerische Vollkommenheit weckt und bildet, so ist es andrer Seits auch keinem Zweifel unterworfen, daß dieses enthusiastische Theilnehmen auf Männer von Talent unter gewissen Umständen zurückwirken, und sie zur Anstrengung ihrer Kräfte mit stärkerem Reiz entflammen kann.

Einen edleren Gebrauch des Reichthums kann es nicht geben, als jene Anstalten und Stiftungen, wodurch auch unbemittelten Personen der Erwerb wissenschaftlicher Kenntnisse erleichtert wird. An Beispielen dieser Art ist der jetzige Zeitpunkt in England vorzüglich reich gewesen. Außer den bekannten Bibliotheken, deren Gebrauch dem Publikum frei steht, eröffnete vor nicht gar langer Zeit der Chemiker Cavendish eine reichhaltige Sammlung der wichtigsten die Kenntniß der Natur und die unmittelbare Erfahrung betreffenden Werke, und noch in diesem Jahre folgte ein wohlhabender Geistlicher, Namens Cracherode, der zugleich einer von den Curatoren des brittischen Museums ist, diesem Beispiele mit einer auserlesenen Bibliothek, wozu er ein eignes Gebäude errichten läßt. Neben den wissenschaftlichen und praktischen Verdiensten der beiden Brüder William und John Hunter, hatten Beide den rühmlichen Ehrgeiz, die Früchte einer goldenen Praxis zur Verewigung ihres Namens anzuwenden. Man kennt schon längst das prächtige Museum des verstorbenen älteren Bruders, eines der größten Aerzte, Zergliederer und Geburtshelfer in Europa. Er hatte in demselben einen auserlesenen Büchervorrath, einen seltenen Schatz von anatomischen Präparaten, ein höchst vollständiges und in vieler Rücksicht unschätzbares Münzkabinet und eine kostbare Naturaliensammlung, zum künftigen Gebrauche der Universität Glasgow aufbewahrt. Im letztverflossenen Junius eröffnete auch John Hunter, der jüngere, der als Zergliederer und Physiolog so berühmt wie sein Bruder, und als Wundarzt nicht unbekannt ist, sein physiologisches Naturalienkabinet, welches insbesondere für die vergleichende Anatomie den entschiedensten Werth behauptet. Die Schaustellung von Sir Ashton Lever's, oder nunmehr Parkinson's, Museum, dauerte zu gleicher Zeit noch fort, und Sir Joseph Banks, der Weltumsegler, den die Königliche Societät der Wissenschaften zu ihrem Präsidenten erkoren hatte, bot noch immer den einheimischen sowohl als fremden Gelehrten sein

entliches Frühstück, und den Gebrauch des größten Herbariums der Welt, mit einer seltenen Freigebigkeit dar. Dem Enthusiasmus, womit er selbst auf verschiedenen Seereisen die Natur studirt, und einen ansehnlichen Theil seines Vermögens zur Herausgabe seines prachtvollen Pflanzenwerks verwendet hatte, setzte jetzt, nach mehren geringeren botanischen Missionsanstalten, die große Reise in das Innere von Afrika die Krone aufsetzen. Gelehrte Naturkundiger sollten auf Kosten einer Gesellschaft, die mit Banks zusammentrat, die Erzeugnisse dieses unbekannten Welttheils erforschen; und von ihren Bemühungen erwartet man mit Recht die wichtigsten Aufschlüsse.

Seitdem Locke die angebornen Begriffe aus der Metaphysik verbannte, lag die Hoffnung des englischen Philosophen lediglich in Fortschritte der empirischen Naturkunde beschlossen. Annäherung zu dem, was Menschen Wahrheit nennen, erwarten sie fort nur aus dieser Quelle, und sollte diese Erwartung doch Ende auf Wahn hinausgehen, so hat sie wenigstens das ute, daß die Beobachtungen und Entdeckungen, welche sie verlaßt, zu keiner Zeit verlorne Arbeit sind, sondern von jedem kulativen Kopfe benutzt, geordnet und verbunden werden können. Allein auch dieses praktische Studium der Natur erheischt rzüglich die Unterstützung eines reichen und zugleich wißbegierin Volkes. Lord Shelburne, nunmehriger Marquis von Lansowne, war der edelmüthige Beförderer der physikalischen Arbeiten s berühmten Priestley. Einige der wichtigsten Entdeckungen in r Elektricitätslehre verdankt man dem Eifer des jetzigen Grafen tanhope. Die großen Chemiker, Kirwan und Cavendish sind hlhabende Männer, die, wenn es auf ein geldkostendes Exriment ankommt, ihres Vermögens nicht schonen. Die lehrche Abhandlung des ersteren über das Phlogiston trat erst vor rzem an das Licht. Nach zehnjährigem Beharren in den otilsten Untersuchungen gab der bescheidene Crawford endlich zweite durchaus vortreffliche Ausgabe seiner Theorie von der ntstehung der thierischen Wärme heraus. Walsh ließ den elekschen Aal aus Surinam lebendig nach England bringen, um ne Eigenschaften genauer untersuchen zu können. Von Linné's ben kaufte Dr. Smith in bloß wissenschaftlicher Hinsicht den tanischen Nachlaß dieses unsterblichen Schweden. Sibthorpe rte in diesem Jahre von seiner botanischen Reise aus Grienland mit einem Schatz von neuen Pflanzen und wichtigen

Erläuterungen des Theophrast und Dioscorides zurück. Fast zu gleicher Zeit hatte Hawkins, ein in Deutschland gebildeter Mineraloge, dieselben Gegenden und einen Theil von Kleinasien aus Eifer um die Wissenschaft durchstrichen. Das so lange vernachlässigte Studium der Mineralogie ward eine Lieblingssache der englischen Naturforscher, und vor vielen andern stieg jetzt Greville's Cabinet zur Vollkommenheit des lehrreichsten und prachtvollsten in Europa. Pennant beschloß die lange Reihe seiner Arbeiten mit seiner verdienstvollen nordischen Zoologie. Ein Apotheker, Latham, lieferte das einzige vollständige Natursystem aller jetzt bekannten Vögel. Der Wundarzt Hunter, den wir schon vorhin erwähnt haben, wetteiferte mit dem vortrefflichen niederländischen Zergliederer Camper in der Beschreibung der Wallfischarten, wozu bisher kein Naturforscher die Kosten hergeben mochte. Bolton in Hallifax widmete seine Nebenstunden der Untersuchung der Schwämme und gab den ersten Band seiner Beschreibungen und Abbildungen heraus.

In der von Baker, Lieberkühn und Ledermüller betretenen Laufbahn erschien der geschickte Optikus Adams unvermuthet als Schriftsteller. Seine Versuche über das Mikroskop enthalten Beschreibungen von 359 Infusionsthierchen, von manchen Gattungen des Polypengeschlechts und von vielen Insekten. Unter den Aerzten in London, die der empirischen Kurart in vielen Fällen geneigt zu sein scheinen, verdient der jüngstverstorbene Fothergill, dieser größte Praktikus der ungeheuern Hauptstadt, eine ehrenvolle Erwähnung, als ein freigebiger Beförderer der Botanik, als Freund und Gönner der berühmten deutschen Künstler, Ehret und Miller, und als Stifter einer Preismedaille, welche jährlich der besten Schrift über eine medicinische Frage zuerkannt wird. Nach seinem Beispiele stiftete Dr. Fordyce mit seinem Freunde Hunter das Lyceum Medicum Londinense: eine Gesellschaft, welche die Vervollkommnung der Heilkunde zur Absicht hat, und der besten Schrift über einen physiologischen oder pathologischen Gegenstand ebenfalls eine goldene Schaumünze bestimmt. Den Preis des letztverflossenen Jahres erhielt der Wundarzt Home für seine Abhandlung über die Eigenschaften des Eiters. Ein gleicher Eifer und die genauere Kenntniß des menschlichen Körpers feuerte den Zergliederer Cruikshanks an, sich der mühsamen Nachspürung der von Hewson entdeckten Saugegefäße (absorbent vessels) zu unterziehen, und seine Entdeckun-

zen in einem großen lehrreichen Werke dem Publikum mitzutheilen. Diese Beispiele beweisen zum Ueberfluß, wie die Entwicklung des Forschungstriebes von Lage und Mitteln abhängig ist. Es gibt keinen Zweig menschlicher Kenntnisse, der nicht unter diesem Volke seinen Beförderer fände; Georg III. selbst nahm insbesondere die Sternkunde in seinen Schutz, und Herschel, der bewunderte und beneidete deutsche Weltenfinder, konnte nur in England der Stolz seines Vaterlandes werden.

Wenn man die brittische Geschichte ausnimmt, ereignete sich vielleicht noch nie der Fall, daß eine ganze Nation, in ihrem öffentlichen collectiven Verhältnisse, den ernsthaften Musen geopfert hätte. Wem aber sind die großen Entdeckungs-Schifffahrten unbekannt geblieben, die unverwelkliche Zierde der jetzigen Regierungs-Epoche? Wer hat nicht, von Bewunderung durchdrungen, den Namen Cook genannt und nennen gehört? Noch nie ward die Menschengattung und die Natur sorgfältiger als von diesem in seiner Art so einzigen Manne und seinen Reisegefährten erspähet. Es wäre ungerecht, die Wirkung dieser großen Unternehmungen auf die Nation zu läugnen. Die neuerliche Ausrüstung eines Schiffes in der wohlthätigen Absicht, den Brotbaum zur bessern Verpflegung der Sclaven nach den westindischen Inseln zu verpflanzen, ist die edelste Frucht jener Weltumschiffungen. Man erkennt auch schon an der unterhaltenden Darstellung, den charakteristischen Zügen und scharfsinnigen Bemerkungen, welche in der jüngsterschienenen Geschichte des Schiffbruchs auf den Pelew-Inseln durchgehends herrschen, daß Männer, die ein unglücklicher Zufall mit neuen Gegenständen bekannt machte, sich nach Cook's Muster zu Beobachtern gebildet hatten, ohne dazu vermöge ihres Auftrages bestimmt zu sein. Einen ähnlichen chorographischen Beitrag lieferte uns die Beschreibung der Insel Pulo-Pinang, in der Straße von Malakka, welche der König von Queda kürzlich den Engländern schenkte, um daselbst einen Handelsposten anzulegen. Bruce, dessen Wißbegierde ihn bis nach Abyssinien trieb, hielt seine wichtige Reisebeschreibung bis jetzt noch zurück; indessen hoffte man unlängst, sie bald, so wie die Nachrichten eines andern Reisenden, des Baronets Worsley, im Druck erscheinen zu sehen.

Nicht allein durch eigenes Forschen, sondern auch durch eifrige Benutzung der Entdeckungen und Fortschritte anderer Nationen, ward in den letzten Jahrhunderten die Masse der

intensiven Aufklärung in England sichtbarlich vermehrt. Noch nie traten so häufige Uebersetzungen in allen Theilen der Gelehrsamkeit hervor, als eben in dieser Periode. Eine vertrautere Bekanntschaft mit der französischen Literatur äußerte den vortheilhaften Einfluß auf die Originalwerke der besten englischen Schriftsteller, und so wie ehedem Hume durch dieses Studium sich unverkennbare Vorzüge als Geschichtschreiber erworben hatte, so leuchtete es in die Augen, daß Robertson, Gibbon, und andere große Männer aus ihrer Klasse, nach ausländischen Mustern hingesehen, die Anordnung der Materien, oder die Behandlungsart ihnen abgelernt, in der Gründlichkeit und Vollkommenheit der Ausführung aber sie weit übertroffen hatten. Mit welcher weisen Anerkennung der Verdienste Frankreichs um die Literatur mußten nicht Jones, der berühmte Orientalist, Sherlock, der witzige Reisende, und Gibbon der unnachahmliche Historiker, aus dieser Quelle geschöpft haben, da sie selbst es wagen durften, französisch zu schreiben *)? Jetzt begnügte man sich aber auch nicht länger mit den wissenschaftlichen Produkten der nächsten Nachbarn. Um deutsche Bücher lesen zu können, lernten die englischen Chemiker die schwere deutsche Sprache. Die chemischen und mineralogischen Schriften eines Bergmann, Scheele, Ferber, und anderer berühmter Männer wurden übersetzt. Die Anekdoten von Friedrich dem Großen, welche nach seinem Tode so häufig erschienen, wurden, wie man leicht erachten kann, auch im Englischen mit Begierde gelesen; allein schon einige Zeit vorher hatten Tielken's Beiträge zur Geschichte des siebenjährigen Krieges ebenfalls ihren Uebersetzer und Verleger gefunden. Grellmann's Geschichte der Zigeuner, die Briefe des reisenden Franzosen, und des ältern Forster's Geschichte der Entdeckungen im Norden, fanden auch in England Beifall. Sogar des berühmten Pütter's deutsches Staatsrecht übersetzte diesen Sommer Durnford, ein in Göttingen studirender Engländer. Die Uebersetzung von Werther's Leiden machte ein Glück über alle Erwartung, da der Sinn für ausländische Sitten in England nicht gewöhnlich ist, und der guten Aufnahme fremder Geistesprodukte ein unüberwindliches Hinderniß in den Weg zu stellen pflegt. Damit wir

*) *Jones*, Dissertation sur la litterature Orientale. — *Sherlock*, Lettres d'un Voyageur Anglois. — *Gibbon* Essai sur l'Etude de la Litteratur

ndlich die historische Treue nicht verletzen: — auch Trenk's Roman seines Lebens ward von dem unersättlichen Heere der Novellenleser, in drei Uebersetzungen zugleich, begierig verschlungen.

Die Engländer beschäftigten sich von jeher mit Uebersetzungen der griechischen und römischen Klassiker. Noch neuerlich wagte sich Jemand an die Ethik des Aristoteles, und Potter, der bereits den Euripides übersetzt hatte, erschien nunmehr auch mit einem englischen Sophokles. Ob nun zwar diese Hülfsmittel schuld sein mögen, daß das Studium der todten Sprachen etwas lässiger getrieben wird, so gab es doch noch jetzt eine Erscheinung von der entgegengesetzten Art, nämlich eine Uebersetzung von Milton's Simson in griechischen Versen. Die poetischen Uebersetzungen von der Lusiade des Camoens, der Araucana des Ercilla, vom Dante, Tasso und Metastasio verdienen, wegen ihres entschiedenen Werths, als eigene Proben des dichterischen Talents eines Mickle, Hoole und Hayley besonders erwähnt zu werden. Die englische Dichtkunst überhaupt hatte vielleicht nie eine glänzendere Epoche, sowol was die Anzahl der Inspirirten, als das echt apollinarische Feuer ihrer Gesänge betrifft. In wie fern die nähere Bekanntschaft mit den welschen Dichtern und ihrer unerschöpflichen Phantasie etwas dazu beigetragen habe, ähnliche Bilder zu erzeugen und hervorzulocken, ist schwer zu entscheiden. Weit zuverlässiger läßt es sich dem Einflusse wissenschaftlicher Begriffe auf die neuen englischen Barden zuschreiben, daß ihre Lieblingsmanier didaktisch ist. Dem geschmackvollen Hayley gebührt hier die erste Stelle. Mason, der Sänger der Gartenkunst, Pratt, dessen Lehrgedicht, Humanity, vor allen, welche der Enthusiasmus wider den Sclavenhandel plötzlich gebar, mit wesentlichen Vorzügen glänzte; Cowper, der Verfasser von Lewesdon hill, und Hoole der jüngere, dessen Curate vorzüglich geschätzt wird, gehören mit einander in diese Klasse. Auch im scherzhaften Heldengedicht lieferte Hayley einen wohlgerathenen Versuch. Hingegen konnte Glover's Ethenaide als höhere Epopee den Ruhm seines Leonidas nicht erreichen und für Jephson's versprochenes Heldengedicht über die römische Geschichte bleibt der Platz noch leer. Ein Ocean von kleineren Gedichten füllt monatlich die Magazine und überschwemmt die Buchläden. Insgemein sind sie von der unschädlichen Art, welche bei uns den Hauptbestandtheil der Musenalmanache ausmacht; allein die neulich mit der Unterschrift Della Crusca be-

zeichneten Oden, zogen bald die Aufmerksamkeit des Publikums auf sich: man gab sich viele vergebliche Mühe, den verkappten Dichter zu errathen, und hielt seine Lieder auch dann noch für schön, als der erste Enthusiasmus, der sie mit Gray's Meisterstücken verglich, sich ein wenig abgekühlt hatte. Unter den neuesten Phänomenen am brittischen Parnaß darf man die poetische Milchfrau, Mrs. Yearsley, und Bruns, den schottischen Bauer, nicht vergessen. Sie bestätigen zwar das alte Sprichwort, daß man zum Dichter geboren wird; allein sie beweisen auch zugleich durch den Reichthum der Begriffe in ihren Gedichten, wie weit der Geschmack am nützlichen Lesen sich in ihrem Vaterlande ausgebreitet hat. Auch sind sie keinesweges die einzigen, wenn gleich die glücklichsten Dichter aus der Klasse des gemeinen Volkes.

Von diesem in England so allgemeinen Sinn für dichterische Schönheit, und der damit so innig verbundenen Gabe der Darstellung, erwartet man im Voraus die beste Anwendung in derjenigen Dichtungsart, welche für die Schaubühne bestimmt ist. So wie das Publikum den guten Schauspieler auf einen Beifall eifersüchtig zu machen weiß, den es nur dem echten Verdienste zuerkennt, und eben dadurch Männern von Herz und Talent den Muth einflößt, sich dieses öffentlichen Sittenlehramts, welches andere Völker nur zu oft ihrem Abschaum anvertrauen, mit schwärmerischem Stolze zu unterziehen; so erhält es auch die theatralischen Dichter, durch strenge Beurtheilung jedes elenden Stücks in einem Grade von Selbstprüfung, welcher den Stümper zurückscheucht, und den, der sich fühlt, in die äußerste Spannung versetzt. Halbe Jahrhunderte können zwar verfließen, ehe ein dramatisches Meisterstück erscheint; in vielen Jahren kann es sich ereignen, daß kein Schauspieldichter sich über die Mittelmäßigkeit erhebt: allein es gibt unstreitig kein Mittel unter der Sonne, ein brittisches Parterre mit einem Schauspiel auszusöhnen, das tiefer hinab, unter den literarischen Auskehricht, gehörte. Ein Volk dessen Geschmack von der Gewinnsucht der Büchertäuscher unabhängig ist, kann von seinen eigenen Schriftstellern nie so tief beleidigt werden, daß sie sich erkühnten, ihm ein jämmerliches Geplärr für Witz und Laune zu verkaufen. An Shakespear's Werken behält es einen untrüglichen Maßstab dramatischer Kräfte. Schon diese Anerkennung der wahren Größe setzt eigene Vollkommenheit des Gefühls, eigenen Wahrheitssinn voraus; denn jener Herzenskundiger, wie es noch kei-

nen im Dichterlande gab, bleibt entweder in der schlechtesten Uebersetzung unverkennbar, oder mit allem Apparat der Wortweisheit erfaßt man ihn nicht! Welche unbegrenzte Verehrung die Nation noch immer ihrem größten Dichter weiht, wird unter andern die neue Ausgabe seiner Werke beweisen, an welcher man die Pracht der Verzierungen verschwendet hat. Nachahmung sogar, ohne auszeichnendes Verdienst, verzeiht das englische Publikum seinen jetztlebenden Theaterdichtern, weil man den Nachklang von Shakespear's Worten noch liebt. Wenigstens war diese nachgeahmte Sprache der wesentlichste Vorzug des gut aufgenommenen Trauerspiels Julia, welches ein in diesem Fache fleißiger Schriftsteller, Jephson, jetzt lieferte. Zugleich mit Shakespear's Ausdruck scheint aber Greatheed, der neulich zum erstenmal als Dichter mit seinem Regent auftrat, einen Funken der Darstellungskraft und männlichen Zeichnung seines großen Musters aufgefangen zu haben. Der ungetheilte Beifall des Publikums bewies unwidersprechlich, daß es diesen Funken nicht verlöschen lassen wollte, und die Erstlinge einer so viel versprechenden Muse verdienten in der That diese Aufmunterung. Auch das Schicksal von Sparta, ein Trauerspiel aus der fruchtbaren Feder der Dichterin Cowley, war zu gut versificirt und glänzte zu sehr durch sogenannte coups de théatre, um in einem Zeitpunkte, wo die tragischen Schriftsteller immer seltener werden, den Dank der Zuschauer zu verfehlen.

Im Lustspiel hingegen, wo Mrs. Inchbald als Verfasserin des I will tell you what, und des Such things are, vorhin die Palme davon getragen hatte, mißlang es ihr mit ihrem diesjährigen Stück, so wie der witzigen Lady Wallace, die jetzt zum erstenmal ihr schriftstellerisches Talent versuchte. Noch ein drittes Lustspiel, ebenfalls die Arbeit eines Frauenzimmers, ward auf dem Sommertheater in Haymarket verurtheilt; und nichts rettete Cobb's durch fünf Aufzüge gedehnte Posse, Love in the East, als die Kunst der Schauspieler, und die von Hodges nach der Natur gemalten Decorationen, welche die Straßen und Gärten von Calcutta darstellten. Seitdem Sheridan, Colman, Murphy und Cumberland schwiegen, schien überhaupt das andere Geschlecht sich der dramatischen Musen bemächtigt zu haben, gleichwie es schon längst im Besitz des Romanschreibens ist. Man kennt die Evelina und die Cecilie der Miß Burney; die Louisa, die Clara und Emmeline der Mrs. Helme; die geistreichen Briefe

der berühmten Freundin Johnson's, Mrs. Thrale, die aber d
die Herausgabe einer Correspondenz, welche die Schwachhe
ihres verstorbenen Freundes aufdeckte, so wenig wie durch
Heirath mit dem italienischen Musikus Piozzi, für ihren
gesorgt zu haben scheint; die Oper Marianne, von Mrs. B
kes, an welcher man insbesondere das lyrische Verdienst
Arien rühmt; die Schauspiele, die Gedichte, die ästhetischen
sätze der männlichen Hannah More und der beiden Miß L
die Poesien einer Barbauld, Miß Seward und Miß Williams;
und wie viele andere Namen müßte man nicht nennen, w
man alle Schriftstellerinnen Englands aus dem jüngsterschiene
Verzeichnisse von 500 jetztlebenden Autoren, die zur Liter
dieser Insel beitragen, vollständig abschreiben wollte? Unter e
so großen Menge von weiblichen Autoren gibt es allerdi
wenige, die für einen Augenblick Aufmerksamkeit erregen,
eine noch geringere Anzahl, die auf Nachruhm Anspruch ma
können: allein man sieht genug, um sich zu überzeugen,
herrlich jede Anlage im Lande der Freiheit gedeihet! Der kriti
Scharfsinn einer Montague, und der göttliche Despotenhaß e
Macaulay, den jene in ihrer Vertheidigung Shakespear's, d
in der englischen Geschichte hervorleuchten ließ, sind Beweise
Geistesfähigkeiten, die mit den männlichen in gleichem Sch
gehen. Weit entfernt von dieser Vervollkommnung nachthei
Folgen zu besorgen, darf man vielmehr fragen, ob es befug
Richter der männlichen Vollkommenheit gibt, als eben di
zart unterscheidende Geschlecht, welches so gern der Selbstständ
keit des Mannes huldigt, und sie gewiß am Besten hervorr
indem es durch den Mund der Grazien lehrt.

Es blühte im gegenwärtigen Zeitpunkt noch eine Dichtur
art, welche den Britten ausschließend eigen zu sein scheint.
Ueppigkeit großer Hauptstädte ward überall vom Witz poetis
Sittenrichter gegeißelt; allein in England erzeugte die Fülle
Phantasie mit dem Uebermuthe des Partheigeistes ein seltsa
Mittelgeschöpf, die politische Satyre. Kein Mann von ein
Bedeutung, und nicht einmal der König, ist gegen ihre Aus
sicher; im Gegentheil, je höher man steht, desto leichter
man getroffen. Die Wirkung dieser Satyren ist indessen ni
weniger als gefährlich. Man wird nicht indignirt, so lange
noch lachen muß; und einer besiegten Opposition gönnt
allenfalls das Vergnügen sich und Andere lustig zu machen.

der That hat die berüchtigte Coalitionsparthei sich dieses Vorrechts nicht selten bedient, und man hält mit vieler Wahrscheinlichkeit die Rolliade, Probationary Odes, the Stretham-Album, und the Wreck of Westminster-Abbey, für die gemeinschaftliche Arbeit von Burke, Fox, Sheridan und Gray, in ihren müßigen Stunden. Der beißendste Witz und die drolligste Laune sind die Bestandtheile dieser Gattung, die aber, trotz einem dritten Vorzuge, der Harmonie des Ausdrucks, für die Nachwelt keinen Werth haben kann, sobald der Schlüssel dazu, die Beziehung auf jetztlebende, und zum Theil nur in diesem Augenblick interessirende Menschen, verloren sein wird. Außer diesen gegen Pitt's Ministerschaft gerichteten Bolzen, erschienen mit der Unterschrift: Peter Pindar, hinter welcher sich, wie man glaubt, Dr. Walcott versteckt, eine Reihe meisterhafter Versuche in derselben Art, worin er anfangs die Akademie der Künste, bald aber auch ihren gekrönten Beschützer selbst, zum Gegenstand der Satyre erkor. Juvenal's Peitschenhieb, Swift's bitterer Spott, Butler's Lache, die Seufzer Tibull's und Lafontaine's Erzählungston, waren hier mit einer dem Verfasser eigenen feinen Ironie und allen Schönheiten der Dichtkunst zu einem unnachahmlichen Ganzen verbunden. Bei einer so hinreißenden Lectüre verziehen Höflinge sogar, oder vergaßen es wenigstens, daß der satyrische Proteus zur Ungebühr des guten Königs spottete.

In England giebt es indessen noch wesentlichere Berührungspunkte zwischen der Politik und Literatur. Dahin gehört vorzüglich die Verhandlung der öffentlichen Angelegenheiten in den National-Versammlungen. Seit dem Verfalle der römischen Republik, hatte kein anderes Volk senatorische Redner, und eine Kraft der menschlichen Natur, die Macht der Rede über die Gemüther, schlummerte gleichsam unbenutzt, denn jede andere Gattung der Redekunst hat andere Zwecke und andere Grenzen. Den dramatischen Redner fesseln die Gesetze der Bühne; der Rechtsgelehrte wendet sich mit kalten Schlüssen an die kalte Urtheilskraft des Richters; und die milde Ueberredung im Predigtstul soll die Affecten besänftigen, anstatt sie aufzuwiegeln. An einen Demosthenes, einen Cicero, erinnern nur noch die Mitglieder des brittischen Parlaments. Von jener bei Hastings' Verhör verschwendeten Beredtsamkeit erwartet man hier keine Erwähnung. Alles was man sonst von der Natur allein bewirkt zu sehen gewohnt ist, leisteten diesmal die Wissenschaft

und der höchste Grad der Kunst, ohne gleichwol die Vernun
bestechen zu können, die mit der unbeantworteten Frage i
Hinterhalte blieb, wozu man allen Reichthum der Rhetorik au
geboten, um rühren, erschüttern, heben, empören, zerschmette
zu können, da wo die einfache Wahrheit ohne Schmuck laute
und überzeugender geredet hätte? Die hier so sichtbare Leiden
schaft einer Parthei war es auch, die eine neue Ausgabe de
Bellendenus de Statu bis in die Lüfte erhob, weil der Heraus
geber, der wegen seiner politischen Händel berühmte Predige
Horne (jetzt Tooke genannt), der Vorrede einen Panegyrikus de
drei Exminister North, Fox und Burke in zierlichem Latein ein
verleibt hatte. Der Eifer der politischen Schriftsteller hat sich
übrigens seit der vom Mutterlande anerkannten Unabhängigkei
der Colonien großentheils abgekühlt. In jenem kritischen Zeit
punkte stand Alles, wie in einem kranken Körper, in Gährung
um das Uebel fortzuschaffen; kaum war aber die heterogene
Masse abgesondert, so verschwand die Fieberhitze in den Köpfen
und der Staatskörper gelangte schnell wieder zu den Kräften de
blühendsten Gesundheit. Die Publicität der öffentlichen Ange
legenheiten und die uneingeschränkte Preßfreiheit bringen jedoch
noch täglich neue politische Pamphlets hervor. Die National
schuld, die Commerz-Traktaten mit Frankreich und andern
Mächten, die Recriminationen der in Ostindien gestandenen Of
ficiere und Compagnie-Beamten, waren dies Jahr die Haupt
gegenstände an denen sich die rüstigen Controversfedern übten
allein außer den interessanten Beiträgen zur indischen Geschicht
und Erdbeschreibung, in Fullarton's, Sullivan's und einigen an
dern bei dieser Veranlassung herausgekommenen Schriften, ver
dienen sie unter uns keine besondere Aufmerksamkeit. Nur eine
Zug kann ich nicht übergehen, welcher diesen Zweig der brittische
Literatur charakterisirt, und zugleich das schönste Lob der freie
Staatsverfassung ist. Ich rede von der mit der größten Frei
müthigkeit verbundenen Mäßigung, von der gutmüthigen Laune
die das Bewußtsein der Freiheit hervorbringt, und die mit den
Wüthen einiger Schriftsteller, welche sich unter dem Zepter eine
Despoten emancipiren, den auffallendsten Contrast bildet. Ein
Sclav, der sich empört, hat nichts zu verlieren, und alles zu
gewinnen; folglich, wenn er das eiserne Joch eines willkürliche
Herrschers, eines Beleidigers aller Rechte der Menschheit, nich
länger dulden kann, überschreitet er selbst alle Schranken, ver

läugnet alle gesellschaftliche Bande, und tritt alle Verhältnisse mit Füßen. Die Freiheit hingegen, nicht einmal die idealische, sondern die unvollkommene, wie sie auf Erden möglich ist, schenkt jedem Britten einen stolzen innern Frieden, welcher von blinder Selbstverläugnung, und von der ohnmächtigen Wuth, die mit ihren Ketten rasselt, gleich weit entfernt ist.

Verdienen diese Wirkungen der Freiheit eine Beherzigung, indem sie zu beweisen scheinen, daß das Menschengeschlecht sein Glück weit besser ertragen könne, als man gewöhnlich glaubt, mithin auch dessen würdig sei, woran die Verfechter der willkürlichen Gewalt noch zweifeln wollen; so wird es hier nicht überflüßig sein, sie durch ein zweites Beispiel zu bestätigen. Dieses liegt am Tage in den Folgen der in England allen Sekten, vom Atheisten bis zum Götzendiener, zugestandenen Gewissensfreiheit. Die beiden Extreme des Aberglaubens und des Unglaubens haben dort ihre Anhänger, und wie viele Köpfe für eine gewisse Gattung von Schwärmereien empfänglich sind, beweiset der gute Fortgang der Methodisten und der starke Debit der ins Englische übersetzten Schriften Swedenborg's. Das ungekränkte Recht, eine jede Religionsmeinung anzunehmen, öffentlich zu bekennen, zu prüfen, und zur Prüfung hinzustellen, ward auch nirgends freimüthiger ausgeübt, als in England, wo noch unlängst Dr. Priestley's Briefe an einen ungläubigen Philosophen eine sehr skeptische Antwort veranlaßten, wo Lord Gordon sich zum Judenthum bekennen, und wo auf einer andern Seite eine Vertheidigung der Vielgötterei angekündigt werden durfte. Allein die Fortdauer so vieler Sekten, die hier friedlich neben einander wohnen, und durch alles, was Andere glauben und schreiben, in ihrer Ueberzeugung nicht irre gemacht werden können — lehrt sie nicht zu gleicher Zeit, wie wenig man in diesem Punkte besorgen dürfe, das Gefühl durch den Verstand mißleitet zu sehen, und welch ein köstliches Geschenk daher die Freiheit des Gewissens ist? Es befindet sich ein Jeder so wohl bei seiner Religion, so unabhängig zugleich von allem Einfluß ihrer Diener, daß er sie lieber ungeprüft behalten, als mit thörichtem Grübeln ohne Ende sein Leben verbittern mag. Es ist auffallend, daß die Aufklärung in England, welche in wissenschaftlichen Fächern so große Fortschritte gemacht, und so manches Vorurtheil hinweggeräumt hat, in der religiösen Denkungsart keine merkliche Veränderung zuwege bringt, und nicht einmal die

Anhänglichkeit an das alte Herkommen schwächt. Die Freiheit selbst also, welche die öffentliche Beleuchtung aller Religions-Meinungen gestattet, bewirkt eine Erscheinung, welche in andern Ländern der Gewissenszwang, die Toleranz-Edikte, die Autos da Fe, und die Dragonaden nicht hervorbringen können: den treuen, frommen, blinden Glauben aller Art. Es kommen neben her noch manche theologische Schriften heraus: Predigten, Auslegungen, Glaubensbekenntnisse, Kirchengeschichten, Vertheidigungen und Beweise; allein die homiletischen, exegetischen, kritischen Talente der neuern englischen Gottesgelehrten retten sie nicht von der Vergessenheit. Priestley, als Haupt der Unitarier, tritt jährlich mit einem polemischen Bande an das Licht; Beattie sucht durch Deklamationen und Schmähungen zu ergänzen, was seiner sogenannten Evidenz an Ueberzeugungskraft noch fehlt, und überhaupt vergißt man in England, so gut wie anderwärts, daß die Wahrheit keiner Schutzrede bedarf, und daß es widersinnig sei, das Herz, welches vom Richterstuhle der Vernunft unabhängig ist, bei der Vernunft rechtfertigen zu wollen. Des Bischofs von Landaff (Dr. Watson's) Apologie des Christenthums, ist jedoch ein Muster der liebenswürdigsten Bescheidenheit und Sanftmuth, und man überläßt sich gern den Gefühlen, die ihn beglücken, wenn man gleich die Grundsätze der Kirche als ein despotisches Zwangssystem, verwirft. Zu den wichtigsten Erscheinungen in der theologischen Literatur von Großbritannien, gehören endlich noch zwei hebräische Bibel-Ausgaben, mit englischer Uebersetzung und erläuternden Anmerkungen, welche die dortige Judenschaft von ihren gelehrtesten Mitgliedern veranstalten läßt.

Unter den literarischen Seltenheiten dieses Jahres, welche der politisch-sittliche Zustand eines durch den Handel blühenden Staates veranlaßte, verdient die paradoxe Vertheidigung des Wuchers hier noch erwähnt zu werden. Es gehörte nicht wenig Muth dazu, einen so allgemein verhaßten Gegenstand in Schutz nehmen zu wollen; und ein durchdringender Blick in einer der verworrensten Materien, um den einfachen Satz, das Geld sei nichts mehr und nichts weniger als jede andere Waare, deren Werth keine Gesetzgebung je, sondern lediglich das individuelle Bedürfniß bestimmen könne, daraus zu entwickeln, und in das hellste Licht zu setzen. Diese Beleuchtuug war jedoch desto nothwendiger und wichtiger, je unvermeidlicher die Hemmung der

irculation in einem Handelsstaate, auf die Bestimmung der nteressen durch die Gesetze, erfolgen muß. So wahr ist der Satz, daß jeder, noch so billig und nothwendig scheinender, und us den edelsten Grundsätzen entspringender Eingriff der Staatsmst in die moralische Freiheit der Menschen, ein unheilbares olitisches Uebel nach sich ziehen kann; da hingegen bei einer anz uneingeschränkten Garantie des Eigenthums, das Gleichewicht zwischen Industrie und Bedürfniß sich immer von selbst ieder herstellt. Außer dieser Speculation über die Schranken er Gesetzgebung, konnte in der eigentlichen Rechtsgelehrsamkeit enig Neues erscheinen. Der brittische Codex ist eine ungeheure Sammlung von Parlamentsakten; Lyttelton, Coke und Blackone, sind noch immer die vorzüglichsten Commentatoren. Vielicht hätte man von dem vortrefflichen Lord Mansfield einige ierher gehörige lesenswerthe Werke erhalten, wären nicht seine andschriften in dem Gordonschen Tumult von 1780 verbrannt. Seine jüngst erschienenen Briefe an den jungen Drummond über as Studium der Jurisprudenz, sind meisterhaft in ihrer Art.

Von der Paradoxie, die man den englischen Schriftstellern rwerfen will, ob sie gleich im Grunde oft die Folge des unfangenen, von allem Vorurtheil befreiten Denkens ist, hat die ueste Literatur, außer dem eben angeführten Beispiele, nicht ele Spuren aufzuweisen. Eine derselben bemerken wir in dem tsamen Bemühen des Obristen Vallancey, die irländische prache aus dem alten Punischen herzuleiten, und eine andere, e ungleich mehr Aufsehen machte, liegt in dem scharfsinnigen ersuch, die Echtheit der Arundelischen Marmorchronik in Zweiel zu ziehen. Der Verfasser hat diesen Einfall, der in der hat eines Bentley würdig war, mit aller kritischen Schikane sgeführt, ohne jedoch es im geringsten wahrscheinlich zu machen, ß ein Grieche des vorigen Jahrhunderts mit Geduld und enntnissen hinlänglich ausgerüstet gewesen sei, um dieses unheure Werk in Marmor zu hauen. Den übertriebenen Skepcismus verzeiht man indessen gern einem so gründlichen Alterumsforscher. In diesem Zweige der Wissenschaften, der in ngland eine zahlreiche literarische Gesellschaft beschäftigt, sind euerlich keine wesentliche Entdeckungen gemacht worden, wenn an nicht etwa eine Handschrift des berühmten Sarpi über die netianische Staatsverfassung dahin rechnen will, welche ein ngländer in einem italienischen Kloster gefunden und in Eng-

land zum Druck befördert hat. Die Verdienste einiger Gelehrten, namentlich des wackern Professors White in Oxford, und des Richters in Indien, Sir William Jones, um die arabische und persische Literatur, ingleichen die Bemühungen des Letzteren und der von ihm in Bengalen errichteten Gesellschaft, die hindostanischen Alterthümer und die Bücher der Braminen sorgfältiger zu erforschen, gehören eigentlich auch hierher. Man verspricht der gelehrten Welt eine von White zu besorgende Uebersetzung der noch nicht gedruckten arabischen Erzählungen, wovon nur der geringste Theil von Galland unter dem bekannten Titel: Tausend und Eine Nacht, übersetzt worden ist. Der Ritter Jones hingegen hat die Erstlinge seiner Untersuchungen bereits in den zu Calcutta gedruckten Asiatic Miscellanies herausgegeben, und auf seine Veranlassung erschienen kürzlich die von Wilkins aus dem Sanskretanischen übersetzten Hitopadesa, oder Fabeln des Vischnu-Sarma, den man sehr uneigentlich Pilpay zu nennen pflegt.

Die Theilnahme an diesen gelehrten Streifereien in das Gebiet der Vorwelt ist indessen von geringer Bedeutung, im Vergleich mit dem immer zunehmenden Geschmack an Lebensbeschreibungen und Anekdoten aus dem Leben berühmter Engländer. Gesammelte Nachrichten von nicht weniger als 650 Männern von Verdienst aus allen Ständen, enthalten die 10 Bände der brittischen Biographie, welche diesen Sommer erschienen. Zwei Ausgaben einer aus Cook's Reisebeschreibungen eilfertig zusammengestoppelten Lebensgeschichte dieses großen Mannes wurden schnell vergriffen. Ein Mitarbeiter an der Biographia Britannica Dr. Kippis, war der Verfasser dieses Produkts. Der Tod des gelehrten Dr. Johnson, der selbst so manches englischen Dichters Leben geschildert hatte, war gleichsam das Signal für Anekdotenkrämer und Biographen. Sir John Hawkins und Boswell lieferten seine Lebensgeschichte, Andere seinen Briefwechsel, noch Andere seine etwas handfesten Bonmots, seine letzten Worte, und dergleichen mehr. Der Dichter Mason, der bereits die Verdienste Gray's in einer vortrefflichen Biographie verewigt hatte, setzte jetzt seinem Freunde William Whitehead ein ähnliches Denkmal. Murphy übernahm dieses Geschäft in Absicht auf den englischen Aristophanes, Foote. Disney versprach eine Biographie des durch seine Kirchengeschichte berühmten Jorein; der berüchtigte John Wilkes, der Schauspieler Macklin, der Ritter Hawkins und der bekannte Philipp Thickneſſe, arbeiteten,

in jeder an einer Geschichte seines eigenen buntscheckigen Lebens. Man trieb diese Liebhaberei so weit, daß sogar die Phrynen und Aspasien dieser Zeit der Versuchung nicht widerstehen konnten, ihre Begebenheiten und Erfahrungen selbst zu beschreiben. Auf die Memoirs der Schauspielerin Bellamy, folgte bald die Geschichte der Miß Sheldon, und das Leben der Mrs. Baddeley; eine, in Absicht auf die Künste der Verführung und ihre traurigen Folgen, äußerst lehrreiche Lektüre.

In geheimen Urkunden, Familiennachrichten und eingestreuten Anekdoten, besteht auch das Verdienst von Cuningham's Geschichte von England, und von Sir John Dalrymple's Memoirs of Great Britain wovon nach einem Zwischenraum von 14 Jahren der zweite Band erst jetzt ans Licht getreten ist. Weder dieser Geschmack der Lesewelt, noch die Vorzüge welche man dem letztgenannten Werk insbesondere zugestehen muß, konnten jedoch im mindesten den Eindruck schwächen, den die drei letzten Bände von Gibbon's Geschichte des Verfalls und Sturzes des römischen Reichs, auf ein so gebildetes, mit einem so edeln Sinn für alles Große und Schöne begabte Publikum machten. Die erste Hälfte dieses Meisterstücks hatte bereits die Erwartungen bis auf den höchsten Gipfel gespannt. Der Enthusiasmus und Public spirit des Verlegers verzögerte noch die Erscheinung der letzten Bände, bis zum achten Mai, um die Gedächtnißfeier der Geburt des großen Verfassers und den Tag der öffentlichen Schaustellung seiner Geisteskinder, zu gleicher Zeit begehen zu können. An diesem Tage bewirthete er einige der berühmtesten jetzt lebenden Gelehrten, und Hayley's Muse wand einen Lorbeerkranz um die Schläfe des Geschichtschreibers. Die prophetischen Worte des Dichters:

The splendid work is crown'd to day,
On which Oblivion ne'er shall prey
Nor Envy make her spoil!

gingen schon zum Theil in Erfüllung; denn Bewunderung versiegelte die Lippen der echten Kritiker, und als die kleinen Kläffer eine Vollkommenheit antasten wollten, für welche sie keinen Sinn besaßen, hielt das Publikum ihren Tadel mit Recht für das Gekrächze der kleinen Geister, die vom Gefühl ihrer Mittelmäßigkeit gefoltert, es nicht über sich gewinnen können, der wahren Größe zu huldigen. Wenn man annimmt, daß der Stolz über einen Schriftsteller, den man jetzt mit kühner Zuver-

sicht wetteifernden Nationen entgegen stellen konnte, in Englan empfunden ward — und welches Volk ist reizbarer von diese Seite, eifersüchtiger auf seinen Ruhm, verliebter in seine Größ stolzer auf seine großen Männer? — so wundert man sich auc nicht länger, daß enthusiastische Gefühle des Danks und de Entzückens einen Mann verehrten, der seines Vaterlandes Zierd geworden war. Es wäre in der That zu wenig gesagt, da Gibbon's Arbeit die ganze diesjährige Ernte der brittischen Litera tur weit hinter sich zurückläßt, da mit derselben ein Geschichtbuc vollendet ist, welches in keinem Zeitalter und in keiner Sprach übertroffen ward. Alles an diesem Werke, Schreibart, Ausdruck, Anordnung, Wahl und Behandlungsart der Materien, Ent wicklung des Zusammenhanges von Ursachen und Wirkungen, Scharfblick in Ergründung geheimer Triebfedern, Prüfungsgeist und Kritik, wie die meistens trüben Quellen jener finsteren Jahr hunderte sie heischten; Philosophie des Lebens, der Gesetzgebung, der Regierungskunst; Gleichmüthigkeit des unpartheiischen Wahr heitsforschers; Kenntniß des menschlichen Herzens, Unbestechlichkeit der über Blendwerk, Heuchelei und Bosheit richtenden Vernunft; Wärme der Ehrfurcht für die Sittenlehre des Gekreuzigten, Bil ligkeit gegen fromme Gefühle und Ahnungen des innern Sin nes, die Niemand richten darf, gegen allen dogmatischen Zwang des Herzens aber tiefe Verachtung, und gegen hierarchische Ty rannei verdienten Unwillen und Abscheu, — und sodann mi diesen Kräften eine Schilderung der Begebenheiten, die den Les in das Getümmel gährender Welttheile mit sich fortreißt; stati stische Darstellungen der Reichsverfassung in verschiedenen Zeit altern und der Völker, die nach und nach den Schauplatz betraten Malerei der Sitten, Charakteristik der Regenten, der Staatsmän ner, Helden, Priester und Gelehrten, mit unverwandter Hinsich auf den Zweck der Geschichte: — alles, alles trägt das Gepräg der möglichsten Vervollkommnung, deren das Erzeugniß endliche Geisteskräfte fähig ist. Mit ruhiger Ueberzeugung darf man jet noch hinzufügen, daß das Jahr der Erscheinung eines so große Musters in den Annalen der brittischen Literatur unvergeßlic bleiben wird.

Geschichte der englischen Literatur vom Jahre 1789.

Literarische Zeitrechnung. Kritischer Despotismus der Recensenten. Politische Denkfreiheit und gelehrte Intoleranz. Priestley's und Gibbon's Verketzerung. Taylor's neuplatonische Schwärmereien. Beiträge der britischen Theologen zur bessern Interpretation der Bibel. Kennicott, Lowth, Newcome, Campbell und Weston. Neue Bibelübersetzung von Geddes. Innere Erleuchtung des Professors Cooke. Predigten. Madan's und Shepherd's Kriege gegen die Ketzer. Politische Kanzelreden über die Revolution und über den Negerhandel. Ryan's Wirkungen der verschiedenen Religionen. Lardner's und Warburton's Werke. Geschichte des Judenthums, von Shaw. Zustand der Philosophie in England. Reid über die thätigen Kräfte im Menschen. Essayists, eine eigene Gattung von Schriftstellern. Priestley's Vorlesungen über die Geschichte. Monboddo vom Ursprung und der Ausbildung der Sprache. Vertheidigte Aechtheit der Parischen Chronik. White's Uebersetzung der Reden des Cicero gegen den Verres. Pownal vom alten Gallien. Testament des Königs Alfred. Fenn's diplomatische Seltenheiten. Gordon's Geschichte der nordamerikanischen Staaten. Der letzte Krieg in Indien, von Munro. Whitaker's Ehrenrettung der Königin Maria von Schottland. Russel's Geschichte des heutigen Europa. Revolutionen in Holland. Biographien Swift's und Napier's Politische Schriften von Sir John Dalrymple, Sheridan, Scott und Sinclair. Aikin's Beschreibung von England. Schutzschrift für die Ehre der englischen Flotte. Hutton's Court of Requests. Pamphlets über die Regentschaft. Schriften über den Negerhandel; Beweise aus dem alten und neuen Testament für die Rechtmäßigkeit desselben. Lebhafte Theilnahme des Publikums an dieser Untersuchung. Historische Nachrichten von der Colonie in Neu-Süd-Wallis, von Tench, White und dem Gouverneur Phillip. Portlock's und Dixon's Weltumschiffungen. Irwing's Reise nach Indien und Howel's Rückkehr aus Indien. Lusignan's Reise in der europäischen Türkei. Die Krim, von Lady Craven bereiset und beschrieben. Mrs Piozzi's italienische Reise. Cnburey's Feldzug des Generals Burgoyne in Nordamerika. Briefe über die Berberei vom Major Juardine. Costigan's Skizzen von Portugal. Sonsett's lappländische Reise. Gilpin's malerische Reisen in England und Schottland. Des menschenfreundlichen Howard's Nachricht von Gefängnissen und Krankenhäusern. Neue medicinische Schriften. Monro's Bursae mucosae. Deuman's physiologische Kupfer. Bell's und Pearson's Chirurgien. Vom Lyceum und der humane Society gekrönte Preisschriften. Cullen's Vorlesungen über die Materia Medica. Der Schnürbrustschneider Philipp Jones, über die Verwachsenen. Naturhistorische Schriften. Smith's Linnéische Societät. Aiton's Hortus Kewensis. Martyn's Conchologist. Künstliche Kälte; Zerlegung der Luft; Entdeckungen neuer Trabanten um den Saturn und den Uranus. Schottische und irländische königliche Gesellschaften der Wissenschaften. Marshall's Landwirthschaft. Edward's und Young's ökonomische Lustschlösser. Werke

der Phantasie. Academy for grown Horsemen. Neue Schauspiele und Romane. Graf Strongbow. Ueberschwemmung von Lehrgedichten. Uebersetzungen aus dem Persischen. Spottgedichte.

Die Sitzungen des brittischen Parlaments bestimmen die geschäftige Periode aller Kaufleute von derjenigen Klasse, welche von dem Luxus und der langen Weile der begüterten Engländer lebt. Das literarische Jahr hebt ebenfalls mit dem November oder December an, und geht bereits im Anfang des Sommers zu Ende; denn sobald die Parlaments-Glieder und mit ihnen der ganze Schwarm von Clienten und Müßiggängern die Hauptstadt verlassen, so halten die Buchhändler mit ihren wichtigern Publicationen ein, aus Furcht, ihre Ankündigungen in den Londoner Zeitungsblättern möchten übersehen und ihre Verlagsartikel nicht bekannt genug werden. Unsere Anzeigen von den neuen Erscheinungen am literarischen Horizont in England müssen sich nach dieser Einrichtung bequemen, und den Leser nur mit den bemerkenswerthesten Schriften, welche während der letzten Parlamentssitzung herausgekommen sind, bekannt machen.

Es gibt gewisse Erscheinungen in der menschlichen Natur, welche dem Determinismus das Wort zu reden scheinen, und fähig sind, den philantropischen Enthusiasmus niederzuschlagen, der nicht allein vom Adel der menschlichen Seele die erhabensten Begriffe hegt, sondern sogar an eine allgemeine Veredlung des gesammten Menschengeschlechts und die Theilnehmung aller Individuen desselben an einem höheren Grade von Glückseligkeit, durch die erhöhete Thätigkeit ihres sittlichen Princips, zu glauben wagt. Wir zählen hierher vorzüglich die Trägheit des Verstandes, die Macht der Erziehung und der Gewohnheit, und die daraus entspringende Willigkeit, sich einer fremden Autorität zu unterwerfen, die auch in einem freien Staate auffallende Hindernisse der allgemeinen Aufklärung bleiben. Ein merkwürdiges Beispiel dieser Art ist die Geduld, womit man sich in England selbst, einem literarischen Despotismus unterwirft, wovon die Gelehrsamkeit in Deutschland und in Frankreich sich unabhängig erhalten hat. Es stimmt in der That, mehr als man glauben sollte, die gegenwärtige brittische Literatur auf einen gewissen einseitigen Ton, daß die Recensenten daselbst unumschränktere Schiedsrichter des Nationalgeschmacks sind, als in

n andern cultivirten Lande. Zwei Journale The Monthly und
Critical Review, die seit beinahe 40 Jahren existiren, besitzen
inem hohen Grade das Zutrauen des Publikums, und ver-
ern dadurch das Emporkommen anderer Schriften dieser
se, oder zwingen doch diese, sich von ihrem Tone nicht zu
rnen. Erst seit Kurzem, nachdem das Kenrickische London
iew wieder eingegangen war, sind die English und Analitical
iews erschienen, die sich durch jene Folgsamkeit vermuthlich
lten werden. Auch im European und im General Magazine
et man jetzt ausführliche Beurtheilungen und nach englischer
ausgehobene Stellen aus neuen Büchern, wodurch aber
esweges der Parteilichkeit abgeholfen wird. Die Recensenten
r kritischen Journale sind großentheils Geistliche; entweder
der anglikanischen Kirche, oder auch, zumal im Monthly
iew, sogenante Dissenters, aber darin mit einander einstim-
, daß sie, mit der Orthodoxie ihrer Secten gewaffnet, in der
losophie wie in der Religion keine Neuerung ungeahndet hin-
n lassen. Dieser allerdings für die Recensenten, ja für ihren
nd sogar, bequemen Methode, muß der gegenwärtige Zu-
itt der theoretischen Wissenschaften in England zum Theil
emessen werden. Weit entfernt, daß man sich, der Billigkeit
der jedem freihandelnden Wesen zuständigen Denkfreiheit ge-
, an den Platz des Schriftstellers und in seinen Gesichtspunkt
etzen sollte, um alsdann das Vollgewicht seiner Gründe zu
fen, oder ihre Schwächen aufzudecken, verurtheilt man den
erer nach den Grundsätzen des Inquisitionsgerichts, eben weil
s wagen durfte, ohne des Inquisitors Brille sehen zu wollen.
n begreift gar leicht, daß in solchen Fällen Sarkasmen die
lle der Argumente vertreten. In der festen Ueberzeugung,
kein anderer Weg zur Wahrheit führe, außer demjenigen,
diese Herren selbst wandeln, halten sie sich berechtigt zu
en, sobald sie einen einsamen Wanderer auf einem Neben-
e erblicken, ungefähr wie die Fuhrleute auf der gebahnten
rstaße am Verstande der Kräuterkenners und Geologen zwei-
, der mühsam die Felsenhöhen erklimmt. Die Fälle wo das
blikum früher und anders als die Recensenten entscheidet, sind
llige Ausnahmen, und wenige Schriftsteller dürfen sich rüh-
, den Aristarchen ihrer Insel so ungestraft getrotzt zu haben,
Sterne in seinem unnachahmlichen Tristram Shandy.

Die Gesetzgebung in England hat in Religionssachen ein

Toleranzsystem geheiligt, welches die ehemaligen fanatischen Verordnungen stillschweigend zur Vergessenheit verurtheilt. Die strengen Gesetze, wodurch die Ausübung der katholischen Religion in jener Insel verboten wird, haben, ohne eigentliche Abrogation, fast gar keine Wirkung mehr, indem man den Erweis der Uebertretung den Angebern zu erschweren gewußt hat; da hingegen bestätigt sich an den Kritikern jene alte Regel, daß die Religionsparteien, deren Glaubenslehren am wenigsten verschieden sind, einander oft am meisten hassen und verfolgen. Je weniger die Verschiedenheit der religiösen Grundsätze auf die bürgerliche Glückseligkeit und die öffentliche Ruhe einzelner Menschen ihren Einfluß äußert, desto intoleranter sind die Federn der verschiedenen Sektirer gegen einander, und es ist eben nichts Ungewöhnliches, daß der moralische Charakter des heterodoxen Schriftstellers um seiner Lehre willen verdächtig wird, da man von vermeintlichen Irrlehren ohne Scheu behauptet, daß sie aus Immoralität entsprießen und wieder zu ihr führen. Mit ungewöhnlicher Strenge eifert man insbesondere gegen den berühmten Priestley, seitdem er sich öffentlich zu Socin's Meinungen bekannte. Ob seine Gründe haltbar sind, davon ist unter seinen Gegnern nie die Rede: genug, daß sie ihn für keinen Christen erkennen. Eben so rufen die Zeloten das Anathema über den Geschichtschreiber Gibbon; er ist ihnen der Feind des Christenthums, der Antichrist, weil er sich gegen den Aberglauben und den Pfaffenbetrug empört, womit man die Religion in dunklen Zeitaltern besudelte. Ueber einen Thomas Taylor hingegen, der in seinen eben erschienenen philosophical and mathematical Commentaries of Proclus die christliche Religion geradezu verwirft, und die neuplatonische Vielgötterei an ihrer Stelle zum einzig wahren Glauben machen will, verziehen sie, wie billig, nur sanft den Mund. In der That ist von einem Reformator nichts zu besorgen, der mit den Schwärmereien des Porphyr, des Proclus und des Plotinus angezogen kommt, und gegen einen vermeintlichen Aberglauben zu kämpfen glaubt, indem er sich des lächerlichsten nicht schämt; desto mehr hingegen von dem Scharfsinne des Forschers, der mit unerbittlicher Strenge verwirft, was auf der Wage seiner Vernunft zu leicht befunden ward.

Bei der vollkommensten Denkfreiheit, die der Staat seinen Gliedern gestattet, muß das Urtheil der kritischen Zunft, sobald es immer von dem größten Haufen blindlings unterschrieben

, sowol auf den Stoff als den Fortgang der Wissenschaft
och einen nachtheiligen Einfluß äußern. Es gibt zwar von
zu Zeit originale Köpfe, die ihren eigenen Weg der Unter-
ung gehen, und unbekümmert um den Tadel dieser unbefug-
Censoren neue Meinungen bekannt machen, oder so genannte
rodoxien mit neuen Gründen verfechten; allein sie schreiben
r für Andere als die kleine Partei ihrer Anhänger, und
noch kleinere Häuflein der philosophischen und unphilosophischen
ifler, die überall entweder Wahrheit oder Beruhigung suchen.
selten, nur wenn ein allgemein bekannter und berühmter
ne, wie Priestley, sich mit Controversschriften über die Reli-
beschäftigt, wird das große Publikum aufmerksam, und
ann geben die Recensenten ihr Urtheil in einem desto schnei-
ern Tone, um die Menge vor aufsteigenden Bedenklichkeiten
ewahren.

Indessen arbeitet man jetzt in England auf dem Wege, den
re protestantischen Theologen schon seit einiger Zeit betreten,
worauf sie ihrer Wissenschaft eine neue Form errungen
n: auf dem Wege der kritischen Exegese. Der allgemein
uerte Bischof Lowth hatte den Anfang gemacht; Kennicott's
Ausgabe der hebräischen Bibel, mit allen ihren Mängeln,
te nach; der Bischof Newcome bearbeitete hierauf in Irland
Ezechiel; Dr. Campbell in Schottland die vier Evangelien;
on den Gesang der Deborah, und endlich entschloß sich
Geddes, eine neue englische Bibelübersetzung zu unternehmen,
n sechs großen Quartbänden einen ungeheuern Schatz von
cher und philologischer Gelehrsamkeit enthalten wird, und
den Anzeigen und Proben zu urtheilen, für das Studium
Bibel in England einen nicht geringen Nutzen verspricht.
Bekanntschaft der heutigen Engländer, mit auswärtiger,
al deutscher Literatur kommt ihnen bei Unternehmungen dieser
sehr wesentlich zu Statten, und solchergestalt liegt doch in
genaueren Verbindung, worin jetzt die europäischen Staaten
olitischer Hinsicht mit einander stehen, ein Mittel zur gleich-
igen Ausbreitung und Mittheilung neuer Vorstellungsarten,
man hat Ursache zu vermuthen, daß, wie Newton's Grund-
der Physik, alles anfänglichen Widerspruchs ungeachtet, blos
) ihre Untrüglichkeit über alle Einwürfe siegten und allgemein
nommen wurden, so auch die Resultate der Prüfung, die
ns ein neues Licht auf den langen Hader zwischen Glauben

und Vernunft verbreiten, trotz der Unbiegsamkeit orthodoxer Eiferer durch ihre eigene Wahrheit zuletzt auch in England anerkannt werden, und unvermerkt eine wichtige Veränderung in den theologischen Lehrbegriffen hervorbringen müssen. Die neue Uebersetzung der Salomon'schen Sprüche von Dr. Hodgson, dem Verfasser einer bereits länger bekannten Version des hohen Liedes, kann auch gewissermaßen als eine Vorarbeit zum neuen Bibelwerk angesehen werden. Schwerlich dürfte dies aber von einer neuen Uebersetzung der Offenbarung Johannis gelten können, welche der Professor der griechischen Sprache in Cambridge, William Cooke, mit dem zu dieser Arbeit erforderlichen Aufwand von Mysticismus und dem Gepränge von innerer Erleuchtung herausgegeben hat.

Diese Auslegungen beschäftigen jedoch nur den kleinsten Theil der englischen Geistlichkeit. Wie bei uns die Meßcatalogen von neuen Predigten wimmeln, so findet man auch die englischen Journale mit Anzeigen von Kanzelreden angefüllt, deren Texte nach der bekannten Methode der dortigen Homiletiker nur als Denksprüche auf dem Titelblatte glänzen. Kürzlich sind unter mehren anderen die Predigten des Dr. Leland, des beliebten englischen Uebersetzers des Demosthenes, erschienen, die aber keine Spur von attischer Beredtsamkeit verrathen. Die Vorlesungen von der Bamptonischen Stiftung, über die Gründe für die Glaubwürdigkeit der christlichen Religion, welche Dr. Shepherd von der Universität Oxford gehalten hat, sind zwar in einer gefälligen Schreibart abgefaßt, allein als Controvers-Reden betrachtet, von einer Schwäche der Argumentation, die selbst den Kritikern seiner Partei bedenklich scheint. Diese Schwäche hält sie indessen nicht ab, für die Folge die stärksten Hoffnungen zu äußern, und den Verfasser einen „David" zu nennen, der den höhnenden „Philister" am Ende doch niederschleudern wird. Dieser geistliche Riese Goliath (und wer anders, als der von allen Sekten verfolgte Priestley, wird unter diesem Namen verstanden?), der zum Aerger aller eifrigen Bekenner noch nicht zu Boden liegt, scheint in der That von den bleiernen Waffen seiner Gegner wenig gefährdet zu sein, und den fürchterlichen Angriffen eines Madan und seines Gleichen mit unerschrockenem Muthe die Stirn bieten zu können. Wenn wir zur Probe von der Gefährlichkeit des letztgenannten Gegners erwähnen, daß er in *dem hebräischen* Elohim die Dreieinigkeit findet, und sich dieses

Arguments mit unendlichem Triumph gegen Priestley bedient, so läßt sich auf den Punkt schließen, wohin es bis jetzt in England mit der Kritik gekommen ist, da die Plumpheit einer solchen Behauptung weder von den Recensenten, noch von dem gefürchteten Ketzer eine Rüge hervorgerufen hat.

Aus der freien Verfassung entspringt eine besondere Gattung von geistlichen Reden, welche man Zwittergeburten der Religion und Politik nennen kann. Im Ganzen genommen scheint der Geschmack daran sich zu verlieren, und die Parlamentshäuser hören nicht mehr die Bußpredigt am Gedächtnißtage des hingerichteten Königs Karl. Schön wäre dieser Zug im National-Charakter, wenn das zarte Gefühl des Anständigen den Religionslehrern künftighin verböte, ihre Geheimnisse dadurch zu entweihen, daß sie ihrem Einflusse die bürgerlichen Verhältnisse, die eigentliche Provinz der Vernunft, unterzuordnen suchen. Vielleicht wäre dies das sicherste, auch die Philosophen ihrer Seits zu bewegen, ihre Vernunft nicht länger über Dinge entscheiden zu lassen, welche gänzlich außer dem Gebiete des Begreiflichen liegen. Indessen predigte noch am 5. November 1788 Stevenson über die Vortheile der den Engländern unvergeßlichen Revolution; auch erhoben Dore, Bidlake, Mends und Hawker ihre Stimme auf öffentlicher Kanzel gegen die Greuel des Negerhandels und der Leibeigenschaft in den Zuckerinseln. Wir schweigen von so manchen Predigtsammlungen, die sich durch nichts Eigenthümliches auszeichnen, wie z. B. von den 28 Predigten eines Ungenannten, von denen des Dr. Taylor, eines vertrauten Freundes von Samuel Johnson, denen des schwülstigen Morton, des Stockdale, des Bischofs von Chester, und der langen Reihe am Fest der Genesung des Königs gehaltener Dankpredigten. Auch verweilen wir nicht bei einem andern in das Fach der theologischen Literatur gehörigen Werke, worin Ryan die Wirkungen der verschiedenen Religionen auf die Schicksale der Menschengattung darzulegen sucht. Wo die Resultate der Untersuchung durch einen betrüglichen Zirkelschluß zugleich als Grundbegriffe derselben vorangehen, was läßt sich dort außer unkritischer Compilation, partheiischer Auswahl der Thatsachen, ungeheurer Uebertreibung und wissentlicher Verdrehung erwarten? Den hellen philosophischen Blick, den Scharfsinn und die Wahrheitsliebe des Geschichtforschers, die wir bei vergleichenden Gemälden der großen theokratischen Gesetzgebungen billig voraussetzen müssen, sucht man ver-

gebens in dieser unverdauten Masse von kleinfügigen Anekdoten und Gemeinplätzen. Eine neue vollständige Ausgabe von den Werken des gelehrten Lardner in 11 Oktavbänden und die neue Sammlung von Warburton's Schriften in sieben Quartbänden sind uns dagegen willkommnere und dem Publikum nützlichere Erscheinungen; auch hat Dr. Shaw's eben erschienene Geschichte des Judenthums bei aller Einseitigkeit manche Verdienste.

Von jener großen Reform, die allmälig von Königsberg aus sich über ganz Deutschland verbreitet, und der gesammten Philosophie eine neue bestimmtere Form verspricht, hat man in England zur Zeit noch wenig gehört. Unsere philosophischen Schriftsteller sind ihrer Muttersprache so treu, und diese ist, zumal in den höheren Wissenschaften, dem Ausländer so unerreichbar, daß die Mittheilung der Kenntnisse, welche zwischen beiden Nationen in andern Fächern Statt findet, hier gänzlich abgeschnitten bleibt. Hierzu kommt die in England ziemlich allgemeine Meinung, daß auf dem Felde der theoretischen Philosophie keine neue Ernte mehr zu gewinnen sei, die Anhänglichkeit an den allerdings sehr vortrefflichen Locke, und der theologische Haß gegen das skeptische System, dem schon das Vaterland seines Urhebers Hume bei vielen Engländern zum Vorwurf gereicht. Schottland ist gleichwol in tiefsinnigen Untersuchungen jetzt geschäftiger als England; Beattie und Reid können mit Recht unter den Denkern ihres Zeitalters Sitz und Stimme verlangen. Die Essays on the active powers of man, das neueste Werk des letztgenannten Schriftstellers, behandeln diesen wichtigen Gegenstand mit einer Fülle von eigenen Gedanken, die uns von dem Kopfe, in welchem sie sich reiheten, und von seinem geistigen Genusse die höchsten Begriffe gibt. Selbst das Desultorische der Philosophie jener Inselaner ist innig mit ihrem National-Charakter verbunden, da hingegen der methodische Geist unserer Forscher ihnen unter dem verhaßten Namen der scholastischen Sophisterei schon Widerwillen einflößt. Dennoch läßt es sich ohne die mindeste Divinationsgabe voraussagen, daß dieses Vorurtheil verschwinden wird, sobald es einem fähigen Kopfe gelingt, die Kantische Kritik dem brittischen Tiefsinne in ihrer ganzen Schärfe deutlich darzulegen.

Aus dieser unkörperlichen Region, wo nur selten Meteore glänzen, senkt sich unser Blick zu den philosophischen Schriftstellern von der zweiten Klasse, und insbesondere den in England

so häufigen Essayists hinab. Lebhafte, unterhaltende, zuweilen auch gründliche Abhandlungen über einzelne Gegenstände aus dem weiten Umkreise der Philosophie, die wenigstens öfter die Resultate des eigenen Nachdenkens, als der mechanischen Aufsammlung fremder Meinungen sind, behalten für die individuelle Ausbildung derer, die ihre Kräfte daran üben, einen entschiedenen Werth, so gering auch ihr übriger Nutzen in der Literatur sein mag. Bei den literarischen Kleinigkeiten dieser Art, dem Versuch über die Stufen der Cultur im Menschengeschlechte von Roberts; der Abhandlung über die Vervollkommnung der gerichtlichen Wohlredenheit (unter dem Titel Deinology und dem angenommenen Namen Hortensius); den Briefen von Davy über die griechische Sprache und Tonkunst, den metaphysischen Disquisitions des Arztes Worthington über Zeit, Grenzen der Vernunft, Instinkt und Erziehung, und bei mehren ähnlichen Produkten dieses Jahres können wir uns indessen nicht aufhalten. Priestley's kritische Vorlesungen über das Studium der Geschichte haben einen auszeichnenderen Werth, und noch wichtiger sind in ihrer Art die nunmehr nach einer langen Pause erschienenen drei letzten Bände von Lord Monboddo's größerem Werke über den Ursprung und die Ausbildung der Sprache. Man kennt die Belesenheit, die Gelehrsamkeit, den feinen Sinn für die Schönheiten, und die Zierlichkeit der griechischen Literatur, womit dieser paradoxe Schriftsteller seine eigenen ungewöhnlichen Ansichten und Hypotheses verbindet. In dem ersten Bande waren jedoch die anstößigen Fragen vom Ursprunge der Sprache, und von unserer nahen Verwandtschaft mit dem Orangutang bereits abgethan; mithin konnte der Verfasser, jetzt mehr in seinem eigentlichen Elemente, auf eine befriedigende Art zeigen, wie aus der bloßen Sprache des Bedürfnisses die Rede, die Kunst zu sprechen entstand, und wie sich diese immer weiter fortbildete. Er konnte sich hierauf weitläuftig ausbreiten über die Schicksale des menschlichen Wissens, über die verschiedenen Gattungen des Styls, über die relativen Vorzüge verschiedener Sprachen und Völker, er konnte sich ergießen im Lobe der Griechen. Seine Bemerkungen über die römischen Schriftsteller und über die poetische Schreibart sollen noch folgen und das ganze Werk beschließen.

Die klassische Erziehung der Jugend unterhält in England jene Vorliebe für die *einfachen* Schönheiten der alten Literatur. *Daher sieht man auch nur in* England manchen Kaufmannsdie-

ner, der seinen lateinischen Autor liest, und nicht selten einen Fähnrich oder einen Lieutenant, der sich in der Wachtstube mit dem griechischen Homer die Zeit verkürzt. Mit diesen Vorübungen stehen die Beschäftigungen des reiferen Alters in Verbindung. So ward neulich die Echtheit der Parischen Marmor-Chronik bezweifelt, und so fand sie jetzt einen, freilich minder geschickten Vertheidiger an Hewlett. So übersetzte Glasse den Simson Agonistes des Dichters Milton ins Griechische, und so übersetzte ganz kürzlich White die Reden des Cicero gegen den Verres ins Englische, nicht ohne Rücksicht auf den gegenwärtigen Zeitpunkt, wo man in England so viel von der Raubsucht der Administratoren entfernter Provinzen in Anregung bringt. Prownall, ehemaliger Gouverneur von Neuengland, lieferte seine antiquarischen Untersuchungen über die römische Provinz Gallien, welche die Provence, Languedoc und Dauphiné in sich begriff. Andere verwendeten hingegen ihren Fleiß auf ihres Vaterlandes ältere Geschichte. Manning übersetzte, und Astle, ein gelehrer Alterthumsforscher, edirte das Testament Königs Alfred des Großen, ein wichtiges Aktenstück aus jenem frühen Zeitalter, welches sowol für den Geschichtsforscher und den Rechtsgelehrten, als für den Menschenkenner, manche belehrende Stelle enthält. Sir John Fenn, der bereits vor einiger Zeit mit diplomatischen Seltenheiten aus den brittischen Archiven ans Licht getreten war, gab jetzt eine Menge Originalbriefe von Staatsmännern und anderen wichtigen Personen, die zu Heinrich's VI., Edward's IV. und Richard's III. Zeiten gelebt haben, heraus. Manches ungekünstelt wahre Sittengemälde aus jener Periode, manches Licht über den Zustand der Wissenschaft und Religion, manches statistische und historische Factum, geben dieser Sammlung einen selbst für den Ausländer unverkennbaren Werth.

Im eigentlich historischen Felde bemerken wir diesesmal nur wenige Spuren von Anstrengung. Dr. Gordon schrieb seine Geschichte der vereinigten nordamerikanischen Staaten in der unbequemen Briefform, welche nicht das einzige Tadelhafte an seinen vier Oktavbänden ist. Rutherford gab eine neue Uebersicht der alten Weltgeschichte, die jedoch keine neue Gesichtspunkte eröffnet, sondern auf dem gebahnten Wege ohne Kritik und Auswahl einhergeht. Ein dritter Schottländer, Capitain Innes Munro, beschrieb die Begebenheiten des letzten Krieges in Indien, gegen den Eroberer Hyder Aly und seine französischen Bundes-

en. Auch er wählte die Briefform, doch so, daß ein Brief
ıal einen ganzen Feldzug enthält. Als Augenzeuge konnte
Reihe der Begebenheiten treffender schildern, und es gelingt
ɔft, in musterhafter Kürze die auffallendsten Augenblicke
ig darzustellen. Die vorangeschickten Nachrichten von der
ɜweise in jenem entfernten von dem unsrigen so ganz ver-
nen Welttheil haben ebenfalls ihren Werth, und nimmt
hinzu, was bereits in den etwas früher gedruckten Memoirs
: War in Asia über die letzten Kriege der Engländer in
n gesagt worden ist, so wird die Uebersicht über die Schick-
:nes unglücklichen Landes in den letzen Jahren sehr erleich-
Was schon Stuart in seiner Geschichte von Schottland,
er Unschuld der unglücklichen Königin Maria mit unwider-
en Beweisen dargethan hatte, das vollendete jetzt Whitaker,
ɜerfasser der Geschichte von Manchester, in einem eigenen,
verläumdeten Königin gewidmeten Werke, worin er mit
Evidenz, deren nur die Geschichte fähig ist, ihre Unschuld
r Ermordung Heinrichs, die Grundlosigkeit jener so oft er-
ı Liebesgeschichte mit dem Italiener Rizzio, die Unmöglich-
ɔaß ihr Entehrer Bothwell anders, als durch die schändlich-
Mittel zum Besitz ihrer Hand habe gelangen können, und
on Blut triefende Politik der eifersüchtigen Elisabeth, zu
sonnenklaren, überzeugenden Ganzen vereinigt. Russel's
ichte des neueren Europa, ein Werk, welches zwar einige
lkommenheiten, aber auch wesentliche, selbst von unsern
chtskennern anerkannte Verdienste hat, und bereits meister-
ıbersetzt worden ist, erhielt in einer neuen Ausgabe manche
ge Zusätze und Verbesserungen. Die letzte Revolution in
ıd veranlaßte zwei verschiedene Versuche einer historischen
ellung der Begebenheiten des letzten Jahrzehends, welche
Entwickelung eigentlich vorbereiteten. Der eine liefert die
Geschichte der innern Angelegenheiten der Republick, ledig-
ıs öffentlichen Nachrichten in einem mäßigen Oktavbändchen;
ıdere hingegen gründet seine Erzählung auf eine durch viel-
:n Aufenthalt erworbene genaue Bekanntschaft mit den
igten Provinzen, und verspricht eine getreue und vollständige
ɔerung aller seit 1777 daselbst vorgefallenen Unruhen, wozu
:tzt erschienenes Werkchen die Einleitung enthält. Diesen
schen Versuchen lassen sich noch ein paar Biographien hin-
:n, die *in ihrer Art* vortrefflich sind, nämlich die von

Swift, welche der kürzlich verstorbene Thomas Sheridan, sein vertrauter Freund, ausgearbeitet hatte, und die des berühmten Arithmetikers Napier, die gemeinschaftliche Arbeit von Buchan und Dr. Minto.

Gewisse andere Ausarbeitungen, welche sich mehr auf die jetzige Lage und Politik von Großbritannien beziehen, befriedigen hauptsächlich nur die Wißbegierde des Bürgers, der an den Vorzügen der brittischen Regierungsform Theil nimmt und ihre Lasten tragen hilft. Der Geschichtschreiber Sir John Dalrymple streitet jetzt mit großem Eifer für die Erneuerung der alten Verbindungen mit Rußland, welche während der Administration des Ministers Pitt beinahe gänzlich aufgehoben worden, und in gegenseitiges Mißtrauen ausgeartet sind. So unausführbar immer seine neuen Theilungsprojekte sein mögen, so einleuchtend scheinen manchem wohldenkenden Britten die Gründe, wodurch er die Allianz mit Rußland als unentbehrlich vorzustellen sucht. Der Vergleich zwischen den beiden Entwürfen einer neuen Administration der brittischen Provinzen in Indien, wovon der erste, von Mr. Fox, ihn um das Zutrauen der Nation und um seine Ministerstelle brachte, der andere hingegen, von Mr. Pitt, die Sanction des Parlaments erhielt — dieser Vergleich, scheint dem Rhetor Sheridan in so fern mißlungen zu sein, als er dadurch erweisen wollte, daß die von der Gesetzgebung genehmigte Bill drückender, despotischer, und der Verfassung von England selbst gefährlicher sei, als jene seines patriotischen Freundes. In solchen Fällen entscheidet die allgemeine Stimme des Volkes, dessen Gefühl durch das künstlichste Raisonnement und allen rednerischen Schmuck nicht hintergangen werden kann. Mit weit weniger Anmaßung und mit Talenten, die keinen prahlenden Schimmer von sich werfen, konnte daher der Major Scott, der Freund und Vertheidiger der angeklagten Hastings, diese Schrift sehr bündig widerlegen. Den wichtigen Gegenstand der brittischen Finanzen hatte Sir John Sinclair bereits in seiner History of the public Revenue abzuhandeln angefangen. Ein jetzt herausgekommener Anhang zu den ersten zwei Bänden dieses schätzbaren Werkes verspricht die baldige Bekanntmachung des vollendeten dritten Theils, worin der fleißige Verfasser die öffentliche Ausgabe und Einnahme seit der Revolution, die Bevölkerung, den Reichthum und die politischen Verhältnisse der Nation, nebst ihren Ressourcen und ihrer Schuldmasse, nach den genauesten

gaben darlegen wird. Zur Statistik, Geographie und Pro-
ktenkenntniß von England liefert der geschickte Arzt Aikin in
nem England delineated einen sehr brauchbaren Beitrag, in
er korrekten, angenehmen Schreibart. Der Vorsatz, die Ehre
Nation und zwar den kriegerischen Ruhm ihrer Seemacht
retten, befeuerte einen ungenannten Schriftsteller, die verschie-
ien Seetreffen des letzten unglücklichen Krieges einer genauen
üfung zu unterwerfen, deren Resultat darauf hinausläuft, daß
ankreich keinesweges, wie man hat behaupten wollen, an seemän-
cher Kunst und nautischer Taktik, noch weniger aber an Muth
i Söhnen Albions vorgeschritten sei. Die Ausführung dieses
atzes ist durch Bündigkeit und einfache Darstellung der That-
hen gut gerathen; doch ist dabei das merkwürdige Factum
ht zu vergessen, daß eine sehr überlegene Anzahl von Schiffen
f brittischer Seite, an den entscheidenden Siegen eines Anson,
ies Hawke, eines Boscawen, im siebenjährigen Kriege, wo
ht den stärksten, doch einen wesentlichen Antheil hatte. Zu
esen neuen Schriften, welche sich lediglich auf Nationalverhält-
sse gründen, fügen wir noch Hutton's Court of Requests
nzu: In diesem Werkchen, dessen Titel von einer, der britti-
hen gerichtlichen Verfassung eigenthümlichen Art Tribunale ent-
ynt ist, welche die Beitreibung kleiner Schulden zum Endzweck
ben, charakterisirt er sowol die in einem solchen Forum sitzen-
n Richter, als auch den ganzen Verlauf des daselbst zu füh-
nden Prozesses, indem er Alles, was sich in dem von Birming-
im seit 15 Jahren zugetragen hat, mit einer köstlichen Laune
zählt. Sein lachender Mund zeigt hier dem jungen Rechts-
lehrten die oft sehr schwer zu erkennende Grenze zwischen dem
uchstaben des Gesetzes und der Billigkeit, indeß seine Behand-
ngsart zugleich beweiset, daß Witz und Geschmack das trockenste
tudium in das anziehendste verwandeln können. Kaum bedarf
endlich hier noch einer Erwähnung, daß der Strom von
litischen Pamphlets in den Wintermonaten dieses Jahres mit
ngewöhlicher Wuth das Feld der brittischen Literatur über-
hwemmte. Der heftige Streit über die Regentschaft und die
nsprüche des Thronerben erfüllte die Gemüther mit bangen
rwartungen, oder mit kühnen Planen zukünftiger Größe, fachte
e Flammen des Parteigeistes an, und veranlaßte beide Theile,
weder ihren Uebermuth oder ihren Unmuth in anonymischen
ufsätzen auszuhauchen.

Mit diesen dem brittischen Nationalinteresse so verwandten Materien verbindet sich auch der immer fortdauernde Enthusiasmus für die Abschaffung des afrikanischen Negerhandels und der westindischen Sclaverei, dessen Ausströmungen jener dem Britten noch näher liegende Kampf zwischen dem Minister und dem Thronfolger zwar eine Zeitlang zurückhalten, aber nicht auf immer unterdrücken konnte. Benezet's historische Nachrichten von Guinea, die bereits vor der Mitte dieses Jahrhunderts einen lauten und nachdruckvollen Zuruf an die Menschheit zu Gunsten der Neger enthielten, wurden im vorigen Jahre wieder neu aufgelegt. Clarkson's Preisschrift über die Sclaverei, und dessen Aufsatz über die Nachtheile des Negerhandels für England; die schaudervollen Nachrichten des Wundarztes Falconbridge von diesem Handel; Hollingsworth's Plane zur Abschaffung desselben in seiner Abhandlung über die Sitten und die Regierungsform von Afrika; Dickson's Briefe über den Zustand der Sclaven in Barbados; Grenville Sharp's Namenverzeichniß der Gesellschaft, die im Jahre 1787 zusammentrat, um die Abschaffung des Sclavenhandels zu bewirken; Burgeß' Betrachtungen über diesen Gegenstand; die bereits erwähnten Predigten gegen die Rechtmäßigkeit dieses Handels; die Versuche von Hughes, Stanfield und einigen Andern, machen, nebst Ramsay's älterer Flugschrift für diese unglücklichen Opfer europäischer Habsucht, eine kleine Bibliothek die man beinahe um die Hälfte vermehren kann, wenn man die Schriftsteller darin aufnimmt, die sowol den afrikanischen Menschenhandel rechtfertigen, als auch die Leibeigenschaft vertheidigen und ihre Wirkungen nicht allein nützlich und für den Handel Großbritanniens unentbehrlich, sondern auch für die so erniedrigte Menschenklasse wohlthätig nennen. Es ist auch wohl nicht zu läugnen, daß man im ersten Feuer der Philanthropie manchen Vorschlag gethan, wodurch der schwarze Nächste in eine ihm selbst gefährliche Ungebundenheit versetzt, und zugleich eine sehr ansehnliche Klasse von Weißen völlig zu Grunde gerichtet worden wäre.

Die einzigen anwendbaren Mittel sind unstreitig diejenigen welche langsam und ohne Gewaltthätigkeit die allmälige Abschaffung des verhaßten Negerhandels und die Emancipation der Sclaven bewirken; und dieses Resultat ist die schöne Folge des freien Untersuchungsgeistes, der seinen Gegenstand von allen Seiten erforscht. Auf Seiten der Partei, welche die Eigen

ımsrechte der westindischen Pflanzer nicht geschmälert wissen, d die ansehnlichen Kaufleute, die unter der Garantie und Auf- ıunterung des Staats ihre Capitalien in die afrikanische Schiff- ɔrt legten, nicht plötzlich verarmen lassen will, gibt es einige chriftsteller, die mit vieler Mäßigung geschrieben, und dadurch ɔßen Eindruck gemacht haben. Dahin gehört hauptsächlich orris, der seiner Reise nach Abomey eine Schutzschrift dieses ıhalts beigefügt hat, und zugleich das Elend der Neger in :en ursprünglichen Wohnsitzen unter den grausamsten Tyrannen ɔr anschaulich schildert; ferner Fuller, der eine Sammlung von n in Jamaika promulgirten Gesetzen zur Erleichterung des ɔchicksals der Negersclaven herausgegeben hat, und Beckford m Sohn des berühmten Mannes, dessen Patriotismus die ɔtadt London durch eine Bildsäule verewigte), der den Zustand r Neger in Westindien in einem sehr vortheilhaften Lichte malt. s gibt aber auch einen Adams, der seine cool Address mit n heftigsten Schmähungen durchwebt, und einen Holder und arris angreift, die aus dem mosaischen Rechte beweisen, daß e unglücklichen Afrikaner diese verfluchte Nachkommenschaft hams, die Sclaven ihrer weißen Brüder sein sollen und müssen. teilich bleiben indessen diese menschenfreundlichen Theologen noch eit hinter dem Deutschen zurück, der neulich bewiesen hat, der :egerhandel sei im Evangelium erlaubt, und vom Apostel Pau- s geboten!

Durch die Aufzählung dieses Heeres von Schriftstellern über ıen einzelnen politischen Gegenstand, geben wir den deutlichsten ɔegriff von der erstaunlichen Lebhaftigkeit, womit die ganze :ation sich für oder wider die Leibeigenschaft der Schwarzen tereſſirte. Von den Parlamentsdebatten, die sich darauf bezie- n, ward eine Auflage von 11,000 und von der Schrift des ıleonbridge eine von 15,000 Exemplaren vergriffen.

Außer der unmittelbaren Rechtsfrage, die in allen diesen ɔchriften beleuchtet wird, findet der Philosoph und Menschen- rscher darin manchen wichtigen Beitrag zur Kenntniß von frika und Westindien, manchen treffenden Abriß der Sitten in iden Welttheilen, und manche Data zur Geschichte des brittischen andels. Die im Norris vorkommende Beschreibung von Gui- a und seine Geschichte der grausamen Dahomer füllt eine icke in unserer Geschichte und Geographie, Fächern, worin es ngland jetzt *seinen Nachbarn* zuvorzuthun scheint. Die Literatur

dieses Jahres liefert uns in der That viele wesentliche Erweiterungen der Länder- und Menschenkunde, geographische Ausarbeitungen, Sittenbeobachtungen, Landreisen und Entdeckungsfahrten in unerforschte Meere. Von dem auf Neu-Süd-Wallis, oder der östlichen Küste von Neu-Holland errichteten Etablissement im Jackson's-Hafen sind bereits mehre Nachrichten erschienen, welche theils die Reisebegebenheiten des ersten dahin abgegangenen Transports von Missethätern, theils die Beschaffenheit des Landes, das Betragen der ursprünglichen Einwohner, und die Aussichten für die Zukunft, die Hoffnung des Flors und Gedeihens, oder die Gefahr des Mißlingens der ganzen Unternehmung schildern. Capitain Tench, vom Corps der Seesoldaten, gab zuerst eine kurze, jedoch gut geschriebene und einen richtigen Blick verrathende Erzählung heraus, welche die Erwartungen von den großen Vortheilen jener Colonie um vieles herabstimmte.

Einige anonymische Berichte blieben nicht in den Grenzen der Bescheidenheit, und suchten den Gedanken Neu-Holland durch Delinquenten anbauen zu lassen, unter den gehässigsten Farben darzustellen. Diese Vorurtheile zu entkräften und einen richtigern Gesichtspunkt anzugeben, mußte das Ministerium sich entschließen die authentischen Berichte des Gouverneurs Phillip selbst, mit einer Verzierung von 50 Kupferstichen, auf die Art, wie man Cook's Reisen dem Publikum vorgelegt hatte, herauszugeben. Dieses wichtige Werk, welches in dem Augenblick, wo wir schreiben, wirklich erschienen ist, enthält außer der Reisegeschichte des Gouverneurs und der genau detaillirten Beschreibung der Niederlassungen zu Port-Jackson und auf der Norfolksinsel, die Tagebücher des Lieutenants Shortland, Watts und Ball, und des Capitains Marshall, worin diese Officiere von ihren Entdeckungen in dem Südmeere Rechenschaft geben. Zu gleicher Zeit kündigte der Oberwundarzt der Truppen und der Colonie in Neu-Süd-Wallis, John White, auch seine Reisebeschreibung nebst den Bemerkungen, die er während seines dortigen Aufenthaltes, über die Eingebornen sowol, als über die Naturprodukte, die Thiere, Pflanzen und Mineralien jener Weltgegend gesammelt hatte, mit vielen botanischen und geographischen Kupfern an. Mittlerweile hatten die wichtigen Vortheile, welche der Pelzhandel an der Nordwestküste von Amerika darzubieten schien, den Unternehmungsgeist mancher Britten theils in Indien und China, theils

England selbst geweckt. Man rüstete mehrere Schiffe aus, an folgte jener von Cook zuerst beschifften Bahn, und trieb nen vortheilhaften Tauschhandel mit den Wilden jener ameri- nischen Gestade.

Zwei Schiffe, von einer in London errichteten Handlungs- ompagnie equipirt, gingen unter der Führung der Capitaine ortlok und Dixon, die Beide auf des großen Weltumseglers tzter Fahrt gedient hatten, nach den Sandwichsinseln, nach dem ook'sfluß und dem Prinzen-Wilhelms-Sund auf jenen Handel us. Beide Befehlshaber gaben bald nach ihrer Zurückkunft ine umständliche Nachricht von dem Verlauf ihrer Reise und er reichlichen Nachlese von neuen Entdeckungen, wodurch sie ich vor andern Abenteurern ausgezeichnet hatten. Viele neue häfen an der Nordostseite von Amerika, manche Berichtigung er Cook'schen Angaben, eine große Gruppe von Inseln und in tiefer Meerbusen, welcher sich mehre 100 Meilen weit ost- wärts in das Innere des Landes erstreckt, und die Communica- ion zwischen der Hudsons-Bai und den jenseitigen Ufern sehr rleichtert, sind die wichtigen Resultate dieser von brittischen Kauf- euten veranstalteten Weltumschiffung. Die Reisebeschreibungen elbst sind mit einigen naturhistorischen Abbildungen und einigen nicht sehr bedeutenden Aussichten geziert; ihr größter Reichthum esteht in Landkarten und Portulanen, wodurch sie der neuern Geographie einen wichtigen Beitrag liefern. Es wäre zu viel gefordert, wenn man auch von Seiten der Schreibart und des Beobachtungsgeistes erwarten wollte, was nur ein seltener großer Mann, wie Cook, und auch dieser anfänglich nur mit Hülfe seiner gelehrten Begleiter, leisten konnte; genug, wenn die Neu- heit der Gegenstände diese Werke dem Forscher in den Wissen- schaften empfiehlt, und wenn er darin die Bestätigung so man- cher erst eben bekannt gewordenen, so mancher ungewöhnlichen Sittenschilderungen entfernter Nationen liest.

Zur Kenntniß von Asien erhielten wir in diesem Jahr eben- falls einige Beiträge von englischen Reisenden. Mr. Eyles Ir- win lieferte in einer dritten Ausgabe seiner Reise durch den Meerbusen von Arabien und die ägyptische Wüste, die Schilde- rung einer späteren Rückkehr nach Indien in den Jahren 1780 und 1781 über Venedig, Laodicea, Aleppo, die große Wüste längs dem Euphrat nach Bagdad, Bassora und so weiter auf dem persischen Meerbusen nach Bombai. In der Wüste ent-

deckte er, nicht weit von Palmyra, der ehemals herrlichen Residenz einer Zenobia, die Ruinen einiger alten Gebäude, die er für den Sommerpalast dieser großen Königin zu halten scheint. Ihre Bauart, ihre Pfeiler von gemischter und griechischer Ordnung, ihre Lage auf dem halben Wege zwischen dem Euphrat und Palmyra, eine Tagereise weit von beiden, können diese Vermuthung unterstützen; wiewol es nicht minder wahrscheinlich ist, daß irgend ein abassidischer Khalif die Trümmer von Palmyra benutzen konnte, um sich ein Landhaus zu erbauen, von dessen Gärten man noch in der umliegenden Gegend einige Spuren entdeckt. Die Schreibart des Verfassers hat sehr viel Anziehendes, und am Schlusse seines Werkes gibt er wieder einige Proben von seinem bereits bekannten dichterischen Talent. Eine andere merkwürdige Reise durch Asien eröffnet der ostindischen Compagnie die wichtige Aussicht, daß es einen Weg zwischen Indien und England gibt, welchen ein Courier in zwei Monaten bequem zurücklegen kann. Der in Diensten dieser Compagnie stehende Arzt Thomas Howel, reisete von Bombai zu Schiffe nach Bassora; sodann in Kähnen den Euphrat hinauf nach Hilleh, welches an der Stelle des alten, von unserer Erde verschwundenen Babylon liegt, und von da nach dem eine Tagereise weit über Land am Tigris gelegenen Bagdad. Hier nahm er türkische Courierpferde und Führer, mit denen er über Mosul, Diarbekir und Amasia nach Nikomedien ritt, und sich daselbst nach Constantinopel übersetzen ließ. Das kurze Tagebuch dieser Reise, welche mehr als gewöhnliche Kräfte des Leibes, und wir möchten auch sagen des Geistes, voraussetzt, enthält einige Bemerkungen über das Klima von Natolien, und über die Sitten der gemeinen Türken, die uns für die Durchlesung entschädigen.

Rennel's vortreffliche Karte von Indostan nebst dem dazu gehörigen Memoir, ist bereits allen Geographen als ein Meisterwerk bekannt, und wir erwähnen es blos in der Absicht, an die darin befindliche kurze Nachricht von der außerordentlichen Reise eines gewissen Forster zu erinnern, der in mohrischer Verkleidung die inneren Provinzen des nördlichen Indiens durchirrte, das Paradies der Indier, Kaschmire, besuchte, und sodann durch Persien und Rußland in sein Vaterland zurückkehrte. Kürzlich gab auch Lusignan, der in London wohnhafte Verfasser der Geschichte des berühmten Ali Bey, ein Paar Bändchen Briefe an den Arzt Sir William Fordyce heraus, worin er außer einigen

Ausfällen gegen den beliebten Volney, seine Reise durch die europäische Türkei und einen Theil von Deutschland beschreibt. Doch nicht unser Geschlecht allein wagt Gesundheit und Leben, verläßt die lange gewohnten Bequemlichkeiten seiner Heimat, und durchirrt entfernte Wüsteneien, oder besucht die armseligen Hütten der nordischen Sclavenvölker und der rohen Nomaden des Morgenlandes. Eine englische Dame vom ersten Range, Lady Craven, hatte den Muth, jene glänzenden Cirkel, wo Fürsten und Menschen ihrem Geist und ihrer Bildung huldigten, gegen die beschneieten Ebenen von Litthauen und Rußland und die Salzsteppen der Krim zu vertauschen, um ihre Wißbegierde zu befriedigen, und die Natur nebst ihrem Haushalter, dem Menschen, in den auffallendsten Verschiedenheiten mit eigenem Scharfblick zu betrachten. Mit dankbarer Aufmerksamkeit liest man ihre Briefe an einen deutschen Fürsten, mit dem ihr Geist und Herz verschwistert sind, und sammelt die in kunstlos gaukelndem Ton hingestreuten treffenden Bemerkungen, deren wenige starkgezeichnete Umrisse so viel Bedeutendes für die Phantasie enthalten. Einige Kupfer und vorzüglich eine neue Karte von Taurien oder der ehemaligen Krim schmücken ihre Reisebeschreibung.

Ein anderes englisches Frauenzimmer, Mrs. Piozzi, die Freundin des berühmten Dr. Johnson, und die Herausgeberin seiner Correspondenz und der Anekdoten zur Geschichte seines Lebens, reisete zwar nur nach Italien und besuchte auf ihrem Rückwege einige deutsche Hauptstädte; allein ihre munteren Erzählungen von Allem was ihr in diesen Ländern merkwürdig schien, gehören zu den unterhaltendsten Produkten des diesjährigen Schriftstellerfleißes. Von dem unglücklichen Feldzuge des Generals Burgoyne, von den Sitten der Canadier, der Neu-Engländer und Virginier, und im Allgemeinen von der Ansicht der Länder zwischen dem Sanct Lorenz- und dem Potomakflusse, handelt ein Augenzeuge und mitgefangener Officier, Anburey, in seinen gutgeschriebenen Briefen. Einen andern Welttheil betreffen die Briefe des Majors Juardine, nämlich die Küste der Berberei, wo sich der Verfasser eine Zeitlang als Abgeordneter am Hofe des Kaisers von Marokko aufhielt, und demnächst auch Spanien, Portugal und Frankreich besuchte. Die Sketches oder Skizzen des Capitains Costigan von den Sitten in Portugal, gehören ebenfalls hierher. Auch müssen wir noch eines englischen Reisenden, des Baronetts *Sir Henry Liddell*, erwähnen, der Schweden,

Lappland, Finnland und Dänemark zum Gegenstande sei
Bemerkungen wählte, ein Paar lappländische Mädchen auf ein
Monate nach England kommen ließ, und sie mit Geschen
reichlich ausgestattet, wieder zurück in ihr Vaterland schid
Der Freund und Reisegefährte des Baronetts, Mr. Consett,
schreibt die Begebenheiten dieser Excursion, freilich mit mehr gut
Willen als Talent. In Shaw's Tour to the West of Engla
vermißt man ebenfalls zu sehr den Blick und den Geist ei
Pennant, um den dicken Band mit Vergnügen zu Ende
bringen, und nicht über den langweiligen Familien-Anekdoten
ermüden. Die unterhaltenden malerischen Reisen Gilpin's
Westmoreland, den Wyefluß hinab, und in den Gebirgen v
Schottland, mit Aussichten in Acqua tinta verziert und mit ei
lieblichen, am Schönen der Natur nie zu ersättigenden Ph
tasie geschrieben, verdienen hingegen die Aufmerksamkeit gefü
voller Leser, und eine Stelle in der Bibliothek eines jeden Kü
lers und eines jeden Dilettanten.

Endlich dürfen wir auch hier das neueste Werk des m
schenfreundlichen Howard, über die Gefängnisse, Spitäler
Lazarethe in Europa, nicht mit Stillschweigen übergehen.
Enthusiasmus dieses guten Mannes für den individuellen Ge
stand, der sich nun einmal seiner ganzen Seele bemächtigt
die Erleichterung der leidenden Menschheit im Kerker und
öffentlichen Krankenhäusern, mag zuweilen, wie die englis
Kritiker ihm etwas unfein vorwerfen, ein wenig übertrieben s
aber der Gehalt seiner Beobachtungen ist unstreitig von
Wichtigkeit, welche kaum einen mißbilligenden Seitenblick
die Art, wie er sie sich erwarb, zu entschuldigen scheint. D
Denker, dem Staatsmanne, und jedem gutgesinnten Mens
kann es nicht gleichgültig sein, wie Tausende seiner Brüder,
Mangel an Vorsorge, oder aus übelverstandener Gerechtigk
liebe verschmachten; die Bekanntmachung guter Anstalten k
künftighin dazu dienen, daß menschliche Gesetzgeber und Ric
sie zum Muster wählen; die Erweckung der allgemeinen M
billigung kann diejenigen, die sich nicht so leicht an die St
des leidenden Verbrechers, oder des hülflosen und kranken Arm
setzen, zur Untersuchung und Verbesserung unzweckmäßiger
fängnisse und ungesunder Hospitäler bewegen; ja, im Beis
der Pest erhellt es deutlich, daß der Muth und die Bereitwil
keit des würdigen Verfassers einige selbst dem Politiker wich

Resultate erforschen konnten, indem er es sehr wahrscheinlich macht, daß der Verfall des englischen Handels nach der Levante durch die Errichtung ordentlicher Quarantainen-Lazarethe in England hätte verhütet werden können, in deren Ermangelung man sich jetzt genöthigt sieht, die Baumwolle, welche den englischen Fabrikanten unentbehrlich ist, durch die dritte Hand von den Holländern zu erhandeln. Das schätzbare Werk ist mit vielen gut ausgeführten Kupfern ausgeschmückt, ohne dadurch vertheuert zu werden.

Die in dem zuletzt erwähnten Werke häufig vorkommenden medicinischen Bemerkungen führen uns zu den gelehrten Arbeiten der praktischen Aerzte und Wundärzte, der Physiologen und Zergliederer, deren Verdienste sowol im Norden als im Süden der brittischen Insel, das Ausland anerkennt. Die wichtigste Erscheinung im anatomischen Fache ist unstreitig das Werk des berühmten Alexander Monro über die Schleimsäcke im menschlichen Körper, deren der große Albinus nur 16 Paar gekannt hat, da hingegen der schottische Zergliederer ihre Anzahl auf 140 bringt. Die Wichtigkeit dieser Entdeckung für die Physiologie und Pathologie, die sich schon jetzt zum Theil bestimmen, zum Theil voraus ahnen läßt, werden erst künftige Wahrnehmungen näher entwickeln. Der Verfasser gibt bereits einige Gesichtspunkte an, wo seine Beobachtungen von unmittelbarem Nutzen für die Heilkunde zu sein scheinen, und lehrten sie auch nur diese einzige Wahrheit, daß der Bau unseres Körpers noch lange nicht hinlänglich erforscht worden ist, so verdienten sie schon den Beifall aller denkenden Aerzte. Weit weniger hingegen läßt sich zum Ruhme der Kupfer sagen, welche Dr. Denman in der Absicht, die Fortpflanzung der Thiere zu erläutern, herausgegeben hat. Aitken's Entbindungskunst hat wenigstens den Beifall des englischen Publikums für sich, welches in Zeit von zwei Jahren drei Auflagen dieses Werkes vergriff. Der sechste und vollendende Band von Bell's Chirurgie hat den anerkannten Werth der vorhergehenden Bände; doch verdient auch Pearson's eben angefangene neue Chirurgie in Aphorismen einigen Beifall, und die chirurgischen Abhandlungen des Dr. Underwood, wovon bereits die zweite vermehrte Ausgabe erschienen ist, enthalten viele praktische Bemerkungen, die dem angehenden Wundarzte lehrreich sein können. Die Schaumünze des Lyceums ist diesesmal dem Wundarzte Moore für seine Preisschrift über den Gang der

Natur bei der Heilung der Wunden, zuerkannt worden. Zwei andere Preisschriften, eine von Goodwin, die andere von Kite, haben jene die goldene, diese die silberne Medaille der humane Society erhalten; die Preisfrage betraf die zweckmäßigsten Rettungsmittel der anscheinend Todten. Zum Besten dieser menschenfreundlichen Gesellschaft ließ Dr. Lettsom sein Tractätchen über die Wirkungen des unmäßigen Trinkens drucken.

Die Krankheiten des heißen Himmelsstriches wurden neuerlich von zwei geschickten Aerzten näher beobachtet und beschrieben. Der eine, Dr. Moseley, schickt seinem Werke eine lesenswerthe Abhandlung über das Klima und die Lebensweise in den westindischen Inseln voran. Der andere, Dr. John Hunter, beschreibt ebenfalls die Insel Jamaika in medicinischer Hinsicht; in der Curart aber scheinen sie nicht zusammenzustimmen. Von dem letztgenannten Arzte muß man den Wundarzt gleiches Namens unterscheiden, dessen Verdienste um die Zergliederungskunst so bekannt sind, und dessen neuliche Abhandlung über die Lustseuche einen gelehrten Streit zwischen den Wundärzten Foote und Peake veranlaßt hat. Ueber die Pest schrieb Dr. Henderson, ein Arzt, der sich lange im Orient aufgehalten hatte; allein es scheint eben nicht, daß es ihm gelungen sei, ein neues und zuverlässiges Mittel gegen diese fürchterliche Seuche zu entdecken. Eben so wenig möchten wir den Anmaßungen des Dr. Rowley trauen, der es gemeinhin mit den hartnäckigsten Krankheiten aufzunehmen pflegt, und kürzlich über die Heilmethode der chronischen Weiberkrankheiten, über Krämpfe, gallige Zufälle, Schlagflüsse, Wahnsinn und Selbstmord, geschrieben hat. Weit wichtigere Beiträge zur Heilkunde enthält der jetzt erschienene zweite Band der Abhandlungen der medical Society in London, und der von Dr. Duncan herausgegebene dritte Theil der medical Commentaries. Auch ist die neue englische Ausgabe von Sydenham's unsterblichen Werken welche Dr. Wallis besorgt hat, verdienstlicher als mancher neue Versuch eines angehenden Praktikus, der sich einen Ruf erschreiben will. Ein ähnliches Verdienst hat sich Dr. Smyth durch die Herausgabe der Handschriften des verstorbenen Dr. Stark erworben. Noch brauchbarer und in ihrer Art vortrefflicher sind aber Cullen's Vorlesungen über die Arzneimittel, die jetzt in einer authentischen, vom Verfasser selbst ausgearbeiteten Edition zum zweitenmale erschienen sind. Die pharmaceutische Chemie von Dr. Donald Monro füllte zwar eine Lücke in der

edicinischen Literatur der Engländer; allein sie verdient kaum
ner Nation genannt zu werden, die einen Hagen und so man-
en andern geschickten Pharmaceutiker besitzt.

Um das Verzeichniß der neuherausgekommenen medicinischen
Schriften vollständiger zu machen, erwähnen wir noch einer
ründlichen Abhandlung aus der Vieharzneikunde, von Clark,
ber die beste Methode die Pferde gesund zu erhalten, und end-
ch die, wegen des Gewerbes ihres Verfassers, eines Schnür-
ruststschneiders, merkwürdige Schrift über die Verwachsenen, deren
ückgrat mißgestaltet ist. Dieser gelehrte Handwerker, Philipp
ones, der sich in des verstorbenen Dr. Hunter's anatomischen
orlesungen die gehörige Kenntniß des menschlichen Körperbaues
rwarb, um über einen Gegenstand, wobei seine Kunst in Be-
achtung kam, mit Sachkenntniß sprechen zu können, liefert
n seinem Werke einen Vorschlag, wie jenen Verunstaltungen
m besten abgeholfen werden könne, welcher sehr viel Belesenheit
n den Schriften der vorzüglichsten Wundärzte und gründliche
edicinische Kenntnisse verräth.

Ueberhaupt bemerken wir in der Literatur dieses Jahres die
estätigung dessen, was wir bereits von dem in England so
egen Eifer für die Erweiterung der Erfahrungswissenschaften
Geschichte d. Lit. v. J. 1788 S. 13 u. f.) behauptet, und mit
ültigen Beweisen belegt haben. In allen Zweigen der Natur-
eschichte und der Naturlehre finden wir entweder neue Entdek-
ungen, oder doch neue Produkte des Fleißes und der Liebe für
iese Wissenschaften, welche theils Gelehrte von Profession, theils
loße Dilettanten beseelt. Dr. Smith, der nunmehrige Besitzer
es Linnéischen Naturalien-Cabinets und insbesondere der lehr-
eichen Kräutersammlung dieses bewundernswürdigen Botanikers
ab die Erstlinge seiner Arbeiten über diesen noch nicht gehörig
enutzten Schatz in einem Foliobande mit vielen Kupfern heraus,
nd stiftete auch zum Andenken des großen schwedischen Natur-
orschers eine Linnéische Societät, welche sich wöchentlich bei ihm
ersammelt, um in den Fußstapfen des Mannes, dessen Namen
e trägt, die Wissenschaft zu bereichern. Der vortreffliche Kunst-
ärtner Aiton, gab endlich auch das lehrreiche Verzeichniß der
m königlichen Garten zu Kew, unter seiner Vorsorge wachsenden
usländischen Pflanzen heraus, unter denen sich eine große Menge
euer, zuvor noch nie bekannt gewordener Gattungen befinden.
Dieser Hortus Kewensis *füllt daher* drei Octavbände, und ent-

hält einige erläuternde Kupfer. Martin ließ zur bessern Erklärung seiner Briefe über die Grundlehren der Botanik 38 Zeichnungen von den Kennzeichen der Klassen des Linnéischen Systems in Kupfer stechen, die jedoch seit Miller's Einleitung in die Botanik entbehrlicher zu sein scheinen. Das prächtigste Kupferwerk, welches nach so vielen zum Theil mit Recht bewunderten Werken über die Naturgeschichte der Muscheln und Schnecken, unter dem Titel: the universal Conchyliologist, erscheint, hat einen andern Thomas Martyn zum Verfasser. Auf den 80 Platten in breitem Regal-Folio, die mit Farben ausgemalt sind, und nebst dem Text zwei Bände ausmachen, sind alle mehr oder weniger bekannte aus der Südsee und anderen von Cook durchschifften Meeren mitgebrachte Muschel- und Schneckenarten, mit einer Kunst, Pracht und Schönheit abgebildet, die sich zum Theil auch schon aus dem ungeheuern Preise von dreißig Louisd'or vermuthen läßt. Man hat berechnet, daß wenn die ganze Conchyliologie auf diese Art wirklich nach der Natur gezeichnet, gestochen und ausgemalt werden sollte, jedes Exemplar des ganzen Werkes 24,000 Gulden kosten würde: eine Summe, die kein Monarch an ein so geringfügiges Studium, wie dieses, wo nur die bunten Kalkhäuser der Schalthiere betrachtet werden, wegwerfen kann. Die neue Ausgabe von Berkenhout's Synopsis der Naturgeschichte von Großbritannien und Irland in zwei Octavbänden hat unzählige Verbesserungen und Zusätze erhalten, wodurch sie dem Anfänger nützlich werden kann. Dr. Samuel Stanhope Smith, ein englischer Theologe, hat das so oft und manchmal schon so abenteuerlich behandelte Thema von den Varietäten im Menschengeschlechte von neuem zum Gegenstande seines Nachdenkens gewählt; allein seine religiösen Vorurtheile, seine geringe Belesenheit, und die Unbestimmtheit seiner Begriffe stehen ihm überall im Wege.

Cronstedt's Mineralogie war längst ins Englische übersetzt, und hatte schon mehre Auflagen erlebt, als der in London einheimisch gewordene portugiesische Physiker, Magelhaens, die neuesten Entdeckungen der Oryktologen und Chemiker unserer Zeit damit verwebte, und den Engländern ein mineralogisches Handbuch lieferte, welches den besseren Schriften der Franzosen und Deutschen in diesem Fache nahe kommt. Die Topographie von Selborne, welche der dortige Pfarrer White, während eines langen Aufenthalts, ausgearbeitet hat, enthält eine Menge sehr

wichtiger Bemerkungen über alle verschiedenen Theile der Naturgeschichte. Die philosophischen Transaktionen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften in London sind bekanntlich der Mathematik und Naturwissenschaft vorzugsweise gewidmet, und liefern eine reiche Nachlese von Wahrnehmungen, Entdeckungen und Untersuchungen in allen ihren Theilen. Die englischen Physiker Blagden, Walker, Darwin und einige andere beschäftigen sich jetzt hauptsächlich mit Erfahrungen über die künstliche Erzeugung der Kälte, worin sie es schon so weit gebracht haben, daß Lichtenberg mit der Laune, welche große Wahrheiten scherzend fallen läßt, behaupten durfte: vielleicht komme noch die Zeit, daß man Städte und Dörfer so in Frost stecke, wie man sie bisher in Brand gesteckt hat. Ein anderer Gegenstand der neueren Physik und Chemie ist die Zerlegung der bisher für Elemente gehaltenen Flüssigkeiten, der Luft und des Wassers. Priestley und Cavendish erhielten wahre Salpetersäure, indem sie den elektrischen Funken durch eine Mischung von dephlogistisirter und phlogistischer Luft gehen, oder auch dephlogistisirte mit entzündbarer Luft verbrannten; und weit entfernt mit Lavoisier zu glauben, das Wasser sei aus verschiedenen Luftarten zusammengesetzt, wagt man bereits die kühnere Voraussetzung, daß es schon als Bestandtheil in denselben enthalten sei. Jenner's genaue Beobachtungen über die Sitten des Kukuks; Smith's Wahrnehmungen der vegetabilischen Reizbarkeit; Cavallo's und Gray's elektrische Versuche und Herschel's Entdeckungen eines sechsten und siebenten Saturns-Trabanten und zweier Monden um seinen neuen Planeten, verdienen auch in dieser kurzen Anzeige eine ehrenvolle Erwähnung. Seit dem Jahre 1783 ward auch die in Edinburg 1731 entstandene Gesellschaft zur Aufnahme der Arzneikunde, von Georg III. zum Range einer öffentlichen königlichen Gesellschaft erhoben, und an die Stelle ihrer bisherigen Essays and Observations erschien im vorigen Jahre der erste Band ihrer Transaktionen, welcher theils physikalische, medicinische und naturhistorische, theils auch literarische, belletristische und mathematische Aufsätze enthält.

Irland hat ebenfalls seit Kurzem eine königliche Akademie der Wissenschaften, deren Transaktionen, außer einigen Aufsätzen in jenen Fächern, noch manchen reichhaltigen Beitrag zur Erläuterung der irländischen Alterthümer liefern. In der auf Naturkenntniß gegründeten Landwirthschaft, welche dem Scharfsinn

dem Fleiß, dem Beobachtungsgeist und der unbefangenen
perimentirlust der Engländer so große Fortschritte verdankt,
scheinen noch täglich neue Schriften; unter andern besch
Marshall die verschiedenen Geschäfte des Hausvaters und
Hausmutter in den verschiedenen Provinzen Englands, in N
folk, in Yorkshire, in Glocestershire, mit einer lehrreichen
ständlichkeit, in einer verständlichen, angenehmen Schrei
Sein Werk geht aber nicht allein in den kleinsten Detail,
dern gibt auch einen Ueberblick von der Administration ga
Landgüter im Großen, und gewinnt folglich auch von d
Seite an unmittelbarer praktischer Nützlichkeit. Zur Empfehl
der weitaussehenden Projekte des Dr. Edward's läßt sich s
weit weniger sagen. Der gute Mann meint es zwar sehr
mit seinen Landsleuten; er giebt ihnen ein unfehlbares M
an die Hand, die Nationalschuld in 30 Jahren rein abzubeza
und die sittliche und politische Glückseligkeit des Staats und
Einwohner auf den höchsten Gipfel zu bringen; er verwebt
lich in diesen Plan die Vervollkommnung der Landwirthsch
aber Alles geht bei ihm ins Unermeßliche und erfordert die
wirkung anderer Menschen, als der Gattung, die unser Pl
hervorbringt, um es nach seinen Visionen auszuführen.
diesen zwei Quartbänden ist der Abschnitt vom Ackerbau
bei weitem der vorzüglichste, und man bedauert nur, daß
mit den anderen ungleichartigen Materien verbunden ist.
ein Schottländer, David Young, ist kürzlich mit einer Sc
ans Licht getreten, welche in einem Chaos von überspan
Projekten viele feine praktische Beobachtungen über den Acke
enthält.

Wir verlassen endlich den Zweig des menschlichen Wiss
wo die Phantasie am unrechten Orte steht und mit dem wi
schaftlichen Ernste so schwer zu reimen ist, um uns in ihr
nes Reich zu begeben, dort ihren muntern Spielen zuzus
und von diesem langen Ritterzuge durch das Gebiet der lite
schen Abenteuer auszuruhen. Hier soll uns der sattelfeste R
Geoffrey Gambado in seiner Reitschule für Erwachsene, an S
den großen Meister in der Ironie, erinnern, indem er mit
lichem Ernst seine Schalksregeln hersagt und den mode
Geschmack an Pferden, und die Unwissenheit der Käufer
Reiter persifflirt. Mr. Bunbury, der Karrikaturen-Zeichner
ebenfalls sein Scherflein bei, um uns bei dieser Lektüre die

des Zwerchfells in eine wohlthätige Vibration zu versetzen. komische Muse scheint diese Kraft verloren zu haben, so e sie nur mit Cumberland, Conway und Colman dem jün- den Reihen führt; die Impostors verrathen keine Spur des tes, der einst im Westindier glänzte. Bissy's Dehors trom- s verdienten schwerlich, daß ein brittischer General seine Ueber- künste daran übte, und Colman's Ways and Means sind r der Kritik. Im Trauerspiel war St. John mit seiner igin Marie von Schottland, und Macdonald mit seiner ionda nicht glücklicher; der reichhaltige Stoff den Jener wählte, schönen Stellen, welche der Letztere in sein Drama verwebte, ten gleichwol den Eindruck des Ganzen nicht retten. Bei Romandichtern des Tages finden wir indessen wenig Ersatz jene betrogene Erwartungen im Theater. Die mißverstande- aber auch leicht zu mißdeutenden Grundsätze des Grafen terfield zu bestreiten und herabzuwürdigen, scheint das große zu sein, welches männliche und weibliche Federn in Bewe- g setzt. Miß Smith's Emmelina zieht offenbar gegen diesen hrlichen Jugendverderber, wie die Moralisten ihn nennen, zu e, und der hochgepriesene Zeluco des munteren Reisenden, Moore, bekämpft ihn mit gewaltigern Waffen. Wie viel ter aber ist das Gemälde der Sitten der Vorzeit, im Grafen ongbow, dessen Geist die Geschichte seiner Heldenthaten, und esondere jener Periode seines Lebens erzählt, in welcher er nd eroberte, und es mit der Krone von Großbritannien un- ennlich verband! Des Dichters wie des bildenden Künstlers enstand sei das Schöne der Darstellung! jeder Abweg von r Vorschrift ist gefährlich, und das Lehrgedicht folglich die pe, an welcher mittelmäßige Talente scheitern. Wen ermüdet t, trotz den schönen einzelnen Stellen, Downman's Infancy, whell's Orator, Gilbank's Pentecost und Jerningham's husiasm? Lieber horchen wir auf die Strophen von Ster- s Rittergedicht, auf Champion's Uebersetzung des persischen ters Ferdosi, oder Nott's Oden nach dem Hafiz; lieber eln wir über die bittre epigrammatische Laune der Oppositions- ei in ihren poetical Miscellanies, oder über den abenteuer- n Witz des makkaronischen Dichters der Buggiade, und die schöpfliche Phantasie des allen Dummköpfen furchtbaren r Pindar's.

Geschichte der englischen Literatur vom Jahre 1790.

Ungleichheit der literarischen Ernte von verschiedenen Jahren. — Apologie der Deutelei. — Allgemeine Uebersicht. Vervielfältigung der Schriften und Vergrößerung der gelehrten Journale in England. Nachtheiliger Einfluß der Vielschreiberei auf die Dichtkunst. Didaktische Langweiligkeit. Swaine's Redemption. Adriano. Hill's Henry and Acasto. Miß Younge's unschuldiges Gedicht über die Unschuld. Hole's Arthur. Lyrische Versuche. Tod des Hofpoeten Thomas Warton. Peter Pindar's satyrische Poesien gegen Bruce und Nichols. Mittelmäßige Romandichter des heutigen Tages. Schaar der weiblichen Schriftsteller. The Devil upon two Sticks in England. White's Ritterromane. — Verfall der dramatischen Dichtung. Baretti's Sentimental Mother. Verzeichniß von neuen Theaterstücken. Der Dramatist von Reynolds. James Mylne's Trauerspiele. Sayer's nordische Skizzen. Neue Ausgaben vom Shakespeare. Erlöschen der classischen Literatur. Essayists. Drei Abhandlungen vom Geschmack, vorzüglich die von Allison. Chalmers' Leben von Daniel de For. Welsted's Schriften. Correspondenz des Dr. Doddridge. Leben eines Negers, von ihm selbst beschrieben. Asiatick Researches. Neue Fundgrube der ältesten Literatur, die in Indien eröffnet wird. Zweiter Band von Antiquities of Athens. Englische Alterthumsforscher. Gillies' Geschichte Friedrichs des Großen und Parallele desselben mit Philipp von Macedonien. Neue Geschichte von Frankreich. Dillon's Geschichte Peters des Grausamen von Kastilien und Leon. Pinkerton's schottische Geschichte. Verunglimpfung der Celten. Gladwin's Beiträge zur Geschichte des mongolischen Reichs in Indien. Ramsay's Geschichte der amerikanischen Revolution. Politische Schriften über die französische Staatsveränderung. Mängel der brittischen Verfassung. Publicität und Preßfreiheit, die sicherste Schutzwehr des Staats gegen gewaltsame Revolutionen. Verschiedenheit der Meinungen in England über die demokratischen Bewegungen in Frankreich Seltsame Aeußerung des Herrn Burke im Parlamente, und noch seltsamere Erscheinung seiner Reflections on the Revolution in France. Einseitigkeit und Petulanz dieser Schrift. Stimmen des englischen Publikums über dieselbe. Kennzeichen der echten Freiheit. Mäßigung der streitenden Parteien. Beantwortungen jener Schrift und Kritik derselben. Andere politische Blätter. Spanischer Streit über Nutkasund. Dalrymple's Spanish pretensions. Politische und andere Predigten. Sechzehn Ausgaben von Blair's Kanzelreden. Exegese des Dr. Geddes und des Juden Delgado. Collation der Handschriften der Septuaginta, von Holmes. Streit über den Schriftsteller Josephus und über die Gottheit Christi. Priestley über den Tod und das ewige Leben. Seine polemischen Schriften. Neues Religionssystem. Philosophischer Unsinn. Stuart's Reisen zu Fuß, und seine Apokalypse der Natur. Gisborne's Moralphilosophie. Juristische Schriften. Popularität des Advokaten Herbert. Freisprechung des Buchhändlers Stockdale und Verurtheilung eines Libellisten gegen Mrs. Fitzherbert. Proceß des Ungeheuers. Bonnycastle's Geometrie.

Adams' Optik. Praktische Sternkunde, von Vince. Tabellen der Länge, von Margett. Wollaston's allgemeines Sternverzeichniß. Penrose astronomische Träume. Neue physikalische Hypothesen von Peart, Hutton und de Luc. Higgins über die phlogistische und antiphlogistische Theorien Nicholson's Chemie. Pott's chirurgische Schriften. Walker's Tractat von den Pocken. Medical Essays. Underwood's Kinderkrankheiten. Berichte der Humane Society. Dr. Grotter's Kritik der medicinischen Anstalten in der englischen Marine. Dr. Rush's medical Inquiries. — Verheimlichung neuer Bücher. Latham's Index Ornithologicus. Philosophie der Naturgeschichte, von Smellie. Aiton's Hortus Kewensis. Mrs. Mean's Kewische Pflanzen. Die Brüder Bauer. Dr. Sibthorpe's botanische Reise im Archipelagus. Neue botanische Werke von Dr. Smith. Dr. Withering und Mr. Dickson. Vertheidigte Sexualität der Pflanzen. Swaine's Gramina pascua. Bemerkung über die Feinheit der englischen Wolle. — Die Kunst zu boxen. Die Kunst zu schießen. Dr. Bayly's Vereinigung der Dichtkunst, Redekunst und Tonkunst. Dr. Burney's beendigte Geschichte der Musik. Browne's italienische Opernmusik. Reynolds über Gainsborough's Künstlerverdienst. — Hassel's pittoreske Reise auf der Insel Whigt. Reisen nach Botani- und Jackson's-Bai von Phillipp und von White. Unglücksfälle des Capitains Riou und des Capitains Bligh. Meares' Reisen zur Errichtung des Pelzhandels. Dalrymple's geographische und nautische Karten. Umfreville's Nachricht von Hudsonsbai. Arrowsmith's neue Weltkarte. Faden's Karte von Südamerika. Amerikanische Geographie, von Morse. Pennant's London. Pilkington's Derbyshire. Warner's Lymington. Neuheit des statistischen Studiums in England. Ausländer, die darin Bahn brechen, Hofrath Zimmermann und Graf Berchtold. Neue Schweizerreise von Coxe. Capitain Sutherland's Reise im mittelländischen Meere und nach Constantinopel. Luffmann's Beschreibung von Antigua. Moreton's Sitten der Westindier. Franklin's Reise durch Persien. Crawford's Skizzen über die Hindus. Bericht der Unternehmungen der afrikanischen Gesellschaft. Patterson's Reisen ins Kaffernland. — James Bruce Reise nach den Quellen des Nils und Benjowsky's Memoirs. Uebersetzungen.

Der Totaleindruck, den die literarischen Beschäftigungen einer großen Nation im Gemüthe des Beobachters zurücklassen, muß in verschiedenen Jahren allerdings verschieden sein, wenn gleich die allgemeine Stimmung sich nicht wesentlich geändert hat. Es ist selten der Fall, daß Männer von Genie, oder auch nur von ausgezeichneten Schriftstellertalenten sich Jahr aus Jahr ein vor dem Richterstuhle der Kritik einfinden, und den literarischen Himmel mit neuen Gestirnen schmücken. Zuweilen gibt es, um bei diesem Gleichnisse zu bleiben, statt jener herrlichen Erscheinungen, deren Licht durch Jahrtausende fortleuchtet, nur

Sternschnuppen und im Sumpf hüpfende Irrwische. Der Philosoph indeß, berechnet nach diesen Meteoren des Augenblicks den jedesmaligen Zustand der Atmosphäre und freuet sich, wenn er in der langen Reihe gesammelter Erfahrungen einigen Grund vor sich sieht, aus ähnlichen Ereignissen auf übereinstimmende Folgen zu schließen. Denn dieser Hang, in der Zukunft mit vorwitzigem Blicke zu spähen und den geheimnißreichen Schleier, der sie deckt, an irgend einem Zipfelchen aufheben zu wollen, scheint doch keines von den zweideutigen Geschenken gewesen zu sein, womit uns Pandora aus ihrer fatalen Büchse beseligte; vielmehr ist etwas so Göttliches an dieser Eigenschaft, daß wir sie unmöglich anders als mit dem Feuerfünkchen erhalten haben können, welches unser guter Vater Prometheus für uns unmittelbar aus dem Himmel holte.

Diese Genealogie der Seherkunst soll uns aber nicht zum Vorwande dienen, der englischen Literatur aus der Uebersicht ihres diesjährigen Vorraths die Nativität zu stellen. Es ist nicht immer räthlich, die geheime Weisheit, die man in den Planeten liest, so öffentlich kund zu machen; im Gegentheil, man thut wohl, auf den Nothfall, der in dieser bedenklichen Zeit so leicht eintreten kann, das edle, von der Welt verkannte Gut aufzusparen, und sich wenigstens den Ruf zu sichern, man wisse mehr als man habe sagen mögen. Sollte Jemand argwöhnen, daß wir nur darum so argwöhnisch thun, weil wir eben nichts Gutes zu prophezeihen haben; ei nun! das müssen wir geschehen lassen, wenn man nur die Vorsicht gelten läßt, womit wir in einem Zeitpunkt wo Neu und Gut beinahe gleichbedeutend sein sollen, zwar von allem Neuen sprechen, doch vom Guten bisweilen schweigen können. Wem es gegeben ist, in den Aeußerungen des menschlichen Geistes den Gang seiner Schicksale zu entziffern, dem wird es genügen, hier die Resultate unseres Lesens und Beobachtens anzutreffen, die wir nicht nur darlegen dürfen, sondern auch darzulegen schuldig sind. Um den Faden wieder aufzunehmen, wo wir ihn im vorigen Jahre ließen, müssen wir durch eine Sündfluth von schlechten Romanen, schalen Gedichten und genielosen Schauspielen zur wissenschaftlichen Literatur übergehen; unter allerlei mittelmäßigen, philosophirenden Aufsätzen ein Paar bessere historische Versuche auszeichnen; in der ungeheuern Menge politischer Pamphlets die neuen Rubriken der Test Act, der französischen Revolution und des Zwists mit

Spanien über Nutkasund erwähnen; über die immerwährenden Kriege der Theologen über Orthodoxie, Arianismus und Socinianismus und ihre dicken, selbstgefälligen Predigtbücher die Achseln zucken; die Leere in der Philosophie, Jurisprudenz, Mathematik, Chemie, Physik und Arzneikunde bedauern und uns an der reicheren Ernte von naturhistorischen Werken, Reisebeschreibungen und nützlichen Uebersetzungen schadlos halten.

Wenn der zunehmende Umfang der Literatur mit ihrer Vortrefflichkeit in einem direkten Verhältnisse stände, so müßten wir vielleicht von Jahr zu Jahr von der brittischen Schriftstellerei größere Erwartungen hegen. Wirklich hat sich die Anzahl der Schriftsteller so ansehnlich vermehrt, daß sowol die Monthly als die Critical Reviewers in diesem letztverflossenen Jahre eine Erweiterung ihrer Journale durch Vermehrung der Bogenzahl eines jeden Stücks für nöthig erachtet haben. Allein, wenn auch die Menge der herauskommenden Geisteswerke in gewissen Zweigen der Literatur ein günstiges Vorurtheil für den Zustand des menschlichen Wissens abgeben könnte, so scheint doch dieses Kennzeichen wenigstens auf die Dichtkunst nicht anwendbar. Gute, große Dichter waren in allen Völkern und Zeiten nur einzelne seltene Erscheinungen; sobald sich ihre Anzahl vervielfältigte, konnte man immer sicher darauf rechnen, daß Entfernung von dem einzigen Wege, der hier zur Vortrefflichkeit führt, nämlich von der glücklichen Auffassung des Schönen und Wahren aus der Natur das mit eigenthümlicher Kraft zur Einheit zurückgebracht und mit einem für schöne Einkleidung empfänglichen Sinne zu einem Ganzen verwebt wird, die meisten Dichtungen bezeichnen würde. Die erlernten Regeln der Dichtkunst konnten diesen Werken zwar einen gewissen Mechanismus verleihen; aber was nicht im Geist empfangen ward, erhielt auch kein Leben von der schulgerechten Form. Herder beweiset vortrefflich, und alle echten Dichter bestätigen es durch die That, daß die Natur noch keinesweges für uns erschöpft sei, sobald wir sie nur wahrnehmen mögen, und daß jeder Mensch seinen Gegenstand durch das Individuelle, worin er sich von Andern unterscheidet, neu stempeln könne. Doch diese Individualität geht gerade in sehr verfeinerten Gesellschaften durch die Einförmigkeit der Methode und der Erziehung großentheils verloren, und anstatt, daß aus dem Wahrgenommenen für jeden einzelnen Menschen eine eigenthümliche Form des Denkens entspringen sollte, die ihm angemessen wäre, prägt man

eine allgemeine Form seinem Gedächtnisse ein, welcher er seine Wahrnehmungen anpassen muß.

Zum Belege dieser Behauptung, wenn sie noch eines Beleges bedarf, können jene didaktischen Poesien dienen, an welchen England unerschöpflich zu sein scheint. Der Mechanismus dieser Gedichte ist oft untadelhaft; das Sylbenmaß (fast immer das zehnfüßige jambische) wird sorgfältig studirt, die Worte werden gut gewählt und geordnet, ihr Klang ist harmonisch, an ihren Reimen ist nichts auszusetzen; auch die Sittenlehre pflegt durchgehends orthodox zu sein, und der echte Geist des Katechismus den Dichter zu beseelen. Allein mit allen diesen vortrefflichen Eigenschaften hat man ein frostiges, langweiliges, unpoetisches Gewäsch, worüber man entweder einschlafen oder gar sich entrüsten muß. Man erstaunt nur über die Geduld, die so manchem Autor zu Theil geworden ist, durch ganze Octavbände hindurch seine einförmigen Jamben fortzuspinnen, ohne daß ihm die Abwechselungen und Ruhepunkte der dramatischen Einkleidung zu Gute kommen. Wer kann dafür, daß dem Kritiker dabei die Wilden einfallen, die an einem Kahn, einem Spieß oder einer Schüssel Jahrelang schnitzeln können, ohne ihrer Arbeit überdrüßig zu werden!

Ein Beispiel von dieser Versemacherei ist eines gewissen Swaine Gedicht über die Erlösung, (Redemption) worin er sichs von Gott erfleht, daß er Kräfte behalten möge, diesen Gegenstand bis an den letzten Lebenshauch zu besingen, und zugleich seine Absicht zu erkennen gibt, dasselbe Thema in jenem Leben bis in Ewigkeit fortzusetzen. Ueber diese Aeußerungen gerathen selbst die englischen Recensenten in ein komisches Schrecken und beten ihrer Seits, daß sie wenigstens nicht, um ihrer Sünden willen, verurtheilt werden mögen, diese ewigen Gesänge lesen und recensiren zu müssen. Vom Verfasser des Village-Curate ist eben ein neues, zwar nicht völlig so unregelmäßiges, aber in Absicht des innern Gehalts desto schlechteres Gedicht, unter dem Titel Adriano erschienen, welches nebst dem frömmelnden, melancholischen Henry and Acasto von Bryan Hill, dem unschuldigen kleinen Versuch einer Miß Younge über die Unschuld (Innocence) dem poor Soldier, und dem Gesicht des Miserion (Miserion Vision) in dieselbe Alltagsklasse gehört. Hole hat seinem, durch sieben Gesänge durchgeführten Arthur wenigstens vermittelst der nordischen Mythologie etwas Neuheit zu geben gesucht; allein

vergebens erwartet man auch hier die wesentlichsten Eigenschaften der epischen Gattung: Feinheit und Eigenthümlichkeit der Erfindung, Reichthum der Phantasie, Wärme des Gefühls, durchdachte Nüancirung der Charaktere, hinreißende Handlung. Der Verfasser des Druidentempels (the Fane of the Druids) erzählt alles, was er von diesen Priestergesellschaften wußte, in historischer Ordnung, und hätte er auch nicht in Versen geschrieben, so behielte seine Arbeit noch für den Geschichtforscher einigen Werth. Allein es mußte nun gedichtet sein! Wirklich, wenn man den Dichternamen damit erkaufen könnte, daß man alle seine Worte immer in abwechselnd langen und kurzen Sylben auf einander folgen ließe, so wäre dies der wohlfeilste Weg zur Unsterblichkeit, weil man es am Ende durch die Uebung leichter finden muß, diese einförmige Bewegung, als die Abwechselungen einer volltönenden Prosa hervorzubringen. Ein funfzehnjähriges Mädchen, das vermuthlich einigemal das Hastingssche Verhör in Westminster-Hall besucht haben mag, hat die rhetorischen Floskeln der Herren Burke und Sheridan nicht zur Erde fallen lassen; Cheyt-Sing, der indianische Nabob, ist ihr Held geworden, und alle Greuel, die ein zartes weibliches Wesen denken und ihr Mund sprechen durfte, vereinigen sich hier zu einem gräßlichen Gemälde des angeklagten General-Gouverneurs. Daß es nichts Abgeschmackteres geben könne, als diese künstlerische Moralität, die aus ihren Helden Engel, und aus ihren Widersachern nicht sowol Teufel als vielmehr Ungeheuer von Unmenschlichkeit macht, ohne uns durch Wahrheit und Individualität der Charakterisirung zu entschädigen: das sollte man doch am wenigsten in einem Lande vergessen, welches einen Shakespear hervorgebracht hat.

Die lyrische Poesie kann den Zwang der Methode noch weniger, als jede andere erdulden: reiner und unmittelbarer muß sie dem geheiligten Quell der Phantasie entströmen; ihre schaffende Begeisterung kann nur das Geschenk eines schönen Augenblicks sein. Dennoch dauert in England die hergebrachte Sitte fort, daß der besoldete Hofpoet (Laureat) zum neuen Jahre und zum Geburtsfeste des Königs ex officio eine sogenannte Ode verfertigen muß, worin er vom Throne, durch den süßen Weihrauch seiner Schmeicheleien, theuer genug die guten Tage erkauft, die ihm sein Jahrgehalt verschaffen kann. Bei Hofe wird dieses Kind des Schluckergeistes und der Prosodie als Can-

e mit Musik aufgeführt, oder vielmehr, da es von nun an ewige Vergessenheit versinkt, zu Grabe geläutet. Das Gute s einem solchen gothischen Herkommen in unseren Tagen noch kleben kann, besteht darin, daß die Hofpoetenstelle zuweilen em verdienten Manne zur Versorgung gegeben wird. Thomas Barton, der kritische Verfasser einer Geschichte der englischen ichtkunst, dessen Verdienste man auf diese Art belohnt hatte, rb zu Anfange dieses Jahres (1790), zum großen Leidwesen, ht sowohl des belletristischen Publikums, als seiner Universitäts- unde in Oxford, denen er bis an seinen Sterbetag ein heiter d in moralischer Hinsicht verehrungswürdiger Gesellschafter olieben war. Der berüchtigte Dr. Wolcott, Peter Pindar, säumte diese schöne Gelegenheit nicht, in einem so betitelten ten Rath, (advice) den er dem künftigen Hofpoeten ertheilte, n großen Gegenstand seiner launigen Satyre, den Hof und Seele des Hofes, mit einigen sanften und einigen nachdruck- eren Geißelhieben an ihr eigenes Dasein und an das seinige erinnern. Mit diesem neuen Pfeil, den er gegen die Thor- t abdrückt, beweiset er zugleich, daß ihn sein Genius noch ht verlassen hat; denn Genius muß man das Feuer nennen, s durch seine rapide, sorglose Manier, durch seine mit dem rzerrten und Entarteten in der Natur so sehr vertraute Ein- dungskraft hindurchschimmert, und den gemeinsten, niedrigsten genständen eine dichterische Wahrheit schafft. Die Harmonie d Leichtigkeit seines Versbaues, die Versatilität seiner Ideen- bindungen, und die Meisterzüge, die so oft beweisen, daß er ht, wie mancher Maler und Dichter, nur Karricaturen, son- n auch edle Gestalten zeichnen, auch Schönheit und Anmuth t ihrer Göttlichkeit begaben könne, sichern ihm noch immer n ungetheilten Beifall aller Parteien. Seine poetische Epistel den berühmten Reisenden, James Bruce, wenn sie gleich ein Beispiel von schriftstellerischer Petulanz gelten kann, ge- nnt gleichwol dem murrenden Kunstrichter ein Lächeln ab, em sie die Eitelkeit des schottischen Ritters mit gutmüthiger une züchtigt. Hingegen erinnern wir uns doch an das genus tabile vatum, bei seinem Ausfall auf den Buchdrucker Nichols, den Dichter im Gentleman's Magazine allerdings ein wenig glimpflich behandelt hatte.

Die glänzende Darstellung der gegenwärtigen veränderlichen tten, und das im Fluge Schießen der immer neuen, plötzlich

ffsteigenden und schnell vorüberziehenden Thorheiten in einer
ßen Hauptstadt, erwirbt den Dichtungen Peter Pindar's ihre
ilich auch nicht auf die Dauer berechnete Popularität. Einen
eil dieses Verdienstes haben die Romandichter und Novellen-
reiber mit ihm gemein, und wenn sie gleich mehrentheils in
sicht auf Erfindung und Darstellung unendlich weit hinter
n zurückbleiben und den Schmuck des metrischen Vortrages
behren, so ersetzt doch die unersättliche Lesebegierde, die insbe-
ndere den ganzen weiblichen Theil des englischen Publikums
Stadt und Land ergriffen hat, was ihnen an innerem Ge-
te fehlt; und sowol die Autoren als Verleger der allerklägs-
sten Produkte aus dieser Classe finden oft in England wie
ums ihre Rechnung ungleich besser dabei, als die Verfasser
d Herausgeber nützlicher und tiefsinniger wissenschaftlicher Werke.
enn es auch nicht, wie doch wirklich der Fall ist, ganz un-
glich wäre, die Lesesucht der großen Masse von Menschen auf
en andern Gegenstand zu lenken, so verdiente doch dieser Zweig
Literatur, der sich einmal der allgemeinen Wißbegierde be-
ichtigt hat, die ganze Aufmerksamkeit der Kritik. Alle Gemälde
wirklichen und idealischen Welt, die der Romandichter für
che Menschen entwirft, deren Wirkungskreis sie außer Stand
t, seine Darstellung durch eigene Erfahrungen zu berichtigen,
d deren Imagination zu träge oder zu arm ist, um ihnen
bst aus ihren Bildern eine neue Schöpfung des Geistes zu-
mmenzustellen, — alle solche Gemälde können wesentlich nütz-
) oder schädlich werden, je nachdem sie mit richtigem oder ver-
rtem Gefühl abgefaßt werden. Wenn also, sei es auf eine
r die andere Art, auch die beste Dichtung einen nachtheiligen
fekt zuwege bringen kann, wovon die Beispiele wahrlich nicht
ter den Romanlesern allein, sondern auch unter den Bibellesern
finden sind, so fordert wenigstens die gesunde Vernunft, daß
jenigen Geisteswerke, die unmittelbar das Gefühl und die
)antasie in Anspruch nehmen, durch einen gewissen Grad von
hetischer Vollkommenheit den Geschmack bilden und jenen Sinn
s Schönen wirksam machen mögen, welcher ewig der mächs-
ste Schutzengel der Tugend bleiben wird. Ein guter Roman
daher nicht minder wichtig und auch nicht minder selten als
jedes, in seiner Art vortreffliches Kunstwerk. Allein die Zei-
Richardson's und Fielding's, Goldsmith's und Smollet's,
d nicht mehr, und es gibt eine gewisse Form, nach welcher

es jedem Stümper leicht wird, seine Erzählung herauszuleiern. Man kennt diese Form; sie ist für die modernen englischen Romane charakteristisch, die man unschädlich oder gar nützlich zu machen glaubt, wenn man irgend ein tugendreiches Thema darin ausführt. Ueber die mächtigen Anstalten, zu diesem Zweck zu gelangen, verliert man Wahrscheinlichkeit, Kunstvollkommenheit und Dichtersinn völlig aus dem Gesichte; gerade wie wenn man einen gewaltig großen Fisch fangen wollte und die Maschen des Netzes so weitläuftig machte, daß die schönsten Lachse und Stör durchschlüpften.

Ohne unser Erinnern wird man hier wol vermuthen, daß diese allgemeine Regel gewisse Modificationen leidet, die beinahe für Ausnahmen gelten können; allein wenn wir hinzufügen, daß selbst die allgemein geschätzten und so viel Empfänglichkeit als Darstellungstalent verrathenden Romane der Miß Burney von dieser chrienmäßigen Tugendleierei nicht gänzlich frei geblieben sind, so wird man leicht denken, wie wenig die neuen Produkte einer Mrs. Bennet, Mrs. Bonhore, Mrs. Rudd, Mrs. Smith, Mrs. Lenox, Miß Dalton, Miß Finglaß, Miß Williams und so vieler anderen weiblichen Autoren, die im gegenwärtigen schreibseligen Jahre ihr Contingent zur Modelectüre geliefert haben, hier eine besondere Erwägung verdienen. Noch weniger können wir uns bei einigen unwürdigen Ausgeburten einer völlig verderbten Einbildungskraft aufhalten, deren gänzlicher Mangel an künstlerischem Werth ihrer Unsittlichkeit nicht die entfernteste Entschuldigung läßt. Wir übergehen auch den John of Gaunt und das Heer der Ritterromane, womit Herr White, der Verfasser des gut aufgenommenen Grafen Strongbow uns bedroht, und können kaum ein Plätzchen finden, um den leidigen Asmodi zu beherbergen, der freilich an seine Zauberflasche gewöhnt, mit wenig Raum zufrieden sein könnte, aber seit einiger Zeit mit seinem Don Kleophas auf den Dächern von London, wie ehedem in Madrid, herumhinkt (the Devil upon two Sticks in England) und in vier Bänden manchen hochansehnlichen Pair und manchen begüterten Commoner, von allem erborgten Schmuck der Repräsentirkunst entkleidet, in nackter Menschheit vor uns einhertreten läßt.

Wenn es an Beweisen je fehlen könnte, daß in großen Hauptstädten das Sittenverderbniß weit um sich greift, und wie ein böser Wurm den guten Kern des Herzens anfrißt, so würde

ch dies schon wider London Zeugniß geben, daß uns die Sa-
e aus einem Fache der Literatur hinüber ins andere begleitet.
as letzte Vermächtniß des bitterbösen Italieners Baretti an
ie ehemalige Freundin Mrs. Piozzi, ein Lustspiel, welches er
empfindsame Mutter (the sentimental Mother) nannte, schil-
t einen weiblichen Charakter, den man zwar in allen Ländern,
n Glück aber nur als Seltenheit antrifft, nämlich die gren-
loseste Eitelkeit, den empörendsten Egoismus, bei ausgebildeter
rnunft und erheucheltem Gefühl. Das dramatische Verdienst,
lches man diesem Stücke nicht absprechen kann, rechtfertigt
ar keineswegs die Rachsucht, womit der Verfasser auf das
iginal zu seinem Gemälde gleichsam mit Fingern gewiesen hat;
ein wenn gleich Niemand das Gefühl dieses Autors im Busen
gen mag, so muß man sich doch um der Menschheit willen
uen, ein solches Conterfei allen von der Justiz unantastbaren
issethätern zum Schrecken aufgestellt zu sehen. Außer diesem
: die Bühne nicht eingerichteten Werke finden wir dieses Jahr
e sehr verunglückte dramatische Ernte. Der Schauspieler Kemble
n Bruder der berühmten Siddons) hat ein Paar ältere Lust-
ele, the Country Lasses und the Rover, unter neuen Titeln
ie Farmhouse und Love in many masks) und das Trauer-
el Sir Walter Raleigh für den jetzigen Geschmack umgearbeitet;
ein dieses geringe Verdienst, wenn es eins ist, dürfte unter
n jetzigen Umständen vielleicht nur die Folge einer selbst ein-
tandenen Armuth an eigener Empfindungskraft sein, die dem
italter und den Menschen, die es hervorbrachte, nicht zur Ehre
eicht. Die neuen Stücke, welche man im Verlauf dieses
hres auf die Bühne brachte, — das moderne Frühstück (the
odern breakfast) vom jungen Siddons, der Wagehals (the
an of Enterprize) von Shillito, der Korbmacher (Basketmaker)
ie Farce von Okeeffe, das Lustspiel Lindor und Clara von
nnell, die Operetten New Spain, oder Love in Mexico, und
e poor Soldier, die dramatische Karricatur, Taste and Fee-
g (Geschmack und Gefühl, das Nachspiel Opposition von
oder, die Farce Try-Again, Hayley's beide verunglückte Trauer-
ele Marcella und Eudora; die bei Gelegenheit des Streits
t Spanien zusammengeflickte musikalische Posse Nutkasund,
: man hernach in das pantomimische Ballet Provocation ver-
melzte; die Operetten Czar Peter von Okeeffe und No song
supper von Kelly; das Lustspiel Better late than never

(besser spät als gar nicht) von Andrews, und die Possen Adventurer und Touchstone — haben einander wenig vorzuwerfen. Die Intrigue ist entweder aus älteren Stücken geradezu entlehnt oder unter aller Kritik. Der Dialog? — wahrlich, mehr als man in den Gesprächen hinter einer Grammatik unter diesem Worte versteht, muß man hier nicht suchen, am wenigsten eine der größten Schwierigkeiten und Schönheiten der dramatischen Kunst. Und der Witz? — wenn er nicht von jener plumpen Gattung ist, welcher das Zwerchfell des Pöbels erschüttert, so besteht er in lokalen Anspielungen auf Ereignisse des gegenwärtigen Augenblicks, die selbst, wo man die Schlüssel dazu hat, so ungesalzen sind, daß sie sich unmöglich bis übers Jahr halten können. Der einzige Dramatist, ein Lustspiel, welches den jungen Reynolds zum Verfasser hat, verdient eine ehrenvolle Ausnahme. Dieses von Geist überschäumende Stück erinnert uns an die guten Zeiten von Congreve und Wycherley, ohne die unangenehme Empfindung zurückzulassen, die der Mißbrauch ihrer Kräfte dem Kunstrichter fast in allen ihren Werken verursacht. Die Fehler, welche doch in diesem Erstlinge seiner komischen Muse den vortheilhaften Eindruck des Ganzen nicht stören, würde der reifere Geschmack in späteren Arbeiten leicht vermieden haben, wenn nicht der Beifall des Publikums und das dringende Bedürfniß der Theater-Directoren nach neuen Stücken auch diese Hoffnungen vereitelt und ihn der großen Schaar jener rüstigen Federhelden zugesellt hätte, die mit einander wetteifern, wie die Dichter im Horaz, wer die meisten Verse in der kürzesten Zeit machen kann. Seine mit vieler Pracht vorgestellte Oper, the Crusade, (der Kreuzzug), die zwar noch manches Fünkchen echten Witzes enthält, würde ohne die Musik von Shields, dem Lieblingstonsetzer des englischen Publikums, unerträglich sein. Der hohe Genius des Trauerspiels scheint die englische Bühne schon längst verlassen zu haben. Douglas, das letzte gute Stück in dieser Gattung, war ein schottisches Produkt. Nach dem mühsamen und wahrlich undankbaren Geschäfte, die verkümmerten Spätlinge des dramatischen Geistes herzuzählen, gewährt es uns zwiefachen Genuß, den poetischen Nachlaß des wackern schottischen Dichters, James Mylne, zu durchblättern und in seinen beiden Trauerspielen, the British King und Darthula, die Spur jener heiligen Begeisterung noch anzutreffen, die das Erhabene *auf dem kühnsten Fluge* der Phantasie zu erreichen weiß. Auch

die kleinsten lyrischen Poesien, welche diesem Bändchen einverleibt sind, zeichnen sich aus durch Empfindung und Harmonie. Sayer's dramatische Skizzen der alten nordischen Mythologie, nemlich Frea, Moina und Starno, verdienen freilich auch wegen ihres poetischen Geistes eine Erwähnung, wenn sie nur nicht durch das Bemühen, die charakteristische Einfalt beizubehalten, manchmal an Interesse verlören.

Bei jener Talentlosigkeit, welche in den meisten diesjährigen englischen Dichtungen auffällt, muß dennoch der Beobachter sich des nie versiegenden Enthusiasmus freuen, womit die Nation das unerreichbare Verdienst ihres großen Shakespear noch immer anerkennt und zu verherrlichen sucht. Diese edle Dankbarkeit gegen ihre Wohlthäter, wäre sie auch von Nationalstolz und Einseitigkeit nicht ganz zu trennen, sollte billig anderen Völkern, die mit den Britten um den Ruhm der höheren Cultur wetteifern, zum Muster dienen und sie zugleich erinnern, daß Gleichgültigkeit gegen das genossene Vortreffliche leicht in Unfähigkeit es zu erreichen, ausarten kann. Immerhin zolle man dem Namen Shakespear Bewunderung und Ehre, wenn dieser Tribut das Mittel ist, den Sinn für seine göttlichen Geisteswerke reizbar und empfänglich zu erhalten! Die große, prachtvolle Ausgabe dieses Dichters, welche die beiden Boydells mit den kostbarsten Kupfern zieren und wozu sie ihre berühmte Shakespear-Gallerie eröffnet haben, erscheint bereits in einzelnen Heften, die freilich nur für den Luxus reicher Engländer berechnet sind. Dagegen hat sich Herr Ayscough das Verdienst erworben, den Lieblingsautor seines Volks in einem sauber und correkt gedruckten Octavband herauszugeben, und schon erwartet man von dem Kritiker Stevens die vierte sehr vermehrte Auflage seiner vortrefflichen Bearbeitung dieser Schauspiele in zwölf starken Bänden.

Die Kritik erinnert uns an das Schicksal der klassischen Gelehrsamkeit, die in England wie in Deutschland, nur wegen der Einrichtung des Schulunterrichts nicht so schnell in Abnahme geräth. Allmälig verdrängt auch hier das Studium der neuesten Literatur mit seinem ungeheuern Umfange die kritische Erforschung der schönen Denkmale des griechischen und römischen Geistes in ihren erloschenen Sprachen. Uebersetzungen, die wenigstens im Allgemeinen die Thatsachen und die Gedankenreihen jener Zeiten aufbewahren, tragen das Ihrige dazu bei, um die so sehr gefürchtete Epoche des gänzlichen Untergangs aller klassischen Sprach-

kenntnisse zu beschleunigen, die, wenn sie eintritt, uns zugleich mit dem Verlust eines unermeßlichen Ideenreichthums und aller jener zarten Schattirungen des in Ausdruck übergegangenen Gefühls bedroht. In dem Verzeichnisse der diesjährigen Bücher finden wir nur einen neuen eleganten Abdruck des Sallust, ohne Anmerkungen, und eine zweite Auflage der griechischen Analekten des Herrn Danzel zum Gebrauch der Jugend, denen vermuthlich ein Nachdruck vom Heynischen Virgil in Kurzem folgen wird.

Einiges Nachdenken wird man indeß den Bewohnern jener Insel nicht absprechen können, so lange sie noch alljährlich mit einer ganzen Ladung von ihren sogenannten Essays zum Vorschein kommen, die zwar oft nur das enthalten, was Andere schon vor ihnen gesagt haben, aber auch oft, eben weil die Autoren sich um das bereits Gesagte gar nicht bekümmerten, durch einen Anstrich von Eigenthümlichkeit sich vor ausländischen Versuchen dieser Art auszeichnen. Der Zufall hat es gewollt, daß in diesem Jahre drei verschiedene Abhandlungen über den Geschmack, eine anonymische, eine von Mrs. Peddle, und eine von Archibald Allison, erschienen sind; allein ein noch größeres Meisterstück des Zufalls ist es wol, daß dieselbe Ueberschrift für drei Bücher von so heterogenem Inhalt gewählt worden ist. Die erste Schrift ist ein jämmerliches mystisch-metaphysisches Kauderwelsch, und hat nur das einzige Verdienst, daß sie auf der 52. Seite zu Ende geht. In der zweiten, die dreimal so lang gerathen ist, gibt ein Frauenzimmer in Briefen, die sie unter dem Namen Cornelia an ihre Töchter schreibt, nicht sowol die Regeln und Grundsätze des Geschmacks, als Vorschriften zu einem vernünftigen Betragen im gesellschaftlichen Leben, und leider sind auch diese, wie herzlich gut sie auch gemeint sein mögen, weiter nichts als die abgedroschenen, einseitigen und zum Theil irrigen Alltagsmaximen und Weidsprüchlein der Erzieher, womit man die Jugend gängelt und — nicht in der Einfalt des Kindersinnes, sondern — in der Imbecillität, die freilich keine Mühe macht, zu erhalten sucht. Das dritte Werk (415 S. in Quart) trifft näher an das Ziel; der Verfasser behandelt seinen Gegenstand mit philosophischem Geiste, mit großer Deutlichkeit, und — was wirklich ein wesentliches Erforderniß zu sein scheint, wenn man vom Geschmack handelt — mit der Anmuth und Ausbildung, welche zur Kunstvollkommenheit gehört. Er erschöpft freilich seinen Gegenstand nicht, und ist mit seinen

ersten Principien nicht völlig aufs Reine gekommen, indem er die Begriffe des Schönen und Angenehmen nicht gehörig unterscheidet; allein diese Mängel, die sein Werk als Theorie der Aesthetik unbrauchbar machen, hindern keineswegs die belehrende und unterhaltende Wirkung seines erlesenen und wohlgeordneten Ideenvorraths. Nach einem Werke von diesem Gehalt ist es kein geringes Zeichen der Lindigkeit, womit wir hier das kritische Zepter führen, wenn wir solche Versuche wie William's (des bekannten Deisten) Briefe über die Erziehung, die anonymischen Essays, philosophical, historical and litterary, die Moral and philosophical Estimates oft the State and Faculties of Man, den Mammuth des Dr. Thomson, the Art of Criticism, und des Predigers Bennet Briefe an ein junges Frauenzimmer ohne ausdrückliche Zeichen des Mißfallens unsere Schau passiren lassen, und allenfalls dem Trifler der Westminsterschüler, wie dem Microcosm der Schüler zu Eton und dem niedlichen Versuche mit einem französischen Titel: les prémices de ma Jeunesse, in Rücksicht des zarten Alters ihrer Verfasser, unsern Beifall nicht versagen.

Zur Literaturgeschichte lieferte Herr Chalmers einen schätzbaren Beitrag durch sein vortreffliches Leben des Polyhistors Daniel de Foe; ein Ungenannter gab die Schriften Welsted's, eines Belletristen aus Pope's Zeiten, nebst biographischen Nachrichten von ihm heraus; ein Anderer publicirte die Correspondenz des gelehrten Dr. Philip Doddridge; ein Dritter schrieb das Leben des in diesem Jahre verstorbenen General-Chirurgus Robert Adair, und der Neger Olaudah Equiano, sonst Gustavus Vasa genannt, erzählte seine eigene merkwürdige Geschichte mit weit mehr Geist, als mancher Europäer besitzt, wenn er sich das Monopolium dieser Göttergabe anmaßt, und nur seine Landsleute damit begnadigt. Auch die versprochenen Memoires des berühmten Taschendiebes Georg Barrington, der endlich einmal erwischt und zur Reise nach Neuholland verurtheilt worden ist, verdienen wegen ihres merkwürdigen Inhalts angeführt zu werden; zumal da der Herausgeber Beschreibungen und Abbildungen von dieses großen Künstlers Instrumenten, womit er sein Handwerk trieb, zu liefern verspricht. Zur Geschichte des menschlichen Verstandes kann in der That dieser Beitrag eben so wichtig sein, als die Lebensbeschreibung so manches braven Mannes in

der Biographia Britannica, die jetzt mit ihrem vierten Folianten bis zum Buchstaben D vorgerückt ist.

Diese Sammlung führt uns zu dem halbjährlich erscheinenden neuen Bande der philosophischen Transaktionen, worin die königliche Societät der Wissenschaften die mitgetheilten Aufsätze ihrer Mitglieder und anderer Gelehrten sammelt. Was wir hier an Neuheit, Geschmack und Universalität vermissen, ersetzt in manchem einzelnen Aufsatze die Gründlichkeit und der unermüdete Fleiß. Desto reicher ist die Ernte von wissenschaftlichen, zum Theil ganz neuen Kenntnissen, welche Sir William Jones, der oberste Richter in Bengalen, durch die Stiftung einer gelehrten Gesellschaft in jenem entlegenen Welttheile, für uns gesammelt hat. Der erste Band der Arbeiten dieser Gesellschaft ist bereits nach England gekommen, und enthält unter dem Titel: Asiatick Researches, viele äußerst wichtige naturhistorische, anthropologische, dem Sprach- und Alterthumsforscher, dem Historiker, dem Philosophen und Mathematiker lehrreiche Abhandlungen. Die ersten richtigen Begriffe von dem hohen Grade der Cultur, welcher seit undenklichen Zeiten unter den Bewohnern dieses Theils von Asien herrschte, die merkwürdigsten Aufschlüsse über die Religionsgeschichte der Indier, und die ersten Nachrichten von dem weiten Umfang ihrer Literatur liefert der Stifter und Präsident der Societät, dessen vertraute Bekanntschaft sowol mit classischen als arabischen und persischen Schriftstellern, ihn zu dieser Uebersicht vorzüglich vorbereitet hatte. Mit Ungeduld sieht man der Ankunft des zweiten Bandes von dieser reichhaltigen Sammlung entgegen, und bedauert es zugleich, daß die Amtsgeschäfte des vortrefflichen Mannes ihm künftig nicht erlauben werden, sich der weiteren Erforschung der Sanskritanischen Bücher zu widmen.

Die Vorstellungen von Größe, von weit ausgebreiteter Herrschaft, von einer verhältnißmäßig sehr weit getriebenen Entwickelung der Geisteskräfte und der bildenden Energie im Menschen, erweitern dem Leser unwillkürlich das Herz, wenn er sie auch dorther einsammeln kann, wo er sie nicht erwartete; denn der verwandte Geist in seinem eigenen Busen fühlt sich selbst in den Schicksalen seiner Brüder, in ihren Thaten, Erfindungen und Gedanken. Aehnliche Gefühle erweckt der Anblick der Meisterwerke des Alterthums, deren Ueberreste noch der Zeit entgangen sind. Wir haben ein Werk vor uns, welches uns in die

Mitte des freien, mit Kunstwerken und prachtvollen Tempeln prangenden Athens, und in die Zeiten des großen Perikles versetzt. Nach einem Zwischenraume von 28 Jahren folgt endlich dem ersten Bande von Stuart's Antiquities of Athens der zweite, von dem verstorbenen Verfasser beinahe zum Druck fertig hinterlassene Band, den seine Wittwe mit Hülfe der Dilettanti-Societät herausgegeben hat. Hier erblicken wir das Parthenon, oder den von Phidias erbauten Minerventempel in der Akropolis, die Tempel des Erechtheus, der Minerva Polias und des Pandrosus, das Theater des Bacchus, das choragische Monument des Thrasyllus und die Propyläen. Die Menge der Prospecte und architektonischen Kupfer, welche diesen Band wie den ersten schmücken, sind mit Geschmack gezeichnet und trefflich ausgeführt; sie verdienen um so mehr die Aufmerksamkeit der Alterthumsforscher, da man sich bei dem in England allgemein verehrten Charakter des Verfassers auf seine Versicherung verlassen darf, daß nirgends eine einzige Ergänzungslinie nach Gutdünken oder Conjectur gezogen worden ist. Die zierlichen Vignetten, die Basreliefs, Kariatiden und anderen Verzierungen, wiewol ihre Ausführung nicht von gleichem Werth ist, gereichen dennoch zur Vollkommenheit dieses prachtvollen Werkes, und dienen zur Erläuterung des Studiums der griechischen Alterthümer und der damaligen Sitten. Man verspricht noch einen dritten Band, welcher die Ueberreste von verschiedenen athenienſischen Gebäuden, die zur Zeit der römischen Oberherrschaft errichtet wurden, enthalten soll.

Durch das Große und Beziehungsvolle in der Natur darf sich der philosophische Forscher nicht so bestechen und hinreißen lassen, daß ihm das Kleine und Eingeschränkte überflüssig, verächtlich oder seiner Aufmerksamkeit unwürdig schiene; das Insekt muß noch neben dem Löwen und dem Elephanten ein Interesse für ihn behalten, und am Ende belohnt sich diese allumfassende Wißbegierde durch Entdeckungen, welche ihn belehren, daß physische Größe oder Kleinheit, gegen die anderen Eigenschaften der Dinge gerechnet, bei weitem nicht die wichtigsten sind, indem sogar das Kleinste durch seine Verhältnisse zum Ganzen in der Oekonomie der Natur eine Rolle spielen kann. Wir überlassen es unsern Lesern, die Anwendung dieser Wahrheit auf die verschiedenen Zweige der Gelehrsamkeit und ihr Verhältniß unter *einander zu machen; es ist nur* allzugewöhnlich, daß eingeschränkte

Köpfe den kleinen Ameisenhaufen, in welchem sie wühlen, für die einzige Fundgrube der Erkenntniß halten und mit Wegwerfung von denen sprechen, die sich eine andere Beschäftigung im Felde der Literatur erwählen. Daher getrauen wir uns auch nicht etwa zu spotten, indem wir von den heiligen Trümmern Athens zu den antiquarischen Raritäten übergehen, womit die Gesellschaft der Alterthumsforscher in London sich in ihrer, jetzt bis zum neunten Bande fortgesetzten Archaeologia beschäftigt. Wir lassen die Todten ihre Todten begraben! — Eine von so vielen Völkern besuchte und eroberte Insel bietet dem Geschichtkenner allerdings einen sehr mannigfaltigen und lehrreichen Stoff in den Ueberbleibseln ihrer Kunst und Betriebsamkeit dar; daher behalten auch solche Werke, wie das kürzlich in zwei Octavbänden herausgekommene Eboracum welches eine Geschichte und Beschreibung der Alterthümer in der Stadt York enthält, und Brand's zwei Quartanten seiner History and Antiquities of Newcastle, so trocken und desultorisch sie auch geschrieben sind, immer noch ihren Werth. Wyndham's Auszug aus dem Cataster Wilhelms des Eroberers, oder dem sogenannten Domesday-Book, über Wiltshire, welcher eigentlich nur die Einleitung einer größern Topographie und Geschichte dieser Grafschaft ist, erläutert Vieles von den sächsischen Einrichtungen jenes früheren Zeitalters, und das in drei Quartbänden erschienene English-Peerage, welches eine Geschichte des brittischen Adels in alten und neueren Zeiten liefert, gehört zu den prachtvolleren und zugleich nützlicheren Werken dieses Jahres. Ein weiteres Feld eröffnet Pinkerton's Essay on Medals, wovon eine neue Ausgabe in zwei Octavbänden mit vielen wichtigen Vermehrungen im Druck erschienen ist, welche das numismatische Studium, wenigstens für die Engländer, sehr erleichtert. Desto weniger Gutes läßt sich von einer Compilation sagen, die unter dem Titel: Bell's New Pantheon in zwei Quartbänden eine Art von mythologischem Lexicon vorstellt, ohne jedoch das alte Chaos, welches so lange in dieser Wissenschaft geherrscht hat, im geringsten aufzuhellen, oder auch nur einen Funken des Lichts, welches unsere kritischen Alterthumsforscher hineintrugen, von ihnen zu entlehnen. Die schlechten Kupfer, die in großer Anzahl vorhanden sind, vertheuern zum Glück das schlechte Buch.

Die wenigen historischen Werke dieses Jahrs sind nicht ohne Verdienst. Der gelehrte Dr. Gillies, ein Schottländer, der

sich lange in Deutschland aufgehalten hat und unsere Sprache vollkommen besitzt, gab vor mehrern Jahren eine mit großem Beifall aufgenommene Geschichte von Griechenland heraus. Jetzt läßt er eine Geschichte Friedrichs II. von Preußen darauf folgen, welche sorgfältig bearbeitet ist und das originelle Verdienst hat, welches ihr eine beigefügte äußerst scharfsinnig durchgeführte Vergleichung dieses in unseren Zeiten Einzigen Fürsten mit Philipp dem Macedonier, geben kann. Dr. Towers, einer von den Verfassern der Biographia Britannica, hat ebenfalls das Leben Friedrichs beschrieben; allein sein Werk ist, trotz alle dem, was er zu seiner Rechtfertigung hat vorbringen können, wenig mehr als eine Uebersetzung von Monsieur de la Veaur. Die Revolution in Frankreich gab einem rüstigen Schriftsteller Anlaß, mit einer neuen Geschichte dieses Landes aufzutreten, welche in drei Octavbänden eine vollständige Uebersicht der französischen Monarchie von ihrer Stiftung an bis auf die jetzigen Zeiten gewährt, und ihren Endzweck wirklich über alle Erwartung erreicht, wenn man nämlich keine kritischen Discussionen von einzelnen Nebenumständen, keine gar zu weit geführte Details und Untersuchungen, sondern nur Zusammenhang und Einheit verlangt. Der irländische Baron Dillon, der durch seine Reisen in Spanien bekannt ist, lieferte kürzlich die Geschichte der Regierung Peter's des Grausamen von Kastilien und Leon, die sich den Engländern besonders wegen des wichtigen Antheils empfiehlt, den ihr berühmter Prinz von Wales (der schwarze Prinz) an seiner Wiedereinsetzung nahm, als ihn der Graf von Trastamara vertrieben hatte. Noch näher aber erwecken die Versuche des Dr. Campbell über die irländische, und Pinkerton's über die schottische Geschichte, das Interesse eines englischen Lesers. Beide enthalten wichtige Beiträge zur Aufhellung der älteren Verfassungen dieser Länder; aber vorzüglich beschäftigt sich Herr Pinkerton mit den Alterthümern des schottischen Volks und ihrer Abstammung, wiewol er auch hier der bereits im Jahre 1787 in seiner Abhandlung vom Ursprung der Scythen bekannt gemachten Hypothese folgt, nach welcher er die Gothen mit den Scythen vermischt. Darin hat er freilich Recht, daß er die celtischen Völker sorgfältig von den gothischen sondert, und erstere in zwei große Classen, die Kummren und die Gallier, abtheilt, wovon jene wieder in drei Zweige zerfallen. Die Pikten hält er für eine gothische Nation, welche von der Nähe des schwar-

zen Meers allmälig über Skandinavien nach den orkadischen Inseln, und von da nach Irland, dann nach den Hebriden und in die nördlichsten Gegenden von Schottland wanderten, und sich zuletzt über den größten Theil dieses Landes ausbreiteten, indem sie die kummerischen Celten immer vor sich her trieben. Von Untersuchungen dieser Art, wo die Denkmäler der Geschichte uns entweder fehlen, oder wo sie sich so sparsam erhalten haben, daß sie kein Ganzes machen, sondern jedem Hypothetiker eine Seite bieten, die er seinem System anpassen kann, — von solchen Untersuchungen ist die Paradoxie unzertrennlich, die sich denn nur noch von Seiten des Scharfsinnes bei kritischen Forschern empfehlen kann. Seltsam ist es indessen, daß gerade zu einer Zeit, wo ein deutscher Schriftsteller den Namen der Celten so hoch herausgestrichen hat, daß er beinahe mit allem was vortrefflich im Menschen ist, gleichlautend wird, ein Britte auf allen Seiten seines Werks beweiset, daß sie die verworfensten aller Völker, die unverbesserlichsten Wilden, mit der ungebildetsten Sprache und den verworrensten Begriffen, mit Einem Worte, was sie bei Römern und Griechen galten, aberwitzige, stupide Celten sind. Man sieht leicht, wie diese entgegengesetzten Extreme aus Schiefheit und Vorurtheil entstanden, und begreift, daß beide sich gleich weit von der Wahrheit entfernen müssen. Zuverlässiger und brauchbarer ist unstreitig die Geschichte der Regierungen Jehangir's, Schach Jehan's und Aurengzeb's, dreier mogolischer Kaiser von Indien, welche der mit der persischen Sprache vertraute Franz Gladwin nach einer großen Menge Urkunden entworfen, und wovon er den ersten Theil zu Calcutta herausgegeben hat. Dieses gründliche Werk enthält einen Schatz von Kenntnissen aus einem Welttheile, der den Engländern wegen ihrer dortigen ungeheuren Besitzungen, uns aber nur wegen des Zuwachses, den unsere Wissenschaften dorther erhalten können, wichtig ist. Wenn die ostindische Compagnie den Plan unterstützt, den der Prediger Thomas Maurice in einem an ihre Directoren gerichteten, gedruckten Schreiben zu einer künftigen allgemeinen Geschichte von Indien von den frühesten Zeiten an, dargelegt hat, so wird vielleicht, da man sich von seiner genauen Bekanntschaft mit diesem Theile der asiatischen Geschichte viel verspricht, eine große Lücke in unserer Literatur ausgefüllt. Die gesitteten Staaten, die sich in unsern Zeiten in Amerika organisirten, haben den Vortheil vor allen älteren voraus, daß man

leicht bis auf ihre ersten Anfänge verfolgen und bis zu ihrer ründung hinauf ihre Geschichte mit Urkunden belegen kann. uf solche unwiderlegliche Urkunden aus dem Archive des ame- anischen Congresses gründet Dr. David Ramsay, der mehre hre hindurch selbst ein thätiges Mitglied jener amerikanischen sverainen Versammlung war, seine in zwei Octavbänden zu hiladelphia herausgekommene Geschichte der amerikanischen Re- lution, ein Werk, welches umsomehr hier erwähnt zu werden rdient, da es in englischer Sprache geschrieben, und die Lite- tur von Amerika bis jetzt noch zu unbedeutend ist, um eine jene Rubrik auszufüllen. Der philosophische und von Vorur- eilen unbefangene Geist des Verfassers schimmert durch dieses erk allenthalbeu hervor, und sein zusammengedrängter, gründ- her Vortrag gibt ihm einen entschiedenen Vorzug vor dem ngweiligen, durch vier Bände gedehnten Gordon.

Zu einer Zeit, wo man anfing der unzähligen Schriften er die amerikanische Revolution überdrüssig zu werden, ereig- te sich in unserm Welttheil jene merkwürdige Gährung, die s erste Land in Europa plötzlich aus einer Monarchie in eine emokratie verwandelt hat, und setzte die Federn der guten und r elenden Scribenten fast überall in Bewegung. In England, nter dem Schutz einer Verfassung, welche mit allen ihren Män- in das Glück des einzelnen Bürgers und seine innere Unab- ngigkeit dennoch vollständiger sichert, als es in irgend einem dern bekannten Reiche der Erde geschieht — in England war zu erwarten, daß man die neue Verfassung Frankreichs mit r englischen vergleichen, im stolzen Bewußtsein der Vorzüge, elche diese letztere gewährt, auf jene mitleidig herabblicken und e Abweichung von dem alten Herkommen für ein Gebrechen lten würde. Inzwischen gab es auch hier eine Partei, die das angelhafte der brittischen Constitution desto lebhafter empfand, mehr sie selbst unter dem dadurch verursachten unbilligen ucke litt und religiösen oder politischen Vorurtheilen einen heil ihrer Menschen- und Bürgerrechte opfern mußte. Die gleiche Repräsentation des Volkes im Parlamente, wo die ine Grafschaft Cornwall eben so viele Mitglieder wählt, als s ganze Königreich Schottland, gibt allerdings der Krone ei- n ungeheuren Einfluß, dessen Folgen in einer bis zur Unem- indlichkeit gegen die Schande getriebenen Corruption der Beste- nen und Bestechenden sichtbar sind. Der hierarchische Despo-

tismus der anglicanischen Kirche ist ein anderes Beispiel von schreiender Ungerechtigkeit und Blindheit eines freien Volkes, das die Fähigkeit eines jeden seiner Repräsentanten nach den Vorstellungen abmißt, die er sich von dieser oder jener Form des Gottesdienstes macht. Diese Gebrechen, die man schon oft, schon mit Nachdruck, aber immer noch ohne Erfolg, gerügt hatte, fielen jetzt, durch den Contrast mit einer neuen Verfassung Frankreichs, welche sie theils zu vermeiden suchte, theils wirklich vermied, lebendiger als je ins Auge. Die beeinträchtigten Bürger des Staats behaupteten laut, daß, wenngleich in England die bürgerliche Freiheit so ziemlich sicher stände, eine politische doch schlechterdings nicht vorhanden sei.

In jedem wohlgeordneten Staate ist diese Bekanntmachung der Meinungen gänzlich ohne Gefahr für die einmal bestehende Verfassung, indem es ja die Absicht der Publicität ist, die zweifelhaften Punkte in ein volles Licht zu setzen, um die Vernunft und das Gefühl derer, denen die gesetzgebende Macht anvertrauet wird, in Stand zu setzen, das jedesmalige Beste zu wählen und jene Abänderungen, welche die Zeiten erheischen, von selbst auf einem rechtmäßigen, ruhigen Wege zu treffen. Hell und unwiderlegbar leuchtet dagegen die große Wahrheit hervor, daß nur da, wo die Greuel der willkürlichen Gewalt allen Menschen- und Bürgerrechten Trotz bieten und die Stimme des öffentlichen Tadels ersticken wollen, der Bürger ipso facto sich von allen Verbindlichkeiten gegen Usurpation und Tyrannei für entbunden und zu jeder Maßregel, die ihn zur Wiedererlangung seiner unveräußerlichen Rechte führen kann, für aufgefordert und berechtigt halten muß. Daher ist es auch noch keinem Engländer eingefallen, die unzähligen Schriften, welche neulich über die sogenannte Test-Act, zum Theil mit einer zuversichtlichen Mißbilligung dieses wirklich noch bestehenden Gesetzes, erschienen sind, für aufrührerisch und constitutionswidrig zu halten; denn eben diese Freiheit, die jedes Mitglied des Staats autorisirt, Alles was geschieht, seiner Beurtheilung zu unterwerfen, und diese wieder dem Urtheil aller seiner Landsleute öffentlich darzulegen, bürgt zu gleicher Zeit für die Sicherheit und heiligt die Autorität der gesetzgebenden Macht. Nicht alles Schreien, nicht alle Argumente der Dissenters, und daß ich's kurz fasse, nicht ihre gerechte Sache selbst, hat das Parlament bewegen können, die Test-Act, dieses Gesetz, vermöge dessen jedes Parlamentsglied

und jeder Kronbeamte schwören muß, sich zur anglicanischen Kirche zu bekennen, der Vernunft und Menschheit zu Ehren aufzuheben. Allein unter den Tausenden und Hunderttausenden, denen diese Aufhebung am Herzen lag, die deshalb in Gesellschaften zusammentraten und über die Maßregeln berathschlagten, wie sie ihren Gründen Eingang verschaffen könnten, ist unstreitig der Gedanke allein verabscheuungswerth geblieben, das mit Gewalt zu erzwingen, was die Repräsentanten der Nation, und mit ihnen die allgemeine Volksstimme ihnen verweigerten. Es blieb ihnen frei, den Mangel an Einsicht, der noch bei der Majorität ihrer Landsleute herrscht, zu tadeln und zu bedauern, wenn sie nur anerkannten, daß die Ansprüche dieser Majorität, so einseitig sie sein mögen, ihnen und allen Engländern unverbrüchliche Gesetze sind. Eben dasselbe gilt auch von jenen Klubs, Gesellschaften und größeren Versammlungen, die ihre Berathschlagungen auf alle Gebrechen der brittischen Verfassung ausdehnten, und in ihren demokratischen Grundsätzen so weit gingen, wie ehedem die Levellers und jetzt die Franzosen.

Diese Gesellschaften, insbesondere die Constitutional-Society und die Revolution-Society, nebst ihren Freunden und Anhängern betrachteten die französische Staatsverfassung in einem ganz andern Lichte, als die größere Masse der englischen Nation; sie billigten nicht nur jenen schrecklichen Kampf der Glieder eines völlig in politische Fäulniß übergegangenen Staats, gegen den Despotismus, der in ihrer Masse wühlte, sondern sie wünschten auch, daß dieses Beispiel in ihrem Vaterlande Nachdenken erregen und einen Geist der politischen Reform gebären möchte, der nach den großen Grundsätzen der unter Wilhelm von Oranien vollbrachten Revolution, allen Mißbräuchen ein Ziel steckte, und die Mängel der Verfassung nach dem jetzigen Maß der Erkenntniß abstellte. Sie gingen noch weiter; die Revolution-Society, an deren Spitze der Graf Stanhope sich befand, gab ihren Beifall der Nationalversammlung von Frankreich zu erkennen, und erhielt dagegen die schmeichelhaftesten Dankbezeugungen von dieser neuentstandenen und damals noch kaum anerkannten Macht. Niemand konnte in einem freien Lande an der Befugniß eines Einzelnen oder einer ganzen Geschaft von Menschen zu dieser Correspondenz und dieser öffentlichen Bekanntmachung ihrer Grundsätze zweifeln. Die Häupter der Oppositionspartei, Fox, Sheridan und was noch sonst am

[illegible]

es blieb ihm also kein anderes Mittel übrig, als fest in
neuen Grundsätzen zu beharren und alle seine schriftstelle
Talente zu einem Versuche aufzubieten, worin er dieser
derung den Schein eines consequenten Systems geben
Auf eine andere Art läßt sich die Entstehung eines der
barsten Bücher, die je geschrieben worden sind, nicht wohl
ren: eines Buches, welches, weil es den Namen Burke
Stirne trägt, mit beispielloser Begierde verschlungen ward
gestalt, daß in den ersten vier Tagen eine Auflage von

und innerhalb weniger Wochen vier auf einander folgende Editionen vergriffen waren.

Diese so berühmt gewordenen Bemerkungen über die französische Revolution (Reflections on the Revolution in France) enthalten die unbedingteste Lobrede auf die englische Verfassung, mit einer vollkommenen Billigung ihrer anstößigsten Gebrechen; dagegen verwerfen sie eben so unbedingt die neue französische Demokratie, mit ausdrücklichem Tadel eines jeden Dekrets der Nationalversammlung und aller von ihr getroffenen Maßregeln und Einrichtungen. Wenn man von dieser Schrift nichts weiter sagte, so wäre dies schon hinreichend, die leidenschaftliche Einseitigkeit, womit sie geschrieben ist, in ihrer ganzen Blöße darzustellen. Allein ihr Wirkungskreis erstreckt sich weit über den Umfang der brittischen Inseln hinaus; sie wird — freilich bis jetzt nur in einer ganz verfehlten französischen Uebersetzung — auch in Deutschland fleißig gelesen, und wir haben es noch nicht gelernt, wie alle Republikaner, an der Sichtung politischer Grundsätze einen lebhaften Antheil zu nehmen, sondern wir pflegen uns gern der Impulsion, die von oben herabkommt, zu überlassen. In der That, es ist nicht der Inhalt dieses Buches, der eigentlich die englische Verfassung lobt, so eifrig auch Burke diesen Zweck vor Augen hat; nein! die Aufnahme desselben in England, die unparteiische Prüfung, die es bestehen mußte, und die allgemeine Stimme der Nation, die sodann erst seinen Werth und Unwerth bestimmte, geben den innern Vorzügen ihrer Freiheit das unverwerflichste Zeugniß. So viele tausend Exemplare wurden gekauft und gelesen; die Beredtsamkeit des Verfassers, sein Scharfsinn, sein Witz, sein tiefer erfahrner Blick wurden allgemein bewundert; man erkannte das Wahre, man fühlte das Treffende, man pries die Klarheit seiner Bemerkungen: und dennoch schämte man sich vor seinem Lobe, das durch Unbedingtheit zur Satyre wird; dennoch trennte man vom Wahren der Beobachtung das Schiefe der Stellung, die Parteilichkeit des Gesichtspunkts, die Nichtigkeit unerwiesener Machtsprüche, den blendenden Staub der Autoritäten und die Unhaltbarkeit eines Raisonnements, das von falschen Grundsätzen ausgeht, welche absichtlich im Dunkel gehalten, das Urtheil des Lesers zur Beistimmung in die Schlußfolge des Verfassers verführen können.

Frei ist der Engländer: denn sein Vaterland gibt ihm die *heiligste Sicherheit der Person*; es schützt sein Eigenthum, wie

es auf dem ganzen Continent nicht gedruckt wird; es g
seinen Gesichtskreis in neuer Lenkung, seinen Gedanken,
mungen und Schlüssen den mannigfaltigsten Umlauf;
denken, wie es nun in der Kunst so und nicht anders
seines Wesen mit sich bringt, und er darf sagen, was er
damit er auch schreibt, zu Andern mit dem oder verschied
ihm denken. Als einen Beweis dieser Unabhängigkeit ehrt
die Erscheinung der Burkischen Schrift; man ehrte in ih
das Recht des freien Mannes, seine Denkungsart zu veri
die Freunde und Partheien, mit denen er sein halbes Lebe
durch entzweiten war, durch die auffallende Verdammu
rer Grundsätze in Erstaunen zu setzen und zu verwunden
erlaubte sich nicht — o daß es doch Deutschland und
Schriftsteller lehrten! — den Mann, der sich im Pr
ben und in seinem ehrlichen Beruf als rechtschaffen be
wegen einer Verschiedenheit der Meinungen, so unerhört
auch geäußert hatte, so unverkennbare Symptome der In
quenz mit dieser Aeußerung auch verbunden waren, zu so
schaftlichen, schneidenden und lieblosen Urtheilen sie ihn
verleitet hatte, von Seiten seines Charakters anzugreifen!
ist echte, männliche Freiheit; und wenn die Verfasser diese
nalen den Vorwurf der Parteilichkeit für England — do
ner solchen, wie sie Burke in seinen Bemerkungen äußer
nicht mit ruhigem Bewußtsein hinnehmen können, so mü
die Vergleichung dieses anständigen Gebrauchs der Preßfr
mit dem Tone, der in den gelehrten Streitigkeiten anderer
der herrscht, bei jedem kaltblütigen Forscher rechtfertigen.

Je sorgfältiger man sich aber enthielt, den Verfass
Reflections einer unlautern Absicht zu beschuldigen, desto
fangener ward nunmehr seiner leidenschaftlichen Darstellung
ner Dialektik und Casuistik, seiner eigenen Unduldsamkeit
Petulanz das Urtheil gesprochen. Das allgemein gelesene
befriedigte keinen Leser, und empörte das moralische Gefüh
Freunden und Feinden. Man bedauerte Herrn Burke, d
ein Buch habe schreiben können, welches seiner so unwürdi
allein man verzieh mit guter Art dem Meister in der S
die Sprache nach seiner Willkür zu modeln: man vergaß
Zorn und die ganze aufgereizte Seelenstimmung des Re
und ergötzte sich nur an dem neuen Kunstwerk, welches
seine viertägigen Reden gegen Hastings, überschäumend von

und Phantasie, die Muster des Alterthums übertroffen, die Ohren aller Zuhörer bezaubert, und doch keines Menschen Herz oder Verstand überzeugt hatte. Es bedurfte, um die öffentliche Meinung zu stempeln, kaum einer von den vielen Gegenschriften, womit man ihn von allen Seiten her bestürmte. Seine Gegner hatten den Vortheil über ihn, den kühle Vernunft über erhitzte Einbildungskraft behält, sobald sie dieser ihre Magie nicht abläugnen will. Der berühmte Dr. Price, den Burke in seiner Schrift durch einen entehrenden und gänzlich unverdienten Vergleich beschimpft hatte, schwieg von seinen persönlichen Empfindungen, und erinnerte ihn blos an eine Parlamentsacte vom sechsten Regierungsjahre der Königin Anna, worin die Worte ausdrücklich stehen: „Wenn Jemand schriftlich oder im Druck behauptet, die Könige und Königinnen dieses Reichs, mit und durch die Autorität des Parlaments, könnten nicht Gesetze und Statuten machen, um die Krone, deren Uebertragung, Erblichkeit und Regierung einzuschränken, der soll des Hochverraths schuldig sein." Die Anwendung überließ er dem Manne selbst, dessen ganzes Buch sich um den Hauptsatz dreht, daß die Engländer das Recht, ihre Könige zu wählen, nie besaßen, oder wenigstens bei der Revolution vom Jahre 1688 für sich und ihre Kinder feierlich und auf ewig Verzicht darauf gethan hätten. Aehnliche Uebereilungen und Widersprüche deckten andere Gegner auf: denn jeder hatte seinen eigenen Gesichtspunkt; der Unitarier, Dr. Priestley, und der katholische Dissenter, Dr. Geddes, nahmen vorzüglich Rücksicht auf die von Burke in Schutz genommene anglicanische Hierarchie; der Major Scott griff den Ankläger seines Freundes Hastings an und Rous suchte zu beweisen, da nur der vierte Theil der Mitglieder des Unterhauses von den Grafschaften und großen Städten, drei Viertheile hingegen von den sogenannten rotten boroughs gewählt werden, daß die Repräsentation des Volkes in England nur ein leerer Name sei. Die ruhigste, gründlichste und eindringendste dieser Schriften ist unstreitig die des Dr. Priestley; allein keine von allen macht eigentlich Anspruch auf den Namen einer vollständigen Widerlegung. Burke's Gegner begnügen sich alle den Theil seiner Aeußerungen zu beleuchten, welcher England unmittelbar betrifft, und nur gelegentlich wird zu Gunsten der französischen Revolution, insofern das Interesse der Menschheit diesen Schriftstellern damit verbunden schien, Einiges angeführt.

Eigentlich wäre es auch das Geschäft eines französisch Demokraten, diese furchtbare Invective gegen die neue Ver sung ausführlich zu widerlegen und durch eine gründliche V theidigung seines neuen Souverains, ihn von dem Vorwurf ner ärgeren Tyrannei als der vorigen, zu retten. Diese A gabe ist schwer, so schwer, daß es uns scheint, sie sei mit deren Waffen als denen der sophistischen Beredtsamkeit und hinterlistigen Ironie, deren sich der Angreifer auch bedient, gar nicht möglich. Schauderhaft ist das große Bild, wo Burke die neuen Gesetzgeber bezeichnet! Ihr Vaterland, s er, den ehrwürdigen Alten, zerhacken die unbesonnenen Kin in Stücken, werfen ihn mit giftigen Kräutern in den Zaub kessel, sprechen wilde Formeln der Weihe über ihn, und harr seiner Wiedergeburt und der Erneuerung seines Lebens! — A lein dieses wahrhaft erhabene Bild hat doch auch den Fehl daß man durch die Fortsetzung der Allegorie seine Anwendu schwächt. Wie, wenn nun das Vaterland der einzige Gege stand wäre, mit welchem eine solche magische Operation sich vo nehmen läßt? Wenn im gegenwärtigen Falle der alte Aeso so zerrüttet war, daß nur noch dieses Experiment Rettung ver sprach. Doch die Verwerflichkeit einer Handlung wird durch de Spott in oratorischen Gleichnissen so wenig, wie durch Schimpf wörter dargethan, obschon Burke sich dieser doppelten Metho bedient, und seine Freigebigkeit in Ansehung der letztern wirkli allen Reichthum der Sprache zu erschöpfen scheint. Bedurfte e dieser Art zu streiten gegen eine Nation, der er die Palme de Höflichkeit und der feinen Sitten zuerkennt, gegen eine gesetzge bende Macht, die nach seinen Aussprüchen sich selbst genug i ihren Handlungen entehrte?

Um einem solchen Gegner zu antworten, bleibt zwar noch ein anderes Mittel übrig, als die gewöhnliche Wiedervergeltung in gleicher Münze; aber es ist die Frage, ob ein eifriger Ver fechter der gallicanischen Freiheit jene philosophische Selbstver läugnung haben könne, Herrn Burke Manches einzuräumen, und blos darzuthun, daß er sich von seiner Syllogistik zu weit füh ren läßt. Die Natur der willkürlichen Gewalt läßt sich nicht verkennen, sie werde von einem Tyrannen und seinen Satelliten oder von einer zwölfhundertköpfigen Hydra verübt, sie trotze nun auf Erbrecht, Herkommen und Vorurtheil, oder sie trage die *Larve der Alles* richtenden Vernunft. Beide dürfen sich nicht auf

die Moralität ihrer Verträge berufen; denn ist es nicht gleichviel, ob das Schwert sie erzwang, oder ob ein glattes Geschwätz die Völker überlistete? Ebenso wenig darf das Glück den Unterschied zwischen Auftuhr und Revolution bestimmen; denn was Leidenschaft begann oder wirklich vollführte, wiegt auf der Wage der Sittlichkeit gleich. Hier ist der Müßiggänger mit der dreifarbigen Kokarde um nichts ehrwürdiger, als jener mit der Kutte, wenn nicht die Heuchelei der angemaßten Heiligkeit den Letztern noch verächtlicher macht.

Die Erfahrung lehrt, daß unsere Verfassungen allein die Mittel sind, wodurch sich alle Geisteskräfte bis zur möglichsten Vervollkommnung entwickeln; gleichwol entstanden sie auf den Trümmern älterer, von ihnen umgestürzter, und wenn Alter allein Würde geben soll, doch auch ehrwürdiger Formen. Was damals geschah, sollte das nicht wieder geschehen dürfen, so oft eine Verfassung ihrem Endzweck schlechterdings nicht mehr entspricht, so oft sie die Geisteskräfte fesselt und den Körper entnervt, die sittliche Vollkommenheit untergräbt und die Tugend unmöglich macht? Verfassungen sind menschliche Gebilde, und was sterbliche Menschen hervorbringen, trägt Vergänglichkeit an der Stirn. Ein flüchtiger Blick in die Geschichte gibt uns diese Ueberzeugung. Politische und kirchliche Einrichtungen müssen veralten, erkranken, vergehen und anderen nachfolgenden Verfassungen weichen. Sie sterben eines gewaltsamen Todes von der Hand der Eroberer, oder sie verlöschen allmälig, wie das römische Reich, in der Hülflosigkeit des hohen Alters, oder eine unheilbare Krankheit rafft sie noch in voller Blüthe dahin.

Man wähle, welches Bild man wolle für die französische Revolution, außer einem solchen, welches auf gewaltsame Vernichtung deutet. Es ist in frischem Andenken, daß die Auflösung dieses Staats ohne einen Versuch des Gegenstrebens, ohne ein einziges für die alte Verfassung gezücktes Schwert, vor sich ging. Nirgends hatte noch eine Faser des Ganzen einige Spannkraft, nichts regte sich zum Widerstande, nichts mußte mit Gewalt zerhauen werden. Lally-Tolendal, ein unverdächtiger Gewährsmann, hielt sein Vaterland für so von Grund aus verderbt, daß er sich berufen fühlte, mitzuwirken, um es zu regeneriren, um Freiheit darin zu begründen, um Gesetze und Sitten darin zu schaffen (y créer des lois et des moeurs). Was erwartete denn Burke von einem solchen Staate? Dieselben

25 Millionen Franzosen, die im Jahr 1789 noch Unterthanen eines unumschränkten Herrschers waren, denen man Recht und Sittlichkeit schaffen mußte, gehorchten plötzlich innerhalb weniger Tage der Nationalversammlung. Konnte sie diese bloße Veränderung ihrer Herren, wie durch einen Zauberschlag, mit Tugend begaben? Oder wäre es so sehr zu verwundern, wenn sich wirklich die Spuren jener allgemeinen Verderbtheit, jener Krebsfäule des schwelgenden Despotismus, auch in der Nationalversammlung äußerten? Unter jenem entnervenden Joche war die Menschheit schon so tief gesunken, daß die Revolution nirgends einen Kampf und Zusammenstoß großer, edler Leidenschaften verursacht, nirgends heroischen Rittergeist, nirgends einen wahrhaft großen Menschen und sogar kaum einen großen Bösewicht hervorgebracht hat! Der jetzige Zustand ist allemal im vorhergehenden gegründet, und je verächtlicher Burke von der Nationalversammlung sprechen darf, je mehr Greuel und Laster er mit Lally-Tolendal in dieser Menschenfresserhöhle (caverne d'Anthropophages) gewahr wird, desto verabscheuungswürdiger wird die vorige Verfassung, in welcher sich diese Ungeheuer erzeugten. Alles Böse, was Burke von der neuen Regierungsform in Frankreich herdeklamirt und wie ein Unglücksprophet noch verkündigt, Alles könnte man ihm zugeben, und darum wäre es doch nicht minder klar, daß die Revolution nicht vermieden werden konnte, daß sie gleichsam von selbst, dnrch den scheußlichen Zusammensturz des vorigen rettungslosen und in allen seinen Theilen aufgelöseten Staatskörpers entstand.

Es hätte vor allem Erwägung verdient, daß hier nicht von den leichten Fesseln der Gesellschaft für rohe, wilde Völker, sondern von einer schauderhaften Cur für eine Nation auf der höchsten Stufe der raffinirten Immoralität, die Rede ist. Im großen Gange menschlicher Begebenheiten liegt weit mehr Unwillkürliches, als das stolze, denkende Thier in seinem Freiheitstraume zugestehen will. Die Revolution ist wirklich anzusehen als ein Werk der Gerechtigkeit der Natur. Die Nationalversammlung hat nicht daran gedacht, so weit zu gehen, wie sie gegangen ist; aber die eiserne Nothwendigkeit der Zeit und der Umstände hat sie gezwungen. Der Stolz der Vernunft mit seiner Gleichheit, seinen Rechten der Menschheit, seinen metaphysischen Theorien ist jetzt an die Reihe gekommen; sonst war es der Stolz der Geburt und der Heiligkeit, womit man sich für

esser als Andere ausgab, um ungestraft schlechter sein zu kön-
nen. Nicht die Weisheit oder die Thorheit der Nationalver-
sammlung hat den in Lüsten erschlafften hohen Clerus, und den
mark- und hirnlosen Adel vernichtet, sondern die gänzliche Un-
fähigkeit dieser beiden Gesammtheiten hat sie gestürzt. Wenn es
Sterblichen vergönnt ist, sich Wege des Schicksals, der Vorse-
hung, der Gottheit zu denken, so sind es gewiß nicht die arm-
seligen Combinationen, die eine menschliche Klugheit dafür aus-
gibt, sondern die Geschichte des Vergangenen kann sie lehren,
wo sie uns Revolutionen aufbewahrt, die den allzusichern Frev-
ler überraschten. Das verächtlichste Werkzeug kann oft diese un-
ergründlichen Gerichte vollstrecken; ein Atheisten-Club kann der
Rächer der beleidigten Menschheit sein.

Der Himmel mag es Burken verzeihen, daß er, um eines
oder des andern Irrgeistes willen, durch die Beschuldigung des
Atheismus jene Versammlung gehässig machen will, die, so ta-
delhaft auch manche ihrer Berathschlagungen und Entschlüsse ge-
wesen sind, doch auch, wenn sie heute noch gesprengt werden
sollte, in mancher ruhmwürdigen Bemühung und in jener so
verschrienen Deklaration der Menschenrechte, der doch Mounier
und Lally-Tolendal ihren Beifall nicht versagten, sich selbst ein
ehrenvolles Denkmal gestiftet hat. In seiner freien Insel war
es vielleicht minder unschicklich, als auf unserm festen Lande, so
mit dem Vollgewichte der Rhetorik die demokratische Wage in
die Höhe bringen zu wollen; dort konnte es erlaubt und un-
schädlich sein, wenn schon man es unanständig finden mußte,
einen grauen brittischen Senator der Königswürde, der Hierarchie,
der privilegirten Geburt im Jahre 1790 Altäre bauen und scla-
visch niederfallend anbeten zu sehen. Wo die Verfassung aber
die Grenzen der fürstlichen, priesterlichen und patrizischen Macht
so schwankend gelassen hat, daß ihr Mißbrauch unvermeidlich ist,
dort vergiftet diese Schmeichelei das Ohr und das Herz der Gro-
ßen mit dem unseligen Wahn, daß die Würde ihres Standes
persönliches Verdienst entbehrlich mache, und beschleunigt dadurch
die furchtbare Epoche der Revolutionen, welche nie erfolgen könn-
ten, wo der Glanz, den äußere Verhältnisse geben, den Elen-
den vor Strafe, Verachtung und Schande nicht sicherte. Diese
Ursachen der Zerrüttung liegen aber schon so klar am Tage, daß
man einer jeden Verfassung, in welcher sie stattfinden, früher
oder später ein ähnliches Schicksal, wie der französischen, vor-

aussagen kann. Verschiedene Beantwortungen der Burkischen Schrift behaupten sogar, daß England selbst, dieser jetzt so blühende Staat, vor einer heftigen Erschütterung nicht sicher, oder vielmehr, daß er auf dem Punkte sei, sie zu erfahren. Der Nationalschuld, diesem Werke des grenzenlosen Ehrgeizes der Könige und ihrer Minister, fehlt nur noch ein rasch geführter Krieg, so sind ihre Interessen nicht mehr zu erschwingen. Wie ein Land, dem Frankreichs Ressourcen mangeln, diese Krisis überstehen werde, ist nicht leicht abzusehen. Dennoch ist der Unterschied zwischen der brittischen Regierungsform und der vorigen französischen so ungeheuer, daß der Stoß vielleicht gebrochen wird, und nicht den gänzlichen Umsturz der Verfassung, sondern nur ihre Reform nach sich ziehen dürfte.

Die Unentbehrlichkeit dieser Verbesserung wird in der That mit jeder neuen Parlamentswahl, und mit jedem Jahre dringender, und veranlaßt immer lautere, immer nachdrücklichere Reklamationen von Seiten des Volks. Die wichtige Frage von einer zweckmäßigeren Repräsentation im Unterhause hatte schon unter dem großen älteren Pitt (dem Grafen Chatham) Aufsehen erregt; er erkannte ihre Nothwendigkeit, um der allgemeinen Corruption zu steuern. Zu denselben Grundsätzen hat sein Sohn und Nachfolger im Ministerio sich wenigstens mit dem Munde bekannt. Die jährliche Motion des Aldermann Sawbridge, die Sitzungen des Parlaments auf drei Jahre einzuschränken, zielt ebenfalls auf eine, wiewol unvollkommene Schutzwehr gegen den überhand nehmenden Einfluß der Krone. Die Rede des Herrn Flood im Parlamente vom 4. März traf näher zum Ziel, indem er den Vorschlag that, die Zahl der Mitglieder des Unterhauses beträchtlich zu vermehren. Die Bemerkungen (Considerations) über den jetzigen Zustand der Nation, von einem ehemaligen Unterstaats-Sekretair (Hrn. Knox) tragen das Ihrige bei, um besonders die steigende Macht der Minister in ihrer ganzen gefährlichen Gestalt aufzudecken; und die Einwendungen des bekannten Reisenden Coxe gegen die vorgeschlagene Parlaments-Reform konnten um so weniger in der öffentlichen Meinung etwas wiegen, da er seine Argumente von der kleinen graubündener Demokratie entlehnt. Selbst die Erscheinung des dritten Bandes von Sir John Sinclair's unschätzbarer Geschichte der öffentlichen Einkünfte des brittischen Reichs, beweiset die Nothwendigkeit einer allgemeinen Reform, indem er nur auf diese die Möglichkeit einer Tilgung der

ationalschulden gründet. Mehr als alles politische Raisonne-
ent muß die ruhige und mit einem bewundernswürdigen Fleiß
d Scharfsinn dargelegte Berechnung und Abwägung der Lasten
s Volkes gegen seine Kräfte, zur Aufhellung der Begriffe wir-
n. Hätte Frankreich solche Vorarbeiten gekannt, statt der
echslerbilanzen in manchem prahlerischen Comte rendu, viel-
ht wäre sein Schicksal von dem jetzigen ganz verschieden aus-
allen. Die fortwährende Widersetzlichkeit des Parlaments ge-
n eine jede Vervollkommnung seiner eigenen Organisation, die
ht minder steife Anhänglichkeit an die Test-Acte und an die
ige Constitution der bischöflichen Kirche, untergräbt eine immer
gende und nun bald zur allgemeinen Ueberzeugung erhöhte
idenz der Nothwendigkeit dieser Reformen; auch hat sich mit
em Jahre die Zahl derer, die gegen eine Neuerung stimmen,
rklich vermindert. Wir haben es schon erwähnt, daß noch nie
t dem Ungestüm der Argumentation auf eine verbesserte kirch-
e Verfassung gedrungen ward, als es jetzt von allen den zahl-
hen Religionsparteien, die man unter dem gemeinschaftlichen
men Dissenters begreift, und selbst von billigdenkenden Bi-
flichgesinnten geschieht. Die durch vier Auflagen gegangenen
inke eines Laien (Hints of a Layman), eines bekannten Ex-
nisters, über diesen wichtigen Punkt, enthalten so viel einfach
hre, eindringende Bemerkungen mit so seltener Billigkeit und
äßigung dargelegt, daß sie ihre Wirkung nicht verfehlen können.

Die übrigen politischen Schriften dieses Jahres sind nicht
n gleichem Belange. Herr Courtenay hat etliche Bogen voll
ßhafter Einfälle über die französische Revolution erscheinen las-
, worin er zugleich sich über die Dissenters in England lustig
cht. Ein anderer Spaßvogel schildert den berühmten Antimi-
terialisten Sheridan im größten Seelenkampfe über ein gar zu
theilhaftes Anerbieten der Ministerialpartei, wodurch sie ihn
n Uebertritt auf ihre Seite locken will. Ein gewisser Donald-
verspricht, den Staat jährlich um zwölf Millionen Sterling
her zu machen. Eine abermalige neue Edition bewährt die
rtrefflichkeit von de Lolme's Darstellung der englischen Verfas-
ng. Die eben erschienene Correspondenz des Admirals Rodney
hält eine vollständige Rechtfertigung dieses braven Seemannes
r die Confiscationen zu St. Eustathius, die man ihm zum
rbrechen hatte machen wollen. Die in die Länge gesponnenen
batten über den *Sclavenhandel* und das zur Schande der

britischen Rechtsverlege schon bis ins vierte Jahr fortgesetzte Verhör des General-Gouverneurs Hastings, haben zwar einige Streitschriften veranlaßt, die aber keiner speciellen Anführung bedürfen. Der Streit mit Spanien über die Beeinträchtigung des englischen Verkehrs in Nutkaund an der Nordwestseite von Amerika reizte die öffentliche Aufmerksamkeit in einem etwas höheren Grade. Die Darstellung des durch die Spanier erlittenen Verlustes des Lieutenants Meares, ward in ein Paar anonymischen Pamphlets, die mit der Unterschrift Argonaut erschienen, noch erweitert, und gegen einige ungerechte Vorwürfe vertheidigt. Der nautische Geograph Alexander Dalrymple bewies in einem kleinen Aufsatze the Spanish Pretensions fairly discussed), daß Spanien auf die erste Entdeckung sowol der magellanischen Gegenden als der Nordwestküsten von Amerika nicht den mindesten Anspruch machen könne, indem jene schon im Jahre 1508 in einer neuen Ausgabe des Ptolemäus als portugiesische Entdeckungen abgebildet, diese aber von Sir Francis Drake zuerst bis zum 44. Grad der nördlichen Breite gesehen worden sind, jenseits welcher Höhe der Geograph des Königs von Spanien, Abraham Ortilius, im Jahre 1574 und noch neuerdings der Verfasser der Noticias de California alles für unbekannt erklärt. Bei dem erfolgten Friedensschlusse konnte indessen Herr Pitt einem sehr bitteren Vorwurfe nicht entgehen, den ein ungenannter Schriftsteller in einem gutgeschriebenen Aufsatze, der kurzsichtigen Politik, die durch alle seine Negotiationen durchschimmert, und vorzüglich der Unbestimmtheit des neuen Traktats, als einer reichhaltigen Quelle künftiger Streitigkeiten, machte.

Politische Gegenstände wurden auch in diesem Jahre noch im Predigtstuhl abgehandelt, und sowol Dr. Price in London als Dr. Priestley in Birmingham haben bei Gelegenheit der französischen Revolution über jene verhaßten Conformitätsgesetze, welche den Dissenters den Weg zu öffentlichen Aemtern versperren, mit Nachdruck gepredigt. Im eigentliche Fache der theologischen Literatur finden wir wieder einen ungeheuren Zuwachs von Predigten, worunter hauptsächlich ein neuer (dritter) Band von Blair's beliebten Kanzelreden, sowol wegen ihres vorzüglichen innern Werthes, als des Umstandes wegen angeführt zu werden verdient, daß die vorigen Bände schon 16 Editionen erlebt haben sollen. Das wird denn freilich nicht das Schicksal der Predigten des Dr. Rees, Dr. Bisset, Mr. Pyle, Mr. Barri und

Nr. Leechman sein, womit das englische Publikum in diesem Jahre beschenkt worden ist. Ein etwas vortheilhafteres Urtheil läßt sich über die Sammlung fällen, die unter dem Titel: the scotch Preacher, als Pendant zu dem vor mehren Jahren erschienenen English Preacher herausgekommen ist, und manche mit homiletischer Beredtsamkeit geschriebene Rede enthält. In diesem Jahre ward auch ein Federkrieg beendigt, den man gegen den geschickten Professor White, in seiner Eigenschaft als Prediger, geführt hatte. Die Administratoren der Bamptonischen Stiftung hatten ihm auf eine Zeit lang die Predigten über die Evidenz des Christenthums aufgetragen, und um diesem Auftrag zu Genüge zu leisten, hatten seine Schulfreunde, Badcock und Parr die Vervollkommnung und Verschönerung seiner Ausarbeitungen übernommen. Die kritische Belesenheit des Ersteren und die glänzende Schreibart des Anderen in diesen Predigten erwarben ihrem angeblichen Verfasser einen hohen Grad der Bewunderung und des Ruhms. Herr Professor White hatte dagegen dem bereits verstorbenen Badcock ansehnliche Geldvorschüsse geleistet. Dies alles erzählt er selbst in einem bescheidenen Aufsatz, welcher die Beschuldigungen seiner unberufenen Gegner niederschlägt.

Der Exegese scheinen die englischen Theologen noch immer viel Zeit und Anstrengung zu widmen. Von den Bemühungen des aufgeklärten Katholiken, Dr. Geddes, eine neue kritische Bibelübersetzung zu liefern, haben wir bereits gesprochen. Allein nach den Proben zu urtheilen, die er von seiner Arbeit bekannt gemacht hat, ist wol schwerlich zu erwarten, daß seine philologischen Kenntnisse, und seine weitschweifige Kritik dieses alte Buch wesentlich erläutern werden; auch scheint es nicht, als ob er sehr in den Sinn des orientalischen Ausdrucks eingegangen sei, indem er den Psalmisten noch sagen läßt, daß seine Leber sich freue u. s. w. Der Jude Delgado gehört nun zwar nicht in diese Gesellschaft; allein als englischer Schriftsteller und Verfasser einer neuen kritischen Uebersetzung des Pentateuchs müssen wir ihn hier erwähnen. Der um die Kritik der Bibel verdiente Dr. Owen hatte die Herausgabe dieses Werkes gebilligt, und dieser Name erweckt schon ein gutes Vorurtheil für ein solches Unternehmen; allein der hohe Begriff, den sich der jüdische Uebersetzer und Commentator von dem masorethischen Texte macht, vernichtet *gleich Anfangs diesen guten* Eindruck. Die englische Sprache

ist in seiner Hand ein widerspenstiges Werkzeug, und seine Uebersetzung hat oft eine Härte und Rauhigkeit mehr (welches viel gesagt ist), als die gewöhnlichen Dolmetschungen aus dem Hebräischen. Indessen findet der Kritiker allerdings hier und dort eine brauchbare Bemerkung, und wir zweifeln nicht, daß die Liebhaber der biblischen Literatur die Revision der übrigen Bücher des alten Testaments, die schon zum Druck fertig liegt, zu besitzen wünschen werden. Von dem eben erwähnten gelehrten Dr. Owen hat das theologische Publikum einen kritischen Versuch über die Art, wie die Evangelisten die alttestamentlichen Bücher anführen, zur Beruhigung über manche Stellen erhalten, wo eine scheinbare Verschiedenheit zwischen dem Text und der Anführung desselben bemerklich war. Die Collation der Handschriften der griechischen Uebersetzung des alten Testaments von den so genannten 70 Dolmetschern, eine Arbeit, die Herr Holmes in Oxford übernommen hat, und über deren Fortgang er in einem kleinen Werkchen Rechenschaft ablegt, wird vielleicht über diesen Punkt noch ein vortheilhafteres Licht verbreiten. Alsdann wird auch vielleicht eine neue englische Uebersetzung des neuen Testaments erscheinen, deren Nothwendigkeit Dr. Symonds, der Professor der neueren Geschichte in Cambridge, kürzlich sehr bündig erwiesen hat. Die Streitigkeiten über eine angefochtene Stelle im jüdischen Geschichtschreiber Josephus, welche den herodianischen Bau des Tempels betrifft, haben einigen sehr gelehrten Männern in Oxford, unter andern dem Professor Blayney und dem wackern Philologen Burgeß, Gelegenheit gegeben, ihre Kenntnisse und ihren Scharfsinn anzuwenden; nur ist der Gegenstand zu klein, als daß wir uns hier dabei aufhalten könnten.

In einem andern Fache dieser Literatur, nämlich in der Kirchengeschichte, stritten jetzt Dr. Knowles und Herr Capel Loft mit einander über die wichtige Frage, ob die älteste Kirche Christum schon als Gott angebetet habe, welches der Erstere behauptet und der Letztere wieder wegdisputirt. Die wichtige Preisschrift, die Oelrichs in Göttingen schrieb, hat keiner von Beiden gekannt; sonst wäre ihre gelehrte Streitigkeit den Engländern noch mehr aufgefallen. Bei diesem Zwiste ist es wenigstens erfreulich, daß von keiner gegenseitigen Verketzerung, wie sonst wol zu geschehen pflegte, eine Spur vorhanden ist. Ehedem haben wol geringere Verschiedenheiten des Lehrbegriffs zu unseligen Spaltungen und Verbitterungen geführt; sonst wäre es nicht eine so schwere Auf-

wesen, in zwei Octavbänden die ganze christliche Kirchen-
e zusammenzufassen, wie es Dr. Gregory mit vielem
gethan hatte. Wer einmal ein Werk von dieser Art ge-
at, dem sollte doch billig die Lust vergehen, Andersge-
des Irrglaubens zu beschuldigen und als Ketzer zu ver-
n; denn nirgends findet man die Beweise so gedrängt
nen, daß Theologie, wie jede andere Gattung der specula-
rkenntniß, sich in jedem Kopfe anders modificirt, und daß
eine Verbindung der Ideen so seltsam gedacht werden
die nicht über diesen Gegenstand irgendwo existirt hätte.
seltsamsten Erscheinungen in diesem Felde gehört es wol,
r berühmte philosophische Unitarier Priestley, in seiner
über den Tod, beinahe dieselben Vorstellungen vom zu-
n Leben hat, wie der bei uns nicht minder berühmte
r der Aussichten in die Ewigkeit, mit dessen Meinungen
erlich in irgend einem andern Punkte zusammentrifft.
mmt es sogar wahrscheinlich vor, daß jene Welt von der
nicht sehr verschieden sein werde, wie Swedenborg schon
juvor, und noch dazu als Augenzeuge, behauptet hat.
Schwärmer sind diese Vorstellungsarten unvermeidlich;
n einem Metaphysiker hätte man wol erwartet, daß er es
cht gelassen hätte, das Unbekannte, was außer unserm
ngskreise liegt, in bestimmte Umrisse zu fassen, und die
ungen dieser Welt in jene zu übertragen. Wir sehen
Doktor lieber in seiner Rüstung auftreten und die Waf-
Polemik gegen die Orthodoxen schwingen. Dort ist er
m Element; und kämpft ritterlich mit dem intoleranten
Horsley, wie mit den Herren Knowles, Barnard, Haw-
d Burn; nur geht es bei diesen Turnieren nicht allemal
niges Ereifern ab. Sowol die Vertheidigung der Uni-
ls seine Familiar Lettres enthalten Züge von einer au-
tlichen Reitzbarkeit dieses allzeitfertigen Kämpfers. Den
schen Schriften dieses Jahres verdiente eine gewisse Em-
z der Vielgötterei, unter dem anlockenden, wiewol fal-
itel eines neuen Religionssystems, kaum zugezählt zu wer-
nn man sie nicht als einen Beweis der englischen Preß-
ansehen müßte, die solche Armseligkeiten entstehen und in
hts wieder zurücksinken läßt.
nsonst hofft man von der Erscheinung einer gesunden
hie die gänzliche Vernichtung aller menschlichen Thorhei-

ten; man bedenkt nicht, daß in einem schiefen Kopfe die treflichsten Principien zu falschen oder einseitigen und paradoxen Resultaten führen, wie ein Hohlspiegel nothwendig verzerrte Gestalten zurückstrahlen muß. Der hohe Grad der Vollkommenheit, wohin zumal in Deutschland der theoretische Theil aller Wissenschaften gediehen ist, diese Ordnung und Vollständigkeit, womit unsere Systeme jetzt, dem innern Verhältniß unserer Kräfte und dem Reichthum unserer Erfahrungsbegriffe gemäß, sich zur allgemeinsten Faßlichkeit und Brauchbarkeit organisiren, verhütet keineswegs, daß nicht die längst verlachten Grillen, die seltsamsten Vorstellungsarten aus vorigen Zeiten in einem modernen Gewande wieder zum Vorschein kommen und desto verfänglicher scheinen, je geschickter sich ihr zweiter Erfinder des vollkommneren Mechanismus unserer Theorien, als eines Werkzeuges zu seinem Zwecke zu bedienen weiß. Der Mißbrauch, den mittelmäßige oder seichte Köpfe von diesen gelehrten Staffeleien machen, um irgend ein Gipfelchen zu ersteigen und Aufsehen zu erregen, ist ein noch ungleich größeres Uebel, welches von der Vervollkommnung der Wissenschaften unzertrennlich und um so viel nachtheiliger in seinen Wirkungen ist, da die Zahl der elenden Scribenten die der Selbstdenker so weit übertrifft. Wenn bisher der Unterschied zwischen deutscher und englischer Literatur statt gefunden hat, daß in jener Insel verhältnißmäßig weniger alltägliche, blos compilirte und an neuen Ideen gänzlich verarmte Sudeleien als bei uns erscheinen, so mag der Mechanismus unserer Gelehrsamkeit einen Theil dieser Schuld tragen. An Excentricität hingegen lassen es die englischen Schriftsteller nicht fehlen. Wir haben einen philosophischen Autor vor Augen, der in seiner Art ein Phänomen genannt zu werden verdient. Er hat fast alle Gegenden von Europa und Asien zu Fuß durchwandert; in Indien hat er sich am längsten aufgehalten; z. B. in Seringapatnam, der Hauptstadt von Mysore, allein an 14 Monate; ganz Persien, Rußland und die Türkei hat er auf diese Art besucht, und ist sogar im schwedischen Lappland einen Grad nördlicher als Tornea gekommen. Noch jetzt bereiset er die europäischen Länder, die er zuvor nicht gesehen hatte. Das Resultat seiner ungeheuren Wanderungen ist in ein Paar kleinen Bändchen enthalten, die er unter dem befremdenden Titel: Travels to discover the Source of moral Motion and the Apocalypse of Nature, wherein the Source of moral Motion is

discovered, (Reisen zur Entdeckung des Ursprungs sittlicher Bewegung, und die Offenbarung der Natur, worin jener Ursprung entdeckt wird) im vorigen Jahre herausgegeben hat. Er hebt an mit einer Invocation an die Wahrheit, dedicirt sein Werk dem Kinde der Natur, empfiehlt den Kunstrichtern in der Vorrede, sich von allem Einfluß der Erziehung und der Gewohnheit bei der Beurtheilung seiner Arbeit zu hüten, und räth dem Menschengeschlechte, in der gegenwärtigen großen Krisis die kindische Beschäftigung mit Künsten und Wissenschaften liegen zu lassen, um sich über den jetzigen Zustand der Menschheit mit ihm zu berathen. Hierauf geht er alle Reiche der Erde durch, um den Grad ihrer Sittlichkeit zu bestimmen. England füllt den ersten und, ohne alles Verhältniß, den größten Abschnitt; es kommt auch, Alles zusammengerechnet, noch mit dem größten Lobe davon, wenn es nur weise genug sein wollte, dem großen Beispiel Frankreichs nachzuahmen. Der Triumph der Menschheit in diesem schönen Lande reißt ihn zur höchsten Begeisterung hin; nur macht sie ihn nicht blind gegen die Fehler der Franzosen, den Mangel an Rechtschaffenheit und Mitgefühl, den er ihnen aus Erfahrung vorwirft. Uns Deutschen gesteht er eine zähe Anhänglichkeit an Herkommen und Gewohnheit zu, und versichert, hätten fremde Völker unser Land nicht mit neuen Begriffen überschwemmt, so wären wir noch die alten scythischen Barbaren. Jetzt aber hätte doch bei einigen unsrer Schriftsteller der Funke des fremden Genius gezündet; wir würden erwachen aus unsrer Betäubung zum Leben des Geistes, trotz dem eindämmenden politischen und kirchlichen Despotismus, dessen Dämme doch immer nur dazu dienten, die Wasser zu stauchen, bis die Ueberschwemmung desto allgemeiner und unwiderstehlicher alles mit sich fortrisse.

Der zweite apokalyptische Theil dieses Werkes verdient seinen Namen mehr durch das, was er in dunkeln, unverständlichen Ausdrücken verwirrt, als durch das Wenige, was er wirklich offenbart; denn dieses letztere ist im Grunde etwas sehr Altes und Bekanntes: eine Art von epikureischer Weltweisheit, welcher freilich nur der kleine Umstand im Wege ist, daß die Menschen schon vernünftig sein müßten, um zu wissen, wie sie glücklich, das ist, vernünftig leben sollten; eine Schwierigkeit, die bei einer Gattung, welche sich alle 30 Jahre erneuert und nur *durch individuelle Erfahrung* klug wird, unüberwindlich zu sein

scheint. Der paradoxe Verfasser dieses Buches ist Herr S
den man, weil dies ein sehr gewöhnlicher Name ist, zum
terschiede: walking Stuart, den Fußgänger Stuart, nennt.
allen Seiten seiner beiden Bände bemerkt man deutlich
wenig er mit philosophischen Systemen und ihren Termin
bekannt ist; er sieht sich fast überall genöthigt, neue Wor
Wortfügungen zu erfinden, um seinen Kraftgedanken L
machen.

Gegen ein Werk von dieser Art gehalten, muß die
lichkeit und Popularität des vortrefflichen Adam Smith
mehr als sonst gefallen; und wir erwähnen hier mit dan
Vergnügen der neulich erschienenen, beträchtlich vermehrte
ten Ausgabe seiner Theorie der sittlichen Empfindunge
mag immerhin wahr sein, daß gerade der theoretische Th
ses Werkes, wovon es den Namen hat, der schwächere
behält es doch in jeder andern Rücksicht einen entschiedene
zug vor den philosophischen Schriften, welche in diesem
zuerst ans Licht getreten sind. Paley's beliebte Moralphil
die Garve unter uns durch seine vortreffliche Uebersetzung
gemacht hat, war auch allerdings von Seiten der ersten
noch manchem Einwurfe ausgesetzt; allein man begrei
wohl, wie in jenem Lande, das einen Locke und einen Hu
zeugte, ein Gegner wie Herr Gisborne gegen den guten
diakon aufstehen konnte. Seine Principles of Moral Phil
investigated, gründen die Sittlichkeit auf ursprünglich
Gott verliehene Rechte, und auf diesem unbestimmten
beschreibt der Verfasser die schönsten Kreise in der philoso
Reitbahn. Wirklich wäre es Zeit, daß eine Grundlegu
Metaphysik der Sitten, wie unser philosophisches Publik
kennt und nach einiger Gegenwehr auch allgemein zu ehren
den tiefsinnigen Britten über diesen Punkt eine neue Qu
Nachdenkens öffnen möchte. Wenn es wahr ist, da
Burgeß in Oxford sich mit einer Uebersetzung der philoso
Schriften unseres Kant beschäftigt, so ist die Bekanntm
dieses umfassenden Denkers in England an den rechten
gekommen, und der Zeitpunkt einer Revolution in der
physik jener Insulaner kann nicht mehr entfernt sein.
ihm die neuerlichen Anstrengungen der scharfsinnigsten
unseres Vaterlandes bekannt geworden, so wäre es vielle
niger aufgefallen, daß Herr Edward Holmes neulich nac

unft und heiliger Schrift die Materialität der Seele hat beweien wollen, da Leibnitz diesen Satz schon längst behauptet und nit seiner subtilen Theorie aufs consequenteste verbunden hat. Im unsere Anzeige der diesjährigen philosophischen Schriften vollähnlig zu machen, müssen wir noch einen Versuch des bekannten eistischen Predigers David Williams über die Grundsätze der Politik erwähnen, worin zugleich eine Prüfung des Esprit des Loix enthalten ist. Eigentlich sind es wirkliche Vorlesungen Lectures), die der Verfasser einigen Studirenden über diese richtige Materie gehalten hat, und aus diesem Gesichtspunkte betrachtet, sind sie nicht ohne Verdienst.

In einer andern als der politiischen Rücksicht wird man so bald nicht an den Geist der Gesetze denken, wo Alles auf ihren Buchstaben anzukommen scheint. Die eigentliche Jurisprudenz, als Wissenschaft betrachtet, kann in England nicht leicht Fortschritte machen, da sie blos mechanisch erlernt und als Handwerk getrieben wird. Unter solchen Umständen ist es eine Seltenheit, wenn ein guter Kopf mit rednerischen Anlagen und richtiger Urtheilskraft, in dieser Laufbahn erscheint; auch wird er augenblicklich, wie jetzt der berühmte Advokat Erskine, als Wunderthier begrüßt, vom Publikum mit theatralischem Beifall beehrt, und von unzähligen Clienten gesucht und bereichert, bis ihn sein Ruf und sein zweischneidiges Talent, das der Krone eben so wohl schaden als nutzen kann, zu einem der großen Aemter im Justizfache führt. Die brauchbaren juristischen Publicationen dieses Jahres sind die Bankrupt Laws von Cooke, oder eine Sammlung aller die Fallitsachen betreffenden Statuten, und der der zweite Band von Luders' Sammlung der Berichte, welche die Comités des Unterhauses in den Fällen von streitigen Parlamentswahlen abgestattet haben.

Die Unzuverlässigkeit der Jurisprudenz, die man in England ironisch wegen des Vortheils, den sie den Rechtsgelehrten bringt, the glorious incertainty of the law zu nennen pflegt, liegt eigentlich nur in der Anwendung und Auslegung der Gesetze, die an sich dort gewöhnlich bestimmt genug zu sein pflegen, wo jedes Jahr den ungeheuern Codex so ansehnlich vermehrt. Wie dem auch sei, so ist es uns an diesem Orte hinreichend, von wissenschaftlicher Gewißheit gesprochen zu haben, um nunmehr zu einem Fache der Literatur überzugehen, in welchem die *Prämissen mit unsern ersten* Erkenntnißgründen auf das innigste

verwebt sind und folglich die größtmögliche Gewißheit über alles, was daraus gefolgert werden kann, verbreiten müssen.

In den mathematischen und mechanischen Kenntnissen haben die Engländer viel geleistet, wenngleich das diesjährige Verzeichniß der dahin gehörigen Schriften nicht sehr beträchtlich ist. Bonnycastle, Lehrer der Mathematik in der Militair-Akademie zu Woolwich, hat in seinem neuen Elementarbuche der Geometrie einige nicht unwichtige Verbesserungen vorgetragen, dagegen das nicht geleistet, wozu er sich anheischig zu machen schien, nämlich den alten Euclides hinter sich zurückzulassen. Die mathematischen Essays von Herrn Hellins verrathen einen hellen Kopf, dessen Feld eigentlich die höhere Mathematik ist, worin er verschiedene Entdeckungen liefert. Der geschickte Parkinson in Cambridge fährt fort, seine Vorlesungen über den mathematischen Theil der Mechanik und Hydrostatik herauszugeben. Der Versuch über den Sinn des Gesichts, von dem Optikus Adams, ist mehr für den Verstand des gemeinen Lesers berechnet, enthält daher auch nichts Neues, sondern hat nur das Verdienst einer ziemlich sorgfältigen Compilation. Ein ungleich nützlicheres Werk von allgemeinem Gebrauche für alle Seeofficiere ist der Tractat über die praktische Astronomie von Herrn Vince, man Präcision und Vollständigkeit nicht absprechen kann. Die Longitude Tables von Margett gehören ebenfalls in diese Klasse der nützlichen Arbeiten und sind zugleich Beweise eines weitgetriebenen Fleißes. Auf mehr als 70 Kupfertafeln werden die zur Bestimmung der Länge erforderlichen Linien gezeichnet, sodaß man eine Beobachtung anstatt sie in Ziffern und Buchstaben zu berechnen, hier abstecken und das Resultat in weit kürzerer Zeit als durch Rechnung herausbringen kann. Noch gleich bewundernswürdiger erscheint aber der Fleiß, verbunden mit unermüdeter Anstrengung der Geisteskräfte, in dem Entwurfe eines allgemeinen astronomischen Sternverzeichnisses, welches Wollaston herausgegeben und wobei er die Arbeiten aller seiner Vorgänger sorgfältig benutzt hat. Die philosophischen und astronomischen Briefe des Herrn Penrose sind dagegen von einer bloß speculativen Art, und beschäftigen sich nur mit der physischen Sternkunde, in Beziehung auf Kosmogenie. Auch dieser Schriftsteller findet seine Hypothesen in der mosaischen Schöpfungsgeschichte gegründet, und weiß seine astronomischen Bestimmungen mit der jüdischen Zeitrechnung, die doch überall mit sich selbst

uneins ist, in eine Gleichung zu bringen. Er hat sogar nachgerechnet, daß der Schöpfungsact genau um Mittag, vier Tage ehe die (noch nicht geschaffene) Sonne in die Wage trat, im Jahr 706 der Julianischen Periode, da der Mond voll hätte sein müssen, seinen Anfang genommen hat!

Eben weil die mosaische Geschichte das Unbegreifliche nicht begreiflich zu machen wagt, sondern alles Entstehen, als etwas Unerklärliches, an die erste Ursache knüpft, eben darum wird es jedem Träumer so leicht, seine Hypothesen darin zu finden, ungeachtet die tägliche Erfahrung einen Jeden belehren sollte, daß wir nicht das Entstehen des geringfügigsten Keims begreifen und nur auf eine höchst lächerliche Art den Mechanismus unserer Sinnenwelt auch dahin übertragen, wo uns Nichts berechtigt, einen anzunehmen. Nicht viel klüger sind daher die Bemühungen der Physiker, durch die Voraussetzung neuer Elemente und Elementarverbindungen sich die Entstehung der Körper bündiger als Thales und Empedokles zu erklären. So weit unsere Experimente uns führen, mögen wir scheiden und wieder zusammenfügen; aber jenseits dieser Grenze ist Alles undurchdringliches Dunkel. Der Versuch des Herrn Dr. Peart über die Elementarprincipien der Natur ist uns desto weniger befriedigend vorgekommen, weil er nur Hypothesen, und weder Experimente noch Berechnungen zu ihrer scheinbaren Bestätigung aufstellt. Seiner atomistischen Physik, die schon Epikur, Lucretius und le Sage auf verschiedene Art, und mit den Kenntnissen, die ihren Zeitaltern angemessen waren, ausgeschmückt haben, kann man jedoch einen gewissen Grad der Feinheit und des Scharfsinnes nicht absprechen. Der Streit des Herrn de Lüc mit dem Dr. Hutton in Edinburg, über die Entstehung des Regens, ist ein abermaliger Beweis von dem Negativen unserer Erkenntniß, wo es auf Bestimmung außersinnlicher Ursachen von sinnlichen Erscheinungen ankommt. Ein mit vielem Scharfsinn und raschem, unternehmendem Geiste geschriebenes Werk, welches die beiden großen Theorien der heutigen Physiker, die phlogistische und antiphlogistische vergleicht, hat man Herrn William Higgins in Oxford zu verdanken, und auch nach seinen Versuchen scheint die letztere, die in Frankreich der Scheidekunst eine ganz neue Gestalt und Terminologie gegeben hat, in England wie in Deutschland, den alten Stahl mit seinem Phlogiston vertreiben *zu wollen. Herrn Nicholson's* first principles of Chemi-

stry binden sich an kein besonderes System; hingegen dür
unsere Chemiker daran den Mangel der Methode und die un
thige Weitschweifigkeit in einzelnen weniger wichtigen Punk
mißbilligen. Als ein Beitrag zu unseren Erfahrungskenntni
verdient die von Herrn Chamier gelieferte Nachricht von
Witterung in Madras vom 1. Juni 1787 bis zum 31. M
1788, eine vortheilhafte Erwähnung. Die literarische Anek
daß der Chemiker Mayow schon vor hundert Jahren die reine
aus dem Salpeter kannte, hat Dr. Beddoes neulich in einem
sondern Tractätchen aus den Werken jenes Schriftstellers entwi

Aermer war nicht leicht ein Jahr an Schriften, welche
Fach der Arzneikunde erweitern. Selbst die sonst so flei
schottischen Doktoren, die man in gewissen Cirkeln von Lond
Gelehrten schon mit dieser Benennung herabzuwürdigen gl
haben weder der Wissenschaft, noch zur Bekanntmachung
eigenen Verdienste, worauf es, wie die Engländer von ihnen
haupten, immer nur abgesehen ist, etwas beigetragen. Die
nigen Schriftsteller dieses Jahrs sind mehrentheils Wund
Man sieht indessen mit Vergnügen die von Earle besorgte
ständige Ausgabe der sämmtlichen chirurgischen Schriften de
rühmten Percival Pott, der zu früh für seine Wissensch
storben ist. Auch Houlston machte sich um die Herausga
niger chirurgischen Aufsätze des verstorbenen Wundarztes S
mond verdient. Von Fearon's Tractat über die Operatio
Krebsgeschwüre ist die dritte Auflage erschienen. Dr. W
ein Mitglied des schottischen Collegiums der Wundärzte,
mit einem medico-politischen Tractate von den Kinderbl
auf, worin er diese Krankheit nicht als blos inflamma
sondern als eine Art von fauler Gährung betrachtet, un
schiedene Symptome richtig erklärt, hingegen von der de
Entdeckung, daß die Lunge bei der Wegschaffung des Gif
wichtigste Rolle spielt: und der darauf gegründeten Hof
schen Curart, nicht die entfernteste Muthmaßung zu haben
obwol er der frischen, kühlen Luft eine unglaubliche und
greiflich heilsame Wirkung dabei zuschreibt. Underwood
handlung von den Kinderkrankheiten zeichnet sich eben nich
besondere Vorzüge aus, und hätte aus der Reihe praktisch
cher wegbleiben können, ohne vermißt zu werden. Von
Ungenannten hat man unter dem Titel: Medical Essay
auch andern Werken gemein ist, ein Paar Aufsätze, die

Nachdenken verrathen, einen über die Sitten und Pflichten des Arztes, und den zweiten über den Blasenstein, worin sich der Verfasser so lange für den Schnitt erklärt, bis zuverlässigere und unschädlichere Auflösungsmittel als die bisherigen, entdeckt sein werden. Merkwürdig ist die Tabelle, die er aus Cheselden's Praxis im St. Thomas-Hospital beibringt, nach welcher von 213 operirten Patienten nur 20 an den Folgen der Operation gestorben sind, wovon jedoch mehre zugleich die Blattern und einer den Keichhusten hatten, sodaß der Regel nach von eilfen kaum einer stirbt.

Die Humane Society fährt fort, dem Publikum von den durch ihre Vorsorge geretteten scheinbarlich Todten Rechenschaft zu geben. In dem jetzigen Bande sind die Fälle enthalten; die sich in den Jahren 1787, 1788 und 1789 ereignet haben, deren Zahl bis gegen hundert steigt. Der gemeinnützige Aufsatz des Dr. Falconer in Bath, worin er von der Erhaltung der Gesundheit des Landmannes handelt, verdiente aus den Sammlungen der Societät der Künste, des Ackerbaues ꝛc. in Bath, ausgehoben und zum allgemeinen Vertheilen unter Gutsbesitzer und Prediger besonders abgedruckt zu werden, wie es im vorigen Jahre geschehen ist. Ein nicht minder wichtiger Gegenstand, welcher eine scharfe Untersuchung verdiente, waren die medicinischen Anstalten in der königlichen Marine, deren Mängel Dr. Trotter, ein Wundarzt bei der Flotte, in einem bündigen Zusammenhange darlegt. Manche nützliche Bemerkung, welche über das Eigenthümliche, womit gewisse Krankheiten in verschiedenen Ländern erscheinen, einiges Licht verbreitet, findet man in den zu Philadelphia gedruckten medical Inquiries des dortigen Professors, Dr. Rush; nur ist seine Therapie nicht immer von der Art, daß man sich ihr unbedingt anvertrauen dürfte.

Die erwiesene Wichtigkeit und Nützlichkeit einer Wissenschaft ist es nicht immer, was ihr Aufnahme verschafft; Kabalen, Parteien, Moden, Weiber, müssen sich für sie interessiren, sie muß gemacht sein, die lange Weile der Großen auszufüllen und ihre Eigenliebe durch große Kostbarkeit zu kitzeln: dann dringt sie durch und wird das Lieblingsstudium des Tages. Dies ist jetzt der Fall mit der Naturgeschichte, und insbesondere mit der Botanik in England. Alles was einen Zweig menschlicher Kenntnisse der allgemeinen Aufmerksamkeit empfehlen konnte, hat zusammengewirkt, *um sie empor zu* bringen, und nicht blos die

439844

Gelehrten von Profession, sondern das ungleich größere Heer
Dilettanten durch ihre Reitze und Vorzüge zu fesseln. Natu
lien-Kabinette, Blumengärten, Treibhäuser, reiche Bibliothe
mit kostbaren Kupferwerken, noch kostspieligere Sammlungen v
ausgemalten Zeichnungen, Alles lockte die im Ueberflusse schw
genden Großen und Reichen, unter mehren Arten des Genus
zu wählen. Allerdings gibt es unter so vielen Sammlern m
als einen Pococurante, den seine eigenen Schätze anekeln,
der von allem Genuß zurückgekommen, nur noch in dem
wußtsein, daß Niemand ihn übertreffen könne, eine Befriedig
sucht; es gibt aber auch manchen Sonderling, der, in die
trachtung seiner Kostbarkeiten vertieft, sein Glück darin setzt,
ganz allein beschauen zu können, und deswegen vor allen fr
den Augen sorgfältig verschließt. Diese letztere Gattung von
dischen Liebhabern der Naturgeschichte ist in England vielle
zahlreicher, als in Italien die ehemal so verschrienen eifers
tigen Ehegatten; und der public spirit, der Geist der Gem
nützigkeit, der sonst jene Insulaner beseelt, scheint in dieser R
sicht bei vielen Individuen ganz zu verschwinden. Es gibt G
ten, Bibliotheken, Sammlungen von Zeichnungen, Kabin
die keinem Fremden, ja keinem Menschen außer dem Bes
zugänglich sind; es gibt Kupferwerke, wovon der vornehme H
ausgeber nur ein halbes Dutzend Exemplare abziehen läßt,
dann die Kupfertafeln vernichtet; und es ist überhaupt zur M
geworden, daß man gemeinnützige Werke, wenn wohlhab
Privatpersonen sie auf ihre eigenen Kosten herausgegeben,
sparsam verschenkt. Wir könnten hier Beispiele anführen
Namen nennen, die man sonst mit Achtung in der geleh
Welt zu nennen gewohnt ist. Die Idee, daß man dergle
Werke als Abschriften einer Handschrift betrachte, ist hierbei
keinem Gewicht; denn an dem Recht eines Jeden, das für
zu behalten, was er nicht mittheilen will, wird Niemand z
feln, wol aber an dem echten Enthusiasmus für Wahrheit,
kenntniß und Ausbreitung des Wissens, an der liberalen D
kungsart derer, die oft auf den obersten Gipfeln des literaris
Aussehens von diesem kleinlichen Geiste der Verheimlichung
Beispiel geben. Wenn man bei uns allerlei Aufsätze und
respondenzen als Manuscript für Freunde drucken läßt, und
nen einen Umlauf unter Tausenden verschafft, so ist doch
nigstens ihr Inhalt von der Art, daß er dieses bescheidene

rückweichen aus den Augen des Publikums gar wol rechtfertigen kann.

Die Botanik ist es vorzüglich, die als Modestudium in England mit Eifer betrieben wird. Die andern Zweige der Naturgeschichte haben zwar auch ihre Freunde, aber nicht so mächtige Beförderer. Inzwischen hat ein Wundarzt zu Dartford, Herr Latham, der Ornithologie eine Vollständigkeit gegeben, die sie noch in keinem andern Lande erhielt. Das Supplement zu seiner allgemeinen Synopsis der Vögel vollendete dieses in sechs Quartbänden mit Fleiß und Erfahrung ausgearbeitete Werk, und seitdem finden wir sowol alle neue hinzugekommene Zusätze als eine sehr vollständige und sorgfältig gewählte Synonymie in seinem lateinischen Indice Ornithologico, welcher in zwei Quartbänden die sämmtlichen differentias specificas aller Vogelarten in sich faßt. Von einer zu Newcastle herausgekommenen und mit Holzschnitten verzierten Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere, läßt sich nicht viel Vortheilhaftes sagen, als daß ihre weitläuftigen, in die Landwirthschaft gehörigen Abschweifungen dem gemeinen Manne nützlich werden können, wenn man nur auch bei solchen Ausarbeitungen die Sorgfalt verdoppelte, um nicht falsche Vorstellungen und längst widerlegte Irrthümer von neuem zu verbreiten. Die Philosophie der Naturgeschichte behandelt Herr Smellie, ein Schottländer, ziemlich weitläuftig und desultorisch; es finden sich gute, wenn gleich keine neue Bemerkungen darin eingestreuet, und das Ganze ist nicht sowol das Resultat eines überdachten und umfassenden Plans, als vielmehr eine gelegentliche Zusammenstellung alles dessen, was dem Verfasser über diesen Gegenstand nach und nach eingefallen oder aus seiner Lectüre im Gedächtnisse haften geblieben ist.

Zu den wichtigsten Erweiterungen, welche die Botanik in England kürzlich erhalten hat, zählen wir mit Recht den vortrefflichen Hortus Kewensis, oder das raisonnirte Verzeichniß des reichen Vorraths von exotischen Pflanzen im königlichen Garten zu Kew, welches der erfahrne und allgemein geschätzte Hofgärtner Aiton in drei Octavbänden mit einigen schön gestochenen Kupfertafeln herausgegeben hat. Hier werden zum erstenmal eine Menge neuer Pflanzenarten erwähnt und beschrieben, und die specifischen Charaktere von vielen hunderten nach sorgfältig angestellten Beobachtungen verbessert und richtiger als bisher bestimmt. Die *herrliche Flora Londinensis* des Apothekers Curtis macht

nur langsame Fortschritte, weil sein botanisches Maga
Hefte jedesmal einige sauber ausgemalte und gut gezei
hende Pflanzen enthalten, einen so reißenden Debit h
ihn fast ganz beschäftigt. Eine gewisse Mrs. Marg
fing im vorigen Sommer an, die Pflanzen im Gart
auf Imperial Folioblätter zu stechen, wovon jedes illu
hohen Preis von vier Schilling kostete; allein theils
tante Preis, theils der Mangel an botanischen Kennt
in dem Entwurfe der Zeichnungen allzu sichtbar war,
unglückliche Wahl einiger schon anderwärts und besse
ten Pflanzen für das erste Heft, und mehr als alles
öffentliche Aeußerung des Sir Joseph Banks, daß er
Werk nicht anschaffen wolle, machten ihrer Unterne
Ende. Eine von diesem, den Ton angebenden Ma
stützte Herausgabe der Kewischen Pflanzen wird man
allen Vergleich vorzüglicheren Künstler, Herrn Bauer,
Zwei Brüder dieses Namens, aus Wien, befinden
wärtig in England, und übertreffen an Genauigkeit
vollkommenheit in botanischen Zeichnungen Alles, w
rühmte Ehret und Sidney Parkinson je geleistet ha
Eine kam mit Herrn von Jacquin dem jüngern na
und ward wegen seiner großen Geschicklichkeit von d
Freunden der Botanik leicht bewogen, da zu bleiben
dern hatte der verdienstvolle und liebenswürdige Pro
thorpe, der jetzt an seines Vaters Stelle die Botanik
vorträgt, auf seine Reise durch den Archipelagus, C
und einige Gegenden Kleinasiens mitgenommen. Es
vielleicht nicht möglich, zu entscheiden, welchem von b
dern die Palme der höchsten Vollkommenheit gebührt;
es uns geschienen, daß die Zeichnungen zur griechis
welche Sibthorpe zum Druck bereitet, vor allen ander
der Unübertrefflichkeit verdienten. Wenn diese Flor
werden wir an ihr einen zuverlässigen und folglich äu
tigen Commentar über die Werke der alten griechische
kenner, Theophrast und Dioskorides, besitzen, indem
die Benennungen der Pflanzen, wie sie in jenen Bü
kommen, fast durchgehends unverändert im Munde
Bewohner Griechenlands wieder gefunden hat.

Dr. Edward Smith fährt fort als Eiferer für L
sterbliche Verdienste in der Botanik, die seltensten Pfl

dem Herbario dieses großen Mannes, (welches Herr Smith bekanntlich nach Linné's Tode an sich kaufte) in einzelnen Heften herauszugeben, wie er denn auch neulich einige seltene Rudbeckische Holzschnitte, die sich in jener Linné'schen Sammlung befanden, von neuem aufgelegt hat. Seine Schwester ist mit Hülfe einiges botanischen Unterrichts im Stande, die Zeichnungen nach den trocknen Pflanzen, mit ungewöhnlicher Geschicklichkeit und Treue unter seiner beständigen Aufsicht zu entwerfen. Der Kräutersammler Dickson hat neulich einen zweiten Fascikel seiner kryptogamischen Pflanzen herausgegeben, und überläßt an Liebhaber sehr wohl conservirte Sammlungen von seltenen trocknen Pflanzen. Dr. Withering in Birmingham wird in Kurzem seine englische Uebersetzung des Linné'schen Pflanzensystems, wovon kürzlich ein Theil des dritten Bandes erschienen ist, gänzlich beendigen. Dr. Rotheram vertheidigte mit vielem Scharfsinn die Sexualität der Pflanzen gegen eine Stelle in dem vorhin erwähnten Werke des Herrn Smellie, den Spallanzani's vorgebliche Experimente irre gemacht hatten. In einer besondern Abhandlung liefert Herr Fraser die Beschreibung einer noch wenig bekannten Grasart, der Agrostis Cornucopiae, die in Nordamerika ein vortreffliches Futter geben soll. Bei dieser Gelegenheit läßt er auch etwas von einem Besuche bei den Cherokee-Indianern mit einfließen. Der Prediger Swayne sorgte für das Bedürfniß des englischen Landwirths durch seine Gramina pascua (Futtergräser), ein Werk, worin er die verschiedenen hierher gehörigen Arten beschreibt, und, um die Möglichkeit eines Irrthums zu vermeiden, sie jedem Exemplar getrocknet in natura beilegt.

Dieses Werk, welches noch sehr unvollständig und mangelhaft ist, führt uns zu der Landwirthschaft überhaupt, worüber wir nur ein Werkchen von Herrn James Adam nachzuholen haben, das in mehren Abhandlungen über die Verschiedenheit des Erdreichs und dessen Verbesserung, über den Anbau der Wiesenkräuter und die Aussaat der Gräser u. s. f. mehr gesammelte oder zusammengeschriebene als eigene Erfahrungen enthält. Ueber die Verbesserung der Schafzucht und der Wolle auf den Shetlandsinseln, womit sich die schottische Highland-Society beschäftigte, hat ihr Ausschuß einen Bericht herausgegeben, aus welchem erhellet, daß auf den Shetlandsinseln zweierlei Schafe gehalten werden, die bessere Sorte aber wegen der Sorglosigkeit der Einwohner immer seltener zu werden anfängt. In einem

Anhange beweiset Dr. Anderson aus unbezweifelten Urkunden, daß von den ältesten Zeiten bis auf die Regierung der Königin Elisabeth die englische Wolle einen ganz entschiedenen Vorzug vor der spanischen hatte, und für die feinste in der Welt gehalten ward; daß aber die Landwirthe, wegen der unter den Königen aus dem Hause Stuart zuerst verbotenen Ausfuhr der Wolle, seitdem bei ihrer Schafzucht nicht sowol auf die Wolle als auf ein gutes schmackhaftes Fleisch gesehen hätten. Es sei uns vergönnt, von diesen ersten aller Künste, dem Ackerbau und der Viehzucht, auf eine sehr brotlose Kunst, die auf Regeln zurückgeführte Kunst der Faustschlägerei, zu kommen, um eines Buchs (the Art of Boxing) zu erwähnen, wo die Regeln des Boxens bündig auseinander gesetzt werden; wiewol von dieser Methodik des Pugilats ganz augenscheinlich gilt, was mehr oder weniger mit jeder Theorie der Fall ist, daß man sich jämmerlich betrogen finden würde, wenn man sich schmeichelte, mit ihrer Hülfe allein, ohne persönliche Fertigkeit, Geschicklichkeit und Kraft, etwas Vorzügliches zu leisten. Mendoza oder der dicke Benjamin (big Ben), würden den armen Theoretiker bald zum Märtyrer seiner Regeln schlagen. In diese Classe, wiewol er um einige Grade nützlicher ist, gehört auch der Essay on Shooting (Versuch über das Schießen), worin der Verfasser die Chasse au fusil von Magne de Marolles verschmelzt, und mit seinen eigenen Erfahrungen bereichert hat.

Ueber die edleren Künste, die Musik, Poesie und Redekunst und ihre Verbindung unter einander schrieb der Sub-Dechant Dr. Anselm Bayly, ein Buch, das er selbst für originell ausgibt, und worin er weder den Alten noch den Neueren etwas verdanken will. Alles will er an der Quelle selbst, aus dem Homer und Virgil geschöpft haben; allein der gute Mann geräth daher auch oft in die Verlegenheit, von Dingen zu sprechen, die er nicht einmal recht zu nennen, geschweige zu bestimmen versteht. Von diesem originellen Schriftsteller wenden wir uns zu ein paar verdienstvolleren, dem Dr. Burney, der den dritten Band seiner Geschichte der Musik und mit demselben ein Werk von dreißigjährigem Nachdenken und zwanzigjährigem Fleiße glücklich geendigt hat; und dem bereits verstorbenen Maler Brown, dessen Briefe über die Poesie und Musik der italienischen Oper kürzlich zu Edinburg erschienen sind, und einen freien Beobachtungsgeist verrathen. Die bildenden Künste, wenn sie wirklich

in einem auszeichnenden Grade cultivirt werden, setzen jene liberale wissenschaftliche Erziehung voraus, wobei es leicht werden muß, was man empfindet, auch auf einem andern Wege, als durch sinnliche Schöpfungen, auch in Worten, zu erkennen zu geben. Dies war hier der Fall mit Herrn Brown, und ist es noch mit dem eleganten, fein empfindenden Sir Joshua Reynolds, dessen in der Malerakademie gehaltene Reden zu den verdienstvollsten Werken über die Theorie der Künste gehören und seiner Belesenheit wie seinem Verstande Ehre machen. In seiner letzten Rede hat man besonders in England die Schilderung des verstorbenen Gainsborough, in seiner Künstlereigenschaft, wegen ihrer Unparteilichkeit und der eingestreuten, scharfsinnigen Bemerkungen mit außerordentlichem Beifall aufgenommen. Die Kabalen in der Akademie hatten den verdienstvollen Mann im vorigen Jahre bewogen, seine Präsidentenstelle niederzulegen; allein er mußte den Bitten derer, die ihn beleidigt hatten, endlich nachgeben und dieses ehrenvolle Amt nochmals übernehmen. Damals schrieb sein Freund, der Dichter Jerningham, einige Reime, worin er die Akademie einer Heerde ohne Hirten verglich, und damals erschien auch ein ziemlich bitteres Pamphlet, worin die Akademie sehr heftig angegriffen ward, und der Präsident so wenig wie die Uebrigen verschont blieb. Die Kritiken in diesem Aufsatze (Observations on the present State of the Royal Academy) hatten nur den Fehler, daß sie mehr gegen den Charakter der Akademisten als gegen ihr künstlerisches Verdienst gerichtet waren.

In künstlerischer Beziehung erwähnen wir diesmal unter den zahlreichen geographischen und itinerarischen Werken dieses Jahres zuerst die Tour of the isle of Wight, die Hassell in zwei Octavbänden, welche anderthalb Guineen kosten, herausgegeben hat. Dieser hohe Preis wird durch eine Menge Kupfer in der Acquatinta-Manier verursacht, wodurch das Werk zu einer Nachahmung von Gilpin's niedlichen pittoresken Reisen in Westmoreland, Wallis und Schottland wird. In Absicht auf den Geist, der Gilpin's Arbeiten auszeichnet, müssen diese beiden Bändchen weit zurückstehen, wenn gleich die Kupfer an Effekt und Zeichnung mit jenen in eine Classe gehören. Bei Reisebeschreibungen ist es in England so sehr Mode geworden, Decorationen einzuschalten, daß man seit der Erscheinung von Cook's Reisen *fast kein Werk in diesem* Fache ohne Kupfer hat zum

Verkauf bieten dürfen. Wenn ferne Welttheile den E
der Aufmerksamkeit ausmachten, so hatte diese Liebh
vollgültige Entschuldigung; Worte können nie den an
Begriff von Formen geben, den ein bloßer Umriß unc
dem Gedächtniß einprägt. Daher wetteiferten die H
der Tagebücher des Gouverneurs Phillip und des Ob
tes John White, in Absicht auf die Menge und Sch
Kupfer, welche diese verschiedenen Nachrichten von der
Maleficanten nach Neuholland und ihrem ersten Aufe
selbst, begleiteten. In den Band, welcher, mit Bewill
englischen Admiralitäts-Collegiums, das Tagebuch de
neurs enthält, sind zugleich die Reisenachrichten der E
taine eingerückt, die mit den ledigen Transportschiffen il
weg von Neuholland nach China nahmen, dort für
der englisch-ostindischen Compagnie mit Thee befracht
und sodann nach England zurückkehrten. Diese gesch
erfahrnen Seemänner, Watts, Shortland, Marshall
machten auf ihrem unbesuchten Wege durch das Süd
deckungen von neuen Inselgruppen und trugen das I
bei, sowol die Erdkunde jenes Welttheils zu vollenden,
den Gang der Bevölkerung daselbst begreiflicher zu ma
ner von ihnen, der Capitain Gilbert, gab sein Tageb
ders heraus, wiewol das Wesentlichste seiner Entdeck
reits in Marshall's Nachrichten enthalten war. Sowe
schreibung des Gouverneurs Phillip, als die des Ob
arztes White, von der zum Aufenthalt der Missethät
henen Küste von Neuholland lauten für die großen H
womit man sich in England bei der Errichtung dies
geschmeichelt hatte, gar nicht vortheilhaft. Indessen s
späteren officiellen Berichte schon frohere Aussichten zu
indem man einige schiffbare Flüsse, und an ihren Ufer
Land entdeckt hat, woran es bisher in Neuholland
schien. Nunmehr also darf man ausführlicheren N
von der Beschaffenheit des Innern jenes großen La
Europa an Umfang beinahe gleich kommt, bald entge
Schon lauten auch die Nachrichten sehr vortheilhaft, di
England von dem Klima der neuen Colonie und sein
lichkeit für die Gesundheit der Einwohner erhält. Die
keit ist daselbst verhältnißmäßig gering und es scheint
das Ausbleiben des mit allerlei Mundvorräthen dorthin

n Schiffes Guardian eine besondere nachtheilige Wirkung auf
m Wohlstand der Colonie nach sich gezogen hätte.

An den Nordwestküsten von Nordamerika eröffnete der
ufmännische Unternehmungsgeist der Engländer seit Cook's letz-
r Reise einen einträglichen Handel, welcher verschiedene wichtige
ographische Entdeckungen nach sich zog, und vielleicht noch
ichtigere vorbereitete. Verschiedene Officiere in der königlichen
Karine, die in Friedenszeiten keine Beschäftigung fanden, mach-
n sich die Gelegenheit zu Nutze, um die dorthin bestimmten
xpeditionen anzuführen. Die Reise des Lieutenants Portlock
nd seines Gefährten Dixon, nebst den von jedem besonders
erausgegebenen Beschreibungen derselben haben wir bereits er-
ähnt. Herr Lieutenant Meares, der ebenfalls einen thätigen
ntheil an dieser Schifffahrt genommen hatte, und nebst seinen
Mitinteressenten durch die Gewaltthätigkeit der Spanier in Nut-
ſund um sein Vermögen kam, beschenkte dafür das Publikum
it einer Beschreibung seiner beiden Reisen, worin er zugleich
n der Beschaffenheit des Handels an jener Küste, von der
Wahrscheinlichkeit, daß die Lage der Polarländer von Amerika
rer Erforschung auf diesem Wege nahe sei, und von den ver-
hiedenen diese Entdeckung einleitenden Versuchen ausführlich han-
lt. Ihm verdankt man auch die erste etwas genauere Nach-
cht von der Wiederauffindung einer Einfahrt an der Nordwest-
ſte von Amerika, deren Dasein in neueren Zeiten dreist weg-
läugnet ward und die sich gleichwol ganz genau in derselben
reite befindet, wo ihr erster Entdecker, Juan de Fuca, sie an-
geben hat. Verschiedene Kupfertafeln zieren auch dieses neue
Werk, welches von Dixon zwar äußerst heftig, aber mit gerin-
em Erfolg angegriffen worden ist. Die Materialien zu voll-
ändigeren und genaueren Karten, als Herr Meares sie geliefert
at, finden sich in einer unschätzbaren Sammlung, welche Herr
lexander Dalrymple, der größte nautische Geograph, der je exi-
irte, auf Veranstaltung der ostindischen Compagnie herausgibt.
Von diesem nunmehr bis zu einem Vorrathe von mehr als
00 Karten herangewachsenen Küstenatlas, dessen Besitz für je-
en Seefahrenden von der äußersten Wichtigkeit ist, hat man
isher noch wenig in Deutschland gehört, obschon es nunmehr
ehn Jahre sind, daß Herr Dalrymple sich gänzlich diesem Ge-
häfte widmet. Die Freigebigkeit der ostindischen Compagnie in
iesem Betracht verdient in der That eine ehrenvolle Erwähnung,

da sie ohne Prahlerei die Regierung beschämt, und mehr für die Geographie leistet, als außerdem von allen europäischen Potentaten geschieht. Herr Dalrymple genießt ein Jahrgehalt von 500 Pfd. St.; eine gleiche Summe vergütet ihm jährlich die Compagnie für den Stich und Abdruck der Karten und der dazu gehörigen nautischen Memoires; und nach Ablieferung von 100 Exemplaren bleiben die Kupferplatten und der ganze Gewinn vom Verkaufe des Werkes sein Eigenthum. Dieser edlen Unterstützung verdankt Herr Dalrymple ein geographisches Archiv, welches an innerm Werth, wenn gleich nicht an Zahl, das berühmte Dépot des Cartes bei der königlichen Marine in Frankreich übertrifft, und ihn in Stand gesetzt hat, den Schiffen der Compagnie die zuverlässigsten Wegweiser, nämlich die genauesten Karten, mitzugeben.

Das hydrographische und geographische Studium vervollkommnet sich durch dieses vortreffliche Institut sowol, als durch die gemeinnützigeren Gesinnungen, welche jetzt die Hudsonsbai-Compagnie beseelen, und sie bewogen haben, ihren Vorrath von Karten und Tagebüchern, die eine falschverstandene Handelseifersucht sie einst sorgfältig verbergen lehrte, Herrn Dalrymple zur Einsicht, Beurtheilung und Benutzung mitzutheilen. Eine genauere Kenntniß des Nordens von Amerika, des Laufs der dortigen Flüsse und Gebirgsrücken, und der Umrisse der Küsten von Hudsons- und Baffinsbai wird das Resultat dieser noch immer fortgesetzten Untersuchungen und einer neuen Seereise sein, welche der Schiffscapitain Duncan in diesem Jahr auf Kosten der Compagnie unternehmen wird. Sollte es sich bestätigen, daß in einer schiffbaren Gegend des Oceans eine Durchfahrt aus der Baffinsbai in das Meer an den Nordwestküsten von Amerika führt, so würde das Interesse der ostindischen und Hudsonsbai-Compagnie eine Vereinigung oder einen Vertrag zwischen ihnen, wegen der künftigen Führung des Pelzhandels erfordern. Manche lesenswerthe Nachricht findet man bereits in Umfreville's gegenwärtigem Zustande von der Hudsonsbai, über die dortigen indianischen Stämme, den Handel mit ihnen, die Naturproducte und das Klima; wären nur nicht die Klagen des Verfassers gegen seine Vorgesetzten mit so vielem Unwillen und in so beleidigenden Ausdrücken hingeworfen.

Unter den neuen geographischen Arbeiten verdient die Karte *der ganzen* Welt, welche Arrowsmith auf acht großen Blättern

ausgegeben hat, als die beste jetzt existirende Arbeit dieser Art, geführt zu werden. Ihre Projection ist zum Vortheil des Seeers die geradlinige, von Gerard Mercator zuerst angewandte, durch zwar in den höchsten Polargegenden die Gestalten auseander gezerrt erscheinen, hingegen die relativen Richtungen iben, und durch vortreffliche, hier beigefügte Maßstäbe leicht ichtigt werden können. Von dem Nachfolger des Geographen fferys, Herrn Faden, hat man in einigen Jahren eine auf hren Blättern ausgeführte Karte von Südamerika zu erwar, wodurch diese Hälfte der neuen Welt gleichsam eine neue estalt gewinnen wird, indem der Herausgeber sich im Besitz r besten handschriftlichen Hülfsmittel befindet, die ihm von panien aus mitgetheilt worden sind.

Zu den Büchern, welche über den jetzigen Zustand der Bekerung in Nordamerika ein neues Licht verbreiten, gehört unseitig die in Amerika selbst zu Elisabethtown gedruckte amerikasche Geographie von Jedidiah Morse, welche die vollständigste tistische Uebersicht der vereinigten Staaten gewährt, und sich s auf die kleinsten Gegenstände einläßt, aber desto summarier in einem Anhange über die ersten Linien der Geographie r alten Welt hinwegeilt. Die allgemeine Statistik war bisher d ist im Grunde noch eine von den Engländern wenig gennte Wissenschaft. Ihre eigene Insel und deren Dependenzen regten fast allein in dieser Hinsicht ihre Aufmerksamkeit; hier nnten sie allenfalls die Trockenheit der geringfügigsten Details tragen, die ihnen, wenn es andere Länder betraf, lange Weile achte. Ein Werk, das indessen mit den seltensten Kenntnissen ch die Vorzüge eines lebhaften Vortrages verbindet, ist des ürdigen alten Pennant's statistisch-antiquarische Sammlung n Bemerkungen über London, womit er seine lange schriftellerische Laufbahn rühmlichst beschließt, und durch den beständigen Contrast des alten mit dem jetzigen London, die Aufmerkmkeit der Leser auf das angenehmste unterhält. Einiges Verienst kann man auch der kleinen Beschreibung von Lymington nd der Insel Wight nicht absprechen, die Herrn Warner zum Verfasser hat. Die Ausführlichkeit, womit Pillington das mellreiche Derbyshire beschreibt, kann ihm vielleicht zum Vorwurf ereichen; allein die Sorgfalt, die er auf die Einsammlung seier Materialien verwendet hat, gewährt doch einige Schadloshaltung für die Dürre, die man hier und da bei seinen anti-

quarischen Untersuchungen verspürt. Die malerischen Gegenden dieser Grafschaft, ihre Gebirge, ihre sonderbaren unterirdischen Gänge und Höhlen, ihre Bergwerke und Manufakturen sind Gegenstände, deren genauere Beschreibung dem wißbegierigen Leser willkommen bleibt, wenn es ihn auch nicht so sehr interessirt, die Genealogie eines jeden Gutsbesitzers zu erfahren.

Seit einiger Zeit scheint indessen die Nothwendigkeit sich solidere Kenntnisse vom festen Lande zu verschaffen, als man etwa in Salmon's geographischer Grammatik antrifft, das Studium der Politik und Statistik auch den Engländern näher zu legen. Das Verdienst, hierzu die erste Hülfe dargeboten zu haben, war einem Ausländer, Herrn Hofrath Zimmermann in Braunschweig, vorbehalten, dessen political Survey of the present State of Europe noch immer das beste statistische Werk der Engländer bleibt, wenngleich neuerlich vier Tabellen in groß Folio mit einer dazu gehörigen Einleitung in Quart erschienen sind, die von den auffallendsten Schnitzern wimmeln. Vermuthlich, um dieser Unwissenheit abzuhelfen und die jungen reisenden Engländer von dem Vorwurfe zu befreien, daß sie aus Mangel an Vorkenntnissen selten klüger wiederzukommen pflegen, hat ihnen ein anderer Ausländer, Graf Berchtold, in zwei niedlich gedruckten Bänden eine Anweisung ertheilt, wie sie von dem Zustande der Länder, die sie bereisen, Erkundigung einziehen sollen, und ihnen zu dem Ende einige tausend Fragen unter allerlei Rubriken vorgeschrieben. Einsichtsvolle und denkende Männer werden, wenn sie auch diese allzusehr ins Kleine gehende Vorschrift entbehren können, doch im zweiten Theile den Auszug aus Stuck's allgemeinem Verzeichniß der Reisebeschreibungen brauchbar finden; da hingegen solche Schriftsteller, wie der Verfasser einer gewissen Introduction to the Knowledge of Germany, auch durch die Beantwortung aller Fragen, die der Graf aufwirft, die Ausbreitung zuverlässiger Kenntnisse nicht befördern würden, weil doch immer eigene Beurtheilungskraft dazu gehört, sich auch nur eines solchen Schema's zweckmäßig zu bedienen.

Die neue Schweizerreise des durch seine Schriften schon rühmlich bekannten Coxe ist eine der vorzüglicheren Erscheinungen in diesem Fache der englischen Literatur. Man muß sie sorgfältig von seinen vorigen Sketches unterscheiden, da der Verfasser sich seitdem nicht nur in Graubünden, sondern auch 1785 und 87 abermals in den Cantons aufgehalten, und seine ehe-

aligen Beschreibungen folglich in vielen Stücken erweitert und richtigt hat. Das jetzige Werk ist daher auch wenigstens noch nmal so stark geworden, als die Skizzen und läßt sich sehr ut lesen. Desto leerer ist die Reise des Capitains Sutherland rch die Meerenge von Gibraltar nach verschiedenen Häfen im ittelländischen Meere, bis nach Smyrna und Constantinopel, bei er zugleich die Hauptereignisse der Campagne von 1788 gen die Türken erwähnt. Eine leichte Beschreibung in Brie- n von einer Reise nach Paris, Cherbourg und Ermenonville t wenigstens das Verdienst einer jugendlichen Wärme der Em- indung. Doch wir beschäftigen uns lieber mit den Nachrich- n von entlegneren Ländern, die wir jetzt beinahe nur von Eng- ndern und Franzosen, und seit der politischen Verwirrung in ankreich, wahrscheinlich nur noch von den ersteren allein er- lten können. Luffmann's Beschreibung der Sitten und Le- sart der weißen und schwarzen Einwohner von Antigua, so lerhaft sie in Absicht der Schreibart sein mag, gibt wenig- ns einen richtigen Begriff von diesem Gegenstande, den Mo- on in seinen Manners and Custome of the Westindia is- nds beinahe noch anschaulicher, aber auch noch ekelhafter und mper, ausmalt. Von einer weit höheren Gattung, sowol s Styl als Beobachtungsgeist und Auswahl der Gegenstände rifft, ist Franklin's interessante Reise von Bengalen nach Per- n, worin er uns besonders von der häuslichen Lebensweise der rser ein desto getreueres Gemälde entwirft, da er selbst acht onate lang in Schiras in einer persischen Familie zugebracht d dadurch Gelegenheit gefunden hat, allerlei Bemerkungen zu mmeln, die man bei anderen europäischen Reisenden vergebens chen würde. Verglichen mit diesem Werke, erscheint das Ge- isch des französischen Grafen de Ferrieres-Sauveboeuf in ei- m sehr nachtheiligen Lichte. Von weiterem Umfange, hinge- n auch nur von der Oberfläche geschöpft, ist alles, was Herr uintin Crawford in seinen eben herausgekommenen Sketches the Hindoos erzählt. Seine Nachrichten von den Indiern, rer älteren und neueren Geschichte, ihrer Bauart, den Kasten- er Stämmen, den Büßern, der Religion und Mythologie, der elehrsamkeit und Sternkunde ihrer Braminen, den Volkssitten nd den politischen Verhältnissen der verschiedenen indischen Staa- n, enthalten zwar für den eigentlichen Kenner wenig Neues; lein der großen Masse von Lesern kann es immer lehrreich und

willkommen sein, das unter einen Brennpunkt gesammelt zu se… hen, was sie sonst aus hundert Bänden zusammensuchen müßten.

Afrika, das uns näher liegt als Indien, war uns bish… in einem weit höheren Grade unbekannt; sein Inneres kannten wir fast gar nicht anders, als aus den Schriften der Alten un… aus der Geographie des Nubiers el Idrisi. Der rohe Zustand der dortigen Völker, ihre Absonderung von einander, ihre be… ständigen Kriege, die Sandwüsten, in denen die bewohnbaren Flecken wie Inseln im Meere zerstreuet liegen, die brennend… Hitze, die Menge der reißenden und giftigen Thiere, Alles schreckte die Europäer von der Erforschung dieses Welttheiles zurück. Es war so viel leichter, blos die Küsten zu beschiffen, dort Han… delsposten zu errichten und den Einwohnern ihre Elephanten… zähne, ihre Goldkörner, ihre Gefangenen und Sclaven für Me… sing und Schnecken abzukaufen! Vieles mußte zusammenwir… ken, ehe der Untersuchungsgeist auf einen Gegenstand geleitet ward, den der Eigennutz als unergiebig aufgegeben hatte. Allmälig wirkte jedoch die Liebe zur Naturgeschichte, der Wunsch, die Geographie zu vervollkommnen und die physische Natur des Menschen nach allen seinen Abarten vollständiger zu erforschen, und in einem gewissen Grade auch die für die unterdrückten Völker von Guinea rege gewordene Menschenliebe. Wir mögen nicht untersuchen, wie viel leidenschaftlicher Selbstgenuß bei allen diesen edleren Motiven mitgewirkt habe, um das wichtige Geschäft der Untersuchung von Afrika in Gang zu bringen; im Gegentheil, diese Triebfeder soll uns heilig und ehrwürdig sein, wenn sie Gutes wirkt, weil ohne sie Nichts gewirkt werden kann. Nachdem Masson, Thunberg, Sparrmann, Gordon, le Vaillant, Desfontaines, Poiret und andere Naturforscher es an verschiedenen Punkten von Afrika versucht hatten, in das Innere zu dringen, und von ihren Streifereien mit neuen Schätzen des Wissens beladen zurückgekehrt waren, trat in England eine Gesellschaft zusammen, die sichs zum Geschäfte wählte, Männer aufzusuchen, denen sie die Erforschung dieses Welttheils anvertrauen könnte. Von ihren Geldbeiträgen unterstützt, ging Ledyard, ein Amerikaner, der mit Cook als Corporal der Seesoldaten und späterhin zu Fuß nach Jakutsk gereiset war, nach Aegypten, und sammelte dort allerlei Nachrichten von den Karawanen, die mit Sclaven aus dem Innern der Negerregion alljährlich nach Kairo kommen. Schon stand er im Begriff mit

einer solchen Karawane jene unbekannten Länder zu besuchen, als eine Krankheit und seine eigene ungeschickte Curmethode ihn hinwegraffte. Lucas, ein königlicher Dolmetscher, der das Arabische fertig sprach, ging nach Tripoli in der Berberei und begleitete eine Karawane einige Tagereisen weit, bis an die südliche Grenze des tripolitanischen Gebiets; allein ein Krieg zwischen dem Pascha und einigen wandernden arabischen Stämmen versetzte ihn in die unangenehme Nothwendigkeit, unverrichteter Dinge zurückzukommen.

Indessen sammelte Lucas doch von einigen mohammedanischen Sheriffs eine so umständliche Nachricht von den inländischen Reichen Bornu, Kaschea und Tombuktu, die mit gewissen anderen der Gesellschaft durch einen ganz verschiedenen Kanal aus Marokko zugekommenen Berichten so völlig zutraf, daß der geschickte Major Rennel, dessen vortreffliche Karte von Indien allgemein bekannt ist, aus diesen Angaben, verglichen mit dem nubischen Geographen, dem Leo, und dem genauen D'Anville, eine Karte vom Innern des nördlichen Afrika entwerfen konnte. Die Gesellschaft ließ sowol die Karte und das dazu gehörige kritische Memoir, als auch die von Ledyard und Lucas eingesammelten Nachrichten drucken, — nicht um das große, wißbegierige Publikum damit zu beschenken, und die Masse gemeinnütziger Kenntnisse durch diese Publicität zu vergrößern, sondern — um jedem Mitgliede ein Exemplar zustellen zu können. Da indessen diese Maßregel wenigstens nicht auf Geheimhaltung abzweckte, so muß man es der Gesellschaft immer noch gewissermaßen Dank wissen, daß dadurch ihre Bemühungen, wenn gleich nicht absichtlich, doch zufällig, bekannt geworden sind. So wenig auch bisher durch diese Association geleistet worden ist, so dient doch selbst dieses Wenige zum Beweise von der Reichhaltigkeit des inneren Afrika und zugleich von der Möglichkeit es näher zu erforschen. Wir enthalten uns billig, mehr von diesem Buche zu sagen, da es sich in drei verschiedenen Uebersetzungen bereits in den Händen unsres Publikums befindet. Einige Zeit vor der Entstehung dieser Gesellschaft, von welcher wir immer noch hoffen, daß sie künftig mehr werde leisten wollen, reisete der Lieutenant Paterson in vier verschiedenen Richtungen vom Vorgebirge der guten Hoffnung, bald nordwärts bald ostwärts, bis zu den Kaffern, und lieferte (in einem dünnen, mit Auszügen *aus Sparrmann's Reise* und mit dessen Karte vermehrten

Quartbande) eine ziemlich trockne Nachricht von diesen Exkursionen, die als ein Bild der Dürre jenes Landes gelten kann, wo den Reisenden nur der Anblick neuer Pflanzen und Thiere für die todte Einförmigkeit der unbewohnten Wüsteneien entschädigt.

Es bleibt uns nun noch übrig, zwei andre Reisende zu erwähnen, die, wenn man ihre Glaubwürdigkeit nicht angefochten hätte, unstreitig unter den interessanten Schriftstellern dieses Jahres eine Stelle verdienen würden; wir meinen den neueren Erforscher der Quellen des Nils, James Bruce, und den polnischen Abenteurer, Benjowsky. Die Erwartungen des Publikums in Ansehung des Ersten waren auf das höchste gespannt, indem er seiner Arbeit eine Reife gegeben hatte, die selbst der strenge Horaz nicht fordert; statt der berühmten neun Probejahre waren 15 verflossen, seitdem Bruce von seinen Reisen zurückgekommen war. Es ist beinahe unmöglich, einer durch die Zögerung und die von Zeit zu Zeit immer wieder versprochene Herausgabe so bis aufs äußerste getriebenen Erwartung ein Genüge zu leisten; dies liegt in der menschlichen Natur, und Leute von lebhafter Einbildungskraft haben sich schon in ihren Erwartungen vom Anblick des Oceans getäuscht gefunden, weil der bestimmte Horizont ihr dunkles, unbegrenztes Ideal oder vielmehr den Nichtbegriff, den sie davon hatten, nicht ausfüllen konnte. Bei einer gewissen und zwar nicht kleinen Klasse von Lesern war Bruce schon im voraus verurtheilt, weil er das Unglück hatte, jenseits der Tweed geboren zu sein. So groß ist der Haß gegen Schottland, seine Einwohner und seine Gelehrte, daß Bruce, ob er gleich seinem Stolze Gewalt anthat, um den Männern, die den Ton angeben, den Hof zu machen, dennoch, so wie er den Rücken wendete, als Scotchman verhöhnt und verspottet ward. Die bedächtlichen Wortklauber, die zudringlichen Fragegeister, die kleinlichen Anekdotenjäger hatte seine desultorische Lebhaftigkeit stutzig gemacht, sein Stolz empört, seine Ueberlegenheit leichtfertig zum Besten gehabt. Die Rache der kleinen Geister war schnell; und ganz England wußte Jahrelang vom Lügner Bruce und seinen erdichteten Abenteuern zu sprechen, eh' eine Zeile seines Werkes erschien. Endlich trat er ans Licht, und rechtfertigte alle Beschuldigungen, die man dem Verfasser gemacht hatte. Hier rügte man die unerträgliche Eitelkeit, womit er von seinem Abstamm, von seiner Person und Statur, von seinem tapfern Muth, seinem Glück bei den Damen, und seiner Gegenwart

des Geistes in Gefahren spricht. Hier spottete man über die hyperbolischen Complimente, die er an Georg III. verschwendet, und über die Gesundheiten, die er in einem Anfall von Schwärmerei aus dem Quell des Nils getrunken haben will. Dort warf man ihm unvereinbare Widersprüche vor, bekrittelte seine Citationen, rechnete ihm nach, wo er sich verrechnet hatte, bezweifelte die Echtheit seiner Zeichnungen, deckte die ungeheuren Fehler seiner hochgepriesenen Karte auf, gab zu verstehen, daß er nicht die echten, rechten Quellen des Nils gesehen habe, und wies in Guthrie's geographischer Grammatik die Karte nach, aus welcher die seinige gestohlen sei. Dann versicherte man wieder, derselbe Mann habe unmöglich beides zugleich, das Buch und die Karte, verfertigen können; man warf ihm Undank gegen seine Gehülfen vor, man zeigte, daß er zum Schriftsteller verdorben sei, nicht wisse, was zur guten Composition gehöre, und nannte ihn den Ktesias, nicht den Xenophon unserer Zeit.

Es ist nicht zu läugnen, daß von diesem bittern Tadel das Meiste so sichtbarlich gegründet war, daß nicht nur die unbillige und übertriebene Kritik dadurch ebenfalls einen Anstrich von Wahrheit erhielt, sondern auch alle die gehässigen Folgerungen ohne Bedenken zugegeben wurden, die es den Feinden des schottischen Reisenden daraus herzuleiten beliebte. Ihrer Geschäftigkeit mußte es daher gelingen, den Credit seines Buches zu vernichten, und theils die Glaubwürdigkeit des Verfassers, theils sogar seine schriftstellerische Fähigkeit und seine Gelehrsamkeit unwiderbringlich zu beflecken. Es war indeß bei dieser Verschwörung gegen seine literarische Reputation bemerklich, daß gerade diejenigen Personen, die (ob sie gleich in der englischen gelehrten Welt auf den obersten Stühlen saßen) in ihrem Leben nicht zehn Zeilen für den Druck geschrieben hatten, am meisten vom elenden Styl des Schottländers zu sprechen affectirten; und dies ist so sehr der Gang der Leidenschaften, daß es uns nicht Wunder nehmen müßte, wenn auch die Narren über seine Eitelkeit, die Ignoranten über seine gelehrten Schnitzer, und die Abschreiber über seine Mährchen am lautesten triumphirt hätten. Die allgemeine Stimme des Publikums verurtheilte das Buch, ob es gleich mehre Editionen erlebte, und lieferte dem satyrischen Peter Pindar ein neues Opfer in die Hände.

Die launige Art der Engländer, ihr Mißfallen zu erkennen zu geben, war besonders an dem Benehmen eines in London *sehr bekannten Mannes auffallend*, der in den ersten Tagen nach

der Herausgabe des Buches, sein Exemplar dem Buchhän
um den halben Preis zurückgab, indem er zugleich äußerte,
er lieber diese Einbuße leiden als das Buch behalten wolle,
überzeugt zu sein vorgab, daß der Buchhändler es nicht um
halbe Geld wieder loswerden könne. Fast möchte man glau
daß die Ehrenrettung eines so verschrienen Schriftstellers
Wagestück sei, und daß man die Beschuldigung, der Para
auf sich ziehen wolle, indem man ihn in Schutz nehme. A
im Grunde ist es leicht, seine Vertheidigung zu führen,
man sein Werk ohne Vorurtheil gelesen hat. Gibt ma
daß die Eigenliebe des Verfassers ihn verleitet hat, zu viel
mit zu großer Selbstzufriedenheit von sich zu sprechen; d
ihm in mancherlei Rücksicht an Vorkenntnissen und besonde
vertrauter Bekanntschaft mit den Schriftstellern des Alter
fehlte, ob er sich gleich den Anstrich des tiefgelehrten M
gern zu geben scheint; daß er mit grenzenloser Eifersucht
Entdeckungen oder Beobachtungen, blos weil er sie machte,
übertriebenen Werth beilegt und mit Geringschätzung von A
spricht, die ihm da oder dort zuvorgekommen waren; d
Construction seiner Karte wirklich fehlerhaft, die Abbildung
zweihörnigen Nasehorns aus dem einhörnigen des Büff
macht, und die der gehörnten Schlange aus einem ältern
nachgestochen ist; endlich daß der Styl fast durchgehends e
weit getriebene Sorglosigkeit verräth und durch das ganze
eine ekelhafte Anhängigkeit an die allergröbsten Begriffe vo
spiration affectirt wird, so oft von den Religionsbüchern d
den und Christen die Rede ist; — gibt man dies alles
bleibt dessen ungeachtet in diesen fünf Bänden ein solcher
thum von Kenntnissen und Nachrichten, welche beinah ein
Fach des menschlichen Wissens erweitern, daß der Leser
Belehrung werth ist, der nicht die kleinen Flecken, welche n
liche Unvollkommenheit verrathen, in einem Werke von
Umfange gern übersieht.

In dem Theile, der von Aegypten handelt, kommen
derungen von arabischen Horden vor, deren Authenticit
uns durch das mündliche Zeugniß eines Reisenden bewähr
uns versicherte, daß kein Reisebeschreiber vor Bruce die
so wahr und anschaulich dargestellt habe. Wer auch nu
germaßen mit schriftstellerischer Composition bekannt ist, wi
stehen müssen, daß dieser schnelle Blick, womit Bruce di

n charakteristischen Züge auffaßt und unmittelbar aus der Na-
: gegriffen hinstellt, schlechterdings durch keine Phantasie sich
chahmen läßt. Ein Mann, der so dichten könnte, wäre das
under der Welt; allein in England, wo eine gelehrte Kabale
s Publikum überreden wollte, Macpherson habe den Ossian
macht, da konnte sie auch wol behaupten, daß solche Gemälde
e die vom Ras-Michael-Suhul, vom Tekla Haimaunt, von
hebra Maskal, von Fasil und hundert Andern, die nicht etwa
f ein Paar Seiten zusammengerückt, sondern durch das ganze
uch in einzelnen Zügen in die Geschichte verwebt dastehen,
ße Erfindungen wären. Der vernachlässigte Styl des Verfas-
s ist hier ein wichtiges Argument für seine Glaubwürdigkeit.
it etwas mehr Schönschreiberei wäre es ein Leichtes gewesen,
ner Erzählung mehr Zusammenhang und Einheit zu geben,
d den Lesern die Kritik zu erschweren. So wie alles jetzt hin-
worfen ist, sieht man deutlich, daß es Stellen aus dem Tage-
che sind, die frisch nach der That geschrieben wurden. Es
lt ihnen wahrlich nicht an Energie, an origineller und indivi-
eller Bezeichnung, die nur aus unmittelbarem Anschauen der
egenstände fließen konnte. Seine Charakter sind Romancha-
ktern so unähnlich, als es nur möglich ist, so voll Inconse-
enz und Widerspruch als ihre Leidenschaften in einem ungezü-
ten Stande der Barbarei sie hervorbringen müssen, und so
sammenhängend, wenn man die Triebfedern, die einzig und
ein in ihnen wirken können, nicht aus dem Auge verliert.
elbst derjenige Theil, den die meisten Leser als langweilig über-
lagen, und den sogar die englischen Recensenten mit keiner
ylbe erwähnen, der Theil, der die abyssinische Geschichte ent-
lt, muß Jedem, der sich eine genaue Kenntniß des Menschen
s den verschiedenen Entwicklungen, die durch die jedesmaligen
cal-Verhältnisse entstehen, abstrahiren will, so anziehend wer-
n, daß er das Buch nicht eher als nach vollendeter Durchle-
ng aus den Händen legen kann. Wenn man bedenkt, aus
lchen unvollkommenen Materialien Bruce diese Geschichte ent-
nen mußte, so entschuldigt man es leicht, daß sie nur stellen-
eise mit Begebenheiten und Details die Aufmerksamkeit belohnt,
d nur durch einen schwachen chronologischen Faden zusammen-
ingt. Man hätte zwar über die physische und moralische Be-
affenheit der Abyssinier und über den Zustand ihrer Künste
d *Kenntnisse etwas im* Zusammenhange gewünscht; allein der

Umstand, daß alles hierher Gehörige nur zufällig und vereinzelt, wie es die Reisegeschichte des Verfassers mit sich bringt, eingeschaltet ist, gibt doch seiner Erzählung eine innere Wahrheit, welche aller Zweifelsucht unüberwindlich ist. Bruce war nicht Naturforscher, und in so fern müßte man es ihm zum Verdienst anrechnen, daß er so viel für die Naturgeschichte gesammelt hat, wenn nicht die Sarkasmen der englischen Naturforscher von Profession ihn veranlaßt hätten, von dem Theile dieser Wissenschaft, der ihm fremd geblieben war, mit Verachtung und von ihren freilich nur mechanischen Verehrern mit Wegwerfung zu sprechen. Allein wie sollte es ihn, der alles aus Ruhmsucht unternommen hatte, den leidenschaftlichen, stolzen, auf Achtung eifersüchtigen Mann, nicht zum äußersten Unwillen reitzen, sich im voraus von Menschen verurtheilt zu hören, die ihre Wissenschaft als Monopol betrachteten, die Jeden, der sich nicht ganz unbedingt unter ihr Zepter beugte, mit der Bitterkeit des Neides verfolgten, ja sogar, um ihren Ruf nicht verdunkelt zu sehen und doch auch das Ansehen von Beförderern der Wissenschaft zu behalten, nur rohe, ungebildete Subalternen in alle Welttheile schickten, und die Anstellung von gründlichen Gelehrten bei den neuesten Weltumschiffungen und anderen auf Kosten der Regierung veranstalteten Entdeckungsreisen, durch den Einfluß ihrer Kabale hintertrieben? Die Geographie, die Menschen und Völkerkunde, die Philologie, die Naturgeschichte, die Handelswissenschaft und die Nautik verdanken dem schottischen Reisenden die wichtigsten Beiträge, wenn es schon Thorheit war, die Besichtigung der Nilquellen für die Krone seiner Thaten zu halten; und Bruce wird mit Dank gelesen werden, wenn die erschlichene Reputation seiner Widersacher, nach vergeblichem Harren auf ihr nunmehr weit länger verzögertes parturiunt montes, sich in Dunst aufgelöset haben wird.

Von Benjowsky's Memoiren, die bei uns durch drei verschiedene Uebersetzungen bekannt geworden sind, verdient es angemerkt zu werden, daß, ob sie gleich zuerst in England und in englischer Sprache erschienen, die Handschrift des Verfassers doch französisch abgefaßt gewesen ist. Der polnisch-ungarische Abenteurer darf mit Bruce, ungeachtet unserer zufälligen Zusammenstellung, nicht in eine Classe kommen. Was uns sein Werk interessant macht, ist eigentlich nur die Geschichte seines wilden, thatenvollen Lebens, das Schauspiel, welches sie uns darbietet,

von einer zu leidenschaftlichen Handlungen gemißbrauchten Kraft, die immer hinreichend war, den Mann im Augenblick der Gefahr oder der Entscheidung zur besten, seinen Zwecken angemessensten Wahl zu leiten. Wissenschaftliche Nachrichten, Erweiterungen der Erfahrungskenntnisse, die im Bruce die Hauptsache sind, bleiben in diesen Memoiren nur Nebenwerk, und der Egoismus des Sarmaten ist ungebildeter, plumper, gefühlloser, widriger, als der des edlen, ritterlichen Schotten. Was man für Benjowsky's Glaubwürdigkeit sagen kann, hat der Verfasser dieses Aufsatzes an einem andern Orte geäußert *); hier mag es hinreichend sein, noch die Bemerkung hinzuzufügen, daß diejenigen Werke, deren Inhalt man dem Publikum im voraus verdächtig macht, unstreitig lange nicht so gefährlich sind, als jene Alltagsleiereien von Reisenden und Menschenforschern, die kein Mensch in Zweifel zieht, weil sie keine hervorstechenden Züge haben, und deren Bemerkungen irre führen müssen, weil man sie nicht durch den Charakter des Beobachters berichtigen kann.

Jetzt wird es Zeit sein, das lange Verzeichniß der englischen Schriften von diesem Jahre mit einer Uebersicht derjenigen Werke zu schließen, womit sich die Literatur der Insulaner aus der französischen, deutschen und aus andern ausländischen bereichert hat. In allen Fächern der Schriftstellerei haben sich die Uebersetzungen in einem merklich steigenden Verhältnisse vermehrt. Wir können sie hier nur im Vorbeigehen berühren, ohne uns bei dem Werth der einzelnen Arbeiten aufzuhalten. Die in die Geschichte gehörigen Uebersetzungen sind die zahlreichsten. Wir haben eine Verdolmetschung der Oeuvres posthumes Friedrich's II.; eine von der Correspondenz Joseph's II. mit D'Alton; eine von Mirabeau's histoire secrette, von den portraits de l'Assemblée nationale, von den Briefen der Madame Elisabeth von Baiern, von de la Veaux' Leben des Königs, von Göthens Denkmal Ulrich's von Hutten, von Pütter's deutscher Reichsgeschichte, und von Archenholzen's Gemälde von England und Italien, aber nicht aus dem Original-Werk, sondern nach einer höchst fehlerhaften französischen Uebersetzung gemodelt, wobei man nicht der zweiten verbesserten Ausgabe, sondern der ersten gefolgt ist, und fremde von dem Verfasser nie gesagte Dinge eingeschoben hat. Andere wissenschaftliche Werke des Auslandes, z. B. le Clerc de

*) In dem Aufsatze: über historische Glaubwürdigkeit.

sept Chênes, Religion der Griechen, Ohsson's Beschreibung des osmannischen Reichs, Lavater's physiognomische Fragmente, Antoni's Abhandlung vom Schießpulver, Lavoisier's Grundlinien der Chemie, Hellot's Wollfärberkunst, haben ebenfalls ihre Uebersetzer gefunden. Unter den belletristischen Schriften finden wir Uebersetzungen von St. Pierre's Paul und Maria aus seinen übrigens höchst erbärmlichen Etudes de la Nature; von Engel's Edelknaben, der den englischen Kritikern nicht recht behagen will; von de Lilles Jardins, von le Grand Contes Normands, und von des alten griechischen Bischofs Heliodorus Theagenes und Chariklea. Die Briefe der Frau von Stael über Rousseau, die Geschichte von Brisson's Gefangenschaft unter den west-afrikanischen Beduinen, die Reise des Herrn de Non, die Briefe von le Couteur über Indien, le Valliant's Reisen in Afrika, und die Reisen eines holländischen Officiers in Schweden wurden ebenfalls in diesem Jahre ins Englische übersetzt. Ein Herr Gough übersetzte Camden's Britannia aus dem Lateinischen; Madan lieferte von neuem den Juvenal und Persius, die schon mehrmals übersetzt worden sind; Parry übersetzte de la Tour's Leben des Scipio Africanus und des Epaminondas, Gladwin die Reisebemerkungen des Khojeh Abdulkurrihm, der Nadir Schachs Leibarzt war, aus dem Persischen, und Sir William Jones, der Oberrichter in Bengalen, ein indisches Schauspiel, Sacontala, welches vor neunzehnhundert Jahren in der heiligen oder Sanskritsprache der Indier geschrieben worden ist, und in mehr als einer Rücksicht unter uns bekannt zu werden verdient.

Geschichte der englischen Literatur vom Jahre 1791.

Vortheile und Nachtheile der Schriftstellerei. Obliegenheit der Unverletzbarkeit der Vernunft. Englische Preßfreiheit. Ungegr Furcht vor Neuerungen, wo man Alles prüft und öffentlich ve Anmaßungen der Regenten, der Staatsbeamten und der Recen Einschränkung des Urtheils über die englischen Kritiker in einem v Bande dieses Werkes. Billigkeit und Kaltblütigkeit ihrer Untersuch Vergleichung der englischen und deutschen Literatur. Wir stoppel *schreiben.* Belege dieses Urtheils. Englische Discussion der Frage:

ist ein Libell? Hofkabale. Erskine und Bowles, über Libelle. Thomas Payne's Rechte des Menschen. Gährung in den Köpfen der Schriftsteller, der Hofleute und des größern Publikums, veranlaßt durch diese Schrift. Mißgriff der Critical Reviewers, und traurige Verirrung eines deutschen Recensenten bei dieser Gelegenheit. Mackintosh's Vindiciae Gallicae gegen Burke. Unzählige Gegner dieses alten Sophisten. Dessen Appellation an die alten Whigs. Komische Spöttereien über ihn. Miß Williams und Mr. Christie über die französische Revolution. Andere dahin einschlagende Schriften. Vorherverkündigung dieser Begebenheit in der Offenbarung Johannis. Der Apostel Paulus, ein Jakobiner. British Common Sense. Die Ueberschrift der englischen Verfassung, von Horne Tooke. Die Rechte der Könige. Das Gespräch des Landmanns. Lektionen für einen jungen Prinzen. Die entlarvte Faction, und verschiedene Schriften über die Nothwendigkeit der Reform in England. Schriften, welche das Hastingssche Verhör betreffen. Schriften über die Testacte. Burke ist auch hier intolerant. Predigten und Streitschriften über den Aufruhr in Birmingham. Verstockung vor dem Falle. Engherzigkeit, verbunden mit Verfeinerung der Sitten. Sclavenhandel durch eine Parlamentsacte abgeschafft. Risbett's Aufsatz über die Fähigkeiten der Neger, und moralische Unterweisung für diese Menschen. Rapport des Ausschusses des geheimen Raths, und Eigenschaften der darin aufgeführten Zeugen. Mrs. Barbauld's Gedicht gegen den Menschenhandel. Clarkson's neue Briefe. Vorschlag keinen Zucker mehr zu brauchen. Schriftstellerfehde über die Zurüstungen zum Kriege gegen Rußland. Nachtrag von politischen Satyren und Streitigkeiten. Statistiker. Sinclair und Mitford über die Kornacte. Clarendon's irländische Finanzen. Uebersicht des politischen Zustands von Schottland. Rayment's Berechnung der öffentlichen Einnahme und Ausgabe. Die Nationalschuld das Glück der Nation! Smeaton vom Hafen Ramsgate. Schriften über den ostindischen Handel und die Finanzen der Compagnie. Andere statistische Schriften. Annual Register 1790. Geschichte. Thomson's allgemeine Geschichte vom 8. bis 18. Jahrhundert. Rutherford's alte Geschichte. Robertson's historische Untersuchung über die Kenntniß der Alten von Indien. Lodge Erläuterungen der brittischen Geschichte. Hamilton's Verherrlichung der Torys unter der Königin Anna, und Verkleinerung des Herzogs von Marlborough. Zwei Skizzen der Regierung Georg's III. Berington's Schilderung der Regierungen Heinrich's II., Richard's und Johann's. Beatson's Geschichte des englischen Seedienstes seit 1727. Chalmers' Sammlung von Friedensschlüssen. Ueber die kleinen Tadler erhabener Denkmäler der menschlichen Geistesgröße. Whitaker's Kritik der Gibbonschen Geschichte. Gregory's und Priestley's Kirchengeschichte. John Robinson's Geschichte der Taufe. Dr. Campbell's Anmerkungen über Irlands Literatur- und Kirchengeschichte. Predigten und theologische Abhandlungen. Whitaker's Ursprung des Arianismus. Paley's horae Paulinae. Hawel's Versuche über die Zeugnisse, die charakteristischen Lehren und den Einfluß des Christenthums. Gray's Schlüssel zum alten Testament. Orton's Briefe an einen jungen Geistlichen. Gilpin's neue Uebersetzung des neuen Testaments. Erskine's und Collier's Erbauungsschriften. Stockdale's Predigten für Matrosen. Anzeige eini-

ger kleinen theologischen Schriften. Montajto's Commentar über den Jesaias. Hamilton's Paradoxien. Proceß des Dr. Gill. Literarisches Bedlam. Besuche aus dem Geisterreiche. Dr. Stearns' amerikanisches Orakel. Clement's Schlüssel zur Naturlehre. Dr. Edwards' wichtige Entdeckung des 18. Jahrhunderts. Essays. Ueber Krieg und Frieden. The Loiterer, von Austen. Neale, über die neuesten Sitten. Bennet, über weibliche Erziehung. Dr. Berkenhout's Briefe an seinen Sohn, über die Bildung auf Universitäten. Parson's, Winke über Hervorbringung des Genies. Briefe über Intoleranz. Falkland, über Bigotterie, Neuerungssucht und Unglauben. Belsham's Essays. Moore, vom Selbstmord. Moralische Aufsätze von Dr. Barry. Cooper's Traits. Poetische Essays. Seltenheiten der Literatur. Versuch über die Grundsätze des Uebersetzers. Verzeichniß der im Jahr 1791 in England übersetzt erschienenen Bücher.

Die schriftstellerische Thätigkeit hat, wie Alles in der Welt, ihre vortheilhafte und ihre schlimme Seite. Wenn es ein erfreuliches Schauspiel ist, das Bedürfniß der Geistesbildung so allgemein werden zu sehen, daß in einem Lande mehre Tausende von Menschen sich blos damit beschäftigen, ihm Befriedigung zu verschaffen, und zugleich ihrem eignen bildenden Triebe genug zu thun, indeß Hunderttausende aus allen Klassen sich mit den auf solche Art mittheilbar gewordenen Bildern und Begriffen zu bereichern, und ihr intellektuelles Wesen in den völligen Besitz seiner Vorrechte über die thierische Natur zu setzen suchen: so schmerzt es doch auch zugleich, den argen Unfug mit ansehen zu müssen, den ein Schwarm von unreifen oder schiefen Köpfen mit den 24 conventionellen Zeichen unserer Mittheilungskunst so unabläßig treibt, und wodurch nicht selten der schöne Zweck derselben verfehlt, und ein neues Chaos von Ungereimtheit geschaffen wird.

Diesen Mißbrauch abzustellen, ohne der Preßfreiheit zu nahe zu treten, wäre die eigentliche Aufgabe einer nach festen Grundsätzen wirkenden, und eben darum von der Mehrheit eines freien Publikums geehrten Kritik. Daß die Beeinträchtigung der Preßfreiheit und jede Einschränkung, womit man die heiligste, unverletzbarste Kraft im Menschen, die Vernunft, zu lähmen und unwirksam zu machen gesucht hat, anstatt der gewünschten Vervollkommnung der Menschheit, nur das Gegentheil gewirkt habe, ist an unzähligen Beispielen zu bekannt, um hier eines Erweises zu bedürfen. Aber auch das Recht hat kein Mensch, einem andern *zu verbieten*, von seiner Vernunft Gebrauch zu machen, wenn

dieser Gebrauch nicht offenbarer Eingriff in die Rechte eines Dritten wird; und über diese Fälle kann nur, darf nur ein rechtmäßiges Tribunal entscheiden, ein Tribunal von freien, redlichen, unbestochenen Richtern, welches öffentlich verhört und öffentlich richtet, ohne Ansehen der Person, ohne geheime Verhaltungsbefehle, und ohne Furcht vor Cassation, wenn sein Urtheil einer mächtigen Partei mißfällt. Dies sind die Grundsätze, die man in England befolgt, und deren Richtigkeit man anderwärts nichts als unverschämte Beispiele der gemißbrauchten und übermüthigen Autorität entgegensetzen kann.

Die natürliche Folge dieses Verfahrens liegt am Tage. Es gibt kein Land, wo Neuerungen weniger zu befürchten sind, als in England, weil man nirgends gelassener, gründlicher und sorgfältiger jede Meinung prüft; es gibt kein Land, wo bürgerliche Ehre sicherer ist, weil die Bestimmtheit der Gesetze ihr zur Schutzwehr gereicht, und keine Willkür einen Criminalproceß verhängen, oder den einmal anhängig gemachten seiner Entscheidung entziehen kann. Jeder einzelne Mensch, oder jede kleine Anzahl von Menschen, die es versuchen, ihre eigene Vernunft, wenn diese gleich auf einem hohen Grade der Vollkommenheit stände, zur despotischen Gebieterin über die Gesinnungen und Vorstellungsarten der Menge, oder auch irgend eines Einzelnen zu erheben, zwingen eben dadurch, ja vielmehr sie berechtigen den Andersgesinnten und Bedrückten, ebenso gewaltsam ihnen Widerstand zu leisten, und für die Rechte seiner eigenen Vernunft bis auf das äußerste zu kämpfen. Dort hingegen, wo Jedem sein Recht, eine eigne Meinung zu haben, unbestritten ist, kann keine Gefahr daraus erwachsen; denn jede Meinung bleibt so lange Meinung, bis sie allgemeine Stimme wird. Wo man physische Gewalt zu Hülfe ruft, um eine Meinung zu unterstützen, dort gibt man auch dem Gegner das Recht, sich eben dieses Beistandes zu bedienen, wenn und wo er kann. Wirklich müßte man aufhören von Recht, von Vernunft und von Gefühl zu sprechen, und diese Worte für leere Töne halten, wenn diese einfachen Grundbegriffe nicht als allgemein erwiesene oder eigentlich von selbst evidente Axiomen zugegeben würden. Einem jeden denkenden Wesen muß derjenige verdächtig werden, der seine Meinung, weil sie sein ist, und weil er sie für wahr hält, herrschend machen und eine entgegengesetzte, nicht durch Gründe, sondern *mit Gewalt* unterdrücken will. Dieser Egois-

mus sei blos herrschsüchtig, oder eingebildet dazu, es sei Hochmuth oder Fanatismus, oder Narrheit im Spiel dabei, so ist seine Wirkung ein Verbrechen gegen die Menschheit. Nie wird man dies unseren Mitbrüdern auf dem festen Lande laut und oft genug zurufen können, so lange es noch Menschen unter ihnen gibt, die entweder mit Krone und Zepter und bewaffneten Myrmidonen, oder mit dem noch intoleranteren Ministerial- und Dikasterial-Despotismus hergebrachter Formalitäten und Weisheit äffender Verlarvungen, oder endlich mit der lächerlichen Autorität der Recensentenpeitsche, von Millionen ihrer Mitbürger fordern, daß man ihnen eigene Einsicht und eigenes Gefühl opfern solle.

Ich habe in einem der vorigen Jahrgänge die Bemerkung gemacht, daß die Kritik der Engländer ihre großen Mängel hat, und einer gewissen Einseitigkeit unterworfen ist, welche zu falschen Beurtheilungen verleitet. Ohne dieses Urtheil hier zurücknehmen zu wollen, muß ich bekennen, daß es ohne Einschränkung ungerecht sein würde; wenigstens kommt die englische Kritik, wenn man sie mit demjenigen, was jetzt bei uns so genannt wird, vergleicht, auf eine Stufe zu stehen, wo man alle Ursache hat, sie in Ehren zu halten. Es geschieht zwar oft, daß man das Excentrische, das Eigenthümliche des wahren Genies, welches keiner Regel unterworfen sein kann, weil es selbst erst Regel für seine Gattung wird, nach einem conventionellen Maßstabe beurtheilt und sogar verwirft. Diese Gattung von Kritikern hatte Sterne im Sinne, wo er einen sagen läßt: „O das neue Buch, Mylord! es taugt ganz und gar nicht; ich habe mein Winkelmaß daran gebracht, und sollten Sie's wohl glauben, keine von seinen vier Ecken ist rechtwinkelig.“ Allein im Ganzen genommen gründet sich der Despotismus der englischen Reviews wirklich auf ihre milde und gerechte Regierung. Gewöhnlich kann sichs der freie Recensent am ersten gefallen lassen, daß der freie Schriftsteller seine eigene Meinung habe; er versetzt sich gern in den fremden Gesichtspunkt, freuet sich der neuen Ansichten, die ihm der Schriftsteller dort eröffnet, und tadelt nur die Incongruitäten, die ihn mit sich selbst in Widerspruch bringen.

Ohne Zweifel ist die allgemein anerkannte Freiheit zu schreiben und drucken zu lassen, und die lange Gewohnheit, oder der langwierige Besitz dieses Vorrechts, eine kräftig wirkende Ursache,

halb die Schriftsteller in England, ohne allen Vergleich mehr
furcht gegen das Publikum, mehr Gefühl von dem, was
n ihm schuldig sei, und mehr Selbstachtung, als die unsri-
n, zu erkennen geben. Nicht nur der ganze Ton ist milder,
higer, feiner; sondern die Literatur im Durchschnitt verräth
e Politur in Absicht der Sprache, eine Geübtheit im Den-
, eine Gewandtheit im Ausdruck, einen Kunstsinn der Schrift-
erei, dem wir allenfalls nur Gedächtnißkram, und dürre Ge-
e von Systemen, oder ekelhafte, mühsame Zergliederung ent-
n zu stellen wissen. Sprachrichtigkeit ist ein so seltenes Ver-
st unter uns, daß man es vergebens bei den meisten deut-
n Schriftstellern sucht, und am wenigsten bei denen antrifft,
gegenwärtig einer gewissen Celebrität genießen, weil sie sich
Wort gegeben haben, einander in ihren Aufsätzen große
nner zu schelten, und Vollkommenheiten an einander zu ent-
n, die außer ihnen Niemand gewahr wird, oder weil sie den
istgriff verstehen, sich irgend einer gangbaren gelehrten Zei-
g zu bemächtigen, und einander gegenseitig als Lichter Deutsch-
s in ihren Recensionen anzupreisen. Will man gar auf
l und Schreibart sehen, so muß man erstaunen, daß eine
ion, die große Muster wie Göthe, Wieland, Schiller, Garve
t, jährlich zweimal einen solchen Misthaufen von schlechtge-
ebenen, schlechten Büchern zusammenträgt, wie ihn unsere
verzeichnisse mit wenigen Ausnahmen liefern.

Wenn man unsere Literatur mit der brittischen noch ge-
er zusammenhalten wollte, so würde man überall eine ähn-
transcendentale Größe einzelner seltener Schriftsteller, und
tief unter der Mittelmäßigkeit fortkriechende Unvollkommen-
der Menge gewahr werden. Dieser Zustand unserer Litera-
hängt mit unserm bisherigen Nationalcharakter, mit unsern
fassungen, mit unserm Geschmack und unsern Sitten, und
alles wieder mit unserer Kritik zusammen. Der weise Kö-
Salomo sagte schon: es geschieht nichts Neues unter der
ne; und nach diesem weisen Spruche möchte man glauben,
er sich bei dem Neuen etwas Aehnliches mit demjenigen ge-
t haben könne, was im Kopf eines deutschen Polyhistors
m Begriff entspricht. Unsere Recensenten pflegen den Schrift-
ern unaufhörlich vorzuwerfen, daß sie ihnen nichts Neues
hlen, und gegen die meisten deutschen Schriftsteller, deren
ges Verdienst in noch nicht gesagten Factis besteht, mag der

Vorwurf nicht ganz unbillig sein. In andern Ländern hingegen sieht man mehr darauf, wie ein Schriftsteller denkt, wie er das Bekannte, durch neue Verknüpfungen seines denkenden Geistes, zu etwas ihm eigenthümlichem Neuen umbildet, und dem gegenwärtigen, immer neue Darstellung heischenden Zeitpunkt anpaßt. Unsere Bücher sind daher zum Nachschlagen, die englischen und französischen allein zum Lesen gemacht; wir stoppeln, sie schreiben und schaffen Ideen. Ein gebildetes Publikum will Gedanken, Reflexionen, Anregungen eines eigenthümlichen Ideenganges, zarte Berührungen, leichte Uebergänge, umfassende Blicke, mit Einem Worte, Geist und Gefühl, wo dem roheren, langsameren, durch Lage und Regierungsdruck gefesselten und verkümmerten nur grobe Speise, unmittelbar zu benutzender und zum nothdürftigen Unterhalt anwendbarer Unterricht, oder auch derbe Erschütterungen nöthig sind.

Man beklage sich nicht über die Strenge und Härte dieses Urtheils. Niemand verehrt mit größerem und reinerem Enthusiasmus als ich selbst, die schönen Blüthen, die edlen, reifen Früchte der deutschen Literatur; allein ihre seltene Vortrefflichkeit, ihre schneidende Eigenthümlichkeit, ihre Unübersetzbarkeit zeugen lauter als ichs sagen kann, von ihrem isolirten Dasein unter dem ungeheuren Haufen von Heerlingen, den geist- und saftleeren Beweisen unserer trägen Unkultur. Eben weil es einzelne Ausnahmen sind, muß man die verarmte Masse nicht für etwas Besseres, als sie werth ist, ausgeben wollen. Eben weil unsere Kritik nicht darauf ausgeht, den Ton der Literatur zu stimmen, über die Richtung, die bei uns die Schriftstellerei im Ganzen nimmt, mit Strenge zu wachen, den Fortschritt oder den Verfall ganzer Zweige der Wissenschaften anzuzeigen, das Subjektive vom Materiellen, den Geist vom todten Buchstaben zu unterscheiden, im Buche den Menschen, nicht im Menschen das Buch aufzusuchen: eben darum stehen wir noch so weit hinter den höchst kultivirten Nationen in Absicht auf das Ganze unserer Schriftstellerei zurück. Den Schriftstellern selbst, bis auf wenige Ausnahmen, noch mehr aber den Lesern, mangelt der Maßstab, womit Geistesprodukte gemessen werden müssen; der allgemeine Sinn, der Grad der allgemeinen Bildung und Empfänglichkeit kann daher nicht geschärft und nicht erhöhet werden; was Niemand kennt, wird Niemand verlangen; was die *gewöhnliche*, durch den Ton der Literatur nicht geübte Fassungs-

Kraft übersteigt, das läßt man ungelesen liegen. Nehmen wir unsern öffentlichen und Privatunterricht, unsere wissenschaftliche und sittliche Erziehung hinzu, vergleichen wir Lebensart, Wohlstand, Betriebsamkeit, Spontaneität der zahlreichsten Klassen bei uns und in England oder in Frankreich, so haben wir mehr Aufschluß als nöthig ist, um uns den Zustand unserer Literatur zu erklären, und vielleicht einige Hoffnung, daß die Schicksale, die auf unsere feudalischen Verfassungen wirken können, durch eine günstige Wendung zugleich den Volkscharakter bestimmen, und die Geisteskräfte zu einer schöneren, freieren und edleren Thätigkeit wecken dürften.

Die Frage, was ist ein Libell? welche auf die Preßfreiheit eine so wichtige Beziehung hat, wurde dieses Jahr auf Veranlassung verschiedener sehr freien Schriften, die mehre anzügliche, an persönliche Beschimpfung grenzende Stellen enthielten, sowol im Parlamente als im Publikum besonders ventilirt. Der Hof, der zur Freiheit der Britten scheel sieht, und gern jede Gelegenheit zur Erweiterung der Grenzen seiner Macht benutzt, war hier sehr geschäftig, den Begriff von Pasquillen und Libellen so bestimmen zu lassen, daß künftighin mancher politische Schriftsteller sich hätte scheuen müssen, in seinem freimüthigen Tone fortzufahren, die Maßregeln der Minister, die Verbrechen der Großen, und den Egoismus der noch Größeren zu geißeln. Allein ein jeder Eingriff in die einmal fest bestehenden Vorrechte des Volks ist in England das Signal zur mißtrauischsten Widersetzlichkeit. Aller Bemühungen ungeachtet, das Willkürliche aus dieser Rubrik der englischen Gesetze zu verbannen, blieb dennoch den Geschwornen (juries) ihr Entscheidungsrecht ungekränkt, und in diesem besteht das Bollwerk der bürgerlichen Freiheit. Erskine, der berühmte Rechtsgelehrte, schrieb und sprach gegen die den Richtern zu ertheilende Gewalt, das Gesetz auszulegen; und obgleich Bowles, mit aller juristischen Gewandtheit für die Richter und gegen die Geschwornen stritt, so hatte er doch die Stimmen des Publikums gegen sich. Man glaubte, es sei ungleich gefährlicher, die Dreistigkeit der Schriftsteller durch allzubeschränkte Verordnungen abzuschrecken, als ihnen, bei der Möglichkeit und Wahrscheinlichkeit der Strafe zu entgehen, zu wirklichen polizeiwidrigen Vergehungen Anlaß zu geben, da gegen diese doch, im erforderlichen Falle, so leicht von den Geschwornen erkannt werden könne.

Der berühmte Thomas Payne, Verfasser einer im amerikanischen Kriege herausgekommenen kleinen Schrift, Menschenverstand (Common Sense) betitelt, welche damals in den vereinigten Staaten gegen die Usurpationen des brittischen Parlaments von grosser Wirkung war, trat jetzt unter den unzähligen Gegnern des nicht minder berühmten Aristokraten Burke, mit seinem Aufsatz über die Rechte des Menschen (Rights of man) hervor, und schreckte durch die kühne republikanische Sprache, die er darin führte, und die man in England seit Milton's und Cromwell's Zeiten kaum mehr kannte, selbst die freien oder freigeglaubten Britten auf. Nun war es in England, daß ein Amerikaner, mit seinem Enthusiasmus für die Verfassung, die Amerika sich selbst gegeben hatte, die neue Regierungsform Frankreichs fast eben so sehr in Schutz nahm, als Edmund Burke sie zu verachten gesucht hatte. Man erstaunte, einen Schriftsteller zu lesen, der von Herzogen und Grafen, ja sogar von Königen, nur wie von einer jeden anderen, oder gar wie von einer schlechteren Art Menschen sprach, und ohne alle Verbrämung mit vielen Beispielen bewies, daß man ihrer in der Welt schlechterdings nicht bedürfe, ja daß sie die unnützesten, entbehrlichsten und theuersten Dinge auf Erden wären. Die geheiligten Personen selbst, ihre Höflinge, ihre Minister und deren Handlanger fühlten sich etwas betroffen, oder nach Maßgabe ihrer Empfindlichkeit schäumten und knirschten sie auch wol über seine Unverschämtheit, sie so bloß und ohne den geringsten Schleier hinzustellen; und Alles was Aristokrat war, oder wegen seiner Existenz von Aristokraten abhing, zitterte für das ehrwürdige, alte Gemäuer der Feudalität. Es entstand ein fürchterliches Zetergeschrei über Thomas Payne; man bot alle Waffen gegen ihn auf; man suchte jedes Mittel zu seiner Vernichtung geltend zu machen; er sollte vor Gericht des Verbrechens der beleidigten Majestät angeklagt werden; man miethete einen Menschen, der durch eine sogenannte Biographie, die voll der gehässigsten Beschuldigungen war, den Amerikaner um seinen guten Ruf bringen sollte, gerade als ob der gute Ruf des Königs Georg nur durch Recriminationen zu retten gewesen wäre. Man bot eine Legion kleiner Kläffer auf, die mit armseligen und mittelmäßigen Widerlegungen seiner Schrift angestochen kamen; man berief Volksversammlungen, um gegen seine Grundsätze zu *protestiren*, und Anhänglichkeit für die Verfassung von England

an den Tag zu legen; endlich ließ man den König selbst — so wichtig schien Thomas Payne seinen Gegnern! — durch eine hochtrabende Proclamation die Furcht des Cabinets und des Hofes verrathen.

Die Nation selbst theilte in diesem Augenblick mit ihnen etwas von dieser Besorgniß. Der Zeitpunkt, wo Frankreich durch den Sturz der aristokratischen Hydra und die Gründung seiner Freiheit eine so heftige Erschütterung erlitten hatte, schien zu einer Reformation in England, deren Nothwendigkeit man gleichwol ziemlich allgemein erkannte, nicht eben günstig zu sein. Die Weiseren im Volk — und unter Menschen, die freien Verkehr mit einander treiben, theilt sich die Weisheit schnell und leicht Allen mit — sahen voraus, daß man in England so wenig wie in Frankreich, die Grenzen einer Revolution würde bestimmen können, wenn man einmal den Anfang damit machte. Selbst der Nationalstolz und die Eitelkeit, die den Britten jetzt ihre Nachbaren, als Lehrmeister und Vorgänger in der Politik und Staatskunst betrachtet, beinahe verhaßt zu machen schienen, hätten leicht in der allgemeinen Gährung verschwinden, und der Evidenz der Wahrheit Raum geben können; alsdann wäre der Umsturz aller Ueberreste von Feudalität, deren es in England nicht wenige gibt, und mit ihnen zugleich, wegen des Mangels an inneren Ressourcen, worin England seinem bisherigen Nebenbuhler weit nachstehen muß, der Staatsbankerott unvermeidlich gewesen. Das in Collision kommende Interesse vieler und mächtiger Gesammtheiten, die eben, weil sie in England einen schon gemilderten Einfluß, einen begrenzten Wirkungskreis haben, dort der Freiheit und dem Glücke der Bürger im Allgemeinen weniger gefährlich scheinen, und in der öffentlichen Meinung tiefer eingewurzelt stehen, würde vielleicht in einem Zeitpunkte, wo man das Beispiel der französischen, rücksichtslosen Revolution vor Augen hatte, den Insulanern einen blutigeren Kampf, als sie noch je um ihre Verfassung, oder für den Ehrgeiz ihrer Könige gefochten, unvermeidlich gemacht haben. Die bürgerliche Freiheit der Einwohner Großbritanniens; der durch beispiellose Geschäftigkeit hervorgebrachte allgemeine Wohlstand; der während der Unruhen im übrigen Europa, durch den Frieden blühende brittische Handel; der Zuwachs an Macht durch Eroberungen in Indien, die kein rivalisirender europäischer Staat mehr hintertrieb, oder auch *nur erschwerte*; das stolze Gefühl eines Ge-

wichts in den politischen Verhältnissen von Europa, welches durch weise Schonung der Kräfte jetzt eher zunehmen als vermindert werden konnte: dies alles waren auch (und sind noch) wichtige Gründe, welche die allgemeine Ueberzeugung nach sich zogen, und bei der Mehrheit der Nation in die Empfindung gleichsam überzugehen schienen, daß eine Reform jetzt gefährlich, eine Revolution noch nicht dringend nöthig, mithin die Anwendung der Grundsätze, die der Königsfeind Thomas Payne in seinen Rechten des Menschen aufgestellt hatte, auf die englische Verfassung, vor der Hand noch verwerflich sei.

Die Art und Weise, wie sich die politischen Schriftsteller und die Kritiker in England über Payne und seine Schrift äußerten, war allerdings nach ihrem jedesmaligen Gesichtspunkte und ihrem politischen Glaubensbekenntnisse sehr verschieden. Die Critical Reviewers hatten allein das Unglück, durch die Uebereilung und Heftigkeit ihres Recensenten über den ersten Theil von Payne's Schrift, sich selbst das Gesetz machen zu müssen, so oft dieser Name nachher vorkam, in eine Art von Zuckungen zu gerathen, und sich ungefähr so zu geberden, wie orthodoxe und bigotte Christen, wenn sie unversehens den Teufel nennen. Die erbärmliche Ausflucht, jene großen Sätze der wahren Freiheit und Gleichheit, die jeder gesunden Vernunft in England und in ganz Europa eingeleuchtet hatten, geradehin Unsinn und Raserei zu nennen, weil die unvermeidliche Folgerung, daß alle Würden und Vorrechte einzelner Menschen zum Nachtheil der Menge durch Verjährung selbst keine Rechtmäßigkeit erlangen können, dem altgläubigen Eiferer für den Bestand der englischen Verfassung bange machte, — stach so auffallend gegen den gewöhnlichen ruhigen Gang der kritischen Beleuchtung ab, daß man unmöglich die Furcht eines eigennützigen Anhängers der Hierarchie darin verkennen konnte. Alle übrigen englischen Kritiker ließen den von Payne aufgestellten Grundsätzen volle Gerechtigkeit widerfahren, wenn sie auch über ihre praktische Anwendung verschiedene Urtheile fällten, und die nachlässige, selbst fehlerhafte Schreibart des Verfassers tadelten. Nur in Deutschland, nur in einem Lande, das kürzlich noch den Streitigkeiten dieser Art keinen Geschmack abzugewinnen schien, wüthete ein Recensent gegen die Rechte des Menschen und verbot es seinen Landsleuten, im echten Geiste der Alleinherrschaft, den verdammlichen und doch auch unbedeutend sein sollenden Payne zu lesen, der sich von

iesem Aristarchen gleichwol durch seine politische Ketzerei und die Verwegenheit, den „Staatsmann" Burke *) anzugreifen, die lei=enschaftlichste Züchtigung zugezogen hatte.

Der „Staatsmann" Burke, oder wenn man nicht mit der edantischen Prätension, die nur prächtig klingende Worte auf erathewohl braucht, den Lesern Staub ins Auge streuen will, er alte schwärmerische Phrasenmacher Burke, fand vielleicht aus einem andern Grunde so unzählige Opponenten, als weil es so icht war, seine inconsequenten Sophismen, und seine schwachen ngriffe auf die französische Verfassung zu widerlegen. Sein ächtigster Gegner, der Rechtsgelehrte Mackintosh, trug einen ollkommenen Sieg über ihn davon, der um so glänzender war, er um so glänzender war, da seine Vindiciae Gallicae ein un=iderlegbares Beispiel gaben, daß man, ohne sich ein anzügli=es Wort zu gestatten, mit männlicher Beredtsamkeit schreiben, nd zugleich bündig schließen, und ohne alle Spiegelfechterei der suitischen Dialektik sich streng an die Wahrheit, an die Streit=rage, an die Gründe dafür und dawider halten könne. Unan=etastet, unwiderlegbar und von ganz England mit einstimmi=em Beifall beehrt, steht jetzt sein Werk, und trotzt sogar der hernen Stirne derer, die sonst alles zu behaupten sich erdreiste=n, weil sie von Ehre und Achtung nichts mehr zu verlieren atten. Es ist hier nicht der Ort, und unser Publikum interes=rt sich auch nicht genug für die Zergliederung der vorzüglich=en anderen Widerlegungen der Burkischen Tautologien; es ist enug zu sagen, daß Tatham, Towers, Bousfield, Butler, Kostbonne, Pigott, Miß Woolstonecraft, Mrs. Macaulay Gra=am, Hamilton, Capel Loft, Wolsey, Sir Brook Boothby, Dupont und eine Menge ungenannter Schriftsteller ihre Waf=en, mit mehr oder weniger glücklichem, alle aber mit einigem rfolg wider ihn kehrten. Zu seiner Rechtfertigung fühlte er ch durch eine so allgemeine Stimme des Publikums nothge=rungen, noch einen schwachen Versuch zu machen, und in sei=er Appellation von den neuen an die alten Whigs (an Appeal

*) Zur Erreichung gewisser Absichten mag es zweckmäßig sein, einen Declamator im Parlamente einen Staatsmann zu nennen; allein, daß Herr Burke einmal Kriegszahlmeister gewesen ist, scheint doch nicht hin=reichend zu beweisen, daß er in dem, was man gewöhnlich Staatsge=schäfte nennt, *grau geworden sei.*

to the old Whigs from the new) abermals durch superfeine Distinctionen die Oppositionspartei, zu der er sich so lange bekannt hatte, einer Abweichung vom echten politischen Glauben der Whigs zu beschuldigen. Allein diese ganze Anklage stand auf so schwachen Füßen, und selbst ungeübte Leser waren jetzt mit seiner schriftstellerischen Taktik zu wol bekannt, um nicht durch den Nebel seiner Bildersprache die Seichtigkeit und den Unzusammenhang seiner Argumentation zu erkennen. Die Langeweile und das Gähnen der Leser gaben ihm einen deutlichen Wink, daß es jetzt Zeit sei aufzuhören, und sich mit dem Guten und Schlimmen, was seine Schriftstellerei ihm eingetragen haben konnte, vom Schauplatze der Lebendigen zurückzuziehen. Ein Spötter ließ ihn in einer sogenannten Heroide die Geißel seines Witzes empfinden; ein Anderer zählte seine Luftsprünge (the flights of Edmond Burke) her, und nur ein armer Wicht kam mit einer Vertheidigung hervor, die Burke's Freunden und Feinden gleich verächtlich dünkte. Die harmloseste und dennoch die treffendste Satyre gegen ihn, bestand darin, daß Jemand seinen 400 Seiten langen Brief, der anderthalb Thaler kostete, in einen körnigen Auszug brachte, und um vier Groschen verkaufte, wobei die Kritiker weiter nichts zu erinnern fanden, als daß man noch nicht alle Wiederholungen weggestrichen habe. Auch gehört es eigentlich, wenn gleich nicht absichtlich, zu den Satyren auf den alten Rhetor, daß ein wüthender Aristokrat den originellen Einfall gehabt hat, seine Deklamation gegen die französische Freiheit in das Gewand des Romans einzukleiden, und unter dem Namen Lindor und Adelaide herauszugeben.

Die große Begebenheit, nach welcher sich künftighin das laufende Jahrhundert nennen wird, die Freiwerdung Frankreichs, mußte die Aufmerksamkeit der Britten vorzüglich auf sich ziehen, und brachte unter andern auch in diesem Jahre noch verschiedene Schriften hervor, welche jenen erhabenen Auftritt schilderten. Vielleicht ist es im Ganzen noch zu früh, die Geschichte der französischen Revolution zu schreiben. Nach zwanzig, oder auch schon nach zehn Jahren, wenn der neue Freistaat im ruhigen Genusse seiner so theuer errungenen Freiheit blühen wird, dürfte es wol Niemand einfallen, das Thema dieser Geschichte so sehr aus den Augen zu verlieren, daß er uns einen Haufen in die Länge gesponnener episodischer Anekdötchen, die unbeschadet der Hauptsache hätten wegbleiben können, für eine Geschichte desie-

igen Ereignisses vorlegte, welches in den Jahrbüchern der Welt inzig, und in Absicht seiner Folgen unermeßlich ist. — Indes- en fanden die Briefe der patriotischen Miß Helen Mary Wil- iams über diesen Gegenstand, und noch mehr die des Herrn hristie, einen desto uneingeschränkteren Beifall in England, je llgemeiner man ihre Unparteilichkeit, ihre Gründlichkeit und die lnnehmlichkeiten der Schreibart darin empfand. Es wäre wirk- ch zu verwundern, daß diese Werke, die man leicht zusammen- hmelzen könnte, bei uns nicht übersetzt worden sind, wenn nicht ie Kabale so bekannt wäre, welche sich die geduldige Natur un- rer Landsleute zu Nutze gemacht hat, um Alles zu verschreien, as nicht auf Einschläferung und blinde Anpreisung des alten espotismus hinauslief. — Die Wahrheit wird indessen auch ie dicksten Finsternisse mit ihrem, nicht blos leuchtenden, son- rn auch eindringenden und alles Unreine verzehrenden Strahl rwandeln, und der Egoismus, der vor lauter Furcht, seinen weck zu verfehlen, falsche Maßregeln ergriff, mag es sich selbst schreiben, wenn Geist, Gefühl und Muth auf der einen Seite, gen Ohnmacht des Verstandes, des Herzens und der Mann- eit auf der andern, statt einer ruhigen, kaltblütigen Erörterung, tzt mit einer hunderttausendzüngigen Beredtsamkeit die Freiheit edigen, und, als erwählte Rüstzeuge der Vorsehung, Wun- r thun!

Unter den Schriften über die französische Revolution ver- ent auch Belsham's historisches Memoir eine vortheilhafte Er- ähnung; und wenn wir auch dem schwerfälligen lateinischen armen saeculare pro gallica gente, tyrannidi aristocraticae repta, das Lob nicht ertheilen können, womit die englischen ecensenten freigebig sind, so zeigt der Gedanke wenigstens, daß nser Klopstock nicht der einzige ausländische Dichter ist, den rankreichs edler Kampf um Freiheit begeistert hat. Auf der anzel haben die englischen Prediger von der herrschenden Kirche weilen schon einige Ausfälle gegen die Franken in ihrer jetzi- en Verwandlung einfließen lassen; man weiß aber, warum ihre ustimmung nicht allgemein zu erwarten ist. Dagegen hat ein ewisser Mark Wilks geradezu das Lob der französischen Revo- ution zum Thema einer Predigt gewählt, und dadurch den Her- n Orthodoxen und Bischöflichen, sowie den Laurern auf fette fründen, ein großes Aergerniß gegeben. Ob es Scherz oder rnst sein soll, *können wir nicht* entscheiden, daß Jemand drei

verschiedene Auslegungen der Offenbarung Johannis, aus vorigen und der ersten Hälfte des laufenden Jahrhunderts, vorgesucht hat, worin die Stelle Cap. XI. V. 13. auf F reich und insbesondere auf die Reform der Geistlichkeit geb wird. Man bedient sich allerlei Waffen für die gute S dies ist die verzeihliche Sünde des Enthusiasmus, die auch Apostel Paulus, dieser echte und wahrhafte Jakobiner des stenthums, durch sein Beispiel, wo nicht zu rechtfertigen, zu entschuldigen scheint, indem er sagt, er sei Allen Alles worden, um ja allenthalben Einige zu bekehren.

Von diesen Erscheinungen, die einer fremden Ursache Dasein verdanken, gehen wir zu den politischen Schriften welche die Angelegenheiten des brittischen Reiches veranlaßt ben. Die unvollkommene Stellvertretung im Parlament seit langer Zeit der Stein des Anstoßes aller echten britti Patrioten, und wir wagen es vorauszusagen, wenn der Ei sinn eines Ministers, der nur in so fern er versprochen für diese Reform zu streiten, Unterstützung fand, um als ling ins Parlament zu kommen, in seiner Apostasie von Grundsätzen seiner ehemaligen Patronen beharrt, so wi schlechterdings unmöglich sein, England von einer Kata zu retten, welche der französischen in allen Stücken ähnli noch ungleich blutiger sein wird. Das Pamphlet Britis mon Sense deckt die Mängel der Stellvertretung deutli und verschweigt die üblen Folgen nicht, die unverzügli unvermeidlich aus der versäumten Abstellung jedes Miß von dieser Wichtigkeit entstehen müssen. Ins Uebertriebene allerdings der demokratische Eiferer Horne Tooke, ode Freund, in der Uebersicht (Review) der brittischen Const zu verfallen, indem er behauptet, daß die Einwohner der besser daran sind, als die Engländer, bei ihrer Scheinverf und Scheinfreiheit. Das Allzugrelle, wenn es auch nur Stellung und nicht in der Sache selbst liegt, verfehlt je seine Wirkung. Das Gegengift finden die englischen Ari ten in ihrem English Freeholder, der in einer Reihe von fen, nach Burke's Vorbilde, die französische Revolution ver det, das Revolutionsfieber als eine verderbliche Seuche sc und mit der alten Leier, die wir von allen Seiten her kli hören, daß die englische Verfassung unverbesserlich sei, das einzuschläfern sucht. In dem Falle der Parlamentswahl z

chester zeigte Tierney an einem gar zu auffallenden Verstoße gegen alle wirklich schon bestehenden Gesetze, wie nöthig es sei, das Parlament zu reinigen und neu zu organisiren. Ein sehr gemäßigter, und ruhig forschender Schriftsteller, erklärte sich in einer kleinen Broschüre, the Rights of Kings, die Rechte der Könige betitelt, so nachdrücklich als billig für eine auf das Wohl und Glück Aller abzweckende, in Vernunft und Gefühl gegründete Reform. Das Gespräch des Landmanns (farmer's dialogue) über denselben Gegenstand ist für das Fassungsvermögen der brittischen Sans-culottes berechnet, deren es bekanntlich in dem angeblich glücklichsten aller Länder nicht wenige gibt. Dagegen schreibt der Verfasser der Lectionen für einen jungen Prinzen, (Lessons to a young prince), mit dem Grade von Bildung, und bleibt in der Höhe, die jener Klasse von Menschen angemessen ist, deren physische und moralische Nahrung in Kraftsuppen und Leckerbissen besteht, die Jedermann um sie her bemüht ist, nach ihrem Gaumen zu würzen. Er hat indessen das Thema sehr gut ausgeführt, daß man große Wahrheit in jeder Gesellschaft sagen könne, wenn man sich nur einer schicklichen Einkleidung befleißt. Er ist ein Freund der französischen Revolution, und sieht die englische Staatsveränderung vom Jahre 1688 in ihrem rechten Lichte, wenn er sie eine bloße Kabale nennt, wo Wilhelm und seine Gemahlin mit den Häuptern einiger Familien unter der Decke spielten. Der Verfasser einer kleinen Schrift unter dem Titel: Moderate Politicks, gemäßigte Politik, scheint zwar die Möglichkeit und Zweckmäßigkeit einiger Reformen anzuerkennen, hingegen große Neuerungen zu verwerfen, und von der bestehenden Constitution einen hohen Begriff zu haben. Sollte aber ein anderer Schriftsteller in der Broschüre: Faction unmasked by the evidence of truth (die durch das Zeugniß der Wahrheit entlarvte Faction) wirklich in der Behauptung Recht haben, daß noch gegenwärtig das ehemalige geheime Kabinet (Junto) des Lords Bute hinter dem Vorhang stehe, und den ganzen brittischen Staat regiere, so könnte es nicht leicht einen stärkern Beweis von der Verwerflichkeit einer Verfassung geben, bei welcher solche Mißbräuche möglich sind. Die Political Speculations, politischen Speculationen, eines andern Ungenannten, stellen ein günstigeres Gemälde der englischen Verfassung zur Schau; allein man würde sich sehr getäuscht *finden, wenn man glauben könnte*, daß eine solche Schilderung

sich ohne Verdrehungen, Verwechselungen, Paradoxien
verschämtheiten verfertigen lasse.

Einzelne Gegenstände der Berathschlagung im Pa
und öffentliche Begebenheiten dieses Jahrs veranlaßten,
wöhnlich, allerlei kleine politische Erörterungen vor dem
stuhle des Publikums. Das Verhör des ehemaligen os
Generalgouverneurs Hastings steht mit den so eben
Mängeln und Mißbräuchen der englischen Verfassung im
Verhältniß; seine lange Dauer ist das allgemeine Aerg
ganzen Nation, die dabei den letzten Schimmer von
für die Redlichkeit der besten Köpfe im Parlamente verl
Die Beredtsamkeit hat bei dieser Gelegenheit, wie das
in einer Ueberschwemmung, hervorströmen müssen, oh
stand und ohne Zweck. Pitt hat sich listig seiner Ge
dient, um seinen eigenen Krieg gegen Hastings von ih
fechten zu lassen, und sie dem Publikum durch den cons
widrigen vierjährigen Criminalproceß verhaßt und verä
machen. Die Kläger des Parlaments bestehen wirk
Schimpf und Schande, nach allen ihren fürchterlichen
tionen gegen einen Mann, der ihren Beschuldigungen
zige, einfache, kunstlose Bekenntnisse, und den Beweisen
führen sollen, aber immer schuldig bleiben, seine Unsch
gegensetzt; denn für unschuldig erklärt schon jetzt ganz
den reichen Angeklagten, in so fern er durch seine Ad
tion in Indien, den Besitz jener großen Provinzen, die
verloren waren, den Britten erhalten hat. Der Majo
ein Freund und Vertheidiger des Generalgouverneurs,
Rede drucken, die er am 14. Februar (1791) im P
zur Rechtfertigung desselben gehalten hatte, und theilte
blikum auch seinen wichtigen Brief an Francis mit,
die Absurdität aller gegen Hastings vorgebrachten Ankla
thut, indem er mit unverwerflichen Belegen beweist, d
ben Maßregeln, weshalb ihn jetzt das Parlament vor d
verklagt, die ausdrückliche Zustimmung und den wärmst
fall seiner jetzigen Gegner längst zuvor erhalten hatten.
Hauptankläger Burke, dessen Leben, wie Scott sagt, a
Ausgleichungen, bald mit dieser bald mit jener Partei zu
gesetzt gewesen ist, dabei am schlechtesten wegkommt, un
nem verächtlichen Lichte erscheint, war zu vermuthen.
ser schändliche Proceß ein Parlament überlebt hat, so

unter den englischen Rechtsgelehrten die Frage, ob er bei dem neuen Parlamente fortgeführt werden könne, ohne daß die Anklage und die ganze Procedur von vorn anfingen. Die Meinungen waren getheilt; allein die Rechtsgelehrten entschieden für die Fortsetzung. Capel Loft bewies in einer besondern Schrift, daß man es in ähnlichen Fällen schon so gehalten habe; Broome war dawider; Hardinge aber griff die ganze Procedur in seinem meisterhaften Briefe gegen Burke an, und fixirte die öffentliche Meinung darüber. Der ebengenannte Broome verglich Hastings mit Dundas, in der Eigenschaft als Minister der ostindischen Angelegenheiten, zum Vortheil des Erstern, obwol sie sich, wegen der großen Verschiedenheit ihrer Lage, nicht gut vergleichen lassen; allein ohne allen Vergleich besser gelang ihm der poetische Versuch, die Muse des berühmten Anstey (Verfassers des New Bath Guide) nachzuahmen, und über das Hastingsche Verhör einen fingirten Landedelmann sehr ernsthaft-komische Briefe nach Wales schreiben zu lassen, welche auch in ästhetischer Rücksicht Verdienst haben.

Die Abschaffung des Gesetzes, welches zur Schande eines frei sein wollenden Volkes, alle Religionsbekenner, außer denen, die zur anglikanischen, bischöflichen Kirche gehören, von allen Aemtern und Würden ausschließt, bleibt noch immer, Dank sei es Herrn Pitt's an seiner ehemaligen Partei begangenen Untreue, nur ein frommer Wunsch jedes patriotischen Britten. Es wurden auch in diesem Jahre noch etliche Schriften darüber im Publikum gewechselt; allein der Gegenstand ist erschöpft, die Vernunft hat längst entschieden, daß die mancherlei Vorstellungen von Gott und Gottesdienst, die Jeder sich nach seiner Einbildungskraft und nach seinen Umständen machen kann, mit seinen Verhältnissen als Bürger, als Mitglied der Gesellschaft, und mit seiner Brauchbarkeit als solchem nichts gemein haben. Gleichwol hätte der Verfasser des Gedichts: the test of England, wenigstens dichterisches Talent besitzen müssen, um seine übrigens gute Sache den Lesern auch unterhaltend zu machen. Um das Maß der Widersprüche zu füllen, ist auch Burke neulich unter den intoleranten Gegnern der Testacte aufgetreten, und diese Apostasie von seinem ehemaligen parlamentarischen Wandel wird ihm in der Vorrede des ebenerwähnten Gedichtes mit ironischem Lobe und ironischer Nachahmung seines declamatorischen *Schwulstes* vorgeworfen. In der That hat sich der

öffentliche Charakter dieses, in jüngeren Jahren durch
hende Einbildungskraft und seine republikanischen Grun
großen Publikum geschätzten Mannes, durch die Ano
seinem jetzigen Benehmen so nachtheilig für ihn entl
seine Freunde selbst anfangen, ihn nur durch eine g
müthskranke Ueberspannung zu entschuldigen, da wenig
liche Urtheile seine so entschiedene Aristokratie aus niel
gennutz herleiten, und ihn geradezu unter die Söldne
fes rechnen. Ohne eine von diesen beiden Voraussetzu
es auch unerklärbar, wie ein Mann, der unter North'
stration der wüthendste Gegner aller Anmaßungen l
war, hernach die erste Idee zur monströsen Coalition
schen Partei mit jenem Minister hergeben, jetzt aber w
satteln, und nachdem er Pitt und Dundas so hera
hatte, daß es nach seinem Ausdrucke beinahe ente
mußte, mit ihnen umzugehen, dennoch zu ihnen über
gen Hastings, gegen die Abschaffung der intoleranten
gegen die Reform im Parlamente, und in Irland d
für die Katholiken, mit einem durch sein Alter noch
dämpften fanatischen Eifer kämpfen konnte.

Eine Folge der Erhitzung zwischen den bischöfliche
andersgesinnten Religionsparteien (Dissenters) über di
war der Aufruhr in Birmingham, den die anglikanis
dore Geistlichkeit höchst wahrscheinlich in Verbindung m
stokraten angestiftet hatte, und dem der Hof so lange
säumte, bis Priestley das Opfer desselben geworden
diesem Auftritte liegt der Keim zur künftigen englisch
tion bereits völlig ausgebildet. Der aller Freiheit töd
griff in die Rechte des Bürgers, wodurch man es w
Freunden der französischen Nation die Aeußerung ih
nungen, und in England selbst den Wunsch nach ein
serung der täglich gebrechlicher werdenden Constitution
zu verbieten, sondern den bloßen Vorsatz, sich zu die
zu versammeln, durch Gewaltthätigkeiten, Vernichtun
genthums, Mordbrennerei, und wenn es möglich gen
sich der proscribirten Personen zu bemächtigen, unst
durch Blutvergießen zu vereiteln, wurde dadurch noch
diger, daß die Gerichte eine strafbare Lauigkeit bei d
chung bezeigten, und es so einfädelten, daß nur etlich
Leute die Schuld der großen, geheimen Anstifter büße

und denen, die durch den Brand ihre ganze Habe verloren hatten, eine knappe, unbillig moderirte Entschädigung zugetheilt wurde. Fast noch schändlicher für das im Ruf der Freiheit stehende England ist die entscheidende Billigung, womit alle Aristokraten von diesem Aufruhr sprachen und schrieben, und womit sie ihn für eine nothwendige Vorkehrung gegen den Ausbruch der Freiheitsseuche ausgaben, ohne zu bedenken, daß dieses politische und moralische Verbrechen nur das Maß ihrer Ungerechtigkeit schneller häuft, und der Gegenpartei zur Heiligung aller, selbst der gewaltsamsten Mittel, ihre Freiheit wieder zu erringen, gereichen muß. Allein wenn sich die höhere Hand des unsichtbaren Lenkers der Welten je deutlich offenbart, so ist es in der unaufhaltsamen Richtung, welche die Gemüther schon vor einer nahen Krisis nehmen, in dem Starrsinn, womit die Einen zu ihrem Verderben eilen, und in dem Uebermaß des Drucks, womit sie gegen alle Vernunft und gegen alle Regeln der Selbsterhaltung, ihre Macht mißbrauchen. Diese pharaonische und ägyptische Verstockung hat die Privilegirten Frankreichs vernichtet, und ich frage: ihr schreckliches Beispiel, das so laut, so nahe, so schauderhaft warnt, vermag es wol auf das erstarrte Gefühl der deutschen und der englischen Privilegirten noch rettend und wohlthätig zu wirken? Wie sehr fürchtet nicht jeder unbefangene Zuschauer, daß Züchtigung und Warnung an diesen unglücklichen Opfern ihrer eigenen Blindheit verloren sind! Die geschäftigsten Schriftsteller über diese orthodoxe Mordbrennerei in England waren die Geistlichen, unter andern ein gewisser Cloyton, der erst bischöflich war, dann Dissenter wurde, und hernach die Dissenters, die gegen die Testacte am eifrigsten protestirten, und der französischen Freiheit den herzlichsten Beifall zuriefen, in seinen Predigten der Volkswuth, als dem Herrn gefällige Opfer andeutete. Priestley, der berühmte Schriftsteller, der größte jetztlebende Physiker, der aufgeklärteste Theolog seiner, in diesem Betracht noch ziemlich finstern Insel, und eben darum der Gegenstand des bittersten Hasses und Verfolgungsgeistes der Orthodoxen, verlor im Brande alles, was er besaß, seine Bücher, seine Instrumente, und unschätzbarer, unersetzlicher als diese, seine seit 20 oder 30 Jahren ausgearbeiteten Handschriften des wichtigsten Inhalts, nicht etwa für müßige Speculanten und Polemiker, sondern für Naturforscher und Psychologen. Sein Brief *an die Einwohner von Birmingham* hat indessen nicht die allge-

meine Wirkung gethan, die er im Ganzen zu machen verdi… weil er sich in einigen Stellen seiner natürlichen, feurigen … peramentsheftigkeit und dem schmerzlichen Gefühl seines Verlu… überließ. Unter den Repliken, die gegen ihn erschienen, bes… sich eine, der man den Ausdruck der höchsten Kultur nicht … sprechen kann, und wobei man sich genöthigt sieht, die traur… Bemerkung zu machen, wozu eine Bekanntschaft mit der fr… zösischen guten Gesellschaft so oft, beinahe so uneingeschrä… Veranlassung gibt, daß nämlich die höchste Verfeinerung … Sitten mit der größten Engherzigkeit vollkommen bestehen ka… und gewöhnlich besteht.

Auf eine weit rühmlichere Art äußerte sich der schriftste… rische Gemeingeist in Absicht auf den Sclavenhandel, der endl… im folgenden Jahre von dem Parlamente unter gewissen Bed… gungen und Einschränkungen abgeschafft worden ist, da die e… gegengesetzte Entscheidung im vorigen Jahre eine so ungünsti… Wirkung im Publikum gemacht hatte. Verschiedene Schrift… hatten aber auch mittlerweile dazu beigetragen, die Entscheidu… zu Gunsten unserer schwarzen Mitbrüder zu lenken. Unter a… dern war Nisbett in seinem Aufsatz über die Fähigkeiten der Ne… ger, ein warmer und vernünftiger Vertheidiger dieser von sog… nannten Menschen und Philosophen gemißhandelten Race, und bewies durch seine Predigten an seine eigenen Sclaven, daß ein faßlicher, moralischer Unterricht nicht nur möglich sei, sondern auch seines Zwecks nicht verfehle. Die Masse von Zeugnissen, die ein Ausschuß des königlichen geheimen Raths (privy Council) diesem letztern vorlegte, und in einem ungeheuren Bande in Folio drucken ließ, trug wegen der mühsamen und sehr in das sorgfältigste Detail gehenden Rechnungen, ebenfalls zur Aufhellung dieses Gegenstandes, in statistischer und merkantilischer Hinsicht, sehr wesentlich bei, und enthält überhaupt einen Schatz von Notizen über den Handel von Westindien, der insbesondere wegen seiner Authentie sehr wichtig und brauchbar ist. Die Aussagen über den Zustand und die Behandlung der Neger in Westindien widersprechen sich zwar; allein es verdient bemerkt zu werden, daß die Behauptungen, welche auf Beibehaltung des Sclavenhandels zielen, und zu Gunsten der westindischen Pflanzer ausfallen, sich fast durchgehends von Admiralen, Gouverneuren und anderen, ihrer Geburt, ihrer Verhältnisse und ihrer Aemter wegen offenbar aristokratisch gesinnten Menschen herschrei-

n, denen man auch wol, wenn sie auf irgend einem Landgute
ächtig und üppig bewirthet wurden, die anstößigste Seite der
egereien verhüllt haben wird, um sie nicht im Vollgenuß ihres
anquetts zu stören.

Der Beschluß der vorigen Parlamentssitzung, worin der
ntrag des Herrn Wilberforce, wegen Aufhebung des Negerhan-
ls, geradezu verworfen ward, erregte in England allgemeinen
nwillen. Die Dichter, Mrs. Barbauld an der Spitze, schrie-
n die heftigsten Spottgedichte, Elegien und Heroiden gegen
se unmenschliche Maßregel. Die neuen Briefe des durch
sen Gegenstand schon bekannten Clarkson, welche den Zustand
n Afrika nach den neuesten Augenzeugen schildern, zielten auf
: Abschaffung des Menschenhandels. Indessen hat die so lange
rtgesetzte Discussion das Gute gehabt, daß die Gründe dafür
id dawider in England alle an den Tag gekommen sind, nicht
va wie bei uns, wo einer oder der andere Schriftsteller, seiner
eblingshypothese zu gefallen, mit Machtsprüchen um sich schlägt,
id durchaus keine Erörterung der Frage, keine von der seini-
n verschiedene Meinung dulden will, oder wol gar, wenn er
h sonst nicht zu helfen weiß, über die Unbestimmtheit und
unkelheit im Ausdruck seiner Gegner klagt, da er doch selbst
cht zu schreiben gelernt hat. Allerdings erschienen auch unter
vielen ephemerischen Schriften manche schlecht geschriebene,
id manche, die nicht in den Schranken der Mäßigung blieben,
ie zum Beispiel die mit der Ueberschrift: Virtue triumphant,
Sieg der Tugend); allein die meisten enthielten doch nützliche
esichtspunkte, und selbst der Vorschlag in der Adresse: to the
eople of great Britain, (Anrede an das brittische Volk) kei-
n Zucker mehr zu brauchen, so unausführbar er auch ist, lei-
t doch wenigstens zur Abstellung der übertriebenen Verschwen-
ung dieser theuren und mit so vielen Schwierigkeiten erworbe-
n Waare.

Noch müssen wir einen politischen Streit nicht übergehen,
r dieses Jahr viele Federn beschäftigt hat, nämlich die Erörte-
ng der Frage, ob der Krieg mit Rußland, den Herr Pitt, der
ministre der Zurüstungen (le ministre des préparatifs), wie
r große Mirabeau ihn nannte, anzufangen im Begriffe stand,
r Englands Interesse heilsam sei oder nicht. Schon im All-
meinen war die Frage längst entschieden, daß kein Krieg, mit
em es auch sei, der wahren, echten Staatspolitik von England

angemessen sein könne; allein, wer weiß nicht, daß auch d
die Könige, die Höfe, die Kabinette, ein vom Staate selbst u
der Nation ganz verschiedenes Interesse haben, mithin oft
des Zuwachses willen von Macht und Einfluß und Geld,
ein Krieg ihnen jederzeit zusichert, kein Bedenken tragen,
Schuldenlast des Staats um viele Millionen zu vergrößern, we
nur die Lockung neuer Ländereroberungen, oder einiger zu erkä
pfenden Handelsvortheile dem leicht zu täuschenden Volke dar
boten werden kann.

Die Maßregel des Krieges mit Rußland hatte nicht e
mal diese Aussicht für sich; man konnte nichts anders als ein
fruchtlosen Aufwand zur Ausrüstung einer großen Flotte, u
höchstens einen für England unwichtigen Sieg über die russis
Marine davon zu tragen hoffen, wobei man immer in dem e
gen Bezirk der Ostsee große Gefahr lief, vom Sturm und
häufigen Untiefen mehr als vom Feinde zu leiden. Die Schrift
steller für das Ministerium behaupteten mit schwachen Gründ
Rußland werde zu ungeheuer, und man müsse ihm Schrank
setzen; die Volksfreunde hingegen beschuldigten den Financier Pitt
daß er übel gethan habe, die Kaiserin Rußlands von Englan
abwendig zu machen, Türken und Schweden gegen sie aufzu
hetzen, und den russischen Handel aus seinen Händen entschlü
pfen zu lassen, anstatt diesen wichtigen Zweig des Erwerbs durch
neue Tractaten seiner Nation zuzusichern, und die Größe Ruß
land ihrem unausbleiblichen Schicksal zu überlassen, vermöge des
sen alle ungeheure Despotien, deren innerer Zusammenhang auf
keinen wesentlichen Organisationskräften beruhet, bald zusammen
stürzen müssen. Es ist der Mühe nicht werth, hier die einzel
nen Schriften: (Bounds to Russia; Armament against Russia;
Serious Inquiries und Hints on the war with Russia) näher
in Betracht zu ziehen; genug, die Volksstimme war so laut ge
gen den Krieg entschieden, daß es bei den kostspieligen Zurüstu
gen sein Bewenden hatte, und Katharina schon wieder d
lerhaften Politik ihrer Gegner Hohn sprechen konnte.

Wir übergehen auch die Briefe des Brutus, die
viel beißender Laune verschiedene bekannte öffentliche Ch
angriffen, das neue Mährchen von der Tonne, welches
den Torys und Whigs, wie das alte von den drei be
Religionsparteien handelt, die Vergleichung der politischen
bahn der beiden Koryphäen des Parlaments, Burke un

e sonderbare Geschichte der Ausgrabung von Milton's Sarge, orin der Verfasser Philip Neve erzählt, mit welcher Unanständ=gkeit die Royalisten es noch jetzt die Ueberreste des großen Dich=rs entgelten lassen, daß er ein Republikaner war; endlich auch s unglücklichen Sunderland's Brief an die brittischen Wahl=ämmer, welcher jenen schändlichen Mißbrauch der Gewalt auf=ckt, der in einem sogenannten freien Lande statt finden kann, ıd durch den er sich genöthigt sah, sich am 17. August 1791 ır den Augen des Königs zu entleiben. Diese und noch mehre eine Aufsätze, die theils die Gebrechen der Staatsmaschine, eils die Verirrungen des menschlichen Herzens an Personen in fentlichen Aemtern rügen, können uns wenigstens über den ustand von Großbritannien in so fern beruhigen als ihre bloße rscheinung Beweises genug ist, daß das Heilmittel nahe bei r Hand sei.

Eine andere Gattung von politischen Schriftstellern, jene ämlich, die sich mit statistischen Kenntnissen beschäftigt, ist we=igstens für uns und für das Ausland überhaupt anziehender nd lehrreicher, als die zuletztgenannten Klopffechter. Alles was Sir John Sinclair über die Kornacte geschrieben hat, verdient ine besondere Aufmerksamkeit; auch Mitford hat darüber etwas Brauchbares gesagt. Ueber die irländischen Finanzen kam in iesem Jahre ein nützliches Werk von Clarendon heraus; über ine neue Taxe auf Hunde, und einen Vorschlag, wie die Ma=ine künftig bemannt werden könnte, ohne das abscheuliche ge=altthätige Werben (pressing) beizubehalten, ließ Clark einen Auf=atz drucken; auch Cochrane schrieb über die Art, die Armee zu ekrutiren. Eine Uebersicht des politischen Zustandes von Schott=and war nicht ohne Verdienst, wie nicht minder die Berechnung er Einkünfte und der öffentlichen Ausgaben Großbritanniens, on Rayment; hingegen können wir diesen vortheilhaften Be=icht keinesweges von einer politischen Paradoxie ertheilen, ver=nöge deren die Nationalschuld das Glück der Nation ausmachen oll. Der Rapport des besondern Ausschusses, der in gegenwär=iger Parlamentssitzung den Rechnungsabschluß von den letzten ünf Jahren der öffentlichen Staatseinkünfte und Ausgaben vor=egte, dem zufolge jene 16,030,286 Pfund Sterling und diese 15,969,178 Pfund Sterling betragen, schien einigen Sachkun=igen die Einnahme zu groß, und die Ausgaben zu klein anzu=eben; *indessen haben diese* Berechnungen immer ihren Werth.

Einzelne kleinere hierher gehörige Gegenstände sind die Nachrichten, welche Smeaton über die Verbesserung des Hafens Ramsgate herausgegeben hat; die von Looke bekannt gemachten Arbeiten der in der Grafschaft Lincoln gestifteten Gesellschaft zur Beförderung der Industrie; Lord Rawdon's Rede im Parlament, welche Pitt's blendende Finanzoperationen in ihrer Blöße zeigte; sodann verschiedene über Indien, und die Besitzungen der englischen Handlungs-Compagnie daselbst herausgekommene Berechnungen, als z. B. an historical and political account of the Decan; Rouse, on the landed property in Bengal, Letters to Dundas u. s. f. Ferner, einige Bemerkungen über den Steinkohlenhandel; ein Aufsatz über Tontinen; einer vom Capitain Sinclair über die Organisation der Landarmee, endlich noch Charles' statistische Uebersicht von Deutschland, und eine Nachricht von der neuen, schon wieder vernichteten polnischen Staatsverfassung.

Verwandt mit der Politik sind die in das Fach der Geschichte einschlagenden Werke; wenigstens läßt sich von jener zu diesen der Uebergang leicht entschuldigen. Das Jahr 1791 hat uns zwar keine unsterblichen Denkmäler aus diesem Fach überliefert; allein es zählt gleichwol eine Anzahl nützlicher historischer Produkte. Von dem neuen Bande des Annual Register für das Jahr 1790 gilt ungefähr dasselbe Urtheil, wie von den vorhergehenden Bänden dieses gutgeschriebenen Werks, welches bei ziemlicher Zuverlässigkeit und Auswahl auf keine große Vorzüge des Vortrags und des philosophischen Blicks Anspruch macht. Die elenden Abkürzungen (Abridgment) der englischen Geschichte von einem gewissen Home verdienen nicht genannt zu werden; wol aber die Vorlesungen des Predigers Thomson über die allgemeine Geschichte vom 8. bis zum 18. Jahrhundert, worin der Verfasser hauptsächlich den Geist der verschiedenen Zeitalter zu schildern sucht. Auch der eben erschienene zweite Band von Rutherford's Uebersicht der alten Geschichte hat etwas Anziehendes, und übertrifft den ersten an Wärme der Darstellung; er geht bis auf den Untergang des thebanischen Staats.

Eins der willkommensten Geschenke der diesjährigen brittischen Literatur im Fache der Geschichte, war des berühmten Dr. Robertson Historical Disquisition concerning ancient India, historische Untersuchung über das alte Indien und den Handel, den die Alten dahin führten. Dieses, mit dem bekannten Fleiße,

: Beleſenheit, der Eleganz und Einfalt des edlen Geſchichtfor-
ers abgefaßte Werk kennen wir bereits in Deutſchland durch
e Ueberſetzung, und um ſo weniger beſorge ich, daß man das
ıte, welches ich hier davon ſagen muß, übertrieben finden
:de. Die große Frage, wie alt die Bevölkerung Indiens
wird hier zwar nicht aufgelöſet, aber doch hinlänglich vor-
eitet; denn die Zeugniſſe des Alterthums, denen zufolge der
ndel nach Indien von jeher, ſo wie noch gegenwärtig, und
dieſelben Waaren getrieben ward, ſcheinen hinlänglich zu be-
ſen, daß, ſo weit die Geſchichte zurückgeht, Indien bereits
:ch jene milde Sittlichkeit ſeiner Bewohner, und durch die
hönheit und Mannigfaltigkeit ihrer Manufacturen ſich vor an-
en Ländern des Erdrunds auszeichnete. Die Nation, die ſo
cklich war, ſich des Handels dahin zu bemächtigen, war je-
zeit die glänzendſte der Abendwelt, und ſo wie eine zunahm
Macht und Reichthum, ſtrebte ſie nach dem Monopol indi-
:r Waaren. Dr. Robertſon verfolgt in ſeinem Werke die
:tſchritte dieſes Handels aus den älteſten Zeiten, wo er bloß
:ch Karavanen über Perſien und Kleinaſien geführt, bald aber
h zu Schiffe vom rothen Meer aus durch Aegypten und den
l weiter nach dem Mittelmeer getrieben wurde, bis auf den
tpunkt der Entdeckung von Amerika, und vom Vorgebirge
guten Hoffnung, da den Venetianern und den übrigen ita-
iſchen Städten, die nach den Häfen der Levante, nach Con-
ıtinopel und Aegypten ſchifften, um die über Tauris, Bag-
, Mekka und Kairo ankommenden Waaren Indiens einzu-
ſchen, dieſe reiche Handelsquelle von dem kühnern Unterneh-
ngsgeiſte der Portugieſen entriſſen ward. Die wichtigſten,
:reichſten und anziehendſten Schilderungen in dieſem Buch
) die, wo ſich der Einfluß des indiſchen Handels und des da-
:ch eingeführten Geſchmacks an Bequemlichkeiten und Annehm-
keiten des Lebens, auf die europäiſchen und auf andere Na-
ıen offenbart. In dieſer Rückſicht iſt Indiens Rolle nicht
: glänzend, ſondern erſtaunenswürdig in der Geſchichte der
ltur des Menſchengeſchlechts. Nicht weniger aber erſtaunt man,
i die Waaren des Luxus, welche die Vorwelt mit eben der
gierde, wie es noch jetzt geſchieht, aus Indien holte, jederzeit
: Gold und Silber bezahlt werden mußten, mithin daß In-
n von jeher das Grab dieſer koſtbaren Metalle geweſen iſt.
r *Zuſammenhang des italieniſchen* Handels mit den flämiſchen

Städten und der nordischen Hansa, die enge Verbindung Privateigennutzes mit dem Religionsinteresse, bei den Kreu gen, so wie bei den Pilgerschaften der Mohammedaner aus Berberei, dem innersten Afrika, und allen Gegenden Asi nach Mekka, und die dadurch bewirkte Annäherung derse Menschen gegen einander, die durch Meinungen und Fana mus sonst sich so heftig abstießen: dies sind fruchtbare Gesich punkte, welche den Leser dieses Werks zum eigenen Nachd ken einladen, und nach der Art, wie Robertson es thut, richtigen Sinn für eine zweckmäßige Behandlungsart der Gesch verrathen.

Weniger, oder gar nichts, leistet der Schriftsteller, der blos das Gedächtniß mit unzusammenhängenden Thatsachen b lastet, als derjenige, der uns Winke von der wunderbaren Ju einanderwirkung der Begebenheiten und der moralischen Kul verschiedener Zeitalter und Geschlechter gibt, und dadurch den Le ser zur Erreichung seiner edelsten, seiner wahren Bestimmung zum eigenen Denken, veranlaßt. Die Sittenschilderung der In dier, der kurzgefaßte Blick in ihre Lebensweise, ihre Religion ihre Gelehrsamkeit, ihre Gebräuche, ihre Arbeiten, ihr ganz merkwürdiges, durch Jahrtausende bestehendes System von Kul tur, und die fortlaufende Vergleichung der Zeugnisse alter Schrift steller mit den Beobachtungen der neuesten Reisenden und de englischen Befehlshaber in Indien, geben diesem Werke noch ei nen Vorzug mehr. Um aber nicht einen Grad der Vollkom menheit darin ahnen zu lassen, den menschliche Arbeiten so sel ten besitzen, muß die Unparteilichkeit noch hinzufügen, daß de Gegenstand durch diesen ersten Versuch noch lange nicht erschöpft ist, und daß es selbst dem gelehrten Robertson noch an der Kenntniß vieler Hülfsquellen fehlte, die ihm beträchtliche Ergän zungen, und zuweilen wesentliche Berichtigungen dargeboten hät ten. Viele Schriftsteller, die nicht im Stande waren, den Ge danken zu einem Buche, wie diese historische Untersuchung, zu erzeugen und durchzuführen, können gleichwol das Verdienst be sitzen, einzelne Zweige der Literatur, welche Robertson zu seine Materialien benutzen mußte, sorgfältiger durchgestöbert zu haben — und wer zweifelt, daß sie es geltend zu machen wissen?

Die brittische Geschichte selbst ist noch immer eine Fund grube für Diplomatiker und Alterthumsforscher. Lodge in seine Illustrations of British History hat in der That viele wichtig

Beiträge zu einer vollständigen Bearbeitung der Regierungen Heinrich's VIII., Eduard's VI., der Königinnen Maria und Elisabeth, und Jakob's I., aus den Handschriften der Familien Howard, Talbot, Cecil u. s. f. gesammelt. Weder von gleicher Richtigkeit noch gehörig authentisch sind die von Charles Hamilton herausgegebenen Transactions during the Reign of Queen Anne, worin der berühmte Herzog von Marlborough sehr verkleinert wird. Marlborough war unstreitig seinen Ruhm nicht werth; allein die Angriffe dieses Verfassers gehen nur deshalb auf ihn, weil er zur Whigs-Partei gehörte, und es gegenwärtig mehren Torys zum angelegenen Geschäfte geworden zu sein scheint, die großen Namen ihrer Gegner herunterzureißen, und der Geschichte dieser Parteien dadurch eine andere Gestalt zu geben. Will man sehen, wie das Glas der Parteien dieselben Gegenstände anders färbt, so lese man die beiden Skizzen (Sketches) der Regierung Georg's III., die in diesem Jahre herauskamen; und ungefähr gleichen Anspruch auf Glaubwürdigkeit und gleiches Schriftstellerverdienst haben mögen, ohne deshalb sehr gegründete Hoffnung zu einer Fortdauer bis auf die Nachwelt für sich zu haben. Heinrich's II., Richard's und Johannes Regierungen schildert Berington nicht ohne einiges Verdienst, wenngleich der Blick ihm zu fehlen scheint, womit der Geschichtforscher sich die großen Gesichtspunkte der Geschichte zu eigen machen muß. Die umständliche Erzählung der Begebenheiten des englischen Seedienstes (Naval et Military Memoirs) vom Jahr 1727 an, wo Campbell's Geschichte der brittischen Admirale aufhört, hat für eine Nation, die einen so starken Seehandel treibt, und zugleich auf die Herrschaft des Oceans so großen Anspruch macht, einen besondern Werth. Beatson gedenkt dieses Werk bis auf die gegenwärtige Zeit in sechs Octavbänden fortzuführen, von denen die drei ersten bereits erschienen sind. Der Vollständigkeit wegen, gehört noch eine historische Skizze vom Charakter des jetzigen Kronprinzen von Dänemark hierher, die in Briefen aus Kopenhagen abgefaßt ist, und eine so vortheilhafte als wahre Darstellung dieses edlen jungen Mannes enthält. Auch müssen wir hier noch die nützliche Sammlung von Friedenstractaten zwischen Großbritannien und andern Mächten erwähnen, welche Chalmers in zwei Octavbänden herausgegeben hat.

Bei Robertson's Untersuchung über Indien hatte ich bereits

Gelegenheit, die Bemerkung zu machen, wie leicht es einem Literator werde, in den Werken des Geistes, des Genius und der höheren Kraft die Lücken auszuspähen, die kleinen menschlichen Uebereilungen und Mängel zu entdecken, und die vergessenen oder nicht genug hervorgezogenen Thatsachen nachzutragen. Bei keinem Werke menschlicher Anstrengung aber, welches seines innern Gehalts und seines großen Umfanges wegen in die Klasse der bleibenden und ehrenvollen Denkmäler unserer Fähigkeit gehört, ist die Kritik emsiger beschäftigt gewesen, dem Ruf eines großen Schriftstellers in den Rücken zu fallen, als bei der Erscheinung von Gibbon's Geschichte des Verfalls und Untergangs des römischen Staats. Ueberall, nicht nur in England sondern auch in Deutschland, welches doch, Schillern abgerechnet, noch keines musterhaften Geschichtschreibers sich rühmen darf, haben diejenigen, die nicht schreiben konnten, an dem Styl dieses Werks; diejenigen, die den Plan zu einem so großen Unternehmen nie ersonnen, geschweige ausgeführt hatten, an der unendlich fleißigen Ausführung aller Bestandtheile desselben; diejenigen, die für das philosophische Ganze, für die ästhetische Einheit desselben, und die Höhe des Standpunkts, aus welchem des Geschichtforschers Auge über seinem Gegenstande schweben muß, keinen Sinn hatten, über Auslassungen, Unrichtigkeiten, Mängel, irrige Citationen, verschriebene Jahrzahlen — ein jämmerliches Klaggeschrei erhoben. Es hat sogar deutsche Historiker gegeben, die mit unendlicher Erbauung Häberlin's deutsche Reichshistorie studirt, Gibbon's sechs Quartanten aber vor tödtender Langerweile nicht haben hinterwürgen können. Ich muß hinzusetzen, daß mir diese Erscheinung aus der Psychologie nicht unerklärbar ist, da bekanntlich bei einem sehr hochgespannten Grad des Dünkels das Gefühl von der unerreichbaren Vortrefflichkeit eines Andern in bittern Haß, und dieser zuletzt in Geringachtung übergehen kann. — Alle über Gibbon's Werk geäußerte Kritiken haben inzwischen ihren unverkennbaren Werth; bei einer neuen Auflage oder einer Uebersetzung könnte man sie benutzen, und solchergestalt dem vortrefflichen Werk einen Grad der Vollendung geben, dessen sich vielleicht kein anderes historisches Buch rühmen kann. Freilich hätten die Tadler ihren Zweck verfehlt, wenn es ihnen nur darum zu thun gewesen wäre, den Ruhm des Verfassers sammt seiner Arbeit herunter zu reißen, anstatt ihr Scherflein beigetragen zu haben, um jedes kleine Gebrechen, das ihr noch wie der Sonne

re Flecken anhing, davon wegzusäubern. Diese Bemerkung ranlaßt das so eben beendigte mühsame Werk des Predigers Whitaker (Review of Mr. Gibbons history, etc.), worin er hs angelegen sein läßt, die sämmtlichen sechs Bände des Gibnschen Werkes Blatt für Blatt durchzugehen, jeden Verstoß beleuchten, und, was die Hauptsache und die erste Veranlasng des ganzen Unternehmens war, gegen den Erzspötter die ache des heiligen, gottseligen, alleinseligmachenden, alleinherrhenwollenden und in seinem Genusse nicht ungestraft zu störenn Hornissennestes der Pfaffheit bestmöglich zu verfechten. Hinc ae lachrymae!

Können wir einen bequemeren Steg finden, der aus den legionen der beglaubigten Geschichte, über den Abgrund des nbegreiflichen hinweg in das Reich der Offenbarung und ihrer rgane führt? Hier finden wir zuvörderst noch ein Paar chriftsteller, die zur Kirchengeschichte gehören, Gregory und riestley, die Beide einen Abriß dieses verworrenen und trockenen weiges der historischen Wissenschaften geliefert haben. Der erste at das Verdienst, den ungeheuren Wust, der sonst so viele Foanten füllte, in ein Paar Duodezbändchen zusammengezogen zu aben; seine Arbeit ist also eigentliche Abkürzung, und unterheidet sich von den Arbeiten seiner Vorgänger durch eine vorüglich gute Eintheilung der Materien. Priestley hat ungefähr ieselbe Quantität Manuscript geliefert, doch geht er nur bis um Sturz des abendländischen Kaiserthums; und man kann es m nicht verargen, daß er einen ziemlich starken Abschnitt den Streitigkeiten der Unitarier und Trinitarier gewidmet hat. Die eschichte der Taufe von dem verstorbenen John Robertson, ist ine ausführliche Ausarbeitung in einem starken Quartbande, orin denn natürlicher Weise Alles, was bei Juden, Christen, eiden, Muselmännern u. s. w. vom Taufen, Untertauchen, aßmachen, Baden u. dgl. nur vorkommt, seinen Platz erhalten at. Daß eine so langweilige Herzählung von Ceremonien noch azu in einer fehlerhaften Sprache geschieht, ist wirklich eine etas starke Forderung an die Langmuth des Lesers. Die kritichen Anmerkungen (Strictures) des Dr. Campbell, über die irländische Literatur- und Kirchengeschichte, begreifen die älteste Geschichte bis auf Heinrich's II. Regierung.

Allein wer schenkt uns Zeit und Geduld, die zahllosen Balen *von theologischem Makulatur* zu durchstöbern, welche dieses

Jahr in England zu Markte gebracht worden sind
digten insbesondere ist der Segen so unerschöpflich,
Bogen damit anfüllen könnten, unseren Lesern
welche neue Wahrheit sie — nicht enthalten; da si
von den Bischöfen von Norwich und zu Chester, v
Charlesworth, Cominys, Draper, Dun, Carpent
Harper, Jones, Langhton, Parsons, Parry, Rud
Smith, Streth, Turner, Wolstenholme; und wied
ten von Logan, Bell, Stennet, Kett, Walker, H
Twentyman, Kippis, u. s. f.; endlich noch Predig
göttliche Dreieinigkeitslehre von Holder, zur Vertt
athanasischen Glaubensbekenntnisses von Hey, über
dem Landpfleger Felix, von Toulmin, über den A
Vernunft von Twining, über die Nothwendigkeit
rung, von Manning, über die Pflicht der Eltern,
über die Gottheit Christi, von Burgeß und von
die Art und Weise wie das Christenthum zur Sitt
bestimmt gewesen, von Leadley, über das ungegrü
ben, daß die Lehre vom Teufel in der Bibel stehe,
und was dergleichen mehr oder minder wichtige Ge
ner sein mögen.

Von eben diesem relativen Werth sind einzeln
Aufsätze dieses Jahrs, wie z. B. Porson, über die
schen Zeugen; Dodson's neue Auslegung des Prop
Beeres Anmerkungen über das 8. Capitel im Da
field, über die Schicklichkeit und Nothwendigkeit de
Gottesdienstes; Moore, von der äußern Glaubw
Christenthums, imgleichen eine neue Auslegung der
Johannes und eine neue Theorie der Erlösung,
über die Religion der Modewelt, und ein anderer
unter dem Titel: Triumph des Unglaubens; ein
gionssystem; ein Angriff von Applegarth gegen die
eine Vertheidigung des Papstthums, eine Uebersetzu
der in der englischen Kirche abgesungenen Collekte
Sammlung von frommen Grabschriften, auf versch
höfen abgeschrieben; eine orthodoxe Anrede des Bis
an die Geistlichkeit seines Sprengels, und ein etwa
gerer Hirtenbrief des Bischofs von London (Porteu
nige. Die Polemiker haben, wie zu vermuthen wa
ganz still geschwiegen, obgleich verhältnißmäßig wen

erschienen ist. Gegen Milner und Berington, die auf eine tolerantere Behandlung der Katholiken in England gedrungen hatten, tritt Williamson auf, und kämpft mit den alten rostigen Waffen seiner Kirche gegen diese Feinde des Protestantismus. Die schottische Kirche (der Presbyterianer) hat an einem Grobschmid ihren Gegner gefunden, der in der That ziemlich handfest mit ihr verfährt, so wie sein Vorredner es mit den englischen Dissenters macht; es ist indessen gut, daß Niemand von diesen Hammerschlägen stirbt.

Um die Gottesgelahrtheit würde es indessen übel in England aussehen, wenn die ganze diesjährige Ernte aus leerem Stroh bestände. Wir eilen also, unsere Leser aus dieser bangen Besorgniß zu retten, und erwähnen hier noch die übrigen theologischen Schriften, welche das Jahr 1791 zur Welt gebracht hat. Whitaker's entdeckter Ursprung des Arianismus (the origin of Arianism disclosed) gehört, seiner Orthodoxie ungeachtet, dennoch an diese Stelle. Des Verfassers Scharfsinn und Untersuchungsgeist sind hier unverkennbar, und für seine Landsleute wenigstens hat er das Verdienst, über einen Gegenstand, den man endlich wol für erschöpft halten sollte, manches Neue gesagt zu haben. Die Hauptidee in seinem Werke scheint die zu sein, daß die Juden den Messia, den sie zur Zeit der Entstehung des Christenthums erwarteten, selbst nicht als einen gewöhnlichen Menschen, sondern als den Sohn Gottes, als eine göttliche Person zu sehen hofften. Diese Vorstellungsart, bemerkt Whitaker, ließen sie erst im zweiten Jahrhundert unserer Zeitrechnung fahren. So wurden sie also selbst die ersten Arianer, und es ist daher kein Wunder, daß Ebion und Cerinthus, beide Juden, diese Lehrart in das Christenthum übertrugen. Diese Zusammenstellungen sind wirklich nicht übel ausgeführt; nur könnte man gegen den Verfasser erinnern, daß nach seiner Art zu definiren und zu schliessen, der Arianismus wirklich älter als die Dreieinigkeitslehre, und älter als die Geburt des Wesens, um dessen Rang hier der Streit ist, sein könnte. Ein jeder Mensch, der nicht begreift, was ein Sohn Gottes, was eine göttliche Person sei, er mag gelebt haben, wann und wo er will, heißt nach Whitaker's Definition ein Arianer, wofern er nicht glaubt, was ihn unglaublich, oder widersprechend dünkt.

Der sanfte Archidiakon Paley, mit dessen Moralphilosophie unser Garve uns bekannt gemacht hat, liefert in einem Werke,

daß er Horae Paulinae nennt, eine mühsame, gediegene, [illegible] und exegetische Begründung der Geschichte des Apo[stels] Paulus, wie sie Lukas beschreibt, mit seinen Briefen, un[d] historische Glaubwürdigkeit der darin enthaltenen Thatsachen [zu] zeigen. Für diejenigen, die dergleichen Argumente über Bestimmung wichtig finden, gibt es also ein vortreffli[ches] durchgearbeitetes, ganz Recensionen verschmähendes, mahrhaft fr[eies] Buch mehr in der Welt. Die Essays on the evide[nces] characteristical doctrines, and influence of Christianity, [in] dem Verstande der methodistischen Gräfin Huntingdon Be[rk]ley, Lee an der Zahl, sind zwar großentheils dem besond[eren] methodistischen Vertheidigungssystem seiner Secte gewidmet; allein [sie] enthalten auch sehr viel Wahres über Gegenstände der christl[ichen] Sittenlehre, und einzelne insbesondere mit einer Strenge, [die] sich die Freunde der Reinheit zum Muster erwählt haben, [und] Unbestechbarkeit der ächten Priester. Gray's Schlüssel zum [alten] Testament, Key to the O. T., gehört unter die brauchb[aren] Bücher für Landprediger, die auf eigene Einsicht und eigen[es] Forschungsvermögen Anspruch machen, und keine Zeit darauf [verwenden] können. Dixon's Briefe an einen jungen Geistlichen [über] den dritten Band, und enthalten viele nützliche Lehren; [und] sind für junge Leute, welche sich ernstlich gesinnt [sind] Wort der ernsthaften, vernünftigen Religion bald bei [ihren] Amte anfangen, eine verständige Anleitung des [alten] Testaments in der Summe unsers ganzen Inhaltes, da[s] Bibel nur auch in Ernst gelesen, ohne dabei sie genau [zu] Buche zu nehmen.

Ein neuerer dissentischer Prediger, Dr. Erskine, hat [in] seinen Predigten [illegible] die conversation [illegible] besonders in einigen an [illegible] gegen [illegible] viel Ehre gemacht. Seine Sammlung ist theils aus [alten], theils aus handschriftlichen genommen: und darin unterscheidet sie sich von der Arbeit der meisten Predigern, die ganz [aus] sich selbst schöpfen. Jack Cade's Hebrew and familiar essays [illegible] the scriptures of the new Testament, haben das Verdienst [gemeinen] Nutzen, zu schauen und zu wissen, ob sie gleich [illegible] und da einige Nachlässigkeiten im Stil verrathen, die man [der] beschränkten Lage des armen Verfassers entschuldigt. Zu [nützlichen] homiletischen Schriften gehört unstreitig noch die [in] Stockdale bekannt gemachte Sammlung von Predigten a[us]

Matrosen, welche dem Charakter und den Bedürfnissen dieser oft sehr verwilderten Klasse von Menschen angemessen ist. Eine neue Concordanz von Crutwell, den fünften Band von Hunter's sacred Biography, ein Paar Predigten von Priestley über die Auferstehung und über die geoffenbarte Religion, eine Predigt von Jeans über die Kirchenzucht, eine lateinische Predigt des Dr. Randolph, vor der Synod von Canterbury, eine zweite Schrift des Unitariers Lindsey, an die Studirenden zu Oxford und Cambridge, gegen die anglikanische Orthodoxie, können wir hier blos anzeigen. Eine merkwürdige jüdische Schrift aus dem vorigen Jahrhundert, welche man aus der portugiesischen Handschrift ins Englische übersetzt hat, verdient indessen noch einige Erwähnung. Der Verfasser, Dr. Montalto, schrieb im Jahre 1650 zu Venedig diesen, den Begriffen des Judenthums gemäßen Tractat über das 53. Capitel des Jesaias, und widerlegt darin die katholische Meinung, daß in diesem Capitel der Messia prophezeiht werde, auf eine von unseren protestantischen Exegeten seitdem weit vollkommener und mit mehr Kenntniß ausgeführte Weise. Hierher gehört denn auch James Edward Hamilton, der in seinen Strictures upon primitive Christianity schlechtweg behauptet, daß Jesus nicht der verkündigte Messias gewesen ist; daß die neutestamentlichen Schriften untergeschoben oder verfälscht sind, und daß die darauf gegründete Religion eine sophisticirte Lehre Jesu ist. Er nennt sich selbst einen Ebioniten, und kämpft gegen den Dr. Knowles, dessen Schilderung des ursprünglichen Christenthums wir unter einem der vorigen Jahre bereits erwähnt haben, gegen den Trinitarier Horsley, den Unitarier Priestley, und überhaupt wol gegen Jeden, der nicht gerade seiner Meinung ist. Zum Beschluß kann diesmal die Nachricht des Ketzerprocesses dienen, den die Synoden der schottischen Kirche zu Glasgow und Air, zu Gunsten des Beschuldigten, eines würdigen Predigers ihrer Kirche, des Dr. Gill, entschieden. Der Verfasser dieser Nachricht wüthet, daß man einen solchen Erzsocinianer, wie er ihm vorkommt, nicht nach aller Strenge der geistlichen Gewissenstyrannei behandelt hat.

An diese Auswüchse der Literatur schließt sich eine andere Gattung an, die ich das literarische Bedlam nennen würde, wenn Lichtenberg nicht das Monopolium dieses treffenden Ausdrucks behaupten könnte, weil er ihm als Erfinder gehört. Doch so *genau nehmen es Freunde* wol nicht, und es ist ja übrigens

die einzige wahre Huldigung, auf welche das Genie rechnen d
daß es seine Ideen, eben weil sie so wichtig als zuverläs
sind, wie die Wechselbriefe eines Hope oder Bethmann, in d
ganzen Welt gangbar werden sieht. Im eigentlichsten Verstan
für dieses Bedlam qualificirt sich ein Octavbändchen unter d
Titel: Besuche aus dem Geisterreich (Visits from the world
Spirits), oder interessante Anekdoten der Verstorbenen, ei
Sammlung von Erscheinungsgeschichten aus allen Zeitaltern u
Ländern, wobei sich der Herausgeber seiner Unparteilichkeit rühm
die man bei einer solchen zwecklosen Arbeit wol zuletzt genan
zu sehen erwartet hätte. Ein gewisser Dr. Stearns, der sich d
königlichen Astronomen der Provinz Quebek und Neubraunschweig
und zugleich der amerikanischen Staaten Massachusett und Ve
mont betitelt, erscheint in seinem american oracle als ein Nan
von einer mit dem vorigen verwandten Art. Sein Orakel, ein
etwas dickerer Octavband als jener, lehrt Chronologie, Geogra-
phie, Astronomie, Botanik, Chemie, Anatomie, Elektricität,
Magnetismus, Mechanik, Optik, Landbau, Architektur, Politik,
Rechtskunde, Arzneikunde und Chronologie; gibt einen Abriß der
amerikanischen Revolution und Verfassung; erzählt die Geschichte
der Quäker und Schüttler, der Herrnhuter, Methodisten und
Swedenborgianer; unterweiset den geneigten Leser, wie er sich
eine gute Frau wählen, Hanf bauen, Thee kaufen, Bienen zie-
hen, Ungeziefer vertilgen, und allerlei Krankheiten heilen soll;
betheuert endlich die unbezweifelte Wahrheit der Geistererscheinun-
gen und die wunderbaren Wirkungen des thierischen Magnetis-
mus, und dies alles, bald in Versen, bald in Prosa. Fast
scheint diese Gattung von Ueberspannung von der poetischen Ader
unzertrennlich zu sein; denn auch Mr. Thomas Clement hat in
seinem Schlüssel zur Naturlehre (Key to Natural - philosophy)
die heroische Versart angebracht, um seine nagelneuen Gedanken
über das Weltall, und die von Newton nicht entdeckte Ursache
der Schwere an den Tag zu legen. Der Paroxismus ist in-
dessen so heftig nicht gewesen, wie bei Mr. Stearns; denn sein
Bändchen hat nur 95 Seiten. Von dem ehrlichen Dr. Ed-
wards ist man bereits durch mehre Anfälle gewohnt, Vorschläge
anzuhören, welche sich allenfalls im Monde realisiren ließen.
Diesmal tritt er wieder mit seiner großen und wichtigen Ent-
deckung des 18. Jahrhunderts auf, welche nichts Geringeres als
einen allgemeinen Reformationsplan der englischen Verfassung

nthält, an dem schwerlich etwas brauchbarer ist: als der Ge-
nke, daß die englische Verfassung wirklich einer Verbesserung
darf. Doch diesen Gedanken predigen die patriotischen Gesell-
haften jetzt mit ganz anderem Nachdruck und mit Beziehung
f weit ausführbarere Projekte. Eigentlich enthält dieses Werk
ur in einer andern Einkleidung eben dasselbe, was der Verfas-
r bereits in seiner königlichen und constitutionsgemäßen Wie-
rgeburt Großbritanniens (Royal and constitutional Regenera-
on of Great Britain) gesagt hatte. Man muß indessen nicht
auben, daß der Unsinn dieses Werkes alle gesunden Einfälle
inzlich ausschließt. Der Verfasser mag sich selbst zum Staats-
inister anbieten, und dem Frauenzimmer das Geschäft der po-
tischen Wiedergeburt immerhin auftragen wollen; so existiren
ch die Gebrechen nicht minder, denen er auf diese Art abhel-
n will.

Nach dieser Abschweifung in die schwindlige Mondesnähe
nken wir uns wieder zur ebenen Erde herab, wo das Gewicht
ner ganzen Luftsäule auf unser Hirn, unserer Vernunft die ge-
hrige Beständigkeit und das rechte à plomb gibt. Das Gegen-
ück zu jenen ebengenannten Werken einer überspannten Einbil-
ngskraft sind die vielen schöngeschriebenen und zum Theil so
if gedachten Essays (Versuche, welche noch beinahe gänzlich
s ausschließende Eigenthum der englischen Literatur bleiben, und
ovon wir dieses Jahr eine ziemlich starke Anzahl anzuzeigen
ben. Manche, wenngleich nicht neue, doch sehr treffende,
d in einer nicht alltäglichen Verbindung gesagte Bemerkungen,
det man in einer hierher gehörigen Schrift: reflections on
eace and war (über Krieg und Frieden) worin zugleich auf
e jetzige Lage der öffentlichen Angelegenheiten in England Rück-
ht genommen wird. Aus diesem Grunde schließt sie sich zu-
eich sehr schicklich an die politischen Schriften an. Der Ver-
sser eifert gegen den Krieg, und widerlegt manches Argument,
omit man ihn, wo nicht zu rechtfertigen, doch zu entschuldigen,
er als ein unvermeidliches, nothwendiges Uebel darzustellen
legt. Wahr ist es, daß wenn einer Verfassung, welche allen
lenschen gleiche Rechte einräumt, allgemeiner gehuldigt werden sollte,
r Friede ebenfalls dauerhafter und heiliger werden muß; nur
n Leidenschaften der Despoten und ihrer Herren, der Privilegir-
n um sie her, verdankt die Erde noch die Greuel des Krieges.

Ein anderer Essayist, der den Ruhm des angenehmen und

lehrreichen Schriftstellers verdient, ist John Austen, der nebst sechs oder sieben andern jungen Männern in Oxford eine periodische Schrift unter dem Titel: the Loiterer schrieb, welche ihrer Vorgängerin und ihrem Muster, dem Rambler, an die Seite gestellt zu werden verdient, und sich sowol durch Styl, als Leichtigkeit, gute Laune, Wahrheit und Abwechselung empfiehlt. Von der moralischen Seite haben auch des Predigers Nealé's Essays on modern manners (über die jetzigen Sitten) einiges Verdienst. Bonnett, ein anderer Prediger, handelt ein verwandtes Subject, nämlich weibliche Erziehung, in seinen Briefen an ein junges Frauenzimmer ab; nur kann es nicht gebilligt werden, daß der größte Theil seines Werkes die Religion, oder richtiger die Theologie betrifft, wobei er sich zugleich bis auf eine Schilderung der zahlreichen Secten in England ausdehnt. Die Briefe des Doctor Berkenhout an seinen Sohn auf der Universität haben einen ähnlichen Zweck, und enthalten manchen guten Wink, manche richtige Bemerkung über die Erziehung junger Engländer. Dürften wir bei einer so schönen Gelegenheit nicht auch die eine Bemerkung nur wagen, daß man bei der in allen Ländern im Durchschnitte noch so zwecklosen und zweckwidrigen Erziehung sich wirklich wundern muß, wie es möglich war, daß unsere Zeitgenossen auch nur so weit, als sie jetzt sind, haben kommen können? Eben diesen wichtigen Gegenstand berührt auch Parsons in seinen hints on producing genius (Winke, wie Genie hervorgebracht wird); allein der sonderbare Titel scheint beinahe das Merkwürdigste dieses Bändchens zu sein, das in einer schwülstigen, dunkeln Schreibart abgefaßt ist, und keine reifen Ideen verräth.

Die sechs Briefe eines Ungenannten über Intoleranz gehören in die Klasse der philosophisch-politischen Essays. Der Verfasser geht alle, sowol alte als neue Völker durch, und zeigt die Spuren des Verfolgungsgeistes gegen Meinungen überall. Das große wahre Resultat dieser scharfsinnigen, gelehrten, freimüthigen und unparteiischen Untersuchung, ist die Ueberzeugung, daß die Verfolgung jederzeit ihren eigenen Zweck verfehlt, und daher die Pflicht der Gesetzgeber es mit sich bringt, dem unsinnigen Gedanken einer Vereinigung aller Gesinnungen über Gegenstände der Religion, zu entsagen. Es wird noch ein zweiter Band dieses Werkes versprochen, welcher eine Uebersicht des gegenwärtig in der Welt noch bestehenden Intoleranz-Systems

enthalten soll. Das heilige Recht der allgemeinen Gewissensfreiheit findet auch an Falkland, dem Verfasser eines Versuchs über Bigotterie, religiöse Neuerungen und Unglauben (Essay on bigottry, religious innovation and infidelity) einen eifrigen Verfechter; nur Schade, daß ihm eine dreifaltige Gottheit so viel begreiflicher scheint, als eine einzige, daß er sogar den armen Priestley und seiner socinianischen Lehre mehr metaphysische Spitzfindigkeit als der andern vorwirft, und überhaupt bei dieser Gelegenheit nicht nur mit seinen toleranten Grundsätzen in Widerspruch geräth, sondern vielmehr merken läßt, daß sie ihm eigentlich fremd sein müssen, und ihre Schaulegung vermuthlich nur auf einen literarischen Endzweck berechnet ist.

Philosophischen, historischen und literarischen Inhalts sind die Essays eines bereits bekannten Schriftstellers, Belsham, wovon in diesem Jahre der zweite Band erschienen ist. Die Immaterialität der Seele; das letzte Glaubensbekenntniß des Pater Courayer, eines Katholiken, der aber die Ordination der englischen Bischöfe für gültig erklärte; die Nothwendigkeit und Nützlichkeit einer vom Staate vor den übrigen angenommenen Religion, stehen hier neben ein paar historischen Untersuchungen über die Regierungen Jakob's II. und Wilhelm's III. Man sieht, daß der Verfasser es mit der anglikanischen Kirche hält; indeß bedient er sich einer billigen Argumentation, und einige seiner Bemerkungen verdienen nicht unbenutzt zur Erde zu fallen. Einem weitläuftigen Versuch über den Selbstmord, von Moore, können wir kaum diesen Vorzug einräumen; hingegen fehlt es dem Verfasser nicht an Belesenheit und Gelehrsamkeit, womit er sein Werk ausgeschmückt, und sogar unterhaltend zu machen gewußt hat. Die moralischen Versuche des Arztes Barry enthalten weder neue noch neugesagte Sachen, sondern ein Uebermaß von Deklamation, wobei man nur der unsträflichen Absicht des guten Mannes ein rühmliches Zeugniß geben kann. Moralphilosophie, Theologie und Politik sind die Gegenstände, womit sich Cooper in seinen Tracts beschäftigt. Der Materialismus und die Lehren Socin's, von der Einheit Gottes, werden hier wieder hervorgesucht, scharfsinnig geprüft, und wider ihre Gegner in Schutz genommen. Selbst strenge Anhänger der entgegengesetzten Partei sprechen dem Verfasser nicht Fähigkeit, Scharfsinn, Deutlichkeit und jene Gabe ab, über dunkle und verworrene Streitfragen ein neues Licht zu verbreiten. Die

poetical Essays eines Ungenannten würden so eigentlich nicht hieher gehören, wenn nicht ein prosaischer Aufsatz voranstände, welcher wenigstens von der Philosophie des Verfassers ein besseres Vorurtheil, als von seiner Dichtkunst erregt. Noch weniger verdienen die Curiosities of Litterature hier eine Stelle, ob sie gleich als eine Sammlung der heterogensten Anekdoten und Excerpte viel Unterhaltung gewähren, und der Belesenheit des Sammlers Ehre machen.

Eine der besten Schriften aus dieser Klasse bleibt uns jetzt noch zu erwähnen übrig, der Essay on the principles of Translation, (Versuch über die Grundsätze des Uebersetzers), der sowol in Beziehung auf die Uebertragung classischer, griechischer und lateinischer Schriftsteller in die Sprachen der Neueren, als auch über das Geschäft, die Pflicht, die Grenzen der Kunst des Uebersetzers, den Gegenstand auf eine angenehme und lehrreiche Art erschöpft. Die Kritik, welche in diesem gelehrten Werke herrscht, verbunden mit dem umfassenden Blicke, den der Verfasser über das Ganze wirft, empfehlen es unsern Uebersetzern zum Handbuche, wenn sie anders Zeit haben, bei ihrer Taglöhnerarbeit ein Buch zu lesen. Es hat uns immer gedünkt, daß gute Uebersetzer fast eben so selten sind, als gute Originalschriftsteller, und daß die Arbeit jener eben so viel Talent und Vorkenntnisse, als die der letzteren erfordert; und diese Sätze finden wir hier behauptet, und mit guten Gründen erwiesen. Ohne uns aber bei dem Werth der diesjährigen in England herausgekommenen Uebersetzungen aufzuhalten, wird es hinreichend für unsern Zweck sein, nur ihre große Menge anzuzeigen, und dadurch auf das steigende Bedürfniß des dortigen Publikums aufmerksam zu machen. Die übersetzten Bücher sind: Alciphron's Briefe aus dem Griechischen; Alvarez (oder le Diable amoureux) von Cazotte; des Aristoteles Poetik von Twining; Anarcharsis Reisen von Barthelemy; Anquetil's Mémoires de la Cour de France; Archenholz Gemälde von Italien; Carriere's Auszug der französischen Geschichte; die Campagnen in Schweden; Condorret's Leben Voltaire's; Chaptal's Chemie; Delangle Beschreibung der Schweiz; die Briefe der Herzogin von Orleans; Mariti's neue Reisen; das rothe Buch von Frankreichs Blutsaugern; Florian's Turteltaube; der Neger, dem wenige Europäer gleich kommen (aus dem Französischen); Poiret's Reisen in der Berberei; Petrarca's Uebersicht des menschlichen Lebens, von Mrs.

Dobson; Zollikofer's Predigten, unter dem Titel: moral and philosophical Suggestions, wobei noch bemerkt zu werden verdient, daß die englischen Recensenten den Verfasser Soltikow nennen; Richter, vom Staar, und Wenzel über denselben Gegenstand; Linguet's Kritik über Voltaire; die Gefahr des europäischen Gleichgewichts, angeblich vom König Gustav III.; Page's Reisen; Gregoire, über das Schicksal der Juden in Frankreich; Zimmermann's Versuch über die Einsamkeit, und dessen Unterredungen mit Friedrich dem Großen; die Geschichte der Bastille; die Verbrechen der Könige von Frankreich, von Lavicomterie; die Beschreibung der Krimm, unter der unschicklichen Benennung Osttartarei; der Telemach von Israely; Swedenborg, von der Ehe; Madame Cambon's junger Grandison; Sieyes, vom Erbadel; Raynal's radotirender Brief an die Nationalversammlung; Wendeborn's Abriß von Großbritannien, von ihm selbst übersetzt; der Oedipus des Sophokles, von Clarke übersetzt; Rousseau's Bekenntnisse und sein Contract social; eine neue Uebersetzung des Herodotus, von Belon; eine Abkürzung des Werks von Filangieri, über die Gesetzgebung; des Sir David Dalrymple's Uebersetzung des Briefs von Tertullian an Skapula; einige Pindarische und Horazische Oden, von Tasker; die kleinen Aufsätze von Montesquieu; die Anmerkungen des Pistorius, über Hartley's Theorie des menschlichen Verstandes; Necker's Administration; eine neue Uebersetzung des Juvenal von Owen; Göttling's chemischer Handapparat; Fleurieu's Entdeckungen der Franzosen südöstlich von Neuguinea; die französische, polnische und amerikanische neuen Verfassungen; die Kriegsmaximen und Denkwürdigkeiten des Sultans Tippo-Sahib; die Bittschrift der Quäker an die Nationalversammlung von Frankreich; das Leben des berüchtigten Cagliostro; Rabaut de St. Etienne's Anrede an die englische Nation; Erskine's Uebersetzung der Werke deutscher Gottesgelehrten, welche in die Polemik und Kirchengeschichte gehören; die Leiden des Dr. Stahl in den Gefängnissen der Inquisition zu Goa u. s. w.

Erinnerungen aus dem Jahre 1790 in historischen Gemälden und Bildnissen

von

D. Chodowiecki, D. Berger, Cl. Kohl, G. F. Bolt und J. S. Ringk.

Berlin 1793.

Man könnte uns einer Verwegenheit zeihen, daß wir den Kunstwerken eines großen Meisters, die sich von selbst erklären, eine Erklärung beizulegen versprachen; es ist also zu männiglicher Befriedigung nöthig, hier im voraus zu versichern, daß wir dieses Versprechen wohlbedächtig gethan und nichts von dem dabei gewagt haben, was uns Schriftstellerchen nicht zu wagen ziemt.

Zuvörderst also geben wir es mit aller gebührenden Ehrfurcht dem höchsten Urtheile des Publikums anheim, ob man, seiner genugsamen und zureichenden Weisheit unbeschadet, nicht eine gewisse Anzahl Leser voraussetzen dürfe, deren ästhetisches Gefühl oder deren Kunstsinn die Fertigkeit noch nicht erlangt hat, womit man, bei der Beurtheilung eines Meisterwerks der Zeichenkunst, jeder Anleitung und Erklärung überhoben sein kann? Das gesammte heilige Publikum erkennen wir allerdings für eben so unfehlbar — wie eine heilige Kirchenversammlung. Sein Ausspruch über den Werth unserer Geisteskindlein, sei er Beifall oder Verdammniß, steht in einem so direkten Verhältnisse mit der Leere oder Fülle unserer Schüsseln und Flaschen, daß es uns nimmermehr in den Sinn kommen kann, an seiner Unfehlbarkeit zu zweifeln. Wir protestiren daher feierlichst, daß

der gegenwärtige schwache Versuch, die beigefügten Kupferstiche zu erklären, lediglich unsere unanmaßliche und unvorgreifliche Gedanken enthalten wird, womit wir keinem anderweitigen Urtheile zu nahe treten, vielmehr uns dem kritischen Spruche der Herren Aristarchen unbedingt unterwerfen wollen, wenn ihm die allgemeine Zustimmung jene von uns stets anzuerkennende Sanktion ertheilt.

Zweitens aber hoffen wir, falls unsere wirklich des Erröthens noch fähige Bescheidenheit sich nur in seltenen Fällen getrauen sollte, das Recht, welches sie so eben einem Jeden zugestanden hat, für uns selbst zu behaupten, und ein Wörtlein über das künstlerische Verdienst der vorliegenden Blätter fallen zu lassen, daß sodann eine zweite Art von Erklärungen, die in jeder Rücksicht anspruchloser und daher vielleicht auch gerade desto brauchbarer ist, einer noch ungleich größeren Menge von Lesern willkommen sein dürfte. Wenn wir zum Beispiel, um gleich bei Nr. 1. stehen zu bleiben, über die Anordnung dieses Blattes, die Zeichnung und Stellung der Figuren, den Ausdruck der Gesichter, den Effekt des Ganzen gesprochen — oder geschwiegen hätten, und wenn dann ein Blick auf die Unterschrift jeden Kunstliebhaber belehrt hätte, daß der junge Mann, der hier einen Degen empfängt, ein Engländer war und Nesham hieß, ingleichen daß der Kranz über seinem Haupte die französische Bürgerkrone bedeutet; so würde es uns fürwahr um unsere Landsmänninnen leid sein, falls sie so gar nichts darum geben möchten, zu wissen, womit der feine junge Mann ein solches Ehrenzeichen wol verdient haben könne, wer die edlen Menschen waren, die es ihm zuerkannten, und welcher wackre Mann die Freude genoß, eine gute That im Namen eines dankbaren Volkes zu krönen?

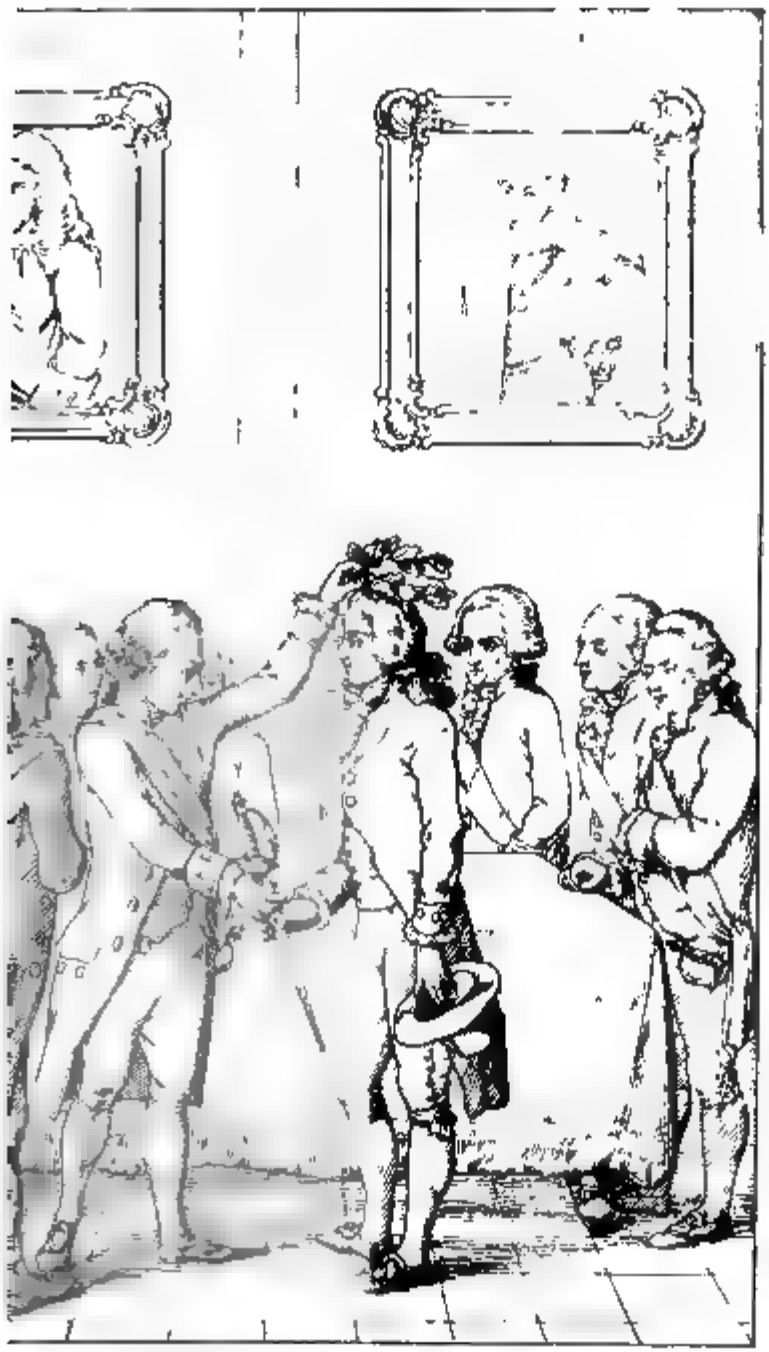
Eine dritte Bemerkung, und wir wünschen sehr, daß man sie nicht für die unwichtigste halten möge, betrifft die Freiheit, die wir uns ausbedingen müssen, diesen Erklärungen hier und da einen zufälligen Gedanken einzuverweben, den der Anblick der Chodowieckischen Blätter in uns erweckt. Es ist das große Vorrecht der Kunst, im edelsten Theil unseres Wesens wirksam zu werden, unser Gefühl und unsern Verstand anzuregen und gleichsam neue Schöpfungen, Empfindungen, die wir noch nicht kannten, Gedankenreihen und Ideenverbindungen, die sonst nie wirklich geworden wären, hervorzubringen. Hierin liegt eigent-

lich das Göttliche der Kunst und ihr unschätzbarer Werth; gibt es auch etwas Vortrefflicheres, als dasjenige, was sanft und innig zugleich zur Entwickelung und Uebung der K veranlaßt, in denen wir uns der Vorzüge unserer menschl Natur ausschließend bewußt sind? Die Werke der Kunst, Denkmäler mechanischer Fertigkeit betrachtet, wären kaum Zeit und Mühe werth, die der Meister daran wendet; als l rische Bezeichnungen können sie selten oder nie der Gesch den Rang abgewinnen; aber als Ausströmungen einer denke und empfindenden Seele, die andern ihres Geschlechtes Denken und Empfinden Anlaß gibt und das zweifüßige T zum sittlichen Menschen ausbilden hilft, stehen sie auf der ı sten Stufe des menschlichen Hervorbringens. Unsere Ein wollen wir hiermit für nichts Besseres ausgeben, als wa sind; allein sie werden ihren Endzweck vollkommen erre wenn sie bei unsern Lesern wieder Einfälle wecken, und sie k ten uns selbst sogar eine zweite, eine größere Freude, als di Augenblick ihrer Entstehung geben, wenn sie zuweilen eine Saite der Empfänglichkeit berührten.

---

1. Der Engländer Mesham empfängt die französ Bürgerkrone.

In der gegenwärtigen französischen Revolution hat vielfältig Gelegenheit gehabt, die Bemerkung zu machen, d entweder gänzlich hätte mißlingen müssen, oder wenigsten die Anhänger und Verfechter der alten Verfassung bisher so äußerst nachtheilig ausgefallen wäre, wenn die Maßregel Hofes und der königlichen Rathgeber nicht auf die sorg Geringschätzung der Gegenpartei gegründet, oder auch nich jenem liebenswürdigen Vertrauen der Bescheidenheit auf di spiration der Aemter und Würden, die man bekleidet, — Vertrauen, welches der mühsamen Erlernung von man Kenntnissen überhebt — entworfen worden wären. Die U der neuen Einrichtung, bis auf Einen nach, waren weder Geistesvorzüge, noch durch ihre Macht und ihren Einfl Staate, den Häuptern der Ligue und der Fronde zu v chen; allein ihnen stand weder ein Heinrich noch ein Ric



ja nicht einmal ein Mazarin entgegen. Ihre Revolution machte sich von selbst; sie durften nur die Plane, oder eigentlicher die Nothbehelfe, ihrer Widersacher an der Ungereimtheit, die schon als zerstörendes Princip darin lag, von selbst scheitern lassen.

Einer von den weislich ersonnenen Einfällen der Mitesser zu Versailles — und tiefe Weisheit mußte man wol darin ahnen, weil er sich nach öfterem Mißlingen immer wieder producirte — war die Aushungerung der ungeheuren französischen Hauptstadt. Man liest im Büffon, daß der Hunger Löwen und Elephanten zähmt, daß er Dompfäffchen singen, Papagaien sprechen, Falken beitzen, Affen und Bären tanzen lehrt. In der Menagerie des Königs konnte man etwas Aehnliches alle Tage sehen; nur irrte man in der Anwendung auf die Pariser. Foulon, der sich vorgenommen hatte, sobald er Minister wäre, „die Franzosen Heu fressen zu lehren", hatte keine Zeit, diese ökonomische Staatsmaxime in Ausübung zu bringen. Die Einwohner einer Hauptstadt, die er „wie eine Wiese wollte mähen" lassen, mäheten die Bastille der Erde gleich und ihm selbst den Kopf herunter. Im folgenden September hingegen hatte man wirklich den Parisern alle Zufuhr abgeschnitten; aber der Hunger zähmte sie nicht, er machte sie wüthend. Sie strömten nach Versailles, und treuherzig in ihrer Raserei glaubten sie, mit der Ankunft des Königs in ihren Mauern müsse jeder Mangel verschwinden; frohlockend riefen sie bei seinem Einzug ihren Mitbürgern zu: „da bringen wir euch den Bäcker, die Bäckerin und den kleinen Bäckerjungen!" Es dauerte dessen ungeachtet bis in die Mitte Novembers, ehe die Noth durch unermüdete Verwendung der Municipalität gänzlich aufhörte.

Im Januar 1790 entstand indessen ein neuer Brotmangel; man wußte Paris jetzt mittelbar, in den Provinzen, zu verwunden: dort kaufte man alles Getreide auf, und die Käufer, die für die Hauptstadt Vorräthe herbeischaffen wollten, fanden leere Märkte bis an die Grenzen des Reiches. Tonnerre, Crepy, Nevers und noch mehre Städte litten schon Hungersnoth; in Rouen legte man Beschlag auf die beladenen Getreideschiffe, die nach Paris abgehen sollten. Das Städtchen Vernon an der Seine, in der sogenannten Normandie, war seinem gänzlichen Untergange nahe; Alles stürmte dort gegen einander, und Herr Planter, der die daselbst angelegten Kornmagazine für *Paris verwaltete, gerieth* zweimal in Todesgefahr. Ein junger

Engländer, der zufällig zugegen war, wagte sein eigenes Leben um ihn zu retten. Endlich langten Nationalgarden von Paris und Linientruppen an, die den Beamten in Schutz nahmen; zwei Commissarien der Nationalversammlung setzten den neuen Stadtrath ab und den alten wieder ein, und stellten die Ruhe wieder her. Eine zahlreiche Deputation der Bürger von Vernon an die Stadt Paris stellte der dortigen Commune den jungen Engländer vor, dessen Muth und Entschlossenheit ihren Mitbürger gerettet hatte. Die Rathsversammlung von Paris hatte den Enthusiasmus, ihm die Bürgerkrone zuzuerkennen, und schenkte ihm einen Degen mit der Inschrift: „die Gesammtheit von Paris an C. J. W. Nesham, den Britten, für die Rettung eines französischen Bürgers." Der Präsident, indem er ihm die Krone aufsetzte, redete ihn mit folgenden Worten an: „Wenn Sie in den Schooß der Ihrigen zurückkehren und Ihr Vaterland Sie mit freundlichem Blicke begrüßt, sagen Sie dann, daß Sie an den Ufern der Seine ein tapferes, gefühlvolles, hochherziges Volk gefunden haben, welches, von seinem Leichtsinne endlich geheilt, seine Freiheit sich erkämpft hat, und ihrer mit Entzücken genießt, so oft es die Tugend belohnen kann. Verkünden Sie's, daß freie Völker Brüder sind, daß Frankreich und Britannien sich gegenseitig ehren müssen, und daß es ihres Strebens werth ist, das Glück der Menschheit zu sichern."

Bekennen wir es nur: bei diesen Worten, die hier freilich wol, nach der Logik eines neueren Schriftstellers über die Revolution, schon darum Worte ohne Sinn heißen sollten, weil ein Freund der Volkssache sie sprach, bei diesen Worten können wir uns selbst, trotz dem echten deutschen Franzosenhasse, des Wunsches nicht ganz entschlagen, entweder an Nesham's oder an Bailly's Stelle gewesen zu sein. Dies ist ein Naturfehler, den wir vermuthlich mit der sehr großen Majorität unserer Mitgeschöpfe gemein haben, und der uns dagegen unfähig macht, mit jenem klugen Manne zu sympathisiren, welcher Paris mähen und die Pariser mit Heu füttern wollte. Hierzu gehört eine glückliche Entwöhnung von allen Schwachheiten der mitleidigen und theilnehmenden menschlichen Natur! Gewiß, dahin gelangen nur die wenigsten Menschen; denn im groben Hemde und im gröberen Kittel, bei spärlicher, einfacher Nahrung, läßt sich das Kind der Mäßigkeit, diese ungeschlachte Fühlbarkeit, diese

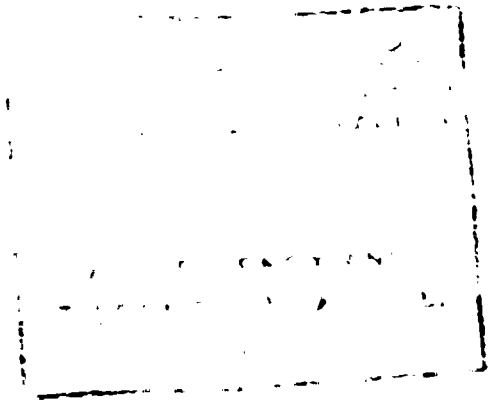
armſelige Humanität, nicht ganz vertilgen. Wenn indeſſen die Unempfindlichkeit, wie die Bonzen in Tibet lehren, die höchſte Stufe der Glückſeligkeit iſt, ſo war es vielleicht ein ſublimer Gedanke des Staatsraths Foulon, daß dieſe Vollkommenheit, wie der Stein der Weiſen, auf verſchiedenen Wegen, z. B. bei allzuguter und allzuſchlechter Diät, gleich erreichbar ſei. Jenen, den wahren königlichen Weg, reſervirte er wie billig für ſich ſelbſt; dieſen, von deſſen Untrüglichkeit die Schafe und Ochſen und alle andere Heufreſſer ſo unverwerfliche Zeugen ſind, wollte er großmüthig Allen offen laſſen.

Es iſt etwas ſo Unbefangenes, wenn man einen Blick auf das vorliegende Kupfer wirft, in den Zügen dieſes jungen Engländers, das gleichſam zu ſagen ſcheint, „er wiſſe das Verdienſtliche ſeiner That nicht zu finden; ſo wie er einmal ſei, habe er nicht anders handeln können, und in einem ähnlichen Falle werde er es wieder ſo machen, ohne ſich zu beſinnen, ob ihn dafür ein Kranz von Eichenlaub beſchatten ſolle.“ Gleichwol ſcheint er den Kranz darum nicht geringer zu achten, weil man ihn im nächſten Walde umſonſt haben kann, und — wenn es ein Irrthum iſt, ſo woll' ihn uns der Himmel nicht zurechnen — wir wären nicht übel geneigt, da man Gold und Juwelen ſo wenig wie Baumblätter mit dem Begriff von Ehre durch andere, als blos willkürliche Mittelſätze reimen kann, eine Eichenkrone, ſo durch eigene, perſönliche Tugend erworben, dem glänzendſten Diadem vorzuziehen, das wir als ein bloßes Erbſtückchen hingenommen hätten. Ohne das Bewußtſein dieſes Jünglings, und ohne die Zurechnung dieſer ehrbaren Männer, (die, im Vorbeigehen geſagt, keine Ordensbänder, ſondern ihre Schärpen als Rathsverwandte umgehängt haben) würden wir eine geerbte Krone immer noch lieber heimlich in die Taſche ſtecken, als ſie mit böſem Gewiſſen auf dem Kopfe tragen. Indeſſen beſcheiden wir uns gern, daß wir vom Kronentragen wol keinen orthodoxen Begriff haben mögen.

2. Kaiser Joseph II. erfährt den Tod der Erzherzogin Elisabeth auf seinem Sterbebette.

An dem zweiköpfigen Adler erkennen wir, wer der Mann mit der Sanbenito-Mütze ist, der hier im Bette liegt; der Pater Kapuziner hat ihn eben zum letztenmal verhört, und die Miene des Inquisiten scheint ziemlich deutlich zu verrathen, daß er im Begriff ist, zum großen allgemeinen Auto da Fé, welches allen Menschen bevorsteht, abzugehen. Der Herr vom Schlüssel, der sonst so manchen in das Paradies der kaiserlichen Gegenwart einzulassen pflegte, ahnet nicht, daß der Mönch neben ihm jetzt eben sein geistliches Kammerherrnamt verrichtet, und dem hohen Kranken die Himmelsthür, nicht gar angelweit, wie es Kaiser auf Erden gewohnt sind, aber doch wol so viel, daß ein reuiger Geist sich nothdürftig durchzwängen kann, geöffnet hat; er ahnet es nicht, sage ich: denn er meldet Seiner Majestät mit eben der Wichtigkeit, womit er die Harrenden im Vorzimmer ankündigte, daß „Ihro Königliche Hoheit, die Erzherzogin Elisabeth geruhet haben, sich in die andere Welt zu erheben." Es wäre möglich, daß diese Figur ihre Erscheinung blos einer kleinen poetischen Licenz zu verdanken hätte; denn man will uns belehren, daß der ehrwürdige Mann in der Kapuze der Ueberbringer der Trauerpost gewesen sei, die er kunstmäßig nach dem Apothekerbüchlein der Kirche mit dem gehörigen Zusatz von geistlichem Troste zu vermischen und genießbarer zu machen gewußt. Wenn aber dem auch also wäre, welcher von unsern Lesern würde nicht dem Künstler vielmehr Dank wissen, daß er durch die Aufstellung eines Dritten die Gruppe des Krankenbettes nicht nur bereichert, sondern auch in der offenen, redenden Hand, und dem so fest auf einem Fuße stehenden vorwärts gesenkten Körper, die Gattung, wohin dieser Hofbediente gehört, und die Entbehrlichkeit seines Gesichtes so meisterhaft bezeichnet hat?

„Gott! dein Wille geschehe!" In diesem Ausrufe des sterbenden Kaisers liegt die Stimmung seiner Seele klar am Tage. Welch ein erschütternder Text zu seiner Leichenpredigt! Wie mußte die Seele des gewaltig wollenden Joseph's zerwühlt worden sein, welche zerfleischende Erfahrungen mußten vorangehen, um ihm dieses Bekenntniß der Unmacht, diese Resignation seines Willens in das höhere Gesetz der Nothwendigkeit abzu-



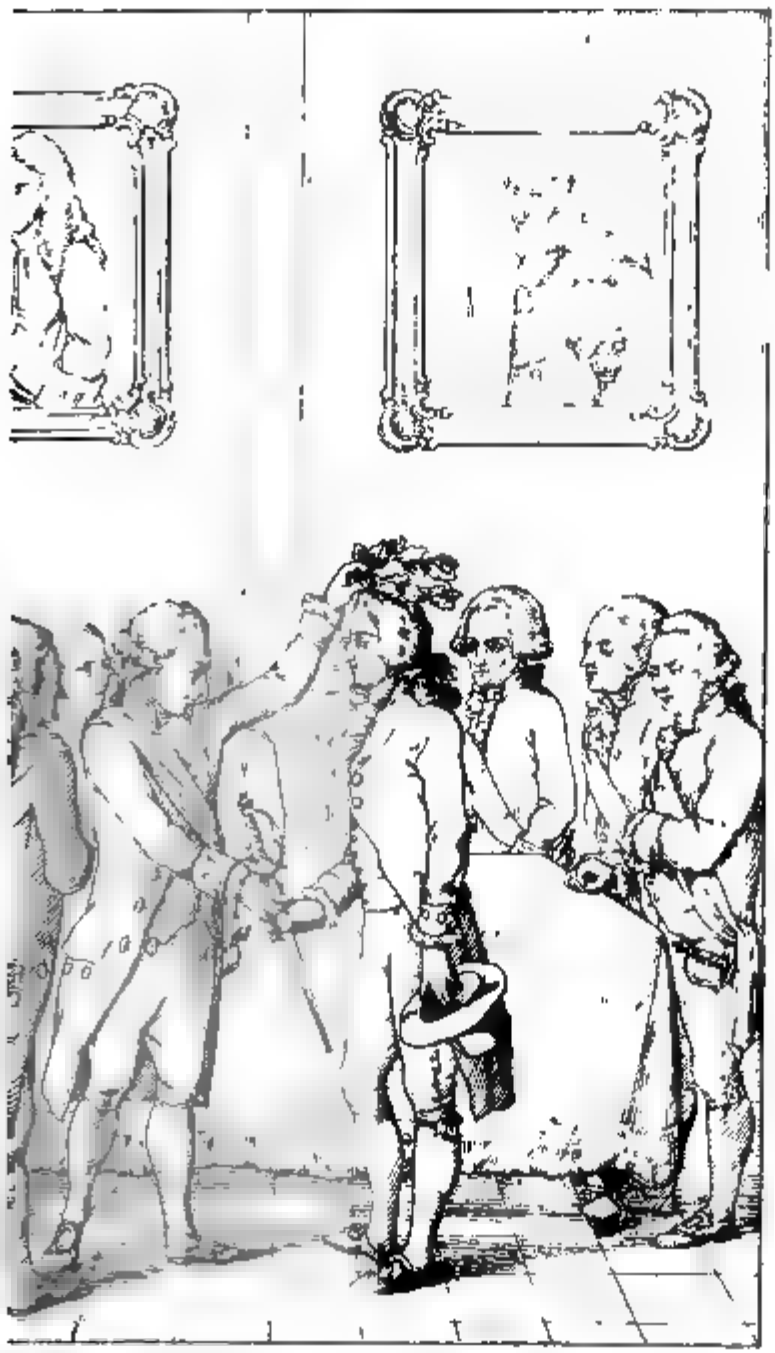
ıgen! Es wird uns oft schwer genug, einen Willen zu ver-
gnen, dessen unmoralische Bestimmung wir nur zu wohl er-
nen; wie viel schmerzlicher mußte die Aufopferung sein, wo
: innig aufgefaßte, wenn auch schon einseitige Begriff des
ıten, des gemeinen Besten vieler Millionen Unterthanen, und
Wohlergehens der ganzen Menschengattung, die Richtschnur
: Willens, das Maß aller Handlungen war! Eine beruhi-
ıde Bemerkung wollen wir hier unsern Lesern nicht vorenthal-
. Um auf die Erfüllung aller Plane zum Wohl seiner Mit-
chöpfe, auf die Ausführung seiner Lieblingsideen ohne jene
tterkeit Verzicht thun zu können, welche die feste Ueberzeu-
ıg, das Gute mit reinem Herzens vergebens gewollt zu ha-
ı, sehr leicht hervorbringt, mußte Joseph schon zuvor der
recklichen Alternative forschend entgegen gegangen sein, daß die
schäftigung seines ganzen Lebens entweder ein Hirngespinnst,
r aber sein Begriff vom Guten und der darauf sich gründen-
ı Pflicht höchst mangelhaft und irrig gewesen sei. Welche
ı diesen beiden Vorstellungsarten, auf dem Todbette, nach 26
rastloser, rascher Thätigkeit verlebten Regierungsjahren dem
iser die trostloseste scheinen mußte, ist schwer zu entscheiden.
r beide gibt es aber ein bewährtes Gegengift, das in dem
scheidenden Augenblicke, wo man seiner bedarf, nie seine Wir-
ıg verfehlt. Dem treuen theilnehmenden Blicke des Beicht-
ers darf man sicher trauen, daß er es seinem leidenden Brü-
ans Herz gelegt habe, und die Einkleidung, womit der Kai-
seine Hingebung ausdrückt — „Gott! — dein Wille!" —
oeiset hinlänglich, daß der Glaube an einen verständigen Ur-
er und Lenker des Weltalls der sichere Hafen geworden sei,
seine müde Seele von allen Stürmen ihres Schicksals ru-
e. In der schönen Ahnung einer Vollkommenheit, welche
Räthsel der kurzsichtigen Sterblichen löset, die Widersprüche
Vernunft vermittelt und sogar die Irrthümer der aus fal-
en Prämissen geflossenen Handlungen in ihren großen, unbe-
iflichen Plan unschädlich oder nützlich wirken läßt; sieht der
e Kämpfer, mit dem Bewußtsein, die in ihn gelegten morali-
en Kräfte jederzeit in Ehren gehalten und stets nach seiner
ten Einsicht gehandelt zu haben, seiner Auflösung getröstet
d sanft erheitert entgegen. Nur den Elenden kann dieser Trost
ht von seinem Gewissen retten, den Unglücklichen, der in ste-
Furcht vor der Strafe und mit der Erkenntniß seiner Un-

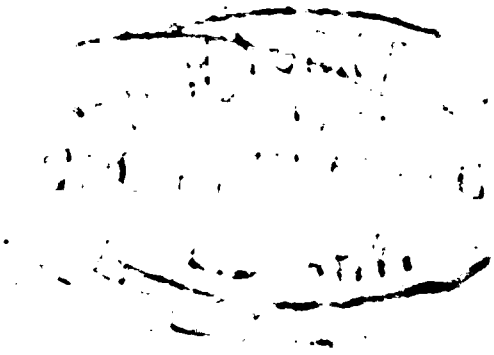
lich das Göttliche der Kunst und ihr unschätzbarer Werth; denn gibt es auch etwas Vortrefflicheres, als dasjenige, was uns sanft und innig zugleich zur Entwickelung und Uebung der Kräfte veranlaßt, in denen wir uns der Vorzüge unserer menschlichen Natur ausschließend bewußt sind? Die Werke der Kunst, als Denkmäler mechanischer Fertigkeit betrachtet, wären kaum der Zeit und Mühe werth, die der Meister daran wendet; als historische Bezeichnungen können sie selten oder nie der Geschichte den Rang abgewinnen; aber als Ausströmungen einer denkenden und empfindenden Seele, die andern ihres Geschlechtes zum Denken und Empfinden Anlaß gibt und das zweifüßige Thier zum sittlichen Menschen ausbilden hilft, stehen sie auf der obersten Stufe des menschlichen Hervorbringens. Unsere Einfälle wollen wir hiermit für nichts Besseres ausgeben, als was sie sind; allein sie werden ihren Endzweck vollkommen erreichen, wenn sie bei unsern Lesern wieder Einfälle wecken, und sie könnten uns selbst sogar eine zweite, eine größere Freude, als die im Augenblick ihrer Entstehung geben, wenn sie zuweilen eine zarte Saite der Empfänglichkeit berührten.

---

1. Der Engländer Nesham empfängt die französische Bürgerkrone.

In der gegenwärtigen französischen Revolution hat man vielfältig Gelegenheit gehabt, die Bemerkung zu machen, daß sie entweder gänzlich hätte mißlingen müssen, oder wenigstens für die Anhänger und Verfechter der alten Verfassung bisher nicht so äußerst nachtheilig ausgefallen wäre, wenn die Maßregeln des Hofes und der königlichen Rathgeber nicht auf die sorgloseste Geringschätzung der Gegenpartei gegründet, oder auch nicht mit jenem liebenswürdigen Vertrauen der Bescheidenheit auf die Inspiration der Aemter und Würden, die man bekleidet, — einem Vertrauen, welches der mühsamen Erlernung von mancherlei Kenntnissen überhebt — entworfen worden wären. Die Urheber der neuen Einrichtung, bis auf Einen nach, waren weder durch Geistesvorzüge, noch durch ihre Macht und ihren Einfluß im Staate, den Häuptern der Ligue und der Fronde zu vergleichen; allein ihnen stand weder ein Heinrich noch ein Richelieu,





ia nicht einmal ein Mazarin entgegen. Ihre Revolution machte ſich von ſelbſt; ſie durften nur die Plane, oder eigentlicher die Nothbehelfe, ihrer Widerſacher an der Ungereimtheit, die ſchon als zerſtörendes Princip darin lag, von ſelbſt ſcheitern laſſen.

Einer von den weislich erſonnenen Einfällen der Miteſſer zu Verſailles — und tiefe Weisheit mußte man wol darin ahnen, weil er ſich nach öfterem Mißlingen immer wieder producirte — war die Aushungerung der ungeheuren franzöſiſchen Hauptſtadt. Man lieſt im Büffon, daß der Hunger Löwen und Elephanten zähmt, daß er Dompfäffchen ſingen, Papagaien ſprechen, Falken beitzen, Affen und Bären tanzen lehrt. In der Menagerie des Königs konnte man etwas Aehnliches alle Tage ſehen; nur irrte man in der Anwendung auf die Pariſer. Foulon, der ſich vorgenommen hatte, ſobald er Miniſter wäre, „die Franzoſen Heu freſſen zu lehren", hatte keine Zeit, dieſe ökonomiſche Staatsmaxime in Ausübung zu bringen. Die Einwohner einer Hauptſtadt, die er „wie eine Wieſe wollte mähen" laſſen, mäheten die Baſtille der Erde gleich und ihm ſelbſt den Kopf herunter. Im folgenden September hingegen hatte man wirklich den Pariſern alle Zufuhr abgeſchnitten; aber der Hunger zähmte ſie nicht, er machte ſie wüthend. Sie ſtrömten nach Verſailles, und treuherzig in ihrer Raſerei glaubten ſie, mit der Ankunft des Königs in ihren Mauern müſſe jeder Mangel verſchwinden; frohlockend riefen ſie bei ſeinem Einzug ihren Mitbürgern zu: „da bringen wir euch den Bäcker, die Bäckerin und den kleinen Bäckerjungen!" Es dauerte deſſen ungeachtet bis in die Mitte Novembers, ehe die Noth durch unermüdete Verwendung der Municipalität gänzlich aufhörte.

Im Januar 1790 entſtand indeſſen ein neuer Brotmangel; man wußte Paris jetzt mittelbar, in den Provinzen, zu verwunden: dort kaufte man alles Getreide auf, und die Käufer, die für die Hauptſtadt Vorräthe herbeiſchaffen wollten, fanden leere Märkte bis an die Grenzen des Reiches. Tonnerre, Crepy, Nevers und noch mehre Städte litten ſchon Hungersnoth; in Rouen legte man Beſchlag auf die beladenen Getreideſchiffe, die nach Paris abgehen ſollten. Das Städtchen Vernon an der Seine, in der ſogenannten Normandie, war ſeinem gänzlichen Untergange nahe; Alles ſtürmte dort gegen einander, und Herr Planter, der die daſelbſt angelegten Kornmagazine für Paris verwaltete, *gerieth zweimal* in Todesgefahr. Ein junger

Engländer, der zufällig zugegen war, wagte sein eigenes Leben um ihn zu retten. Endlich langten Nationalgarden von Paris und Linientruppen an, die den Beamten in Schutz nahmen; zwei Commissarien der Nationalversammlung setzten den neuen Stadtrath ab und den alten wieder ein, und stellten die Ruhe wieder her. Eine zahlreiche Deputation der Bürger von non an die Stadt Paris stellte der dortigen Commune den gen Engländer vor, dessen Muth und Entschlossenheit ihren bürger gerettet hatte. Die Rathsversammlung von Paris den Enthusiasmus, ihm die Bürgerkrone zuzuerkennen, schenkte ihm einen Degen mit der Inschrift: „die Gesam von Paris an C. J. W. Nesham, den Britten, für die tung eines französischen Bürgers." Der Präsident, inde ihm die Krone aufsetzte, redete ihn mit folgenden Worten „Wenn Sie in den Schooß der Ihrigen zurückkehren und Vaterland Sie mit freundlichem Blicke begrüßt, sagen dann, daß Sie an den Ufern der Seine ein tapferes, ge volles, hochherziges Volk gefunden haben, welches, von se Leichtsinne endlich geheilt, seine Freiheit sich erkämpft hat, ihrer mit Entzücken genießt, so oft es die Tugend belo kann. Verkünden Sie's, daß freie Völker Brüder sind, Frankreich und Britannien sich gegenseitig ehren müssen, daß es ihres Strebens werth ist, das Glück der Menschhei sichern."

Bekennen wir es nur: bei diesen Worten, die hier fr wol, nach der Logik eines neueren Schriftstellers über die R lution, schon darum Worte ohne Sinn heißen sollten, weil Freund der Volkssache sie sprach, bei diesen Worten können uns selbst, trotz dem echten deutschen Franzosenhasse, des A sches nicht ganz entschlagen, entweder an Nesham's oder Bailly's Stelle gewesen zu sein. Dies ist ein Naturfehler, wir vermuthlich mit der sehr großen Majorität unserer M schöpfe gemein haben, und der uns dagegen unfähig macht, jenem klugen Manne zu sympathisiren, welcher Paris m und die Pariser mit Heu füttern wollte. Hierzu gehört glückliche Entwöhnung von allen Schwachheiten der mitlei und theilnehmenden menschlichen Natur! Gewiß, dahin ge gen nur die wenigsten Menschen; denn im groben Hemde im gröberen Kittel, bei spärlicher, einfacher Nahrung, läßt das Kind der Mäßigkeit, diese ungeschlachte Fühlbarkeit,

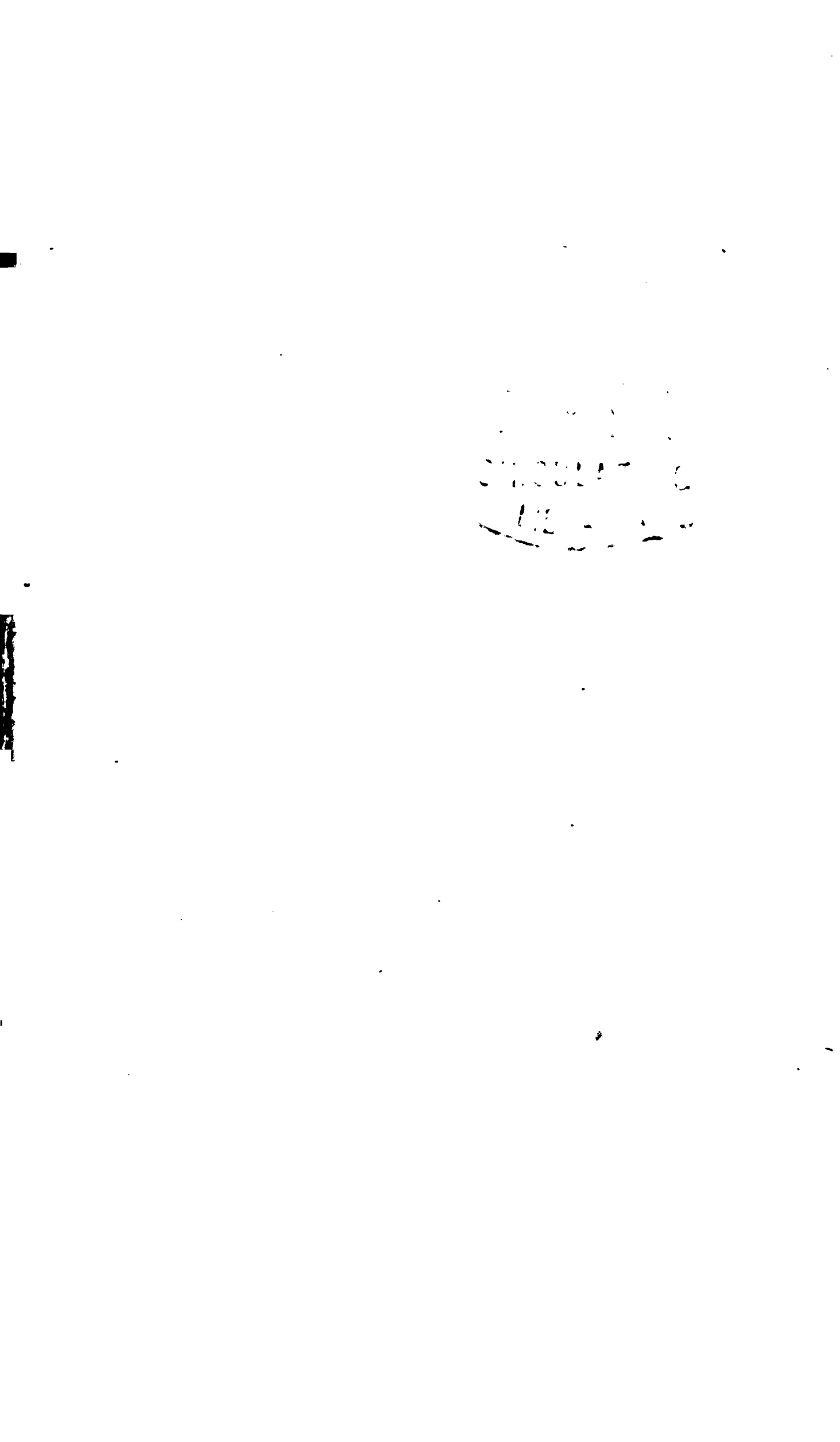
selige Humanität, nicht ganz vertilgen. Wenn indessen die mpfindlichkeit, wie die Bonzen in Tibet lehren, die höchste fe der Glückseligkeit ist, so war es vielleicht ein sublimer nke des Staatsraths Foulon, daß diese Vollkommenheit, der Stein der Weisen, auf verschiedenen Wegen, z. B. bei guter und allzuschlechter Diät, gleich erreichbar sei. Jenen, wahren königlichen Weg, reservirte er wie billig für sich ; diesen, von dessen Untrüglichkeit die Schafe und Ochsen alle andere Heufresser so unverwerfliche Zeugen sind, wollte offmüthig Allen offen lassen.

Es ist etwas so Unbefangenes, wenn man einen Blick auf vorliegende Kupfer wirft, in den Zügen dieses jungen Engs, das gleichsam zu sagen scheint, „er wisse das Verdienst seiner That nicht zu finden; so wie er einmal sei, habe er anders handeln können, und in einem ähnlichen Falle er es wieder so machen, ohne sich zu besinnen, ob ihn ein Kranz von Eichenlaub beschatten solle.“ Gleichwol t er den Kranz darum nicht geringer zu achten, weil man m nächsten Walde umsonst haben kann, und — wenn es Irrthum ist, so woll' ihn uns der Himmel nicht zurech — wir wären nicht übel geneigt, da man Gold und Ju so wenig wie Baumblätter mit dem Begriff von Ehre andere, als blos willkürliche Mittelsätze reimen kann, eine nkrone, so durch eigene, persönliche Tugend erworben, dem endsten Diadem vorzuziehen, das wir als ein bloßes Erbhen hingenommen hätten. Ohne das Bewußtsein dieses glings, und ohne die Zurechnung dieser ehrbaren Männer, im Vorbeigehen gesagt, keine Ordensbänder, sondern ihre ärpen als Rathsverwandte umgehängt haben) würden wir geerbte Krone immer noch lieber heimlich in die Tasche en, als sie mit bösem Gewissen auf dem Kopfe tragen. Inen bescheiden wir uns gern, daß wir vom Kronentragen wol nen orthodoxen Begriff haben mögen.

2. Kaiser Joseph II. erfährt den Tod der Erzherzogin Elisabeth auf seinem Sterbebette.

An dem zweiköpfigen Adler erkennen wir, wer der Mann mit der Sanbenito-Mütze ist, der hier im Bette liegt; der Pater Kapuziner hat ihn eben zum letztenmal verhört, und die Miene des Inquisiten scheint ziemlich deutlich zu verrathen, daß er im Begriff ist, zum großen allgemeinen Auto da Fé, welches allen Menschen bevorsteht, abzugehen. Der Herr vom Schlüssel, der sonst so manchen in das Paradies der kaiserlichen Gegenwart einzulassen pflegte, ahnet nicht, daß der Mönch neben ihm jetzt eben sein geistliches Kammerherrnamt verrichtet, und dem hohen Kranken die Himmelsthür, nicht gar angelweit, wie es Kaiser auf Erden gewohnt sind, aber doch wol so viel, daß ein reuiger Geist sich nothdürftig durchzwängen kann, geöffnet hat; er ahnet es nicht, sage ich: denn er meldet Seiner Majestät mit eben der Wichtigkeit, womit er die Harrenden im Vorzimmer ankündigte, daß „Ihro Königliche Hoheit, die Erzherzogin Elisabeth geruhet haben, sich in die andere Welt zu erheben." Es wäre möglich, daß diese Figur ihre Erscheinung blos einer kleinen poetischen Licenz zu verdanken hätte; denn man will uns belehren, daß der ehrwürdige Mann in der Kapuze der Ueberbringer der Trauerpost gewesen sei, die er kunstmäßig nach dem Apothekerbüchlein der Kirche mit dem gehörigen Zusatz von geistlichem Troste zu vermischen und genießbarer zu machen gewußt. Wenn aber dem auch also wäre, welcher von unsern Lesern würde nicht dem Künstler vielmehr Dank wissen, daß er durch die Aufstellung eines Dritten die Gruppe des Krankenbettes nicht nur bereichert, sondern auch in der offenen, redenden Hand, und dem so fest auf einem Fuße stehenden vorwärts gesenkten Körper, die Gattung, wohin dieser Hofbediente gehört, und die Entbehrlichkeit seines Gesichtes so meisterhaft bezeichnet hat?

„Gott! dein Wille geschehe!" In diesem Ausrufe des sterbenden Kaisers liegt die Stimmung seiner Seele klar am Tage. Welch ein erschütternder Text zu seiner Leichenpredigt! Wie mußte die Seele des gewaltig wollenden Joseph's zerwühlt worden sein, welche zerfleischende Erfahrungen mußten vorangehen, um ihm dieses Bekenntniß der Unmacht, diese Resignation seines Willens in das höhere Gesetz der Nothwendigkeit abzu-



um nicht minder wichtig schätzen, weil es mit einer gewissen Jahrzahl nicht zusammentrifft! Von demselben Benjamin Frank-in, den Amerika und die Welt im Jahre 1790 verloren, wol-en wir uns noch einen Augenblick unterhalten; so erinnern wir uns besser seines Sterbetages. Die Handlung, worin wir ihn hier begriffen sehen, ist nicht so glänzend, wie unzählige andere, die wir aus seiner öffentlichen Laufbahn aussondern könnten; aber auch in seinem Privatleben ist der wahre Weise noch lie-benswürdig und musterhaft. Wir dürften überdies noch leicht auf die Entdeckung gerathen, daß jene mit diesem bei ihm im engsten Verhältnisse stand; so daß wir in noch bestimmterem Sinne den Vater der amerikanischen Wohlfahrt in diesem Greise sähen, der die Hände zum Himmel hebt.

Doch, von aller individuellen Bezeichnung hinweggesehen, wollen wir uns unbefangen dem Eindruck überlassen, den der Künstler hier mit sicherer Hand an unser Herz leitet. In stil-er Abgeschiedenheit, unbelauscht und ohne Zeugen zu wünschen bei einer Handlung, die sie wenigstens nicht scheuen darf, stehen die beiden alten Freunde jetzt beinahe am Ziele des Erdenlebens; zwischen ihnen kniet ein Sprößling des künftigen Geschlechtes; sie segnen ihn und beten über ihm bei seinem ersten Eintritt in die Laufbahn, die sie nun bald verlassen sollen. Die Ruhe die-ses Augenblicks ist heilig, und heilig ist die Wärme, die ihm vorranging und ihn gebar. Die ganze lange Lebensgeschichte die-er ehrwürdigen Alten spiegelt sich darin. Der zurückgelegte, mühsame Pfad, noch einmal im Gedächtniß überschauet, weckte manche schlafende Erinnerung, so manches Bild des Leidens, der eitlen Sorge, der verfehlten Bestimmung, des zwecklosen Ringens, des erträumten Glückes, des vergänglichen Genusses, der getäuschten Hoffnung und aller unheilbaren Uebel, die im Kampfe des Mittheilens und der Selbstheit entstehen. Unter diesen Betrachtungen, denen die Abgestorbenheit des Alters so nicht den düstern Trauerschleier überwirft, erwachte doch auch wieder die freudige Zuversicht auf die unerschütterlichen Felsen-punkte der Wahrheit, an denen sich Gefühl und Vernunft im Sturm des Lebens so oft gehalten hatten. O, meine Freunde, wer von uns kannte nicht diesen Augenblick der wahren Begei-sterung! Hier ward er, bei dem liebevollen, väterlichen Theil-nehmen an dem künftigen Schicksale des hülflosen Kindes, ein hierlicher Augenblick der Weihe. — „Was uns aufrecht hielt,

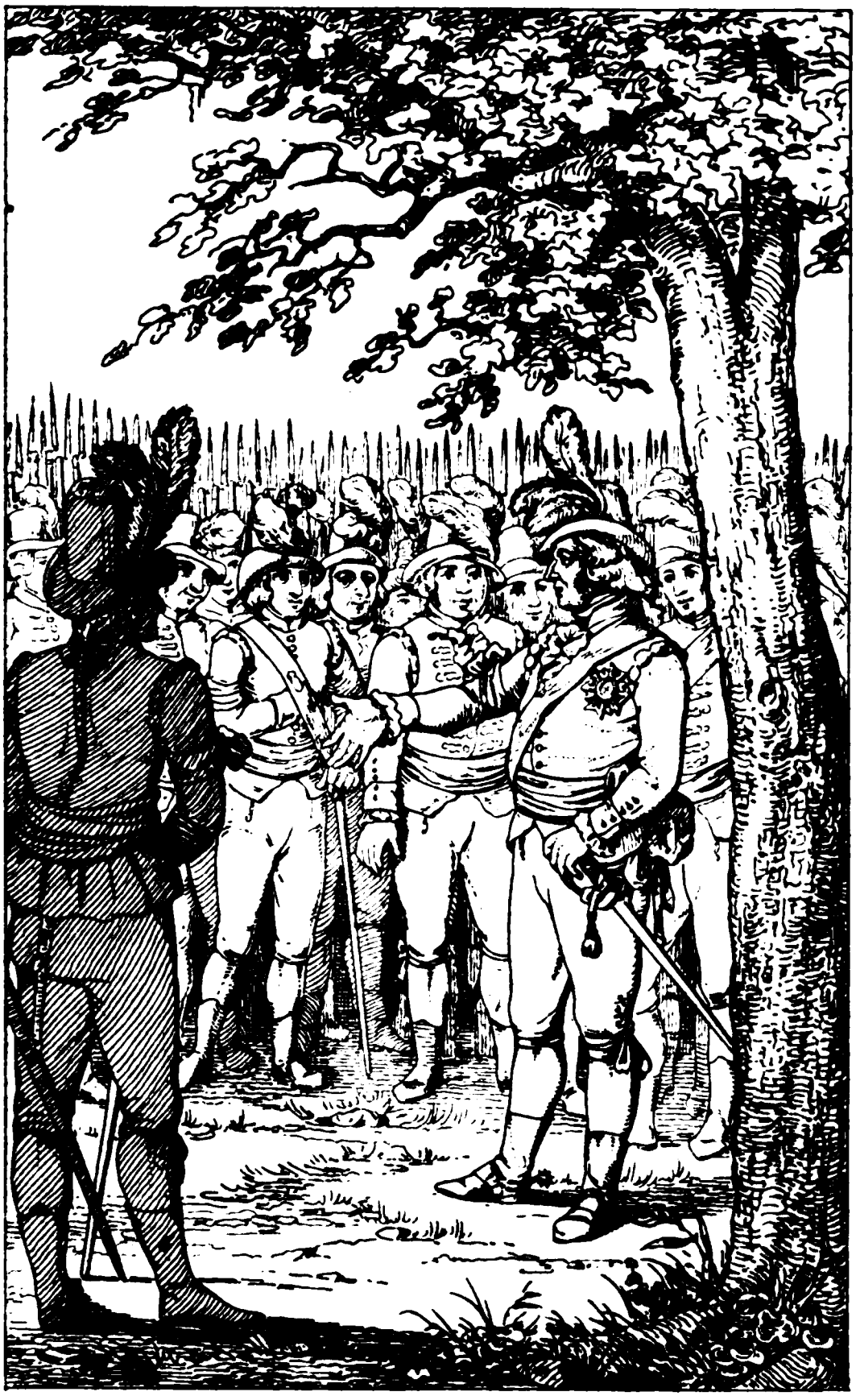
sei nun deine Stütze durch das Leben!" So sprechen die Züge der Alten, so erfleht es ihr Herz, so empfangen und geben es ihre Hände. — Nennt, o nennt sie uns denn, diese Grundsätze, die so mächtig auf Euch wirkten, denen Ihr Euch getrost überließt, die Euch lehrten, so sanften und doch so festen Tritt es durch alle Wechsel des Erdenlebens zu gehen!

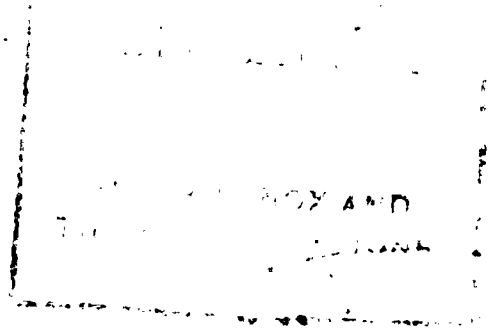
„Gott! — Freiheit! — Friede!" — Mit diesen Segensworten weihete der hinscheidende Greis Voltaire den Jüngling William Temple Franklin zum Menschen. Gott! Freiheit! Friede! betete der alte Franklin; und Gott, Freiheit und Friede waren in ihrem Herzen.

---

5. Gustav III. hält eine Rede nach dem Siege seiner Scheerenflotte.

Der Sieg in Swensk-Sund, am 9. Julius 1790, war für die politische Existenz des Königreiches Schweden von der äußersten Wichtigkeit. Die großen Zurüstungen zu diesem Feldzuge hatten nicht verhindern können, daß der ganze Plan dem Könige mißglückte. Sein Angriff auf Reval wurde zurückgeschlagen; die Vereinigung der beiden russischen Flotten, die er hatte verhüten wollen, ging jetzt vor sich, und seine Galeeren sowol, als die Linienschiffe und Fregatten unter dem Herzoge von Südermannland mußten vor dem überlegenen Feinde einen Hafen suchen. Biörkö-Sund, zwischen Wiborg und St. Petersburg, bot ihnen den willkommensten und zweckmäßigsten Zufluchtsort, sobald es der schwedischen Landarmee gelang, einen Sieg über die feindlichen Truppen zu erfechten und auf die russische Hauptstadt loszugehen. Allein das Waffenglück zürnte dem kühnen schwedischen Abenteurer. Armfeldt wurde bei Sawitaipol zurückgetrieben und verwundet; Meyerfeld drang zwar bis nach Högfors, aber vergebens erwartete ihn Gustav vor Wiborg. Die russische Flotte hielt beide schwedische blokirt, und diese Blokade, die nun bereits einen Monat lang gedauert hatte, zwang den König endlich zu einem gewagten Unternehmen; er mußte sich entweder durchschlagen, oder sich den Russen ergeben. Er wählte — wenn man dies noch eine Wahl nennen kann, wo Ruhm und Ehre, Pflicht und Verzweiflung einstimmig ge-




CIRCULA
LIBRARY

— er wählte die Schlacht. Hatte sein rascher Rittergeist
n Gefahren gestürzt, so bewies er jetzt den heiteren Helden-
, die unbefangene Geistesgegenwart, die feste Entschlossen-
die ihn allein befreien konnten. Unbekümmert um das
, das ihm fallen könne, sah er nur das Ziel, um welches
Verstand ihm jetzt zu ringen gebot, und stürzte sorglos in
nvermeidliche Gefahr. Mit dem Verluste von sieben Li-
chiffen, drei Fregatten, 31 kleineren Fahrzeugen, 500 Ka-
n und gegen 5000 Mann, war seine Rettung noch um
mäßigen Preis erkauft.

In Swensk-Sund, unweit Friedrichsham, wohin Gustav
Galeeren führte, befand er sich gleichwol noch nicht in Si-
eit. Rußlands mächtige Selbstherrscherin, in der Mitte der
endsten Siegesbahn aufgehalten — der Siegesbahn, deren
Ziel die stolze Inschrift über dem Abendthore von Cher-
ΕΙΣ ΒΥΖΑΝΤΕΙΟΝ, „dies ist der Weg nach Byzanz!"
ill und deutlich zugleich zu bezeichnen schien — drohete
e für den schwedischen Friedensbruch. Groß und erhaben,
im Zorne, hatte sie Gustav's Untergang beschlossen; ihr
engel war Nassau, der Weltumsegler, der tollkühne An-
r einer schwimmenden Batterie vor Gibraltar, der Sieger
inburn und Otschakow. Er ging zum Angriff, als sei er
Sieges gewiß. Vier Tage kaum hatten die Schweden ge-
, als seine, 300 Segel starke, Flotille erschien. Gustav
ihm nur 190 Fahrzeuge und seinen mächtigen Genius
gen. Sieg galt es oder Vernichtung; der König kämpfte
eine Kronen, er kämpfte für schwedische Freiheit. Eine Be-
rung, wie jene unter Gustav Adolph oder Karl XII. konnte
oeden retten; des Königs Beispiel schuf diese Begeisterung
einem Volke. Mit unwiderstehlicher Gewalt drangen die
oeden auf die russische Flotte ein; ihr verzehrendes Feuer
brach Nassau's Linie; seine Fahrzeuge strichen oder trieben
den Grund; 55 wurden erobert und viele andre verbrannt.
gefangene Russen, mehr als 600 Kanonen und viele
hnen verherrlichten den schwedischen Sieg — und Nassau
auf einem Kahn in das russische Gebiet.

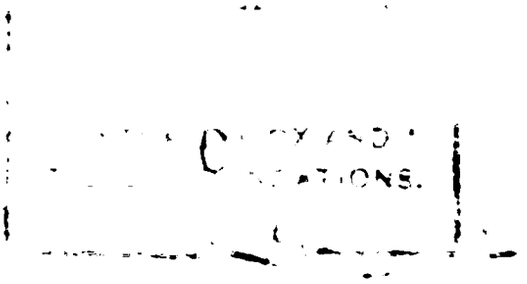
Nach dieser Schlacht, welche den Separatfrieden von We-
am 14. August bewirkte, indem die Bewunderung des Hel-
Catharinen's große Seele mit der politischen Sünde des
gs versöhnte, berief Gustav III. seine Officiere und hielt

eine Rede, worin er ihre Treue, ihre Vaterlandsliebe und ihrer Tapferkeit den treu erworbenen Ruhm zuerkannte. Er beförderte alle zu höheren Graden, ertheilte allen die dem militairischen Range bestimmte Belohnung, erlaubte ihnen die Schärpe seiner Hausfarben zu tragen und ernannte viele von ihnen zu Rittern des Schwertordens. Gustav besaß unter vielen Geistesvorzügen auch das Talent der Rede. Wer ihn näher gekannt hat, wird eingestehen, daß der Künstler, indem er ihn als Redner schildert, wahrscheinlich den Augenblick gewählt hat, worin der König sich selbst am besten gefiel.

---

6. Friedrich Wilhelm II. bei dem Brande in Breslau.

Dieses Blatt spricht für sich selbst. Der nächtliche Brand, die Löschenden, der Wasserstrahl aus den Spritzen, die Leitern, der mit Koffer und Gepäck beladene Träger, der zum Hause hinaus eilt, und die Gruppe zu Pferde, wo jeder Preuße die Züge seines Königs auf den ersten Blick erkennt: — dies sind lauter Bestandtheile des Gemäldes, die keiner Erläuterung bedürfen. Wie glücklich wären die Künstler, wenn sie immer nur ähnliche bezeichnungsvolle Gegenstände darzustellen hätten! Allein es gibt Ereignisse, die, wie gewisse Landschaften, für den Pinsel zu reich, zu unermeßlich sind; andere, denen es fast unmöglich ist, eine interessante Ansicht abzugewinnen. Die Gegenwart eines Monarchen bei einem Brande kann der allgemeinen Wohlfahrt nicht zuträglicher sein, als sie dem Künstler willkommen ist, der sie darstellen soll; die allgemein bekannte Gesichtsbildung erläutert alles augenblicklich von selbst, und es ist wirklich wunderbar, wie das Auge des Zuschauers sich auch schon am Ordensstern orientirt. Diese Polarität unserer Sehnerven, wenn sie nicht angeboren ist, welches die leidigen Philosophen bezweifeln wollen, wird wenigstens durch Gewohnheit und Erziehung zur andern Natur. Dem Künstler scheint unsere Bemerkung nicht entgangen zu sein; denn er hat sogar in seinem Bilde darauf angespielt. Die beim Löschen beschäftigten Männer vergessen des Brandes, ihres Amtes und der allgemeinen Noth, um dem Zauber zu gehorchen, der ihre Augen unwillkürlich auf den König heftet. Der rüstige Bursche zu oberst auf der Leiter, mit



m Schlauche der Feuerspritze in der Hand, empfängt den Ein=
uck zugleich durch Augen und Mund; der unten, mit Feuer=
ken und Eimer, theilt offenbar seine Aufmerksamkeit zwischen
e mündliche Anweisung, die er eben von dem Monarchen selbst
hält und das unbestimmbare Gefühl, das bei ihm von dem
edanken unzertrennlich ist, dies sei nun der König.

Der Beherrscher einer großen Monarchie hat täglich Gele=
nheit, sich in einer für die Menschheit und für sein Volk in=
ressanten Beschäftigung zu zeigen; im Kabinet, im Felde, als
ichter, im Glanz seiner Würde, als Stellvertreter einer Na=
on und als Rächer ihrer Ehre, als Beschützer und Verpfleger
r Wissenschaften, der Künste und ihrer Priester, als Vormund
r Armen und Waisen, als Urheber des Glücks und Theilneh=
ier an den Freuden seiner Unterthanen, endlich auch in seinem
rivatleben — denn der Monarch gehört ganz seinem Volke —
s Mann, als Gatte, Vater, Bruder, Hausherr, und, wär' es
öglich, als Freund. Man begreift, daß hier die Wahl dem
ünstler schwer werden mußte; allein für die Empfindung seiner
Mitbürger konnte er nicht glücklicher wählen, als indem er ih=
en die rührende Ueberzeugung näher zu legen suchte, daß auch
i der Stunde der Mitternacht der König dort seinen Posten
laubte gefunden zu haben, wo ihrem Leben und ihrer Habe
efahren drohten.

. Französischer Enthusiasmus auf dem März= oder Föderations=Felde.

In der Geschichte unserer Zeit wird die Begeisterung, wo=
nit 25 Millionen Menschen sich für ihre neue politische Orga=
isirung interessirten, eine stets denkwürdige Erscheinung bleiben;
nd so fern die menschliche Natur sich schlechterdings nicht an=
ers, als a posteriori, aus der Erfahrung, kennen und erfor=
chen läßt, dürfen wir hinzusetzen, daß sie uns durch die franzö=
ische Revolution und den darin wirksamen Enthusiasmus von
iner ganz neuen Seite bekannt wird. Den einzigen allgemeinen
Vereinigungspunkt ausgenommen, den wir mit den Franzosen
n unserer gemeinschaftlichen Abkunft und Bildung, als vernünf=
ige Geschöpfe finden, genießen wir, vermöge der Absonderung,

welche die politischen Verfassungen zwischen Nationen und Reichen festgesetzt haben, das unschätzbare Glück, bei allen Auftritten jenseits des Rheins unbefangene, parteilose, gleichgültige Zuschauer, mithin desto ruhigere Beobachter bleiben zu können. Wie die Zerwühlung Calabriens durch das Erdbeben, so ist uns jetzt die Explosion in Frankreich lediglich ein merkwürdiges Phänomen. In beiden Fällen erstaunen, schaudern wir, beklagen das Loos der armen Einwohner, und unsere physisch-politischen Hamiltone bereisen die rauchenden Brandstätten, beschreiben die niedergestürzten Ruinen, und zählen die Leichname, die das unerbittliche Schicksal sich zum Opfer erkor. In beiden Fällen erkennen wir mit Ehrfurcht gegen die Verhängnisse, deren höheres Gesetz wir nicht ergründen können, daß, während die Elemente und die Gemüther der Menschen im Auslande so furchtbare Verwüstungen anrichteten, die vollkommenste Sicherheit innerhalb unserer Grenzen herrschte und uns ein ruhiges, gleichförmiges Leben beschied. Sicherer liegen unsere Städte im Sande, oder an der Donau, der Elbe und dem Rhein, am Fuß der Kalk-, Schiefer-, Granit- und Wackengebirge, als dort Messina und Catanea, Rheggio, Gerace, ja selbst Neapel und Portici, zwischen dem Aetna und Vesuv. Kein Vulkan wird sich unter dem ehrwürdigen gothischen Denkmal unserer Reichsverfassung entzünden, seine zierlich geschnörkelten Thürmchen, seine schlanken Säulenbüschel und schaurigen Spitzgewölbe in die Luft sprengen, und uns mit dem Feuer und Schwefel der politischen Wiedergeburt taufen.

Um indessen so bei der Erscheinung still zu stehen, müßten wir etwas weniger oder etwas mehr als Menschen sein. Die Gesetze, nach welchen sich Ideen in unsrem Inneren verbinden, bringen es schon mit sich, daß wir alles Sichtbare und Unsichtbare, alles Nahe und Entfernte, alles Vorhergehende und Zukünftige einer gewissen Formel unterwerfen, um überall Verknüpfungen zu setzen, wo die Sinne uns nur abgesonderte, von einander unabhängige Bilder liefern. Ohne jene Formel genießen wir nur den Eindruck der Dinge; in ihr genießen wir uns selbst; der empfundenen Wirkung scheinen wir gleichsam Meister zu werden, durch die hinzugedachte Ursache. Diese Caussalverbindung, wie die Philosophen es nennen, diese beständige Beziehung einer jeden Wirkung auf ihre Ursache, ist nun, so lange die Welt steht, das Spiel, dessen die menschliche Vernunft nicht

wird; wiewol sie in manchen Köpfen so lange und anhal-
damit spielt, bis sie sich am Ende überzeugten, kein Mensch
noch je recht gewußt, was eine Ursache sei, und keiner werde
: unbezweifelter Gewißheit behaupten und erweisen können,
s eine Ursache gebe. Die Vernunft in ihrer Kindheit fand
freilich diese Schwierigkeit nicht. Die Art des Genusses,
n bloßen Wahrnehmen besteht, beschäftigte den Menschen
u angenehm und zu lebhaft, um das Bedürfniß einer sol-
Zerstreuung aufkommen zu lassen. Er hatte für alles nur
Ursache, des unbekannten Vermögens; und dieses nannte er

Ein Gott donnerte ihm in den Wolken, fuhr auf dem
elwinde, blendete ihn im Sonnenlicht, versenkte ihn in
swogen; im Löwen wüthete, in der Eiche grünte, in der
e duftete ihm ein Gott. Allmälig aber reinigte sich der
ff der Gottheit von seinen Schlacken, und man scheuete
or der grellen Behauptung: das Gute sei Ursache des Bö-
Die Unmöglichkeit, diesem empörenden Schlusse zu entge-
und noch mehr als diese, die unerträgliche Pein, weder
rts noch rückwärts zu können, sobald man alles unmittel-
n die oberste Ursache knüpft, trieb nunmehr die Vernunft
s unermeßliche Labyrinth der Philosophie. Man hoffte, die
e Veranlassung jeder einzelnen Wirkung von Stufe zu
: so lang hinaufwärts zu verfolgen, bis man alles in ei-
roßen harmonischen Zusammenhang gebracht haben würde.
oar ein stolzes Vertrauen auf den Umfang menschlicher
:; aber die Erfahrung rechtfertigte es nicht. Kein Men-
ben, verlängerte es sich gleich zur nestorischen Dauer; was
ch? nicht die Summe aller vom Menschengeschlecht durch-
Jahre reicht hin, um endlich durch den Wald der näch-
nd entfernten, der mittelbaren und unmittelbaren, der all-
nen und speciellen, der generirenden, determinirenden, diri-
en, accelerirenden, maturirenden Ursachen, bis an das er-
hte Ziel zu gelangen. Auch die Geübtesten mußten sich
erirren und mit leeren Hoffnungen täuschen; die Menge
ihnen zuversichtlich nach; Andere schlossen die Augen aus
Stücken, und glaubten treuherzig, sie wären schon im
; einige Wenige erkannten den Irrgarten für das, was er
gaben sich dem Schicksal gefangen, und ließen es sich
sein unter den Bäumen, wo sie jedesmal gingen oder
n.

Der Wohlgeruch einer Blume setzt flüchtige, verdünstende Theilchen und ihre Wirkung auf unsere Riechnerven voraus; aber den Grund dieser Uebereinstimmung zwischen unserer Empfänglichkeit und der Wirksamkeit dieser Atomen kennen wir nicht. So geht es uns mit allen Erscheinungen im weiten Reiche der Physik, so mit den Verkettungen menschlicher Schicksale. Strenge genommen ist es unmöglich, das ganze Gewebe von Ursachen zu entwirren, welches ein bloßer Säbelhieb eines ebenschen Husaren auf den Kopf eines Freiheit schnaubenden französischen Bürgers voraussetzt. Eine sichere Faust und eine scharfe Klinge gehören freilich dazu; doch auch nicht minder die preußische Disciplin, der Befehl zum Angriff, und jener noch frühere Befehl zum Aufbruch aus der Garnison. Bei diesem hebt nun wieder eine höhere Ordnung von Bestimmungen an, die uns nicht blos in alle Kabinette von Europa, sondern auch in die Schlafgemächer von Königen und Königinnen, in die Versammlungen der Republikaner, in die Schlupfwinkel der Sansculottes, in tausend pariſische Schenken und Boudoirs, sodann durch unzählig vervielfältigte Mittelglieder in längst verflossene Zeiten versetzt, und alles so eigensinnig und zugleich so unabänderlich zusammenfügt, daß unser Husar, ohne den Protestantenhaß Catharinen's von Medicis, ohne die verführte Schwachheit Karl's IX., ohne die Launen des XIII., XIV., und XV. Ludwig's, ihrer Mütter, Vormünder, Minister und Maitressen, ohne den Bau von Versailles, die Kriege in den Niederlanden, die spanische Thronfolge, die Zerrüttung der französischen Finanzen, und die Befreiung von Amerika — seinen Säbel nicht gezogen hätte. Indigestionen, Erhitzungen, Erkältungen, Flohstiche, witzige Einfälle und tausend andere gleich wichtige Ursachen großer Begebenheiten haben wir hier nicht einmal in Rechnung gebracht; allein wer sieht nicht schon, daß wir unsere obige Behauptung erwiesen haben?

Steht es so übel um die Bemühungen der Vernunft, im Chaos der Geschichte ein Licht anzuzünden; hängt alles so genau zusammen, daß man den Umsturz eines großen Reiches nicht ohne die Pastetchen, die Ludwig XV. so gut zu backen pflegte, und umgekehrt, die geringfügigste Unternehmung eines deutschen Soldaten gegen Frankreich, nicht ohne die Thaten aller Merowinger, Carolinger, Capets und Bourbons erklären kann: — so möchte es wol gleichviel sein, wird man uns sagen, welche von

den Millionen Ursachen man auf gerathewol aufgreift, um irgend eine Erscheinung in der politischen Welt damit zu motiviren. Diesem Einwurfe haben wir wenig entgegen zu setzen; allenfalls könnte man sagen: die Geisteskräfte der Menschen und ihre Grade der Ausbildung sind verschieden; wer schärfer und weiter sieht, als Andere; wer einen größern Gesichtskreis vor sich hat; wer mehre und zartere Berührungspunkte besitzt, die ihm Gemeinschaft mit der umgebenden Welt eröffnen; wer inniger empfängt und den größern Reichthum empfangener Eindrücke besser ordnet, schöner und zweckmäßiger verbindet und mit einer regeren Kraft darin zu seiner Freude bildet und wirkt: das ist der Mann, nach dessen Urtheil wir lüstern wären. Absolute Vollkommenheit läßt sich hier nicht erwarten; allein die Grade der Annäherung können verschieden sein; und um diese zu prüfen, empfiehlt man unter andern diese goldene, aus richtigen Theorien geschöpfte und in der Erfahrung bewährt erfundene Regel: daß man große Begebenheiten nicht von geringfügigen Ursachen herleiten müsse. Wem es genügt, den Samen der französischen Revolution im Faubourg St. Antoine entdeckt zu haben, dem gönnen wir seine Freude, wie dem Physiker, dem ein Medizinfläschchen mit nasser Eisenfeile die Lavaströme des Vesuv erklärt; nur müßten wir uns vorbehalten, daß in beiden Fällen das weitere Forschen denen nicht verboten werde, die sich nicht so leicht befriedigen lassen.

Die Frage, wodurch der Umsturz eines großen Reiches bewirkt worden sei, kann indessen fast noch eher beantwortet werden, als diese andre: warum so etwas geschehen mußte? Wir fragen dies immer wieder, so oft uns auch die Weisheit für den Vorwitz bestraft; eben als ob wir endlich einmal der Vorsehung ihr Geheimniß ablocken wollten. Es gibt hierher gehörige Fragen, die man blos hören darf, um an aller Befriedigung darüber zu verzweifeln. Warum, zum Beispiel, ist eine Nation aufgeklärt, die andere bis zur thierischen Unempfindlichkeit herabgewürdigt? Warum ist eine frei, die andere der Willkür eines Despoten unterworfen? Warum ist eine reich, die andere arm? Warum erkämpfen sich Schweizer und Holländer ihre republikanischen Verfassungen? Warum blutete Karl I. unter der Art des Gesetzes für die verletzte englische Freiheit? Warum ward Jakob's II. Flucht eine neue Epoche der brittischen Unabhängigkeit? Warum mußte den Amerikanern der Eigensinn so gut ge-

[illegible] Schicksal der [illegible] bis ans Ende der Welt — [illegible] bestimmen? Ob es gut [illegible] Verkettung der Begebenheiten und Handlungen gehe; zu [illegible], einer neuen Regierung, oder auch mit Beziehung auf alle möglichen daraus zu entspringenden Folgen, [illegible] — das entscheide, wer im Rathe der [illegible]. [illegible] jetzt aber werden nicht [illegible], daß eine Sache darum verwerflich sei, weil böse Menschen sie befördern, oder weil sie zu bösen Zwecken gemißbraucht werden kann. Wer möchte es dem kostbarsten Geschenke der Vorsehung an die Menschheit, dem Christenthume, zum Vorwurf machen, daß ein so verabscheuungswürdiger Mensch, wie Constantin, ihm auf den Trümmern der alten Volksreligion zuerst einen Thron erbauete, und daß Abscheulichkeiten, die unter gesitteten Völkern sonst unerhört sind, wie zum Beispiel die Menschenopfer des Inquisitionsgerichtes, aus der verdreheten Lehre des Evangeliums flossen? Also trifft der Tadel oder auch der Beifall, womit man jetzt gegen die französische Revolution so freigebig ist, nur die Moralität der handelnden Personen, und auch diese nur, so fern jene große Begebenheit als von ihnen abhängig wirklich gedacht werden kann. Ueber diesen letzten Punkt irrt man sich aber dort am leichtesten, wo die prädisponirenden Ursachen zu einer ähnlichen Gährung nicht vorhanden sind. Die Gelassenheit, womit wir auf unserm Sopha oder an unserm Schreibtisch über die Welthändel urtheilen, und die Parteien bald lossprechen, bald verdammen, fällt auf dem Schauplatze der Handlung weg; man steht dort gleichsam auf glühendem Boden, und man gehorcht der Allgewalt der Umstände, die ein unaufhaltsames Schicksal seit Jahrhunderten her schon vorbereitet hatte.

Wer sieht indessen nicht, daß man allein in unbefangener Entfernung aus jenem schrecklichen Phänomen einen unmittelbaren Nutzen ziehen kann. Der ruhige Zuschauer begreift den Grad der Spannung nicht, der ihn verleiten könnte, die Freiheit selbst um jene Atrocitäten einer Revolution zu erkaufen. Allein der Zeitpunkt, wo ein solcher Kauf ihn nicht mehr zu theuer dünkte, muß wenigstens für ihn im Reiche der Möglichkeiten sein; dann wird der Eindruck des Schauderhaften, wofür ihn seine jetzige Stimmung offen läßt, seine Wachsamkeit gegen die Gefahr einer Sinnesänderung verdoppeln. Dies ist der Gesichtspunkt, aus welchem der Anblick der ungeheuren Masse von Kräften, die sich in einem gährenden Volk entwickeln, am lehrreichsten wird; es ist schön und furchtbar zugleich, zu sehen, was der Enthusiasmus in gehörig vorbereiteten Gemüthern vermag.

Nirgends zeigte sich eine bessere Gelegenheit, diese Bemerkungen anzustellen, als auf dem Märzfelde zu Paris, im Juli 1790. Hier, wo die Franken, ein freier germanischer Bund, sich jährlich versammelten, um ihren Königen den Willen des souverainen Volkes zu befehlen, hier feierte man jetzt das erste Bundesfest der wiedererrungenen Freiheit. Die völlige Gleichheit war eben jetzt unter den Bürgern durch die Niederreißung aller erblichen Unterschiede wieder hergestellt. Jeder galt nur durch persönliches Verdienst, und über dieses entschied die Stimme des Volkes. Aus den verachteten Hütten des Bauers und des Handwerkers gingen jetzt, im Glanz eigenthümlicher Geistesvorzüge, des Vaterlandes Stützen wie neue Sterne hervor, und mancher aufgeblähete Bewohner eines Palastes sank in der Blöße persönlicher Nichtswürdigkeit unerkannt in den Staub; denn das Andenken großer Ahnherrn war wie ein erborgter Schmuck von seinem Haupte gefallen, und der lügenhafte Schimmer fremder Tugenden erloschen. Ein Sturm der Begeisterung hob die ganze Nation zur Höhe des Selbstgefühls. Mensch zu sein, war der schöne Stolz von 25 Millionen, das erste und letzte Ziel ihrer Befreiung. Der Eid der Brudertreue ward am 14. Juli in der nämlichen Stunde von allen Einwohnern eines Reiches geschworn, das eine Fläche von 10,000 Quadratmeilen auf unserer Erdkugel einnimmt; in 1900 Städten und 100,000 Dörfern stiegen an einem Tage und in einer Stunde die feierlichen Zusagen wechselseitiger Liebe und Treue einträchtig zum Himmel. Fünfmalhunderttausend Menschen saßen nur allein auf

[illegible] zum Landbau empfohlenen Pflanze; [illegible]
[illegible] und Zuschauer aus allen Provinzen, [illegible]
[illegible] Schauspiele ihrer Nation anbauen, um des
[illegible] zweck zu befördern. Alle Künste wetteifern auf von ihm
[illegible] die Künstler der Form zu der Hütte zum Bäumen,
[illegible] Landmann erhebt der Wiederkehr Ruf: „ich schneide!“
[illegible] neue und heitere Gefühle, bis in den Schoß
[illegible] Einsiedler pflanzt, sieht der wohlthätige Mensch, ohne
[illegible] für auf Lang. Alte und Gebrechliche, einander in die Ar
[illegible] und wiederholten ihren wohlthätigen Nachbarn ihren Dr
[illegible] Kinderwiegen werden den Busen weg und bleiben sich,
[illegible] plötzlich erhöht es einmahl und schwebt von allen Sei
„Hoch lebe der Bauer!“

Nur freie Bauern, sagt der Augenzeuge, denn wir
folgen, kennen dieses Gefühl; denn nur freie Nationen haben
Vaterland.

Ich sah die Zurüstungen zu diesem Feste, das beispiell
dem Jahrbüchern der Menschheit bleibt. Das größte Amphi
ter in der Welt, wogegen die berühmten römischen nur Ki
spiele sind, wurde in wenigen Tagen durch die Allmacht
Volkswillens erschaffen. Die verdächtige Trägheit von 15
bezahlten Arbeitern wurde durch den Enthusiasmus von 100
Freiwilligen vergütet. Im Taumel der Freiheit arbeitete
mit einem Eifer, mit einer Verschwendung der Kräfte, die
kaum noch begreift, wenn man sie auch selbst gesehen hat.
endlich war die Abwechselung der arbeitenden Gruppen, und
begreiflich, ohne die Begeisterung des Augenblicks in Rech
zu bringen, die Ordnung, die allenthalben herrschte. Hier
ren keine Wachen ausgestellt, hier kannte man nicht die gebi
sche Stimme des Aufsehers, und noch weniger seinen Stu
auch die Bienen und Ameisen bauen ohne Tyrannen und
telliten, und vollenden doch in Eintracht den Bau ihres k
Freistaats. Die Gerechtigkeit des Volkes heiligte eines Jeden
genthum, und schützte Jedermann in seinem Rechte. Kleidu
stücke und Uhren, die man während der Arbeit von sich g
hatte, blieben den ganzen Tag unberührt an ihrer Stelle li
Mit Trommeln und Kriegsmusik, die Schaufeln auf der S
ter, zogen die begeisterten Schaaren Arm in Arm unter
heitsgesängen zu ihrem Tagewerk, und später als die S
verließen sie das Feld. Alte und Junge, Männer und Wi

rzoge und Tagelöhner, Generalpächter und Schuhputzer, Bi-
öfe und Schauspieler, Hofdamen und Poissarden, Betschwe-
n und Venuspriesterinnen, Schornsteinfeger und Stutzer, In-
iden und Schulknaben, Mönche und Gelehrte, Bauern aus
i umliegenden Dörfern, Künstler und Handwerker unter ih-
. Fahnen kamen Arm in Arm in buntscheckigem Zuge, und
ffen rüstig und muthig zur Arbeit. Tausend rührende Züge
: überall rege gewordenen Gefühls verherrlichten diese geschäf-
e Scene; tausend gutmüthige Scherze, tausend Beweise des
lischen Frohsinns, tausend Beispiele der Ehrliebe, Großmuth,
d Uneigennützigkeit des Pöbels versöhnten die gedemüthigte
orgue des Adels. Um des Schauspiels Täuschung zu vollen-
i, erschien auch Ludwig XVI.; ohne Leibwache, ohne Gefolge,
ein in der Mitte von 200,000 Menschen, seinen Mitbürgern,
ht mehr seinen Unterthanen. Er nahm die Schaufel, und
llte einen Schiebkarren mit Erde, unter lautem Jauchzen und
eifallklatschen der Menge. Alles drängte sich um ihn hin,
nnte ihn Freund und Vater, und gab ihm alle die süßen
amen, welche der Despot aus dem Munde seiner Schmeichler
e hört, und welche nur ein guter und gerechter König aus
m Munde eines freien Volkes hören kann*). (Unser Künst-
: scheint diesen Augenblick zu einer Darstellung gewählt zu ha-
n, worin er zugleich einige der vorhin angedeuteten Gruppen
ibringen und unserm Nationalbegriff von pariſischen Carricatur-
men Genüge leisten konnte.)

„Waren Sie je in Neapel?" fragte mich ein Zuschauer,
r neben mir stand. „Ich habe dort vor Kurzem einen Aus-
uch des Vesuv gesehen. Dumpfe Donner hatten ihn verkün-
gt. Schwarze und weiße Rauchsäulen stiegen wechselsweise in
hwerer Baumgestalt empor, und lagerten ihre Wolken abwärts
n Horizont. Himmelan geschleudert erschien die schöne Licht-
nd Feuergarbe, und fiel in glühendem Regen zurück. Der
wastrom durchbrach die Felsengewölbe, floß majestätisch am

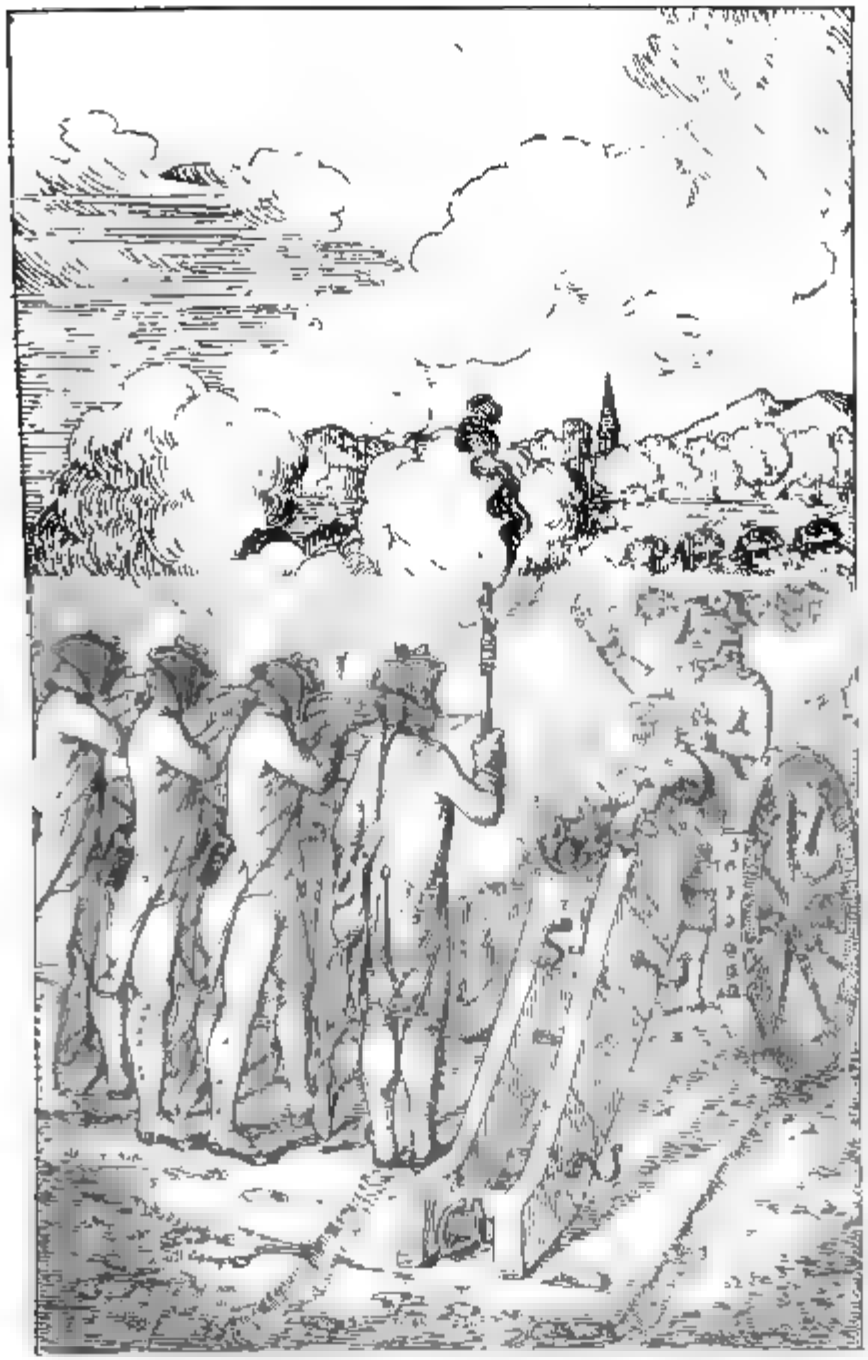
*) Wir verweisen hier auf Girtanner's historische Nachrichten über
e französische Revolution. B. III. S. 404—417 und B. IV. S. 1—30.
Man wird es uns nicht verargen, daß wir einiges aus der trefflichen
Schilderung dieses Schriftstellers fast wörtlich abgeschrieben haben, da die
Wärme, die darin herrscht, bei der bekannten Stimmung des ganzen Wer-
s, so *unverdächtig ist.*

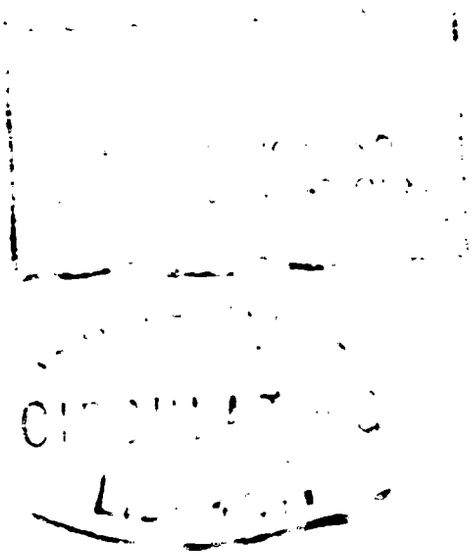
Rande des Berges herab, und füllte die Thäler mit geschmolzener Gluth. Es war ein erhabener, furchtbar schöner Anblick. — „Großer Gott!" rief eine Stimme aus dem Haufen, „jetzt verschlingt die Lava meinen Weinberg! er war mein Alles für Weib und Kind!" Ein Engländer reichte dem Unglücklichen seine Börse. — „Seht! das Feuermeer bedrohet die Villa des Herzogs P * * *; seht! schon steht sie in vollen Flammen." Mag sie brennen, sagte der Engländer; er hat ja noch 20 andere. — Lautes Jammergeschrei und Gewimmer verkündigte eine neue Trauerpost; ein halbnacktes Weib kam keuchend mit einem Kinde im Arm; drei andere waren in ihrer elenden Hütte verbrannt. Der Fremde wandte sich weg und weinte. — Jetzt erschien eine seltsame vornehme Figur mit einem San Gennaro, und versicherte: der Vesuv sei auch gar zu ungestüm; die Lava könne bis an die Alpen fließen und ganz Italien versengen; man müsse alle Feuerspritzen aus Neapel zum Löschen kommen lassen, und alle Lazzaroni aufbieten, um den Monte di Somma der Erde gleich zu machen. „Bedlam! Bedlam!" knirschte mein Engländer. — „Dieser Ausbruch rettet Kalabrien vom Untergang," sagte ein alter Einsiedler aus der Nachbarschaft. „Lassen sie uns weiter davon sprechen, rief der Britte; sie sind der Mann, den ich schon lange suche."

---

8. Desille's patriotischer Tod in Nancy.

Der Aufruhr unter der Besatzung von Nancy gehört zu den unzähligen Greueln, die der Zwiespalt der Parteien bei einer großen und gewaltsamen Staatsveränderung unausbleiblich veranlaßt. Dem furchtbaren Werkzeuge des Despotismus, dem stehenden Heere, wird natürlicher Weise von beiden Parteien geschmeichelt; und kann man wol erwarten, daß eine Klasse von Menschen, auf deren sittliche Bildung so wenig Rücksicht genommen wird, wenn sie nun endlich ihre eigene Wichtigkeit fühlt, sich dem ausschweifendsten Gelüste und den wüthendsten Leidenschaften nicht überlassen soll? Es war im Plane der Revolutionsfreunde, sich der gemeinen Soldaten zu versichern; theils, *weil man* sich im voraus von dem Beitritt adeliger Officiere *nicht viel* versprach; theils weil man glaubte, Soldaten allenfalls





auch ohne Officiere brauchen zu können, da das Gegentheil unmöglich ist; theils endlich, weil es den Grundsätzen der Demokratie und Gleichheit gemäßer war, auf die größere Anzahl der Mitbürger von geringer Herkunft mehr Rücksicht zu nehmen, als auf wenige Edle. Den Officieren wies ihre Geburt, wiesen ihre Begriffe von militairischer Ehre, und die durch lange Gewohnheit beinahe zur Natur gewordene, wenigstens sehr zu entschuldigende Anhänglichkeit „an den großen Monarchen" ihren natürlichen Platz in der Gegenrevolution und unter ihren Freunden an. Das Feuer, welches seitdem so heftig ausgebrochen ist, glimmte damals noch unter der Asche; die geheimen Ränke und Machinationen der Parteien gegen einander, deren Minen sich oft begegnen und kreuzen mußten, ließen sich aus der Ferne nur nicht so deutlich übersehen, und erschwerten also dem fremden Zuschauer die Enträthselung des über Frankreich schwebenden Schicksals. Nur hier und dort merkte man an den plötzlich entstandenen Gährungen, daß irgend verborgene Hände im Spiele gewesen sein müßten. Die Insubordination, sowol bei den Landtruppen als bei der Marine, verrieth am deutlichsten, wie geschäftig insgeheim die Parteien einander entgegen gearbeitet hätten. Die Volkspartei war vielleicht schon darum die unermüdetste in dieser Taktik, weil sie erst die Gemüther stimmen, den Geist der alten militairischen Zucht und des Gehorsams bestreiten und die Armee desorganisiren mußte; da hingegen das Corps der Officiere schon auf den Wink bereit war, und eigentlich nur in seiner einmal empfangenen Richtung beharrte. Es durfte nicht befremden, daß hernach die Officiere den Umfang ihres Einflusses auf die gemeinen Soldaten versuchten; allein für diese war einstweilen offenbar auf der andern Seite mehr zu gewinnen. Ihr elender Sold, ihre schlechte und spärlich zugemessene Nahrung, woran so viele Begünstigte des Hofes noch zu gewinnen wußten, erleichterte jedem Demagogen das Geschäft, ihre Bedürfnisse auf den gebietenden Ton zu stimmen, der schnell von einer Befriedigung zu der andern schritt, und, durch die erste Nachgiebigkeit kühn gemacht, bald keine Grenzen mehr kannte. Ein mißverstandener Begriff von Gleichheit und von Menschenrechten vollendete die Verwirrung, und wand der Aristokratie ihre mächtige Waffe aus den Händen.

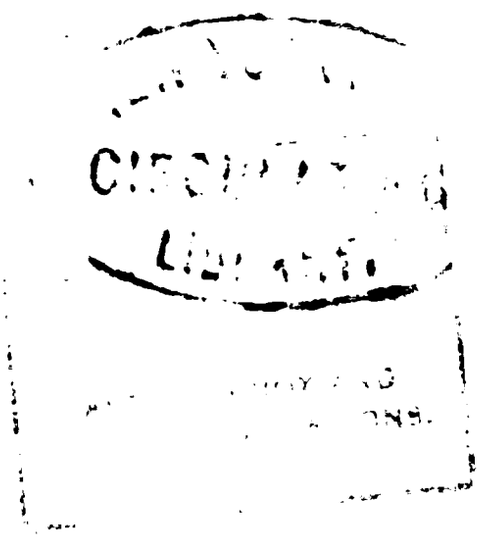
Die unsinnigen Ausschweifungen dreier zu Nancy in Garnison liegender Regimenter schienen den strengen Schritt zu recht-

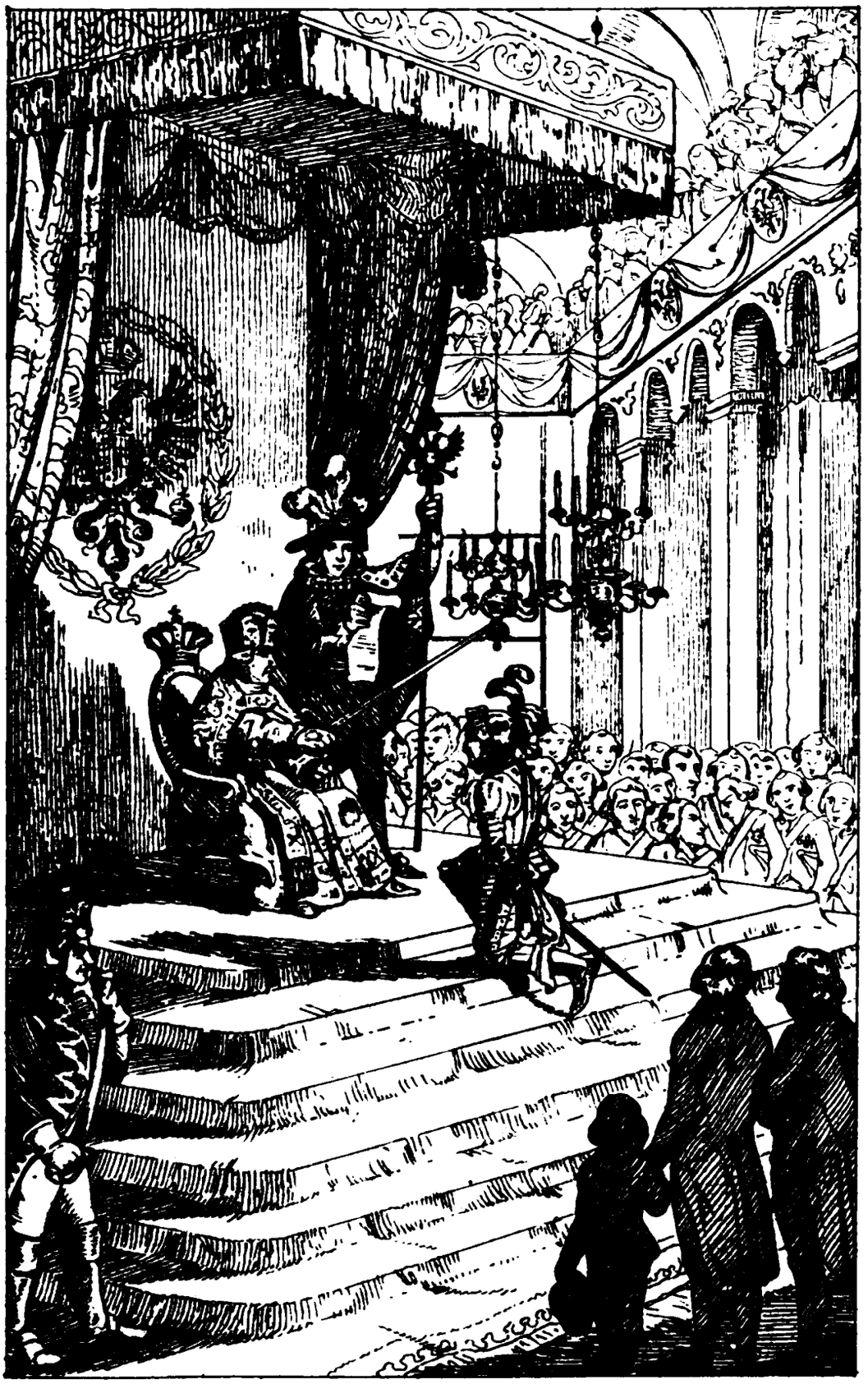
[illegible] der Truppen in Metz damals [illegible], um die Subordination wieder herzustellen, ehe ihn die [illegible] der Nationalversammlung dazu berechtigten. Der Erfolg entsprach dem Muthe, den Bouillé sich in Amerika erworben hatte; nur Ansteckung der bewaffneten Bürger von Metz, die [illegible] des Schweizerregiments in Nancy empfingen, [illegible] Sieg davon, und gab ein großes Beispiel von der Ueberlegenheit der Disciplin über freche Ungebundenheit. In dem Augenblick aber, wo beide Heere außer- und innerhalb der Mauern von Nancy nur zu warten schienen, wer von beiden den ersten Schuß thun würde, opferte sich Desilles, ein Officier im 105. Regimente, großmüthig auf, um alles Blutvergießen zu verhüten. Er legte sich über das Zündloch der Kanone, er stellte sich vor die Mündung, und wußte die Schweizer vom Regimente Chateauvieux eine halbe Stunde lang vom Schießen abzuhalten. Endlich verloren diese zu Banditen umgeschaffenen Soldaten die Geduld. Von ihren Flintenschüssen getroffen, stürzte Desilles zu Boden, und nach einigen Wochen starb er mit dem Bewußtsein, ohne alle Rücksicht auf Parteien, lediglich darnach getrachtet zu haben, daß Brüder und Landsleute einander nicht erwürgen. Hätte Frankreich nur viele Desilles! Es entginge noch vielleicht dem Bürgerkriege. Aus Enthusiasmus für gewisse Grundsätze, aus Parteigeist, aus Erbitterung, Haß oder irgend einer Leidenschaft, die zum Handeln antreibt, können viele Heldenthaten entspringen; aber diese Weihung zum Tode, die aus einem so sanften, reinen, unvermischten Gefühl von Bruder- und Vaterlandsliebe hervorgeht, diese Bürgertugend, die den Frieden der Brüder so theuer erkauft, ist eine seltnere und wenngleich minder glänzende, dennoch der Bewunderung und des Theilnehmens würdige Erscheinung.

---

9. Menschenfreundliche That eines deutschen Fürsten.

Es wäre ein schlimmes Jahr, das sich nicht mit einer guten That eines deutschen Fürsten bezeichnen ließe. Ihre Anzahl, ihre Würde, selbst ihre Politik, die es ihnen schon zur Pflicht macht, um des ihnen stets gegenwärtigen gemeinen Besten willen, ihre Herrschaft auch über unsere Herzen zu erstrecken; end-





ch — denn auch wir selbst verdienen hier ein kleines Lob — ie Loyalität, womit wir von unsern Herrschern, wie von der)ame unseres Herzens, glauben und gegen die ganze übrige Velt behaupten, daß ihres Gleichen nicht auf der runden Erde u finden sei; dies zusammengenommen, häuft jährlich einen ar- gen Schatz zum deutschen Panegyrikus. Wir wollen hier un- rn Sparpfennig für das Jahr 1790 hineinwerfen, — die Schaumünze, die wir zum Gedächtniß der Kaiserkrönung aufge- oben hatten; und wir setzen einen desto höheren Werth darauf, eil sie nicht mit Gepränge unter das Volk geworfen ward, son- ern, wie es scheint, nur so im Vorbeigehen aus dem Busen efallen ist. Sie ist von reinem Golde! Auf der Bildnißseite esen wir ganz deutlich; ungeachtet die kurfürstlichen Insignien ehlen: MAXIMILIAN, Erzherzog in Oestreich und der Re- ers hat blos die Worte: Leutseligkeit und Volksbildung!

Dort in Frankfurt, wo man damals unsere Fürsten nur ls Halbgötter, weit über die Sterblichkeit erhaben, in unge- ohnter Pracht einherziehen und schimmern oder funkeln sah, ar es eines Morgens ein überraschender Anblick, auf der Brücke, ie nach Sachsenhausen führt, eines von diesen überirdischen We- n, als Mensch verkleidet und mit menschlichem Gefühl sich erablassend zu den Leiden armer Sterblichen, einem hülflosen Geschöpfe seine Last abhelfen zu sehen. Wir haben es inzwi- chen von sehr guter Hand, daß der Urheber dieser menschen- reundlichen Handlung im eigentlichsten, wie im edelsten und be- len Sinne des Wortes, ein wahrer Mensch ist, und zwar so urch und durch ein Mensch, daß man ihn im Fürstenkleide der im Bischofstalar, oder in der deutschen Ritterrüstung im- ner wieder dafür erkennt. Die Einwohner von Sachsenhausen, in Völkchen, das im Ruf altdeutscher Treuherzigkeit und kunst- osen aber prüfenden Biedersinnes steht, liebten diesen Menschen och im Pomp seiner Würde — und die Stimme eines rauhen, nbestochenen Volkes ist heilig und wahr.

---

10. Ritterschlag bei der Kaiserkrönung in Frankfurt.

Die Freiherren von Dalberg haben vor allen andern deut- chen Edlen das Recht, bei der Kaiserkrönung zu Reichsrittern eschlagen zu werden; und wenn ein Dalberg zugegen ist, er-

scheint er in vollständiger Ritterrüstung. Unser zehntes Blatt stellt diesen feierlichen Ritterschlag vor und vergegenwärtigt uns dadurch die Krönungsfeier, deren steifer, byzantinischer Pomp, so sehr er auch gegen unsere jetzige ungezwungene Eleganz absticht, gleichwol als Erinnerung an das Entstehen der deutschen Reichsverfassung mit guten Gründen gerechtfertigt werden kann. Die so schnell auf einander folgenden Krönungen Leopold's und Franz' II. haben freilich etwas gar zu wörtlich bewiesen, wie viel es koste, Deutschland einen Kaiser zu geben; doch wenn je an Reformen und Veränderungen gedacht werden sollte, so gäbe es noch wichtigere Gegenstände, die abgeändert zu werden verdienten, als der Schnitt des Pluviale und der Dalmatica, oder die Gestalt der kaiserlichen Halbstiefeln. Es ziemt dem deutschen Charakter nicht, mit schwerfälliger Nachahmung unserer leichtsinnigen Nachbarn ein enthusiastisches: Vive la constitution! anzustimmen und sie gleich darauf wieder zertrümmern zu wollen; wir dürfen vielmehr zugeben, daß unsere Verfassung, wie alles menschliche Beginnen, ihre Mängel hat, wobei sie aber noch geraume Zeit bestehen kann, und, wenn wir unsern wahren Vortheil kennen, auch noch bestehen wird. Eine gewaltsame Auflösung dieses so fest zusammengefügten Baues, wenn er gleich aus heterogenen Materialien entstanden ist, würde ganz Europa erschüttern; er muß von der Hand der Zeit eines natürlichen Todes sterben, so wird der Schutt nur weggeräumt, und man bauet nach modernen Regeln leichter, heller, luftiger — und, der Himmel woll' es! auch besser. So lange er noch steht, bleibt indeß die Wahl und Krönung des deutschen Reichsoberhaupts eine der wichtigsten Angelegenheiten für unser Vaterland.

Von dem vorliegenden Blatte dürfen wir als Augenzeuge versichern, daß es den Vorzug der genau befolgten historischen Wahrheit, sowol im Lokal als in der Kleidung des Kaisers behauptet. Es wäre nicht unmöglich, daß ein Hyperkritiker uns den Einwurf machte, der wachthabende Officier zur Linken am Throne scheine, der Uniform nach, ein Preuße zu sein; dem könnten wir aber diesmal eine politische Antikritik entgegen stellen, worin die Worte Reichenbach und Preußen keine unbedeutende Rolle spielen würden. Die Gruppe im Hintergrunde empfehlen wir der Untersuchung der Physiognomiker. Der Kaiser scheint Karl's des Großen Schwert — zum Ritterschlag recht *gut zu führen.*

ASTRONOMICAL LENSES AND
TELESCOPE MOUNTATIONS.

Der Name Dalberg ruft Empfindungen und Gedanken vor, denen diese Stätte zu heilig ist. Wie Deutschland gehnt ist, diesen Namen mit Eigenschaften des Geistes und des rzens zu paaren, müßte der Tag ein Trauertag werden, an lchem man vergebens fragte: Ist kein Dalberg da?

---

11. Krönungsfeier des ungarischen Königs.

Abermals eine Krönung! Der kleine Umstand, daß der hnig von Ungarn den deutschen Kaiser ernähren hilft, wird bei nen, die ein solches Argument zu beherzigen wissen — und s sollen diesmal alle unsere Leser ohne Ausnahme sein — die ahl des Künstlers hinlänglich rechtfertigen. In der That, nn man erfährt, was es dem guten Leopold für Künste gestet hat, ehe er diesen Ritt in Ehren machen konnte, so gennt die Sache ein sehr ernsthaftes Ansehen, und man fängt t, es für eine wichtige Begebenheit des Jahres 1790 zu hal n, daß er die Krone des heiligen Stephan erhielt. Welch ein nterschied zwischen seinem Loos und dem seines Vorgängers! oseph ließ die Krone aus Ungarn in seine Hofburg nach Wien ingen, und schickte sie kurz vor seinem Tode mit aller erdenkhen Feierlichkeit zurück, damit Leopold ihr wieder nachreisen nnte. Joseph hatte noch als Kind ein: moriemur pro rege stro! (wir sterben für unsern König) gehört, und vernahm f seinem Todbette die drohende Stimme des Aufruhrs; er ard gehaßt und gefürchtet. Leopold hingegen, dem die Ungarn otzen zu können glaubten, mußte sein Königreich in Reichench erhandeln; allein die Drohungen verhallten sanft, und Leold ward geliebt. Joseph hatte sich nie krönen lassen; sein ruder gewann die Nation durch diese eitle Feierlichkeit. Dafür ht auch sein Bildniß in dem große Saale, wo alle Könige n Ungarn seit Stephan dem Heiligen abgebildet sind, im köglichen Schmucke; da hingegen Joseph, der Nichtgekrönte, in ner Feldmarschallsuniform, gleichsam als der Anführer einer ompagnie Barbaren, unter ihnen erscheint. Fast möchte man i der andächtigen Verehrung der Ungarn für jenen alten eiserm Reif, womit ein Papst die Schläfe ihres heiligen Königs nd, an jene otaheitische Simplicität der ungebildeten Völker

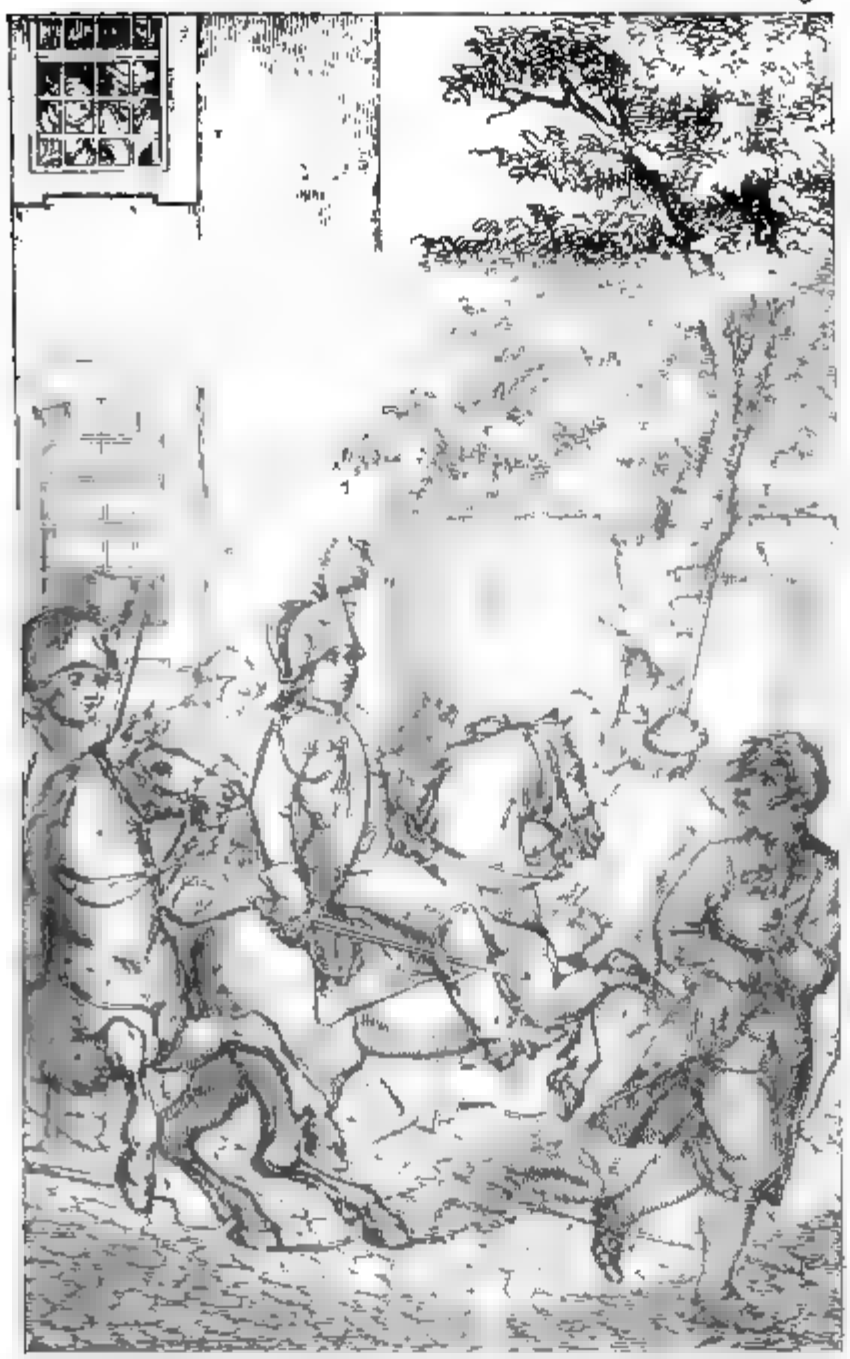
denken, die das nützliche Metall dem köstlichen noch vorziehen, wenn nicht die Verschwendung von Gold, Silber, Perlen und Edelsteinen an ihren Dolimans, Kalpaks, Säbeln, ja sogar an Stiefeln und Sporen lehrte, welche Fortschritte in der Schätzung des relativen Werthes der Dinge sie gemacht haben, seitdem ihre braunen Voreltern Magyar und den Kaukasus verließen. An den Besitz jener Wunderkrone sind indessen so manche Privilegien und Immunitäten gebunden, daß es immer der Mühe werth bleibt, einige fromme Legenden in den Kauf zu glauben, und den König auf die Verfassung schwören zu lassen.

Bei dem feierlichen Einzug in die Hauptstadt führt der König mit seinem Säbel einen Streich in die Luft nach allen vier Weltgegenden. Diese allegorischen Windschnitte sollen eine Besitznehmung des Reiches vorstellen; könnten sie nicht auch allenfalls auf die Inauguration selbst bezogen werden und eine feine reservationem mentalem des zu Krönenden andeuten? oder im gegenwärtigen Fall eine retroaktive Anspielung auf die vorhergegangenen Unterhandlungen, oder auf den Revolutionsgeist der Ungarn und ihren soliden Charakter enthalten? Diesen Charakter erkennt man hier auf dem meisterhaft gezeichneten Blatte noch treffender in der wirklich schönen ungarischen Kleidung, worin diese Nation, wie die polnische, bei ihrer projektirten Revolution, eigentlich ihre ganze Hoffnung gesetzt zu haben schien, indem sie mit der Proskription der deutschen Tracht den Anfang machte. Der Erfolg beweiset, daß sie beide Recht hatten; denn die Spur ihrer Revolutionen, die sich schon wieder aus allen ihren Verhältnissen verloren hat, ist wirklich noch in ihren Röcken und Mützen vorhanden.

---

13. Dämpfung des sächsischen Bauernaufstandes.

„Ewige Minderjährigkeit ist das Loos der Völker!" Dieser Weidspruch einer mißmüthigen Philosophie — leider zu sehr gegründet in einer trostlosen Uebersicht der bisherigen Geschichte, in der traurigen Erfahrung, daß man es mit redlichem Streben und Aufopferung für das gemeine Beste nicht hat ändern können, in dem Gefühle der Erschöpfung und dem Bedürfniß der *Ruhe*, die das Alter mit sich bringt — wird jederzeit begierig



von der zahlreichen Klasse derer nachgesprochen, denen die ewige Vormundschaft zu gute kommt. Es ist wahr, die unmündigen Völker sind mehrentheils ungezogene, verwahrloſete Kinder, denen es an Thätigkeit und Geübtheit des Denkvermögens, an richtigen Begriffen und festen Grundsätzen fehlt, die sich mit einer Last von Vorurtheilen schleppen, vom sinnloſesten Aberglauben ängsten lassen, und statt der freiwilligen Pflichten einer überlegten Sittlichkeit nur unzählige mechanische Uebungen kennen; die sich durch strenge Behandlung und knappes Futter zu Allem treiben, zwingen und abrichten lassen; die um ein Stück grobes Brot und einen bunten Rock sogar auf den Wink einander todtschießen lernen, und gewöhnlich nicht einmal träumen, daß Vernunft und Wille ihnen gehören könnten, sondern sie treuherzig für das Eigenthum ihrer Vormünder halten.

Einige Beispiele hat es indessen gegeben, wo das Volk, nachdem es während seiner Minderjährigkeit Proben von gesundem Verstande, von gesetzter Aufführung und richtiger Schätzung der Dinge abgelegt hatte, sich für majorenn erklärte, und weil es kein anderes Mittel gibt, die Sache zu entscheiden, auch vermöge dieser Erklärung majorenn blieb, und die Verwaltung seiner eigenen Güter übernahm. In einigen anderen Fällen, wo man es mit einer heftigen aufbrausenden, eigenwilligen und vorwitzigen Brut zu schaffen hatte, und die Vormünder zugleich durch offenbar schlechte Wirthschaft und moralische Unwürdigkeit um alles Ansehen gekommen waren, lief es mit der Emancipation weit schlechter ab. Das frühreife Volk, nachdem es, wie leicht zu erachten, sein Vermögen durchgebracht und seine Kräfte verschwelgt hatte, sah sich in seinem Verfalle genöthigt, sich unter eine abermalige Kuratel zu begeben, und hatte oft nicht mehr den Muth, Bedingungen zu machen, sondern mußte sich auf die Einsicht und Großmuth des neuen Vormunds verlassen.

Zu allen Versuchen der Nationen, in den vollen Besitz ihres Erbes und ihrer Rechte als Menschen einzutreten, haben die Vormünder jederzeit scheel gesehen, und wenn sich solche verderbliche Folgen der Volkseigenmacht, wie die zuletzt erwähnten, irgendwo zeigten, war Niemand lauter, als sie, um damit das Unschickliche, das Unanständige, ja das Unmögliche einer Volksmündigkeit zu erweisen. Es scheint ihnen hierbei gänzlich entgangen zu sein, daß ein Vormund allemal für das Vermögen und zugleich für die Bildung seines Mündels verantwortlich

bleibt, mithin, daß jene Dummheit, jene Verschrobenheit, jene Ausschweifungen, die eine Nation zur fortwährenden Minderjährigkeit qualificiren, die unverantwortliche Schuld solcher Vormünder selbst gewesen sein könnten, die in der beruhigenden Gewißheit, vor keinem Pupillencollegium Rechenschaft geben zu müssen, absichtlich den Verstand und die Sittlichkeit intellectueller Wesen untergruben, und sich das feindselige Geschäft wählten, sie zu entmenschen.

Es wäre eine sehr unnütze Mühe um die Aufsuchung aller Mißhandlungen, die eine Nation auf diese Art erlitten hat, wenn sie nicht zu einer richtigeren Selbstbeurtheilung führte. Wir sind in Deutschland vielleicht auch in dem Falle großer Kinder, die man in ihrer Erziehung vernachlässigt hat; allein vermöge unserer angebornen guten Anlage, haben wir schon unsere Mängel einsehen lernen. Für uns gibt es in der That keine heilsamere Ueberzeugung, als diese, daß wir wirklich als Nation noch minderjährig und von dem Zeitpunkte unserer Mündigkeit noch weit entfernt sind. Eine solche Gesinnung ist nicht nur unserm gesetzten Charakter und der Unbefangenheit unserer Herzen angemessen, sondern sie erwirbt uns zugleich die Achtung der pflichtbeladenen Menschen, denen die Vorsehung unsere Führung anvertrauet hat. Den edlen und wohldenkenden unter ihnen sind bescheidene, kluge, ehrliebende, lehrbegierige, tugendhafte und wohlgesittete Mündel von gewissen Jahren vielmehr Freunde als Pflegekinder; sie bindet gegenseitiges Zutrauen, Herzlichkeit, Liebe. Die wunderlichen, die grämlichen, die schwachen Vormünder, oder solche, die sich irgend einer Unlauterkeit bewußt sind, werden durch das gemessene, vernünftige, ehrerbietige Betragen einer Jugend, die ihrer Leidenschaften Meister ist, beschämt, und vielleicht gebessert und gewonnen.

Kein Land rühmt sich so vieler guten Fürsten, als gegenwärtig unser Vaterland; man fordert keine Beweise von einer Behauptung, wovon Deutschland überzeugt ist. Seit einem halben Jahrhunderte waren wir mit Regenten beglückt, die es sich eifrig angelegen sein ließen, die Reife der ihnen anvertrauten Nation zu befördern und ihr die Ausbildung zu geben, welche sie dereinst in Stand setzen kann, ihre wahre Bestimmung zu erreichen. Die größten Monarchen hatten die richtigsten und edelsten Begriffe von dem gleichen Anspruch aller Menschen auf den freien Gebrauch ihrer Denkkräfte und ihres Willens zur Er-

langung einer vollkommenen, ohne Freiheit nicht gedenkbaren, Sittlichkeit. Sie räumten überall die Hindernisse aus dem Wege, welche der Mißbrauch der Macht und die Herrschaft des Vorurtheils über rohe Gemüther hervorgebracht hatte; sie nahmen ihren Unterthanen mit Bedacht die Fesseln eine nach der andern ab, in welche sich ihr Körper, ihr Geist und Herz hätten schmiegen müssen. Der mäßige, bescheidene Gebrauch der wiedergeschenkten Kräfte belohnte sie für ihren Edelmuth, und bewog sie, sich noch mehr auf Bürger zu verlassen, bei denen Liebe jetzt an die Stelle des mechanischen oder erzwungenen Gehorsams trat, und dieselben Wirkungen, ja noch bessere und dem gerechten Fürsten willkommnere, erzeugte.

In einem Zeitpunkte, wo im Westen und im Osten, im Norden und im Süden, die benachbarten Staaten eine Gährung erlitten, welche das bisherige Verhältniß zwischen den Regenten und ihren Untergebenen umzustoßen drohete, schien jeder noch so leise Anfang einer Volksbewegung in Deutschland die Aufmerksamkeit der Fürsten und die schnellste Anwendung entscheidender Maßregeln zu rechtfertigen. Glücklicher Weise, oder, wenn man einige Rücksicht auf unsere Verfassung und unsern Charakter nimmt, natürlicher Weise, hatte die Widersetzlichkeit der Bürger in Trier, der Bauern bei Gengenbach, der gräflich Leyenschen Gemeine zu St. Ingbrecht, und der saarbrückischen Unterthanen gegen ihre Regierungen, keinen Einfluß auf die Ruhe von Deutschland, kein Symptom, das sie zu Revolutionen qualificirte, und nicht einmal die Absicht, die einmal bestehenden Verhältnisse zu durchbrechen; sie waren lediglich aus der falschen Voraussetzung entstanden, daß den Mißbräuchen und vermeinten Beeinträchtigungen, worüber man sich beschwerte, durch eigenmächtige Forderungen am kürzesten abgeholfen werden könnte. Ernsthaftere Auftritte ereigneten sich aber in der Gegend von Meißen, Torgau und Wurzen, unter der weisen Administration eines Regenten, der in wenigen Jahren das durch Krieg und Hungersnoth beinahe zu Grunde gerichtete Sachsen wieder zu einem der blühendsten und glücklichsten Länder erhoben hatte. Die Bauern auf einigen Dörfern rotteten sich zusammen, kündigten ohne vorhergegangene Klage ihren Herren den Gehorsam auf, verlangten die Erlassung ihrer Frohn, und fingen an, die Höfe und Schlösser der Gutsbesitzer zu bedrohen. Drei Regimenter Cavallerie, eben so viel Infanterie und einige Kanonen

vertrieben bald den Freiheitsschwindel aus ihren Köpfen. Allein die Gerechtigkeit des Kurfürsten Friedrich August ließ es bei der bloßen Ausübung seiner Gewalt nicht bewenden; er wollte sich von der Rechtmäßigkeit oder Unbilligkeit der Forderungen überzeugen, die ein sonst ruhiges und gutartiges Volk zu einer so gewagten Selbsthülfe verleitet hatten. Eine von ihm niedergesetzte Untersuchungs-Commission unterschied die rechtmäßig erworbenen Besitzungen und Gerechtsame des Adels von erschlichenen oder erpreßten, und zog die Schuldigen zur Strafe. Diese musterhafte Mäßigung bei völligem Bewußtsein der Uebermacht rührte die Herzen der Unterthanen, die er, wie ein guter Vater seine irrenden Kinder, durch sanfte Zurechtweisung nur noch fester an sich zog. Wohl dem Volke, das so regiert wird, und so regiert zu werden verdient! und wohl dem Fürsten, der im Geringsten seiner Untergebenen, selbst wenn Leidenschaft sie verführt, den Menschen zu ehren nie vergißt, und lieber die Vernunft überzeugen und das Gefühl gewinnen, als den Willen gewaltig und eigenmächtig zwingen mag!

Ein so schöner Zug von deutscher Fürstenehre durfte nicht übergangen werden, wo es darauf abgesehen war, die besten oder wichtigsten Erinnerungen aus dem Jahre 1790 zu sammeln. Wir sehen deutlich an dem fliehenden Bauer im Vordergrunde, daß der Dragonerofficier ihn für den Aufruhr nicht hart büßen läßt; ein Schlag mit flacher Klinge auf den Arm ist Alles, was er davon getragen hat. Die Dame am Fenster bezeugt ebenfalls durch ihre bloße Gegenwart die Unblutigkeit dieses Auftritts; denn ein deutsches Frauenzimmer hat noch keinen Begriff von der Exaltation der Leidenschaft und der Verfeinerung des Genusses, womit die Hofdamen zu Versailles am 5. October 1780 sagen konnten: voyons s'entr'égorger cette canaille! „wir wollen doch sehen, wie das Lumpenvolk sich unter einander mordet!"

Erklärung der zwölf Bildnisse.

So oft wir die Geschichte eines merkwürdigen Menschen hören oder lesen, entsteht auch gemeiniglich ein Verlangen in uns, seine Gestalt und vor allem seine Gesichtszüge zu sehen; es ist als ahneten wir, daß dieser Anblick uns noch fernern Aufschluß geben, den Zusammenhang und die zureichenden Gründe gewisser Handlungen erklären oder überhaupt in der Seele des Mannes, von dem man uns erzählte, lesen lassen würde. Dieser Trieb ist so allgemein, wie die physiognomischen Urtheile, die wir immer bei jeder neuen Bekanntschaft fällen, wenn wir auch gern zugeben, daß die Physiognomik sich nicht wie ein Handwerk lehren oder auf ein allgemeines umfassendes System zurückführen läßt. Auch läugnet wol schwerlich eine von den vielen philosophischen Schulen, daß die einzige Art, wie uns die Empfindung von der Individualität eines Menschen unmittelbar zu Theil wird, nämlich die Erscheinung seiner Person, von seinem ganzen Wesen Kundschaft gebe, mithin der wahre Ausdruck seiner Kräfte, Fähigkeiten und Fertigkeiten sei. Mit diesem, unseres Bedünkens so allgemein anerkannten Satze verbinden wir die Vermuthung, daß das Maß und Verhältniß der Anlagen im Menschen, oder was man unter seinen Seelenkräften versteht, bereits von der Geburt an so verschieden sei, wie der Eindruck, den unsere Sinne davon auch bei dem Anblick neugeborner Kinder empfangen; wenn es gleich wahr sein könnte, daß diese ursprüngliche Verschiedenheit durch die unvermeidlich unähnliche Ausbildung in der Folge noch größer scheint, als sie wirklich ist. Wir lassen übrigens Jedermanns Freiheit, hierüber anders zu denken, wie billig, unangetastet, und führen unsere Meinung lediglich zur Entschuldigung der Kürze an, womit wir uns durch Zeit und Umstände genöthigt sehen, über die beiliegenden Bildnisse zu sprechen. Wir haben nämlich geglaubt, man könne längere Erklärungen schon deshalb eher entbehren, weil sich so vieles aus den sehr ähnlichen Kupferstichen ohne weiteren Beisatz erkennen läßt, und müßten uns auch mit großer Gefahr unserer Demuth irren, wenn nicht die meisten Käufer lieber unsere Anmerkungen, als die saubern und netten Kunstwerke, entbehren möchten.

Der Zweck dieser Bildnisse ist nur die Bezeichnung des

Jahres 1790 durch die merkwürdigen Männer, die entweder in diesem Jahre den Schauplatz der Welt verließen, oder an den wichtigsten Begebenheiten, damals den größten Antheil hatten. Ihre Namen sind sämmtlich so bekannt, ihre Thaten hat der Ruhm und die zuverlässigere Geschichte schon so oft beschrieben, daß es verlorne und den Leser ermüdende Mühe gewesen wäre, hier nochmals ihre Biographien zu entwerfen. Daß uns aber beim Anblick ihrer Bildnisse mancher Gedanke über ihren Wirkungskreis und ihren Einfluß auf ihre Zeitgenossen und die Nachwelt entschlüpfte; daß es uns überraschte, wie alles was je geschehen ist, und alles was je gelebt hat, bald aus diesem, bald aus jenem Gesichtspunkte betrachtet, nützlicher Anwendung auf das, was noch geschehen soll und auf die künftig Lebenden, fähig sei; daß wir es wagten, diese Ahnungen herzusetzen, damit sie andere und bessere im Busen unserer Leser anregen könnten: dies ist eine Verwegenheit, wie wir freilich nur mit dem bösen Beispiele der Zeiten zu entschuldigen wissen.

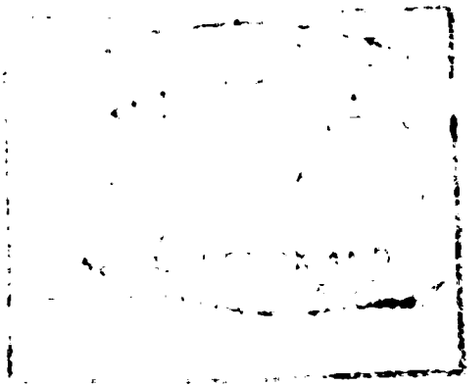
I. Joseph II. und Leopold II.

---

1. Joseph II.

Die Macht Oestreichs war einst der Schrecken von Europa. Der Stolz der Fürsten dieses Hauses erweckte ihnen Hasser und Feinde; aber die noch gehässigeren Anmaßungen Ludwig's XIV. und seine Siege erregten noch ungleich größere Besorgnisse. Eine lange Rivalität zwischen Frankreich und Oestreich benahm den übrigen europäischen Mächten alle Furcht; das Gleichgewicht ward durch die Erschöpfung beider so sehr gesichert, daß ihre staatskluge Aussöhnung und enge Verbindung selbst es nicht wieder stören konnte.

Joseph II. schien den östreichischen Erblanden gegeben, um ihren Glanz wieder herzustellen, und die Macht, die eine noch immer ansehnliche Masse von Besitzungen ihm gab, gehörig geltend zu machen. Eine Reihe theils schwacher und beschränkter, theils abergläubiger und ungebildeter Vorgänger hatte den Staat unzähligen Mißbräuchen Preis gegeben, seine Schulden gehäuft,



eine Mittel verkannt, seine Kräfte stocken lassen, und die Verantwortlichkeit der Beamten beinahe vernichtet. Strenge, Sparsamkeit, Ordnung, unermüdliche Sorge konnten indessen allen diesen Uebeln noch abhelfen, und den Ehrgeiz eines Monarchen mit dem Namen eines Wiederherstellers seiner Familiengröße befriedigen. Joseph fühlte Kräfte in sich, die noch einer andern Befriedigung bedurften; er wollte seine Völker glücklich machen, und urtheilte richtig, daß es kein Glück ohne Freiheit, und keine politische ohne sittliche Freiheit geben kann. Verglichen mit Frankreich, England, Holland und dem Norden von Deutschland, sah er seine Staaten auf einer sehr niedrigen Stufe der Kultur: in Ungarn und Böhmen war die Masse des Volkes zur härtesten Sclaverei herabgewürdigt; in Oestreich und Belgien schleppte sie das schwere Joch des Aberglaubens und der Sinnlichkeit. Joseph erkannte im Menschen die Fähigkeit zur sittlichen Vervollkommnung, und die unbegreifliche Würde der Vernunft, gegen welche gerechnet, da sie Allen gegeben ist, die zufälligen Unterschiede der Gesellschaft ihn unbedeutend dünkten. Er hob die Leibeigenschaft auf; er sicherte die Rechte des Geringen gegen die Willkür und Unterdrückung des Reichen und Großen; er schützte mit unerbittlicher Strenge das Eigenthum des Staats und des Privatmanns; er beschenkte seine Länder mit Freiheit des Glaubens und der Meinungen; er verfolgte die Unwissenheit und den Aberglauben bis an ihre Quellen; er hob die Klöster auf und ließ die Priester selbst erziehen, damit ihr Einfluß auf die Gemüther in dem Maße heilsam würde, wie er ihnen die Macht zu schaden benahm.

Dem Haupt einer großen Monarchie gereicht es kaum zum Vorwurf, daß es auf ihre Vergrößerung dachte. Man müßte die Politik wenig kennen, wenn man bezweifeln wollte, wie unermerkt sie die Herzen der Herrscher bestrickt und ihre Leidenschaften entzündet. Joseph sah fruchtbare, volkreiche Provinzen, die das Kriegsglück seiner Mutter entrissen hatte, in den Händen eines Gegners, dessen Geistesgröße er selbst mit großem Geist, und darum williger, huldigte. Er wollte seinem Staate die Festigkeit geben, die ihn künftig unantastbar machte, und sann hierzu das bewährteste Mittel, Ründung vielmehr als Erweiterung seiner Grenzen. Er sah die Nothwendigkeit, dem Handel, dem Kunstfleiß und der Betriebsamkeit seiner Völker überhaupt einen neuen kräftigen Sporn zu geben; denn er wußte,

daß im Reichthum des Einnehmers die wahre Stärke des Staates liegt. Alle diese Beweggründe wirkten auf ihn, als er den Krieg um die baierische Erbfolge unternahm, als er den durch das Bündniß mit Frankreich ihm unnütz gewordenen Barrierentraktat aufhob, als er gegen Holland die Rechte der Menschheit und der Nationen behauptete und seinen Antwerpern die Schelde öffnen wollte, als er den Ländertausch mit Baiern betrieb, und noch zuletzt, als er mit seiner nordischen Freundin sich zur Vertreibung der Türken von der Donau, oder vielleicht aus Europa, verband.

Seine Staatskunst, seine Gerechtigkeit und seine Oekonomie brachten die privilegirten Stände wider ihn auf; seine Wahrheitsliebe beleidigte die päpstliche Hierarchie; seine Vergrößerungspläne gaben dem alten Mißtrauen gegen das Haus Oestreich neue Nahrung. Preußen widersetzte sich seinen Forderungen an den Nachlaß des Kurfürsten Maximilian von Baiern, und erlangte seinen Zweck bei der damals noch lebenden Mutter des Kaisers; Preußen vereitelte auch jenes Tauschproject, und hielt die Lage der Sachen für wichtig genug, um mit den mächtigsten deutschen Fürsten ein enges Bündniß zu schließen, welches die Reichsverfassung unverletzt erhalten und der heranwachsenden Macht des Kaisers von dieser Seite einen Damm entgegensetzen sollte; Preußen endlich schlug sich ins Mittel, als Joseph's und Katharinen's siegreiche Waffen die Pforte gedemüthigt und mit unermeßlichen Kosten nun wirklich der Erreichung ihres Endzwecks sich genähert hatten. Die östreichischen Niederlande empörten sich; die Ungarn droheten mit nahem Aufruhr, und in diesem kritischen Zeitpunkte nahm der Kaiser, der das Opfer seiner Thätigkeit und seiner Grundsätze ward, alle seine Entwürfe mit sich ins Grab.

Längere Lebensdauer war das Einzige, was ihm zur Ausführung seiner Plane das Schicksal versagte; denn was es sonst so selten auch den besten Herrschern verleihet: die Fähigkeit ihr Unrecht einzugestehen und falsche Maßregeln zu ändern — das hatte Joseph mit seinem brennenden Verlangen Recht zu thun, und seiner grenzenlosen Thätigkeit, von ihm erhalten. Vor dem überlegenen Geist eines solchen Königs zitterten die Ungarn; nie hätten sie, wäre nicht das Gift ihrer Sümpfe ihm tödtlich geworden, es gewagt, ihm die Spitze zu bieten; der gemißhandelte Bürger und Bauer hatten ihn zum Freunde, und warte-

en nur auf seinen Wink, um ihre Freiheit zu erkämpfen. Joseph hätte in Böhmen und Schlesien um seine Niederlande und um Belgrad gefochten, und Frankreich hätte müssen ruhig weren, ohne fremde Dazwischenkunft. Viel hängt von dem Zeitpunkt ab, in welchem man lebt; Fürsten von geringer persönlicher Bedeutung haben oft glücklich regiert, weil sie keinen größern Nebenbuhler hatten. Unter seinen Zeitgenossen behauptete Joseph eine ausgezeichnete Stelle; er hat Friedrich von Preußen überlebt, den Helden, vor dessen Genius allein der seinige sich beugte.

Das Maß der Kräfte und ihre erste Ausbildung durch die Hand der Erzieher, zwei Punkte, von denen die ganze künftige Laufbahn des Menschen abhängt, hat das Schicksal sich vorbehalten. In der Anlage begrenzt, in ihrer Uebung gemißleitet, wird es oft des Mannes Hauptgeschäft, die falsche Richtung seiner Jugend umzuändern, die Schranken seiner individuellen Natur kennen zu lernen, und sich darnach zu bequemen; glücklich, wenn ihm dann noch Muth übrig bleibt, seinen Wirkungskreis auszufüllen, und durch Anstrengungen und Aufopferungen jeder Art um eine Tugend und eine Harmonie in seinem Innern zu kämpfen, die Andern unentgeldlich zugetheilt ward! Was Joseph aus der Hand der Natur mit auf die Welt brachte, war ein feuriger, rascher Geist, ein reges Gefühl, eine vielseitige Empfänglichkeit, ein gesunder Körper. Er ward erzogen wie ein Prinz; dieses Wort sagt hier alles. Der Adel seiner Seele überlebte diesen Zeitraum; allein er behielt die Narben des harten Kampfes bis an sein Ende. Seine Flüchtigkeit, sein Witz, sein Scharfsinn spielten mit seinen Erziehern; sie wußten ihm nur maschinenmäßig vorzusprechen, was sie gelernt hatten; den künftigen Regenten zu bilden, ihren Unterricht in ein zusammenhängendes, beziehungsvolles Ganze zu vereinigen, große, richtige, umfassende Gesichtspunkte anzugeben: das alles verstanden sie nicht. Als er seine Regierung antrat, besaß er hinreichende Kenntniß und Beurtheilungskraft, um die Mängel der Menschen um ihn her gleichsam mit Einem Blicke zu entdecken; aber er konnte sich auch nie seine Werkzeuge aus ihnen ziehen. In seinen weiten Reichen fand er keine Seele, die ihm Genüge leisten konnte, keine, deren Größe und Reinheit ihm völliges Vertrauen abgewonnen hätte. Alles durch sich selbst thun zu müssen, war das Resultat aller seiner Menschenprüfung, und

eine der Haupturſachen, weshalb ihm ſo vieles mißlang. Unaufhörlich getäuſcht in der Hoffnung, Menſchen nach ſeinem Herzen zu finden, ließ er ſie in ſeiner Hand nur Maſchinen ſein; und auch in dieſer Rückſicht wurden ſie deſto unbrauchbarer, je deutlicher ſein Benehmen dieſe Meinung gegen ſie ſelbſt verrieth. Die gemißbrauchte Güte ſeiner Mutter flößte ihm überdies ein unvertilgbares Mißtrauen gegen alle Höflinge ein, und ſtärkte durch Mitleiden die väterlichen Geſinnungen, womit er das Volk, die zahlreiche ehrwürdige Klaſſe ſeiner armen, arbeitenden Unterthanen, in ſeinem Herzen trug. Der ſtrenge Begriff von ſeiner Regentenpflicht führte ihn natürlich dahin, wo man ſeiner Hülfe und ſeines Schutzes am meiſten bedurfte; aus Vorſorge für das Volk floß ſeine bis ins kleinſte und zuweilen unwichtigſte Detail gehende Theilnahme; aus der feſten Ueberzeugung, ihm ſei das Glück vieler Millionen Menſchen anvertrauet, der Unterthan ſei nicht um ſeinetwillen da, erklärt ſich ſo mancher Zug von Härte und Unbilligkeit, ſo manche deſpotiſche Verordnung, womit er ſeinen Staatsbeamten Furcht, oder gar auch Abneigung gegen ſich, einflößte. Die unbeſchreibliche Heftigkeit, womit er die Ausführung einer jeden Einrichtung betrieb, von deren Nutzen für den Staat und den Unterthan er überzeugt zu ſein glaubte, verleitete ihn oft zu Uebereilungen, die er nicht immer nach erlangter beſſerer Einſicht gut machen konnte. Zu ſchnell im Gebrauche ſeiner Verſtandeskräfte, und in mancher Rückſicht nicht gehörig mit Vorkenntniſſen ausgerüſtet, faßte er alles ſehr ſcharf, aber auch oft zu einſeitig und ſchief; mit einer Aufmerkſamkeit, die ſich unter unzählige Geſchäfte zerſplitterte, weilte er ſelten bei einem Gegenſtande ſo lange, als dieſer es bedurfte; nur ſein Scharfblick und in der Folge Erfahrung und Uebung machten dieſen Mangel weniger bemerklich. Seine unbedingte Unterwerfung unter die Ausſprüche der Vernunft warf zuweilen ein nachtheiliges Licht auf ſein Herz; er konnte grauſam ſcheinen wollen, wenn er glaubte, richtig geſchloſſen zu haben.

Joſeph hatte wenige, leicht zu befriedigende Begierden, und heftige, aber nicht herrſchende Leidenſchaften. Alles in ſeinem ganzen Weſen war dem großen Begriffe von Pflicht und allenfalls dem verzeihlichen Ehrgeize, dereinſt in der Reihe großer und guter Regenten zu glänzen, untergeordnet. Er beſaß die Annehmlichkeit des Geiſtes, welche die Seele des geſelligen Um-

inges ist; eine Fühlbarkeit des Herzens, die er aus Grundsatz
iterdrückte, die aber bei Ueberraschungen dennoch zum Vorschein
m; und eine überlegte Freigebigkeit, wozu ihn die ansehnlichen
rsparnisse seiner einfachen Lebensweise in Stand gesetzt hatten.
em Staate schenkte er bei seiner Thronbesteigung 18 Millio-
n Schuldscheine, die er von seinem Vater geerbt hatte. Im
enschen schätzte er jederzeit nur den Menschen, das ist: Ver-
inft, Sittlichkeit, persönlichen Werth. Er hatte Feldherrntugen-
n, ohne Feldherrntalente zu besitzen; die Kriegskunst war in-
ssen seine Lieblingsneigung, obwol sein Gefühl ihm dabei im
Wege stand. Die sorgfältigste Verpflegung gewann ihm die
ebe seines Heeres. Seiner eigenen Beurtheilungskräfte gewiß,
nnte er den Gewinn der Reisen, und den höhern Werth der
is unmittelbarem Anschauen geschöpften Kenntnisse; er hatte
le seine Staaten genau bereist und fast alle angrenzende Län-
r mit eigenen Forscherblicken durchspähet. Er forderte viel von
inen Staatsbeamten, aber noch mehr von sich selbst. Er war
iglücklich am Ziele seiner Laufbahn; allein in der rührenden
anftmuth, worin sein Leiden ihn versetzte, zeigte sich die schöne
rundlage seines Wesens.

Aus der Fackel seines Genius ist ein Funke in Oestreich
fallen, der nicht wieder erlischt. Sein Wirken ist nicht verlo-
n, seine Wohlthat nicht vergessen, seine Regententugend nicht
rkannt. Mit dem Augenblicke, der ihn der östreichischen Mon-
chie entriß, verschwanden alle seine Fehler, und bald fühlten
ine Völker ihren ganzen Verlust.

---

2. Leopold II.

Wenn man erwägt, daß Niemand sich selbst das Maß
r Kräfte bestimmt, so scheint es billiger, einen Jeden mit sich
lbst, als mit Andern zu vergleichen. Die Parallelen im Plu-
rch können dazu dienen, die Unterschiede im Handeln bemerk-
ch zu machen, welche von verschiedenen Mischungen des Cha-
kters und von der tyrannischen Nothwendigkeit unähnlicher
erhältnisse und Umstände entspringen. Wir können dann, wie
i einem Garten, unserem eigenen Geschmacke gemäß, die Rose
r Nelke, den Jasmin dem Geisblatt, oder auch umgekehrt
ese jenen, vorziehen; allein unsere Wahl wird nichts über den

absoluten Werth eines jeden einzelnen Naturwesens, sei es ein Mensch oder eine Pflanze, entscheiden. Nur alsdann dürfen wir es wagen, die Moralität eines vernünftigen Mitgeschöpfes zu beurtheilen, wenn wir wissen, was es vermag, und wie viel es mit diesem Vermögen geleistet hat.

Ein ruhiger, friedliebender, bildsamer Geist war Leopold II. beschieden. Er lernte fleißig; er las sehr viel; er schöpfte sich gründliche, ja sogar gelehrte Kenntnisse; er schrieb Bücher, und schrieb gut. Das Großherzogthum Toskana, dessen unbeschränkte Herrschaft ihm bereits im 18. Lebensjahre zu Theil ward, erhielt an ihm einen stillen, jedoch thätigen Regenten, der mit ernstlicher Sorgfalt das Glück seiner verwahrloseten Unterthanen befördern, dem Ackerbau und Handel aufhelfen, durch die Austrocknung der giftigen Maremmen die Gesundheit ihrer Einwohner sichern, durch eine aufgeklärte Gesetzgebung auf den sittlichen Charakter der Italiener wirken und den tausend Mißbräuchen einer zahlreichen Priesterschaft entgegen arbeiten wollte. Er hatte nicht, wie sein Bruder Joseph, den Zeitpunkt, der ihn in Thätigkeit versetzte, ungeduldig erharren müssen; daher ging er in seinen Reformen langsamer, bedächtiger, obwol nicht weniger eigenmächtig, zu Werke. Seine Regierung war in einem väterlichen Geiste gegründet; allein es war der Geist eines unumschränkten Vaters, über unmündige, unverständige Kinder; ein gutartiger Despotismus, der gleichwol mit dem ihm eigenen Stolz alle Privilegien, alle Unterschiede des Ranges und Standes niedertrat, und alles unter sich gleich machte, um allein sich über alles zu erheben.

Die Wissenschaften und Künste hatten an dem Großherzog einen theilnehmenden Beschützer; insbesondere genossen die Erfahrungswissenschaften, Naturgeschichte, Zergliederungskunst und Chemie, seine Unterstützung; er laborirte selbst, wie sein Vater Franz vor ihm gethan hatte, und Beide bewiesen, daß auch die Alchemie nicht immer ihre Verehrer arm machen kann. Die Philosophie der Gesetzgebung gehörte zu seinen Lieblingsstudien; Montesquieu, Filangieri, Mably standen hoch in seiner Achtung, und er war unter allen Fürsten in Europa der erste, der nach Beccaria's Wunsche die Todesstrafe gänzlich aus seinem Gesetzbuche verbannte. Mäßig und einfach in seiner Lebensart, seiner Kleidung und Wohnung, ein erklärter Feind alles Ceremoniels und aller steifen Pracht des Hofes, lebte er eingezogen im Kreise

seiner zahlreichen Familie, und beschäftigte sich mit ihrer Bildung. Eine Lustbarkeit mußte von einer ernsthaften Gattung sein, wenn sie ihm gefallen sollte; doch schien er gern sich in die Freude des Volkes zu theilen, und der Umgang mit gebildeten Reisenden war seine Erholung.

Nach einer fünfundzwanzigjährigen Regierung in Toskana ward Leopold durch seines Bruders Tod das Haupt der östreichischen Monarchie. Der weite Umfang dieser Staaten erheischte allerdings einen Regierungsplan nach einem andern als dem bisherigen Maßstabe. Das Schiff, an dessen Ruder er gerufen ward, trieb im Sturme mit vollen Segeln, und Klippen und Untiefen lagen drohend umher. Der weise Steuermann mußte suchen, dem Winde den Vortheil abzugewinnen und so das Schiff dem sichern Hafen zuzuführen; nur der Furchtsame konnte zugleich alle Segel einziehen und den Anker auf offner Rhede auswerfen wollen. Beinahe 200 auf den Krieg verwendete Millionen, und, köstlicher, unersetzlicher als diese, das Blut und Leben von 100,000 Kriegern und andern Unterthanen, willig geopfert, um Oestreichs Waffenruhm zu verherrlichen und an den Türken die Schmach des Belgrader Friedens zu rächen, warf ein Federstrich in Reichenbach, ohne Vergeltung, in den Abgrund der Politik. Leopold, der Einfache und Sparsame, spendete in diesen dürftigen Zeiten noch zehn Millionen an die prunkende Eitelkeit dreier Krönungen. Leopold, der in Florenz nur Menschen, keine Stände kannte, der das ganze Geschlecht seiner Mitgeschöpfe nur in die beiden großen Klassen der Ehrlichen und der Schalksseelen theilte, gab den Rebellen in Brabant Joseph's Namen Preis, und erkaufte ihre Unterwerfung mit dem Geschenk aller drückenden Privilegien der Feudalität, die ihren Ursprung aus einem rohen Zeitalter verrathen. Leopold, der dem Papste durch gerechte Forderungen furchtbar geworden war und in Italien selbst es gewagt hatte, den heiligen Schleier aufzuheben, welcher die Geheimnisse der Ungerechtigkeit birgt, opferte der Hierarchie seinen Bischof von Pistoja, und gab den belgischen Bischöfen ihre Seminarien wieder. Leopold, im verführerischen Glanze der Kaiserwürde, umringt von einem reichen, mächtigen, üppigen Adel, vergaß der ehemaligen Strenge gegen sich selbst; der Hof, den Joseph's rauhe Tugend zur Einöde umgeschaffen hatte, verwandelte sich wieder in den Wohnsitz rauchender Freuden, und die Stunde kam, wo die am Scheide-

wege Verlassene ihren Alcides dennoch wieder mit Rosenketten band. Leopold wollte das Heil seiner Staaten; allein unter den unzähligen Projectmachern, die sich zu ihm drängten, wußte keiner das Arcanum, ihm den Druck so vieler Kronen zu erleichtern; er konnte nicht mehr mit gleich gutem Erfolge 20 Millionen Menschen von verschiedenen Zungen, wie jenseits der Alpen, eine Million Florentiner — behorchen, und sein frühzeitiger, unerwarteter Tod riß seine Unterthanen aus der Verlegenheit, einer beunruhigenden Zukunft entgegen zu sehen.

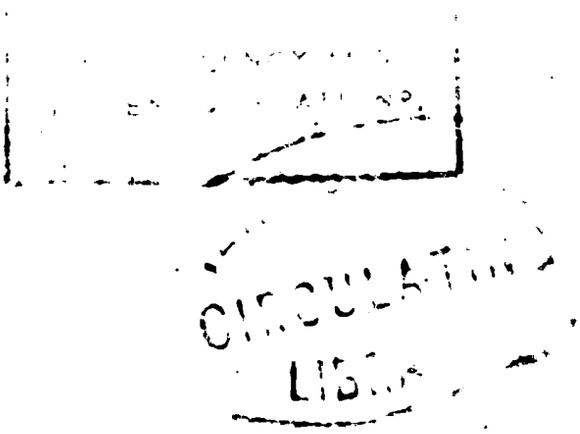
II. Benjamin Franklin und John Howard.

1. Benjamin Franklin.

Eripuit coelo fulmen, mox sceptra tyrannis.

Wer sich unter dem Manne, „der dem Himmel seine Blitze und den Tyrannen ihre Scepter entwendete," einen Titanssohn, einen hundertarmigen Riesen oder einen von Menschenblut triefenden Eroberer vorgestellt hätte, der würde kaum glauben und begreifen können, daß die Züge des hier beigefügten Bildnisses jenen Wunderthäter darstellen. So räthselhaft es aber klingen mag, so gibt es doch wirklich ein Mittel, womit man den Donnerer und seine irdischen Stellvertreter entwaffnen kann, ohne sich an die Spitze einer halben Million disciplinirter, folgsamer Myrmidonen zu stellen und einen unerschöpflichen Schatz zu besitzen; ja, was noch mehr ist, wenn man einen Menschen findet, der so aussieht, wie dieser Benjamin Franklin, so darf man sich ziemlich sicher darauf verlassen, daß jenes Mittel ihm beschieden sei. Wir wollen uns zuvörderst die Züge dieses merkwürdigen Mannes von einem Dichter deuten lassen:

„Sein offner Blick ist aller Wesen Freund;
Der innre Friede ruht auf seinen Augenbrau'n,
Und wie ein Fels, zu dem sich Wolken nie erheben,
Scheint über'n Erdentand die reine Stirn zu schweben,
Den Rost der Welt, der Leidenschaften Spur,
Hat längst der Fluß der Zeit von ihr hinweggewaschen.
Fiel eine Kron' ihm zu, und es bedürfte nur



Sie mit der Hand im Fallen aufzuhaschen,
Er streckte nicht die Hand. Verschlossen der Begier,
Von keiner Furcht, von keinem Schmerz betroffen,
Ist nur dem Wahren noch die heitre Seele offen,
Nur offen der Natur, und rein gestimmt zu ihr."

Wieland.

Benjamin Franklin — so lange das Menschengeschlecht der Nacht des Beispiels bedarf, wird dieser Name leben und wirken. Benjamin Franklin steht hoch unter der kleinen Anzahl von Menschen, in denen die Würde der menschlichen Natur in vollem Glanz erschienen ist. Darf der Name des Weisen einem Sterblichen beigelegt werden, so gebührt er dem Manne, der in unserm Zeitalter sich selbst einen so großen Wirkungskreis schuf, ohne sich die geringste Beeinträchtigung eines Andern zu erlauben; der sein ganzes Leben der Belehrung seiner Landsleute widmete, ohne alle Anmaßung; der alles entbehren gelernt hatte und dennoch mit unermüdeter Thätigkeit arbeitete; der mit unbestechlicher Vernunft bis an sein Ende Freiheit, Gerechtigkeit, Frieden, Brudertreue, Liebe und gegenseitige Duldung predigte, und in jeder dieser Tugenden mit großem Beispiele vorging.

Amerika ist glücklich, daß es so bald nach der Gründung seiner gesitteten Staaten aus ihrem Schoße den Weisen hervorgehen sah, dessen innere Harmonie ihm gleichsam die Natur unterwarf, ihn zur Entdeckung des Wahren in allen ihren Verhältnissen führte, und ihn zum Lehrer seiner Brüder bestimmte. Die Unabhängigkeit vom brittischen Parlamente hätten die Amerikaner auch ohne ihn errungen; die moralische Freiheit, die heilige Achtung für die Vernunft in jedem einzelnen Menschen, und die innige Anerkennung der Pflicht, eines Jeden Ueberzeugung und Glauben zu ehren: dies alles, nebst so manchen Anleitungen zur praktischen Lebensweisheit, und so manchen einfachen, häuslichen Einrichtungen, die in jenen angehenden Niederlassungen zur Bequemlichkeit gereichen, verdanken sie ihm. Das Licht, welches er verbreitete, blieb nicht in Einem Welttheil verschlossen; seine Blicke in den innern Zusammenhang der Natur kamen auch unserer Schwachheit zu Hülfe, und indem er bewies, daß die Materie der Gewitter mit der zarten Flüßigkeit, die wir im Harz, im Bernstein, im Glase kannten, und bereits durch Metall zu leiten wußten, ganz von einerlei Beschaffenheit sei, lehrte er zugleich das Mittel, uns und unsere Gebäude vor

[illegible] Blutstrome zu [illegible]. Und er aber für die Rechte vernünftiger Wesen, für die höchste Gerechtsamkeit selbst der Vernunft für die Freiheit des Menschengeschlechtes gesprochen und mit unwiderlegbaren Gründen für seine Meinungen insbesondere immerdar [illegible] hat, das steht auch diesseits des Ozeans fest als ein ewiges Zeugniß gegen die Tyrannei der willkürlichen Gewalt.

Amerika, das ihn gebar, hatte die nächsten Ansprüche auf ihn, und wer wurden von ihm selbst in ihrem weitesten Umfange anerkannt: seine Vaterlandsliebe war seine erste Tugend. Der Pflicht, seinen Mitbürgern zu dienen, setzte er seine Privatneigungen nach. Im Jahre 1[illegible] sagte er mir selbst zu Paris: „wir können dreißig Jahre zu früh." Seine Abneigung gegen Alles, was Blut kostet, lag dieser Ueberzeugung zum Grunde; denn es war in seinem Verstande klar entwickelt, daß Vernunft und Tugend allein, auch ohne Blut, dereinst die Unabhängigkeit erringen hätten. Die Besorgniß, den Krieg zu verlängern, hielt ihn daher von kräftigen Aeußerungen gegen das Cabinet von Versailles zurück, die sein Mitbotschafter Silas Deane mit glücklichem Erfolge bei der Unterzeichnung des Friedens wagte. — Ihr Unglückseligen, an deren Gewissen ein Tropfen Menschenblut um Rache ruft, wie gern erkauftet ihr mit euren beiden Indien das Bewußtsein eines Weisen, der alle seine Mitgeschöpfe mit Liebe umfaßte, und schuldlos blieb am Tode eines einzigen vernünftigen Wesens! Ihr Götter dieser Erde, die ihr euch nicht scheuet, der Vernunft eure Gewalt entgegenzustellen, wenn ihr je zur Besonnenheit zurückkehrt, wie werdet ihr euch selbst verachten müssen, indem ihr zu dem Manne hinaufschaut, der nie seiner eigenen Meinung physischen Nachdruck geben mochte, und gleichwol unumschränktes Zutrauen, treue Folgsamkeit und feste Anhänglichkeit unter Brüdern und ihm an Rechten völlig gleichen Menschen fand! Ihr armen Beherrscher der halben Welt, die ihr vergebens noch die andere Hälfte wünscht, wie beneidenswerth, mit euch verglichen, ist nicht dieser Amerikaner, der ewig größer, reicher und glücklicher als ihr gepriesen wird, weil er sie ganz zu entbehren wußte und mit seinem Geiste über ihr und über euch schwebte!

Von der Lehre des sanftmüthigsten und weisesten Bewohners jener Halbkugel durchdrungen, von ihm durch sechzigjährigen Unterricht gewöhnt, sich selbst im edelsten Theile ihres We-

ens zu ehren, ihre Vernunft höher zu achten, als ihre Muskelkraft, ruhig und ihrer Leidenschaften Meister alles zu prüfen, das Beste zu wählen und in unbedingtem Gehorsam gegen die Aussprüche der Vernunft ihre wahre Freiheit zu finden, erreichen seine Mitbürger den höchsten Gipfel des Ruhms, den Menschen sich erwerben können — sie schufen sich im Jahre 1788 eine neue Verfassung, die keinen Tropfen Blut gekostet hat; ein unbeflecktes Opfer, würdiger, der Gottheit dargebracht zu werden, als alles, was Köstliches oder Schreckliches je auf ihren Altären rauchte.

Vernunft — und nur durch Vernunft mögliche Tugend, also wieder nur Vernunft und nichts als Vernunft — ist der Zauber, womit Benjamin Franklin den Himmel und die Erde bezwang; Vernunft ist die Tyrannenbändigerin, der einst die runde Erde das ewige Triumphlied zujauchzen wird; Vernunft ist das Element, worin das Menschengeschlecht allein seine Bestimmung erreichen kann. Unzertrennlich sind Vernunft, Tugend und Freiheit, und keine ist je vollkommen ohne die anderen; darum hassen die Tyrannen Vernunft: denn sie hassen Tugend und Freiheit. Längst hätten sie die Vernunft von der Erde vertilgt, wenn sie sich begnügen könnten mit der Dienstbarkeit der Unvernunft; aber zu ihrer Qual bedürfen sie halbvernünftiger Knechte, und aus dem kleinsten übrig gebliebenen Keime vermag die Vernunft zur vollkommenen Entwicklung zu gelangen.

Benjamin Franklin! Ehrwürdiger Schatten! Lehre du selbst die Völker durch dein großes, unvergeßliches Beispiel. Mir ist es, als hörte ich deine Stimme; ich vernehme noch deine Worte:

„Ihr Kinder Europens! Ehrt den Gottesfunken Vernunft in euch, und vervollkommnet euch durch ihren Gebrauch. Die Freiheit ist nur der Tugend erreichbar; Tugend nur möglich durch Vernunft. Wuth und Haß können nur Blut vergießen; mit Blut allein erkauft ihr die Freiheit nicht. Nein, ihr erkauft euch Schande, Reue, Qual: ihr tödtet eure Freude und euern Frieden; darum ist, was Blut kostet, kein Blut werth. Der vernünftige Geist in euch werde frei, so wird die äußere Freiheit folgen. Tragt das Bewußtsein eures Werthes im Busen; nehmt eure Begierden und Leidenschaften gefangen unter den Gehorsam der Vernunft. Kinder! ich sage euch, dann wer-

det ihr nicht umsonst geglaubt, gehofft, geduldet haben; denn Gott — ehrt und liebt ihn — Gott ist gerecht! Seid einig, wie es Brüdern ziemt, liebt und helft euch unter einander; seid ruhig und ernst im Glücke, bescheiden im Genusse, standhaft und heiter im Unglück; seid fleißig, mäßig, enthaltsam, weise: — dann erreicht ihr das der Menschheit vorgesteckte Ziel; die Willkür und die Gewalt verschwinden, ihr werdet glücklich, ihr seid frei!"

---

2. John Howard.

Parum est coercere improbos poena, nisi probos efficias disciplina.

„Man richtet wenig durch Strafe gegen die Bösen aus, wenn man sie nicht bessert durch Zucht!" Diese Inschrift über dem Zuchthause in Rom athmet den Geist der Anstrengungen und Bemühungen, wodurch sich John Howard ein unsterbliches Verdienst um die leidende Menschheit erworben hat. Der größte Theil seines Lebens war dem heiligen Geschäfte geweiht, den Zustand der Gefangenen im ganzen brittischen Reiche zu untersuchen, ihn mit der Verpflegung solcher Unglücklichen in fremden Ländern zu vergleichen, die gesetzgebende Macht seines Vaterlandes auf alle Mißbräuche und Greuel, die dabei vorgehen, aufmerksam zu machen und vor allem die Mittel in Vorschlag zu bringen, wodurch man bewirken kann, daß der Gefangene nicht verschlimmert an Leib und Seele aus dem Kerker komme. Noch vor 20 Jahren verschmachteten die Bürger des freien Englands in finstern, unreinen, ungesunden Löchern; Schuldner und Missethäter wurden oft in einen gemeinschaftlichen Raum gesperrt; das Kerkerfieber raffte jährlich die unglücklichen Schlachtopfer der Gerechtigkeit zu Tausenden hinweg, und das schändliche Gewerbe der Schließer, die sich vom Verkaufe starker Getränke an die Gefangenen, von ihren Ausschweifungen und ihrer Spielsucht bereicherten, vergiftete bald nebst dem Müßiggange alle noch übrig gebliebenen Keime ihres moralischen Gefühls. Die Barbaren im Orient, die rohen, unter der Ruthe ihrer Despoten zur Unwissenheit verurtheilten Türken kannten diese Greuel nicht, und ihr ungebildetes, aber der Natur getreues Herz, verabscheuete sie; ihr Mitleid erstreckte sich bis auf die unvernünfti-

n Thiere, und nie verwechselten sie den unglücklichen Schuld-
r mit dem boshaften Friedensstörer. So viel mehr gilt der
enſch, wo der Mufti und der Großvezier so gut wie der
mste Tagelöhner nur Sclaven ihres Sultans sind, als in un-
:en durch die Ueberreste des Feudalsystems gedrückten Ländern,
o das Vorurtheil der Geburt alles Mitleid gegen die ernie-
igte Klasse des Volkes erstickt!

Man hat es dem guten Howard zur Verkleinerung seiner
erdienste vorwerfen wollen, daß er den hartnäckigen, ausdauern-
n Eifer, womit er sich seinem Geschäfte unterzog, nicht lieber
gen die erste Quelle des Uebels, gegen die Fehler einer Ver-
ssung gerichtet habe, wobei so viele Bürger jährlich in gefäng-
he Haft gezogen werden müssen; gerade, als ob es nur von
nes jeden Willkür, und nicht vielmehr von seinem ganzen
harakter und unzähligen nicht vorher zu sehenden Bestimmun-
n des Schicksals abhinge, sich die Gegenstände seiner Wirk-
mkeit auszusuchen. In der complicirten, planlos zusammen-
flickten Maschine der englischen Constitution war ohnehin dem
eberhandnehmen eines so tief liegenden Uebels durch Palliative
ichter zu steuern, als der Schade selbst mit Feuer und Messer
uszutilgen.

Siebzehn Jahre lang arbeitete Howard ohne Unterlaß für
is Beste der Gefangenen in England; er reiste während dieses
eitraums zu wiederholten Malen durch alle Länder von Europa,
nd scheuete nicht die Pest in den osmanischen Krankenhäusern.
Seine gedruckten Berichte enthalten einen, in seiner Art einzigen
Schatz von Bemerkungen, aus welchem künftige Staatsmänner
höpfen werden, wenn es erst ihre Pflicht sein wird, das Leben
:r Menschen zu erhalten. In England hat er schon zum Theil
inen großen Zweck erreicht; das Elend der Eingekerkerten ist an
elen Orten sehr erleichtert worden; neue, gesunde Gefängnisse,
ach Howard's Plan, stehen schon in mancher englischen Stadt,
nd die Irländer, ein edles, frei werdendes Volk, haben sei-
en dringenden Vorstellungen Gehör gegeben und Zucht- und
Besserungshäuser angelegt, wozu er das Vorbild aus den verei-
igten Niederlanden entlehnte. Dort, wo die freie Municipal-
erfassung dem Menschen größtentheils seine Rechte sichert, dort
egt man auch den geziemenden Grad der Achtung für das Le-
en, die Gesundheit und die Sittlichkeit des einzelnen Bürgers!

Der bewundernswürdige Eifer dieses vortrefflichen Mannes

hat auch bereits außerhalb der Grenzen des brittischen Reiches gewirkt; das Wort, das er Joseph II. sagte: „er wolle lieber gehängt sein in England, als gefangen in Wien," schreckte den Kaiser auf, und erinnerte ihn an einen Gegenstand, den man nur in Ländern ohne wahre Verfassung vergessen kann. In einem solchen Lande war es, wo Howard im Jahre 1789 schrieb, „daß mehr als siebzig tausend — 70,000 — mehr als 70,000 Matrosen und Recruten in den Hospitälern Einer Stadt im letztverflossenen Jahre gestorben wären *). Die Freiheit der Schweizer hat etwa 20,000 Menschen das Leben gekostet; die der Holländer vielleicht einer halben Million; die englische Revolution von 1688, oder die Grundlegung der jetzigen englischen Verfassung, noch keine 100,000; die amerikanische Unabhängigkeit etwa halb so viel, und die französische Revolution bis jetzt **), nach der ungünstigsten Berechnung, noch nicht 100,000, mithin, gegen die Volksmenge gehalten, ohne allen Vergleich weniger als die andern. Diese Menschen starben im Kampf um ein großes, unschätzbares Kleinod — und hier verfaulen langsam 70,000 Unglückliche in Einem Jahr, in Einer Stadt, in Einer Mordgrube; hier rafft Ein Krieg von 1788 bis 1790, mehr als 600,000 Menschen fort; für was? damit ein Knäs statt eines Bassa die elenden Bewohner etlicher Dörfer und Städte plündern könne! Wer hier blind ist, den bedaure ich; wer blind sein will, den verachte ich; aber wer Andere blenden will, dem folge der Fluch des Menschengeschlechtes in die Gruft! — Hätte Howard sonst kein Verdienst, als daß er dieses Eine Factum aufgezeichnet hat, so verdiente er schon darum seinen Platz unter den Wohlthätern der armen, gemißhandelten Menschheit.

Dem wahren Verdienste haben nur freie Völker Denkmäler errichtet. England hat einige seltene Beispiele von dieser öf-

---

*) S. A View of the Character and public services of John Howard Esq. By John Aikin. M. D. London 1792. 8. pag. 188. Es kann nicht schaden, hier den Gewährsmann selbst anzuführen. Howard, wie man in der deutschen Uebersetzung dieser vortrefflichen Biographie selbst lesen muß, war ein gerechter, guter, menschenfreundlicher Mann, und ein äußerst behutsamer, genauer, gründlicher Beobachter. Das Factum stehet also fest.

**) September 1792.

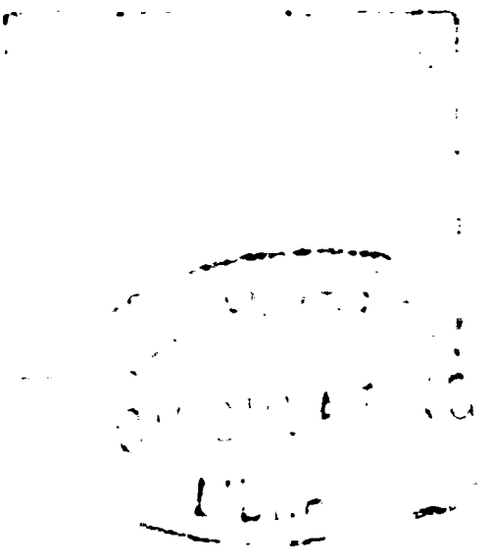
fentlichen Verehrung des Andenkens großer und guter Mitbürger gegeben, zugleich aber unzählige von dahin abzweckenden Privatanstalten oder Unternehmungen des Gemeingeistes, wozu wir, in Erwartung der Sache selbst, so eben das Wort gestempelt haben. Im Jahre 1787 trat dort eine Gesellschaft zusammen, und subscribirte 15,000 Pfund Sterling, um dem Manne, den sie nur durch seine Wohlthaten kannte, bei seinen Lebzeiten eine Bildsäule zu errichten. Howard's echte, christliche Demuth allein konnte die Ausführung dieses Vorhabens hintertreiben; seine rührenden Bitten drangen durch, und man ehrte ihn noch höher, indem man sich entschloß, sein zartes Gefühl zu schonen. Dieser liebenswürdige Charakterzug vereinigte sich bei ihm mit vielen anderen, theils edlen und tugendhaften, theils sonderbaren und eigenthümlichen Zügen, deren scharf gezeichnete Bestimmtheit und naive Einfalt den Republikaner und insbesondere den Britten zu erkennen geben. Solche stark ausgesprochene Charaktere sind nur auf jenem glücklichen Boden möglich, wo die junge Menschenpflanze im Freien emporwächst und dem starken Bildungstriebe ungehindert folgen kann; sie gedeihen nicht in despotischen Treibhäusern, wo sich zwar jedes Pflänzchen nach Luft und Licht hinneigt, aber, im Dunste der künstlichen Wärme erschlafft und im engen Raume eingesperrt, ewig ein Krüppel bleibt. — Aus dem zusammengeschossenen Gelde bauet man jetzt Howard's Namen ein Denkmal in der großen Paulskirche zu London; sein Tod aber ist das Denkmal, welches, unter so manchen andern, das Jahr 1790 der Nachwelt zur Erinnerung, beides an den unerkannten Umfang des menschlichen Elends, und an die Grenzenlosigkeit menschlicher Kräfte, ihm abzuhelfen, bezeichnet. Unglaublich viel vermag das geräuschlose, ununterbrochene Bestreben des Menschen, wenn er sich auf Einen Gegenstand concentrirt, und, wie Howard, bis zum Märtyrertode in seiner Laufbahn beharrt. Howard starb zu Cherson an einem ansteckenden Fieber, welches ihm die Ausübung der menschenfreundlichsten Pflichten zugezogen hatte, den 10. Januar 1790.

III. Gideon von Loudon und Gregor Potemkin, der Taurier.

1. Loudon.

Es gibt Jahre, die dem Menschengeschlechte besonders nachtheilig sind; auf einmal entreißen sie ihm eine große Anzahl Männer, deren Verdienste und Tugenden unersetzlich scheinen, oder auf deren Ruhm es stolz sein konnte, oder deren Geisteskräfte die Vorsehung mächtig in die Schicksale ihrer Zeitgenossen einwirken und die Begebenheiten der Zukunft vorbereiten ließ. Joseph II., Franklin, Howard, Basedow, Hontheim, Ferber, Elliot, Loudon, endigten ihre Laufbahn im Jahre 1790, das überdies noch vielen ausgezeichneten Männern tödtlich ward. Was Joseph in seinen Staaten aufgeräumt, gebessert und vorgearbeitet, was Franklin für Amerika und für die Sittlichkeit des ganzen Menschengeschlechtes geleistet, was für edle Früchte Howard's sanftes Mitleid getragen, wie Basedow den Geist der Erziehung in Deutschland aus dem Schlafe geweckt, wie Hontheim den Grund zur Aufklärung des katholischen Deutschlands gelegt, mit welchem Geiste Ferber die Gebirgskunde und die Kenntniß der physischen Revolutionen unseres Planeten beleuchtet, wie Elliot auf Kalpe's Felsen gefochten, und Loudon, als Oestreichs guter Genius, allein gegen Preußen die Schale schwebend erhalten und noch zuletzt die Macht des türkischen Halbmonds gedemüthigt hat — das kann der Geschichtsforscher in den charakteristischen Zügen des Jahres 1790 nicht übersehen.

Die kalte, verschlossene Besonnenheit, die tiefe Geistesstille der Ueberlegung, die schlaue, spähende Wachsamkeit bereiteten in Loudon's Seele den plötzlichen, überraschenden, unwiderstehlichen Angriff; dieselbe Kraft des Geistes, dort in sich gekehrt, brach hier unaufhaltsam hervor und stürmte zum Ziele. Er war ein Feldherr, wie Oestreich ihn bedurfte, um dem gebildetern, aber auch kühner wagenden Geiste Friedrich's und seiner umfassenden Phantasie entgegen zu wirken. In Friedrich's Seele folgten sich die Pulse der Gedanken ungleich schneller; in einem Augenblicke führten sie ihn vom Lager und vom Schlachtfelde in alle Cabinette von Europa, in alle Bureaux seiner Minister, in die Werke seiner Lieblingsschriftsteller, in die Traumgebilde der Dicht-



kunst, in die Melodien seiner Flöte, in die heitere Gemeinschaft mit Voltaire, d'Argens, Keith und so manchen anderen Verwandten seines Geistes. Loudon hatte dagegen nur Einen Gegenstand, den Krieg, und durch diesen sein Glück und Oestreichs Wohlfahrt. Diese trockne Beschränktheit las Friedrich in Loudon's Zügen, als er jenes berühmte physiognomische Urtheil fällte, das ihm hernach im siebenjährigen Kriege so theuer zu stehen kam. Allein so still und von allem Nebenschimmer entkleidet Loudon's Feldherrntalente sich entwickelten, und so wenig er sich in jeder andern Rücksicht über die gewöhnliche Menschheit erhob, so wesentlich war gleichwol der Gewinn, den er seinem adoptirten Vaterlande damit erwarb; und so schnell folgten sich seine Siege und seine Beförderungen, daß am Ende, ungeachtet ihm der Neid manches Hinderniß in den Weg gelegt hatte, sein Monarch sich nicht mehr reich genug glaubte, um ihn für die Einnahme von Belgrad zu belohnen; ein Stern, mit großen Juwelen besetzt, den sonst nur Souveraine tragen durften, ward ihm zur Auszeichnung — geliehen.

Der graue Krieger sollte sich im Jahre 1790 noch einmal mit Preußens Feldherren messen; der Lorbeer, den er hier zu ernten hoffte, schmeichelte ihm mehr, als seine glänzenden Siege über die Barbaren; er zog, wie mit verjüngten Kräften, zu Felde. Allein Leopold's ultramontanische Staatskunst versuchte den Weg der Unterhandlungen; während die beiden Heere mit Ungeduld des Ausganges harrten, ward Loudon tödtlich krank, und, anstatt sein Ende auf dem Schlachtfelde zu finden, schied er ruhig dahin mit dem halbunmuthigen Scherze, daß sein friedfertiger Monarch ihn zu entbehren wisse. Die Folgen einer Unverdaulichkeit verursachten seinen Tod; aber eigentlich war es die Rückgabe von Belgrad, die er nicht verdauen konnte.

---

2. Gregor Potemkin.

Die Handlungen der Menschen sind verschieden nach Maßgabe der Meinung, die sie von einander hegen, und der Forderungen, wozu sie sich berechtigt glauben. Die edelsten, die größten Menschen haben in ihrer Ueberlegenheit das ganze Geschlecht mit Wohlwollen umfaßt, und in jedem Einzelnen die Anlage zur heiligen Würde eines moralischen Wesens mit Ehrfurcht be-

trachtet. Große Geisteskräfte, ohne jenes innere Gleichg
welches sie zur höchsten Stufe sittlicher Unabhängigkeit
können sie zu einer gewissen Geringschätzung des Mens
schlechtes verleiten, wobei mehrentheils ein herabwürdigende
blick auf die eigene, individuelle Unvollkommenheit zum
liegt. Der große Mann, der sich seines Abstandes vo
Haufen seiner Mitgeschöpfe bewußt ist, spottet einer Nat
auch in ihm selbst nur Mängel und Schranken auf alle
ten darbietet und seinem unbegrenzten Wollen weder genü
gehorcht. In diesen beiden Fällen erblicken wir überw
moralische Kräfte, die sich entweder zur vollkommenen
herrschaft über den sinnlichen Theil der menschlichen Nat
porgeschwungen haben, oder doch wenigstens mit ihm im
pfe liegen und je zuweilen den Sieg davon tragen.

Ganz anders verhält es sich aber mit solchen M
deren Vernunft sich zur Sclavin ihrer Leidenschaften, zum
zeug ihrer Begierden hat herabwürdigen lassen und es
sucht, die Rechte einer freien sittlichen Intelligenz, die sic
ihr eigener Zweck ist, zu behaupten. Wird man hier
tung der Menschheit gewahr, so kann sie nur das Resu
ner riesenhaften Unförmlichkeit sein, welche das Auge d
bels mit einem falschen Scheine von Größe täuscht. In
umgekehrten Ordnung der Dinge steigt die Immoralitä
Verhältniß des Reichthums der ursprünglichen Anlagen u
Gewalt, womit sie Vorstellungen an sich reißen und vera
„Supposés une ame, sagt Hemsterhuis, dont la velléi
active et se détermine avec facilité en volontés partic
dont l'organe moral est défectueux, négligé ou plutô
jugué et assujéti par cette velléité active et détermin
lement qu'elle ne se sert pas de cet organe pour lu
comparer ses volontés déterminées au juste ou à l'i
dont l'intellect est bien formé, ayant toute l'agilité e
la promptitude possible; enfin, dont l'imagination es
et retient longtemps les idées qu'elle reçoit: vous au
homme réellement vicieux, soit qu'il commette des
c'est-à-dire des actions contraires à la loi établie dan
ou telle societé, soit qu'il n'en commette pas; et cela,
qu'il n'a point, ou qu'il ne se sert pas, de la seule
qui compare ses volontés determinées avec le juste
juste. Plus l'intellect de cet homme sera perfection

on imagination riche et bien composée, plus il sera vicieux : dangereux. C'est dans cette classe qu'il faut ranger les ommes cruels et les grands scélérats" *).

Wenn ein gewaltiger Wille hinreichend wäre, um Bewunerung zu erregen, dann verdiente Potemkin einen der obersten itze, neben Attila, Dschengiskhan und Timur, den Gewaltigstollenden der Geschichte. Er wollte Reichthum und Macht, und e wurden sein. Um diese Zwecke zu erreichen, dünkte ihn keine nstrengung zu schwer. Viele Jahre lang sammelte er sich in nbemerkter Einsamkeit die Kenntnisse, die er zu seinem Vorhan unentbehrlich glaubte. In einem so finstern Staate, wie nes nordische Kaiserthum, trotz Peter's Anordnungen, oder treffnder, durch diese Anordnungen selbst, noch lange bleiben wird, edurfte es nur einen Funken Einsicht, um in der Bereicherung es Kopfes ein unfehlbares Mittel zu erblicken, wodurch man hnell und sicher über unwissendere Köpfe Meister werden kann. u dieser Brauchbarkeit gehörte noch das Glück, welches aber otemkin auch berechnen konnte, von seiner Monarchin entdeckt nd hervorgezogen zu werden. Er konnte es berechnen: denn atharinen's Geiste war das Bedürfniß ihrer Monarchie stets egenwärtig; sie spähte umher nach Fähigkeiten und Talenten, m an tausend Orten die große Maschine des Staates in zweckäßige Bewegung zu setzen; sie kannte die Seltenheit des einheimischen Verdienstes, und mußte die Beschützerin eines Manes werden, der mit einem so tief gelegten Plan in der unwiderstehlichen Kraft seines Willens zu ihr trat.

In Petersburg, diesem neuen Byzanz des Norden, er-

---

*) „Wir nehmen eine Seele mit reger Willenskraft, die sich leicht um besondern Wollen bestimmt; deren sittliches Organ aber mangelhaft, ernachlässigt oder von jener so thätigen, bestimmten Willenskraft dergestalt unterjocht ist, daß sie sich seiner nie zur Vergleichung ihres Wollens mit dem, was Recht oder Unrecht ist, bedient; deren Verstand wohlgebildet, thätig und schnell ist; deren lebhafte Einbildungskraft endlich die Vorstellungen, die sie empfängt, lange festhält: dann haben wir einen wirklich Lasterhaften, er begehe oder begehe nicht Verbrechen, indem er da oder dort vorgeschriebene Gesetze bricht; denn ihm fehlt das einzige Maß, wornach er erkennen kann, ob sein besonderes Wollen jedesmal recht oder unrecht sei. Je ausgebildeter der Verstand, je reicher und wohlgeordneter die Einbildungskraft eines solchen Menschen ist, desto lasterhafter und gefährlicher ist er. In diese Klasse gehören die Grausamen und die großen Bösewichter."

schöpfte das Wörtchen Rang, wie einst im alten am Bosporus, die Summe alles dessen, was dem Ehrgeiz wünschenswerth dünkt. Mit Adlerschwingen hob das Glück den neuen Günstling auf die oberste Stufe am Thron, zum ersten von 26 Millionen unbedingt gehorchender Knechte. Vielleicht war eben in jenem Zeitpunkte dem Throne diese Stütze willkommen; denn in despotischen Verfassungen nach altasiatischem Sinne, brütet unter der Decke einer grenzenlosen Unterwürfigkeit die unersättliche Aristokratie eines mächtigen Satrapenschwarms ihre furchtbaren Anschläge gegen den Alleinherrscher, dessen Klugheit sie nur durch ihre eigenen Spaltungen beschäftigt und bezwingt. Mit dem Oberbefehl über ein disciplinirtes Kriegsheer von 300,000 Mann und mit der Verwaltung ungeheurer Summen, von denen dieses entscheidende Werkzeug unterhalten ward, sah sich Potemkin im Besitz der unumschränktesten Macht, und fast schien es, als hätte die Kaiserin an Glanz und Ansehen gewonnen, seitdem ein solcher Arm ihre Blitze schleuderte. Vor seinem schrecklichen Willen sank alles um ihn her in den Staub; gewohnt, sich vor dem höhern Range zu beugen, hielt keiner eine Erniedrigung für entehrend, womit er sich der Allgewalt eines Mannes unterwarf, der alle Strahlen der Majestät unmittelbar empfing und sie nach seiner Willkür leuchten ließ.

Ruhm ist die Gottheit, der die Herrscher opfern, und in Potemkin's Riesenentwürfen lag eine Lichtmasse des Ruhms, in deren Anblick seine erhabene Freundin sich gern vertiefte. Der Besitz der taurischen Halbinsel bahnte ihr nur den Weg zu einer unbegrenzteren Aussicht: „dort lag ein umgestürzter Thron zu ihren Füßen; ihre Flotten umschifften Europa von Kronstadt bis Sebastopel; neue Reiche gingen auf ihren Wink hervor; Diademe fielen aus ihrer Hand auf das Haupt des Glücklichen, den ihre Huld, Gott ähnlich, aus Nichts zum Fürsten schuf!" — Es wäre armselig gewesen, der Beherrscherin des größten Reiches auf Erden so vorzuträumen, ohne zugleich die Möglichkeit der Ausführung ihr zeigen zu können; allein Potemkin's Energie führte diesen Beweis um so leichter, da es nur eines Fingerzeiges auf jene Allmacht bedurfte, an welche man mit 26 Millionen Unterthanen sich des Glaubens nicht so leicht erwehren soll.

Insofern er alles nur als Mittel zum Zweck zu betrachten pflegte, hatte selbst die Verschwendung in seinen Händen einen

lug von Größe. Würden, Schätze, Menschen — lauter todte Werkzeuge waren sie ihm; er allein der schöpferische, ordnende Geist. Die Höhe, wo so manches Schooßkind des Glückes der Schwindel überfällt, schien immer, wenn Potemkin sie erstieg, in Maulwurfshügel zu sein. Paläste von Marmor, schimmernd von Golde, geschmückt mit aller Pracht und Ueppigkeit er Kunst, die jedem verwöhnten Sinne schmeichelt und die vier Welttheile plündert, um ihre Kostbarkeiten auf einen wollüstigen Punkt zusammen zu tragen und selbst ihren Himmel unter 60 Graden der Breite täuschend nachzuahmen; Geschenke von ganzen Provinzen und ihren Bewohnern, von ungeheuren Summen, als wären sie aus halyattischen Schatzkammern geschöpft, um Königreiche zu kaufen; ein Diamantenregen, der Alles zu Schanden macht, was uns die Dichter von ihrem goldenen Juiter bei der Tochter des argivischen Königs erzählen; immerwährende Feste, wo die Freundschaft im Gewande der feinsten Schmeichelei ihrem Helden Kränze wand und Siegesnamen ertheilte: — Potemkin's Geist schwebte kalt und unbefangen über em allen; denn sein Ziel war noch nicht erreicht.

Das Auge der Herrscherin sollte selbst jenen taurischen Cherones, der mit seinem Eroberer den altgriechischen Namen theilte, ls einen von europäischen Krieges- und Friedenskünsten neuelebten Staat überschauen und quer über die schwarzen Wogen es Pontus den schwankenden sieben Thürmen ihr Urtheil sprechen. Vorkehrungen, die nur dem Despotismus möglich sind, ngen diesem kaiserlichen Siegeszuge vorher, und ließen überall e schauderhaften Spuren von Potemkin's Menschenverachtung rück. Aus der Wüste, die im Kreise von 300 Meilen keinen Baum hervorbringt, stieg Cherson, prangend mit Palästen und immelnd von Kaufleuten aus allen Nationen, empor. Ganze Districte im Innern des Reiches wurden entvölkert, um den Gegenden, die Katharina durchreiste, das täuschende Ansehen des eschäftigen Lebens, der überall hervorkeimenden Saaten, des ngehenden Wohlstandes, kurz, der neuen Schöpfung ihres Liebngs, zu geben. Die unglücklichen Opfer dieser verabscheuungsürdigen Erfindung, eine Heerstraße von vielen hundert Meilen heatralisch auszuschmücken, zu vielen Tausenden aus ihrer Heimat gerissen, und in elende Hütten zusammengepreßt, blieben ach dem großen dramatischen Augenblick ihrem Schicksal überlassen und wurden die Beute des Hungers und der davon un-

zertrennlichen Krankheiten; andere Tausende, ihr Leben kümmerlich zu fristen, sprengten die Felsen in den Dneprfällen, um diesen scythischen Strom für künftige Kaiserjachten schiffbar zu machen. Die zahlreiche Nachkommenschaft der westlichen Tataren ward in das weit entlegene Sibirien versetzt, und die Kosaken wanderten auf Potemkin's, ihres neuen Hetmans, Befehl, in die verlassenen Wohnsitze der Krimm.

Jetzt hatte Pitt dem Divan die Kriegserklärung endlich abgedrungen, womit er Rußlands drohenden Forderungen entgegen kam; der Vorwand zu neuen Eroberungen war gefunden, und die verbündeten Kaiserhöfe konnten zur politischen Schwerfälligkeit des englischen Ministers lächeln. Potemkin's Schauplatz, sein Wirkungskreis, erweiterte sich; aber alle Geschenke, alle Zaubereien Joseph's konnten ihn nicht gewinnen. Die Beute theilen zu müssen, gehörte nicht in den Plan seines verzehrenden Eigennutzes. Er verschloß seine Magazine dem grauen Romanzow, der Katharinens Waffen zuerst durch Siege jenseits der Donau verherrlicht hatte und dessen abgesondertes Heer jetzt von Kleidungsstücken entblößt, und kaum mit Waffen und Lebensmitteln versehen, anstatt den Türken entgegen ziehen zu können, die Kälte und den Hunger bekämpfte. Der Großvesir drang jetzt mit seiner ganzen Kriegsmacht auf Siebenbürgen ein; des Kaisers tapfere Schaaren wichen zurück, und Potemkin regte sich nicht. Vielmehr ergötzte ihn während dieser mißlichen Lage des russischen Alliirten, in seinem Zelte, wohin er die Leckereien der Tafel mit Courieren aus Warschau und noch weiter her kommen ließ, im Kreise der ihm untergeordneten Großen, das Schauspiel ihrer Unterwürfigkeit. Hier von ihm bemerkt und mit einem Zeichen seiner Verachtung von der Menge ausgesondert zu werden, war die höchste Stufe des Glücks, nach welcher Viele strebten; der Glückliche des Tages dünkte sich der, dem heute die Huld des Fürsten den Pantoffel nach dem Kopfe warf. Jeder Tag im Leben dieses Barbaren war mit ähnlichen Zügen der Geringschätzung gegen seine Mitgeschöpfe bezeichnet, und nur zu oft war das Spiel, das er mit ihnen trieb, ihnen tödtlich*).

*) Ein Beispiel kann hier statt tausend gelten. Einst erwähnte Jemand über Tafel eines russischen Kaufmanns in einer entfernten Provinz, dessen Bart so lang wäre, daß er bis über den Gürtel hinunter reichte. „*Den möchte ich sehen!*" rief das Fräulein von **. Kaum war das

„Es gibt Hunde," sagt Voltaire, „die man caressirt und kämmt, die man mit Zuckerbrot füttert, uud denen man hübsche Hündinnen verschafft. Es gibt aber auch räudige Hunde, die man verhungern läßt, überall verjagt und prügelt, und die zuletzt irgend ein junger Wundarzt langsam anatomirt, nachdem er ihnen mit vier großen Nägeln die Pfoten durchbohrt hat. Hing es von diesen armen Hunden ab, glücklich oder unglücklich zu sein?" *). — Nein, gewiß nicht, wollen wir dem alten Spötter antworten; aber von Menschen, die noch Menschen sind, läßt es sich erwarten, daß sie keine Hunde werden wollen, weder um Biscuit zu essen, noch um unter das Messer des Zergliederers zu gerathen. Es gehört lediglich unter die Inconsequenzen, die nun einmal so manches Brüderchen in Adam oder in Thuiskon auszeichnen, daß uns hier und da einer die Verfassungen lobt, wo Alles darauf abzweckt, die Metamorphose der Menschen in Hunde zu vollbringen.

Der Zeitpunkt kam, wo Potemkin endlich glaubte handeln zu müssen. Joseph's Helden hatten die Türken aus seinen Grenzen zurückgeschlagen; Loudon's Name galt mehr als ganze Heere; sein Anblick begeisterte seine Veteranen, und Alles schien den östreichischen Waffen die großen Siege zu prophezeien, die im nächsten Feldzuge so schnell auf einander folgten. Jetzt war es Zeit, die Grundsätze auch in der Strategik praktisch geltend zu machen, die Potemkin schon in manchem andern Verhältnisse mit glücklichem Erfolg erprobt hatte. Jede Festung hat ihren Preis; die Frage ist nur, ob man ihn geben will, ob man ihn geben

---

Wort über ihre Lippen, so schickte Potemkin den Befehl an die Polizei, den Kaufmann zur Stelle zu schaffen. Sechs Monate nachher erinnerte man sich des Mannes wieder. Der Fürst erkundigte sich mit einem schrecklichen Ton; allein die Antwort lautete: „er sitzt schon seit fünf Monaten, und will noch nicht bekennen, was er verbrochen hat." Der zitternde Greis ward nun hereingerufen, dem Fräulein von *** vorgestellt, gehörig beguckt und entlassen. Als er wieder in sein Haus trat, war sein Weib aus Kummer und banger Besorgniß um ihn gestorben, und sein ganzes Vermögen zu Grunde gerichtet.

*) Il y a des chiens qu'on caresse, qu'on peigne, qu'on nourrit de biscuits, á qui on donne des jolies chiennes. Il y en a d'autres qui sont couverts de gale, qui meurent de faim, qu'on chasse, qu'on bat, et qu'ensuite un jeune chirurgien disséque lentement, après leur avoir enfoncé quatre gros clous dans les pattes. — A-t-il dependu de ces pauvres chiens d'être heureux ou malheureux?"

kann? Otschakof und Ismail fielen; jenes kostete 20,000, dieses 12,000 — Russen. Auch Bender fiel, und kostete kein Blut; ein türkischer Bassa, der Potemkin's Zurüstungen zur Belagerung gesehen hatte, lieferte die Stadt dem gräßlichen kalten Despoten, der schon in Bereitschaft stand, den vollen Preis in geringgeachteten Menschenleben dafür zu zahlen. Auf dem schwarzen Meere wich Hassan Ghazi's Stern den kunstreicheren Evolutionen der russischen Flotten; auf den Ebenen Bessarabiens empfand er die Ueberlegenheit der europäischen Taktik; in Potemkin's Zelte bot er einen höhern Preis für den Frieden, als sein Sultan geben mochte, und in seinem eigenen Zelt entband er sich seines Versprechens durch freiwilligen Tod. Hassan Ghazi war grausam; allein er kannte die Ehre, und ehrte sich selbst in seinem Worte.

Dem emporstrebenden Geiste des Russen blieb jetzt noch die große Erfahrung übrig, einsehen zu müssen, wie sehr er sich verrechnet habe, indem er kleinere Leidenschaften auf Kosten seiner Herrschgier befriedigte. Alles hienieden hat Maß und Schranke, das Gute wie das Schlimme; und wen die Strenge des Schicksals betrübt, das heute die schönsten Hoffnungen der Menschheit vernichtet, der tröste sich beim Anblicke seiner Unparteilichkeit, indem es den Bösen mitten unter seinen eiteln Entwürfen überrascht. Preußen und England traten jetzt als Selim's Schutzgeister hervor, und raubten beiden Kaiserhöfen die reichsten, beneidenswerthesten Früchte ihrer Siege. Jenen aus hochmüthigem Haß gegen Joseph versäumten Feldzug konnte jetzt keine neue Anstrengung wieder ersetzen; und wenn es wahr ist, daß Potemkin bei unermeßlichem geschenktem, erpreßtem, erbeutetem und sogar erborgtem Reichthume, den Staat, dem er diente, zur Unzeit darben ließ; wenn seine Juwelenkästchen und seine mit Bankonoten getäfelten Zimmer ihm dennoch mehr waren, als bloße Mittel zum Zwecke: wie tief erniedrigt ihn dann noch unter sich selbst der engbrüstige Geitz, der ihn in seinem Plan irre machen konnte! Er, dem nichts Geringeres als Kronen genügte, versäumte den Zeitpunkt sie zu haschen; um mit etlichen Diamanten mehr spielen zu können, um etliche Millionen reicher zu heißen! Wer die Falten des menschlichen Herzens kennt, nur der begreift diesen Widerspruch. — Vergebens forderte die Kaiserin jetzt nur die Unabhängigkeit der Moldau für *ihren Feldherrn*, vergebens zogen sich die Unterhandlungen in die

inge; die allgebietende Nothwendigkeit forderte mit unerbittlicher
trenge das große Opfer des Friedens. Ein großer Schlag
s Schicksals lösete den Knoten; Potemkin starb, und es ward
riede.

V. Honoré Gabriel Mirabeau und Heinrich van der Noot.

---

1. Mirabeau.

„Theurer Sokrates!" sprach Diotima, die Seherin: „die
onne, die Alles erleuchtet, war einst nicht so glänzend und
hön. Bei ihrem Entstehen umgab sie eine schwarze, undurch-
chtige Rinde; aber ihr inwohnendes Feuer durchbrach diesen
erker; die freie Sonne ward sichtbar, und der Sonne das
Weltall. Dies, mein Freund, ist das vollkommenste Symbol
er Seele; ihr edelstes Geschäft, der Sonne nachzuahmen, um
ch zu scheiden von ihren verhüllenden Schlacken. Die freie
Seele ist ganz Organ; den Abstand vom Sichtbaren zum Tö-
enden füllen andere Empfindungen aus; alle schmelzen aber in
ins zusammen, und wir fassen das All, wenn nicht wie die
Gottheit, gleichwol nach Götterart."

Hemsterhuis.

Käme der Reichthum einer Organisation bei der Bestim-
ung ihres Werthes nicht mit in Rechnung, dann thäten wir
ohl, der ersten besten Auster oder jedem formlosen Schleim die
Oberstelle in der Reihe der Wesen einzuräumen; ja, ich wüßte
icht, was uns abhalten könnte, noch einige Schritte weiter zu
ehen, und uns an die impassiblen Elemente der Dinge zu hal-
n, so oft es uns einfiele, von Vortrefflichkeit und Vollkom-
enheit zu lallen. So lange man aber die Leute nicht loben
ird, daß sie eine Eigenschaft nicht mißbrauchen, die sie nicht
esaßen, wollen wir glauben, daß zur richtigen Beurtheilung ei-
es Menschen, beide, die Ausstattung, die er von der Natur

empfangen, und der Wucher, den er damit getrieben hat, erwogen werden müssen.

Die Vereinigung vieler großen Anlagen ist an sich schon eine seltene Erscheinung; ihre vollkommene Harmonie bei wahrer Größe wäre das Wunder der Natur. Gibt es göttliche Menschen, in einem strengen Wortverstande, so dürfte man bei ihnen diesen großen Zusammenklang voraussetzen; allein hüten wir uns vor allzustrenger Prüfung, wenn irgend ein Charakter, den die Geschichte uns aufbewahret hat, diese Benennung verdienen soll, damit uns nicht die Erfahrung schmerze, daß jederzeit, entweder ein Mißverhältniß zwischen den verschiedenen Anlagen die Vollkommenheit des Ganzen störte, oder alle nur in unwirksamer Mittelmäßigkeit harmonirten.

Ein blutreicher, gesunder Körper, voll unerschöpflicher Lebenskraft, ein feuriges Temperament, eine rastlose, nie ermüdende Thätigkeit, die zarteste, unbegrenzteste Empfänglichkeit für Eindrücke der verschiedensten Art, eine Begierde, Alles aufzufassen, Alles sich anzueignen, ein starkes, umfassendes, reiches Gedächtniß, eine schnell verbindende, vergleichende, umwandelnde Einbildungskraft; ein richtiges, scharfes, ordnendes Beurtheilungsvermögen, und mit diesem allem, entschiedener Wille, fester Sinn, hoher Geistesmuth — waren noch nie in einem Menschen so vereinigt, daß nicht mehr oder weniger Ungleichheit in ihren Wirkungen sich hätte offenbaren müssen. Wir zweifeln, daß in einer so reichen Zusammensetzung die Heftigkeit der Leidenschaften auf mancherlei Extreme führen müsse? Sie stehen ja schon in voller Blüthe, während die Vernunft und ihre Rückwirkung auf den Sinn, die Sittlichkeit, eben erst anfangen, sich zu entwickeln. Allein es ist auch ausgemacht, daß die Natur solche seltene Menschen, die sie zu herkulischen Arbeiten, zu mächtigem Wirken, zu großen Thaten bestimmte, mit jener verzehrenden Gluth der Leidenschaft erfüllen mußte, welche, wenn die Epoche ihrer ersten Gährung überstanden ist, vom inwohnenden Geiste geführt, unübersteiglich geglaubte Schwierigkeiten besiegt und die Bewunderung, so der Zeitgenossen, wie der Nachwelt, erregt. Fehler, Verirrungen, selbst Verbrechen, sind hier gedenkbar; hingegen bleiben Laster gänzlich ausgeschlossen, vorausgesetzt, daß die moralischen Kräfte eines solchen Charakters sich vermöge der unendlichen Aneignungskraft seiner Empfindung *stärken* und zu der ihnen gebührenden Herrschaft reifen.

Mirabeau vereinigte viele Eigenschaften in sich, die sonst in dem Grade nur selten beisammen angetroffen werden, und deren reiche Zusammenfügung eine unwillkürliche Anerkennung von Größe bewirkt. Die Natur hatte ihn mit einem beinahe unzerstörbaren Körper ausgerüstet, den weder seine Ausschweifungen, noch die durch viele Tage und Nächte fortgesetzte Anstrengung, womit es seine ernsthaften Geschäfte betrieb, zu Grunde richten konnten. Von der Allgewalt, der Zartheit und Innigkeit des Gefühls, womit er den Gegenstand einer leidenschaftlichen Liebe umfaßte, bleiben seine Briefe an Sophien ein unauslöschliches Denkmal. Was auch die hohlklingende Definition von „hochheiliger Leidenschaft" in manchem Köpfchen dawider einwenden mag, so ist das Gold darum nicht minder Gold, weil man es selten oder nie ganz unvermischt gefunden hat. Fremdes Feuer auf den lautern Altar gebracht zu haben, ist freilich eine Sünde, womit der jugendliche Rausch sich selbst bestraft, wenn er ausplaudert, was nur empfunden werden darf; allein weder Mann noch Weib müßte man sein, um sie anders, als Profanation zu nennen.

Ein Feuergeist, der bis ins 14. Jahr die Thorheiten und Ungereimtheiten um ihn her nur mit beißendem Spotte verfolgte, der aber, durch Locke's Versuch über den Verstand, plötzlich zum ernsten Nachdenken über die erhabene Bestimmung des Menschen hingerissen, sich mit diesem bewundernswürdigen Buche gleichsam erfüllte und amalgamirte, ließ bereits in jenem frühen Alter ahnen, zu welcher Genauigkeit im Entwickeln er gelangen, zu welcher Klarheit der Begriffe er hinansteigen würde. In Frankreich brach dieser Geist hervor, in Frankreich, wo der Despotismus seit Jahrhunderten theils absichtlich, theils unwillkürlich, der Sittlichkeit einen schaudervollen Untergang bereitete; in Versailles, in Paris und anderen Tummelplätzen der unbezähmtesten Begierden, der schamlosesten Laster, der verworfensten Entartung, wohin die Menschheit gelangen kann, wenn unumschränkte Macht und ungeheure Mittel die Hirten eines Volkes in rasende Wüthriche verwandeln und ein nichtswürdiger, sogar der Schande abgestorbener Höflingsschwarm in der Benennung (roués), die seine Verworfenheit und Strafbarkeit bezeichnet, die letzte Zuflucht seines Selbstgefühls findet! — Es ist hier nicht der Ort, die Flecken zu entschuldigen, die Mirabeau's Charakter oder sein Ruf, oder beide zugleich, vom Durchgange durch die-

sen Pfuhl davon tragen mochten, und es liegt auch nichts daran, ob Jemand es mühsam erweisen könne, daß er es nur Verkettungen des Schicksals, unabhängig von ihm selbst, verdanken müsse, wenn er nicht, wie Hunderttausende seiner Zeitgenossen, gänzlich darin versunken sei. Wohl wissen wir, daß die Allmacht des Schicksals den ärmsten Tropf auf Mirabeau's Platz hätte heben können; aber was hätte denn der Tropf da gethan? Tyrannenhaß mag leicht die Regung gewesen sein, womit die meisten Schlachtopfer der willkürlichen Gewalt in den Kerkern Frankreichs saßen; aber Mirabeau war der einzige, der in seiner Schrift (sur les lettres de cachet) die Axt an den Baum legte und im Herzen aller seiner Mitbürger den gerechten Unwillen hervorrief, der die abgelaufene Frist einer allzulangmüthigen Geduld verkündigte. Feigheit und Ungerechtigkeit sind unzertrennlich; man fand die Bastille beinahe leer, als die Freiheitswuth der Pariser sie stürmte.

Die Last jugendlicher Unbesonnenheit lag schwer auf Mirabeau; die Verschwendung seines Vermögens büßte er desto härter, je unbiegsamer sein stolzer Geist den einzigen Weg verschmähte, der an einem verderbten Hofe zu Würden und Reichthümern führt. Irrend durch Europa, oft gezwungen von seiner Feder nothdürftigen Unterhalt zu entlehnen, war Freiheit sein Thema, und Bürgerglück der Endzweck aller seiner Schriften. Sein Vaterland behielt jederzeit seine eifrigsten Wünsche, und bei allem was er that, verlor er es nie aus dem Auge; allein auch in andern Staaten predigte er laut, was er dachte, was er empfand, was er für das allgemeine Wohl für unentbehrlich oder zuträglich hielt. Mit prüfendem Blicke sichtete er überall die Menschen um sich her; es war ihm gegeben, tief in ihr Herz zu schauen und ihren Verstand auf die Feuerprobe des seinigen zu bringen; sein Urtheil traf sicher und scharf. Mit der Gabe, das Ganze zu umfassen und zu durchdringen, verband er, was nur dem Genie möglich ist: jenes Ausharren, das die kleinsten Bestandtheile einer Wissenschaft oder eines Zweiges vom menschlichen Wissen erschöpft. So gelang es ihm, mit gründlichen und weit umhergreifenden Vorkenntnissen, in der Bahn des Staatsmannes Kenntnisse vom gegenwärtigen Zustande unseres Weltalls zu sammeln, die vor ihm Niemand so vollständig zusammengetragen und so fruchtbar für die Politik geordnet hatte. Deutschen Fleiß und französischen Geist sah man nirgends

in schönerem Bunde, als in seiner und seines Freundes Monarchie Prussienne. Seine Schriften über das Bankgeschäft, über den Aktienwucher, über Necker's Administration; seine Reden über die Assignaten, über den Staatsbankerott, über die Anleihen, über unzählige Gegenstände der Administration, der Finanzen, der Politik, der Rechtspflege tragen eben dieses Siegel der tiefen Einsicht, des reifen Urtheils und der mannigfaltigsten, durchdachtesten Kenntniß.

In seinen drei letzten Lebensjahren trat endlich Mirabeau, als Mitglied der constituirenden Nationalversammlung, im vollen Glanze seiner Talente, seiner Grundsätze und seiner Tugenden hervor. Eine Nation, in deren Mitte die Aufklärung des Kopfes den höchsten Gipfel der Verfeinerung erstiegen hatte indeß das Herz unter dem Druck ihrer Fesseln verschrumpfte, stand in ihrem armen Wortreichthume nackt und ohnmächtig einem Manne gegenüber, dessen Patriotismus, dessen Freiheitsliebe, dessen Beredtsamkeit so tief empfunden als gedacht waren. Seines Geistes Blitze trafen von Herz zu Herz, und der Donner seiner Rede war nur ihre erschütternde Begleitung. Im drückenden Gefühle seiner Ueberlegenheit rächte sich zuweilen die Nationalversammlung an ihm durch ein Mißtrauen, das für Ostracismus gelten konnte; aber öfter huldigte sie einstimmig der unwiderstehlichen Wahrheit und Evidenz seiner Götterspräche; ähnlich dem Volke von Athen, das seinen Alcibiades „liebte und haßte und immer wieder verlangte“:

πόθει μεν εχθαιρει δε, βουλεται δ' εχειν.

Als unweise Räthe des Königs die gewaltsame Auflösung der Nationalversammlung beschlossen hatten, ward Mirabeau ihr rettender Schutzgeist; ihm allein verdankte sie ihre Fortdauer, ihm die Erhaltung ihres Ansehens und ihrer Würde. So lange er lebte, verhütete er allein den Bürgerkrieg, er allein überschaute den ganzen ungeheuren Kreis der Revolution; er kannte die Kraft ihrer Triebfedern, und sein fester Plan war auf die richtige, weise Beurtheilung und Abmessung ihrer Grenzen gebauet. Er hatte Muth und Stärke, die Dämme unverletzt zu erhalten, die das Volk nicht ungestraft durchbricht. Er war der gute Genius der französischen Freiheit, und was er für sie that, war eben was er unvermeidlich fand, damit, indem man es weigerte, nicht ungleich mehr erzwungen würde. Die Weisheit seines Herzens

wollte und konnte vermitteln. Mit schrecklicher Klarheit hat die Erfahrung nach seinem Tode gelehrt, wie man Alles verlieren mußte, weil man etwas zurücknehmen gewollt.

Mit demselben Scharfblicke, der ihn die Gährung seines Vaterlandes als allgemein und entscheidend erkennen ließ, hatte er auch diesseits des Rheins die Gemüther erforscht und das entgegengesetzte Resultat den Deutschen selbst ans Herz gelegt. „Ihr könnt mehr wissen als wir," ruft er uns zu; „aber ihr seid noch nicht so reif als wir, wenn es auch mit unserer Reife wenig sagen will. Ihr seid es nicht, sage ich; denn vom Kopfe muß bei euch die Bewegung ausgehen, und sie muß später hervorbrechen, als bei dem Volke, wo Alles vom Augenblicke und von dramatischen Impulsionen und Wirkungen abhängt, wo dieselbe Viertelstunde den Heldenmuth der Freiheit und den Götzendienst der Knechtschaft gebären kann."

Mirabeau stand allein, während Alles um ihn her sich in Parteien und Factionen vertheilte; man zählte ihn bald hierher, bald dorthin, weil das Recht nicht auf einer Seite blieb und ihn beständig zum Vertheidiger behielt. Er kannte die Gefahr dieser großen Rolle, und er beharrte darin bis ans Ende, von Allen gefürchtet, von Allen geehrt. „Eitelkeit statt echter Ruhmbegierde, das," rief er, „ist der Nationalcharakter, den die Erziehung erst umschmelzen muß, ehe wir bei unsrer neuen Verfassung glücklich sein und die Früchte der Freiheit genießen werden. Nach 15 Jahren wird man sehen, was diese großen Triebfedern vermochten, an einer neuen Generation, welcher Sittlichkeit und Tugend heilig sein müssen. Noch kann die Revolution" — hört seinen prophetischen Geist! — „in wilde Anarchie ausarten; doch nimmermehr mißt sie in Frankreich ihren Weg zurück zum Vortheile der Alleingewalt. Nein, Alles kann zertrümmert, die Auflösung des großen Problems noch weit hinausgerückt werden; Alles aber, Alles wird seine Richtigkeit nur sonnenklarer beweisen. Schon sehe ich die Ungebundenheit zur Sitte werden; ich hoffe nicht länger auf eine unblutige Vollendung; die Krise des Bürgerkrieges scheint ein unvermeidliches, vielleicht ein nothwendiges Uebel. Allein komme was kommen mag; wenn ich sterbe, stirbt ein guter — und vielleicht ein großer Bürger *)."

*) Diese Stellen sind gesammelt aus den Lettres du Comte de M. *à un* de ses amis en Allemagne. 1790. 8.

Der Bankerott des Staats, der erste Umsturz in grenzenlose Anarchie, der Frankreich drohte, ward auf Mirabeau's überzeugende Vorstellung verhütet. Alle seine Anträge in der Nationalversammlung behielten das wahre Wohl des Vaterlandes zum Augenmerk. Er forderte das Opfer des vierten Theils von allem Eigenthum; und als der Eigennutz der Begüterten seinem Enthusiasmus nicht entsprach, rettete er den Nationalkredit durch die Güter der Geistlichkeit und das Siegel der Revolution, die Assignaten. Er sicherte der ausübenden Gewalt das Veto, und das Recht des Krieges und Friedens; er erneuerte mit Spanien den Familientractat, und rüstete den constitutionellen König mit einem Grade von Macht, die, mit weiser Kühnheit ausgeübt, die innere Ruhe hätte sichern können. „Je combattrai les factieux, de quelque parti et de quelque côté qu'ils puissent être." („Ich widersetze mich den Aufrührern, auf welcher Partei, auf welcher Seite, sie sich zeigen mögen.") Dies waren seine letzten, öffentlich ausgesprochenen Worte. Rom und Athen in einem ähnlichen Augenblick, haben nichts Größeres gehört.

Ganz Frankreich betrauerte seinen unersetzlichen Verlust; 26 Millionen Menschen hatten über seine transcendentale Größe nur eine Stimme; vom Könige bis zum Bettler fühlte Jeder den erschütternden Schlag, der ihm Frankreichs Palinurus in diesem Sturm entriß. Die Nationalversammlung beschloß einmüthig, daß Mirabeau's Asche im Tempel der Schutzgötter Frankreichs ruhen sollte; er war der erste „große Mann, dem das dankbare Vaterland" diese Huldigung zuerkannte. — Welch' eine ganz andere Folge und Ineinanderfügung der Begebenheiten öffnet sich der Phantasie, wenn man den einzigen Mirabeau, als fortlebend und darin fortwirkend denkt! In solchen nicht zu berechnenden Ereignissen, wodurch die Hauptperson plötzlich aus der Mitte des Kreises gerissen wird, dessen Vereinigungspunkt sie war, äußert das Schicksal, oder, menschlicher gedacht, die Vorsehung, ihre unsichtbare, mächtige Mitwirkung zum Glück und Unglück der Nationen. Bald wird es sich zeigen, warum Mirabeau das Ende der Revolution nicht erlebte.

In Deutschland allein hat es hier und dort eine Stimme gewagt, dem allgemeinen Sinne zu widersprechen und Mirabeau's Verdienste zu schmälern. Es wäre vielleicht hinreichend, mit Lessing zu ihrer Entschuldigung zu sagen:

nur das Gemeine
verkennt man selten —

und Mirabeau's Freunden den Nachsatz:

und das Seltene
vergißt man schwerlich —

zu überlassen; wenn der Gedanke, daß es noch jetzt möglich sein sollte, über einen solchen Charakter zwei entgegengesetzte Meinungen zu hegen, nicht gar zu schmerzhaft an das Loos der Menschheit erinnerte, ewig ein Raub der Täuschung zu werden. Gern wollen wir einräumen, daß Inconsequenz auch bei den edelsten Menschen das Ideal der Vollkommenheit vernichtet, welches wir uns in Augenblicken der abstracten Speculation entwarfen; nur möchten wir darum nicht die Möglichkeit einer Regel zur Beurtheilung der Annäherungsgrade zu diesem Ideal im wirklichen Leben bezweifeln, wir möchten nicht gern uns die Begeisterung für alles was groß, erhaben, gut und edel ist, durch die Betrachtung, daß es nicht in gottähnlicher Lauterkeit existiren könne, wegvernünfteln und ausfrieren lassen. So gewiß nun dasselbe Ding nicht heiß und kalt, oder naß und trocken zugleich sein kann, so unmöglich bleibt es, daß Temperamente von verschiedener Art, Anlagen von verschiedener Mischung, und Kräfte von verschiedener Intensität in ihren Aeußerungen sich ähnlich sehen können. Die Beschuldigung des Dichters gegen Bacon, daß er

the wisest, brightest, meanest of mankind, zugleich der klügste, glänzendste und niederträchtigste der Menschen gewesen, mag gegründet sein oder nicht; so ist sie wenigstens möglich und gedenkbar, sobald man bei ihm jene ungeheure Uebung der speculirenden Vernunft, mit Vernachlässigung ihrer praktischen Anwendung, aus Mangel eines starken sinnlichen Antriebes, voraussetzt. Unsere Sittlichkeit wird im Handeln gebildet, und ohne heftige, starke Empfindung fehlt die erste Veranlassung zum Handeln: mithin entsteht jenes bald lächerliche, bald beweinenswürdige Mißverhältniß zwischen Kopf und Herz, wodurch sogar der tiefsinnige Bacon verächtlich scheinen konnte. Wenn hingegen ein edler feuriger Geist, von der Heftigkeit seines Gefühls hingerissen, auf Abwege geräth, so können wir vielleicht einen Augenblick schaudern, verabscheuen, hassen; aber verachten können wir nicht.

Mit einem heftigen Temperamente, erhitzt durch Parteigeist und unter dem Einflusse eines täuschenden Vorurtheils, wäre es indeß möglich, sich selbst zu überreden, daß der Haß und Groll gegen Mirabeau nur kalte Geringschätzung sei; Männer von diesem Charakter fassen ihn nicht, weil sie ihn nicht fassen wollen. Verachtung heucheln, wo man das Gegentheil zürnend und neidisch empfindet, ist leider ein Kunstgriff, dessen mancher kleine Vertheidiger einer schlechten Sache sich schuldig zu machen weiß. Nichts ist kleinen Seelen so drückend, als wahre Größe; lieber preisen sie, wo nichts zu preisen ist, und stellen einen Strohwisch als einen Halbgott hin, ehe sie sich den Genuß versagten, einen Mirabeau durch Lästerung und Wegwerfung zu sich herabzuziehen. Allein das edle Selbstgefühl, der Stolz eines guten und großen Bewußtseins, läßt sich nicht so leicht hinzu heucheln. Wen ein tugendhafter, großer Mann verachtet, nur der bleibt verachtungswürdig, so lange die Geschichte lebt, indeß der leere Verläumder nur seine eigene Schwäche verräth. Es gibt noch einen dritten Fall. Dem Wilden, der das Goldstück verachtet und dafür den eisernen Nagel ergreift, dem mangelt der Begriff vom relativen Werthe beider Metalle. Wenn Mirabeau wirklich irgendwo der Gegenstand einer ernstlich gemeinten Geringschätzung sein könnte, so würde dieses Phänomen sich nicht anders, als durch eine solche Radikalnullität des Herzens, eine so vollkommene Erstorbenheit jedes männlichen Sinnes erklären, wobei man unfähig sein müßte, einen Mann zu begreifen. Wer mit Menschen- und Engelzungen redete, und hätte dieser Liebe nicht, der wäre wahrlich nur ein tönend Erz und eine klingende Schelle*). — Edler, größer, fester und patriotischer als Alcibiades, dennoch hatte Mirabeau manche Aehnlichkeit mit ihm. Dahin gehört besonders dieser Zug, daß er Bewunderung, Achtung und Liebe fand, wohin sein Schicksal ihn führte; effecit, sagt Nepos, ut apud quoscumque esset, princeps poneretur, habereturque carissimus. Ich könnte unter Mirabeau's eifrigen Freunden in England und in Deutschland Namen nennen, die über jeden Tadel erhaben sind, und mit deren Beifall und Liebe bewaffnet, ich dem Hasse, dem Neide, der Verläumdung trotzen, und es ruhig ertragen würde, wenn die ganze übrige Welt mich verkennte. Wenn es den Menschen

*) 1. Korinth. 13. V. 1

frommt, zu erkennen und zu empfinden, was gut und groß nannt zu werden verdiene, so ist es die Pflicht des rechtscha nen Schriftstellers, der Größe und den Verdiensten Zeugniß geben.

— Wahnsinniger Menschen Bethörung
kämpft entgegen dem Preis;
wider Recht erhebt sie
die Stimme, will mit Schande die
Feier der Edeln verhüllen.
Aber den Sand am Gestad' fliehet die messende Zahl;
und wie viel Samen Er des zukünft'gen
Segens streute, wer vermag es zu sagen?

Pindar.

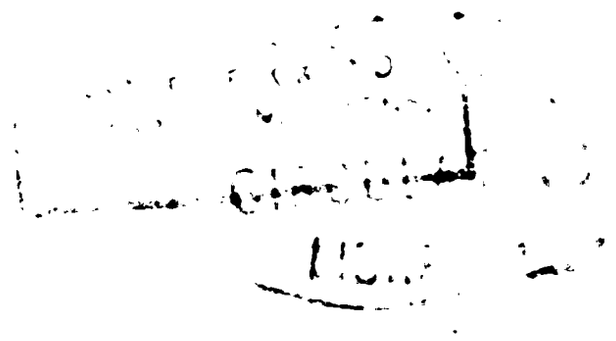
---

2. Heinrich van der Noot.

„Ei! ein allerliebstes Gegenstück! Wie passend! Auch e Angel, um welche sich ein Staat — umwälzte, ein wahrer gischer Mir....." — Keine Blasphemie, mein Herr! „Nun, ich dächte doch, die Aehnlichkeit wäre bis auf Beider schweifungen" — — — Daß ihr armen Sünder doch im daran zuerst euch stoßt! Begreift ihr denn nicht —? Doch solltet ihr auch begreifen, wofür ihr keinen Sinn habt; meinetwegen; laßt mir das Gold der Freiheit unberührt, behaltet euren aristokratischen Nagel. Was ihr nicht ver das mögt ihr indessen glauben, ihr, die ihr so willig unbese glaubt. Des Contrastes und nicht der Aehnlichkeit wegen dieser Pendant hier aufgestellt; ein Hängestück, kein Gegens

A cutpurse of the empire and the rule
that from a shelf the precious diadem stole
and put it in his pocket.

Hamlet.



V. Katharina II. und Gustav. III.

1. Katharina II.

Die erhabene Monarchin arbeitet ihren künftigen Biographen noch vor. Viel ist geschehen, was die Muse der Geschichte mit diamantnem Griffel in Erz gegraben hat; viel bleibt noch im unergründlichen Schooße der Zukunft verschlossen. Sie mag uns zurufen, und wir hallen es wieder:

Viele gefiederte Pfeile,
ruhend versteckt im Köcher,
trägt meine Schulter noch. —

Pindar.

2. Gustav III.

Seitdem sich in den gemäßigten und fruchtbaren Gegenden von Europa große Reiche gebildet haben, ist der Einfluß der gothischen Könige des Nordens auf die Schicksale unseres Welttheils an und für sich so unbedeutend geworden, wie die geringe Bevölkerung ihres undankbaren, von Eise starrenden Bodens ihn von Natur schon bestimmt zu haben schien. Allein der alte Heldengeist, womit die kühnen, freien Bewohner jener Länder ehedem im zügellosen, übermüthigen Mißbrauch ihrer Kräfte, die sanfteren, schwächeren, vom Ackerbau sich nährenden und verhältnißmäßig mehr gesitteten Nationen um sich her überfielen, sie beraubten und ihre Schifffahrt und Handlung auf der Nordsee und dem baltischen Busen zu Grunde richteten, lebte noch je zuweilen in ihren Königen wieder auf.

Als Liefland noch eine Provinz des schwedischen Reiches war, und Sigismund zugleich in Schweden und in Polen herrschte, schien eine Aussicht zur Vergrößerung sich aufzuthun, die aber wegen der unverträglichen Ungleichartigkeit der Gothen und Slaven fast augenblicklich wieder verschwand. Auf Gustav Adolph's und Karl's XII. kriegerische Regierungen folgte jedesmal ein langer Zwischenraum von gänzlicher Erschöpfung. Die Kräfte des kleinen Staates über Vermögen ausgespannt, versanken in tödtliche Ohnmacht, sobald das Schicksal bei Lützen und

bei Friedrichshall die ungeheure Triebfeder zerbrach, die allein alles in Spannung erhalten konnte.

Auf eine 53jährige Epoche der Schwäche, der politischen Nullität und der inneren Verwahrlosung, folgte endlich (1771) die Regierung Gustav's III. Auch ihn hatte man, wie seine beiden Vorgänger, gezwungen, der Alleinherrschaft eidlich zu entsagen und das Joch einer mit sich selbst uneinigen, theils von Frankreich, theils von Rußland besoldeten Aristokratie geduldig auf sich zu nehmen. Allein die bis auf den höchsten Punkt gestiegene Zerrüttung, eine natürliche Folge des beständigen, gewaltsamen Widerstoßes verschiedener, ungleichartiger Mächte im Staate, des Reichstages und seiner viererlei Stände, des Reichsraths, der zwischen den Reichstagen alle Gewalt usurpirte, endlich noch der französischen und russischen Parteien, forderte laut ein Heilungsmittel, und alle patriotisch gesinnten Schweden richteten ihre Augen auf Gustav, als ihren Retter.

Der junge König, Tessin's und Scheffer's Zögling, fühlte den Muth seiner großen Ahnherren, Alles zu unternehmen, um auf ihrem Throne mit demselben Scepter zu herrschen, welches sie so frei und mächtig geführt hatten. Seine Maßregeln waren so klüglich ersonnen, so genau berechnet und so guten Händen anvertrauet, die allgemeine Stimmung hatte so viel vorbereitet und erleichtert, daß die Ausführung einer Revolution schnell und vollkommen glückte, ohne einem einzigen Bürger das Leben zu kosten. Entschlossenheit, Gegenwart des Geistes, angenommene und gut gespielte Ruhe, Herablassung und Schmeichelworte an das Volk, Verschwiegenheit und Scharfblick, kurz alle Eigenschaften, die den glücklichen Erfolg des Unternehmens sichern konnten, hatte Gustav bei dieser Gelegenheit gezeigt. Wenn Freiheit der Zustand ist, in welchem die Gesetze herrschen, so war Schweden jetzt frei; unendlich freier wenigstens unter einem ziemlich unbeschränkten, thätigen, einsichtsvollen und gutgesinnten Könige, als es unter der aristokratischen, vielköpfigen Hydra gewesen war, die nach leidenschaftlicher Willkür verfuhr, wo sie die Oberhand hatte, und wo sie nicht herrschen konnte, doch jedes Rad der Regierung durch tausendfache List und Ränke zu hemmen versuchte.

Viele große Gegenstände der inneren Administration zogen jetzt des Königs Aufmerksamkeit an sich; der gänzliche Verfall des Staats-Credits und die Unordnung in den Finanzen; die

daniederliegende Schifffahrt; der gedrückte und vernachlässigte Ackerbau, die bis zur Erschöpfung des Königreichs nachtheilige Handelsbilanz; mit einem Worte, die Lähmung aller eigenen Thätigkeit und Industrie; sodann die Mängel und Mißbräuche der Rechtspflege, die Versorgung der Armen und Kranken, und die damit verbundene Anstellung unterrichteter Aerzte auf dem Lande; der überhandnehmende Luxus unter der durch Subsidien reich gewordenen Klasse, welcher mit jener Armuth des geringeren Haufens contrastirte und in Verbindung stand; endlich auch der für Schwedens auswärtige Verhältnisse gar zu tief herabgesunkene Zustand der Land- und Seemacht.

Wenn Gustav in einem Staate, dessen Uebel von einer so complicirten Beschaffenheit waren, weniger geleistet hätte, als er wirklich that, so wäre doch vielleicht den Umständen und insbesondere der vorigen Regierung das Mißlingen seiner Anordnungen, mehr als ihm selbst, beizumessen gewesen. Es gelang ihm indeß, den öffentlichen Credit wieder emporzubringen, durch seine Discontocompagnie baares Geld ins Land zu schaffen, den Bauern Ermunterung zum Ackerbau zu geben, den Handel und die Schifffahrt neu zu beleben, und durch seine Nationaltracht einen Geist der Gleichheit und der Sparsamkeit, wo nicht einzuflößen, doch wenigstens seinen Schweden zu empfehlen. Die Errichtung der Arbeits- und Armenhäuser, die Befreiung der Väter von vier Kindern von allen Abgaben, die Revision der Justiz, die Abschaffung der Folter und der Delationen wegen des Verbrechens beleidigter Majestät, der allen Religionen erlaubte freie Gottesdienst, zeugen von seinem ernstlichen Bestreben, den Flor seiner Länder und den Wohlstand des Bürgers wieder herzustellen. Dagegen scheiterte der Versuch, die Schweden vom Branntweintrinken zu entwöhnen und dadurch das ungeheure Mißverhältniß der Getreideeinfuhr zu vermindern; und nach einigen unzulänglichen Versuchen verwandelte sich die Freiheit, die vordem jeder Bauer genoß, den Branntwein selbst zu brennen, in ein lästiges und gehässiges Monopolium der Krone.

Den Königen von Schweden, wenn sie große Eigenschaften besaßen, war ihr Königreich jederzeit zu klein; ihr Geist, ihre Leidenschaften verlangten einen weiteren Spielraum und eine Stimmung, die vor Zeiten allgemein bei allen edlen Gemüthern herrschte, jetzt aber kaum noch anderswo als in Romanen angetroffen wird; der kühne, ruhmbegierige und abenteuersüchtige

Rittergeist spornte sie an zu einem thatenreicheren Leben. Gustav trug seinen Namen nicht umsonst; der große Wasa war sein Vorbild, und der Held des 30jährigen Krieges erregte seine Bewunderung, seine enthusiastische Verehrung, und — wie natürlich!.— seinen glühenden Wunsch, ihm nacheifern zu können. Des Königs Ehrgeitz schmeichelte der Liebe seiner Nation für das Andenken ihrer Gustave und ihres Karl; ihr ganzer Stolz war rege, indem sie sich die Auffrischung des alten schwedischen Waffenruhms gedachte. Bei diesen Gesinnungen mußte es ihm leicht gelingen, die Landarmee sowol als die Flotte neu zu organisiren und allmälig wieder sich dem Zustande zu nähern, worin Schweden ehedem seinen Nachbarn nicht gleichgültig war.

Hätte sich Gustav innerhalb dieser Grenzen einzuschränken gewußt und sich begnügt mit seiner politischen Wichtigkeit, ohne sie zum Angriffe zu gebrauchen, — vielleicht lebte er noch jetzt mit dem Ruhm eines Monarchen, der das Glück seiner Völker befördert. Allein der brennende Durst nach Heldenruhm ward die herrschende Leidenschaft seiner Seele, gegen welche ihm das Wohl seiner drei Millionen Menschen nur leicht zu wiegen schien. Täuschender Glanz mußte zu gleicher Zeit die Stelle des soliden Werthes vertreten und des Hofes Pracht jene Millionen verschlingen, die man aus den harten Händen des armen Hüttenbewohners bei einzelnen Groschen erpreßte, oder womit man auf dem Staat eine neue Schuldenlast sich häufen ließ. Des Königs Vorliebe zu den schönen Künsten schien geschäftig, den Sitten des erstarrten Norden eine neue Politur zu geben; eine schwedische Akademie trat auf seinen Wink hervor, um der Sprache der Gothen Gesetze vorzuschreiben, und den Wetteifer der vaterländischen Dichter und Geschichtforscher zu entflammen; die Schaubühne, und insbesondere die Oper, wurden mit königlicher Freigebigkeit unterstützt und zur Vollkommenheit gebracht. Beim Tanz und Gesange, bei Gastmählern und Festen, an denen ganz Stockholm Theil nehmen konnte, war es vielleicht Gustav's Hoffnung, daß die Quelle des Reichthums, die seinem Adel versiegte, der Sold der fremden Höfe, vergessen oder wenigstens nicht länger entbehrt und zurückgewünscht werden dürfte. Wirklich war sein Hof und dessen grenzenlose Hospitalität die letzte Zuflucht dieser zahlreichen und zum Theil sehr unbemittelten Klasse; allein gerade diese Abhängigkeit, die, ohne nähere Verbindung mit dem Monarchen, durch bloßes Bedürfniß ent-

land, nährte in manchem Busen das Andenken eines ehemaligen zwangloseren, häuslichen Genusses und einen heimlichen Groll gegen des Königs Alleingewalt. Auch war die Vervielfältigung der Rangstufen eine übereilte Maßregel, welche die Gemüther nur noch mehr erbitterte, anstatt, wie Gustav sich geschmeichelt hatte, sie vollkommner zu besiegen. Der Adel, in Magnaten oder Herren, in Ritter und Edelknappen abgetheilt, ward anmaßender und schwerer zu befriedigen in den beiden höheren Abtheilungen, und fühlte sich beleidigt und zurückgesetzt in der zahlreicheren dritten. Die Spuren seines Mißvergnügens äußerten sich bereits auf dem Reichstage von 1779, und brachen noch sichtbarer auf dem von 1786 aus, wo man dem Könige die gewöhnlichen Subsidien nur mit einem Abzuge, der das Recht darüber zu disponiren als der Nation inwohnend zu erkennen gab, und nur auf vier Jahre bewilligte.

Um diese Zeit nahm Gustav's Geist seinen höheren Flug in die Regionen der Politik, theils zur Befriedigung der Ruhmbegierde, die in ihm brannte, theils wol auch mit der Nebenabsicht, seinem unruhigen Adel einen Zaum anzulegen und Beschäftigung zu geben. Schon war er dem Bunde der bewaffneten Neutralität beigetreten, dieser russischen Erfindung, welche, gegen die brittische Seehandlung gerichtet, ihren Stachel unter jenem unverdächtigen Namen verbarg. Eine Zusammenkunft mit der Kaiserin schien darauf abgesehen, zwischen beiden Staaten eine nähere Freundschaft zu befestigen, und auf einer Reise nach Frankreich ward der alte Subsidientractat erneuert und die kleine Insel St. Barthelemy in Westindien gegen einige den Franzosen zu Gothenburg gestattete Handelsvortheile eingetauscht. Endlich kam der günstige Augenblick, wo Gustav seine Lieblingsneigung befriedigen und seine Feldherrntalente in Ausübung bringen konnte. Der Krieg mit der Pforte hatte den ganzen Norden von Rußland und die Hauptstadt von Truppen dergestalt entblößt, daß selbst die kleine Macht des gothischen Königs hinreichend war, den ganzen Koloß, den Peter zusammengekittet und Katharina geglättet hatte, mit einem wohlgeführten Schlage zu stürzen. Pitt hatte zu diesem Unternehmen in Constantinopel ansehnliche Subsidien für Gustav erlangt, und bald verkündigten die großen Zurüstungen in Karlskrone und in Finnland seine feindliche Absicht.

Um dieses Ungewitter abzuleiten, setzte die Politik der Kai-

serin verschiedene Triebfedern in Bewegung. Ihr Admiral Greigh hoffte die schwedische Flotte zu besiegen und dann ungehindert seinen Lauf nach dem Archipelagus fortzusetzen. In Schweden selbst ward Alles aufgeboten, um eine Revolution zu begünstigen, welche dem Könige seine bisherige Macht rauben, und ihn in Unthätigkeit versetzen sollte. In Dänemark war Alles bereit, auf den ersten Ausbruch der Feindseligkeiten zwischen Schweden und Rußlaud, von Norwegen aus einen Angriff auf Gothenburg zu unternehmen. Die adelige Gegenpartei durfte gleichwol keine gewaltsamen Maßregeln gegen den König ergreifen; erst als er in Finnland angekommen war, und mit 30,000 tapferen Kriegern gegen 7000 zusammengeraffte Russen seines Sieges und der Einnahme von Petersburg gewiß zu sein glaubte, brach die Verschwörung unter der Larve der Gesetzmäßigkeit aus. Die Officiere seines Heeres weigerten sich einen Offensivkrieg zu beginnen, den der König ohne Bewilligung des Reichstages nicht erklären konnte. Vergebens wollte Gustav sich auf frühere Feindseligkeiten von russischer Seite berufen, vergebens focht sein Bruder Karl die große Schlacht bei Hoogland gegen Greigh mit ziemlich gleichem Glücke; selbst die Beredtsamkeit des Königs vermochte nichts in diesem entscheidenden Zeitpunkte, und er sah sich genöthigt, mit Unwillen nach Stockholm zurückzugehen.

Mittlerweile brachen die Dänen bei Quistrom ein, und Gothenburg, ja Stockholm selbst, wären leicht in ihre Hände gefallen, wenn England und Preußen nicht ein Machtwort gesprochen hätten, das plötzlich alle Nerven des dänischen Cabinets und Kriegsraths lähmte, und einen Waffenstillstand, bald aber auch eine genaue Beobachtung der strengsten Neutralität von Seiten Dännemarks, bewirkte. Gustav, der in seinem Reich umhergeirrt war und allen Gefahren Trotz geboten hatte, wagte jetzt, von Bauern und Bürgern unterstützt, den kühnen Schritt zum unumschränkten Despotismus. Gereizt durch die Treulosigkeit seiner Officiere, die zu Anjala in Finnland unter sich einen Bund geschlossen und ohne Hehl die Kaiserin zur Vertheidigung der schwedischen Freiheit aufgefordert hatten; gereizt durch den stolzen, unzeitigen Widerstand des Adels auf dem Reichstage von 1799: entwarf er seine neue Vereinigungs- und Sicherheitsacte, die er von allen Ständen unterzeichnen und beschwören ließ, und der auch der Adelstand, nach der Einziehung seiner Häupter in gefängliche Haft, sich fügen mußte. Diese neue

evolution gab dem Könige die von ihm so oft verabscheuete
id abgeschworene Alleingewalt in die Hände; sie befreite ihn
gleich von der Verantwortlichkeit für die im Kriege contrahir-
n Schulden, und verschaffte ihm Mittel, seine Operationen
gen Rußland mit Nachdruck fortzusetzen.

Zwei Feldzüge, worin von beiden Seiten, jedoch vorzüglich
nter Gustav's und seines Bruders Anführung, viele große Bei-
iele von Heldenmuth und Heldentugend den Wetteifer der
streitenden entzündet; zwei Feldzüge, in deren Verlauf der Kö-
ig manchen Glückswechsel erfahren und zugleich den ganzen
eichthum seines Geistes gezeigt hatte, brachten dennoch kein
reigniß hervor, das den Frieden unbedingt erzwungen hätte.
llein Gustav, von England getäuscht und verlassen, und mit
er Kaiserin zugleich vom Gange der Unterhandlungen zu Rei-
enbach unterrichtet, wählte den glücklich dargebotenen Augen-
ick, um die stets und überall Einfluß heischende Politik großer
öfe durch einen Frieden ohne ihre Zuziehung zu überraschen.
atharina wußte den Werth eines Alliirten zu schätzen, der in
ch selbst so große Ressourcen und solche Geistesstärke besaß; bald
erwandelte sich daher der Friede von Werelä in eine Defensiv-
llianz und eine Bewilliguug ansehnlicher Subsidien von Ruß-
nd an Schweden.

Von dieser Sorge befreiet, eilte der nordische Held auf ei-
en Schauplatz, wo sich seinem kriegerischen Rittergeist eine neue
bahn des Ruhms zu eröffnen schien. Die von fern her
rbereitete Entführung Ludwig's XVI. aus seiner Residenz nach
ner sichern Grenzstadt oder vielleicht über die Grenzen seines
eiches, sollte den Angelegenheiten jenes großen durch den Um-
urz seiner Regierung erschütterten Staates eine neue Wendung
eben. Europas Mächte wären zusammengetreten, um den ge-
üchteten Monarchen wieder in Triumph einzuführen, und die
Nacht derer, die durch ihn regierten, wieder herzustellen; Aachen
äre der Versammlungsort eines Congresses geworden, wo die
mphiktyonen eines Welttheils das Schicksal eines Königreiches
ntschieden hätten. Allein vergebens harrte schon Gustav zu
achen der großen Nachricht entgegen. Die Flucht ward nicht
erhindert, wol aber berechnet, und ihr im voraus ein Ziel ge-
eckt. Bouillé's Plane mußten scheitern, und das Schicksal
ersagte dem Könige von Schweden seinen Wunsch, in dem
ugenblicke, da er Ludwig's Verhaftung zu Varennes erfuhr

an der Spitze eines kleinen Haufens zu seiner Befreiung hineilen zu können.

Ludwig überhob seine bisherigen Vertheidiger der Mühe, für ihn zu streiten, indem er die von der Nationalversammlung entworfene Constitution beschwor; allein seine Brüder hatten jetzt ein von dem seinigen abgesondertes Interesse: sie vereinigten sich mit dem zur Gleichheit verurtheilten französischen Adel, und Gustav ward der eifrige Beschützer ihrer Sache. Es kommt hier nicht auf die Entscheidung an, auf welcher Seite Recht oder Unrecht gewesen; genug, daß der König von Schweden einen Gesichtspunkt fand, aus welchem ihn die Wiedereinsetzung seiner Jugendfreunde, der französischen Prinzen, in ihren gewohnten Wirkungskreis, wichtiger dünkte, als die Befreiung einer großen und gesitteten Nation von ihren Sclavenketten. Gustav selbst hatte sich zum Despoten emporgeschwungen und konnte glauben, das Glück seiner Völker befördert zu haben; indem er allen Unterschied der Klassen, worin sie sich theilten, in Beziehung auf ihn selbst verschwinden ließ. Unter einem Alleinherrscher, der Kraft und Fähigkeit besitzt, dem großen Umfange seiner Pflichten ein Genüge zu leisten, könnten die Menschen, wie unter der weisen Führung eines ernsten, aber zugleich gütigen und sorgsamen Vaters, den erhabenen Zweck ihres Daseins, sittliche Vervollkommnung, und die Mittel zur Erlangung desselben, Wohlstand und Denkfreiheit, unter gewissen Voraussetzungen allerdings erreichen. Wären alle Despoten feste, weise, tugendhafte Menschen, die wirklich selbst regierten, so wäre die Einheit des herrschenden Willens, verbunden mit der Gleichheit der Rechte aller Untergebenen, das aufgelöfete Problem der Volksglückseligkeit; weil aber die Erfahrung lehrt, daß es für einen großen Alleinherrscher wenigstens 50 schwache oder schlechte gibt, unter deren erborgten Namen die Tyrannei der Privilegirten eintritt, welche mit der sittlichen Vervollkommnung schlechterdings unverträglich ist: so behält die freie republikanische Verfassung bei allen Stürmen, denen sie ausgesetzt ist, in Absicht auf die Bildung des Menschengeschlechtes zu seiner höheren Bestimmung einen entschiedenen Vorzug. Wenn indeß der König von Schweden sich mit der süßen Ueberzeugung wiegte, der Vater seines Volkes zu sein; so bedurfte es nur einen Zug von Herzensgüte, oder eine zu milde Beurtheilung der Menschen, die nur in Absicht des Ranges verwandt mit ihm waren, um ihn zu dem falschen

Schlusse zu verleiten, daß Frankreichs Glück an der Wiederherstellung des alten Systems hange. Wollte man ihm vorwerfen, daß ein Fürst, der in Schweden die aristokratische Tyrannei vernichtete, sie, ohne mit sich selbst in Widerspruch zu stehen, in Frankreich nicht einführen konnte; so ließe sich vielleicht eine ganz andere Enträthselung seiner Politik gedenken. Wie? wenn die ganz einfache Absicht, dem ohnedies so mächtigen Frankreich den Aufschwung zu wehren den es bald von einer freien Verfassung erhalten würde, ein hinreichender Beweggrund gewesen wäre, ihm seine feudalischen Fesseln wieder anzulegen? Diese Politik wäre dann freilich nicht auf allgemeines Menschenglück berechnet gewesen; aber wird man uns auch eine aufweisen können, die schon auf diesen Zweck hin gearbeitet hätte?

Seines großen Vorhabens willen, kehrte Gustav in seine Staaten zurück, und berief im Januar 1792 einen Reichstag zusammen, den er wegen gewisser Bewegungen im Volk und unter dem Adel in die kleine Stadt Gefle verlegte. Die durch den Krieg erschöpften Finanzen des Reiches, die unausbleibliche Vermehrung der Staatsschulden, auf den Fall, daß der König an den französischen Angelegenheiten Theil nehme, und der daraus entstehende gewaltsame Druck eines armen, bereits aufs äußerste belasteten Volkes, hatten die Hoffnungen der Aristokratie von neuem belebt und einem Plane das Dasein gegeben, wodurch der Adel abermals die Macht des Königs in die engsten Schranken zu verweisen gedachte. Diesmal gelang es ihm, den Bürgerstand, der alle verderblichen Folgen des Krieges und der verschwendeten Staatskräfte fühlte, in sein Interesse zu ziehen; und um dem Verdachte des Eigennutzes zu entgehen, zeigte er sich bereitwillig, einigen seiner Vorrechte zu entsagen und eine Verfassung anzunehmen, welche auf den billigeren, durch Rousseau so einleuchtend dargelegten Grundsätzen des gesellschaftlichen Vertrages ruhen sollte.

Der Reichstag fand die Wunden des schwedischen Staatskörpers tiefer, als die Uebertreibung sie vorgestellt hatte; 34 Millionen Thaler, Silbergeld, an Schulden, waren bereits aufgehäuft, und der König verlangte noch Kredit zu einer Anleihe von 10 Millionen. Man verstand sich zur Tilgung der ersteren, weigerte sich aber in Ansehung des zweiten Punktes, den der König, des Gewichtes ungeachtet, welches ihm einige treue Regimenter gaben, dennoch nicht mit Gewalt durchzusetzen wagte

Das Vorhaben, eine neue Revolution zu bewirken, war indessen jetzt von seiner Ausführung weiter als jemals entfernt, und der aristokratischen Partei blieb wenig Hoffnung übrig, sich wieder emporzuschwingen, so lange Gustav III. das Scepter führte.

Die leidenschaftliche Erbitterung gegen den König, das Mißvergnügen über seinen Ehrgeitz und seine Ruhmsucht, die sogar keiner Rücksicht auf das Elend seines Königreiches mehr fähig schienen, die Staatsnothwendigkeit selbst, ein friedfertiges System zu befolgen, bei welchem sich Schweden wieder von seiner tödtlichen Erschöpfung erholen könnte — dies alles traf mit den Privatabsichten einzelner Personen so wunderbar zusammen, daß eine Verschwörung von weitem Umfang und von mächtigem Rückhalte gegen das Leben des Königs, gleichsam unvermeidlich war. Es fand sich noch überdies, wie ein dazu besonders gebildetes Werkzeug, ein fanatischer, melancholischer, halb verrückter Mensch, ein Herr von Ankarström, den man leicht überredete, seine Privatrache an dem Könige zu nehmen und zugleich den Staat von einem Tyrannen zu befreien. Gustav III. fiel von der Hand dieses Elenden am 16. März 1792, und die Verschwornen hatten entweder ihre Maßregeln so gut genommen, oder das Geheimniß ihres Bundes barg eine solche Quelle der Sicherheit in seinem Schooße, daß der Thäter das alleinige Opfer dieses Verbrechens ward.

Die Aristokratie hatte sich jetzt in Schweden nicht zum erstenmal eines so verzweifelten Mittels gegen den Ehrgeitz ihrer Könige bedient; schon Karl XII. ward auf diese Art in der Mitte seiner Laufbahn hinuntergestürzt, als er, mit Peter dem Russen verbunden, im Begriffe stand, Europa Gesetze zu geben; und selbst von Gustav Adolph bleibt es ungewiß, ob nicht auch er durch schwedischen Meuchelmord fiel. Zu allen Zeiten und in allen Königreichen und Staaten der Erde haben sich die privilegirten Stände dieses heimliche Fehmgericht über die Fürsten angemaßt; der Adel, die Priesterschaft, oder auch Fürsten selbst haben die Mörder angestiftet, die nicht etwa nur in Asien, sondern in Italien, in Portugal, Spanien, Frankreich, England, Schweden — und wo nicht noch? — die unverletzbare Person der Könige antasten mußten. So lange die Geschichte Begebenheiten aufzeichnet, nur ein einzigesmal, und zwar im Angesicht der ganzen Welt, nach öffentlich gehaltenem Gerichte, vollzog das frei gewordene Volk der Britten das Todesurtheil an Karl I.;

und im jetzt laufenden Jahrhundert allein versuchten heimlich verschworene Priester und Edle nicht weniger als siebenmal den Königsmord!

Gustav III., der mit seinen Schwächen und seinen Leidenschaften des Verstandes gleichwol die Anlage zum Helden und zum ungewöhnlichen Menschen verband, wird in der Geschichte um so viel vortheilhafter erscheinen, wenn man erwägt, wie stiefmütterlich die Natur ihn behandelte. Sein Kopf war verschoben, sodaß die beiden Hälften seines Gesichtes sich unähnlich sahen; und an verschiedenen Theilen des Körpers mußte er Polster tragen, um den mißgestalteten Wuchs desselben zu verlarven. Dieser natürlichen Schwäche, und der jugendlichen Ausschweifungen ungeachtet, die ihn zur Weichlichkeit einzuladen schienen, ging Niemand herzhafter dem Ungemach und den härtesten Prüfungen des Kriegsdienstes entgegen. Wenn man ihm das Bewußtsein seiner Geistesvorzüge, das bis zu einem hohen Grade von Eitelkeit ausarten konnte, zum Vorwurfe macht, so wäre es ungerecht, ihm dagegen, außer seinen Feldherrn- und Regententugenden, nicht das wirkliche Verdienst der Liebenswürdigkeit im Umgange zuzugestehen, die von einer sorgfältigen Bildung und einer gutgewählten Belesenheit, bei solchen Anlagen unzertrennlich ist. Sein minderjähriger Nachfolger wird es einst desto schwerer finden, gegen den bekannten Namen seines Vaters, seine persönlichen Verdienste geltend zu machen.

VI. Friedrich Ewald Graf von Herzberg, und William Pitt.

1. Fr. E. Graf von Herzberg.

In unsern Tagen ist eine kleine Monarchie, die auf mehr als drittehalbtausend Quadratmeilen kaum sechs Millionen Einwohner nährt, durch innere Consistenz, Mobilität und zweckmäßige Anwendung ihrer Kräfte dergestalt emporgestiegen, daß sie mit den ersten Mächten in Europa, mit Oestreich, Rußland, England und Frankreich, in gleichem Range steht und auf der Wage, *welche sie gegen* einander schwebend erhält, sich mit jeder

von ihnen messen darf. England, die schwächste von diesen Mächten, wenn man auf Volksmenge sieht, hat doch in Europa weit über die gedoppelte Anzahl von Einwohner, nämlich 13 bis 14 Millionen, und beherrscht in Asien durch seine ostindische Compagnie mehr als noch einmal diese Menge Unterthanen; Oestreich, Rußland und Frankreich enthalten jedes zwischen 20 und 26 Millionen Menschen.

Wenn man ein wenig näher untersucht, durch welche besondere Vereinigung von Umständen eine so merkwürdige Erscheinung sich in unserm Jahrhundert ereignen konnte, so wird man bald gewahr, daß nur ein festes Beharren bei einerlei erprobten Grundsätzen einer weisen Staatskunst diese in ihrer Art einzige und in den Jahrbüchern der Geschichte beispiellose Wirkung hervorzubringen vermochte. Bei einem völlig schuldenfreien Staate, bei Schätzen, die man nirgends in dem Maße zu häufen verstand, bei einer haushälterischen Administration, welche nicht nur diesen großen Zweck erfüllte, sondern auch die Mittel zur Unterhaltung eines in Europa — und folglich auf der ganzen, runden Erde — nicht zu übertreffenden Kriegsheeres von mehr als 200,000 Mann, mit Bequemlichkeit abwerfen konnte; war Mäßigung die unverrückte Grundregel, nach welcher das preußische Cabinet — denn wer zweifelt, daß von diesem die Rede sei? — beständig in die Schicksale von Europa wirkte: Mäßigung, die zwar der Ruhmsucht, dem Ehrgeiz und allen raubgierigen Neigungen der Menschen stets zu langsam zu Werke zu gehen und zu wenig auszurichten scheint, die aber in diesem Falle noch immer auf die wesentliche Vergrößerung Preußens sicher hingearbeitet hat, und am Ende dem Monarchen die schiedsrichterliche Gewalt über das politische Gleichgewicht der Staaten desto unabänderlicher übertragen kann, je mehr Zutrauen seine heilige Achtung für das Wohl und Glück aller seiner Nachbarn ihm erwerben muß. Diese weise Mäßigung, verbunden mit einem wachsamen Blick auf die jedesmalige Lage der öffentlichen Angelegenheiten von Europa, und mit einer weit in die Zukunft schauenden Aufsparung der Staatskräfte, welche nie in Bewegung gesetzt werden müssen, bis man sicher hoffen darf, das vorgesteckte Ziel damit zu erreichen, läßt ein jedes gewaltsame Eroberungssystem weit hinter sich zurück, und spottet jener übereilten Ueberspannungen, welche zwar für den Augenblick glänzende Vortheile versprechen, aber auch fast allemal eine gefähr-

che Entkräftung nach sich ziehen, weil die Anwendung bewähr-
er Erholungsmittel nicht zu allen Zeiten möglich ist, und nicht
inem Jeden glücken will.

Die üblen Folgen einer entgegengesetzten Staatsverwaltung
rauchen wir nicht in der Ferne zu suchen; sie sind sichtbar ge-
ug in dem Mißverhältnisse der Kräfte Frankreichs, Oestreichs
nd Rußlands zu ihrer Bevölkerung. Ich nenne hier England
icht, weil dessen Staatskredit durch seine unermeßliche Schiff-
ahrt und seinen Handel aufrecht erhalten wird, ob es gleich mit
rankreich einerlei Schuldenlast, nämlich eine Masse von 15,000
Rillionen schwerer Thaler zu tragen hat. Die östreichischen und
ussischen Staatsschulden können der Summe nach kleiner schei-
en, wiewol sie im Verhältnisse der geringeren Industrie und
er mangelnden Ressourcen im Grunde wol eben so drückend
ind. Wo das Getriebe der großen Staatsmaschine so aufs äu-
erste gespannt ist, da verwandelt sich ein jedes Unternehmen
on einiger politischen Wichtigkeit in ein gewagtes Spiel, wobei
nan seinen Rest auf die Karte setzt. Wohl dem vorsichtigen,
orgsamen und nüchternen Hausvater, der dem Zufalle nichts
estattet, und auch nichts von ihm zurückerwartet; sondern mit
Weisheit, Genügsamkeit und Bescheidenheit seine Plane nach
einen wahren Kräften abmißt!

Wie fest und dauerhaft auch der Grund zu Preußens Größe
on dem großen Kurfürsten Friedrich Wilhelm und von dem
önige Friedrich Wilhelm I. gelegt sein mochte, so war es doch
ur das Gewölbe, auf welchem ihre beiden Nachfolger einen so
errlichen Bau vollführten. Der Zeitpunkt dieser Vollendung
ällt in die letzten Regierungsjahre Friedrichs II., und unter dem
etztregierenden Monarchen dauerte sie fort — das Resultat einer
lücklichen Uebereinstimmung der Maßregeln dieser Regenten mit
en Grundsätzen eines tief blickenden und die Verhältnisse Euro-
ens ganz umfassenden Ministers. In der That könnte man
ie lange politische Laufbahn des Grafen von Herzberg einen
ohlgerathenen praktischen Versuch nennen, aus einem kleinen
Reich ein sehr mächtiges zu bilden. In 43 thatenvollen Jah-
en hat er allein mehr Cabinetsgeschäfte bestritten, mehr Staats-
chriften aller Art selbst verfaßt, mehr Friedens- und Allianz-
ractate entworfen, ausgefertigt und unterzeichnet, als alle gleich-
eitige Minister in Europa, ohne sich deshalb den inneren An-
elegenheiten der preußischen Monarchie gänzlich zu entziehen,

oder der Pflege der Wissenschaften zu entsagen. Von dem Jahre 1745 an arbeitete der Graf von Herzberg im Departement der auswärtigen Affairen, und bereits im Jahre 1756 verfertigte er die Staatsschriften, welche die Bewegungsgründe des Königs von Preußen zur Eröffnung des Feldzuges, womit der siebenjährige Krieg anhob, und insbesondere die authentischen Beweise eines gegen den König geschlossenen Bündnisses enthielten.

Die Epoche seiner nützlicheren und kräftigeren Einwirkung in das Schicksal von Europa nahm aber erst im Jahre 1762 ihren Anfang durch die beiden preußischen Friedenstractate mit Rußland und mit Schweden. Der im folgenden Jahre geschlossene große Hubertsburger Friede legte hierauf den Grund zu jener inneren Consistenz und Stärke, wodurch ein Monatch von Friedrich's Geistesgröße der anerkannte europäische Friedenserhalter und der Wohlthäter unseres so lange verheerten Vaterlandes ward. Der Graf von Herzberg, der diese wichtigen Tractate ohne Zuziehung eines andern Ministers, als Staatssekretair des großen Königs, entworfen und vollzogen hatte, konnte von nun an seinem festen und auf das in Europa überhaupt, besonders aber in Deutschland, zu beobachtende Gleichgewicht gegründeten politischen System bei der Abfassung der folgenden großen Bündnisse getreu bleiben, und vollendete, diesen Grundsätzen gemäß, den Theilungstractat von Polen, den Cessionstractat von Westpreußen, den Frieden von Teschen, den deutschen Fürstenbund, und zuletzt, im Jahre 1790, den Reichenbacher Frieden, einer Menge kleinerer Tractate und Allianzen nicht zu erwähnen, welche insgesammt aus seiner Feder geflossen sind.

Schon diese Angaben reichen hin, um die Ueberzeugung zu gewähren, daß die Lebensgeschichte dieses großen Staatsmannes schreiben, beinahe so viel hieße, als die politische Geschichte von Europa seit dem Hubertsburger Frieden entwickeln. Was Sully seinem Heinrich IV. war, hätten wir ohne seine eigenen so treuherzig geschriebenen Memoiren in seinem ganzen Umfange nie erfahren. Eben so kann nur ein Herzberg selbst erzählen, wie viel er seinem Friedrich war; und bis er sein Versprechen löset und die Geschichte dieses unvergeßlichen Königs in einem nur von ihm zu erwartenden Zusammenhange liefert, dürfte Alles, was seine Biographen von ihm schreiben könnten, nur unvollkommener Versuch bleiben. Uns indessen wird es erlaubt sein, hier bei seinem Bildnisse an das Jahr 1790 zu denken, in

welchem der Graf von Herzberg den Reichenbacher Vertrag zu Stande brachte, worauf er sich bald von einem unmittelbaren Antheil an den auswärtigen Angelegenheiten entfernte, und die dankbaren Segenswünsche aller patriotisch gesinnten Preußen, vom König an gerechnet, mit sich nahm. Erwägt man im Ernst den Umfang seiner dem Staate geleisteten Dienste, so muß man über den Einfluß dieses einen Mannes auf die Schicksale von ganz Europa erstaunen. Andere Grundsätze der Politik hätten dem preußischen Cabinet einen ganz verschiedenen Weg vorgezeichnet, der in entscheidenden Augenblicken die Verhältnisse aller Reiche gänzlich hätte ändern können. Zwar sollte man denken, die großen wesentlichen Punkte seines Systems wären solche von selbst einleuchtende Axiome, daß Niemand, ohne mit unheilbarer Blindheit geschlagen zu sein, davon abgehen könnte; allein in der Politik, wie in der Sittenlehre, ist es die Uebung allein, die das theoretische Schema in empfundene Wahrheit verwandelt und mit uns selbst identificirt. Wo diese Uebung fehlt, kann oft die Nothwendigkeit des Augenblicks und der Umstände die Theorie vergessen machen, die des erfahrnen Staatsmannes Polarstern bleibt.

In einem Staate, wie der preußische, dessen Seele nicht nur Ordnung, sondern insbesondere die feste Anhänglichkeit an das seit einem Jahrhundert und länger schon gelegte System einer regelmäßigen Fortschreitung in Macht und Größe bleiben muß, werden indeß jene Hauptpunkte, bis zum gänzlichen Umsturze des jetzigen Gleichgewichtes, von allen künftigen Ministern zum Grunde gelegt werden müssen. Ein preußisches Cabinet, welches anfangen wollte, die Finanzen in Verwirrung zu bringen, den Schatz auszuleeren, und die Armee einem großen Eroberungsplane zu opfern, würde, wenn es auch sonst keinen unmittelbaren Nachtheil von diesen Maßregeln empfände, wenigstens das absolute Gewicht, welches Preußen seit 20 Jahren in Deutschland, ja im ganzen Europa, behauptet hat, vermindern, und dadurch offenbar die ironische „Vorschrift, wie man aus einem großen Reiche ein kleines machen könne," welche der verehrungswürdige Franklin im Jahre 1774 schrieb, im Ernst zu befolgen scheinen.

2. William Pitt.

Wenn man neben einem grauen Staatsmann einen so jugendlichen aufstellt, so versteht es sich von selbst, daß es der Unähnlichkeit wegen geschieht. Franklin sagte einst scherzend: „Frankreich kann gute Minister haben, England aber nicht; denn dort ist man des öffentlichen Sprechens überhoben: hier hingegen muß man die Charlatanerie der Beredsamkeit verstehen; und der wahrhaft große Mann ist sicherlich kein Schwätzer.“ Wenn der edle, sanfte Weise noch lebte, welch eine Veränderung in Frankreich würde er nicht bemerken! Welch ein Heer von haranguirenden Ministern, von Calonne und Necker an, bis auf jedes namenlose Ephemeron des Sommers 1792! Es wäre sehr zu befürchten, daß er von diesen sagen würde, was er von den englischen zu sagen pflegte: je n'écoute jamais que ceux qui ne parlent pas.

So lange man indessen, wie in England, sich ins Cabinet hineinreden kann, wird der Ehrgeiz diesen Weg zu Würden und Ansehen zu gelangen, nicht unversucht lassen. William Pitt hatte kaum als ein Jüngling von 24 Jahren zum erstenmal seine Erscheinung im Unterhause gemacht, und vermittelst einer guten Dialektik gezeigt, daß er seine Gegner in die Enge zu treiben wisse, so rief man ihn schon ans Ruder des brittischen Staates. Der gegen ihn verbündeten, mächtigen Coalition zwischen den Parteien von North und Fox mißglückte es, ihn von seinem Posten zu vertreiben. Die Nation, die ihm noch keinen Fehler vorzuwerfen wußte und deutlich einsah, daß das Unterhaus sich zu einer bloßen Intrigue mißbrauchen ließ, unterstützte den jungen Minister, der den trotzigen Muth hatte, lieber das Parlament auseinander gehen zu lassen, als seinen Gegnern zu weichen. Die neugewählten Gemeinen stimmten mit einer so entschiedenen Mehrheit für ihn, daß die Opposition seitdem fast alle Hoffnung ihm auf diese Art beizukommen, aufgegeben hat.

Die Gemüthskrankheit des Königs, die eine Regentschaft nothwendig machte, gab dem Minister eine günstige Gelegenheit, seine vorige Widersetzlichkeit gegen das Parlament wieder gut zu machen, indem er den Satz behauptete und durchsetzte, daß die Nation den Regenten wählt, und keinesweges das Erbrecht des Prinzen von Wales auf die Thronfolge für diesen Fall gelten läßt. Da indessen der Prinz sich diese Einschränkung hatte ge-

fallen lassen, und der erste Act seiner Autorität unfehlbar Pitt's Entlassung gewesen wäre; so mußte der König noch zu rechter Zeit genesen, um seinen Minister zu retten.

Solchergestalt hatte das Glück für William Pitt sehr viel gethan. Auch war es schon Glück, daß er zur Whigpartei gehörte, die bei dem Volk ein solches Zutrauen besitzt, daß ein Minister von dieser Partei zuweilen Maßregeln durchsetzen kann, die einem Tory beinahe den Kopf kosten dürften. Glück war es ferner, daß der große Name seines Vaters seine Jugend wie mit einer Aegide beschirmte; daß er der Nachfolger eines durch Unglücksfälle und despotische Grundsätze verhaßt gewordenen Ministeriums ward, und daß die erwünschten Folgen der amerikanischen Unabhängigkeit ihm zu gute kamen, dahingegen die Sünde, Amerika verloren zu haben, ganz auf dem Schotten Bute und seinen Tory-Mitschuldigen haftete. Glück endlich wird man es nennen müssen, daß Frankreichs politische Ohnmacht und die Unterjochung der Holländer dem brittischen Seehandel so vortheilhaft geworden sind; daß Englands Macht in Indien jetzt ohne Nebenbuhler herrscht und Königreiche zertritt; daß Spanien sich beugen muß vor Britanniens siegreicher Flagge, und daß die Mächte Europens von Stambul und Petersburg bis nach Paris und Turin in unabsehliche Streitigkeiten verwickelt wurden, indeß die englischen Kauffahrer alle Meere stolz durchschiffen und den Reichthum aller Welttheile nach ihrer üppigen Insel zusammen führen konnten.

Friede mit aller Welt war unter solchen Umständen so unverkennbar die Grundlage der englischen Politik, daß jede Abweichung von diesem System einem groben Verstoße ähnlich sehen mußte. Spaniens Unvermögen, sich eines so mächtigen Widersachers zu erwehren, rechtfertigte zwar die brittischen Zurüstungen des Jahres 1790 zum Kriege; allein dagegen offenbarte sich deutlich der Unwille der Nation über einen Krieg mit Rußland, der England keinen Vortheil bringen konnte, sondern lediglich das Interesse des festen Landes betraf. Die Unvorsichtigkeit, womit man Rußland und die Türken entzweite, mußte allerdings diese Folge nach sich ziehen, sobald die Pforte den verbündeten Kaiserhöfen unterlag; allein sie mußte auch ein solches Ende nehmen, und alle nachtheiligen Eindrücke, welche aus leeren Drohungen entspringen, auf ihren Urheber zurückwerfen.

Das Verdienst, zur Wiederherstellung des englischen Staats-

erbits mitgewirkt zu haben, so leicht es auch die Begünstigungen des Schicksals gemacht haben konnten, bleibt dennoch dem Minister Pitt unbenommen; — und vielleicht bedurfte die Administration sowol der Finanzen, als der öffentlichen Angelegenheiten, in England im gegenwärtigen Zeitpunkt nicht sowol eines Mannes von Genie und von grosen Geisteskräften, als eines mittelmäßigen, kalten, hartnäckigen Kopfes, der sich mit anhaltendem unermüdetem Fleiße den kleinsten Gegenständen seines Rechnungswesens widmen, in seinem ökonomisch-politischen Plan unverrückt fortschreiten, und allen Neuerungen, die ihn etwa stören möchten, den unbiegsamsten Widerstand leisten konnte.

Revolutionen und Gegenrevolutionen im Jahre 1790.

Friedens = Präliminarien.

Innerhalb einiger Jahre haben sich in mehren europäischen Staaten merkwürdige Gährungen ereignet, die mit dem Versuche rgesellschaftet waren, der Verfassung eine neue Gestalt zu ge= n, oder sie zu ihrer frühern Form zurückzuführen. So wahr= heinlich es ist, daß die entferntere Veranlassung zu diesen Auf= tten sich überall ähnlich sehen konnte, so gewagt scheint uns ch der Einfall gewisser Politiker, sie alle mit einander einer meinschaftlichen Ursache zuzuschreiben, und, mit einem von den rzten entlehnten Ausdrucke, einen ansteckenden Gährungsstoff er ein sogenanntes Revolutions = Miasma anzunehmen, das räde um diese Zeit in der Luft geschwebt und die schwachkö= igen Nationen schwindlich gemacht hätte. Erfahrne Männer der Heilkunde, denen es zu rechter Zeit nie an Demuth zu iem freimüthigen Geständniß ihrer Unwissenheit gebricht, neh= m nur äußerst selten ihre Zuflucht zu dieser qualitas occulta, a das Entstehen neuer Seuchen zu erklären; und so lange an in der moralischen Pathologie die Verirrungen der Mensch= it noch auf eine andere Art bis an ihre Quelle verfolgen kann, eint es uns rathsam, diese Bescheidenheit nachzuahmen. Al= dings gibt es vielerlei Stoffe in der Natur, deren Wirkung f die Vernunft nicht geleugnet werden kann; und wem ist ht bekannt, wie der Tollapfel, der Hundsbiß, der Wein, der

Wahrheit zu suchen kommt unserer Meinung gemäss? Vielmehr ins innere Leben, wo Neigungen und Abneigungen entstehen können, wird man durch sie erst darauf dem Wesen der Erscheinungen und dem Zusammenhang der Dinge Stoff geben wollen, der zu einem gebildeten Haupte in seiner Totalität zu machen Pflicht ist. Allein von dem, was einzelnen Individuen widerfahren kann, gilt kein Schluß auf eine allgemeine Ansteckung ganzer Völker und Weltteile.

Erklärt man aber auch jene Bilder blos allegorisch, von gewissen krankhaften Meinungen, die Europa mit einem Gefühl der Neuerung angesteckt haben; so hätte man doch billig erst beweisen sollen, daß die Gemüther der Menschen auf dieselbe Art für Meinungen empfänglich sind, wie ihre äußeren Organe für das Gift der Epidemien. Erfahrung und Geschichte lehren — wenn es erlaubt ist, in dieser Allegorie fortzufahren, — daß in der moralischen Welt die erste Ansteckung mehrentheils von einer entgegengesetzten bewahrt. Die Gesinnungen, die der Mensch durch Erziehung und Gewöhnung erhält, bemächtigen sich seiner so gänzlich, daß sie allen andern den Zugang versperren. Ganz besonders ist dies mit politischen Meinungen der Fall; die Hartnäckigkeit, womit die Menschen an ihren Verfassungen, Gesetzbüchern und Gerichtsformen, kurz an allen herkömmlichen Einrichtungen im Staate haften, läßt sich nur mit der sogenannten Kraft der Trägheit vergleichen. Ihre Ruhe und ihre Bewegung in einer gegebenen Richtung können nur durch Kräfte gestört werden, welche jener allgemeinen Tendenz der Naturwesen, in ihrem jedesmaligen Zustande zu beharren, wirklich überlegen sind. Ohne vorhergegangene gewaltsame Erschütterung also nehmen die Menschen keine neue Meinung an, und es folgt mithin offenbar, daß jener angeblichen Ansteckung mit amerikanischen Freiheitsgedanken ein leidender Zustand vorhergegangen sein müsse, wodurch sie erst möglich ward.

Erwägt man nun ferner, daß die Revolutionen, die unsern Welttheil bedrohten oder wirklich darin ausbrachen, in weit von einander entlegenen Ländern entstanden, deren Einwohner an Bildung, Temperament und Charakter himmelweit verschieden sind; so läßt sich schon im voraus mit ziemlicher Gewißheit behaupten, daß besondere Localursachen die jedesmaligen Bewegungen in Holland und Brabant, in Ungarn, Polen und Schweden, in Lüttich und Frankreich zunächst veranlaßt haben müssen.

Auch gleichen sich diese Revolutionen so wenig in Absicht ihres Zweckes und ihrer Mittel, als der daraus entstandenen Folgen. In Polen, zum Beispiel, waren es die unerträglichen Uebel der Anarchie und die dadurch bewirkte Abhängigkeit von mächtigen Nachbaren, die alle Gemüther zur Gründung einer gemäßigten monarchischen Regierungsform stimmten. In Frankreich hingegen sahen wir den scheußlichen Umsturz einer in allen ihren Theilen aufgelöseten, in politische Fäulniß übergegangenen Despotie, und deren nothwendige Rückkehr in das anarchische Chaos. In Holland kämpfte die Aristokratie der Städte mit der Oligarchie der Höflinge und Ritter. In Brabant und in Ungarn sträubten sich der Uebermuth mächtiger Vasallen und die Herrschsucht fanatischer Priester gegen die wohlthätige Willkür des Oberherrn. In Schweden weckte der kindische Gebrauch einer mit größerm Glück als Verstand erhaschten Alleingewalt die Hoffnungen der von ihrem Sturz nur betäubten senatorischen Partei. In Lüttich versuchte ein gemißhandeltes Volk zu früh, das schwere Joch der hierarchischen Verfassung abzuschütteln.

Wo es den Mißvergnügten gelang, ihre Revolution zu Stande zu bringen, dort zeigte schon die Ausführung selbst, aus welchen ganz verschiedenen Uranfängen sie jedesmal entstanden war; allein nicht alle die vorerwähnten Gährungen kamen zur völligen Reife. Die schwedische Verschwörung war zu schwach, zu unzusammenhängend, und von dem benachbarten Hofe, der sie durch Unterhandlungen aufmunterte, zu wenig unterstützt, um gegen den rasch beschlossenen Krieg und eine freigebige Anwendung der türkischen Subsidien bestehen zu können. Ein Volk, dem die Schändlichkeit einer Usurpation von bestochenen Senatoren in frischem Andenken war, hielt Gustav's repräsentirende Launen noch für unschädlicher, als jene gänzliche Ertödtung alles Ehrgefühls und seiner eigenen politischen Wichtigkeit. Schon halb gewonnen durch ihren eitlen, schwärmerischen Nationalgeist, konnten die Schweden den Lockungen königlicher Rednerkünste, und dem Rauschen des Heldenmuthes in nickenden Federbüschen nicht widerstehen. Die allgemeine Stimme der Mißbilligung dämpfte den Aufruhr in der finnischen Armee; der Reichstag erweiterte noch die Grenzen der königlichen Gewalt, und Gustav siegte, wie Könige siegen müssen: durch den entschiedenen Willen der Nation.

Ein kleinlicher, eigensinniger, schiefer Geist, derbe Unwissen-

heit und gedankenlose Intoleranz, Härte gegen den Leibeigenen, Ungerechtigkeit gegen den Städter, träge Unempfänglichkeit für Verbesserungen, und Vorliebe für die rohe, unsaubere Lebensweise tatarischer Voreltern, hatten von dem gemeinen Haufen der ungarischen Edlen kein vortheilhaftes Bild in Joseph's II. schnell richtender Seele zurückgelassen. Er hatte es versucht, den Geist der Duldung unter ihnen auszubreiten, die Leibeigenschaft, diese Schande der Menschheit, abzuschaffen und den Ungarn mit der deutschen Sprache, anstatt ihres Finnendialekts und Küchenlateins, zugleich mildere Sitten und Kenntnisse, die des denkenden Wesens würdig sind, einzuimpfen. Allein je eifriger der große Kaiser sich um die Verwandlung seiner Barbaren in Menschen bemühte, und je dankbarer einzelne bessere und gebildete Ungarn seine Verordnungen aufnahmen; desto stärker wuchs der Nationalhaß gegen die Ausländer, die er zum Muster aufstellte, und von denen der rohe Dorfadel höchstens einige raffinirtere Laster und die Befriedigungsmittel seines prunkenden, geschmacklosen oder schwelgerischen Luxus entlehnen mochte. Mit eben diesem Haß erwiderte dies reizbare Volk die Geringschätzung, die ihm Joseph nicht länger verbarg. Wie in Schweden der Ausbruch des Krieges den König gegen seinen mißvergnügten Adel sicher stellte, so ward er im Gegentheil in den kaiserlichen Staaten das Signal zur Empörung. Nach einem unglücklichen Feldzuge, wo Krankheiten mehr noch als Schlachten das Heer des Kaisers geschwächt hatten, nach der gänzlichen Verheerung einer fruchtbaren Provinz, benutzten die Ungarn den Zeitpunkt, wo sie ihren König, als einen in die Enge getriebenen Feind, zu nachtheiligen Bedingungen zu zwingen hofften; und indem sie, wie die Belgier, die Rückgabe aller ihrer Privilegien der alten Barbarei verlangten, wurden sie mit der That die wirksamsten Bundesgenossen des Großsultans. Auswärtige Cabinete, die Joseph's Größe zu beleidigen schien, fachten das wilde Feuer des Aufruhrs unter ihnen an; die Hoffnung ein großes Königreich dem Hause Oestreich zu entreißen, war in der Politik schon eines den künftigen Rebellen verheißenen Schutzes werth, und es gab einen Augenblick, wo bereits der neue Ragotzy gefunden war, der hinfort des heiligen Stephan's Krone tragen wollte. Der Tod des Kaisers vereitelte diese weitaussehenden Entwürfe. Sein Nachfolger, Leopold, erkaufte sich, um das große Opfer aller türkischen Eroberungen des Jahres 1789, den einzigen

Freund, dessen er bedurfte, und entriß dadurch sowol den Ungarn als den Belgiern ihre mächtigste Stütze. Seine temporisirende Staatskunst wartete den Augenblick ab, in welchem es so leicht ist, die Leidenschaft eines rohen Volkes aus einem Extrem ins andere zu lenken. Die Ungarn, die ihn noch kurz zuvor mit einem Diplom bedrohet hatten, das ihm die Hälfte seines Erbrechtes schmälern sollte, krönten ihn in einem Anfalle von Liebe und Großmuth, ohne alle neue Bedingung.

Offenbar fühlte der Adel in Schweden und in Ungarn seine Schwäche, trotz den Aufwiegelungskünsten der auswärtigen Politik. Dort im Norden wirkte das Gegengewicht eines freien Bürger- und Bauernstandes; hier im Süden hielten Leopold's disciplinirte Heere die ungarischen Säbel in der Scheide. Ganz andere Verkettungen der Umstände und Verhältnisse hatten mittlerweile im westlichen Europa die Staatsumwälzungen von Holland, Brabant und Lüttich zwar zu Stande gebracht, aber auch fast in demselben Augenblicke wieder vernichtet. Diese so leicht bewirkten Gegenrevolutionen geben uns das richtige Maß von den moralischen Kräften der Völker. Trüglich oder kurzsichtig hatten ihre Anführer den wahren Satz geltend gemacht, daß der Wille der Mehrheit allvermögend sei; ohne zu bedenken, wie wenig der Augenblick einer ersten Aufwallung diesen Willen offenbart und auf die Probe stellt. So kinderleicht es immer ist, durch plötzlich aufgebotene Kräfte in den friedlichen Alltagsgang der Staatsmaschine einzugreifen, ihr Getriebe auseinander zu reißen, neu zusammen zu fügen und in einer andern Richtung fort zu bewegen; so unentschieden bleibt der Werth und die Dauer dieser neuen Ordnung, bis sie sich nicht mit jedem möglichen Widerstande gemessen und gegen alle siegreich behauptet hat. Nur dann ist die Stimme des Volkes eine unfehlbare Gottesstimme, wenn Liebe für Gesetz und Vaterland es mit Muth und Kraft bis zur Verachtung des Todes begeistert. Die armen Bürger eines armen Freistaates sind dieser Aufopferung fähig; wo man hingegen den üppigen Genuß des Lebens gewohnt ist, den nur der Reichthum erschwingen kann, oder wo die mechanische Geschäftigkeit Schätze zu häufen die Stelle des Genusses vertritt, dort muß die Unabhängigkeit des Willens bald der Sicherheit des Eigenthums weichen.

Den Vorwurf haben indeß die Holländer nicht verdient, daß sie lau geworden wären im Kampfe für die Freiheit. Zwar,

Freiheit. Freiheit war ihnen die Losung bei allen Unternehmungen gegen die herrschende Gewalt: allein dieses heilige Wort hat so manche Lüge, die es am kühnsten aussprechen, wie die gewissenhafte Treue der Gattin, nicht jene Zauberkraft, womit es, wie einem, unsichtbaren Lenker vereint, die Ereignisse schlingen und zügen sollte. Die Gesinnungen der verschiedenen Parteien waren viel zu verschieden, zwischen einer Bürger-Aristokratie, die den Statthalter von sich abhängig machen, aber in einen venetianischen Doge verwandeln wollte, und einer edleren Partei, die für ihre eigene Macht und ihren Wohlstand dann am ersprießlichsten sorgte, wenn sie für des Prinzen Vorrechte zu streiten schien. Mit der thätigen Verwendung für das anerkannte Recht, die dem aufgeklärten Zustande des echten Republikaners eigen ist, traten sie daher auf die Seite ihrer Gegner, gegen einen erblichen Beamten des Staats, dessen Entbehrlichkeit ihre Vorfahren schon eingesehen und aus langer, glücklich wiederholter Erfahrung erprobt hatten. Ohne Kampf hätte die schwache prinzliche Partei dem entschiedenen Uebergewichte der Patrioten nachgeben müssen, hätte Wilhelm V. nicht einen mächtigen Beschützer gefunden, vor dessen unüberwindlicher Phalanx die Niederländer sich beugten. Wenn es je erlaubt ist, die kühnen Unternehmungen der Menschen nach ihrem Erfolge zu richten, so sei es hier, wo die Dazwischenkunft des preußischen Monarchen, wie die Erscheinung eines Wesens höherer Art, den erhitzten Parteien Frieden gebot. Im ungestörten Besitze jener bürgerlichen Freiheit, welche die Person und das Eigenthum in heiliger Unverletzbarkeit erhält, fühlten die Niederländer noch zu zu rechter Zeit, daß der Kampf nur eine vieldeutige, speculative Frage von politischer Freiheit und ihren verschiedenen Graden betraf. Dem Räuber, der in Philipp's II. oder in Ludwig's XIV. Geist ihre blutig errungenen Verfassungen zu seiner Beute auserkoren hätte — o daß ich am Dasein der Tugend in unserm Zeitalter nicht zweifle! — ihm würden sie noch jetzt mit dem Muthe der Verzweiflung entgegen gegangen sein, um den Verlust eines Gutes, ohne welches Menschheit ein leerer Schall ist, nicht zu überleben. Aber, wo es nur darauf ankam, zwischen Gyzelaar und van Berkel auf der einen Seite, und dem Erbstatthalter auf der andern, zu wählen, huldigten sie der Gewalt des Vermittlers, der gegen ein so kleines Uebel, das er ihnen aufdrang, das ungleich größere, den Bürgerkrieg, verhütete.

Die Häupter der gedemüthigten Partei hatten in den Tagen ihres Glücks der Stimme der leidenschaftlichen Erbitterung zu leicht Gehör gegeben, um nicht von ihren Gegnern ein volles Maß der Wiedervergeltung erwarten zu müssen. Wirklich traf sie das gemeine Loos der Besiegten, denen man aus einer mißlungenen Unternehmung ein Verbrechen macht. Die zur blutigen Rache bestimmten Opfer retteten sich zwar durch eine zeitige Flucht; allein Verbannungsurtheile und Confiscationen verfolgten ihre Anhänger in allen Provinzen, und nach so vielen für die vermeintliche Sache der Freiheit schon verschwendeten Millionen mußte noch die Schatzung des 25. Pfennigs, als eine empfindliche Strafe, die letzten Kräfte der Frevler und der Schuldlosen zugleich erschöpfen. Wäre den Bürgerhäuptern ihr Anschlag lediglich aus politischer Kurzsichtigkeit mißlungen, so würden ihnen jetzt die gerechten Verwünschungen der Nation in ihr Exilium gefolgt sein; allein jene willkürliche Einmischung einer fremden Macht in die inneren Angelegenheiten eines Staates, dessen Verfassung sie nicht garantirt hatte, ward in den Augen der Holländer nicht nur zur gültigsten Rechtfertigung ihrer Anführer, sondern sie erweckte sogar über die Härte ihres Schicksals ein ziemlich allgemeines Bedauern. Es hieße an das Unmögliche glauben, wenn man erwartet hätte, daß der Hof von Versailles, der treue Bundesgenosse des östreichischen Hauses, der Alliirte der Niederländer, und der Feind der statthalterischen Ansprüche, einer bewaffneten Vermittelung ruhig zusehen würde, die sein eigenes Interesse untergraben, Holland wieder den Britten in die Arme werfen und dem Nebenbuhler Oestreichs neuen Glanz und neue Macht verleihen mußte. Allein die Schwäche, Unentschlossenheit und Versatilität des französischen Cabinets lieferte die Niederländer im kritischen Augenblick einem Monarchen in die Hände, dessen Staatsmänner selbst an diese unbegreifliche Verblendung nicht glaubten, und dessen Colonnen daher nicht eher aufbrachen, als bis die erwiesene Nichtexistenz eines Lagers bei Givet alle Zweifel gehoben hatte.

War es dem Hause Oranien unmöglich gewesen, sich gegen die republikanische Partei ohne auswärtige Unterstützung im Besitze seiner Würden und seines Einflusses zu behaupten, so bedurften hingegen in Brabant die Empörer denselben Beistand, um sich nur einen Augenblick in ihrer usurpirten Souverainetät zu blähen. So lange ihnen diese Hoffnung leuchtete, so lange

man ihrer neu errichteten Kriegsmacht Befehlshaber und Exerciermeister lieh, so lange noch an der böhmischen Grenze die Veteranen des unvergeßlichen Königs neue Siege zu erkämpfen drohten: — so lange trotzten die beiden privilegirten Stände zugleich ihrem Herzog und der Verfassung des Staates. Die redlichen, auf wahres Menschenglück berechneten Absichten Joseph's II. hatten in seinen Niederlanden denselben Widerstand wie in Ungarn gefunden. Heldenmüthig bekämpfte er in allen seinen Ländern das vielköpfige Ungeheuer verjährter Mißbräuche und Ungerechtigkeiten; wüthend oder tückisch lehnte sich überall die rohe und die erlernte Unwissenheit wider ihn auf. Sein rascher Geist, gleichsam als hätte er das allzukurz gesteckte Lebensziel geahnet, verschmähte jene langmüthige Mäßigung, welche zum Guten lieber sanft überreden als eigenmächtig zwingen will. Mit dem göttlichen Sinne, in welchem Raum und Zeit verschwinden, wollte er Blüthe und Frucht, Keim und Reife zugleich um sich her erschaffen sehen; und nur die Hoffnung war zu kühn, dies alles durch eigne Kraft und Thätigkeit bewirken zu können. Wie die Aussaat, so die Ernte: dies ist das große unwiderrufliche Naturgesetz, welches Joseph verkannte. Gewalt und Zwang, wie groß und edel auch die Absicht sei, bringen immer nur ihres Gleichen hervor. Im Gefühle der Ohnmacht heuchelte man dem Kaiser Gehorsam; aber sobald man ihn in einen schweren Krieg verwickelt sah, der alle Kräfte des Staates erschöpfte, fühlte man sich stark genug, für die Aufrechthaltung veralteter Formen des Aberglaubens und der Feudalität gegen ihn zu kämpfen. Selbst in jenen Provinzen, wo der Wille des Regenten den Wünschen des lechzenden Volkes entgegen kam, brachte die ungewohnte Freiheit laut zu denken, nur herbe, nothreife, getriebene Früchte. Man konnte den gemißhandelten Zöglingen der Jesuiten-Hierarchie den Knebel wol aus dem Munde nehmen, aber in ihren Aeußerungen die traurigen, entstellenden Male ihrer langen Herabwürdigung nicht vertilgen; man konnte Sclaven frei lassen, aber durch keinen Zauberschlag ihnen das Gefühl und den Geist der Freigebornen geben; man konnte der Dummheit ihre Opfer entreißen, ohne die Zahl der Verehrer der Weisheit zu vermehren.

In dem fruchtbarsten Theile seiner Monarchie, in seinen Niederlanden, hatte Joseph den einst so blühenden Handel und den verarbeitenden Fleiß in Verfall gesehen. Erloschen war der

Geist, der vor der spanischen Herrschaft die geschäftigen Einwohner beseelte; träg und erkaltet schien ihr Blut; leer und verödet lagen die großen, einst so volkreichen Städte. Jene eiserne Zuchtruthe der spanischen Despoten, womit sie das gescheuchte Volk bis zur Fühllosigkeit zu Boden geschlagen hatten, war in die Hände ihrer Lehensträger übergegangen; die Bauern und Bürger hatten entweder keine oder nur adelige Stellvertreter in den Versammlungen der Stände, und in den meisten Tribunalen hatte Themis die heilige Binde der Unparteilichkeit von ihren Augen verloren. Ein zahlloses Heer von Pfaffen und Mönchen besaß zwei Drittheile aller liegenden Gründe, und vegetirte träge und müßig, unwissend und üppig im Genusse seiner Reichthümer fort. Dem beglückenden System der Kirche treu, mit blindem Glauben zu empfangen, in blindem Gehorsam zu bewahren, und mit blindem Eifer mitzutheilen, wiegte es das Volk unter dem Schutze dieser dreifachen Blindheit in den tiefsten Seelenschlaf.

Der Kaiser benutzte einen günstigen Augenblick in den politischen Schicksalen von Europa, um seinen Belgiern die Schelde zu öffnen; allein die Eifersucht der Mächte, und die Gleichgültigkeit seiner Unterthanen, die ihr eignes Glück verkannten, zwangen ihn, für ein unweigerliches Menschenrecht mit einer Entschädigung von wenigen Millionen zufrieden zu sein. Er führte in den Niederlanden sein neues Steuersystem und eine verbesserte Justizpflege ein; aber der Adel klagte über verletzte Rechte, und die Stände verweigerten ihre Subsidien. Er wehrte dem Aberglauben und dem Müßiggange, er hob die Klöster auf, vermehrte die Zahl der Pfarrer und Schullehrer, und errichtete Seminarien zur zweckmäßigen Bildung dieser Volkserzieher; allein die Mönche fluchten ihm, und das aufgeschreckte Volk forderte laut alle seine Götzen wieder. Indessen vermochte noch Joseph durch ein ernstes Wort die Murrenden zum Gehorsam zurückzurufen; und nur als Lascy's Plane gegen die Türken gescheitert waren, erhob die Empörung ihr verwegenes Haupt.

Die wankenden Schritte uneiniger Minister und Feldherren, die schlauen Anreizungen eifersüchtiger Nachbaren, vielleicht auch das übelverstandene Beispiel Frankreichs, machten den Empörern Muth, und die unbegreifliche Bestürzung, das gleichsam panische Schrecken, welches die Erscheinung der Nation in Waffen unter den Kaiserlichgesinnten verbreitete, warf in wenigen Tagen die

Herrschaft über die belgischen Provinzen in andere Hände. Flandern erklärte sich zuerst am 25. November 1789 für unabhängig, und am 11. Januar des folgenden Jahres errichteten die abgefallenen Provinzen unter sich ihren Freiheitsbund.

Diese so schnell bewirkte Revolution, die so wenig Blut und Anstrengung gekostet hatte, kann für ein Beispiel der Allgewalt des kräftig ausgesprochenen Volkswillens gelten. Ihr eben so plötzliches, noch in demselben Jahre erfolgtes Ende, bekräftigt die grose Lehre, daß man auf den festen Willen eines Volkes ohne Grundsatz und ohne Charakter, welches blos mechanisch fremden Eingebungen gehorcht, sich keine Rechnung machen dürfe. Allerdings waren es aber auch hier mehre zu gleicher Zeit wirksame Kräfte, durch deren Zusammenstoß das schwache, grundlose Gebäude des neuen Staats unfehlbar wieder einstürzen mußte. Der Zwiespalt heftig gährender Parteien schreckte die Feinde und Nebenbuhler Oestreichs von einer offenbaren Verbindung mit ihnen ab, so lange es nicht entschieden war, welche von allen die Oberhand behalten würde. Englands Cabinetspolitik blieb unabänderlich der Entstehung eines neuen belgischen Freistaates entgegen, so wenig man auch begreift, wie der beschleunigte Umlauf der Waaren und des Geldes, den diese Revolution bewirken konnte, und die damit verknüpfte neue Rivalität zwischen den Holländern und den Belgiern einer See- und Handelsmacht, wie Großbritannien, Nachtheil bringen könne. Dem überwiegenden Interesse der allgemeinen Verhältnisse von Europa, welches in Reichenbach die Schalen der Politik füllte, mußten die Schicksale der Niederländer untergeordnet bleiben, und bei Leopold's Verheißungen, die privilegirten Stände wieder in alle von seinem Vorgänger geschmälerte Rechte einzusetzen, konnten diese leicht dem eitlen Ehrgeiz entsagen, die Unabhängigkeit mit ungewissem Erfolg noch länger fortzuspielen. Ueberdies hatte die Untreue und Raubsucht jener niedrigen Werkzeuge der politischen Ränke des Adels und des Klerus, die ihnen allmälig unentbehrlich geworden und zu den höchsten Würden emporgestiegen waren, die Einkünfte des Landes erschöpft und durch die gänzliche Verwirrung der Finanzen allen bewaffneten Widerstand unmöglich gemacht. Es bleibt kein Mittel übrig, den Staat zu retten, wenn seine Auflösung so weit gediehen ist, daß die Mehrheit der Einwohner ihren Privatnutzen vom Interesse des gemeinen Wesens trennt. Die wahre Größe, der die Zeitgenossen

und die Mitbürger unwillkürlich huldigen, diese moralische Ueberlegenheit, die der glorreichste Triumph der besseren Menschheit ist, hätte vielleicht noch echten, dauernden Enthusiasmus an die Stelle des wilden, fanatischen Aufbrausens setzen können; allein kein Heros und kein Halbgott stand in Belgien auf, begabt mit dieser in Europa schon ausgestorbenen und kaum mehr geglaubten Wunderkraft.

Die verbündeten Provinzen, Brabant, Flandern, Hennegau, Dornik, Geldern, Namur und Limburg, waren durch ihre besonderen Verfassungen und Verhältnisse ganz verschieden gestimmt. In Flandern herrschte mehr Freiheitsliebe, mehr Energie und Entschlossenheit, größere Unabhängigkeit von Vorurtheilen aller Art, als in den übrigen Provinzen. Die Organisation der dortigen Stände war schon etwas vortheilhafter für die zahlreichen Klassen der Bauern und Bürger, die im Staate einer größern Sicherheit und Freiheit und sogar einer gewissen Stellvertretung genossen. Wer diese Vortheile in Verbindung mit dem Umstande erwägt, daß die weitläufigen Besitzungen vieler flamändischen Familien im französischen Gebiete zwischen dem Interesse beider Länder eine natürliche Verwandtschaft knüpften, dem wird es nicht sonderbar oder unerwartet scheinen, daß in Flandern am eifrigsten für eine, der neuen französischen ähnliche repräsentative Regierungsform gestritten oder wol gar im Ernste schon ein Föderationssystem mit Frankreich ersonnen ward. Der Glanz eines Hofes hatte die Brabanter für andere Plane gestimmt; ihrem verwöhnten, weichlichen Sinne war die Rückkehr zur republikanischen Nüchternheit und Sittenstrenge nicht zuzumuthen; ihr geschmeidiger Nacken bedurfte eines Herrn. So entstand der Gedanke, nach dem Beispiele der früher vereinigten Provinzen, sich einen Erbstatthalter zu geben. Doch was Nassau's Tugenden für seine Nachkommenschaft errangen, wollte man jetzt der Macht oder dem Reichthume der Competenten verkaufen. Die Lücke, welche die Absetzung des Souverains in der belgischen Grundverfassung gelassen hatte, gab den Vorwand zu einer solchen Ernennung her; man behauptete mit einigem Scheine des Rechtes, daß die Stände der Provinzen nicht befugt sein könnten, den ganzen Umfang einer Macht an sich zu reißen, wovon sie jederzeit nur ein Bestandtheil gewesen wären. Allein die Empörung war den Prälaten und dem Adel zu wol gelungen, und ihr unverdientes Glück, das Ruder jetzt in Händen zu

halten, hatte sie mit süßen Herrscherträumen berauscht. Was keine der Provinzen und keine ihrer gesetzgebenden Versammlungen sich einzeln anzumaßen wagte, trug man kein Bedenken, ihrem erwählten Ausschusse zu übertragen, und aus den Deputirten aller Stände bildete sich der souveraine belgische Congreß. Vom mächtigen Einflusse der Geistlichkeit auf ein abergläubiges Volk unterstützt, wußte diese Partei sich gegen alle ihre Widersacher zu erhalten; siegreich erhob sie sich auf den Trümmern der kleinen demokratischen Verbindungen, die vergebens alle Kräfte aufgeboten hatten, um die Revolution zur allgemeinen Wohlfahrt und Freiheit des Volkes zu benutzen, und zu verhüten, daß sie lediglich die Leidenschaften einer kleinen Anzahl von Ehrgeizigen und Eigennützigen befriedigte; bald schmeichelnd, bald trotzig, vereitelte sie jedes Bemühen der mächtigen Familien Aremberg, Ursel und Ligne, sich an die Spitze der niederländischen Angelegenheiten zu stellen und zwischen ihrem Privatinteresse, den Forderungen der Insurgenten, und den Ansprüchen des Hauses Oestreich eine friedliche Ausgleichung zu treffen.

Dieser innere Kampf der Factionen verzehrte indeß die Kräfte des neuen Staats. In Brüssel mußten die Anhänger des Congresses alle Künste der Unterhandlung erschöpfen und alle die geheimen Triebfedern, wodurch man den Willen der Völker lenkt, in Bewegung setzen, um die bewaffnete Bürgerschaft zu gewinnen und die Versammlungen der Patrioten auseinander zu sprengen. Nicht ohne Verschlagenheit, die hier den Mangel jeder Tugend ersetzen mußte, verhütete man die wesentliche Vereinigung der großen Häuser mit der Volkspartei; der neue Souverain war freigebig gegen sie mit Ehrenämtern, allein so eifersüchlig auf sein Ansehen, daß er jeden Einfluß auf die Geschäfte davon trennte. Zürnte der beleidigte Stolz eines Ursel oder Aremberg, so wußte man ihn austoben und selbst die verweigerte Anerkennung der Souverainetät ihm hingehen zu lassen; aber wenn sich der wichtige Große zum Zeichen der Versöhnung heute treuherzig von den Ministern des Congresses umarmen ließ, so fand er morgen seinen Namen an der Spitze einer Proscriptionsliste aufgezeichnet, und sein Schrecken beschleunigte den Sturz seiner Partei. Ein gedungener Pöbel drang in die Häuser einiger Eiferer für die Freiheit, plünderte sie aus, und bedrohete Brüssel mit einer allgemeinen Verwüstung, bis

des, dem kurz zuvor ein schwacher Versuch, die brabantische Revolution mit der französischen zu vereinigen, mißlungen war, ihre verstellte Wuth besänftigte. Jetzt durfte der Justizhof von Brabant die Aufhebung der patriotischen Gesellschaft beschließen und seine Verbannungsurtheile gegen die Häupter derselben herabschleudern.

Das belgische Heer, nebst seinem Anführer, van der Mersch, begünstigte keinesweges die angemaßte Souverainetät der brabantischen Stände. So dringend daher auch Alles anzurathen schien, daß man im Zeitpunkte der kühn beschlossenen Unabhängigkeit zuerst für die Erhaltung dieser Schutzwehr sorgen müsse, so geflissentlich sah man doch den Congreß allen Maßregeln ausweichen, wodurch sie ihm selbst hätte furchtbar werden können. Die kaiserlichen Truppen, die man bis jenseits Namur verfolgt hatte, sammelten sich wieder aus allen Provinzen unter den Wällen von Luxemburg und faßten unter Bender's Anführung neuen Muth. Des Krieges ungewohnt, zum Theil schlecht bewaffnet, von keiner Artillerie unterstützt, und von allen Munitionen entblößt, mußten dagegen die freiwilligen Flamänder und Brabanter das Ungemach einer Wintercampagne, im Angesicht disciplinirter und mit allen Bedürfnissen wol versehener Feinde, zehnfach drückender empfinden. Ihre wiederholten Bitten und Vorstellungen, die persönliche Erscheinung des Generals in Brüssel, sein militairischer Ernst, seine nachdrückliche Sprache und sein Entschluß, die Befehlshaberstelle niederzulegen, blieben ohne allen guten Erfolg. Vielmehr rüstete sich der Congreß auf diese bevorstehende Entlassung, indem er einen hessischen Officier, den General von Schönfeld, den ihm auswärtige Freunde kräftig empfohlen hatten, in seine Dienste nahm. Die Belagerung und Uebergabe von Antwerpen benutzte man, um die dabei gebrauchten Truppen in der Nähe von Löwen zu einem Heere von 5000 Mann zu vermehren, welches dem Congreß den Eid der Treue schwur, und wobei nur vertraute Officiere angestellt wurden. Die in Antwerpen erbeuteten Kriegsbedürfnisse kamen dieser neuen Ausrüstung zu Statten. Als nun endlich die Armee bei Namur die Sache der Freiheit zu verfechten drohete; als sie ihren General bewogen hatte, den Commandostab in den Händen zu behalten und den Congreß zur Anerkennung der Souverainetät des Volkes aufzufordern; als ihre Vorstellungen, verbunden mit den Stimmen der aus Brüssel geflüchteten Patrio-

ten, und unterstützt vom Herzoge von Ursel und dem Grafen la Mark, die der Vorwand einer gütlichen Vermittelung zu ihnen geführt hatte, einen männlichen und sogar gebietenden Ton annahmen: da eilte Schönfeld mit seiner überlegenen und besser verpflegten Kriegsmacht vor die Thore von Namur, und bewies den zaubernden Demagogen, daß man sie überlistet hatte. Van der Mersch, auf den man den Verdacht eines geheimen Verständnisses mit den Oestreichern zu wälzen suchte, — einen Verdacht, dem Leopold's nachgiebige Versprechungen, der vorherzusehende Ausgang des Kampfes, und die unerträgliche Tyrannei der usurpirenden Stände alles Entehrende zu nehmen schienen, — mußte sich als Staatsgefangener nach Brüssel begeben, und wurde, seiner Reclamationen ungeachtet, auf die Citadelle von Antwerpen geführt. Ein ähnliches Schicksal traf verschiedene unter ihm commandirende Officiere, und nichts war leichter, als die verwaiseten Truppen neu zu organisiren und dem Heere unter Schönfeld's Befehlen einzuverleiben.

Leopold hatte gleich nach dem Tode seines Bruders einen so sanft lockenden Ton angestimmt, daß schon damals die Rückkehr unter seine Oberherrschaft den Häuptern der demokratischen Partei weit annehmlicher dünkte, als die Unterwerfung unter das unrechtmäßige Joch der Stände. Sobald Joseph's Krankheit eine Wendung genommen hatte, welche keine Genesung hoffen ließ, legte der damalige Großherzog von Toscana in die Hände der nach Koblenz geflüchteten Gouvernantin eine Erklärung nieder, welche zu gleicher Zeit mit der Nachricht vom Absterben des Kaisers erschien, dessen ganzes Verfahren gegen seine Niederlande in strengen Ausdrücken mißbilligte und die Insurgenten unter der Zusicherung ihrer ungekränkten alten Verfassung und einer vollkommenen Amnestie zum erneuerten Gehorsam gegen ihren rechtmäßigen Erbherrn aufforderte. So wenig diese Sanftmuth auf die herrschende Partei noch zur Zeit wirken, und so leicht man sie auf Rechnung der bedrängten Lage, worin der neue Erbe der östreichischen Monarchie sich befand, setzen konnte; so gewann sie ihm dennoch die Herzen aller Mißvergnügten in den belgischen Provinzen. Auch hatte der Tod des Beleidigers manchen gutmüthigen Verfechter der Unabhängigkeit versöhnt und zu der Ueberzeugung zurückgeführt, daß es unbillig sei, Joseph's Ungerechtigkeit seinen Nachfolger entgelten zu lassen. In der ganzen Provinz Limburg war diese Stim-

ung so laut, daß die Einwohner sich den Anmaßungen ihrer
Stände widersetzten, sie aus mehren Versammlungsorten vertrie-
n und erst im Junius, nachdem ein Corps von Brabantern
e zum Gehorsam gezwungen hatte, die Independenzacte erschei-
en ließen.

Die Unversöhnlichkeit der Priester hatte sowol in Brabant
ls in Flandern die Stände und ihren Anhang gegen die dorti-
en Royalisten und Demokraten bis zur leidenschaftlichsten Er-
itterung angefeuert. Selbst die Anerbietungen einiger ausge-
anderten Häupter dieser letztern Partei, sich mit dem einmal
estehenden Congreß auszusöhnen und über das gemeinschaftliche
nteresse des Vaterlandes gegen Leopold, ihre Privatmeinungen
u vergessen, wurden mit schnöder Verachtung zurückgewiesen.
Wiederholte Mißhandlungen und Verfolgungen trieben endlich
ie Patrioten zu jener Verzweiflung, welche nicht mehr ruhig
hre Mittel zum Widerstande abmißt, sondern, der Folgen un-
ingedenk, das passive Verhalten gegen den gewagtesten Gebrauch
er eigenen Kräfte vertauscht. In Flandern, welches von Trup-
en entblößt war, brachen Unruhen aus; die Mißvergnügten aus
Tournay, Hennegau und Limburg stießen zu ihren flamändischen
Brüdern, und ein Haufe schickte sich an, den General van der
Nersch aus Antwerpen zu befreien. Es glückte den Braban-
ern, diesen Auflauf durch ihre Freiwilligen zu dämpfen und ihn
odann zum Vorwande zu gebrauchen, um in Brüssel und an
ndern Orten viele verdächtige Personen, worunter sich auch der
Herzog von Ursel befand, gefänglich einzuziehen. Gleichwol
iente ein solches Verfahren nur dazu, die Wuth der Unterdrück-
en stärker zu entflammen. Ein neuer Aufstand in Gent ver-
rieb die dort versammelten Stände, und erlöfete den Herzog
us seinem Verhaft in der Abtei Bandeloo, ehe die Truppen
es Congresses hinzueilen und die Aufrührer zerstreuen konnten.
So deutlich der Ausgang dieser und ähnlicher Bewegungen die
Uebermacht der aristokratischen Partei bewies, so bestärkte doch
ede neue Gährung die Oestreicher in der Hoffnung eines leich-
en Sieges.

Noch verhinderte indeß der ungewisse Erfolg der mit Preußen
ngefangenen Unterhandlungen, und die Nothwendigkeit, ein je-
es politisches Raisonnement durch bewaffnete Myriaden einleuch-
ender zu machen, daß Leopold's kleines Heer im Luxemburgi-
chen keine Verstärkung erhielt, um über die Maas gehen und

die bis auf 16,000 Mann herangewachsene Macht des Congresses zurücktreiben zu können. Zwar hatte schon ein ziemlich hitziges Treffen bei Marche-en-Famine am 23. Mai die Ueberlegenheit geübter und folgsamer Truppen über die undisciplinirten Belgier dargethan; allein die geringe Anzahl der Oestreicher setzte sie außer Stand, ihren Vortheil zu verfolgen, und der ganze Feldzug ging mit kleinen Streifereien hin, worin von beiden Seiten mit abwechselndem Glücke gefochten ward. Auch Schönfeld konnte oder durfte — vielleicht von einem höhern Einflusse geleitet — keinen entscheidenden Angriff wagen, und mußte sich begnügen, die Ufer der Maas zu decken. Der 27. Juli, dieser in den Annalen Oestreichs unvergeßliche Tag, an welchem der Friedensschluß zu Reichenbach diesem Hause den ruhigen Besitz aller seiner Provinzen zusicherte, gab endlich den Operationen in Belgien eine andere Wendung. Von den in Mähren und in Böhmen gestandenen Truppen ward ein ansehnliches Corps nach Luxemburg detaschirt, welches die daselbst befindliche östreichische Kriegsmacht bis auf 30,000 Mann vermehrte.

Der belgische Congreß, der sich von allen auswärtigen Mächten verlassen sah, beschloß nunmehr, die letzten Kräfte der Provinzen aufzubieten, um der Katastrophe, der man nicht länger zu entgehen hoffte, wenigstens einen interessanten Anstrich zu geben. Die streitbare Mannschaft des ganzen Landes ward aufgerufen; die Mönche predigten einen Kreuzzug gegen Leopold, und stellten sich in großer Anzahl an die Spitze der zusammengelaufenen Horden. Ihr Anführer, van der Noot, dem bisher die Rollen eines Unterhändlers und eines Staatsministers so übel gelungen waren, wollte jetzt auch als Feldherr die Mittelmäßigkeit seiner Talente zu erkennen geben. Noch war die östreichische Verstärkung nicht angekommen, noch war es Zeit, durch eine gewaltsame Anstrengung zu zeigen, was echte Freiheitsliebe und glühendes Gefühl für eine ausschließend wahr geglaubte Religion vermöchten; ein großer Sieg und Erstürmung der Mauern von Luxemburg hätten vielleicht einen Nachbar bewogen, sich eines tapfern Volkes anzunehmen, das eines bessern Schicksals sich werth gezeigt hätte. Allein der Glaube dieser armseligen Werkzeuge des Fanatismus konnte nie auch nur die Größe des Senfkornes erreichen, und mußte an der neuern Taktik scheitern. Man führte sie zur Schlachtbank, als man am 22. und 28. September die Oestreicher anzugreifen wagte. Ganze Schaaren

flohen vor wenigen, aber beherzteren Feinden, die von den rasenden Mönchen das heilige Oel und den ganzen Zauberapparat des Aberglaubens erbeuteten.

Die Bevollmächtigten der alliirten Höfe von London, Berlin und dem Haag eröffneten jetzt einen vermittelnden Congreß an dem letztgenannten Orte, wohin sich auch Leopold's Minister und einige belgische Deputirten verfügten. Schon einige Monate zuvor hatten die Generalstaaten, als garantirende Macht der belgischen Verfassung, dem Wiener Hofe wegen eines Waffenstillstandes Eröffnung gethan, worauf er sich damals nicht einlassen wollte. Jetzt forderte man von den Belgiern, daß sie zuerst die Waffen niederlegen sollten; und als sie Ausflüchte suchten, ging man weiter, und setzte ihrer Rückkehr unter Leopold's Scepter einen kurzen Termin. Umsonst flehten die belgischen Abgeordneten um eine Verlängerung dieser Frist; der östreichische Gesandte blieb standhaft auf seiner Weigerung, ohne selbst auf die Fürbitte der Mediationsminister Rücksicht zu nehmen.

Unterdessen hatte das Tournesis schon den Entschluß gefaßt, sich wieder dem Kaiser zu unterwerfen. Die östreichischen Truppen hielten ganz Limburg besetzt; und auf das einladende Manifest, welches Leopold während seiner Kaiserkrönung an die Belgier ergehen ließ, und worin er ihnen den Genuß ihrer unverletzten Constitution mit allen ihren Vorrechten versprach, zeigte man auch in Flandern die größte Bereitwilligkeit zur Rückkehr unter seine Oberherrschaft. Nur in Brabant wüthete noch ein ohnmächtiger Fanatismus; der Pöbel zerriß und verbrannte das Manifest, und seine Anführer wagten es nicht, ihm die wahre Lage der Sachen bekannt zu machen. Der souveraine Congreß glaubte das Possenspiel seiner politischen Unabhängigkeit nicht anständiger beschließen zu können, als indem er am 22. November, eben als die von den vermittelnden Mächten bewilligte Frist verstrich, den dritten Sohn des Kaisers, den Erzherzog Karl, zum Erzherzog von Belgien ernannte. Doch diese Entschließung, welche vielleicht einige Monate früher Glück gemacht hätte, kam jetzt zu spät; Bender's überlegenes Heer war schon in Bewegung; die belgischen Befehlshaber zogen sich vor ihm zurück, und ließen ihn ohne Schwertstreich Namur besetzen. Der General von Schönfeld forderte am 28. November seine Entlassung, und am 2. December rückten die kaiserlichen Truppen wieder in Brüssel ein. Die Verwirrung, welche diesem Augenblicke voranging,

hatten die Mitglieder des Congresses und ihre Minister benutzt, um der gerechten Rache der betrogenen Einwohner zu entfliehen. Derselbe van der Noot, den man noch kurz zuvor vergöttert und dessen Bildniß man als ein heilbringendes Amulet getragen hatte, war jetzt der Gegenstand einer eben so grenzenlosen Verabscheuung geworden, und der Pöbel schonte in seiner Verzweiflung seine Aufwiegler, die Priester und Mönche, nicht mehr. Jetzt fiel dem Volke die Binde von den Augen, die es so lange geblendet hatte. Nicht für seine Freiheit, nicht für seine eigene Wohlfahrt hatte es gestritten, sondern für die Vorrechte der zu seinem Nachtheil privilegirten Stände; — und, sonderbar genug! mit einer Verschwendung von mehr als 20 Millionen Gulden und mit Aufopferung von 20,000 Menschen hatten die Priester und der Adel ihren Zweck vollkommen erreicht und von einem Monarchen, dessen Land sie ärmer und volksleerer gemacht hatten, die Rückgabe aller ihrer drückenden Privilegien ertrotzt. Die im Haag am 10. December von dem vermittelnden Congreß unterschriebene Convention enthält nicht nur diese Zusicherung, sondern auch zugleich das Versprechen, den belgischen Provinzen noch anderweitige Verwilligungen zuzugestehen; ja, die politische Schonung gegen die brabantischen Stände, oder, wenn man einen andern Gesichtspunkt wählt, der Triumph der Alliirten über das Andenken Joseph's II., wurde jetzt so weit getrieben, daß man seiner in jener Convention mit keiner Silbe gedachte.

Die Wiedereinsetzung des Kaisers in seine Souverainetätsrechte über die niederländischen Provinzen war ihm indeß alle diese Aufopferungen werth. Ihm mußte für den Augenblick Alles daran gelegen sein, die Ruhe in seinen Staaten wieder herzustellen, sich auf dem Throne, der unter Joseph zu wanken angefangen hatte, wieder festzusetzen und die günstige Gelegenheit zur Wiedererlangung eines unbeschränkteren Einflusses von der Zeit und seiner eigenen Klugheit abzuwarten. Nur unter dieser Bedingung konnte sich das Haupt der östreichischen Monarchie jetzt schmeicheln, sein ganzes politisches Gewicht in den großen Schicksalen von Europa beizubehalten. Der erste Schritt, wodurch er sein Ansehen im deutschen Reiche geltend machte, folgte unmittelbar auf die Unterwerfung der belgischen Provinzen. Ein Requisitorium des Reichskammergerichts erging an seine Regierung in den Niederlanden, und ersuchte sie, in Kraft eines dur-

gundischen Vertrages vom Jahre 1548, die Execution gegen Lüttich zu übernehmen. Innerhalb weniger Tage öffnete hierauf die Stadt ohne allen Widerstand dem östreichischen General von Kheul ihre Thore. Zugleich mit Brabant hatten die Lütticher es versucht, sich wieder in den Besitz derjenigen Rechte zu setzen, die ihr Tyrann, der Bischof Maximilian Heinrich, ihnen im Jahre 1684 geraubt hatte. Damals ward ihre Grundverfassung gänzlich umgestoßen, indem der dritte Stand vom Hofe abhängig gemacht, und sogar den Municipalitäten das Vorrecht, ihre eigenen Beamten zu ernennen, entrissen ward. Im Verlauf von etwas mehr als hundert Jahren häuften sich die üblen Folgen dieser gewaltthätigen und durch Verjährung nur schwach vertheidigten Unterdrückung. Der erste Stand, oder das hohe Domcapitel und die durch dasselbe vorgestellte Geistlichkeit, nahm keinen Theil an den Lasten des Volkes, und eine ununterbrochene Reihe von Unglücksfällen und neuen Erpressungen hatte den Punkt herbeigebracht, wo diese Lasten seine Kräfte überstiegen. Die gelähmte Wirksamkeit des dritten, und die freiwillige Verzicht des ersten Standes, lieferten dem Fürsten auch den noch übrigen zweiten, oder die Ritterschaft, in die Hände. Die streitige Frage, ob der Fürstbischof über Gegenstände der Polizei ohne Zustimmung der Stände Verfügungen treffen könne, die bald wegen ihrer Beziehungen auf den Erwerb der Einwohner von Spaa die größte Wichtigkeit erhielt und das ganze Land zerrüttete, blieb von dem Reichskammergericht unentschieden, und die Erbitterung zwischen dem Fürsten und seinen Unterthanen ward durch allerlei Anmaßungen von beiden Seiten vermehrt.

Wenn die Leidenschaften des großen Haufens angeregt werden, verhalten sie sich genau, wie bei dem einzelnen Menschen. So, wenn mehre große, allgemein wirksame Ursachen die Gemüther vorbereitet haben, ist eine an sich unbedeutende Kleinigkeit hinreichend, die Dämme, die einen heftigen Ausbruch verhielten, zu durchbrechen und jeder ungestümen Woge des Gefühls freien Lauf zu verschaffen. „Es ist ein einziger Tropfen zu viel," nach dem Ausdrucke eines geistreichen Schriftstellers, „wovon das volle Gefäß überläuft." Von dieser stets wiederkehrenden Bemerkung, worauf man gleichwol in der gewöhnlichen Staatskunst bisher so selten Rücksicht nahm, liefert der Vorgang in Lüttich ein neues Beispiel. Weil das Verbot der Getreideausfuhr, welches der Brotmangel erheischt hatte, nicht mit der

Genehmigung der Stände versehen war, und folglich ohne Wirkung blieb, so stieg die Empfindlichkeit der Lütticher auf den hohen Punkt der Spannung, der die äußerste Gewaltthätigkeit befürchten ließ. In der schwülen Ruhe dieser Erwartung verlangte der Bischof von dem Domcapitel und der Geistlichkeit, daß sie hinfort als gute Bürger zu den Abgaben des Staates beitragen möchten; und um endlich die Getreidesperre wirksam zu machen, berief er die Versammlung der Stände. Eine im Volke verbreitete Schrift hatte unterdessen die Hoffnung angefacht, daß es den gegenwärtigen Zeitpunkt noch vortheilhafter benutzen und in den Besitz seiner lange entbehrten Rechte kommen könne. An mehren Orten im Lande zeichneten sich die Freunde der Freiheit schon durch farbige Bandschleifen aus, auch in Lüttich selbst erschien dieses Abzeichen, und kaum hatte einer angefangen, so trugen alle Einwohner die patriotische Cocarde. Einmüthig setzte das Volk die vom Bischof ernannten Bürgermeister ab; einmüthig erwählte es durch allgemeinen Zuruf Männer an ihre Stelle, deren erprobte Denkungsart allein schon hinreichend war, ein gutes Vorurtheil für diesen ganzen Auftritt zu erwecken. Der Fürst hatte schon im voraus, durch eine eigenhändig unterschriebene Erklärung, diese Schritte des Volkes genehmigt; er billigte sie auf eben die Art nach geschehener That; er bestätigte sie feierlich durch seinen triumphirenden Einzug in die Stadt, durch die Friedensworte, die er vom Rathhaus herab, mit Segnungen begleitet, an die versammelte Menge ergehen ließ, durch die Annahme der Cocarde, die er dadurch heiligte, und durch die wiederholten, ungebetenen Beweise seiner vollkommensten Zufriedenheit, womit er mehre Tage hindurch die neuen Magistratspersonen und ihre Maßregeln beehrte.

Wer vermag die Tiefen des menschlichen Herzens zu sichten, um mit richterlicher Unparteilichkeit die Entscheidung zu wagen, aus welcher Quelle dieses Betragen des Bischofs geflossen sei: ob lautere Zuneignng für ein geliebtes Volk, gewissenhafte Anerkennung seines so lange vorenthaltenen Rechtes, wahre, freudige Theilnahme an dem neubefestigten Glücke freier Mitbürger, und das göttliche Gefühl, ihr Wohlthäter und der Wiederhersteller ihrer Freiheit geworden zu sein — oder ob Furcht, Heuchelei, verbissener Despotismus und heimlich brütende Priesterrache die Triebfedern seiner Handlungen waren? Wer vermag eine Revolution, worüber Fürst und Volk einverstanden schienen, wo-

bei kein Tropfen Bürgerbluts vergossen ward, wodurch die seit 100 Jahren verletzte Grundverfassung Lüttichs ihre gesetzmäßige Ergänzung wieder erhielt — wer vermag sie ohne Kläger und ungehört zu verdammen? — Dies vermochte, dies durfte das Reichskammergericht.

Es durfte und vermochte aber mit Recht. Form ist die Seele des Gesetzes; und wider die Form hatten die Lütticher gesündigt. Die gerechteste Sache verliert durch einen Verstoß wider die Form den Schutz, den ihr der Buchstabe zuerkennt. Wo bliebe der ganze, große Zweck der Rechtspflege, wenn Jeder eigenmächtig sich selbst eines jeden Unrechts erwehren wollte? Welchen Nutzen hätte die Verfassung des deutschen Reiches für die darin zu einem Ganzen verbundenen Staaten, wenn nicht die Rechtshülfe der Tribunale jedem bedrückten Mitstande die Selbsthülfe entbehrlich und sogar strafwürdig machte? Worin bestände das unterscheidende Kennzeichen einer rechtmäßig erlangten Verfassung, wenn nicht die dabei beobachtete Formalität sie von den willkürlichen Anmaßungen des Aufruhrs und der Factionen auszeichnen und mit der Genehmigung des Kaisers und des Reiches beglaubigen könnte? Unläugbar hatte die Revolution in Lüttich nicht nur den Flecken der Informalität und Illegalität, indem das Volk sich eigenmächtig gegen die einmal bestehende Herrschaft aufgelehnt, und, ohne die Wiederherstellung seiner verstümmelten Regierungsform vor den Tribunalen des Reiches zu verlangen, die Bürgermeister abgesetzt hatte; sondern die Auszeichnung durch Cocarden, die tumultuarischen Bewegungen, der bewaffnete Aufzug verriethen eine zu auffallende Aehnlichkeit mit einem Aufruhr, und die gesetzwidrige neue Bürgermeisterwahl konnte der Beschuldigung, daß sie das Werk der Aufwiegelung und des Parteigeistes gewesen sei, nicht gänzlich entgehen.

Schnell *), ohne Bedenken, auf das bloße Ruchtbarwerden des Ereignisses, von Amtswegen und aus eigener Bewegung, erließ daher das Reichskammergericht ein Decret, welches die Neuerungen in Lüttich mit dem verhaßten Namen einer Rebellion brandmarkte, die gefängliche Haft gegen ihre Urheber er-

*) Die neue Bürgermeisterwahl geschah in Lüttich den 18. August 1789; und das Decret des Reichskammergerichts zu Wetzlar erschien den 27. desselben Monats.

kannte, und die Fürsten des westphälischen Kreises zur Execution aufforderte. Solche rasche Schritte, solche rächende Blitzesschnelle, machte die Verletzung einer Form nothwendig, welche doch nur allein gefehlt hatte, um die Wohlfahrt des ganzen Staates von Lüttich auf Jahrhunderte hinaus, durch die wieder hergestellte Constitution zu sichern; da hingegen, wo die processualischen Formen beobachtet wurden, wie bei dem Streite über die Rechtmäßigkeit der Spieloktroi in Spaa, die letzte Entscheidung sich Jahre lang verzögern durfte, unerwogen, ob nicht der Wohlstand, das Glück, die Nahrung, ja selbst die Existenz vieler tausend Familien daran hing, und eine unglückselige, zur Revolution unausbleiblich vorbereitende Erbitterung die Folge des Säumens war!

Das Decret des Reichskammergerichts wirkte vermuthlich schon vor seiner öffentlichen Bekanntwerdung; denn bereits am 27. August 1789, entwich der Fürstbischof heimlich aus seinem Lustschlosse bei Lüttich, nach der unweit Trier liegenden Abtei St. Maximin; und von diesem Augenblicke an wußte er, daß seine Einwilligung zu den Volksbewegungen eine bloße Wirkung der Furcht gewesen sei. Durch den Ausspruch des höchsten Reichsgerichtes in Schutz genommen, entzog sich der Bischof den Berathschlagungen der am 11. August versammelten Stände; seine Abwesenheit und die nachher erfolgte Secession der Majorität des Domcapitels stempelten die Verordnungen dieser Versammlung mit einem neuen Anschein von Unrechtmäßigkeit, setzten endlich das Beharren des freigewordenen dritten Standes auch bei der Ritterschaft in ein nachtheiliges Licht, und verleiteten, indem man Zwietracht und Mißtrauen zu begünstigen suchte, die in Lüttich herrschende Volkspartei zu gewagteren Schritten. Lüttich selbst ward nunmehr ein Schauplatz, wo die aufgeregten Leidenschaften des Volkes in Ungebundenheit tobten; und eine Revolution, deren friedlicher Anfang so schöne Früchte versprach, schien jetzt die unglückschwangeren Prophezeihungen solcher Menschen zu rechtfertigen, die in der reinen Atmosphäre des Patriotismus nicht athmen können, und daher lieber den Himmel und die Hölle bewegten, um sie zu verpesten.

Nach Wetzlar waren Abgeordnete von Lüttich gegangen, um das dortige Tribunal zur Zurücknahme seines Decrets zu bewegen, und die versammelten Stände hatten unterdessen die Grundartikel der Wiederherstellung ihrer Constitution entworfen und

dem Fürsten zur Genehmigung vorgelegt. Hätte jetzt der Bischof die Ruhe und das Glück der Unterthanen gewollt, anstatt sich auf den übertriebenen Punkt des Rechtes zu steifen, wo es das größte Unrecht wird: so wäre seine Sanction das Unterpfand des schönsten Friedens geworden, anstatt der aufgerufenen Gewalt, hätten Liebe und Güte die Irrungen ausgeglichen, und die Geschichte hätte seine Wiederkehr mit jenem nie verwelkenden Kranze belohnt, um welchen mit jeder That des Lebens zu kämpfen, die heilige Pflicht des Fürstennamens gebeut. Ein edles Selbstvertrauen, welches im Bewußtsein einer großen inneren Kraft und Würde ruhet, geht diesen eigenen, treuen, festen Gang; die furchtsame Schwäche, das Werkzeug dessen, der sie schreckt und leitet, kann ihn nicht gehen. Der Bischof glaubte in dem von ihm verlangten Schritte der Versöhnung nur den Privatnutzen etlicher Demagogen, nur den Sturz seiner eigenen Günstlinge zu sehen; von seiner Nachgiebigkeit ahnete er nur immer dreister geforderte Aufopferungen. Güte dünkte ihn Schwachheit; und nur der Starke vermag zwischen beiden die Grenzlinie zu ziehen.

Weit entfernt also, mit den Ständen jetzt zum Frieden zu stimmen, um weit größern Uebeln, womit der Freiheitstaumel im Volke den Staat bedrohte, der Losreißung vom deutschen Reiche, der Vereinigung mit den Insurgenten in Brabant, und der Berufung einer Nationalversammlung vorzubeugen, rief der Fürstbischof vielmehr die ganze Strenge des Gesetzes gegen seine Unterthanen auf, und ersuchte die Fürsten des westphälischen Kreises um die Befolgung des reichsgerichtlichen Mandats. Das Tribunal selbst that am 4. December einen neuen Spruch, worin es sein voriges Erkenntniß bestätigte, die Einwendungen der Stände für unstatthaft erklärte, alles in den vorigen Zustand zurückzusetzen verordnete, und sodann erst dem Fürsten gestattete, die nöthige Reformativn auf einem neu auszuschreibenden Landtage in Erwägung zu ziehen. Der clevische Directorial-Gesandte, Herr von Dohm, erhielt indessen von seinem Hofe den Befehl, zur gütlichen Vermittelung der Unruhen mitzuwirken; und die rücksichtslose Sentenz des Reichskammergerichts hatte diese Vorsorge bei der heftigen Spannung der Lütticher doppelt nothwendig gemacht. Die von den damals siegenden Brabantern dargebotene schnelle Hülfe hatte sie wirklich gegen den Einmarsch einer Executionsarmee gesichert. Preußen, welches seine Trup-

pen für keine eigensinnig behauptete Formalität hinopfern wollte, konnte noch viel weniger einen Schritt wagen, der die unmittelbare Folge nach sich gezogen hätte, gegen die Belgier für den Kaiser Partei ergreifen zu müssen. Ganz Lüttich stand in den Waffen, der hartnäckigste Widerstand schien beschlossen, die brabantische Hülfe war nahe, und das königliche Executionscorps stand schon auf dem Lütticher Gebiet. In einer Directorial-Conferenz, welche dieser kritische Zeitpunkt veranlaßte, stimmten die Delegirten von Münster und Jülich (oder Kurköln und Kurbaiern, dessen ungeachtet für die unbedingte Vollziehung des Wetzlarischen Mandats, und die Truppen des Königs mußten, dieser Entscheidung der Mehrheit gemäß, ihren Marsch fortsetzen. Ein einziges Mittel blieb noch übrig, das Blutvergießen und die anarchische Verwirrung, vielleicht sogar den Ausbruch eines allgemeinen Krieges, zu verhüten: der Einzug der königlichen Truppen mußte nicht die Unterdrückung des Volkes, sondern seine Aussöhnung mit dem Fürsten, zur Absicht haben. Eine Erklärung des clevischen (preußischen) Gesandten, die den Lüttichern diese Zusicherung ertheilte und unter dieser Milderung dennoch auf der Hauptbedingniß des reichsgerichtlichen Spruches, der augenblicklichen Absetzung des neuen Magistrats, bestand, entwaffnete die ausschweifendsten Freiheitsschwärmer, führte sie zum Gehorsam des Gesetzes zurück, und bewirkte die ruhige Aufnahme der preußischen Besatzung.

Die hier geäußerten Besorgnisse konnten eitel gewesen sein; in diesem Falle ward Lüttich, auf Kosten des Ansehens, welches die Reichsgesetze heischen, geschont. Hier mußte der Rechtsspruch vollzogen werden, und sollte Lüttich darüber zu Grunde gehen; hier konnte von jener Nachsicht, womit Leopold die Insurgenten in seinen Niederlanden schonte, weil sie nur für ihre alte Verfassung stritten, die Rede nicht sein: denn hundertjähriger Besitz hatte dem Fürsten von Lüttich aus Usurpation ein Recht geschaffen; hier mußte es vor andern dem Bischofe ziemen, an seinen Unterthanen „glorreiche Rache" zu nehmen; hier kam es darauf an, durch ein schauderhaftes Beispiel das deutsche Reich vor aller fernern Ansteckung mit der französischen Freiheitsseuche zu bewahren; hier konnte der Ruin von Lüttich, das zerstörte Glück seiner Einwohner, und die exemplarische Züchtigung ihrer Häupter das Lösegeld werden, womit ganz Deutschland sich auf immer von der Furcht der Revolutionen befreiete!! Schonung

also war hier ein Irrthum, und dieser Irrthum, in der jetzigen Lage der Sachen, eine der deutschen Reichsverfassung gerissene Wunde.

Wenn solchergestalt das preußische Cabinet auf einen bedenklichen Abweg gerathen war, so hatte es ihm doch nicht an wichtigen Beweggründen für seine Beschlüsse gefehlt. Gelindigkeit und Vatergüte hatten ihm gegen ein erstes Vergehen anwendbarer als Strenge geschienen; und dieser Ueberzeugung liegt ein so schönes Vertrauen auf die unverdorbenen Gefühle der Menschheit, ein so tröstlicher Glaube an Tugend und Edelsinn zum Grunde, daß sie selbst denen, die sie als Irrthum verwerfen müssen, Ehrfurcht, Bewunderung und Liebe entlockt. Für die große Masse des Menschengeschlechtes ist gewiß der Zauber unwiderstehlich, womit der Mächtige sie an sich fesselt, wenn er Gnade für Recht ergehen läßt; und in diesem besondern Falle wirkte noch die Kraft der tadellosen Namen: Herzberg, Dohm und Schlieffen, um ein allgemeines, günstiges Vorurtheil für das Benehmen des preußischen Hofes zu erwecken. Es wollte indeß dem Könige nicht gelingen, durch einen unmittelbaren Briefwechsel mit dem Fürsten von Lüttich die Zustimmung dieses Letztern zu der vorgeschlagenen Versöhnung zu bewirken. Die bis an Beleidigung grenzende *) Hartnäckigkeit, womit der Bischof fortfuhr, die unbedingte Vollstreckung des reichsrichterlichen Mandats zu fordern, überzeugte endlich den König, daß seiner Ehre nur der einzige Ausweg bliebe, seine Truppen von Lüttich zurückzuziehen, und die Execution, die seit fünf Monaten das Land mit einer täglichen Ausgabe von 6000 Thalern belastet hatte, anderen Reichsständen zu überlassen.

Am 16. April 1790 brachen die Preußen aus Lüttich auf, und am 19. erschien ein neues Decret zu Wetzlar, welches die Hülfe des ober- und kurrheinischen, ingleichen des schwäbischen und fränkischen Kreises gegen Lüttich aufforderte. Die kurrheinischen Contingente nahmen wirklich Antheil an der Execution, welche der Kurfürst von Köln als Bischof von Münster, und der Kurfürst von Baiern als Herzog von Jülich fernerhin diri-

*) Des Königs eigene Worte von dem letzten Briefe des Bischofs lauten so: — la dernière lettre de l'Eveque, aussi foible en argumens, qu' *indécente en expressions*, aux quelles le Roi ne veut pas faire attention par un surcroît de générosité.

girten. Allein der Widerstand der Lütticher, die aus Furcht vor der so deutlich an den Tag gelegten leidenschaftlichen Stimmung ihres Fürsten die ernsthaftesten Anstalten zur Gegenwehr machten, bewies ihnen bald, daß die Vollziehung des reichsgerichtlichen Urtheils ganz andere Kräfte erheischte. Das ärgerliche Schauspiel eines zwecklosen kleinen Krieges, wobei gleichwol das Bisthum durch beide Theile verwüstet und erschöpft werden mußte, dauerte bis nach der Kaiserkrönung im Spätjahre fort. Die zu Frankfurt über das Schicksal dieses unglücklichen Landes von neuem angeknüpften Unterhandlungen, wozu die Stände ihre Abgeordneten schickten, endigten sich mit einem Vorschlage, den die Lütticher anfänglich mit Unwillen verwarfen, hernach aber bedingungsweise annahmen, indem ihnen die Unmöglichkeit, gegen überlegene Heere länger zu bestehen, die Unterwerfung zum Gesetze machte. Allein auch diese Rettung ward ihnen entzogen, als das höchste Reichstribunal die Hülfe der kaiserlichen Regierung in den Niederlanden aufbot. Das Unglück, welches ihren Muth gebrochen hatte, stimmte sie jetzt zur unbedingten Ergebung, und der Kaiser überlieferte dem Bischofe den entseelten Leichnam seines einst voll Kraft und Leben blühenden Landes.

Nirgends hat das Gesetz einen vollkommneren Sieg davon getragen; nie hat die Verfassung der deutschen Republik die in ihr liegenden Kräfte zur Erhaltung des innern Ruhestandes thätiger bewiesen; nie hat ein mächtiger Monarch ein edleres Beispiel, als hier der König von Preußen, von seiner Mäßigung und seiner Achtung für ein Gesetz, dessen Anwendung ihn nicht ganz billig dünkte, dem deutschen Publikum und der gesammten aufmerksamen Welt gegeben. Es ist gewiß nicht zu viel gesagt, wenn man behauptet, daß in keinem andern gegenwärtig schon organisirten europäischen Staate der Begriff des Gesetzes diese Heiligkeit erlangt hat, vor welcher sich alle anderen Rücksichten beugen. Mit einer Klarheit, die weit über jeden Einwurf erhaben ist, leuchtet uns aus dieser wichtigen Erfahrung die tröstliche Gewißheit hervor, daß, so lange die deutsche Reichsverfassung unangetastet besteht, die Ausführung einer Revolution innerhalb der Grenzen von Deutschland schlechterdings unmöglich bleibt. Darf man es von der strengen Unparteilichkeit der höchsten Reichsgerichte erwarten, daß sie auch da, wo die Rechte der Unterthanen von ihren Landesherren beeinträchtigt werden, eben so schnell als im entgegengesetzten Fall, auf eingereichte Klagen

oder auch von Amtswegen, erkennen werden, und darf man von der tiefen Verehrung der Fürsten für die Aussprüche des Gesetzes, auch alsdann der schnellsten, pünktlichsten, unbedingten Vollstreckung des oberrichterlichen Spruches gewärtig sein: o, dann, wo wäre das Land, das sich mit unserm Vaterlande in Absicht auf Gerechtigkeit, Freiheit der Person und Sicherheit des Eigenthums messen dürfte! Deutsche Fürsten! Deutsche Männer! die ihr segenvolle Ruhe im Lande zu erhalten und allgemeines Glück eurer Mitbürger fest zu gründen wünscht; hier greift in euren Busen, und forscht nach der Hoffnung der Zeitgenossen!

Der Lütticher Aufstand, der einzige, der jetzt die öffentliche Ruhe Deutschlands gestört hatte, ward nicht nur gänzlich gedämpft, sondern auch mit der äußersten Strenge bestraft. Es ist lehrreich, indem man noch einen Augenblick bei dieser und den andern gleichzeitigen Bewegungen in Europa verweilt, auf die verschiedenen Triebfedern, die so viele Menschen in Handlung setzten, den Blick zu richten; lehrreich, wahrzunehmen, daß nur in Lüttich die Revolution mit der französischen die Erleichterung des Volkes zur Absicht oder zum Vorwande hatte. Die Urheber aller andern Unruhen waren privilegirte Klassen von Menschen, die entweder das Heft der Regierung an sich reißen, oder gegen die Willkür der Regenten ihre Vorrechte behaupten wollten. Wo sie das Volk bewegen konnten, ihre Partei zu ergreifen, erreichten sie ihren Zweck: denn ohne fremde Uebermacht hätte auch in Holland die Aristokratie der Städte gesiegt; und, wie gesagt, in Belgien erkaufte Leopold die Unterwerfung der Empörer nur mit der Bewilligung aller ihrer Forderungen. Wo hingegen das Volk aufgeklärt und gehörig repräsentirt war, wie in Schweden, vereinigte es sich mit dem Könige wider den Adel. Wo endlich der dritte Stand, wie in Ungarn, gänzlich fehlte, dort kam auch die Empörung des Adels nie zu völliger Reife. Die unversöhnliche Feindschaft und der ewige Wettstreit zwischen der Aristokratie und der monarchischen Gewalt wurden jetzt nur darum so sichtbar, weil Gustav und Joseph, ein jeder auf seine Art, jene hinunterdrückten zur Gleichheit mit dem übrigen Volke. Warum gehorchte sie hingegen so willig der Allgewalt Friedrich's des Weisen? Auch in seiner Hand war sie nur ein Werkzeug, wie die übrige Masse des Volkes; allein er wußte sie an ihre Stelle zu setzen, erhielt sie als ein edles Gefäß, und

ehrte sich selbst in ihr. Seinem Tiefblicke war es unverholen, daß ihre gänzliche Unterjochung jene Gleichheit vorbereitet, die zwar dem größten Despoten schmeicheln kann, dem schwachen aber furchtbar wird. Ludwig XIV., der seine Vasallen bezwang, der ihre Vorrechte schmälerte, sie fesselte an seinen Hof, und abhängig erhielt von seiner Gunst, bahnte durch ihre Demüthigung dem dritten Stande den Weg zur politischen Existenz. Das Gegenstück zu diesem Bilde ist jene gefährliche Freundschaft zwischen dem Fürsten und den privilegirten Ständen, welche jederzeit die Scheinherrschaft des Erstern beweiset. Dort regieren sie schon unumschränkt und bewegen die königliche Maschine nach ihrer Willkür, wo sie als geborne, unentbehrliche Beschützer des Throns, für seine Majestätsrechte streiten.

Ist die Bedingung, unter welcher Alles in der Welt seinen Nutzen hat, jene unvermeidliche Fähigkeit zum Mißbrauch, so muß das Werk der Weisheit und der reifen Erfahrung nicht sowol auf die Vernichtung, als vielmehr auf die unschädliche Benutzung des einmal Bestehenden zielen. Der unwiderlegbare Satz des Naturrechts, daß alle wirklich existirende, vernünftige Wesen auf ein ungehindertes Dasein und auf die dazu gehörigen Erfordernisse gleiches Anrecht haben, näher bestimmt und eingeschränkt durch die eben so unläugbare Verschiedenheit der Anlagen und Kräfte, welche verschiedene Kreise der Wirksamkeit nothwendig vorschreibt, kann sich allerdings unter billigen Voraussetzungen mit einer politischen Einrichtung vertragen, die gewissen Generationen erbliche Vorrechte zugesteht. Ein freiwillig anerkanntes Erbrecht war vielleicht die sicherste Schutzwehr neuaufkeimender Bürgervereine gegen die Unterdrückung, der sonst nicht nur die physische, sondern auch die moralische Schwäche von einer jeden ihr überlegenen Kraft beständig ausgesetzt bliebe. Allein der Mißbrauch dieses Vertrauens, der äußerste Grad des Verderbens, worin der Staatskörper versinken kann, hat desto schauderhaftere Folgen, je umfassender zuvor die Wirksamkeit der so Betrauten war. Menschliche Weisheit und Güte, wie die Erfahrung lehrt, sind nicht vermögend die Wunden zu heilen, die menschliche Bosheit und Thorheit ihrem eigenen Geschlechte schlugen; sie können den morschen Bau nicht stützen, den diese Jahrhunderte lang untergruben. — Vielleicht errichten sie einen neuen auf seinen Trümmern! —

Ein großes, rührendes Schauspiel reißt uns fort von den kleinen Zuckungen, die wir bisher betrachteten. Lassen wir die Ausschweifungen einiger mißgeleiteten Bauern, und den Muthwillen der unmündigen Jugend auf Universitäten unberührt; sie sind der Geschichte zu klein. Wenn die Pest im Lande ist, wer würde nicht des Arztes spotten, der Mückenstiche für Pestbeulen hielte? — Die erste Monarchie in Europa stürzte jetzt schrecklich zusammen; wir sehen sie noch in ihrem Schutte liegen!

Ueber die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit.

Est quidem vera lex, recta ratio, naturae congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quae vocet ad officium jubendo, vetando a fraude deterreat. — Huic legi neque abrogare fas est, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari potest.

Cicero.

Friedens-Präliminarien.

Es wäre ein erhabenes, anziehendes Schauspiel, lieber Freund, wenn die stolzesten menschlichen Künste, die Regierungskunst und die Politik, einst vor den Richterstuhl der Vernunft gefordert würden, um von ihren Wirkungen Rechenschaft abzulegen, und sich gegen die Anklage der Tugend, und gegen das Zeugniß der Erfahrung zu rechtfertigen. Ihre Vertheidigung müßte zu Entdeckungen führen, die das Menschengeschlecht für die Zukunft gegen Mißbräuche und Unterdrückungen, wo nicht sicher stellen, doch wenigstens mißtrauischer machen würden, als es bisher im Ganzen gewesen ist. Es würde sich zeigen, daß die Sinnlichkeit unserer Natur überall mit den beiden Angeklagten wider uns selbst in den Bund getreten sei, und daß die Unmöglichkeit von reinen Grundsätzen auszugehen, die sich erst durch lange Uebung und nach manchem fehlgeschlagenen Versuch auffinden und herauswickeln ließen, allerdings eine Art von Entschuldigung abge-

n könnte, wenn nicht das Beharren im erkannten und erwie-
nen Irrthum eine fast unheilbare Verderbtheit durchblicken ließe.
eit einiger Zeit veranlaßte mich meine praktische Beschäftigung
it verwandten Gegenständen, die Klagpunkte, worauf es hier
kommt, bald in diesem, bald in jenem Lichte zu betrachten;
id so mangelhaft, unzusammenhängend und fragmentarisch auch
e Resultate meines Nachdenkens, die ich darüber zu Papier
achte, wirklich geblieben sind, so halte ich es doch nicht für
nz überflüssig, sie hier mitzutheilen, weil sie vielleicht dazu
enen können, die Sache näher zur Erörterung zu bringen, und
n rechten Mann, der dieser Untersuchung gewachsen ist, dazu
fzufordern. Ich werde mich für mein Theil glücklich schätzen,
e Gelegenheit zu finden, etwas Besseres, als ich noch bis jetzt
eiß, über die wichtigste Angelegenheit des denkenden Menschen
erfahren.

Das Glück der Menschheit ist, laut den Betheuerungen der
egenten, das stete Ziel ihrer landesväterlichen Sorgen. Die
ueſten Manifeste der Eroberer von Polen athmen nur diesen
eist und führen nur diese Sprache. Ich will hier keinesweges
re Aufrichtigkeit in Zweifel ziehen. Die Verwirrung des Sprach-
brauchs, wie ich anderwärts gesagt habe, ist freilich groß ge-
ig; allein an den Worten: Glück, Wahrheit, Tugend, ist un-
ren Führern jetzt noch zu viel gelegen, als daß sie es versuchen
nnten, sich schon gänzlich ohne sie zu behelfen. Ohne sie
ürde das Recht des Stärkern gar bald eine viel zu wankende
tütze ihrer Herrschaft werden. Auch des Räubers letzte Zwecke
id ruhiger Besitz und Genuß. Wenn er Mittel fände, mit
iner Beute aus der Höhle in den Schooß der bürgerlichen Ge-
llschaft zurückzukehren — meinen Sie nicht, daß er als der
frigste Vertheidiger ihrer Rechte, als der strengste Rächer des
rletzten Eigenthums, vorantreten würde? Schlagen Sie übri-
ns die Geschichte aller Revolutionen, oder zum Beispiel auch
ur die der neuesten nach, und sehen Sie die Ehrgeizigen aller
schnell auf einander folgenden Parteien, so wie sie an das
uder des gährenden Staates gelangten, am lautesten die küh-
n Revolutionsmittel verwerfen, wodurch sie das Volk zum
Werkzeug ihrer Siege gemacht hatten, und dagegen Ordnung,
uhe, Gehorsam gegen die Gesetze und Unverletzbarkeit, sowol

der Personen als des Eigenthums predigen, nachdem sie zuvor die tobenden Tribunen, die Verläumdungen, die Anklagen, die Justizmorde, die Plünderungen, die heiligen Insurrectionen in Umtrieb gesetzt hatten.

Ich gehe gern noch einen Schritt weiter, und gebe zu, daß es der Natur des Menschen angemessen ist, das allgemeine Beste zu wollen, ohne vom Privatnutzen erst dazu aufgefordert zu werden. Wer mag blos in feindseliger Absicht, aus bösem Willen, Böses thun? Diese Rolle setzt eine Zerrüttung der Verstandeskräfte voraus. In solchen Fällen aber, wo Blödsinn oder Wahnsinn die obersten Plätze der Gesellschaft füllten, verhüteten doch gemeiniglich die Umstehenden das Unheil, das der Mißbrauch der Macht bei dieser unglücklichen Krankheit hätte stiften können. Nur in dem seltenen Zusammentreffen der Umstände, wodurch Menschen von großer Thatkraft, von unersättlichen Begierden und zerstörenden Leidenschaften, aus Mangel eines Widerstandes, zur wirklichen Raserei übergingen, und sich auch noch in diesem Zustande als Herren der Welt und Meister eines entarteten Volkes behaupten konnten, war in Rom die Erscheinung eines Nero, eines Caligula und der Ungeheuer, die ihnen gleichen, möglich geworden. Die grimmige Verrücktheit auf dem Throne, die uns mit Abscheu und Grauen erfüllt, ist folglich nur eine seltene Ausnahme, und dient der allgemeinen Regel eigentlich zur Bestätigung.

Allein worin besteht das Glück, womit man dem Menschengeschlechte so geflissentlich andienen will? Der Gemeinsinn verbindet doch einen Begriff mit dem Worte, und ich weiß nicht, welches allgemeine Gefühl ihn in den Gegenstand des Strebens aller derer verwandelt, die mit uns Eines Ursprunges und ähnlicher Bildung sind. Von Jugend auf gewohnt, den Zustand des Behagens und Bewußtseins angenehmer Eindrücke als unsere Bestimmung anzusehen, oder mit anderen Worten, zu glauben, daß ein Wesen, welches Genuß und Schmerz unterscheiden kann, nur für den erstern geboren sein könne, bilden wir uns allmälig eine Vorstellung von jener wünschenswerthen Art zu sein, worin die Summe angenehmer Eindrücke die Summe der unangenehmen nicht nur übersteigt, sondern auch durch ihre Abwechselung und Mannigfaltigkeit einen stets neuen Reiz zuwege bringt, und neue Quellen der Empfänglichkeit in uns öffnet. Sollen wir es einstweilen bei dieser Definition bewenden

lassen? Dann wäre, zum Beispiel, der Zustand des englischen Pächters Glück, und der des polnischen Leibeigenen Elend zu nennen. Der wohlhabendere Mann, der allen Ueberfluß seiner fetten Aecker und Weiden genießt, gut gekleidet ist, und in einem netten, reinen, mit schönem Geräthe versehenen Hause wohnt, ist zugleich in Rücksicht seines Geistes, seines Gefühls, seiner Grundsätze, seiner Ueberlegung, seiner Kenntnisse, mit einem Worte, als Mensch, derjenige, der bei weitem den Vorzug verdient. Ihm ist wohl in allen seinen Verhältnissen; und in diesem behaglichen Zustande blickt er um sich her, forscht nach, wer, von wannen und zu welchem Ende er sei, gibt also dem bessern Theile seines Wesens, der Vernunft, die ihn über die ganze sichtbare Schöpfung hebt, ihre zweckmäßige Entwickelung, und fängt an, sich seiner Menschenwürde bewußt zu sein. Der ausgemergelte Sclav des sarmatischen Edelmanns hingegen, in einer morschen, räucherigen, nackten Hütte, im schmuzigen Schafpelze, vom Ungeziefer halb verzehrt, bei schwerer Arbeit und geringer, wo nicht gar ungesunder Kost, kennt blos thierische Affecten, ruhet gedankenleer von seiner Anstrengung, und stirbt hin, ohne den höheren Sinnengenuß gekostet, ohne sich seiner Geisteskräfte gefreuet oder sie nur gekannt zu haben, um den Zweck seines Hierseins gänzlich betrogen.

Wäre das Bild des Menschenglücks, das die Regenten vor Augen haben, dem hier gegebenen ähnlich; dächten sie sich dabei den Menschen im völligen Besitz und in gehöriger Uebung seiner physischen und moralischen Kräfte, und die sinnliche sowol als die Gedankenwelt seinem Genusse dienstbar: dann wäre unstreitig die Sorge, den Millionen, oder den Tausenden auch nur, welche die Vorsehung einem Fürsten anvertraute, ein solches, ihrer Natur und Bestimmung angemessenes Leben zu verschaffen, die edelste Auszeichnung, die einem vernünftigen Wesen über seines Gleichen verliehen werden könnte. Unstreitig dürfte das noch unmündige Menschengeschlecht sich Glück wünschen, solchen weiseren und besseren Führern anvertrauet zu sein, die ihm zu einer so wohlthätigen Ausbildung, zu einer so menschlichen Art des Seins, verhelfen könnten und wollten.

Es scheint indeß nicht, daß die Vorgesetzten des Menschengeschlechts sein Glück so definiren. Einigen unter ihnen, insbesondere, heißen die Völker, wie einst die ägyptischen Priester die Athenienser nannten: ewige Kinder. Es ist in ihrem Sinne

ausgemacht, daß die Pflege dieser Kinder, die Verwaltung ihrer Angelegenheiten, die Einrichtung des großen Haushalts, die gemeinschaftliche Anwendung ihrer Kräfte, ihnen selbst nicht überlassen werden dürfen, daß sie ihres Ursprunges unkundig, auf Treue und Glauben annehmen müssen, was ihre Vormünder ihnen darüber mitzutheilen für nöthig erachten, daß sie endlich nur insofern glücklich sein können, wie sie gläubig und folgsam sind. Dem Fürsten allein gebührt, nach diesem System, Unabhängigkeit, Willkür, vollkommenes Eigenthum und der damit verbundene Gebrauch seiner ganzen Wirksamkeit; der Menge bleibt ein enger Wirkungskreis, worin sie sich nach bestimmten Gesetzen maschinenmäßig bewegt und allmälig gewöhnt, ihre Führer und Lehrer für Wesen einer höheren Art, für Wunderthäter und Götter, zu halten. Der Despotismus, um consequent zu sein, muß diese moralische Nullität der Menschheit wollen. Diesen Zustand nennt er: ihr Glück; und alle Veränderungen, die er zu bewirken sucht, so lange dieses große Ziel noch nicht errungen ist, zwecken nur darauf ab, einen solchen Zustand dauerhaft zu gründen und unabänderlich zu erhalten.

Lassen Sie uns untersuchen, was sich für ein solches Regierungssystem sagen läßt. Der gegenwärtige Zustand der moralischen Bildung hat, zumal in Europa, so wesentliche Fehler und ist mit so vielen großen Uebeln verknüpft, daß man es wol begreift, wie sogar einige denkende Köpfe unter uns zu der Ueberzeugung gelangen konnten, daß man den Menschen nie glücklich machen könne, wenn man ihm nicht die unglückliche Gabe vorenthalte, sich ein Sittengesetz in seinem Herzen zu schaffen, mit welchem alle seine Triebe in beständiger Fehde zu stehen scheinen. Es kommt darauf an, wie dieser Zweck erreicht, wie die Vervollkommnungsfähigkeit, wodurch der Mensch sich von andern Thieren unterscheidet, in einem ewigen Schlaf erhalten werden soll. Der Naturstand, wie ihn uns der Philosoph aus Genf geschildert hat, war bekanntlich nur in seiner Einbildungskraft zu Hause. Die Natur hat nirgends ein Geschöpf, und am allerwenigsten einen Menschen aufzuweisen, „dessen Herz in immerwährendem Frieden und dessen Körper beständig gesund ist;" und dies sind doch die Bedingnisse, die Rousseau für das Glück seines freien Naturmenschen als nothwendig voraussetzt. Wir wissen, wie schwer es hält, die ersten Bedürfnisse unserer Thierheit zu befriedigen, wenn wir deshalb an den Zufall ver-

wiesen werden. Es ist das Loos aller Thiere, heute zu fasten und morgen sich zu übersättigen; kann aber ein solcher Wechsel, wenn er auch keine Krankheit nach sich zieht, ohne alles Unbehagen sein, und wird man vom rohen Menschen (dem unser Philosoph das bloße Denken ohne Reflection nicht absprechen kann, da er es den Thieren selbst zugesteht,) sagen dürfen, daß er bei heftigen Anfällen des Hungers, oder eines andern Naturtriebes, und dem steten Umhertreiben, welches die unmittelbare Wirkung derselben ist, „ruhigen Herzens" bleiben könne? Wirklich ist es sonderbar, daß die Erforschung der Ursachen der Ungleichheit unter den Menschen nicht geradezu bei der Verschiedenheit angehoben hat, welche der Zufall schon allein in der Befriedigung der Bedürfnisse bewirken mußte. Die Entwicklung unserer vernünftigen Natur ist nicht das Werk der Noth allein; eine andere Reihe von Empfindungen und Gedanken rief der Ueberfluß hervor, und beide, Ungleichheit und Sittlichkeit, waren da, sobald sich zwei Menschen, zumal verschiedenen Geschlechts, auf derselben Erdscholle befanden.

In der Voraussetzung nun, daß von dem Augenblick an, wo sich der Mensch unter die Gerichtsbarkeit seiner Vernunft begibt und seine Handlungen einer moralischen Verantwortlichkeit unterwirft, die Summe körperlicher Leiden, die von unserer Organisation unzertrennlich sind, noch durch alle die sittlichen Qualen vermehrt werde, von denen das Thier nichts weiß, fragt es sich: durch welche künstliche Vorkehrung nicht nur die Befriedigung der natürlichen Bedürfnisse gegen das Ungefähr größtentheils gesichert, sondern auch zugleich der freie Gebrauch der Vernunft, als eines gefährlichen, Unheil stiftenden Geschenks, so zweckmäßig eingeschränkt werden könne, daß man allen Uebeln der sittlichen Entwicklung vorbeuge, ohne auf die Vortheile, welche die bisherige Anwendung der Geisteskräfte dem Menschengeschlecht erworben hat, Verzicht zu thun. „Die Weisheit der Regenten," antwortet man uns, „hat das Mittel zur Beglückung ihrer Unterthanen erfunden; die Erhaltung der größtmöglichen Volksmenge in einem gegebenen Raum ist das aufgelöste Problem der Staatsökonomie; und darin besteht die Vollkommenheit der Gesetzgebung, daß sie alle Handlungen der Unterthanen einer unabänderlichen Richtschnur unterwirft, ihre geduldige Anstrengung hervorruft, die Sitten zu abgemessenen Bewegungen umschafft, jede Spur von Freiheit und Willkür dar-

aus verbannt, und alle gesellschaftlichen Verhältnisse der Möglichkeit des Wechsels entzieht. Unbedingter Gehorsam gegen alle Staatsverordnungen, blinder Glaube an jeden Lehrsatz der Kirche, rastloser Fleiß in Verrichtung der vorgeschriebenen Arbeit, sind die Hauptpflichten eines Menschen, der von der Huld seines Herrn die Befriedigung seiner Bedürfnisse erwartet. Und die schönen Früchte dieser Folgsamkeit? — wer dürfte zweifeln? — sie sind: ein glückliches Volk, ein glänzender Hof, ein blühendes Reich!"

Wie preiswürdig erscheint die Weisheit, die mitleidige Sorge, die großmüthige Aufopferung der Fürsten, wenn wir ihnen diesen tiefgelegten, wohlthätigen Beglückungsplan beimessen, und zugleich den kühnen Muth erwägen, der bei so zahlreichen, fast unübersteiglichen, durch die Ausschweifungen der Vernunft aufgethürmten Hindernissen zum Beharren und Vollenden erfordert wird! Der Unfehlbarkeit des vorgeschlagenen Mittels stehen indeß noch wichtige, ich fürchte gar unauflösliche Zweifel entgegen. Es gibt ein Land, dessen Regierung der hier beschriebenen sehr ähnlich ist; ihr fester Zusammenhang überläßt wenig oder nichts der Willkür und dem Ungefähr, und wird von manchen Schriftstellern als ein Meisterwerk der Staatsklugheit bewundert. Untersucht man aber, was die Einwohner dieses Landes nach mehren Jahrtausenden unter dem Schutz und Einfluß ihrer Despoten geworden sind, so findet man nur bis zur verworfensten Weichlichkeit verzärtelte Geschöpfe, die mit allen Unarten ihres Ursprungs alle Laster dieser Schwäche verbinden, deren Ausbildung lediglich in mechanisch erlernten Begriffen, Gewohnheiten und Fertigkeiten besteht; die endlich, ohne eigene Besonnenheit, ohne sittliches Gefühl, ihren Sinnenbedürfnissen nachgehen, wie sie gedankenlos ihren Götzen Zinnblättchen opfern, und ihren Kaiser einen Himmelssohn nennen. Man hat ehedem geglaubt, daß die Chinesen — denn Sie sehen wol, daß von diesen die Rede ist — ihren hinreichenden Unterhalt hätten, und wenigstens in physischer Rücksicht ein angenehmes Leben führten; allein jetzt weiß man aus dem Munde glaubwürdiger Zeugen mit einer Zuverlässigkeit, die keinen Zweifel läßt, daß die Masse des Elends vielleicht in keinem Lande größer ist, als bei jener gedrängten Bevölkerung, welche viele Millionen Einwohner zur äußersten Dürftigkeit verdammt, und an unzähligen Neugebornen schon im Augenblick ihrer Erscheinung das Todesurtheil vollzieht.

Vielleicht wird man fragen: wenn sich in Europa ein dem chinesischen ähnliches Regierungssystem endlich festsetzte, würden da die Folgen ganz eben dieselben sein? Unsere höhere Ausbildung, unsere tiefsinnigere Erforschung der Wahrheit, unsere Speculationen über die Grenzen unseres Wesens, unsere durch Handel und Schifffahrt so umfassend gewordenen Kenntnisse, unsere nützlichen Wissenschaften, unsere zur höchsten Zweckmäßigkeit emporgestiegenen Künste, unser Geschmack, unsere Sitten, unsere körperlichen Vorzüge — müßten sie nicht einer Form den Weg bahnen, die alle Vortheile der besten Verpflegung des Menschengeschlechtes mit der Sorge für seine moralische Fixation verbände? Wer kann bestimmen, welche Reihe von Jahrhunderten, welche excentrische Bewegungen, welche Gährungen, kurz, welche Revolutionen die Menschenrace im östlichen Asien zu ihrem gegenwärtigen Mechanismus vorbereiten mußten? Die Erfindung so vieler Künste, die sich, wenngleich ohne progressive Vervollkommnung, bis auf den heutigen Tag erhalten haben; die Läuterung und Festsetzung so vieler Begriffe, die jetzt wie unübersteigliche und undurchdringliche Mauern vor dem Verstande stehen und seine eigenthümliche Wirkung auf die umgebenden Dinge verhindern; endlich jene politische Vertilgung der Bücher, welche wahrscheinlich in China die Herrschermacht, durch die ganze Stufenfolge ihrer Werkzeuge hinab auf Jahrtausende befestigte: — zeugen sie nicht von einer vorhergegangenen großen Thätigkeit des Geistes, von einer freien Entwickelung der Verstandeskräfte, von einer Moralität der ehemaligen Einwohner jenes ungeheuern Staates? Es wäre folglich nicht ungereimt, das gewaltsame Ringen, worin die Kräfte der Menschheit seit ein Paar tausend Jahren in Europa begriffen sind, ebenfalls nur als den Vorbereitungszustand anzusehen, welcher der vollkommenen Beherrschung der Menge vorangehen muß. Die asiatischen Nationen aber durchliefen ihren Kreis vermuthlich darum schneller, weil die Natur weniger freigebig gegen sie gewesen ist, und ihren Fähigkeiten engere Grenzen angewiesen hat. Bei uns müssen andere Erscheinungen die Ruhe der Völker begleiten, und es ist die Frage, ob unsere Lehrer und Führer uns nicht an jenen Abgründen glücklich vorbeiführen können, in welche die Chinesen versunken sind.

Die ganze Stärke dieses Einwurfes scheitert an einer richtigen Beurtheilung der Folgen, welche die Ungleichheit unter den

Einwohner bis auf den obern angeführten Punkt organisirten Staates unfehlbar auch sich finden muß. Diese Ungleichheit, so lebhafte zum Theil in einzelnen Personen wechselnde Stände, in Kasten unterscheiden, die sich nie vermischen, oder nur in der Menge der Bestimmungen und des Nebeneinander, veranlaßt Leidenschaften, welche beide einander die Herzen vergiften müssen, je weniger sie von einer frei gebietenden Vernunft im Zaume gehalten werden, und je weniger die Regierung selbst, in der Zuversicht, daß sie nach den genommenen Maßregeln nichts von ihren Unterthanen zu fürchten habe, sich darum bekümmert. Wo wäre das Mittel, dem Eigennutz, der Gewinnsucht, dem Betruge, der List, dem Neide, dem Haß, der Verläumdung zu wehren, oder die Ungerechtigkeit, die Wollust, die Völlerei, die Eitelkeit, die Hoffarth, kurz, alle Folgen von dem Uebermuthe der Reichen, nicht aufkommen zu lassen? Bedenkt man nicht, daß, sobald man dem Menschen den Maßstab entreißt, nach welchem er selbst ermessen muß, was Recht und Unrecht ist, die vorgeschriebenen Sitten nur ein conventionelles Gaukelspiel sind, das jeder buchstäblich mitmacht, um hernach, sich selbst gelassen, mit desto weniger Rückhalt zu handeln, und Alles, was nicht verboten ist, für erlaubt zu halten? Was hätte man also mit der Unterdrückung der Vernunft gewonnen? Die Tugend vertilgt und unmöglich gemacht, indeß das Laster bliebe, und schändliches, nicht gefühltes Sittenverderbniß zuletzt in allen Gemüthern herrschte! — So ist demnach das Glück des zahmen Sclaven eben so erdichtet, als das Glück des freien Wilden, und die beiden Extreme der Wildheit und Zähmung, sofern man ihre Verhältnisse zur Sittlichkeit betrachtet, müssen sich berühren. Ich denke dabei an die Pflanzen, deren Früchte im ungebauten Zustande herb, saftlos, ungenießbar sind; und dann wieder an jene, die zu sehr an ihrem freien Wachsthum durch die geschäftige Menschenhand gehindert, nur mißgestaltete Blüthen bekommen und keine Früchte tragen.

Ich mag hier nicht einmal mit der Gegenfrage auftreten: ob sich auch andere Folgen von der Ungereimtheit erwarten ließen, die Vervollkommnungsfähigkeit, die einmal des Menschen Unterscheidungszeichen ist, zum ewigen Schlaf zu verdammen? Als ob es uns zustände, die Anlagen der Natur willkürlich und ungestraft zu zerstören. Bisher hat man diese despotische Grundmaxime in Europa noch nicht auf eine so consequente Art in

Ausübung gebracht, wie es im östlichen Asien geschehen ist; — etwa, weil nur Menschen von mogolischer Abkunft diese Marionettennatur annehmen können, und die reichhaltigere Organisation des Europäers sich so gewaltsam nicht in eine Form zwängen, seine regeren Geisteskräfte sich nicht so gänzlich ersticken lassen? Doch wir haben ja Beispiele von Sclaverei in Ueberfluß, die uns lehren, wie tief die Menschheit auch bei uns herabgewürdigt, wie sehr die Denkkraft am Aufkeimen gehindert werden könne. Ich vermuthe fast, daß es weniger an den Vorzügen unserer körperlichen und geistigen Anlagen als an der Entstehungsart unserer Bevölkerung, an den Verhältnissen, die das Klima, die Lage der Länder und der Verkehr mit anderen Nationen nothwendig erzeugten, kurz an einer Verkettung von Umständen liegt, die bis an den Ursprung der Gesellschaft hinaufreicht, daß sich theilweise unter uns eine freie Regsamkeit der Kräfte erhalten hat, die der Despotismus zu seinen Zwecken behutsam anwenden, aber bisher nirgends, ohne sich selbst zu schaden, gänzlich bändigen konnte.

Oft habe ich die Vertheidiger einer despotischen Verfassung von dieser Unwürdigkeit selbst unserer Brüder ein Argument entlehnen hören, womit sie die Unvermeidlichkeit einer immerwährenden Vormundschaft erweisen wollten. Vernunft und Freiheit, hieß es dann, wären allerdings schätzbare Vorrechte; nur könnten sie, der Natur der Dinge dieses Erdrundes gemäß, blos das Eigenthum einer geringen Anzahl vorzüglich begünstigter Menschen sein, und die Geschichte zeigte, daß zu allen Zeiten, in allen Ländern und Staaten, Unwissenheit und ungebildetes Gewohnheitsleben das Loos der Menge gewesen wären. Man wolle ja gern den Staatsmann, den Feldherrn, den Priester, den Arzt, den Philosophen aufgeklärt wissen; man lese sogar mit Vergnügen die Producte eines gebildeten Verstandes; man höre und sehe mit Entzücken die Werke der reichen Phantasie, der gefälligen Erfindung, des feinen Witzes, des harmonischen Schönheitssinnes: allein nun erwarte man auch von diesen größern Geistern, denen die Regenten und Höfe Gerechtigkeit widerfahren ließen, daß sie endlich fühlen möchten, wie ihre Seltenheit ihren Werth erhöhe, und daß sie mit ihren Herren, die zur Arbeit und zum Gehorsam geschaffene Menge verachten*) lernten.

*) „Sie sind ein guter Mann," sagte Choiseul einem angehenden

Unselige, grausame Menschenverachtung! Sie war es selbst, die jene traurigen Erscheinungen der Unwissenheit und Sclaverei unter der Menge verewigte, indem sie den Ehrgeizigen zuerst über seines Gleichen hob; und sie wagt es jetzt, sich auf ihr eigenes Werk zu berufen? Ueber den gegenwärtigen Zustand unserer Gattung, ist der Philosoph mit dem Politiker einverstanden; aber er fühlt oder weiß vielmehr, was Menschen sein könnten oder sollten; er geht daher den Ursachen ihrer Herabwürdigung nach, und sucht das Mittel aufzufinden, welches sie wieder ihrer Bestimmung nähern kann. Mit einem Trauergefühle, das sich zur reinsten Philanthropie gesellt, blickt er auf ein Wesen hin, das die göttlichen Vorrechte der Vernunft und Sittlichkeit nicht genießen darf, und statt dessen, unter den Lasten der Gesellschaft, unglücklicher als die Thiere, seine ganze Wirksamkeit von seinen Trieben entlehnt. Wenn gleich das Menschengeschlecht in diesem unwürdigen Zustande wenig Achtung einflößt, so bleibt doch hier, wie überall, Hülflosigkeit die Quelle der zärtlichsten Pflicht, und der wahre Menschenfreund, so gerührt und aufgefordert, erkennt in diesem gemißhandelten und um seine Bestimmung betrogenen Haufen, den Gegenstand seiner uneigennützigen und immerwährenden Sorge.

Soll ich hier noch den so oft widerlegten und stets wieder aufgewärmten Einwurf erwähnen, daß die Beschäftigungen des großen Haufens ihm Zeit und Gelegenheit zu eigenem Forschen und Nachdenken, zur Ausbildung seiner Geistesfähigkeiten, kurz, zur sittlichen Vervollkommnung, versagen? Man hebe doch nur die Last, die eine ungerechte Regierung der arbeitenden Klasse aufgebürdet hat, von ihren müden Schultern; man zwinge sie nicht länger, die Früchte ihres Fleißes dem privilegirten Räuber und Müßiggänger hinzugeben: und bald wird der kahle Vorwand verschwinden, der nur von jenen Mißbräuchen seine ganze Stärke entlehnt. Die Natur, die weniger stiefmütterlich ist, als ihre Verläumder sie schildern, legt oft in ihre Kargheit selbst den Sporn, der neue Anstrengung hervorruft, und die Geistesanlagen entwickelt. Auch der müde Arbeiter ist nicht immer zum Denken zu stumpf; die Freude des Erringens öffnet auch bei ihm die Thore der Empfänglichkeit. O, sie ist des Strebens

---

Politiker: „aber Sie werden nie ein großer Staatsmann; Sie verachten die Menschen nicht genug."

werth! Nur bei vorenthaltenem Genusse wird das Gefühl der umsonst verschwendeten Mühe und des erlittenen Unrechts, allmälig die Regsamkeit des Geistes ersticken, und starre Gleichgültigkeit an die Stelle des Ringens nach Vollkommenheit treten.

Wenige, fruchtbare Wahrheiten, der reine Ertrag des äonenlangen Kampfes der Vernunft gegen Irrthum, Wahn und Betrug, genügen dem gesammten Menschengeschlechte, als die Grundpfeiler seiner Sittlichkeit, vorausgesetzt, daß sie nicht, unverstanden und unbenutzt, das Ohr allein berühren, und von der Zunge mechanisch und gedankenlos wiederholt, sondern mit eines jeden eignem Fassungsvermögen aufgenommen und seiner Empfindung gleichsam eingeimpft werden. Wer kennt aber nicht dagegen den ungeheuern Wust, womit man das Gedächtniß auch des geringsten Tagelöhners belastet, um seinen Verstand zur Unthätigkeit zu zwingen? Ammenmährchen und kindische Widersprüche in der Anwendung der Begriffe von Ursache und Wirkung, statt einer gründlichen Anleitung zur Kenntniß der umgebenden Natur; Vorschriften und Formeln zum Auswendiglernen, statt eines durch Erfahrung und Uebung sanft erregten Bewußtseins; ausgelernte Stellungen und Töne, grobe Taschenspielerkünste, freche Heiligung lebloser Fetische, widersinnige Vorstellungen von Belohnung und Strafe, Unterdrückung der Vernunft durch den seliggepriesenen Glauben an Unsinn, Unmöglichkeit und Lüge, statt eines einfachen und erhabenen Sinnes, der, über die Grenzen der Menschheit und ihres Erkennungsvermögens hinaus, ewige Wesenheit, Wahrheit und Güte ahnet und sich ihnen anzuschließen sucht! — Diese Werkzeuge der künstlichen Unwissenheit trugen die Erzieher des Menschengeschlechts zusammen; ihrer bedienten sie sich, um, wo möglich, allen Menschen einerlei Oberfläche und Glätte zu geben, da doch das Naturgesetz, welches sie unwissend verkennen oder wissentlich übertreten, keine andere Bildung als jene gestattet, die in jedem einzelnen Menschen von innen heraus, nach Maßgabe seiner eigenthümlichen Kräfte geschieht. Allein der Despotismus forderte Automaten; — und Priester und Leviten waren fühllos genug, sie ihm aus Menschen zu schnitzen.

Die Hälfte der Zeit, die mit albernen Mummereien, hergeplapperten Formeln, abgeschmacktem Gewäsch über unbegreifliche Dinge, langweiligem Unterricht in unfruchtbaren Kenntnissen unverantwortlich verschwendet wird, reichte hin, die Aufmerk-

samkeit des gemeinen Mannes auf sich selbst und seine Verhältnisse zu richten, seinen Durst nach Wahrheit zu erregen, und den Wunsch in ihm zu wecken, durch eigenes Bemühen das zu sein und zu werden, wozu ihn die Natur mit seiner eigenthümlichen Gestalt und seinen Anlagen ins Dasein rief. Die Mittheilung nützlicher, anwendbarer Naturkenntnisse, die Anleitung zum eigenen Nachdenken, und in diesem die Belebung des zarteren Sinnes, der uns vernünftiger Freuden theilhaftig macht: diese schönen Sorgen des Menschenfreundes heischen weder ungewöhnliche Gaben noch übergroße Kräfte; die Unbefangenheit des Lehrers und des Zöglings sichert den Erfolg ihrer gemeinschaftlichen Arbeit. Hinweg daher mit dem ungerechten Spotte, daß die Schutzredner der Menschheit sich in unausführbare Theorien versteigen und Gelehrte hinter dem Pfluge sehen möchten. Nein! unendlich mehr Unsinn mußte man den Menschen lernen lassen, um ihn von sich selbst zu entfremden, als er echte Grundbegriffe bedarf, um sich seiner Bestimmung zu nähern. Wie lange wird man den Regenten und Lehrern noch wiederholen müssen: was den Menschen tugendhaft und glücklich macht, kann keine Regierung und keine Erziehung ihm geben; es ist in ihm, aber des Tyrannen Argliſt und des Erziehers Affenliebe können es nur gar zu leicht ersticken!

Sie merken wol, daß ich den Nutzen des armseligen Nothbehelfs, den man bisher Erziehung *) nannte, trotz allen seinen Fehlern und Mängeln nicht verkennen will. — Die Menschheit lag als Fündling an der Brust einer mitleidigen Säugamme, deren gesunde Säfte und liebreiche Pflege ihr Wachsthum und Gedeihen gaben. Doch Reichthum, Hoheit, Ueppigkeit entzündeten die lüsternen Sinne des jungen Weibes; verführt, verführend, zügellos, spielte die Buhlerin bald mit Kronen, indeß sie ihre Pflegetochter in harter Dienstbarkeit hielt. Endlich, auf der letzten Stufe eines ehrlosen Alters zum Scheusal entstellt, fröhnt sie ihren ersten Verführern, und möchte ihnen die Freiheit, die Jugend, die Unschuld der erwachsenen Jungfrau verhandeln.

*) Sollte es einer Erinnerung bedürfen, daß ich hier das ganze System unserer jetzigen moralischen Bildung, hauptsächlich in Beziehung auf die arbeitende Klasse, den pädagogischen, religiösen und gesetzgebenden Unterricht, nicht blos der Kinder, sondern auch der Erwachsenen, *miteinbegriffen*, unter dem Worte Erziehung verstehe?

Was Wunder, könnte man noch hinzufügen, wenn das Beispiel der Verderbtheit bereits die Sittsamkeit eines so verwahrloseten Geschöpfes untergraben, den Nachahmungstrieb mißgeleitet und die Leidenschaften zur ungestümsten Entwickelung gereizt hätte? —

Im Ernste, was lästern jetzt die Priester das brausende, empörte Menschengeschlecht? War es nicht seit Jahrtausenden ihnen allein anvertrauet? Waren sie nicht seine unumschränkten Erzieher? War es nicht gewohnt, ihnen blindlings zu folgen? Mußte es sich daher nicht nach ihrem Muster bilden? Fern sei es von mir, die Verbrechen zu entschuldigen, womit man die heilige Sache der Freiheit entehrte; aber wenn auf den neuesten Revolutionen das Mahl der Unsittlichkeit haftet, wessen ist die Schuld? Wer schuf uns das falsche, schädliche System der Sittenbildung? wer ging uns mit verwerflichem Beispiele voran, und trieb die freche Verworfenheit so weit, ihr zuletzt nicht einmal mehr den Mantel der Scheinheiligkeit umzuhängen? — Armes Menschengeschlecht! aus welchen Abgründen hast du dich noch emporzuarbeiten!

Es ist wahr, was uns vor gänzlicher Sittenlosigkeit behütet hat, sind jene ersten Lehren, deren Ursprung, sei er in übernatürlichen Eingebungen oder in den lauteren Tiefen der Vernunft zu suchen, uns in jedem Falle göttlich heißen kann. Die einfache naturgemäße Wahrheit, die sie enthielten, that immer noch Wunder, auch seitdem sie mit Tand und Schlacken verunreinigt war. Allein ich frage, ob unsere Gattung nicht eher bedauert als glücklich gepriesen werden müsse, daß man die einzige Quelle, wo sie Weisheit und Begeisterung zur Tugend schöpfen konnte oder durfte, so treulos hütete, oder so absichtlich trübte? Sollen wir es etwa gar unsern bisherigen Lehrern zum Verdienst anrechnen, daß sie nicht alle Wahrheit aus dem Sittenbuche tilgten, nicht mit einemmal über die Vernunft den mörderischen Bannfluch sprachen? — Vielleicht dürfen wir endlich unsere Phantasie erfreulicheren Hoffnungen überlassen. Seit mehr als einem Menschenalter traten die weisesten Menschen an die große Saat, und lehrten uns das gute Korn vom Unkraut unterscheiden. Die Ernte reift; die Schnitter werden die Garben in die Scheuern sammeln und das Unkraut draußen verbrennen. Sie sorgen, mein Freund, ob nicht manche gute Aehre dabei mit

umkommen möchte? Sorgen Sie nicht; nichts ist verloren, wo der Same des Guten bleibt!

Die Gegner der Vervollkommnung sollten endlich überzeugt sein, daß man die schönen Träume von idealischer Vollkommenheit den Schwärmern überlassen könne, ohne deshalb an der Sache der Freiheit, oder, welches gleichlautend ist, der Vernunft und Sittlichkeit, zu verzweifeln. Gutes und Böses sind in unseren Verhältnissen nirgends ganz unvermischt, und der Grad des Mehrern oder Mindern bestimmt die Unterschiede. Im strengen Wortverstande war noch keine Verfassung so durchaus böse, daß nichts Gutes mehr dabei gedeihen oder bestehen könnte, keine so schlechterdings vollkommen, daß nicht Fehler, Mißbräuche und Verbrechen darin möglich wären. Wird man aber daraus folgern dürfen, daß es der Mühe nicht lohne, dem Uebermaße des Bösen abzuhelfen und seinem Fortschritt ein Ziel zu stecken? Wird es darum gleichgültig sein, ob wir unter einer guten oder bösen Regierung leben? Wenn der Zweck unseres Daseins lediglich durch die Uebung und Anwendung unserer Verstandeskräfte erreicht werden kann, dürfen wir es gut heißen, daß die Menge von dieser Bestimmung ausgeschlossen und von ihrer Erreichung gewaltthätig abgehalten werde, weil es freilich unmöglich ist, daß Alle sich in gleichem Grade zu vernünftigen und sittlichen Wesen entwickeln? Wenn Jemand eine Anzahl Kugeln nach einem bestimmten Ziele zu werfen hätte, wie thöricht würde er uns vorkommen, falls er sich bereden ließe, daß er sie eben sowol in entgegengesetzter Richtung dürfe laufen lassen, weil sie doch nicht Alle das Ziel erreichen könnten!

Den Feinden der Freiheit bleibt noch eine Zuflucht übrig: ein Argument, das, ihrem Vorgeben nach, aus der Natur des Menschen entlehnt ist. „Der Mensch," behaupten sie, „ist nicht mehr und nicht weniger, als wozu die Gewohnheit ihn schuf, und der Philosoph, sammt seinem Stolze und seiner Eitelkeit, macht hier keine Ausnahme; auch auf ihn wirkten, längst ehe er sichs bewußt sein konnte, Zeit, Ort, Natur, Menschen, Verhältnisse, Begebenheiten: sie ließen jene tiefen, unauslöschlichen Eindrücke zurück, die in der Folge unvermerkt die Bahnen seiner Empfindungen und Gedanken wurden. Tugend und Laster, Weisheit und Thorheit, sind Gewohnheiten, von einem unvermeidlichen Verhältnisse bestimmt. Wer vermag dem Netze seines Schicksals zu entgehen, dessen Fäden gesponnen waren, ehe

er Athem schöpfte?" — Ohne diese Behauptung von der metaphysischen Seite zu betrachten, wo sie zu einem langen Streite führt, den die Philosophie entweder längst entschieden hat, oder nimmermehr wird entscheiden können, möchte ich mich hier nur auf diejenige Erfahrungsübereinkunft berufen, ohne welche jede Verabredung, jeder Vertrag, jedes Einverständniß unter den Menschen, unmöglich wäre. Diese Uebereinkunft unserer Sinne ist der Grund einer gewissen Gleichförmigkeit unserer Vorstellungen; sind wir aber einverstanden über Schmerz und Vergnügen, so folgen alsbald daraus die Begriffe von Bösem und Gutem, von Recht und Unrecht, und es hängt nicht länger von uns ab, diese Grundbegriffe und ihr Verhältniß zu unserm Bewußtsein zu ändern. Würden wir nun nicht lächeln, wenn Jemand die angenehmen Empfindungen verachten wollte, blos weil wir von Natur gewohnt sind, sie angenehm zu finden? Ist also der Mensch einmal so geschaffen, daß, sobald sich seine Geisteskräfte regen und moralische Begriffe zeugen, eben diese Begriffe von dem Augenblick ihrer Entstehung an, die höchste Gerichtsbarkeit über seine Handlungen, trotz aller Widerrede einzelner Vorstellungen oder Empfindungen, in ihm behaupten; so können wir keine Ehre, kein Verdienst, keinen Genuß darin suchen, diesem innern Gesetzgeber zu widerstreben, unter dem Vorwande, daß wir nur auf diese Art eine freie, eigenmächtige Wirksamkeit äußerten. Wir? Ich möchte wol wissen, wo wir uns am innigsten und unzertrennlichsten der Selbstständigkeit unseres Ich bewußt sind: in der bloßen Aneignung einer Empfindung, oder als Richter über die Veränderung, die dadurch in uns geschieht? — Ist es also wahr, daß die Richtung, nach welcher sich unsere ganze Gattung bewegen soll, in der allgemeinen sittlichen Anlage des Menschen schon voraus bestimmt ist, — und bei aller Mannigfaltigkeit, welche die menschliche Natur durch alle Glieder ihrer Kette darbietet, ist dies der große Durchklang, in welchem alle einzelne Accorde verhallen —: so können nur die Grade und die Art der Entwicklung unserer Geistesanlagen den äußeren Verhältnissen, worin wir uns befinden, unterworfen sein.

Die Moralität der handelnden Personen müssen wir daher allerdings von der Moralität der Handlungen unterscheiden. Eine ungerechte That, mit guter Absicht und aus Unwissenheit des Bösen begangen, bleibt immer ein Verbrechen, wenngleich

die Schuld des Thäters wegfällt und wir nur die Beschränktheit seiner Einsicht bedauern. So kann auf der andern Seite eine gute Handlung von den wohlthätigsten Folgen, derjenigen, der sie in freiesthafter Absicht vollbrachte, von dem Vorwurfe der Immoralität nicht befreien. Tugend, dieser erhabene Name, dürfte von menschlichen Zungen nicht ausgesprochen werden, wenn er eine uns erreichbare Befreiung von allem Uebel, eine unbeschränkte Wirksamkeit und Energie unsers Wesens bedeuten sollte. Nach den Grenzen aber, die unsere Natur von aller absoluten Vollkommenheit ausschließen, kann uns nur die Vereinbarung einer gerechten Handlungsweise, mit dem Bewußtsein guter Absichten, Tugend heißen. Hiermit verschwindet die streitige Frage: ob der Grad der eigenen Anstrengung und des innern Kampfes, womit eine solche Uebereinstimmung errungen wird, bei der Definition in Rechnung kommen müsse. Es ist vielmehr offenbar, daß eine verdienstliche Zurechnung nirgends Statt finden kann, die Tugend mag das stille Resultat einer glücklichen Harmonie der Kräfte, oder das gewaltsam erkämpfte eines mächtig wollenden Verstandes sein. Die Eitelkeit, die noch mit dem Bewußtsein eines Verdienstes befriedigt sein wollte, schmälerte den Werth der Tugend, die heroisch oder liebenswürdig, oder unter jeder Gestalt, welche sie nach der persönlichen Verschiedenheit jedes Menschen und seiner Verhältnisse annehmen mag, stets ihr eigener und alleiniger Lohn bleiben muß. Wer eine solche Zurechnung dem Philosophen beimessen kann, möchte wol an den echten nicht gerathen sein. Selbstkenntniß und richtige Selbstbeurtheilung, ohne welche man diesen Namen nicht mit Recht tragen darf, sind Bedingnisse, wobei sowol pharisäischer Stolz als falsche Demuth wegfallen müssen. Wohl dem, der ohne sich mit Andern zu vergleichen, den Genuß hinnehmen kann, den die Natur mit der Selbstgemäßheit unzertrennlich verbunden hat!

Wahres und Falsches, welches in dem aufgestellten Argument in einer verworrenen Mischung lag, wünschte ich hier gehörig abgesondert zu haben. So lange wir mit den Worten bestimmte Begriffe verbinden, ist wenigstens so viel klar, daß man der Tugend, auch als bloße Gewohnheit betrachtet, ihren Vorzug nicht absprechen könne. Ist nun vollends der Unterschied gegründet, den wir hier zwischen der natürlichen Richtung der menschlichen Natur und der Einwirkung äußerlicher Verhält-

isse angenommen haben, so bliebe noch zu untersuchen übrig, wiefern die Abhängigkeit des Menschen von diesen letztern, durch veckmäßige Vorkehrungen vermindert werden könnte. Wir haen bereits gesehen, wie gefährlich und feindselig eine unnatürche Erziehung werden kann, indem ihr planmäßiges, gemessees Verfahren, der Natur gleichsam vorzugreifen und jene Bilung zu vereiteln sucht, welche sonst durch die Erfahrung allein, ahrscheinlich immer zu einem gewissen Grade der Sittlichkeit ihren müßte. Ein System der Erziehung aber, welches ledigch darauf abzweckte, den Menschen in sich selbst unabhängiger machen, anstatt ihm schwerere Ketten anzulegen, sollte es ichts zur wahren Vervollkommnung und durch diese zum Glück nserer Gattung beitragen können? Diese Frage beweiset Ihen, daß wir uns wieder auf dem Punkte befinden, wo wir en Hauptgegenstand dieser Erörterung verlassen hatten.

Daß es eine so gar dauerhafte Form der Verfassung und er Sittenbildung geben könne, die den einzelnen Menschen den eien Gebrauch aller ihrer Kräfte nicht schmälerte, die nur beimmte, was die Gesellschaft an ihre Glieder fordern muß, inem sie ihnen die unschätzbaren Vortheile der persönlichen und er Eigenthumssicherheit gewährt, die folglich jeden Menschen so rte, wie er, mit Vervollkommnungsfähigkeit begabt, und durch sich selbst sein eigener Zweck, geehrt werden müßte: — es scheint mir bis jetzt noch nicht ganz außer der Reihe der Möglichkeiten zu liegen. Nur verträgt sich die Idee einer solen Form auf keine ordentliche Weise mit jener Vorstellung der nmerwährenden Kindheit des Menschengeschlechtes, die eigentlich, ie wir gesehen haben, dem patriarchalischen Despotismus, dem ildestscheinenden von allen, zum Grunde liegt. Man müßte nnehmen, daß die Vormundschaft der Regenten über ihre Völer endlich ein Ziel haben, daß in dem Maße, wie die Menhen im Gebrauch ihrer moralischen Kräfte geübter würden, die ucht des Vaters und Lehrers in den sanften Rath des Freunes übergehen und endlich alle Spur von Herrschaft auf der anern Seite verschwinden müßte. Diese Voraussetzung ist aber it dem Despotismus in offenbarem Widerspruch. Welchem ürsten könnte es je einfallen, dem Zepter zu entsagen, und das olk seiner eignen Tugend und Weisheit zu überlassen? Vergebens gehen wir die Geschichte aller Nationen durch; nicht ein nziges Beispiel erquickt den lechzenden Geist. Nennen Sie mir

nicht den edlen Timoleon; er stellte nur eine Republik wieder her, und das begeisternde Zeitalter, worin er lebte, sprach laut in seinem Herzen für die Vorzüge der republikanischen Regierungsform. Von Karl'n V. oder auch von jenem Könige von Sardinien schweige man nur gar, die doch lediglich den Herrscherstab ihren Söhnen zur herzloseren Führung übergaben und zu spät den Verlust ihrer Macht bereuten. Unter dem despotischen Joche mag übrigens wol das Volk zu schwach, zu träge, zu unwissend sein, um plötzlich sich selbst beherrschen zu können. Ohne Tugend und Weisheit kann keine freie Verfassung bestehen; und woher hätten die maschinenmäßigen Knechte eines allvermögenden Regenten beide, oder nur eine von beiden, empfangen? *)

Wenn demnach vom Despotismus ein glücklicher Zustand des Menschengeschlechts auf keine Weise zu hoffen steht; wenn die Ersättigung und Befriedigung der Naturbedürfnisse, die er so willkürlich für das einzige Glück ausgibt, durch seine Anstalten nicht einmal erlangt werden kann; wenn jede Aufmunterung an das Volk, sich seiner eignen Vernunft zu bedienen, ihm in seine Rechte einzugreifen scheint, und gleichwol die Natur, indem sie Kräfte und Fähigkeiten in den Menschen legte, die Entwicklung und Vervollkommnung derselben augenscheinlich zu seiner Hauptbestimmung erhoben hat: so lassen Sie uns forschen, ob irgendwo von den Vorstehern dieser unmündig geglaubten Gattung ihr wahres Beste zum Hauptgegenstande der Regierungssorgen gemacht und die zweckmäßigsten Mittel gewählt und angewendet werden, wodurch jedes einzelne, ihrer Führung anvertraute Wesen zur innern Unabhängigkeit und sittlichen Vollkommenheit sich nähern kann? Die meisten Staatsverfassungen in Europa sind vom eigentlichen Despotismus noch ziemlich weit entfernt; mithin wäre es nicht ganz unmöglich, daß sie auch eigene, von jenen der Alleinherrschaft verschiedene Systeme befol-

*) Wäre nicht diese erkünstelte Unfähigkeit und Minderjährigkeit der Völker so unverkennbar, fast möchte ich dann glauben, daß es Winke in der Geschichte Friedrich's des Großen und in seinem Charakter gebe, die ihn vor vielen tausend Herrschern als den Mann und den Menschen auszeichnen, von welchem sich eine bis jetzt noch beispiellose Größe wol hätte erwarten lassen. Allein, so hoch er im Einzelnen die Menschheit ehrte, so deutlich sieht man durchgehends in seinem Leben, daß sein Zeitalter — und seine Erziehung — ihn zwang, sie in der Masse zu verachten

en könnten, um das Glück der Völker durch die Dauer ihrer Nacht und ihres Zusammenhanges zu befestigen.

Nur die größten europäischen Höfe haben indessen ein zusammenhängendes, festgesetztes Staatssystem und eine damit genau verbundene Politik. Alle schwächeren Staaten müssen sich derzeit nach den Umständen richten und ihre Erhaltung in veränderlichen Verbindungen, bald mit diesem, bald mit jenem mächtigen Nachbar suchen, um nicht in eine sclavische Abhängigkeit zu versinken, welche sie um so viel mehr erschöpft, weil noch ein Interesse des Unterdrückers, sie zu schonen, vorhanden ist. Die Möglichkeit, daß das Glück der Untergebenen planmäßig betrieben werden könne, fällt hiermit in der Hälfte von Europa gänzlich weg. Wenn für die Erhaltung der Souverainetät gesorgt ist, behält der Fürst eines solchen Landes nur die Sorge übrig, mit seinem Hofstaate so reichlich zu genießen, als ihnen das Uebermaß des Genusses noch Fähigkeit dazu gelassen hat, oder die Erschöpfung aller Hülfsquellen es noch gestatten will. Der erträgliche Zustand des Volkes unter einer solchen Regierung ist mehrentheils ein Werk des Zufalls.

Wo hingegen ein Regierungssystem wirklich vorhanden ist, dort — lächeln die weisen Staatsmänner der dummen, oder das ihnen nur eben so viel sagt, der frommen Einfalt derer, die Volksglück im Ernste für ihr Augenmerk halten. „Was wird in solchem Falle aus den Betheuerungen, den Manifesten, den Proclamationen, den tausend menschenfreundlichen Aeußerungen, die nichts als Liebe gegen ihre Völker athmen?" — Wer es noch fragen kann, ist wahrlich zum Staatsmann, ich will nicht sagen verdorben, aber gewiß zu ungewandt, und vielleicht zu unbefangen, zu rein. Das Geheimniß aller Staatsklugheit ist Vergrößerung; das Geheimniß aller Politik, List und Menschenverachtung. Doch was sag' ich, Geheimniß! In unseren Zeiten hüllen sich die Absichten der Höfe kaum mehr in diesen Schleier; nur die Mittel zur Ausführung, die Maschinen und Betriebe, bleiben bis zu gelegener Zeit verdeckt. Machiavelli's Fürst wird nicht mehr von königlichen Schriftstellern widerlegt; er liegt, möchte man beinahe sagen, zur Schau im Audienzsaal; und wo wäre der Spott, der beißender die Aufklärung äffte? Es ließ sich auch wol erwarten, daß während man in einem Extrem von Europa die Rechte der Menschheit mit den Waffen in der Hand geltend zu machen suchte, Rechte, deren sicherste

Schutzwehr dich in der Vernunft allein befiehlt, im andern die willkürliche Gewalt trotzig ihre Larve von sich warf, um in allen Schrecken ihrer eigenen Nebelgestalt das schwache Menschengeschlecht zu versteinern. —

Ich eile, einem Mißverstande vorzubeugen. Vorhin sagte ich, die Regenten schienen mir so bösartig nicht, zum Glück der Menschheit scheel zu sehen; theils aus Eigennutz, theils schon des bloßen Angenehmen des Wohlthuns wegen, müßte ich sie für aufrichtig halten, wenn sie dieses Glück, so eingeschränkt ihre Vorstellung davon auch sei, als eine Angelegenheit ihrer Regierungssorgen im Munde führten. Es könnte scheinen, hier hätte ich jene gute Meinung wieder zurückgenommen; allein der Schlüssel zu diesem vermeinten Widerspruche liegt in der Geschichte des menschlichen Herzens. Unsere Natur ist dem Arzt und dem Psychologen gleich bewundernswürdig; denn in beider Rücksicht widersteht sie oft der gänzlichen Zerrüttung noch da, wo man meinen sollte, daß Alles auf ihren Untergang schon berechnet sei. Geburt, Erziehung, Verhältnisse, Alles scheint sich gegen die Menschlichkeit der Fürsten zu verschwören; und dennoch kann sie zuweilen im Sturm der ungezähmtesten Leidenschaften hervorschimmern. Allein den guten Willen eines Regenten, womit er eine menschenfreundliche Redensart in ein Manifest rücken, unter hunderttausend Leidenden einmal Einen trösten, oder, wenn es hoch kommt, von irgend einem Rechtschaffenen, der den Muth hat ihm ins Gewissen zu reden, sich eine gute That abdringen läßt, diesen ohnmächtigen guten Willen dürfen wir nicht mit einem überlegten, nach den Vorschriften der Vernunft und des Herzens abgemessenen Handlungsplan verwechseln. Man zeige mir den Herrscher, dessen erster Gedanke bei jeder Veranlassung zum Handeln nicht dieser wäre: ist hier etwas für mich zu gewinnen? sondern der statt dessen sich fragte: ob und wie er das Wohl des Volkes hier befördern könne? und ich will glauben, daß die Gerechtigkeit vom Himmel gestiegen sei, um in der Brust dieses bessern Titus zu wohnen,

. . . è qual, che col sapere accoppia
Si la bontà, ch'al seculo futuro
La gente crederà, che sia dal cielo
Tornata Astrea . . . . . .

Ariosto.

O mein Freund! wie arm ist der, dessen schwache Weichherzigkeit ihm nicht erlaubt, einen unersättlichen Bettler abzuweisen! Mehr oder weniger befinden sich die Fürsten, wenigstens die Despoten, in diesem Falle; ihr Alles verschlingender Bettler sind sie selbst, und keiner hatte noch den Muth, sich irgend eine Befriedigung zu versagen *).

Der Sclav seiner Bedürfnisse ist die Beute Aller, die ihn umgeben; er schleppt eine Kette, an der man ihn leiten kann, wohin man will. Schlaue, dreiste, behende Gefährten wissen diese Leitung in Dienstbarkeit zu verkleiden, den Augenblick der stärksten Anwandlung abzuwarten und zu benutzen, endlich, wenn Gewohnheit ihre Handreichung unentbehrlich gemacht hat, sich ein Verdienst daraus anzueignen und alsdann sogar das Gewicht der Kette zu vermehren oder sie fester anzuziehen. Die parasitische Brut der Höfe wächst auf dem schwachen Fürstenstamme, saugt seine besten Kräfte, und gibt ihm Seuchen, die er noch nicht hatte; bald sieht man sein eigenes Laub und seine Blüthen nicht mehr; nur die üppigen Misteln wuchern und grünen.

Aus den Verfassungen der europäischen Reiche vom ersten Range, wie sie jetzt bestehen, wie sie strebend nach Vergrößerung und Erweiterung ihrer Macht, auf schlaue Bündnisse und berechnete Kriege untereinander, auf stets wachsende Heere und Steuern in ihrem Innern, ihre Dauer gründen, sollten wir uns noch schmeicheln dürfen, das Glück der Völker hervorgehen zu sehen? Wer dürfte im Ernst etwa diese Sprache führen: „daß es nicht schaden könne, wenn der Eroberungsgeist zur Hauptleidenschaft eines Fürsten würde, der wie Cäsar dem griechischen Dichter nachspräche: um herrschen zu können, sei es erlaubt, die Gerechtigkeit zu verletzen; daß die Habe, das Leben etlicher Millionen Menschen, die Zufriedenheit, die Ruhe seiner eigenen Unterthanen und aller seiner Nachbaren dem Eroberer nichts wiegen müssen gegen seinen Ruhm, weil vielleicht, wenn dieser erst befriedigt ist, — vielleicht — die Periode dann eintritt, wo das

*) Ob diese Befriedigung sich auf grobsinnliche Begierden, oder auf heftige Leidenschaften, oder auf Lieblingsideen der Fürsten, oder auf übertriebene Schätzung ihres eigenen Werthes bezieht, kann uns hier gleich gelten, da wir jetzt nicht auszumachen haben, welche von allen für das Volk die verderblichste sei.

Wohl des Volkes ein Gegenstand seiner Sorge werden kann; weil dann vielleicht die Tage der Vergeltung und des Genusses kommen, neue Gesetze dann den Uebriggebliebenen den Rest ihres Eigenthums sichern, und, indem sich Alles unter die Macht des Siegers beugt, sein Antlitz sich verwandeln und der bluttriefende Kriegesgott ein milder, segnender Apoll werden kann" —?

Rechnen Sie es mir nicht zu, wenn diese Apologie wie eine Satyre klingt. Um ein so zweifelhaftes Vielleicht zu erkaufen, sollte man so große Opfer bringen dürfen? Deutschlands Glück, zum Beispiel, sollte eher nicht möglich werden können, als bis die Plane des Hauses Oestreich wirklich in Erfüllung gegangen sind? Gesetzt, diese Erfüllung sei näher und wahrscheinlicher, als sie manchem Politiker gegenwärtig scheint, mit welchem Rechte darf die Nachwelt ihr Glück auf Kosten des Glücks der vorhergegangenen Generationen verlangen? Ist es nicht natürlicher und gerechter, daß Jedermann für sein eignes Beste sorge, da ohnedies das Gute, welches die Vorfahren stiften, den Nachkommen zu Statten kommt?

Doch ich räumte hier schon längst mehr ein, als man billiger Weise fordern darf. — Die Hoffnung der künftigen Geschlechter muß auf die jetzige Verfassung gegründet sein, nicht blos auf Eroberungs- und Vergrößerungsplane, die, wenn sie auch über alle Erwartungen gelingen sollten, ohne eine felsenfeste Organisation des Staats nur den Untergang desselben beschleunigen müssen. Ich frage, wo in Europa ist diese unerschütterliche Stärke der innern Staatsmaschine, wo dieser unzerstörbare Zusammenhang, diese vollkommene, abgemessene Uebereinkunft ihrer Bestandtheile anzutreffen? Der einzige Weg, der den Völkern eine wahrscheinliche, gegründete Aussicht auf dauerhaften Genuß versprechen könnte, ist jenem, den man eingeschlagen hat, gerade entgegengesetzt: der erobernde Staat muß organisirt sein, ehe er sich nach außen vergrößert; wo die Vergrößerung vorangeht, ist hernach keine Organisirung mehr möglich, indem die Ungleichheit und Verschiedenheit seiner Bestandtheile jedem Versuche, sie zu einem harmonischen Ganzen zu vereinigen, dann bereits entwachsen sind.

In der Ungebundenheit der höheren Stände, in der Unmöglichkeit ihren Anmaßungen, ihrer Macht, ihrem Einfluß unübersteigliche Schranken zu setzen, liegt der Zerstörungskeim großer Reiche. So stürzte das römische Kaiserthum in Osten und

Westen, und so muß jede Herrschaft zerfallen, die nicht auf einen orientalischen Mechanismus unabänderlicher Klassen und Kasten gegründet ist *). Als die nordische Gesetzgeberin die Rangordnungen ihres großen Reiches vervielfältigte, mag sie den Nutzen einer solchen Einrichtung geahnet haben; allein wer sieht nicht, daß es auch dort mit diesem Kunstgriffe schon zu spät ist? Nicht die Staatsverfassung, sondern die persönliche Ueberlegenheit des Regenten hält noch die mächtigen Satrapen im Zaum, und weiß die übermüthigen Günstlinge, die Schwämme Einer Nacht, wieder in das Nichts zurückzustoßen, aus welchem sie so schnell emporgewachsen sind.

Ist dies aber der Zustand eines echt despotischen Reiches, wo die Hand des Alleinherrschers alle Rechte faßt, wo vor seiner Höhe alle Rangstufen verschwinden: was wird nicht in Ländern geschehen, deren höhere Stände auf wesentliche, erbliche Vorrechte trotzen und den monarchischen Staat aristokratisiren **)? Hier müssen die Unruhen, die Gährungen, die Umwälzungen der Verfassung unaufhörlich auf einander folgen, und der stürmische Zustand desto unvermeidlicher und unheilbarer werden, je unentbehrlicher dabei diejenige Entwickelung moralischer Kräfte wird, welche die Herrschsüchtigen vergebens als bloßes Werkzeug zu gebrauchen hoffen. Die Beispiele sind zu häufig in der Geschichte, um hier einer besondern Erwähnung zu bedürfen. Sie, mein Freund, brauchte ich nur an Ihr Vaterland zu erinnern. Oder — werfen Sie lieber einen Blick auf die Begebenheiten unsrer eignen Zeit? So sehen Sie die Bestätigung meiner Behauptung in Schweden, in Polen, in Frankreich.

Die Politik der europäischen Fürsten bewirkt also das Ge-

---

*) Hier ist der Ort zu erinnern, daß gleichwol die Stufenleiter der Staatsbeamten in China die Regierungsform nicht gerettet hätte, wenn dieses Reich nicht von jeher mit roheren Nachbaren umringt gewesen wäre, die eine Maschine dieser Art bewunderten und, so wie sie ihnen in die Hände fiel, ungeändert benutzten.

**) Der Mißbrauch der Sache hat oft den Sprachgebrauch geändert, und ein Wort, das ursprünglich nur eine gute Bedeutung hatte, mit einer ausschließend schlimmen gestempelt. Aristokratie, Herrschaft der Besten, wäre die wünschenswertheste Regierungsform, wenn sie irgendwo existirte. Allein das verhaßt gewordene Wort bedeutet jetzt den stets betrogenen Völkern gerade das Gegentheil: Herrschaft der Aergsten (Kakistokratie).

gentheil von jener Harmonie, in welche sich endlich Alles auflösen sollte; weit entfernt, die Ruhe des Menschengeschlechtes zu gründen, verewigt sie vielmehr seine Revolutionen; weit entfernt, allgemeines Glück zu verbreiten, kann sie die herrschenden Dynastien selbst vor dem eigensinnigsten Wechsel des Glückes nicht schützen. Große persönliche Eigenschaften machen hier eine Ausnahme; doch wie selten sind diese nicht, und wie vorübergehend ist ihre Erscheinung! Wie gefährlich kann oft der bloße Vorsatz, allein zu herrschen, dem kühner strebenden Regenten werden! Wie schnell endlich stürzt unter einem schwachen Nachfolger das bodenlose Gebäude zusammen, welches sein größerer Vorgänger zu rasch und prunkend, mehr zu den Zwecken seiner eigenen Phantasie, als für die Dauer, aufgethürmt hatte!

Nach 30, höchstens 40 Jahren, erneuern sich alle handelnde Hauptpersonen auf dem großen Welttheater; sie übernehmen ihre Rollen mit anderen Anlagen, Neigungen und Kräften, anderen Kenntnissen und Handlungsweisen, als ihre Vorgänger, um wie diese, auf dem einzig möglichen Wege, durch Erfahrung, zur Besinnung und Klugheit zu gelangen. Der große Haufe geht daneben seinen einfachen, maschinenmäßigen Schneckenweg, und bevölkert die Erde mit neuen Zeugungen, die immer wieder den unerfahrnen Nacken unter das Joch beugen und am Rande des Grabes zu spät inne werden, daß man sie um Bildung und Genuß, um Kraft und Leben, um alle Zwecke des Daseins mit leeren Versprechungen betrog. Wie war es bei so bewandten Umständen möglich, daß man sich je im großen Gange der Staatsbegebenheiten etwas anders als Unbestand und Glückswechsel versprechen konnte? Auf der einen Seite die heftigsten Begierden und Leidenschaften, die unter tausenderlei Gestalten immer neu, und immer mit neuer Gewalt hervorbrechen; und auf der andern das leidende Werkzeug, das ihnen zu Gebote steht, und jede Befriedigung möglich macht! Ich berühre hier die geheime Werkstätte eines Verhängnisses, das aller Berechnung spottet, einer höhern Instanz der Weltregierung, welche durch Menschen Menschenwerk zerrüttet, und den unvorhergesehenen, unwiderstehlichen Widersacher gegen den berauschten Günstling Fortunens heraufzuzaubern weiß; die Werkstätte, wo Alexander's früher Tod in Babylon, wo Cäsar's Ermordung, als er kaum zu herrschen angefangen, und tausend ähnliche Bolzen des schnellen Schicksals geschmiedet wurden; die Werkstätte, aus wel-

r ein Gott von Brotteig hervorging und sich über Jupiter's trümmerten Altären erhöhete; wo sichs von fern her bereitete, ß Luther's Reformation bestehen konnte gegen die vereinigten äfte des Papstthums, daß Oestreichs und Burgunds Waffen eitern mußten an helvetischer Freiheit, daß die Unabhängigkeit Niederländer eine Frucht hundertjähriger Kriege ward, daß nerika sich aus den Händen des brittischen Uebermuthes wand!

In der That, wenn wir nicht den trostlosesten Fatalismus nehmen wollen, mit welchem alle Erörterungen über Zweck, estimmung und Sittlichkeit aufhören müssen, so dürfen wir ht zweifeln, daß die Wirkungen blinder, vernunftloser Kräfte Plane des Ganzen abgewogen, und dergestalt hinein verwebt d, daß ihre Mißtöne sich im allgemeinen Zusammenklange lieren. Zu allen Zeiten, unter allen Zonen, in allen Köpfen die Vernunft wesentlich eine und dieselbe; die nach ihren ewig rechten Gesetzen abgemessenen Handlungen stören nie den Frie- n des Weltalls, und scheinen den Handelnden als einen in Geheimnisse des Schicksals Eingeweihten auszuzeichnen. Zwie- icht und Streit sind das Werk anmaßender Begierden und idenschaften; das Menschengeschlecht ist nur durch seine eigene eschränktheit vor ihrer zerstörenden Wirkung gesichert; sie selbst lten einander das Gleichgewicht, zu einem Zwecke, den der iwissende Mitwirker nicht ahnet, indem er blos seine persön- he Absicht zu erzielen glaubt.

Wir wollen es der speculativen Philosophie zu erforschen erlassen, warum die Sinnlichkeit fast durchgehends über die ernunft ein solches Uebergewicht behalten mußte, daß die freie Wirksamkeit dieser letztern dadurch fast unmerklich wird und die Weltregierung das Ansehen eines Chaos gewinnt, dessen Ele- ente sich nicht so bald organisiren, als sie auch schon eine ächtiger wirkende Anziehung wieder trennt: eines Chaos, wo ntstehung und Zerstörung der Gestalten in immerwährendem Wechsel vor unseren Augen schweben. Wir wollen hier nicht ntersuchen, womit so viele tausend Millionen Menschen es ver- uldet haben, daß eine traurige Knechtschaft ihnen die Ent- ckelung ihrer Vervollkommnungsfähigkeit fast gänzlich versagte, id welche Entschädigung ihnen dafür geworden sei oder noch erden könne. Allein, wenn die einzige Gattung von Wesen, elche zur moralischen Freiheit geeigenschaftet ist, bisher nur in ßerst wenigen ihrer Glieder, auf eine meistens unvollkommene

Art, dieses Vorrecht hat genießen können; oder, daß ich mich eines ziemlich passenden Gleichnisses bediene, wenn unter vielen Millionen Raupen kaum Eine dazu gelangt, ihre Verwandlung zu vollbringen, in Schmetterlingsgestalt auf leichten Schwingen die Aetherbahnen zu durchirren und ungefesselt des Daseins und des Weltalls froh zu werden: kann es, darf es dann einen Menschen verdrießen, daß sich irgendwo eine Wahrscheinlichkeit zeigt, wie künftighin die Beispiele dieser herrlichen Entwickelung häufiger werden könnten?

Die Vergangenheit beweiset hier nichts für die Bedingnisse der Zukunft; es könnte dargethan werden, daß die sittliche Vervollkommnung des Menschen der plastischen und zeugenden Natur völlig gleichgültig sei, daß ihre Sorge sich lediglich auf sein thierisches Wohlsein, wie bei allen andern Geschöpfen erstrecke, und daß dieser Zweck bei den vergangenen Zeugungen allein erreicht worden sei; so wäre damit noch nichts für den Erweis geleistet, daß fernerhin dieselbe Vernachlässigung der Geisteskräfte fortdauern müsse. Im Gegentheil, schwerer kann sich Niemand am Menschengeschlechte versündigen, als indem er jenen Raupenstand, jene fortwährende thierische Erniedrigung, worin alle seine höheren Anlagen unbenutzt und unentwickelt bleiben, absichtlich zu verlängern sucht, zumal nachdem der Vorwand, auf diese Art das dauerhafte Glück der gesammten Gattung zu sichern, als arger Trug oder nie zu realisirende Täuschung erkannt worden ist.

Endlich, mein Freund, scheint die Zeit gekommen zu sein, wo jenes lügenhafte Bild des Glücks, das so lange am Ziele der menschlichen Laufbahn stand, von seinem Fußgestelle gestürzt, und der echte Wegweiser des Lebens, Menschenwürde, an seine Stelle gesetzt werden soll. Des Schmerzes und des Vergnügens fähig, gebildet zu leiden und sich zu freuen, lasse der Mensch die Sorge seines Glücks der Natur, die allen Geschöpfen das Maß des Genusses nach ihrer Dauer und ihren Verrichtungen bestimmt. Der Gebrauch der Geistesgaben, womit der Mensch ausschließend ausgestattet worden ist, bleibt ihm allein anheimgestellt; weise und tugendhaft zu werden, ist eines Jeden eigenes Werk, eines Jeden eigene Pflicht. Auf sich selbst zu wirken, ist der Zweck des so reichbegabten Wesens, nicht in träger Ruhe die Pfunde zu vergraben, wovon es die Zinsen seinem Urheber und Gläubiger darbringen sollte. Jene eingebil-

dete Kunst uns zu beglücken, womit man das Herrscherrecht beschönigen will, war nie etwas anders als Verstümmelung. Man machte den Menschen ärmer, als ihn die Natur geschaffen hatte; man raubte ihm seine Empfänglichkeit, man suchte ihn fühllos, unempfindlich, gleichgültig zu machen, die Summe seiner Bedürfnisse zu verkleinern und die Heftigkeit seiner Triebe abzustumpfen. Die weisen Führer der Völker, nebst ihren Günstlingen, strebten gleichwol nicht für ihre eigene Person nach diesem gepriesenen Glücke; vielmehr vervielfältigten sie die Arten ihres Genusses und machten es zum Hauptgeschäft ihres Lebens, in sich selbst neue Reizbarkeit, neuen Sinn, neue Bedürfnisse zu schaffen. Wolan, ihr Fürsten und Priester! wir gönnen euch euern Genuß; aber wir sprechen euch zugleich los von einer Pflicht, die alle eure Kräfte übersteigt. Anstatt uns Glück zu verheißen, laßt es eure alleinige Sorge sein, die Hindernisse wegzuräumen, die der freien Entwickelung unserer Kräfte entgegenstehen; öffnet uns die Bahn, und wir wandeln sie, ohne Hülfe eures Treibersteckens, an das Ziel der sittlichen Bildung; denn seht! wir empfangen Freude und Leid, unsere wahren Erzieher, aus der Mutterhand der Natur! —

Pariſiſche Umriſſe.

Friedens-Präliminarien.

I.

Paris den 1. des Wintermonds (Brumaire) im 2. Jahre der Republik.

Die Hauptſtadt Frankreichs war ſeit langer Zeit die hohe Schule der Menſchenkenntniß. Mehr als jemals iſt ſie es jetzt, und es bedarf nur eines ſehr kurzen Aufenthalts und eines flüchtigen Blickes, um hier inne zu werden, was man ander-

*) Anmerkung des Einſenders. Sie werden hier einen andern Pariſer Correſpondenten auftreten laſſen, der freilich die gegenwärtige Lage der Sachen in Frankreich mit ſeiner eigenen Brille betrachtet. Er iſt der Revolution, wie man ſehen wird, auf keine Weiſe abgeneigt, wiewol er ſie aus einem ganz beſondern Geſichtspunkt in Schutz zu nehmen ſcheint. Ein eigentlicher Jakobiner iſt er indeß nicht; denn dieſe Eingeweihten erlauben es ſich nicht, aus der Schule zu ſchwatzen, und unſer Skizzenmacher ſcheint über allen Zunftzwang völlig hinaus zu ſein, und die Dinge ſo ziemlich bei ihren Namen nennen zu wollen. Seine Parteilichkeit — leider! möchte man wol endlich auf den Gedanken geführt werden, daß Unparteilichkeit in dem jetzigen Zeitpunkte und unter den jetzigen, Entſcheidung erheiſchenden Umſtänden, weder exiſtirt, noch möglich, noch ſelbſt erlaubt iſt — ſeine Parteilichkeit werden Ihre Leſer wol von ſelbſt gewahr werden, ohne daß wir jedesmal daran zu erinnern brauchten. Uebrigens aber hat es mir geſchienen, als ob es theils der Abwechſelung wegen, theils um die Leſer in ihrer richterlichen Eigenſchaft bei dem groſſen Weltprozeſſe vollſtändig zu inſtruiren, unmöglich ſchaden könne, auf dieſe *Art et alteram partem* gebührend vernommen zu haben.

wärts in Jahrzehenden kaum ergrübelt, und nicht nur den Geiſt der Gegenwart, ſondern auch die Zeichen der Zukunft zu enträthſeln.

In der neuen Republik iſt Paris, was Rom einſt in dem Univerſalreiche war: das ungeheure Haupt, von welchem ſich alle Bewegungen durch die Provinzen fortpflanzen, und wo alle Gegenwirkungen zuſammen fließen. London, mit einer weit größern Volksmenge, die, im Vergleich mit der Bevölkerung Englands, ſich gegen Paris wie ſieben zu eins verhält, hat nicht den zehnten Theil der Wichtigkeit und des Einfluſſes auf das Land.

Die moraliſche Herrſchaft von Paris über die benachbarten Departemente, zum Beiſpiel, wird durch die Revolutionsarmee recht anſchaulich, die geſtern ausgezogen iſt, um für die Verproviantirung der Hauptſtadt zu ſorgen; denn daß in der öffentlichen Meinung die größte Stärke dieſes Heeres beſteht, wird Niemand bezweifeln wollen, der es nur 6000 ſtark geſehen hat.

Die öffentliche Meinung aber, und ihre Einflüſſe, ſind Dinge, wovon man vor der jetzigen Revolution keinen richtigen, wenigſtens keinen vollſtändigen, Begriff gehabt haben mag. Ich leſe zuweilen in den jenſeitigen Darſtellungen von dem, was bei uns vorgeht, die Worte: Zwang, Gewaltthätigkeit, Tyrannei; ich finde Vergleichungen mit der vorigen monarchiſchen Regierung, die gegen unſere jetzige noch golden geprieſen wird. Das mag hingehen; denn wer wird einem aufgebrachten Gegner geradeweg die Principien läugnen? und dies wäre doch das Geringſte, womit unſer einer ehrenhalber anfangen müßte. Aber ich begreife nicht, wie ſo mancher treuherzige Royaliſt bei einer kaltblütigen Unterſuchung an das: duo dum faciunt idem, non est idem, nicht gedacht zu haben ſcheint, ob es gleich der erſte Punkt iſt, worauf ſich etwas, das einer Hoffnung zum Auswege aus dem Labyrinth ähnlich ſähe, fein ſäuberlich erbauen ließe.

Geſetzt, es hätte ſeine Richtigkeit, daß auch uns, im Ganzen genommen, die jetzige Lage unſerer Angelegenheiten gerade ſo ſchwarz und gelbgrün vorkäme, wie ſie ein hypochondriſcher Schriftſteller anſehen mag, wenn er ſich an einer vornehmen Tafel den Magen verdorben hat; glauben Sie in Ernſt, daß wir darum den coaliſirten Mächten die Thore unſerer Feſtungen aufriegeln würden? Ich verſichere Sie, es wäre gerade das Gegentheil; wir riegelten nur deſto feſter zu. Das iſt nun eine Wirkung der öffentlichen Meinung, die allgemein genug bekannt

iſt, um unſeren philoſophirenden Gegnern, wenn auch ſonſt kü-nen, zu denken zu geben.

Hier haben ſie gleich noch eine. Die Revolution hat alle Dämme durchbrochen, alle Schranken übertreten, die ihr viele der beſten Köpfe hier und drüben bei Ihnen, in ihren Syſtemen vorgeſchrieben hatten. Zuerſt ſchwellte ſie über den engen Kreis, den ihr Mounier wohlmeinend anweiſen wollte. C'est une tête de bronze, coulée dans un moule anglais, ſagten wir, weil er ſo hartnäckig an ſeiner Nachahmung der engliſchen Conſtitution hangen blieb; und damit war ihm das Urtheil geſprochen. Manche, auch gemäßigte Staatsmänner, gingen in ihrer Nachgibigkeit ſchon weiter, und glaubten noch an die Möglichkeit einer guten Verfaſſung außerhalb jenes Bezirks. Als aber auch ihre Herkulsſäulen, trotz der ſtolzen Inſchrift: non plus ultra, von dem brauſenden Orkan umgeſtürzt lagen, da verkündigte ihre beleidigte Eitelkeit ſchon das jüngſte Gericht. Andere harrten länger aus; aber ſeitdem ihr letzter Ableiter, den ſie im Föderalſyſtem gefunden zu haben glaubten, durch einen Blitzſtrahl vom Berge zerſchmettert worden iſt, kommen auch ſie mit der babyloniſchen Hure ſchon aufgetreten. Die öffentliche Meinung iſt alle dieſe Stufen hinan geſtiegen, und auf jeder höheren hat ſie den Irrthum erkannt, den die Täuſchung des falſchen Horizonts verurſachte. Jetzt bleibt ſie bei der allgemeinſten aller Beſtimmungen ſtehen: einer Beſtimmung, die freilich den Hafen ſo lieblich nicht vormalt, wo das Staatsſchiff wohlgemuth einlaufen und abtakeln ſoll, wobei es ſich aber doch mit jener myſtiſchen Loſung aus den neuen Ritterzeiten eines geheimen Ordens: in silentio et spe fortitudo mea, auf offnem Meer, und ſelbſt mit etwas beſchädigten Maſten und Segeln, noch ganz bequem einherſchwimmen läßt.

Die Revolution iſt — vorausgeſetzt, daß Sie nach unſerer generaliſirten Definition lüſtern ſind — iſt die Revolution. Ihnen dünkt das wol zu einfach? oder es ſcheint wol gar ins Platte zu fallen? Einen Augenblick Geduld! Lange genug haben wir uns geſträubt, das Kind bei ſeinem rechten Namen zu nennen; aber wer kann für Gewalt? Daß ſich Alles Kopf über Kopf unter wälzt, iſt ein vollgültiger Beweis, daß der Name der Sache entſpricht; und wer mag wiſſen, ob mit dieſer Bewegung nicht die Exegetik eines deutſchen Schriftſtellers noch künftig gerettet werden kann, der von dem großen Worte be-

ruptet hat, daß es eigentlicher auf die Wiederbringung, als auf
e Zerſtörung aller Dinge gemünzt ſein ſoll!

Die öffentliche Meinung iſt alſo bei uns in Abſicht auf
e Natur der Revolution jetzt ſo weit im Klaren, daß man es
ir Wahnſinn halten würde, ihr Einhalt thun oder Grenzpfähle
ecken zu wollen. Eine Naturerſcheinung, die zu ſelten iſt, als
aß wir ihre eigenthümlichen Geſetze kennen ſollten, läßt ſich
icht nach Vernunftregeln einſchränken und beſtimmen, ſondern
uß ihren freien Lauf behalten. Etwas ganz Anderes, ganz
von Unabhängiges iſt es aber, daß diejenigen, die von dieſem
Strudel ergriffen ſind, ihr eigenes Betragen, nach wie vor, ver-
unftgemäß einzurichten ſuchen. Daß die Erde um die Sonne
eiſet und den Mond mit ſich fort reißt, das hindert ihn ja
icht, ſich ſtets um die Erde zu drehen. — Ich ſah einſt die
Pferde einer Landkutſche reißaus nehmen, und den Kutſcher vom
Bocke fallen. Einige Straßenjungen ſtellten ſich an den Weg,
nd ſchimpften auf die Paſſagiere. Einer von dieſen ſprang
us dem Wagen, und ſtürzte den Hals ab; die übrigen waren
lüger: ſie blieben ſitzen, und dachten, wir wollen warten, bis
er Koller vorüber iſt *).

Seitdem man bei uns die Revolution als eine neue un-
ufhaltſame Schwungkraft anzuſehen gelernt hat, haben ſich auch
iele von ihren Gegnern wieder mit ihr ausgeſöhnt. Und mei-
en ſie nicht, daß es immer noch beſſer iſt, ihr nachzulaufen
nd ſie einzuholen, als mit gewiſſen Halbweiſen, die ihr voran-
efen und ſie zuerſt in Bewegung brachten, plötzlich ſtille zu
ehen und ſich zu ärgern, daß ſie, wie eine Schneelavine, mit
eſchleunigter Geſchwindigkeit dahinſtürzend an Maſſe gewinnt,
nd jeden Widerſtand auf ihrem Wege vernichtet? Das neulich
laſſene Decret des National-Convents, daß die Regierung in
rankreich bis zum Frieden revolutionär bleiben ſoll, iſt der ei-
entlichſte Ausdruck der öffentlichen Meinung, daß die Revolution
ch ſo lange fortwälzen müſſe, bis ihre bewegende Kraft ganz
ufgewendet ſein wird.

---

*) Daß die Gleichniſſe hinken, hätte man nie bemerkt, wenn man
icht verſucht hätte, ſie gehen zu machen; das heißt, wenn man ſie nicht
us ihrer natürlichen Lage geriſſen und durch fortgeſetztes Allegoriſiren
ire wahre Beſtimmung, als blos erläuternde Bilder zu dienen, vereitelt
ätte. Kein Menſch hat das Recht, mit einem Gleichniſſe ſo widerſinnig
mzugehen, und ich darf hier wol das meinige in Schutz nehmen.

Dieſe bewegende Kraft iſt allerdings nichts rein Intellektuelles, nichts rein Vernünftiges; ſie iſt die rohe Kraft der Menge. In ſo fern, wie Vernunft ein vom Menſchen unzertrennliches Prädicat iſt, in ſo fern hat ſie freilich auf die Revolution ihren Einfluß, wirkt mit in ihre Bewegung, und beſtimmt zum Theil ihre Richtung; aber präponderiren kann ſie nicht, und wenn — wie wir doch nicht in Abrede ſein wollen? — die Revolution einmal im Rathe der Götter beſchloſſen war, durfte ſie es auch nicht, weil ihre Präponderanz an und für ſich nur die Revolution hemmen, nie ſie treiben und vollbringen kann. Ich würde ſie die echte vim inertiae nennen, wenn ich es mit einem Phyſiker zu thun hätte; denn einmal überwunden von der Stoßkraft, dürfte dennoch in ihr ſelbſt der Grund jener langen Dauer liegen, womit die Revolutionsbewegung ſo manchen unerfahrnen Beobachter in Erſtaunen ſetzte.

Als Necker dieſes große, nicht zu berechnende Mobil der Volkskraft anregte, wußte er nicht, was er that. Die erſten Anfänge der Bewegung waren aber wegen des Umfanges, der Maſſe und des Gewichtes ſo unmerklich, daß Klügere als er, ſich täuſchten, und dieſe ungeheure Triebfeder umſpannen zu können, ſich vermaßen. Allein wie bald entwand ſie ſich aus ihren ohnmächtigen Händen! — Es entſtand ein chaotiſches Ringen der Elemente; es erfolgten die heftigſten Convulſionen, die furchtbarſten Erſchütterungen. Kleinere gegenſtrebende Bewegungen wurden von den größeren, allgemeineren verſchlungen; ſo gab es denn eine gleichartige Bewegung, oder mit andern Worten: der Wille des Volkes hat ſeine höchſte Beweglichkeit erlangt, und die große Lichtmaſſe der Vernunft, die immer noch vorhanden iſt, wirft ihre Strahlen in der von ihm verſtatteten Richtung.

Ich weiß nicht, ob ich mich deutlicher hätte faſſen können, um ihnen von der jetzigen Beſchaffenheit der öffentlichen Meinung einige Begriffe zu machen. Einem oder dem andern würde es vielleicht mehr ſagen, wenn ich mich mathematiſch ſo ausdrückte: Unſere öffentliche Meinung iſt das Produkt der Empfänglichkeit des Volks, vermehrt mit dem Aggregat aller bisherigen Revolutionsbewegungen. Wer einen anſchaulichen Begriff davon hat, oder auch nur aus der Geſchichte und Anthropologie weiß, wie beweglich und empfänglich die franzöſiſche Nation iſt; und wer dann berechnet, in welchem Grade die Ereigniſſe der vier letzten Jahre dieſe Reizbarkeit erhöhen und das

Theilnehmen an den öffentlichen Angelegenheiten ſchärfen muß-
en: dem wird es ſchwerlich entgehen, daß die Macht einer auf
ieſe moraliſche Beſchaffenheit geimpften öffentlichen Meinung
Wunder thun kann.

Sie werden es nunmehr ſo ungereimt nicht finden, daß
ch vorhin an das duo dum faciunt idem etc. erinnert habe.
Die Erſcheinungen unter dem Joche des Deſpotismus können
enen, die ſich während einer republikaniſchen Revolution ereig-
nen, ſehr ähnlich ſehen, und die letzteren ſogar einen Anſtrich
on Fühlloſigkeit und Grauſamkeit haben, den man dort wol
inter einer ſanfteren Larve zu verbergen weiß; doch ſind ſie
chon um deswillen himmelweit verſchieden, weil ſie durch ganz
erſchiedenartige Kräfte bewirkt werden, und von der öffentlichen
Meinung ſelbſt einen ganz verſchiedenen Stempel erhalten. Eine
Ungerechtigkeit verliert ihr Empörendes, ihr Gewaltthätiges, ihr
Willkürliches, wenn die öffentliche Volksmeinung, die als Schieds-
ichterin unumſchränkt in letzter Inſtanz entſcheidet, dem Geſetze
er Nothwendigkeit huldigt, das jene Handlung oder Verordnung
der Maßregel hervorrief.

Dieſer Vortheil iſt weſentlicher, als Sie es vielleicht mit vie-
en Antigallicanern geglaubt haben mögen, und erſetzt uns ſo
nanche Unvollkommenheit der Revolutionsregierung, daß man
ieſe nie richtig beurtheilen wird, bis man ihm nicht volle Ge-
echtigkeit hat widerfahren laſſen. Der National-Convent herrſcht
ediglich durch die Opinion, bald, indem er ſich ihr bequemt,
ald, indem er durch ſeine Berathſchlagungen und ſeine unge-
eure Thätigkeit auf ſie zurückwirkt und ſie beſtimmt. So we-
ig wünſchenswerth unſer Zuſtand in Abſicht auf die Regierung
mmerhin genannt und geſchildert werden mag, ſo irrt man
och bei Ihnen gar zu ſehr, wenn man von ihrer heterokliten
Beſchaffenheit auf ihre Zerſtörbarkeit ſchließt; denn was ihr
Dauer und Stärke verſpricht, iſt ja gerade dieſe durch das Ganze
etzt unwiderſtehlich herrſchende Einheit des Volkswillens, verbun-
en mit der Repräſentantenvernunft. Setzen Sie dieſe letztere ſo
ief herab, wie es Ihnen gut dünkt; dennoch bleibt noch immer
in ſolcher Lichtherd übrig, daß, ſobald nur jener Einklang mit
em allgemeinen Wollen vorhanden iſt, nichts dem politiſchen
Rieſen widerſtehen kann. Warum verhält es ſich beim Deſpo-
ismus anders? Die Auflöſung liegt am Tage. Die Einheit
ehlt; Vernunft und Wille ſind beide nur im Kopfe des Herr-

ſchers und ſeiner Räthe; das Volk iſt eine lebloſe Maſſe, ein todter Körper, der blos mechaniſchen Antrieben gehorcht; jene geiſtigen Kräfte durchſtrömen und verbinden ihn nicht mit ſich ſelbſt zu einem lebendigen Ganzen. Beider Zweck und Streben ſind gänzlich verſchieden. Freilich gibt es noch ein Mittel, die Trägheit, oder die Kraft des Widerſtandes im Volke zu überwinden; aber das Beiſpiel Frankreichs haben wir zu deutlich vor Augen. Wehe dem deutſchen Necker, der ſie dort entbindet und in Bewegung ſetzt!

Ich wollte Ihnen mehr ſchreiben: denn wie Manches habe ich nicht auf dieſem Herzen, das die große Nothwendigkeit fühlt, welche gerade im jetzigen Zeitpunkte „Männer in jedem Staate fordert, die über die Vorurtheile der Völkerſchaft hinweg wären und genau wüßten, wo Patriotismus Tugend zu ſein aufhört*)." — Doch fürs erſte ſei dies genug zur Probe, genug, um Sie den Geſichtspunkt beurtheilen zu laſſen, zu dem der Aufenthalt in Paris ſo leicht hinführen kann.

2.

Paris, den 15. Wintermonds, im 2. Jahre der R.

Sie wiſſen, ſo gut wie ich, mein Lieber, daß wenn man dem franzöſiſchen Leichtſinne Zeit läßt und das Stündlein des Ernſtes und der Beſonnenheit abwarten kann, Niemand gegen Andre, und zumal gegen Fremde, billiger iſt, und ihnen lieber Gerechtigkeit widerfahren läßt, als der Franzoſe. Dieſer Zug in unſrem Nationalcharakter hat ſich nicht geändert; ich möchte vielmehr ſagen, man iſt in der Billigkeit des Urtheils fortgeſchritten, ſo wenig der allgemeine Krieg dieſe Denkungsart zu begünſtigen ſcheint. Die Phraſeologie unſrer Tribünen und Zeitungsblätter muß Sie hierüber nicht irre machen; ſie iſt bloßer Kurialſtyl, und gehört zur neuern Diplomatie. So lange wir von unſren Feinden keine andre Benennung als die von Schurken, Spitzbuben, Böſewichtern, Gotteslängnern und Königsmördern erhalten können; ſo lange ſchallt es gräßlich aus unſrem Revier

*) Leſſing. (In Ernſt und Falk. Zweites Geſpräch. Sämmtliche Schriften, Th. VII. S. 262.)

mit Tyrannen, Räubern, Ungeheuern, Sclaven, Banditen und Viehmenſchen zurück. Vernünftige Leute, deren es, wills Gott! viele auf beiden Seiten gibt, wiſſen, was von dieſem Feldgeſchrei zu halten iſt, und führen den Krieg nur in der Abſicht, zum Frieden zu gelangen. In Ernſt hat wol noch Niemand, der bei geſundem Verſtande war, mit Schimpf- und Ekelnamen etwas zu beweiſen geglaubt; und wem wollte man endlich auch auf dieſe Art beweiſen? Ich weiß nicht, was größer wäre, der Eigendünkel auf der einen, oder die Selbſtverläugnung auf der andern Seite, wenn ſo gelehrt und ſo gelernt werden könnte. Wenn es einmal zwiſchen zwei großen Mächten ſo weit gekommen iſt, daß ſie mit Kanonenkugeln und Kartätſchen argumentiren, dann wird wahrlich eine Handvoll ungeſchliffener Redensarten den Kampf nicht entſcheiden.

Zwiſchen dem politiſchen Schimpfen diesſeits und jenſeits bemerke ich aber einen ſehr wichtigen Unterſchied. Bei uns iſt es eine Art Expletive oder Lückenbüßer, oder auch etwas, das genialiſch aus der Fülle des Herzens ſich hervordrängt, es gehört jetzt faſt auf die Weiſe, wie unſre unartigen, aber ganz unſchädlichen Flüche, oder wie die allzu geläufigen Gewohnheitsworte f. und b., in unſre Sprache. Bei Euch aber hat es etwas Geſuchtes, Gefliſſentliches, Erbittertes! und weit entfernt das Bürgerrecht in Euren Volksdialekten erhalten zu haben, findet man es nur in Euren Büchern oder höchſtens im Munde Eurer Bramarbaſſe. Bei uns fließt es unmittelbar aus der öffentlichen Meinung, und iſt ihre eigentliche Stimme; bei Euch möchte man, umgekehrt, eine öffentliche Meinung damit heraufzaubern und auf dieſelbe wirken.

Da liegt es eben, mein guter Antigallikaner; bei Ihnen gibt es noch keine öffentliche Meinung, und es kann keine geben, wenn das Volk nicht zugleich losgelaſſen wird. Es dort loslaſſen, dieſe ungemeſſene, unberechnete Kraft auch in Deutſchland in Bewegung ſetzen: das könnte jetzt nur der Feind des Menſchengeſchlechtes wünſchen. Wir haben uns für unſre ganze Gattung aufgeopfert, oder, was gleich gilt, aufopfern laſſen. Wenigſtens komme unſer Kampf, unſer übermenſchliches Ringen, unſer wahres Märtyrerthum, den übrigen Nationen Europens zu Gute! Eure Weiſen und Gelehrten haben gut deklamiren, ſich ereifern und uns beweiſen, daß wir es hätten beſſer machen ſollen. Ei, ihr lieben Herren! wir konnten es eben nicht

beſſer. Nun dann hätten wir es nicht anfangen ſollen. Freilich wol! aber auch das hat nicht von uns abgehangen. Wenn Don Quixotte die Galeerenſclaven auf freien Fuß ſtellt, und zum Lohn von ihnen zerbläuet und geplündert wird; wer hat die meiſte Schuld, der ſchwärmende Ritter oder die verwahrloſeten Menſchen? Doch ich dächte, wir thäten hier am beſten, Niemand zu richten und zu verdammen. Die Menſchen erſcheinen in ihren Handlungen, wie ſie ſind; jeder thut, was er nicht laſſen kann, und trägt die unausbleibliche Folge. Wenn ein Thron ſtürzt, und zwar ſo leicht und ohne Anſtrengung, wie es bei uns der Fall geweſen iſt, ſo iſt es doch wol augenſcheinlich, daß alle ſeine Stützen und Untergeſtelle ſchon morſch geweſen ſind! Nun bedurfte es nur jenes weltbekannten Zuſammenfluſſes von Urſachen, die im Jahre 1787 die unbegreifliche Schwäche und Hülfloſigkeit des franzöſiſchen Hofes vor Aller Augen entblößten, und jede nachherige Kataſtrophe folgt in einer nicht zu unterbrechenden, nicht zu ändernden Verkettung. Fragen Sie, warum die Vorſehung dieſes Mißverhältniß zwiſchen der Unhaltbarkeit einer Regierung, und der Unfähigkeit des Volkes ſich eine neue zu ſchaffen, geduldet, und in dieſen Zeitpunkt die Revolution hat fallen laſſen? — Wer anders kann ihnen antworten, als die unbegreifliche und unergründliche Weisheit der Vorſehung ſelbſt! Ich fühle nicht den Beruf, dieſen Artikel der Theodicee auszuarbeiten, wenn ich gleich für mich überzeugt bin, daß unſre Revolution, als Werk der Vorſehung, in dem erhabenen Plan ihrer Erziehung des Menſchengeſchlechtes gerade am rechten Orte ſteht, und daß Frankreich, nach dem ſchweren Verhängniſſe, das über ihm waltet, ſich dennoch zu einer geläuterten, vernünftigen, wohlthätigen Verfaſſung emporarbeiten wird. „Wer aber dieſe Revolution als eine blos franzöſiſche anſieht," hat Mallet du Pan mit einem echten Sehergeiſte geſagt, „der iſt unfähig ſie zu beurtheilen;" denn ſie iſt die größte, die wichtigſte, die erſtaunenswürdigſte Revolution der ſittlichen Bildung und Entwickelung des ganzen Menſchengeſchlechts.

Je richtiger der Blick iſt, womit die auswärtigen Regenten den gährenden Zuſtand Frankreichs gefaßt und daraus die Nothwendigkeit abgenommen zu haben ſcheinen, gerade jetzt den Völkern auf keine Weiſe Luft zu machen oder den Zügel ſchießen zu laſſen: deſto unzweckmäßiger, ich möchte ſagen widerſinniger, kommt mir das unabläſſige Bemühen ſo vieler Schriftſteller bei

Ihnen vor, einen Geiſt des Haſſes gegen die Franzoſen unter ihren Landsleuten anzufachen und ſie auf eine ſolche Art in ihrer eigenen Kraft und Wirkſamkeit gegen uns zu ſchicken. Ich laſſe das Unſittliche dieſer Aufhetzerei an ſeinen Ort geſtellt; die unbefleckte Tugend, die kein angelegeneres Geſchäft kennt, als unſer Schuld- und Sündenregiſter unaufhörlich abzuleſen, wird vermuthlich in ihrer Caſuiſtik über dieſen Punkt Beruhigung gefunden haben. Allein auch die Erfahrung hat hier mitzuſprechen, und wie hat man es vergeſſen können, daß nichts gewöhnlicher iſt, als Menſchen von einem Extrem zum andern übergehen, eine aufgereizte Leidenſchaft in Unbändigkeit ausarten, und alle Leitung verſchmähen zu ſehen? In der That, wenn es nicht weltkündig wäre, daß unſre gänzliche Vernachläſſigung alles Verkehrs mit dem Auslande unſrem ehemaligen diplomatiſchen Ruf zur unauslöſchlichen Schande gereicht, und wenn man nicht auf dieſe angeerbte Tugendtafel hin, uns jene berüchtigte Propagande, die wir bei einigem Machiavelismus unſtreitig hätten ſtiften müſſen, blos angedichtet hätte: — ſo könnte man leicht auf den Gedanken kommen, daß wir jenen Schwarm von Aufhetzern heimlich beſoldeten, um den Völkern, die bisher geiſtlich todt geblieben ſind, einen lebendigen Odem der Eigenmächtigkeit, des leidenſchaftlichen Wollens und Vollbringens, in die Naſe zu blaſen.

Zum Glücke hat es mit der ganzen Sache keine große Gefahr, und das Mittel, die öffentliche Meinung zu beleben, iſt übel, ja im höchſten Grade ſchlecht, ausgedacht. Die Frage: wie entſteht öffentliche Meinung, und wie erhält ſie ihre Kraft auf den Willen zu wirken? kann uns bald aus dem Traume helfen. Man wird eben ſo leicht beweiſen, daß der Katechismus tugendhaft machen, daß die Proſodie in dithyrambiſche Begeiſterung verſetzen, kurz, daß die Regeln das Genie, und nicht das Genie die Regeln, ſchaffen können, als es uns deutlich und überzeugend darthun, daß die Aeußerungen des freien Willens (öffentliche Meinung) erſcheinen können, ehe der Wille frei iſt. Geſtehen Sie es nur, der Karren ſteckt im Schlamme, und nichts iſt poſſierlicher, als die kannengießernden Heupferde herabſpringen zu ſehen, in der Hoffnung, ihn in Bewegung zu zirpen. Wenn indeß nicht alle Zeitungsnachrichten trügen, ſo regt ſich hier und dort in Deutſchland etwas, daß der zahmen Gelehrigkeit der Nation eben nicht das Wort redet, und die Weis-

heit Eurer Prophetenknaben zu Schanden macht. Ich betheure Ihnen, daß mir dieſe Nachricht keine Freude verurſacht; die Reihe iſt jetzt nicht an Deutſchland, durch eine Revolution erſchüttert zu werden; es hat die Unkoſten der lutheriſchen Reformation getragen, ſo wie Holland und England, jedes zu ſeiner Zeit, den Schritt, den ſie zur ſittlichen und bürgerlichen Freiheit vorwärts thaten, mit einem blutigen Jahrhundert haben erkaufen müſſen. Jetzt gilt es uns, und ich wünſchte ſo herzlich, Ihr möchtet Euch an unſerm Feuer wärmen und nicht verbrennen! Aber ach, durch Schaden klug werden, und am Unglücke Anderer ſich ſpiegeln, iſt nicht Jedermanns Sache!

3,

Paris, den 24. Wintermonds, 2.

Verzeihen Sie mir, mein Freund, daß ich ſie immer wieder von unſerer öffentlichen Meinung unterhalte; allein ſie iſt das Werkzeug der Revolution, und zugleich ihre Seele. Folgen Sie ihr durch alle ihre Verwandlungen, die ſie ſeit ſechs Jahren und darüber, durchgegangen iſt, und ſie werden von dieſer Wahrheit eben ſo wie ich, durchdrungen ſein. Ich ſetze wohlbedächtig ihre erſten Umgeſtaltungen noch in die letzten Zeiten der Monarchie; denn die Größe der Hauptſtadt, die in ihr concentrirte Maſſe von Kenntniſſen, Geſchmack, Witz und Einbildungskraft; das daſelbſt immer ſchärfer ätzende Bedürfniß eines epikureiſch kitzelnden Unterrichts; die Losgebundenheit von Vorurtheilen in den obern, und mehr oder weniger auch in den mittleren und niederen Ständen; die ungezwungene Miſchung in Geſellſchaften; die ſtets gegen den Hof ſtrebende Macht der Parlemente; die durch die Freiwerdung von Amerika, und Frankreichs Antheil daran, in Umlauf gekommenen Ideen von Regierung, Verfaſſung und Republicanismus; die Abhängigkeit der in Uebermaß genießenden Klaſſe von der ihren Begierden dienſtbaren, die ſich dadurch immer mehr emancipirte; das böſe Gewiſſen des Hofes und der Adminiſtration, die einem Staatsbanquerott entgegen ſahen; endlich die dadurch entſtandene Strafloſigkeit der politiſchen Broſchürenſchreiber, die zu Hunderten jetzt die Wunden des Staats ſondirten, und mit grenzenloſer Keckheit und Quackſalberweisheit

ihren Wundbalſam darauf zu ſtreichen ſich erkühnten: — dies alles bahnte der Denkfreiheit und der Willensfreiheit dergeſtalt den Weg, daß ſchon eine geraume Zeit vor der Revolution eine entſchiedene öffentliche Meinung durch ganz Paris, und aus dieſem Mittelpunkt über das ganze Frankreich, beinahe unumſchränkt regierte. Was ich hier in ſo wenige Worte zuſammengepreßt habe, können ſie ausführlicher und bis zum Anſchauen überzeugend, in Arthur Young's vortrefflicher Beſchreibung ſeiner Reiſe durch Frankreich leſen. Von jenem Zeitpunkte an, laſſen ſich die Verwandlungsſtufen ordentlich zählen: die erſte Verſammlung der Notablen; die Weigerung des Parlements, den impôt unique zu regiſtriren; Necker's Eintritt in das Miniſterium; die zweiten Notablen; die Reichsſtände (états generaux); der entſcheidende Schritt des tiers, der ſich zur Nationalverſammlung erklärte; die Eroberung der Baſtille; der 5. und 6. October; die Aufhebung des Adels; die Aſſignate; die Föderation; die Flucht nach Varennes; die neue Verfaſſung der Kleriſei; die Conſtitution von 1791; der 20. Juni, der 10. Auguſt, der 2. September; die Republik; die Eroberungsplane des vorigen Winters; die Hinrichtung Ludwig's XVI.; die Unglücksfälle des Frühlings; der Kampf der beiden Parteien im National-Convent; der Sieg der Bergpartei am 31. Mai; die neuen Finanzoperationen Cambon's, insbeſondere die Zwangsanleihe; die Aushebung von 800,000 Rekruten und 49,000 Pferden; die gänzliche Erdrückung aller Gegenrevolutionsbewegungen; die Brot-Taxe und das Maximum; die neue Zeitrechnung; die Hinrichtung der Königin, des Herzogs von Orleans und der föderaliſtiſchen Deputirten; und endlich noch das merkwürdige Erlöſchen des Katholicismus in der Sitzung vom 17. dieſes Monats.

Man darf als ausgemacht annehmen, daß die öffentliche Meinung in einer jeden dieſer Epochen ſich entſchieden geäußert, und zugleich von den Hauptereigniſſen derſelben einen beſondern Charakter angenommen habe. Von Stufe zu Stufe entwickelte und läuterte ſich die allgemeine Vernunft, und die letzten Schritte ſind nicht die unbedeutendſten geweſen: zum ſichern Beweiſe, daß dieſe Kraft noch im Wachſen iſt und für die Zukunft noch merkwürdige Erſcheinungen verſpricht. Ich weiß, daß mancher Ihrer Landsleute hoch aufſchreien würde, wenn er dieſe Stelle zu leſen bekäme: „der Himmel wolle uns vor einer ſolchen Vernunft bewahren!" Es iſt mir ordentlich, als ob ich es hörte.

Wiſſen Sie mir aber nicht einen Aufſchluß darüber zu geben, wie es doch kommen mag, daß in einem Lande, wo es ſeit dem Anfange dieſes Jahrhunderts die tiefſinnigſten Philoſophen gegeben hat, unter einigen Gelehrten und Schriftſtellern die gevatternhafteſte Anſicht der Dinge noch ſtatt finden kann? Wer möchte für die Revolution eine Lanze brechen, wenn es darauf abgeſehen wäre, die Moralität und Vernunftgemäßheit aller einzelnen Auftritte und Begebenheiten in ritterlichen Schutz zu nehmen? Allein ſoll man deshalb auch den bewundernswürdigen Ideenreichthum, die Menge der erhabenſten Vernunftwahrheiten, die unzähligen Berührungen und Schwingungen des edelſten Menſchenſinnes, kurz das große Schauſpiel des Ringens und Hervordringens einer ſolchen Maſſe von Geiſteskräften, die bei jenen Anläſſen bald empfangen und bald ſich mittheilen, ſchlechterdings verkennen und für Nichts rechnen? Leichter iſt es unſtreitig, einem ganzen Volke, einem Volke von ſo vielen Millionen Köpfen, Verſtand und Tugend geradesweges abzuſprechen, und nun Alles, was dort geſchieht, für Werke der Bosheit und der Finſterniß auf der einen, des Blödſinnes und der Schwäche auf der andern Seite auszuſchreien; leichter, von einer relativen, conventionellen Immoralität der Begebenheiten und Handlungen auf die Ruchloſigkeit der handelnden Perſonen zu ſchließen — als ſich die Mühe zu nehmen, den unermeßlichen, nicht zu berechnenden Antheil, den die unvermeidliche Verkettung der in das Ganze wirkenden Urſachen und Wirkungen auf die Ereigniſſe des Zeitalters hat, von dem was den handelnden Perſonen eigenthümlich iſt, gehörig abzuſondern, dieſen ſodann in ihre ſämmtlichen Verhältniſſe zu folgen, und zuletzt die tröſtliche Ueberzeugung mit nach Hauſe zu nehmen, daß Unvollkommenheit und Irrthum zwar allenthalben der Menſchen Looſe, Unſittlichkeit und Unverſtand aber, zur ſeligſten Beruhigung der Menſchheit, im Durchſchnitt immer nur Reſultate der Unwiſſenheit und Unthätigkeit ſind. Wenn bürgerliche und ſittliche Freiheit, wenn die Ausbildung der Geiſteskräfte, die Läuterung und Veredlung der Gefühle, mit einem Worte, wenn Vervollkommnung das Ziel iſt, nach welchem Nationen ſtreben: mögen ſie dann auch manchen Umweg nehmen, manchmal fallen und wieder ſich aufraffen, und in Augenblicken ſogar auf dem ſteilen Pfade zurückzugleiten ſcheinen; dennoch bürgt ihr Streben ſelbſt ſchon dafür, daß ſie ihren Zweck nicht gänzlich verfehlen können;

jeder Schritt vorwärts iſt ein Sieg über Hinderniſſe, der ſie dem Ziele näher bringt. Wenn der Khan oder der Veſir ſeinen Sultan bekriegt, wenn Pugatſchew in Rußland einen Aufruhr ſtiftet, ſo ſind dieſe Revolutionen, was auch immer ihr Erfolg ſein mag, für das Menſchengeſchlecht unfruchtbar; denn die Abſicht ihrer Urheber iſt blos perſönlicher Eigennutz, und die Beförderung der Humanität kann ihnen nicht einmal Vorwand und Mittel ſein.

Es könnte ſein, daß ich von Ihren Landsleuten auf einmal zu viel verlangt hätte; ich erinnere mich, daß ich ſelbſt davon ausgegangen bin, die Ueberſicht, die ich mir jetzt von unſern Angelegenheiten entworfen habe, meinem Aufenthalt in Paris und der vortheilhaften Lage dieſes Standpunkts zuzuſchreiben. Wie manches mag nicht bei ihnen zuſammen kommen, um die Gegenſtände in einem falſchen Lichte und durch allerlei Media zu zeigen, deren verſchiedene Refraktion ſie verzerren und verunſtalten kann, ehe ſie bis ins Auge gelangen! Wenn dies aber der Fall ſein ſollte, darf man nicht hoffen, daß ihre Mathematiker dieſe Refraktionen berechnen werden, ſobald man ſie damit bekannt gemacht hat? Der Wunſch, ich kann es nicht bergen, liegt meinem Herzen ſehr nahe, daß, indem wir uns verſtändigen, ein reiner Gewinn für Deutſchland, oder warum nicht lieber gleich für das ganze Menſchengeſchlecht, durch die richtigere Beurtheilung und die darnach unausbleibliche Benutzung unſerer Revolution erwachſen möge. Bliebe nur dieſe Ausſicht mit einiger Wahrſcheinlichkeit verbunden, ſo wollt' ich mir gern in der erſten Hitze des Argumentirens ein: Paule, du raſeſt! zurufen laſſen, und getroſt erwarten, daß meine Gründe doch nachwirken müßten. Sehr traurig aber wäre die Gewißheit, die mir auf der andern Seite werden könnte, daß der Fehler an den Augen Ihrer Beobachter läge. Leider! ſpricht das Evangelium wol von der Finſterniß, die daraus entſteht, wenn das Auge ein Schalk iſt; aber wie dieſe Krankheit zu curiren ſei, davon wird nichts erwähnt, und es ſteht daher zu vermuthen, daß für dieſen Fall ſogar die in einer andern Stelle vorkommende kräftige Augenſalbe, aus Speichel und Koth, nichts helfen würde.

Die Rieſenſchritte unſerer öffentlichen Meinung werden, dünkt mich, dann erſt merkwürdig, wenn man ſich der Ueberzeugung nicht länger erwehren kann, daß ſie auf den Umſturz des in unſerm Zeitalter mehr als jemals herrſchenden Geiſtes

gerichtet ſind. Dieſer Richtung waren ſich weder die erſten Urheber unſerer Revolution, noch diejenigen, die ſeitdem als Hauptfiguren auftraten, deutlich bewußt; jetzt liegt ſie indeſſen ſo klar am Tage, daß man kaum mehr an die Revolution Hand anlegen kann, ohne ſie zur Abſicht zu haben; und mir beweiſet ſie augenſcheinlich die höhere Einwirkung, die bei den Schickſalen unſerer Gattung mit im Spiele gedacht werden muß, wenn wir nicht auf dem Ocean der Teleologie den Compaß verlieren, uns einem blinden Ungefähr gänzlich Preis geben, und zugleich alle Begriffe von Recht und Wahrheit, von Güte und Größe für bloße Hirngeſpinnſte und Spiele der Einbildungskraft halten wollen. Ich will Ihre Neugier keinen Augenblick über die Natur und den Namen dieſes Geiſtes ſchmachten laſſen; es iſt der allvermögende Egoismus, der bis zum Widerſinn und zur Unvernunft gehegte und gepflegte Trieb der Selbſterhaltung, der um des Lebens willen vergeſſen macht, warum man lebt.

Mit jedem Tage wird das Anſchauen klarer in meiner Seele, daß ohne unſre Revolution vor jener immer gewaltiger um ſich greifenden Selbſtſucht keine Rettung mehr zu hoffen war. Die Beweiſe von ihrer Exiſtenz und dem unbegrenzten Umfange ihres Wirkens können ſie mir füglich erlaſſen; es bedarf nur eines prüfenden Blickes auf die Geſchichte des Jahrhunderts, ſo ſteht ſie da in ihrer Ungeheuersgröße, und rechtfertigt die Klagen aller unſrer Moraliſten über die Kleinheit ihrer Zeitgenoſſen. Das vervielfältigte Bedürfniß der Sinne und der Eitelkeit verſchlingt die ganze phyſiſche und moraliſche Thatkraft des Menſchen, und läßt der edleren Eigenliebe, die ſich im Andern ſucht und erkennt, keinen Raum. Wo fände man Gedankengröße, Schwung der Gefühle, begeiſternden Schönheitsſinn? wo Selbſtverläugnung, Aufopferung, Unabhängigkeit des Geiſtes? Mit haben, gewinnen, beſitzen, genießen, ſchließt der Ideenkreis eine Kette um den Menſchen, die ihn an Staub und Erde feſſelt *). — Und nun das Mittel alle dieſe Todesbande

*) Ich muß hier mich ſelbſt unterbrechen, um mir nicht zu widerſprechen zu ſcheinen. Es kam mir ungerecht vor, daß man unſre Namen in Bauſch und Bogen für verderbt hat erklären wollen, und hier mache ich einem ganzen Zeitalter, in Vergleich mit andern, denſelben Vorwurf; ja, wenn man ſehr in mich dränge, könnte man mich wol gar zu dem Geſtändniſſe bringen, daß jene traurige, vereinzelnde Denkart in Frankreich *vielleicht* die größten, oder wenigſtens die empörendſten, Fortſchritte ge-

zu löſen, jene lebendigmachende hingegen wieder anzuknüpfen? Es iſt allerdings ſo heftig, als der Zuſtand des Menſchengeſchlechtes verzweifelt war; allein von ſeiner Wirkſamkeit macht man ſich keinen richtigen Begriff, bis man nicht alles in der Nähe geſehen hat. Wie die öffentliche Meinung den Umſturz der Autoritäten und Stände vorbereitet, wie ſie durch denſelben alles Anſehen der Perſon vernichtet habe, brauche ich ihnen nicht zu erzählen; die letzte große Wirkung dieſer Art hat ſogar die geſpannteſte Erwartung überraſcht, und eine Klaſſe, deren Vorurtheile ſonſt unheilbar ſcheinen, zur Selbſterkenntniß und Selbſtverläugnung gebracht. Der ſanfte Tod des Prieſterthums und ſeiner Hierarchie in Frankreich iſt der redendſte Beweis von der Macht der öffentlichen Meinung. Man hat es gar nicht nöthig gehabt, durch ein Dekret die Pflege des Altars vom Staate zu trennen; der Aberglaube hatte ſo wenig Nahrung, daß er von ſelbſt, wie ein verglommenes Licht, ausgegangen iſt. Die Wunder des 17. dieſes Monats werden noch kotholiſche Heiden bekehren, und, was die Reformation in Deutſchland bisher nicht hatte bewirken können, das echte, anſpruchloſe Chriſtenthum des Herzens und des Geiſtes, ohne alle Ceremonie, ohne alle Meiſterſchaft, ohne Dogmen und Gedächtnißkram, ohne Heilige und Legenden, ohne Schwärmerei und Intoleranz, als eine praktiſche Moralphiloſophie mit den Palmen einer frohen Ahnung, wird anfangen aufzukeimen. — „Unglaube und Atheiſterei!" hör' ich mir entgegenrufen. Auch dieſe Erſcheinung will ich nicht läugnen, da ſie von der mangelhaften Einſicht und Beurtheilung, von der Gewalt der Umſtände, und ich möchte faſt hinzuſetzen von der Erſcheinung des Guten, unzertrennlich ſind.

---

macht habe. — Wie denn nun? Bin ich wirklich mit mir ſelbſt in Widerſpruch? Keinesweges. Die Meinung, die ich beſtreite, hält die Verderbtheit für die bittre Frucht der Revolution; ich hingegen glaube, daß eine allgemein gewordene ſelbſtſüchtige Stimmung die Urſache der Revolution iſt, und nur durch ſie geheilt werden kann. Die Revolution hat vollkommen alle Zeichen einer heftigen Krankheit, wodurch die Natur den Körper eines fremdartigen oder verdorbenen Stoffs entledigt, der, in zu großer Menge abgeſchieden, erſt allgemeines Stocken, und hernach eben ſo allgemeine Auflöſung verurſacht. Dies iſt in der That mehr als ein Vergleich; es iſt Aehnlichkeit, Verwandtſchaft, Uebereinſtimmung der materiellen mit der moraliſchen Natur, und des einzelnen Menſchen mit der Geſellſchaft.

Wo wächst das Unkraut üppiger, als auf gegrabenem Erdreich? Allein es hieße doch ein gar zu schlechtes Zutrauen zu der Wahrheit haben, wenn man befürchten sollte, daß sie allein sich selbst gelassen, unter dem Schilde der Freiheit nicht gedeihen könne.

Ich komme zur letzten und mächtigsten Wirkung der Revolution und der ihr inwohnenden Kraft der öffentlichen Meinung. Sie hat der Habsucht, der Gewinnsucht, dem Geize, mit einem Worte, der ärgsten Knechtschaft, zu welcher der Mensch hinabsinken konnte, der Abhängigkeit von lebloſen Dingen, einen tödtlichen Streich versetzt. Die Finanzoperationen des National-Convents zweckten schrittweise dahin ab. Indem man den Wechsel- und Aktienhandel verbot; indem man eine Zwangsanleihe ansetzte, die den Capitalisten und Rentirer traf; indem man alle Staatsschulden in ein Buch einschreiben ließ; indem man die Ausfuhr aller Waaren, die zu den Bedürfnissen des Lebens gerechnet werden, untersagte; indem man endlich die Handwerker requirirte, daß sie für den Staat arbeiten, und die junge Mannschaft des ganzen Landes, daß sie ihren Herd verlassen und die Grenzen decken sollte: lehrte man die ganze Nation Aufopferungen machen, die dem Eigenthum einen Theil seines eingebildeten übermäßigen Werthes benahmen. Die Vorstellung, die sich dem Gemüth des Bürgers allgemein vergegenwärtigte, daß die Noth Aller von jedem Einzelnen die Beisteuer seiner Habe, seiner Kräfte, seines Blutes sogar verlange, machte ihn gewissermaßen schon von allen diesen Gegenständen los. Die kriegführenden Mächte aber dürfte es befremden, daß nichts so kräftig zu dieser moralischen Emancipation beigetragen hat, als die Maßregeln, wodurch sie uns den meisten Abbruch zu thun glaubten. Der Verlust unsers auswärtigen Handels, die abgeschnittene Zufuhr von Lebensmitteln, die daraus erfolgte Brot- und Waarentaxirung und die strenge Bestrafung derer, die sich des Aufkaufs schuldig machen: was haben sie anders als Geringachtung des todten, unbrauchbaren und sogar gefährlichen Reichthums auf der einen, und Mäßigkeit, genauere Haushaltung, Einschränkung, Entsagungen aller Art auf der andern Seite, zuwege gebracht? Die Einfalt in den Sitten; die Verbannung alles Luxus, sogar der silbernen Löffel von den Tafeln; die auf das blos Unentbehrliche und Unscheinbare zurückgeführte Kleidertracht; die enthusiastische Liebe zur Gleichheit, der jede Auszeichnung einen Verdacht einflößt: — alle diese durch den Drang der Um-

ſtände hervorgebrachten und von der öffentlichen Meinung geheiligten, ſtillſchweigenden Uebereinkünfte haben vollends gegen Geld und Gut und Eigenthum aller Art einen Grad von Gleichgültigkeit erzeugt, der, ohne eine ausdrückliche Verordnung, die Menſchen auch in Abſicht der Glücksgüter für den Augenblick wenigſtens näher rückt, und ihren Geiſt von den äußern Dingen unabhängiger macht, als man es ſich im Auslande vorſtellen kann. Gewiß, den Reichthum unbrauchbar zu machen, war das bewährteſte Mittel, ihn verachten zu lehren. Es iſt beinahe buchſtäblich wahr, daß Brot und Eiſen noch unſre einzigen Bedürfniſſe ſind; und daraus folgt, wenn nicht die Weisheit aller Jahrhunderte trügt, daß wir ſo gut als unüberwindlich ſein müſſen.

Was die öffentliche Meinung noch nicht erzwingen konnte, das ergänzt überall, wo es noch nöthig iſt, die Revolutionsarmee: ein Corps, das in verſchiedenen Theilen der Republik zuſammenberufen wird, um den ſaumſeligen oder auch noch ſelbſtſüchtigen Gutsbeſitzer, den reichen Pächter, den in die Scheuren ſammelnden Landmann zur Ablieferuug ſeines Ueberfluſſes in die Stadtmagazine anzutreiben. Dieſe Armee, deren Detaſchements von keiner großen Stärke ſind, entlehnt im Grunde, wie ich Ihnen ſchon geſagt habe, von der Entſchiedenheit der öffentlichen Meinung ihren Nachdruck. Es ſcheint Menſchen zu geben, die ſich lieber die Täuſchung des Zwanges machen, als freiwillig zu den Bedürfniſſen ihrer Mitbürger beitragen wollen: eine Erſcheinung, die bei der übergroßen Liebe zum Eigenthum nicht befremdend iſt. Die moraliſche Wirkung bleibt indeß eben dieſelbe, wenn ſie gleich um etwas verſpätet wird: man tröſtet ſich endlich, wenn man ſieht, daß es dem Nachbar um nichts beſſer ergeht, daß man nothdürftig zu leben hat, und daß Niemand des Ueberfluſſes froh werden kann. Was anfänglich Ergebung in die Nothwendigkeit iſt, wird durch fortgeſetztes Nachdenken endlich zur Anerkennung der Geſellſchaftspflicht, der Billigkeit gegen den nothleidenden Mitbürger; und auf dieſe Weiſe wird endlich der härteſte Boden weich genug, um die ſüßen Früchte der Humanität: Aufopferungen, Mittheilung, Nächſtenliebe und Vaterlandsliebe, zu tragen.

Die erſten Schritte ſind jederzeit die ſchwerſten; ſie waren es auch in dieſem Falle. Man hielt es beinahe für unmöglich, das Agiotage zu tödten; die Strenge der Geſetze und das all-

gemeine Gefühl der Nation, das ſich gegen den Eigennutz der Kaufleute empörte, brachten gleichwol die Aſſignate bald wieder in Kredit. Jetzt blieben aber noch die vorigen ungeheuren Preiſe; der Verkäufer gewann nur um ſo viel mehr. So entſtand die Nothwendigkeit der Waarentaxirung. Das Geſetz war anfänglich unvollſtändig abgefaßt; man hatte weder dem großen noch dem kleinen Verkäufer einen billigen Gewinn ausgeworfen: und dennoch bewirkte die Allgewalt der Opinion, daß ſelbſt in Paris keine vollkommene Stockung des Handels entſtand. — Jede vorhergehende Maßregel verbreitete ein neues Licht über den Zuſtand der Nation; und je mehr ſie ſich über ihr eigenes Intereſſe unterrichtet, je mehr ſie die Ideen ſimplificirt und in den gehörigen Zuſammenhang bringt: deſto leichter und ſchneller folgt ſie der Impulſion, welche ſie von ihrem Haupte, dem National-Convent, erhält. Jetzt, da der Begriff gehörig entwickelt iſt, daß die Stärke der Republik in den Aufopferungen der einzelnen Bürger beſteht, jetzt darf man Alles von den Franken erwarten, was die Bedrängniſſe und Bedürfniſſe der Zeit noch verlangen können.

Die unermüdete und beiſpielloſe Thätigkeit des National-Convents war Anfangs nothwendig, um dieſe Nationalkraft zu wecken und in Schwung zu bringen. Gegenwärtig bedarf er ſie, um das Zutrauen der Nation, durch die zweckmäßige Anwendung der in ihm ſelbſt unſtreitig in hohem Grade vorhandenen Talente, Kenntniſſe und Reſſourcen aller Art beizubehalten. Es wäre wol der Mühe werth, wenn auch nur flüchtig, doch in einigem Detail, die wiſſenſchaftlichen Arbeiten des Convents durchzugehen, um das wichtige Reſultat überzeugend darzuſtellen, daß die Entwickelung der Verſtandeskräfte mit der Revolution Schritt gehalten hat, wenn auch die jetzige Verſammlung mit der conſtituirenden im Punkt des Genies und der geſchmackvollen Talente ſich nicht meſſen kann. Allein jene Arbeitſamkeit, jene Lichtmaſſe von Vernunft, jene nie ſich verläugnende Energie im Augenblick der Gefahr, jenes vor Aller Augen aufgeſtellte Beiſpiel der Selbſtverläugnung — erhoben ſie nicht auch den National-Convent auf eine Höhe der Unumſchränktheit, wo ſie nur die öffentliche Meinung erhalten kann? Ohne Auszeichnung, ohne irgend etwas Aeußeres, das die Sinne beſticht, ohne Vorzug, und ſelbſt ohne Autorität außer ihrem Verſammlungsſaale, ohne prätorianiſche Wache, endlich noch des Vorrechts der Un-

verletzbarkeit beraubt, herrſchen die Repräſentanten des Volkes durch die öffentliche Meinung ohne Widerrede über 24 Millionen Menſchen. Nie befolgte man ihre Dekrete mit unbedingterem Gehorſam, nie war der Name des National-Convents ſo die allgemeine Loſung des Beifalls, des Zutrauens und des republikaniſchen Stolzes.

4.

Paris, den 1. des Eismonds, (Frimaire) 2.

Ich kann es mir nicht verſagen, m. Fr., Ihnen in dieſen langen Winterabenden eine Geſpenſtergeſchichte zu erzählen. Hören Sie mir einige Augenblicke zu. Einer von meinen Jugendfreunden, der in H*** ſtudierte, reiſte auf dem Poſtwagen nach Berlin, und war, wie es bei dem langweiligen Fuhrwerk und im Sande leicht möglich iſt, ſanft eingeſchlafen. Als er wieder erwachte, war es finſtre Nacht; allein er ſah ganz deutlich eine lange Rieſengeſtalt neben dem Wagen her gehen. Sie war durchaus leuchtend, und verbreitete einen matten Schein um ſich her. Von Zeit zu Zeit ſchien ſie ſich in andre Formen zu verwandeln; bald ſchwebte ſie einige Schritte weit voran, bald trat ſie drohend näher, als wollte ſie einſteigen und neben den Paſſagieren Platz nehmen. Mein Freund — er war ein Mediciner — wußte nicht, was er von der Sache denken ſollte. Die Herren von der Facultät pflegen ſich bekanntermaßen an die handgreifliche, ſichtbare Natur zu halten und vor dem Reiche der Geiſter keinen Reſpekt zu haben; in den anatomiſchen Heften ſeines Profeſſors ſtand auch keine Sylbe von dem zarten Lichtkörper, Evestrum genannt, der nach dem Tode übrig bleibt und des immateriellen Geiſtes Hülle werden kann, wie davon weiland Herr Cruſius, ingleichen mancher hochwürdige Schüler des erleuchteten Rosicrucius, des Breitern nachzuleſen ſind. Inzwiſchen machte ihn die Erſcheinung doch ein wenig irre; er rieb ſich etlichemal die Augen, und ſah nur immer deutlicher und gewiſſer den furchtbaren Schatten einherſchreiten, der vielleicht gar um ſeines Unglaubens willen nichts Gutes mit ihm im Sinne hatte. Dieſer Gedanke that Wunder, der junge Mann hatte Muth, und faßte auf der Stelle den Entſchluß, dem Feinde

zuvorzukommen; oder — daß ich seiner Vernunft nicht Unrecht thue — er schämte sich der ersten Anwandlung eines unphilosophischen Zweifels, und wollte durch ein entscheidendes Experiment das Gespenst auf die Probe stellen und sich selbst bestrafen. Im Augenblick war sein Degen, den er zwischen den Füßen hielt, aus der Scheide; und als der leuchtende Bewohner der Unterwelt wieder in den Wagen guckte, führte unser Held einen mächtigen Hieb, der ohne Widerstand mitten durch den Lichtkörper, wie Diomedes Schwert durch einen Olympier, oder Bonnet's Scheere durch einen Polypen, fuhr, und, außer einem leisen Knistern, weiter keine Wirkung nach sich zog. Trotziger als je, wandelte der schaurige Drache neben dem Wagen; und wer weiß, wohin es mit dem Unglauben meines neuen Celsus gekommen wäre, hätte er nicht von ungefähr einen Lichtfunken an seiner Klinge kleben sehen. Er griff zu — und siehe da! es war ein Johanniswürmchen, ein kleiner Leuchtkäfer, einer aus einem gedrängten Schwarm von vielen Myriaden, die in einer schwülen Nacht, wie Mücken an der Abendsonne, ihr lustiges Wesen trieben.

„So endigen sich die Mährchen alle!" werden Sie sagen, und ein wenig schmollen, daß ich nichts Besseres zu erzählen wußte. Haben Sie noch immer freundliche Nachsicht, und hören Sie auch den Commentar oder die Nutzanwendung; — denn, frei gestanden, blos um dieser willen steht das Geschichtchen da. Ich möchte Sie nämlich gern bestechen, mich noch einmal über den Gegenstand anzuhören, von dem ich Ihnen bereits so Manches vorgeplaudert habe; Ihrem Verlangen nach Details und Thatsachen möcht' ich noch eine kleine Frist abgewinnen. Was hätten Sie auch davon, mein Gespenst so frühzeitig niederzusäbeln und sich und Andern die Illusion zu stören? Zu der Mikrologie, die sich mit den einzelnen Käferchen beschäftigt, bleibt es immer noch Zeit genug. Erst lassen Sie uns die Gattung als ein Ganzes betrachten; wahrhaftig, ein Ganzes, das dem Philosophen sein Concept verrückt, und wären seine Elemente nur Ameisen, verdiente doch schon als solches einige Aufmerksamkeit. Nun aber gar dieses, wovon ich Sie bisher unterhielt, das nicht blos von einem gemeinschaftlichen Geiste getrieben wird, sondern sich desselben auch bewußt ist! Aendert das nichts an der Sache? Ist die Erscheinung, die ich vor Ihnen heraufgezaubert habe, nur noch ein bloßes Ding der

Einbildungskraft, nur ein Inſektenſchwarm, dem die Furcht oder er Aberglaube, Einheit und Seele verleiht? Gewiß, m. Fr., Sie können es nicht in Abrede ſein, daß der Geiſt der bürgerchen Geſellſchaft ein wahrer Geiſt genannt zu werden verdient; enn er iſt ja der Vereinigungspunkt aller der Intelligenzen, us denen die Geſellſchaft beſteht.

Was von der Geſellſchaft im ruhigen Zuſtande gilt, das ilt auch noch von der Revolution; ſie hat ihren eigenthümlichen ich bewußten Geiſt, und ich halte es, Scherz bei Seite, mit rer Beobachtung im Ganzen und Großen. Bewußtſein iſt nſere erſte und letzte Kunſt, worin wir täglich Fortſchritte maen können, ohne ſie vollſtändig zu erlernen, oder ganz zu erhöpfen. Auch der gährende Staat ſcheint nur allmälig zur rkenntniß ſeiner Kräfte, und ſpäter noch, ſeiner Beſtimmung, u gelangen; allein am Thermometer der öffentlichen Meinung laube ich wahrzunehmen, daß dieſes moraliſche Rückwirken auf ich ſelbſt bei dem unſrigen bereits einen kleinen Anfang genomnen hat. Alles in der Natur iſt verwebt und verbunden, und er Einfluß der Staaten auf einander gehört zu den Wirkungen ie auch gröberen Sinnen bemerkbar ſind. Es gab einen Auenblick in unſerer Revolution, wo das Bewußtſein dieſer ausärtigen Verhältniſſe ſich ungefähr auf eben die Art wie bei indern äußerte, die Alles, was ſie gewahr werden, entweder in en Mund ſtecken, oder zerzauſen wollen. Die Wehrloſigkeit nſrer Nachbaren machte das Spiel für ſie gefährlich; und wenn nir irgend etwas ihre künftige Ruhe bei unſerer fortdauernden ährung verſpricht, ſo iſt es das Außerordentliche im Gange er Begebenheiten, welches ſie, beinahe gänzlich ohne ihr Zuhun, gerettet hat.

Durch dieſe Rettung hat unſere Selbſterkenntniß einen großen Schritt vorwärts gethan. Sie iſt freilich noch nicht auf dem Punkte, o ich ſie wünſche; noch iſt zu viel Muthwille, und ein gewiſſer gendlicher Uebermuth in dem Gefühl unſerer Kräfte; noch iſt ie Ueberzeugung, daß zwar Einer für den Andern, aber nicht lle für Einen vorhanden ſind, in der Anwendung auf das Verältniß der Staaten, nicht allgemein. Indeß bringen uns die Ereigniſſe eines jeden Tages dieſer Reife näher, und was ſie jetzt noch zu erzögern ſcheint, ſind vielleicht eben ſo unrichtige Vorſtellungen von iner andern Seite, die mit unausführbaren Projekten in Verbinung ſtehen. Dahin rechne ich, zum Beiſpiel, die Wiederherſtel-

ung der alten monarchischen Regierungsform, oder auch die Usurpation eines Protektors, oder desgleichen.

Mein Leuchtkäfergespenst muß mir hier gleich noch einmal Dienste leisten. Die merkwürdige Erscheinung unserer Revolution hat mit ihm auch diese Aehnlichkeit, daß ihre einzelnen Bestandtheile beinahe völlig gleichartig sind, und sich vor einander weder durch disproportionirliche Größe, noch anderweite Ueberlegenheit auszeichnen. Die Menschen, mit andern Worten, die man in unserer Revolution vorzüglich wirken sieht, ragen nicht wie Halbgötter in ihrer Kraft über ihre Mitbürger hervor, und unter ihnen wird man keinen gewahr, vor dessen höherem Genius die Seelen der Andern sich neigten. Man möchte daher zweifeln, ob die Revolution mehr für die Menschen, als die Menschen für die Revolution gemacht sind? Beides trifft vermuthlich zusammen. Das Princip der Gleichheit hätte nicht leicht ein so entschiedenes Uebergewicht erhalten, wenn eine auffallende, anerkannte Ungleichheit unter den Menschen ihm entgegengewirkt hätte; und gerade solche homogene Menschen kommen hernach mit diesem Princip am weitsten *).

Es ist wahr, in Revolutionszeiten wird den Principien öfters durch willkürliche Ausdehnung Gewalt angethan; auch bei uns hat man — wiewol ich hier eine fremde Einwirkung in Verdacht habe — unter dem Vorwande der Gleichheit vom Ackergesetze gesprochen, alles Eigenthum aufheben, durch Herab-

*) Ich muß hier der gewöhnlichen, und oft absichtlichen Mißdeutung dieses Princips erwähnen. — „Alle Menschen wären gleich? Wie absurd! Sind sie nicht groß und klein, schwarz und weiß, stark und schwach, klug und dumm? u. s. f. und sind nicht körperliche und geistige Eigenschaften überall in ungleichem Maße vertheilt?" — Richtig; aber auf Erhaltung und die dazu erforderlichen Mittel ist doch eines Jeden Anspruch vor der Natur, die ihm das Dasein schenkte, von gleicher Gültigkeit. Außer dieser natürlichen Gleichheit, die er mit allen Erdenwesen gemein hat, ist Jeder als vernünftiges, der Vervollkommnung fähiges Wesen sich selbst sein eigner Zweck, er mag begabt und ausgestattet sein, wie er will; diese unveräußerliche moralische Gleichheit, unveräußerlich, weil Niemand, wo es auf Ausbildung ankommt, des Andern Stelle vertreten kann, stellt über ihre Rechte die Gesellschaft eben zum Hüter. — Ich nehme übrigens die so genannten Tafeln der Menschheitsrechte nicht in Schutz; und ob ich mich gleich des Ausdrucks: Rechte, noch der Gewohnheit halber bediene, so scheint mir doch Godwin richtig zu behaupten, daß das moralische Wesen nur Pflichten hat. S. Enquiry concerning political justice, p. 112.

würdigung aller Geiſtesvorzüge eine wilde Barbarei herbeiführen, und ihre natürliche Folge, das Recht des Stärkern, wogegen wir eben kämpfen, wieder geltend machen wollen. Der Umweg mochte ſo übel nicht ausgedacht ſein; indeſſen gährten dieſe Excentricitäten hier und dort nur einen Augenblick: im nächſten vertilgte ſie der allgemeine Umſchwung der Revolutionskräfte, und ſtellte die Vernunft ſiegreich wieder her. Sie mußte wol in allen Gemüthern ſchon rege und über gewiſſe Hauptwahrheiten ins Reine ſein, um ſo, wie es jetzt geſchieht, gleich bei ihrer Erſcheinung die Huldigung des ganzen Volkes zu erhalten.

Aus dieſer Anregung der Verſtandeskräfte, die wir der demokratiſchen Regierungsform verdanken, und aus der vorhin erwähnten Gleichartigkeit der jetzigen Generation folgt mit der höchſten Wahrſcheinlichkeit die Sicherheit und Dauer der Republik. Die Grundſätze der republikaniſchen Freiheit haben bei uns überall deſto tiefere Wurzel geſchlagen, je mehr ſie ſimplificirt worden ſind, und ſich daher von jeder Faſſungskraft aneignen laſſen. In Frankreich wachen wenigſtens 500,000 Menſchen über die Geſinnungen eines jeden Bürgers und die Anmaßungen eines jeden öffentlichen Beamten. Wer wäre jetzt ſo kühn, ſein Haupt über die Menge zu heben? Wer wagte es, auch nur Demuth zu heucheln und es tiefer als die Anderen zu beugen?

Die übrigen Wirkungen des Revolutionsgeiſtes kommen noch hinzu, um den Raub der oberſten Gewalt ſo gut als unmöglich zu machen. Alle Oberherrſchaft hat man nicht blos haſſen, ſondern auch verachten gelernt; alle Götzen liegen im Staube; alle Vorurtheile ſind zertrümmert; der Reichthum hat ſeine Reize, die Beſtechung ihre Kraft verloren; die öffentliche Meinung verurtheilt, noch ſchneller als das Revolutionstribunal, jeden Volksverräther; vor Beiden gilt, wie unzählige Beiſpiele lehren, kein Anſehen der Perſon, und die freiwillige Aufopferung iſt an der Tagesordnung. Hundert Dolche würden den neuen Cromwell durchbohren, ehe er als Protektor geſchlafen, — was ſage ich? — ehe er ſich ſelbſt noch recht ſeinen Ehrgeiz geſtanden hätte!

„Es daure die Republik, und unſer Name mag vergehen!" Dies iſt die oft wiederholte Loſung unſerer Volksvertreter. In Danton's Munde lautete ſie einſt noch ſchwärmeriſcher: que la patrie soit sauvée, et que mon nom soit flétri! Man lacht und ſpottet in Deutſchland über dieſe Rednerfloskeln, dieſe De-

klamationen, dieſes Wortgepränge, wie man es nennt, hinter dem ſich oft ein fühlloſes Herz und ein ſchaler Kopf verbirgt. Ich gebe Ihnen willig zu, daß die Uebertreibung in Worten, daß eine gewiſſe hohle Begeiſterung im Sprechen, daß der Kitzel, ſich peroriren zu hören, zum franzöſiſchen Nationalcharakter gerechnet werden müſſe, und ich ſtreite Ihnen keine einzige der üblen Folgen ab, die tauſendfältig aus dieſer geräuſchvollen, geſchwätzigen Lebhaftigkeit und Reizbarkeit erwachſen. Wenn ich aber auch noch obendrein geſtehen ſollte, daß bei uns der Weg zum Herzen mehrentheils durch den Kopf geht, (eine vollgültige Urſache, warum faſt Alles bei uns auf dem halben Wege dahin ſtecken bleibt): ſo fordere ich deſto zuverſichtlicher von Ihnen die Anerkennung der davon unzertrennlichen Wahrheit, daß der Kopf eines Franzoſen außerordentlich thätig, für Ideen empfänglich und mit ihrer Verarbeitung ſehr beſchäftigt iſt. Bisher waren es, leider! Frivolitäten, womit unſere Landsleute, zur großen Zufriedenheit ihrer Herren, ihr Poſſenſpiel trieben; es tanzte und pfiff beſtändig im Hirn eines Franzoſen, wie in ſeinen äußern Organen. Jetzt kamen aber ernſthafte wichtige Vernunftwahrheiten in Umlauf; die Umſtände gaben ihnen Nachdruck und Intereſſe; uns ging ſo manches neue Licht auf; wir nahmen das neue Thema und die neuen Ideen begierig hin, und fingen an, raſcher als je unſerer Einbildungs- und Denkkraft auf dieſem Felde freien Lauf zu laſſen. O mein Freund, huldigen Sie mit mir der Wahrheit; bekennen Sie, daß nichts ſo kräftig auf den Willen wirkt, als die einmal erkannte Wahrheit. Jenes video meliora, proboque; deteriora sequor, iſt in der That nur die Entſchuldigung eines Schwachkopfes; denn was der Verſtand ſtark und feſt ergriffen hat, dem muß das Herz folgen. Hier trete nun die Erfahrung auf und gebe Zeugniß. Haben wir ſeit dem Anfange der Revolution blos geſchwatzt, oder nicht auch gethan?

Ich begegne dem Einwurf, „ob denn die Sprecher auch immer die Handelnden waren?“ In einzelnen Fällen mag es ſich ſo zuſammengefunden haben; allein im Ganzen, wenn beides getrennt war, ſo thut es nichts zur Sache. Iſt die Wirkung für die Revolution, für die Republik, nicht dieſelbe? Daß man es noch immer nicht begreifen kann oder nicht begreifen will, wie unabhängig bei uns das Ganze vom Einzelnen iſt! Ihre Politiker, Ihre Philoſophen ſuchen immer noch die Repu-

lik und die Revolution in dieſem oder jenem Kopfe. Laſſen Sie ſich dieſe Grille vertreiben; ſie iſt bei uns de l'ancien régime, und völlig aus der Mode. Befragen Sie einmal einen unſerer Republikaner, ob das Heil ſeiner Republik an Robespierre's, an Danton's, an Pache's, Hebert's, oder irgend eines andern Patrioten Leben hängt? Er wird ihnen antworten, daß er von keines Menſchen Namen etwas weiß, wo von dem Volk und Staate die Rede iſt. So verſchwinden die einzelnen Käferchen vor dem Auge des Beobachters; ihr Licht gilt nur in der Maſſe, wo es ſich mit 24 Millionen multiplicirt. Was liegt uns daran, ob dieſer nur ſprechen, jener nur handeln kann? Wenn dort die Vernunft hier den Arm in Bewegung ſetzt, ſo iſt der Endzweck des Staats erfüllt.

„Wird aber der Arm ſolchergeſtalt nicht öfter den Privatleidenſchaften, als dem gemeinen Beſten dienen?" — Mir iſt bei dieſer und ähnlichen Fragen immer ſo zu Muthe, als fragte man, ob die Franzoſen wirklich auch lauter Engel ſind. In der That, das ſind ſie ſo wenig, als lauter Teufel. Die große Aufgabe der Staatskunſt iſt die gehörige Einſchränkung der Leidenſchaften und ihre Unterwerfung unter das Geſetz der Vernunft. Jeder einzelne Menſch reift zuerſt zur phyſiſchen Vollkommenheit, zur Erfüllung des Zweckes ſeines phyſiſchen Lebens, und ſpät entwickeln ſich in ihm die Früchte des Nachdenkens und der Erfahrung. Der Bürger ſoll daher von ſeiner Verbindung mit ſeines Gleichen über den bloßen Naturmenſchen den Vortheil genießen, daß eine Macht, die mit ſeinen Trieben nichts zu ſchaffen hat, eine Macht, deren einzige Grundkräfte Vernunft und Gerechtigkeit ſind, für die Entwickelung ſeiner ſittlichen Anlagen ſorgt, und ſie mit der phyſiſchen Bildung Schritt halten läßt. Wem der Staat etwas anderes iſt, als dieſe für die ſittliche Vervollkommnung waltende Macht, der darf mich nicht nach der Tugend und Sittlichkeit meiner Landsleute fragen; wer hingegen mit mir hierüber einverſtanden iſt, wird der von dem erſten Ringen eines Volkes, das ſeine Vernunft frei haben will, um ſich jene zur ſittlichen Vervollkommnung führende Verfaſſung zu ſchaffen, ſchon die Wirkung verlangen, die erſt die Frucht einer ſolchen Verfaſſung ſein kann?

Allerdings mußten heftige Leidenſchaften bei der Revolution mit einander in Kampf gerathen, und ihrem Zwecke bald günſtig, bald hinderlich ſein. Wenn man aber fragt, ob ſie die

Revolution lediglich den Leidenſchaften dieſes oder jenes Ehrgeizigen, dieſer oder jener Partei gefröhnt habe oder noch fröhnen werde? ſo muß ich nach der Geringfügigkeit und Gleichheit der einzelnen Perſonen im Verhältniß zur Größe des Staats, nach der Kleinigkeit ihrer Leidenſchaften ſelbſt, nach der redlichen Vaterlandsliebe, die wenigſtens eine große Menge der Einwohner Frankreichs beſeelt, nach der Richtung der Revolution und dem Gange, den ſie nun einmal genommen hat, nach der allgemeinen Aufklärung des Jahrhunderts, und den in unſrer Volksmaſſe verbreiteten geläuterten Grundbegriffen, kurz, nach der Vernunft, die von der öffentlichen Meinung, wenn nicht immer rein empfangen, doch immer rein verlangt wird — nach dieſem allen muß ich ſchließen, daß alle die feindſeligen Leidenſchaften, die bei dem Umſturze verjährter Zwangsformen legionenweis hervorbrechen, ſich beſtändig in Tugend und Weisheit ſo tief verhüllen müſſen, daß die Verkleidung ihnen das Gehen erſchwert, und ihre Befriedigung dem großen Zwecke der Revolution ſtets untergeordnet bleibt.

Ich will hier nur das auffallendſte Beiſpiel, den vollkommenen Sieg der Bergpartei, erwähnen. Wenn ſie in dieſem Augenblicke das Ruder führen, bringt nicht jeder Tag die Ueberzeugung unläugbar mit ſich, daß ſie es als Diener, nicht als Gebieter des Staats thun? Der Geiſt der Revolution, den ſie ſelbſt heraufgerufen haben, erzwingt von ihnen Tugenden und Opfer, woran einige von ihnen vielleicht bei dem Eintritt in dieſe Laufbahn nicht gedacht haben mögen. Sie regieren; aber ſie ſtehen unter der wachſamſten Aufſicht, und die heiligſte Verwaltung des Volksintereſſe ganz allein kann ihnen die Stütze der öffentlichen Meinung ſichern. Sie haben ihre Rache befriedigt; aber der Staat iſt einer tödtlichen Spaltung entgangen. Sie wenden Tauſende von Millionen für Staatsbedürfniſſe auf; aber ſie haben den Reichthum verächtlich gemacht, und müſſen Muſter der Selbſtverläugnung und der republikaniſchen Sitteneinfalt ſein. Wenn ſie, wie es dem Menſchen ſo natürlich iſt, ihren Zweck vor ſeiner Erreichung für ganz etwas anders hielten, als die Erfahrung hernach es auswies; ſo müſſen ſie jetzt inne werden, daß die kleinſte Anmaßung den Strom der öffentlichen Meinung gegen ſie richtet und ihnen ſelbſt das Schickſal ihrer Gegner bereitet. — Wer zieht nun von ihrem Ehrgeiz den Gewinn?

Leicht könnten alſo die ehernen Geſetze der Zeit und Noth-
endigkeit jenen vorhin erwähnten Ausruf, bei dem man ſich
wa nur dachte: es iſt doch ſchön und groß geſagt! zum Prin-
p der Handlungen derer machen, die ihn zuerſt auf der Red-
erbühne erſchallen ließen. Sobald wir aber erkennen müſſen,
aß die Vorſehung durch die Revolution ganz andre Zwecke, als
ie Befriedigung der Leidenſchaften einer Handvoll Ehrgeiziger,
reichen will, — und dies iſt augenſcheinlich, indem die Revo-
ution von dieſen einzelnen Perſonen unabhängig iſt —: ſo bald
ewinnt auch dieſe große, und in mancher Rückſicht beiſpielloſe
Begebenheit in ihren allgemeinen Verhältniſſen eine ſo überwie-
ende Wichtigkeit, und ihr Totaleindruck wird ſo koloſſaliſch, daß
h mich nie genug wundern kann, wenn Menſchen mit geſun-
en Augen nach dem Vergrößerungsglaſe greifen, um in der At-
oſphäre dieſes Kometen Sonnenſtäubchen tanzen zu ſehen.

„Wer iſt nun aber dieſer Geiſt des ſtürmenden Frankreichs?
iſt es am Ende ein guter Geiſt oder ein feindſeliger Dämon?
n Meteor, das blendend durch die Lüfte fährt, zerplatzt und
eine Spur ſeines Daſeins hinterläßt, oder ein kräftiger Hauch
es Lebens, der in den Abgrund der Zeiten hinabſteigt, und die
ommenden Generationen zu einer noch nie gekannten Entwicke-
ung vorbereitet?“ — O, mein Lieber! wie kann ich Ihnen
ntworten? Fragen Sie Ihre Weiſen und Schriftgelehrten, ob
nes halsſtarrige Volk, das wüthend über ſich und ſeine Kinder
as Blut des Gerechten herabrief, nicht vor den Augen des
Menſchengeſchlechts, ein Denkmal ſeiner Verblendung, unheilbar
urch Jahrtauſende, in der Welt hat umherirren müſſen! Und
lsdann fragen Sie Ihr Herz: was wird das Loos eines Vol-
es ſein, das allen Gräueln der innerlichen Zerrüttung und allen
Schwertern Europens muthig entgegenkämpft, und bei jedem
euen Kummer, voll der edelſten Selbſtverläugnung, aus allen
Städten und Dörfern, in den rührenden Troſtgedanken aus-
richt: „Es kommt unſern Kindern und Kindeskindern zu Gu-
e!“ — Doch ich will Ihnen ſagen, was ich ſehe. Ein helles
icht ſpielt um ſeine Locken; vom Blute der Erſchlagenen trieft
in Schwert. Zürnend, wie der Fernetreffer Apoll, blickt er
ber ſeines Landes Grenzen, und ich vernehme deutlich die Don-
erworte: discite justitiam moniti!

5.

Paris, im Eismond, 2.

Es gab eine Zeit, wo man ſich in Deutſchland mit einer Art von Siegwarts-Empfindſamkeit über die Harmloſigkeit unſerer Revolution hoch erfreute; Alles ſchien ſo gelaſſen, ſo friedlich abzulaufen, daß man Frankreich für das glückliche Schlaraffenland hielt, wo einem die — Freiheit? von ſelbſt in den Wurf käme. Ein Paar Köpfe auf Piken geſpießt, ließ man uns hingehen; ja, man verzieh uns ſogar die Aufknüpfung des armen Schluckers Favras, wodurch einer vornehmeren Kehle*) geſchont wurde. Als nun gar unſre Verfaſſung von 1791 zu Stande kam: wer hätte da noch an der Wiederkehr des goldenen Zeitalters gezweifelt? Dieſe utopiſchen Träume mußten bei der Wendung, die hernach die Sachen nahmen, eine höchſt nachtheilige Wirkung thun; man ließ es uns entgelten, daß man ſich in ſeinen Hoffnungen ſo verrechnet hatte. Als am 10. Auguſt die Abſetzung des Königs Blut koſtete, da kündigten uns Eure Revolutionsfreunde ſchon Hut und Weide auf; und bald verglichen ſie unſre unſeligen Septembernächte mit Karl's IX. und ſeiner Mutter Bartholomäusnacht. Seitdem iſt es ſo revolutionsmäßig bei uns hergegangen, daß man von dem erſten Vorurtheil endlich zurückgekommen iſt. Man hat Zeit gehabt, die Geſchichte andrer Revolutionen mit der unſrigen zu vergleichen. Ihre Würgengel mögen ſich unter einander um den Vorrang ſtreiten; und da unſre Rechnung vielleicht nicht ſo bald abgeſchloſſen werden kann, ſo müſſen jetzt die Revolutionen überhaupt, und ohne Rückſicht auf ihren Zweck, vorläufig ihr Verdammungsurtheil empfangen. — O über die Kinder, die ſich die Naſe an einer Stuhlecke ſtoßen, und den Stuhl dafür peitſchen! — O über die Klügler, die, wenn das Gewitter, das die Saaten erquickte, zugleich Dörfer in Brand ſteckt, Menſchen und Heerden erſchlägt, nicht wiſſen, ob ſie es Wohlthat oder Plage nennen ſollen!

Den Weibern, deren gutmüthige Schwärmerei ſo gern eine

*) Es iſt wenigſtens höchſt wahrſcheinlich, daß der Graf von Provence (Monsieur) mit in den Plan zu einer Gegenrevolution verwickelt war, um deſſentwillen der Marquis von Favras ſchon im Februar 1790 gehängt wurde.

Unſchuldswelt hervorzaubern möchte, iſt es zu verzeihen, wenn ſie über den Punkt das All vergeſſen. Sie ſind gewohnt, das Schauſpiel der Weltbegebenheiten nur in dem Einen Gegenſtande, der ihr Herz erfüllt, zu erblicken; und Alles um ſie her iſt Nacht, wenn dieſer Spiegel zerbricht. „Die Guillotine," ſagte mir neulich eine Pariſerin, „wird noch alle Regungen der Menſchlichkeit erſticken. Selbſt meine Kinder ſprechen ſchon davon in ihren Spielen, und die Straßenjungen haben längſt manche Katze guillotinirt; ja, es heißt ſogar, daß ſie in einem gewiſſen Städtchen das Experiment an einem aus ihrer Mitte hätte probiren wollen." — Mich machten dieſe Beiſpiele von angeblicher Verwilderung um ſo weniger bange, da ich wußte, daß diesmal einige der neueſten Auftritte die gute Frau außer Faſſung gebracht hatten. Am wenigſten durfte ſie für ihre eigenen Kinder beſorgt ſein, bei denen man den glücklichſten Uebergang kindlicher Triebe in das zarte ſittliche Gefühl unmöglich verkennen konnte. Warum ſollte auch Fühlloſigkeit gerade das Hauptreſultat einer Revolution ſein, worin ſo manche Triebfedern wirken? Wer hält die Engländer darum für fühlloſer als andere Menſchen, weil man in London wöchentlich ganze Galgen voll Diebe, Räuber und Mörder aufhängen ſieht?

Wahr indeſſen oder nicht; jene Beſorgniß verräth immer ein ſchönes Gefühl, und der echte Bürger, der Menſch im größten Sinne des Worts, leidet tief bei der traurigen Erfahrung, daß ohne ganze Ströme Bluts die Vortheile der Revolution, deren die Welt ſo nothwendig bedarf, ihr nicht zu Gute gekommen wären. Ja, es trifft ſich zuweilen (und dies iſt unſtreitig das Niederſchlagendſte von Allem), daß der Verbrecher im politiſchen Sinn, als Menſch, als Hausvater und Freund, von Hunderten, die ihn kannten, betrauert wird. Bei Ihnen dürfte mancher auch noch fragen: iſt denn das politiſche Verbrechen allemal ſo ausgemacht? Eigentlich ſind wir zur Beantwortung dieſer Frage noch nicht hinlänglich unterrichtet. Welcher Dritte kann jetzt noch darüber urtheilen, ob die Syſteme und Regierungsplane der einen oder der andern Partei den Vorzug verdienten? Allein, ſobald es zwiſchen ihnen ſo weit gekommen war, daß keine Ausſöhnung mehr möglich blieb und es einen Kampf auf Tod und Leben galt; ſo konnte nur der Ausgang über die Straffälligkeit entſcheiden, und die ſiegende Partei fand ihre Rettung einzig und allein in der Vertilgung der andern.

Was die Leidenſchaften hier unter dem Mantel der unerbittlichen Nothwendigkeit gewirkt haben mögen, wird der Vergeltung nicht entgehen, wenn es auch eben kein Thurm von Siloah wäre, der über den Schuldigen zuſammenſtürzte; aber die Moralität jener blutigen Rache gehört wenigſtens für jetzt vor keinen menſchlichen Richterſtuhl.

Es ziemt uns, wenn wir kaltblütig forſchen wollen, die Urſachen nicht zu überſehen, die allem Thun der Menſchen ſo viel Unwillkürliches beimiſchen, daß das Wenigſte zuletzt, ſei es lobens- oder tadelnswerth, ihnen eigen gehört. Die gewaltſamſten Erſcheinungen unſrer Revolution entſprangen aus dem Widerſtand und Aneinanderreiben der Kräfte. Die conſtituirende Nationalverſammlung wurde durch kleine Hinderniſſe gereizt, die ihr der Blödſinn in den Weg legte; und täglich gewann ſie dadurch ein vollkommneres Bewußtſein ihrer Ueberlegenheit. In der zweiten ward die Reibung ſtärker: der Hof ſtrebte nach ſeiner alten Macht; die Minorität gönnte ihm auch die nicht, die er vermöge der neuen Verfaſſung hatte, und in dieſer Minorität lag eine andere noch ungeborne, die auf kürzerem aber halsbrechendem Wege, per saxa, per ignes, zur Republik gelangen wollte. Deſſen ungeachtet blieben die furchtbarſten Krämpfe noch für die jetzige Verſammlung aufbewahrt. In den Waffenkreis der auswärtigen Mächte gebannt, ſtürmten die losgebundenen Leidenſchaften durcheinander, und die Wuth der Parteien entbrannte in lichten Flammen. Unſtreitig hat der gewaltſame Druck, womit man unſre Gährung dämpfen wollte, die Hitze auf den höchſten Punkt gebracht, und die heftigſten Anſtrengungen in uns hervorgerufen.

Jetzt haben wir indeſſen unter einander ausgekämpft; Alles kommt gegenwärtig darauf an, jenen zuſammendrückenden, ehernen Kreis zu zerſprengen. Wie mag es aber gekommen ſein, daß Europa ſo gegen uns ſein ganzes Spiel auf Eine Karte ſetzt? Wer hat die Elaſticität des gährenden Stoffes ſo genau berechnet, daß man von ſeiner Kraft nichts zu befürchten haben ſollte? Wer kennt den Grad der Verſtärkung, den unſere Gährung durch die von außen hineingemiſchten Mittel noch erhalten kann? Wenn die Bombe zerplatzt, wird ſie nicht Alles umher zertrümmern? Iſt überhaupt ein überlegter, ruhiger, feſter Gang der Vernunft in dieſem Plane zu ſuchen, oder iſt es überall Leidenſchaft gegen Leidenſchaft, und Würfel gegen Würfel?

Führen Könige und Republikaner nur Krieg mit einander, oder ſchlägt ein Gott die Menſchengattung in Scherben, um ſie im Tiegel neu umzugießen? —

Ich kann nicht glauben, daß vorſetzliche Verblendung ſo weit gehen könne, das Schauſpiel der Revolution, das nun ins fünfte Jahr fortdauert, und die Reſultate deſſelben, die ſo klar vor Augen liegen, gänzlich verkennen und für etwas anderes als ſie ſind, halten zu wollen. Wahrſcheinlich glaubt man daher auf die Verderbtheit der menſchlichen Natur ſicher und zuverläſſig Rechnung machen zu dürfen; wahrſcheinlich hofft man mehr vom Spiele der zügelloſen Leidenſchaften, als noch am Tage iſt, und lächelt meiner zu frühzeitigen Behauptung: wir hätten unter einander ausgekämpft. Ich mag nicht rügen, welch eine gräßliche Verläugnung aller Gefühle von Menſchlichkeit, und aller in der Politik jetzt mehr als jemals zum Vorwand und zur Larve gebrauchten Grundſätze der Sittlichkeit, aus jener eigennützigen Berechnung unſerer Untugend hervorleuchtet. Jeder Rechtſchaffene ſchaudert vor dem Gedanken, daß Jemand auf eine ſolche Hoffnung Plane gründen und den Umſturz eines politiſchen Syſtems durch die teufliſchſte Verrätherei an der Menſchheit bereiten könne. Allein den ſchlimmſten Fall vorausgeſetzt, und alſo einmal angenommen, daß die Zerſtörung, nicht etwa der Republik, ſondern des in der Waage von Europa ſo mächtigen franzöſiſchen Staatskörpers überhaupt, wirklich bei dem erſten Ausbruche der Revolution, von den beiden Mächten, denen am meiſten daran gelegen war, von Oeſtreich und England, insgeheim beſchloſſen, die Ausführung dieſer tiefen politiſchen Verſchwörung ſyſtematiſch entworfen, und dergeſtalt eingefädelt worden ſei, daß jede neue Entwickelung der Revolutionskräfte dabei benutzt werden konnte, und die Abſichten der beiden Verbündeten ihrer Reife nur um ſo viel näher brachte —: ſo müßte doch der Erfolg, im Ganzen genommen, jetzt gegen die Erfüllung ihrer noch ſo kühnen, noch ſo fein geſponnenen Entwürfe einen leiſen Zweifel bei ihnen ſelbſt aufſteigen laſſen; ſo müßte doch der ſchnelle Umſchwung des Revolutionsrades bei ihnen die Hoffnung ſchwächen, es noch nach ihrer Willkür gegen den Felſen, an welchem es zerſchellen ſollte, richten zu können. Wenn es buchſtäblich wahr wäre, weſſen ſich die redſeligen Emigrirten ſo ungeſcheut rühmen, daß nämlich alle die heftigen Krämpfe unſerer Gährung nur Minen ſind, die Oeſtreichs, Englands und

ihrer eigenen Brüderſchaft Agenten ſpringen laſſen; daß fremdes Gold uns die Kriegserklärungen entlockt, fremdes Gold ſodann Ludwig's Enthauptung bewirkt habe, um die Partei der Kriegserklärer ſelbſt zu ſtürzen; fremdes Gold endlich noch jetzt wirkſam ſei, um neue Spaltungen im Nationalconvent zu Stande zu bringen, und die Häupter der Revolution durch einander aufzureiben; wenn es wahr wäre, daß nach allen wachſamen Vorkehrungen und Verhaftnehmungen, noch 10,000 Emigrirte, engliſche und kaiſerliche Emiſſarien in Paris unter mancherlei Verlarvungen das große Geheimniß der Bosheit gar kochen *), hier Anklagen ſchmieden, dort Armeen deſorganiſiren, am dritten Orte Plünderungen veranſtalten, in den Volksgeſellſchaften und ſelbſt in der Commune von Paris übertriebene Maßregeln erzwingen oder erſchleichen, gegen unſere wenigen noch übrig gebliebenen Alliirten beinahe offenbare Feindſeligkeiten verüben laſſen, die Uebergabe unſerer Feſtungen erhandeln und, mit einem Worte, die Beweglichkeit der Volksregierung, und die geringe Einſicht des großen Haufens mißbrauchen, um Alles durcheinander zu peitſchen, und das oberſte zu unterſt zu kehren: wie iſt man nicht hellſehend genug, um die wenigen Vortheile, die man durch dieſen Machiavellismus etwa wirklich errungen hat, mit dem rieſenmäßigen Fortſchritte der Revolution, der dadurch ſelbſt befördert werden mußte, zu vergleichen? Was iſt in Zeit von einem Jahre, oder ſeit der Stiftung der Republik, gegen uns geſchehen? Man hat uns einige Feſtungen durch Einverſtändniß mit den Beſatzungen, und Eine durch Hunger abgewonnen; man hat einige tauſend Menſchen ins Gefängniß werfen, etliche Hundert enthaupten, und ein paarmal 100,000 im Kriege — Sie ſehen, ich nehme die auswärtigen Zeitungen hier zu Hülfe — in Stücken hauen, und in der Gefangenſchaft verſchmachten laſſen; man hat uns gezwungen, vielen Bequemlichkeiten zu entſagen; man hat die Sicherheit jedes einzelnen Bürgers durch das herrſchend gewordene Mißtrauen und die Vervielfältigung der Verräthereien untergraben. Sehr wahr! und ſehr wenig, oder gar nichts, wenn man dagegen nur einen Augenblick erwägen wollte, daß man, um dieſe Wirkungen hervor-

*) Dies behauptet öffentlich im Druck ein gewiſſer emigrirter Abbé, Talbert, der in Necker's Namen an Mallet du Pan, ſchreibt und ſich rühmt, die Revolution könne gegen ihre Machinationen nicht beſtehen.

zubringen, den Geiſt der Revolution erſt recht hat entflammen müſſen, und daß ſein verzehrendes Feuer jetzt ohne Anſehen der Perſon Alles einſchmelzt, was ihm vorkommt, ja, trotz den noch ferner angelegten und von Zeit zu Zeit ſpringenden Minen, ſchneller über die Grenze zu gehen drohet, als irgend eine kleine Exploſion im Innern den Gang unſerer bürgerlichen und politiſchen Einrichtungen hemmen kann.

Elend wäre der Kunſtgriff und noch elender die Hoffnung derer, die, um Frankreich zu zerrütten und zu zerſtückeln, den Koloß der öffentlichen Meinung aufrichten geholfen hätten. Ich will das Unmögliche denken; ich will annehmen, daß die Beſtechung, deren man ſich ſo dreiſt, oder wenigſtens ſo unvorſichtig rühmt, bis ins innerſte Heiligthum gedrungen, daß die Hand, die das Staatsruder führt, zum ſchwärzeſten Verrath gewonnen ſei: wie behutſam, wie ängſtlich, wie unmerklich muß ſie es nicht zum Verderben lenken! Die geringſte Uebereilung wäre Tod! Nur durch unumſchränktes Vertrauen könnte der Verräther ſich auf den gefährlichen Gipfel der Macht emporſchwingen, wo die Möglichkeit, den Staat den Feinden unwiederbringlich in die Hände zu ſpielen, an die Wahrſcheinlichkeit der Ausführung grenzte. Allein jenes Vertrauen kann ja nur durch Mittel erwörben werden, welche dem Zwecke der verbündeten Höfe gerade entgegengeſetzt ſind: nur durch die Rettung von unſern Uebeln, und die Demüthigung aller unſerer Feinde. Ich habe Ihnen ſchon geſagt, — und laſſen Sie es mich jetzt wiederholen — kein einzelner Mann in Frankreich beſitzt in ſich allein die Kraft, die zu dieſen großen Wirkungen erfordert wird; keiner iſt teufliſch-groß genug, um ſie in ſich zu verſchließen, während er ſeine Gehülfen als Werkzeuge, und die Volksmaſſe als bildſamen Stoff gebrauchte. — Wenn es aber dennoch einen ſolchen Wundermann unter uns geben ſollte, den, — um das Maß der Wunder in dieſen ungläubigen Zeiten voll zu machen — den unſere Feinde jetzt ſchon genauer als wir ſelbſt kennten; iſt es möglich, die Selbſtgefälligkeit bis zu dem Grade des Widerſinnes zu treiben, daß man ſich ſchmeicheln dürfte, dieſer Cäſar, dieſer Cromwell unſeres Jahrzehends werde ſich begnügen, nur Andrer Marionette zu bleiben? Wahrhaftig, ſo kann nur die unverbeſſerliche Plattheit eines gemeinen Intriganten die Menſchengröße berechnen!

Es iſt indeß noch eine andere Auskunft im Reiche der

Möglichkeiten, wobei die politiſche Rechenkunſt unſerer weniger ins Gedränge kommt. Es hieße gar zu wenig Zu zur Verſchmitztheit der neueren Macchiavellen äußern, wen zweifeln wollte, daß ſie bei einem tiefangelegten Vergröß plane, nicht auch jene Ereigniſſe im voraus in Anſchlag g haben ſollten, die den Laien als Wirkungen des unbeſtä Glücks, oder gar als unvermeidliche Folgen der Revoluti ſcheinen. Alſo könnte es vielleicht doch in ihren Plan ſel hört haben, dieſen ganzen Feldzug hindurch Europa und rika in dem Wahne zu laſſen, daß gegen die Republikan keinem andern Wege, als durch Verrätherei, etwas ausg werden könne? Vielleicht hat man unſere undiſciplinirten pen und unſere Feldherren eines Augenblicks nur dum machen wollen, indem man ſich das Anſehen gab, ihne widerſtehen zu können; die Engländer haben vielleicht die gerung von Dünkirchen nur deshalb aufgehoben, um im gen Feldzuge ſicherer zu zeigen, daß unſere Sache a Muth unſerer Krieger gar nichts wirkt; und der Held von tineſtie wird nun eheſtens beweiſen, daß ſeine Niederla Maubeuge eine glänzende Kriegsliſt war, wodurch der C lotte Jourdan unfehlbar ihm ins Garn laufen muß; j ſteht dafür, daß Wurmſer nicht noch dieſes Jahr das räumt, um unſere Truppen zu ihrem gewiſſen Verderben anſcheinenden Vortheil des Beſitzes von Zweibrücken u Pfalz am Rhein zu ſetzen? — Wie wird Ihnen, mein F Fangen Sie nicht an, neue Hoffnung zu ſchöpfen? Be Sie mich nicht ein wenig, daß ich mich unvermuthet auf Geſichtspunkt geſtellt habe, der für das Schickſal der R ſo bange macht? Es iſt wahr, wenn man die Sach dieſe Art anſieht, gewinnen ſie eine ganz andere Geſtalt Alles, worauf wir diesſeits uns freuen zu können glaubten Ihnen jenſeits zur Beſtätigung der tiefen Weisheit des ner und Wiener Cabinets!

Ach ja! Wir armen Republikaner! Es wird uns zu ſtehen kommen, daß wir uns die Königswürde, die P den Adel, die Prieſter vom Halſe geſchafft haben! Die zogenen Krondomainen, die Güter der Geiſtlichkeit und der grirten, das ſind ungeheure Biſſen, an denen wir noch e werden! Die verdammten Aſſignate kommen zuletzt doch unſeren Feinden zu Gute! Was nun gar die Conſolidati

ulden, und die heilloſe Zwangsanleihe für ein Unge=
r unſeren Köpfen zuſammenziehen wird! Wie werden
retten können, wenn unſer baares Geld wieder zum
kommt! Iſt wol das Unglück zu berechnen, welches
Reiche arm, und 24 Millionen Arme wohlhabend ma=
? Wenn uns das Sparen und Entbehren, die Ver=
des Luxus, und die Einführung der ſtrengſten Sitten=
n auf den breiten, geraden Weg des Verderbens füh=
s Glockenmetall zu Kanonen umgeſchmolzen, was mag
nter für ein feindſeliger öſtreichiſcher Anſchlag ſtecken!
e Waffenfabriken in Paris, die hat gewiß Pitt zu un=
rgang erfunden!
re Armeen waren ſchon 400,000 Mann ſtark; und
nen noch 800,000 geſunde junge Burſche und 40,000
nzu; unſtreitig hat uns die ſchwärzeſte Bosheit unſerer
dieſer verkehrten Maßregel verleitet! Die armen Jun=
n ſie erſt in die Fußangeln fallen, die wahrſcheinlich
unſere Grenze, und beſonders auf dem Meere, gelegt
ie Nordgrenze iſt gedeckt, Lyon erobert, Marſeille ge=
Vendee zerſtört, Straßburg geſichert; — wir ſind au=
ch verloren! Das katholiſche Heidenthum iſt in ganz
, wie durch einen Zauberſchlag, durch den Volkswillen
den, und das Reich der Vernunft iſt angegangen, —
hätte es ſich träumen laſſen, daß wir dieſem tödtlichen
der ſuperfeinen römiſchen Politik nicht entgehen würden!
s und dem ganzen Innern unſerer großen Republik
ie tiefſte Ruhe; wer aber nicht wüßte, daß England
reich dahinter ſtecken! — O lieber Freund! wie ſtür=
dieſe ominöſen Bilder auf mich ein! Ich muß inne
nd mich auf mein Schickſal vorbereiten. Bleibt mir
s anderes übrig, als der tiefen Weisheit Ihrer Politi=
uldigen? Scherz bei Seite. Leben Sie für diesmal
d
ßen mir Zenidens Papagaien!

6.

Paris, am 13. des Reifmonds.

Sie ſollen Recht haben, mein Freund; auch habe ich nicht geradezu wegläugnen wollen, daß man aus einzelnen Zügen zuweilen den Charakter eines Zeitpunkts, eines Volkes, einer beſondern Entwickelung menſchlicher Geiſteskräfte kennen lernt. Nur muß man dieſe Züge auszuwählen wiſſen, und nicht Handlungen ohne alle Phyſiognomie, denen etwa der Name des Handelnden ihr ganzes Intereſſe gibt, für bezeichnende Auftritte halten. Ich will Ihnen heute eine Begebenheit mittheilen, aus welcher, wie mich dünkt, der Geiſt der Revolution unverkennbar hervorleuchtet.

Laplanche, ein Volksrepräſentant, der im Departement der Manche die Aufſicht hat, ſchrieb vor einigen Tagen an den Nationalconvent, daß das 11. Bataillon der neuen Pariſer Requiſition, welches hauptſächlich aus den Sectionen der Tuilerien und der eliſeiſchen Felder formirt worden iſt, ſich zu Coutances rebelliſch aufgeführt, die dreifarbige Cocarde beſchimpft, und O Richard, o mon Roi, geſungen hätte. Wirklich ſollen eine Anzahl übelgeſinnter Leute, nämlich verwöhnte Kinder reicher Handelshäuſer, Advokatenſchreiber, abgeſchaffte Subalternen aus den Bureaux, geweſene Prieſter ſogar, in dieſem Bataillon geſteckt und durch eine üble Anwendung ihres Geldes die Andern gewonnen oder wenigſtens im Rauſche verleitet haben, mit ihnen allerlei ungeziemende Streiche zu verüben, die ihnen zuletzt als Aufruhr angerechnet werden konnten. In der Jakobinergeſellſchaft deliberirte man am Abend, nachdem jener Bericht im Convent vorgekommen war, was zu thun ſei, und fand unter andern, daß man einen ſo übel organiſirten Haufen nicht in die Vendee, oder gegen die daraus entflohenen Rebellen, ſondern gegen die Oeſtreicher hätte ſchicken ſollen. Während dieſer Berathſchlagung trat ein Abgeordneter von der Section der Tuilerien herein, um die Geſellſchaft zu benachrichtigen: „daß die ganze Section, 4000 ſtark, verſammelt geweſen ſei, und einmüthig den Entſchluß gefaßt habe, am folgenden Morgen den Convent um die Beſtrafung dieſer Aufrührer zu bitten; vorläufig hätte ſie auch ſchon die Eltern derer, die man als Rädelsführer angäbe, verhaften laſſen.“

Den andern Tag, den 4. dieſes Monats, zog nun die ganze Section der Tuilerien, Männer und Weiber, vor die Schranken des Convents. Der Präſident der Section bat um Erlaubniß, die Adreſſe leſen zu laſſen. Baudouin, als Redner, hielt zuvor dieſe Anrede:

„Wir ſind verrathen! Ein Theil der zahlreichen Jugend, die Hoffnung des Vaterlandes, hat ſeine Stimme verkannt. Menſchen, die ſich noch eben jetzt Republikaner nannten, die den ehrenvollen Beruf hatten, für die Unabhängigkeit des Frankenvolkes zu ſtreiten, ſind zu Rebellen geworden, und haben öffentlich jenes verabſcheuungswerthe Lied geſungen, woran ſich die Räuber in der Vendee erkennen. Stellvertreter des Volks! So gehe augenblicklich aus dem Schooße des heiligen Berges das Rachefeuer hervor, und verzehre die Aufrührer! Das große Beiſpiel einer ſo verdienten, ſo ſchnellen Strafe, müſſe den Treuloſen ſchrecken, der ſich verſucht fühlte, ſie nachzuahmen.“

„Die Section der Tuilerien muß den Schmerz erdulden, dieſe Verräther an der Sache der Freiheit unter ihre Kinder zu zählen, wenn dieſer Name Verräthern noch zukommt. Hier kommen die Väter und Mütter in Eure Verſammlung; ſie fordern ihre Beſtrafung von Euch; ſie entſagen ihnen auf ewig. Die echten Sanscülotten werden ſchon wiſſen, ſich durch eine republikaniſche Adoption für dieſes Opfer ſchadlos zu halten. Die übrigen richte das Volk. Ein ſchnelles, furchtbares Gericht vertilge von der Erde der Freiheit jene feigen Ungeheuer, die ihrem oft wiederholten und ſelbſt in Eurer Gegenwart abgelegten Schwur, zu ſiegen oder frei zu ſterben, ungetreu werden konnten . . . . . Wir haben es auch geſchworen; und wir halten's. Wir halten den heiligen, feierlichen Eid. Iſt es nöthig, ſo gehen wir, ja wir gehen ſelbſt, uns an den Platz unſerer ſchuldigen Söhne zu ſtellen und ihre ſchnöden Verbrechen gut zu machen. Wir erſuchen Euch, uns zu erlauben, ſelbſt Ueberbringer der Befehle des Nationalconvents zu ſein. Laßt vier Commiſſarien aus unſerer Mitte ſie dem Volksrepräſentanten mittheilen und Zeugen von der Verurtheilung und Hinrichtung dieſer Elenden werden.“

Hierauf verlas er den Beſchluß der Section, und der Präſident des Nationalconvents lud alle vor den Schranken Stehende ein, an der Sitzung Theil zu nehmen. Merlin von Thionville bemerkte, daß Rom nur Einen Brutus, wir aber

jetzt 600 zählten. Thuriot machte in einer rührenden Rede merklich, daß Brutus vermöge ſeines Amtes im Staate theil über ſeine Söhne fällen mußte; hier aber ſei es rei pfindung, edle, nie erreichte Aufopferung und Selbſtverlä die aus Vätern und Müttern eine patriotiſche Jury bilde urtheilt ſelbſt," rief er aus, „auf welche Höhe ſich der- tionsgeiſt mit der Freiheitsliebe geſchwungen hat! A ganzen Erdenrunde gibt es keinen einzigen Menſchen, nicht ergreifen und mit Bewunderung durchdringen muſ er vernimmt, daß bei der bloßen Erwähnung des Verra ſen man die Kinder einer Section beſchuldigt, Väter, Freunde, Verwandte, Mitbürger in hellen Haufen he ſind, um genugthuende Rache an den Verräthern zu ſ Er ſetzte noch hinzu, daß er das Verbrechen nicht für ſo halte, als man es gleich Anfangs geſchildert habe. E Verwandte und Freunde von ehemaligen Adeligen im A geweſen; ſie hätten in ihren Trinkgelagen unfehlbar di Sansculotten, ihre Kameraden, ihrer Vernunft berau die Letztern nur auf dieſe Art der Freiheit entriſſen werde ten. „Aber," ſchloß er endlich, „was auch der Ausſ öffentlichen Wohls hierüber berichten wird, dekretirt, Bü bei der Rührung fordre ich Euch auf, die jene große tugend, wovon wir Zeugen ſind, in uns Allen erregte kretirt augenblicklich, daß die Section der Tuilerien ſich Vaterland verdient gemacht habe. Durften wir glaub unſern Unwillen über die neue Verrätherei die würdigen die patriotiſchen Mütter theilen würden, die hier ganze von Thränen vergießen, und gleichwol nicht anſtehen, E zurufen: unſere Kinder ſind ſchuldig; wir liefern ſie dem E der Gerechtigkeit! Wer dieſe Sprache gegen Euch führe iſt unfehlbar tugendhaft. Laut alſo laßt uns verkünd die Section der Tuilerien ſich um das Vaterland verd macht habe! So ehren wir die guten Sitten und die tion, ſo führen wir einen tödtlichen Streich gegen di Berechner des Unglücks ihres Vaterlandes, die jene Bür in den Abgrund ſtürzen wollten, deren Väter hier ſchwo eignes Blut für das Vaterland zu vergießen."

Der unzweideutigſte Beifall hatte die Aeußerun Section der Tuilerien, und dieſe Rede Thuriots gekrönt. hörte lange nichts als: „Republik und Freiheit!" jauchz

riot's Vorſchlag wurde ſogleich einſtimmig genehmigt. —
der Sitzung am 11. iſt nun von dem angeklagten Batail-
ſelbſt eine Adreſſe an den Nationalconvent eingegangen, wo-
es ſich gegen die Beſchuldigungen in dem Briefe von La-
che ausführlich rechtfertigt. „Wir hoffen," ſagen die jungen
ger, „daß der unwillkürliche Irrthum eines Augenblicks uns
zum Verbrechen ausgelegt werden wird. Wir glaubten,
Befehlen des Miniſters Folge leiſten zu müſſen; er hatte
nach Cherbourg, zur Vertheidigung dieſes Platzes, beordert,"
nach den Dispoſitionen des Repräſentanten ſollten ſie ge-
die Rebellen in Avranches ziehen). „Der Ausbruch des
rens bei Einigen unter uns, hat keinen Zug, keinen Schein
Aufruhr gehabt, und alle in dem an den Convent über-
ten Protocolle geſammelten Klagartikel ſind verfälſcht und
rieben." Am Schluſſe betheuern ſie, daß die Liebe des Va-
ndes und der Wunſch ſeine Feinde zu bekämpfen, ſie beſeelt.
Convent hat dieſen Brief an den Ausſchuß des öffentlichen
ls verwieſen, der über den wahren Verlauf der Sache zu
ten hat. —

So weit können Sie alles, was dieſen Vorfall betrifft, aus
Zeitungen, und vielleicht noch umſtändlicher, als ich es hier
lt habe, erfahren. Aber was in keiner Zeitung ſteht, was
iner lebendigen Natur die Feder eines Geſchichtſchreibers und
die eines Dichters nicht erreichen kann, das waren die
ien in der Sectionsverſammlung, als der Brief von La-
che verleſen ward, und hernach vor dem Convent, bei Ueber-
ung ihres Beſchluſſes. Zwiſchen Bürgerſinn und Eltern-
erhob ſich der wunderbarſte Kampf — oder darf ich Kampf
en, was eigentlich ein Zuſammenſchmelzen beider Gefühle in
unnennbares war? Die Ueberzeugung von der Strafbarkeit
Kinder ſprach augenblicklich das Todesurtheil im Herzen
der Väter und Mütter; und zu gleicher Zeit behauptete
Schmerz über den Verluſt ihrer Lieblinge ſeine traurigen
te. Ihre Thränen ſtürzten unaufhaltſam hervor; aber das
rland und die Gerechtigkeit forderten ihre Opfer. Unter lau-
Weinen und Schluchzen ſchrieen die unglücklichen Väter
Mütter, mit einer ſie ſelbſt betäubenden leidenſchaftlichen
gkeit: „fort zum Tode mit ihnen! auf den Richtplatz! ſie
's verdient!" — Es blieb kein trocknes Auge weder im
ent, noch unter den Tauſenden von Zuſchauern.

7.

Paris, im Reifmond.

Paris, ich hab' es Ihnen ſchon geſagt, mein Freund, iſt die Quelle der öffentlichen Meinung, das Herz der Republik und der Revolution. Vielleicht ließ es ſich, ſogar ohne Scherz, noch beſſer mit dem Magen vergleichen, wenn dieſe Idee auch ſchon Ihren Perſiffleurs zu allerlei witzigen Einfällen Anlaß geben könnte. Mögen ſie doch glauben, und ihrem Publicum weiß machen, daß wir uns hier, wie die ſpaniſchen Edelleute, die Zähne ſtochern, ehe wir zu Mittag gegeſſen haben! Wo man ſo viele Armſeligkeiten glaubt, mag eine mehr leicht in den Kauf gehen. Aber wahr iſt gerade das Gegentheil; nie hat der Bürger in Paris beſſer gelebt als jetzt, da freilich nur eine Art Brot gebacken wird, hingegen auf den mit Ueberfluß prangenden Märkten keine Haushofmeiſter und Köche von reichen Praſſern mehr zu ſehen ſind, die den Sansculotten das Beſte vor dem Munde wegzuſchnappen pflegten. Der ſtarke Gewinn des Handwerkers ſetzt ihn in Stand, ſich mit einer gewählteren, wohlſchmeckendern Koſt als zuvor gütlich zu thun, und er genießt jetzt an ſeinen Feſttagen um geringes Geld die Leckerbiſſen, die Eure reichsſtädtiſchen Sardanapale ſonſt mit Extrapoſt aus Frankreich verſchrieben und unter dem Vorſitze der Göttin Dullness verſchlangen. Die köſtlichen Weine aus Languedoc, Champagne und Bourgogne, die unſere Nachbarn uns ſonſt austranken, netzen jetzt nur republikaniſche Gaumen. Lord Howe mit ſeiner allmächtigen Flotte hat doch den Auſtern, Hummern und Steinbutten ihr Futter noch nicht abgeſchnitten; wir fangen ſie ſo fett und ſchmackhaft als je an unſeren fiſchreichen Küſten. Unſere Bäuerinnen in der Normadie haben durch die Revolution die Kunſt Kapaunen und Poularden zu ſtopfen, noch nicht verlernt. Die Ananas reifen nach wie vor in unſeren Treibhäuſern, und die Sonne hat uns dieſes Jahr auch warm genug geſchienen, um unſere unzähligen Obſtſorten mit Würze, Saft und Kraft zu füllen. Die Natur ſcheint es nicht im geringſten übel zu nehmen, daß keine Ducs und Pairs, keine Generalpächter, ſondern arme Sansculotten, ihre köſtlichſten Erzeugniſſe verzehren. Anſtatt aber, daß vor dieſem die wohlſchmeckendſten Gerichte für den unerſättlichen Schwelger durch den Mißbrauch ihren Reiz

verloren, haben wir das Geheimniß gefunden, die Gaben unſeres fruchtbaren Bodens ohne Ueberdruß zu genießen, indem wir mit Auswahl und Mäßigkeit nur die Feſte des Vaterlandes und der Gaſtfreundſchaft durch ihren Genuß erhöhen. An Werkeltagen genügt Jedem ſein Braten und ein Salat der darum nicht ſchlechter ſchmeckt, daß ihn der letzte Erzbiſchof von Paris *) nicht zubereitet hat.

Paris — nicht wahr, Sie verzeihen mir meine Arabesken, wenn ich nur zuweilen auf das Hauptwort zurückkomme? — Paris empfindet, denkt, genießt und verdauet für das ganze Land. Daher war in der That der Anſchlag nicht ſo übel erdacht, im vorigen Jahre ſchnurſtracks hierher zu marſchiren und die Revolution zu erſticken, indem man Paris von der Erde vertilgte, oder wenigſtens auf ein paar Jahrhunderte, wie Antwerpen, in den kläglichen Zuſtand zwiſchen Leben und Tod verſetzte. Paris gibt den Ton an, nicht blos wegen ſeiner Bevölkerung und Größe, ſondern weil der Umlauf des Handels, der Ideen, der Menſchen ſelbſt, im Lande noch unbedeutend iſt. Kaum der 20., vielleicht nicht einmal der 30. Einwohner Frankreichs kommt aus ſeiner Stelle; indeß in England wahrſcheinlich der vierte Theil der ganzen Volksmenge wenigſtens einmal im Jahre durch London getrieben wird, und dadurch einen Grad von Unabhängigkeit, von Uebung und von Klarheit im Denken erlangt, den in Frankreich nur der Pariſer haben kann. Schon unter der monarchiſchen Regierung lebte der franzöſiſche Adel, und Alles, was wohlhabend war, das ganze Jahr hindurch in Paris: da hingegen in England den Sommer über Alles auf die Landgüter hinausſtrömt, und überall ſein Intereſſe von dem der Stadt zu trennen weiß. Bei uns iſt Paris der einzige Maßſtab der Vollkommenheit, der Stolz der Nation, der Polarſtern der Republik. Hier allein iſt Bewegung und Leben, hier Neuheit, Erfindung, Licht und Erkenntniß. Paris iſt der Communicationspunkt zwiſchen allen übrigen Städten, zwiſchen allen Departementen der Republik; Alles fließt hier zuſammen, um erſt von hieraus nach den Provinzen zurückzuſtrömen. Die Geſetze des Geſchmackes und der Mode wurden ſeit einem Jahrhundert in Paris gegeben und promulgirt. Frankreich gehorchte

*) Selbſt Mr. de Juigné hatte ein Talent! Er machte den beſten Salat. Mit einer ſolchen Eigenſchaft kommt man ſicher auf die Nachwelt.

ihnen wie Götterſprüchen; und ohne daß wir es verlangten, huldigte ihnen Europa. Noch jetzt wird ihre Oberherrſchaft jenſeits unſerer Grenzen anerkannt, wie ſchon die bloße Exiſtenz Eurer Modejournale beweiſen muß; aber im Bezirke der Republik ſelbſt gebietet jetzt Paris auf eine weit wirkſamere Art: durch die Kraft der öffentlichen Meinung.

Wer der Revolution gefolgt iſt, wird wiſſen, daß alle ihre Hauptereigniſſe in Paris angelegt und ausgeführt wurden. Das Pariſer Volk war ein wirkſames Inſtrument in den Händen derer, die es wagten, die Stimmung der Nation auf die Probe zu ſtellen, und zuerſt den Sinn der Menge laut auszuſprechen. Nichts beweiſet ſo ſonnenklar und unwiderleglich die Reife der Franken für eine republikaniſche Verfaſſung, als der Umſtand, daß die Hauptſtadt, der Sitz des frechſten Luxus und des ungezähmteſten Sittenverderbniſſes, bei dieſem Umſturze der Monarchie den Ton angegeben hat. Allerdings mußten in dieſem ungeheuren Sammelplatze des Reichthums, der Schwelgerei und des Egoismus, die Feinde der Revolution zahlreicher und durch ihre Vereinigung ſtärker, als in irgend einem andern Punkte des ganzen Landes ſein; und auf dieſe Art erklärt ſich das Phänomen der ununterbrochenen Gährung, die in Paris, mehr oder weniger offenbar, ſeit dem Anfange der Sitzungen der erſten Nationalverſammlung fortgedauert hat. Alles, was nur durch Ränke, Verſchlagenheit, Verläumdung, Beſtechung und Verführung, durch Bubenſtücke und Abſcheulichkeiten aller Art, verübt werden konnte, um den Fortſchritt des Freiheits- und Revolutionsgeiſtes zu hemmen: Alles hat man verſucht und mit unermüdetem Beharren angewendet; und Alles hat gleichwol die Ueberlegenheit derer, die das Gegentheil wollten, durch Kraft und Unerſchrockenheit vereitelt.

Ohne hier den Werth der Revolutionsideen im geringſten unterſuchen, und ihre Sittlichkeit nach conventionellen Vorſtellungen abmeſſen zu wollen, (was überhaupt im ganzen großen Gange der Weltbegebenheiten ſo mißlich ſcheint) wird man mir zugeben müſſen, daß die außerordentliche Verbreitung wiſſenſchaftlicher Begriffe und Reſultate in Paris, der Grund von jener großen Empfänglichkeit ſeiner Einwohner für Revolutionsideen geworden iſt. Die Neugier der Pariſer iſt viele Grade feiner und unterſcheidender, als in irgend einem Winkel des ganzen Landes, und ihre Ausbildung durch den Umgang mit unterrichten Leuten, und durch die Uebung im Schauſpiel attiſche Fein-

eiten zu empfinden, übertrifft, im Ganzen genommen, Alles,
as man ſich vorſtellen kann, ehe man hier geweſen iſt, und
it eigenen Augen geſehen hat. Jetzt insbeſondere iſt der Ab-
ich durch die fünf Revolutionsjahre noch ungleich auffallender
worden. Des Morgens ſieht man alle Hökerinnen auf der
traße über ihrem Kohlenfeuer ſitzen und die Zeitungen leſen;
s Abends hört man in den Volksgeſellſchaften, in den Sec-
onsverſammlungen Waſſerträger, Schuhknechte und Karrentrei-
r von den Angelegenheiten ihres Landes, und von den Maß-
geln des Augenblickes mit einer Beſtimmtheit ſprechen, die nur
s der einfachen Richtigkeit und Klarheit allgemein verbreiteter
rundbegriffe entſpringen kann. Die Verbindungen, die mit ei-
r geringen Anzahl von Ideen möglich ſind, können einge-
ränkte, einſeitige Urtheile veranlaſſen; aber nur falſche oder
cheinbegriffe führen zu falſchen Reſultaten. Ein Kopf, den
oliere, Regnard, Destouches, Marivaux, Racine, Corneille
d. Voltaire zuſtutzen halfen, hat wenigſtens die Wahrſcheinlich-
it für ſich, daß er Wahrheiten, wo nicht ſelbſt combiniren,
ch von Anderen vorgetragen faſſen und beherzigen werde. Nur
einem Punkte irrte man ſich hier durchgehends, und hatte
h von dem Joche der künſtlichen und erlernten Unwiſſenheit
hon ſo weit entfernt, daß man nicht mehr begriff, wie ein
opf organiſirt ſein müſſe, dem ein Kapuziner Alles in Allem
t. Allein die Lektion des vorigen Winters hat dieſe überſpann-
n Vorſtellungen von der Empfänglichkeit der Nachbarn ſehr
rabgeſtimmt.

Paris wird, fürs Erſte wenigſtens, der Sitz der Regierung
leiben müſſen. Das Föderalſyſtem des amerikaniſchen Freiſtaa-
s erlaubte dem Congreß öftere Veränderungen der Reſidenz
ie bei den bisherigen Verhältniſſen jenes ſo großen, aber auch
volksleeren Staats, dem Bunde noch unſchädlich waren, und
ielleicht zu ſeiner Befeſtigung dienen konnten. Daß man jetzt
uf den Gedanken verfallen iſt, eine eigene Congreß-Stadt zu
bauen, ſcheint mir die Unbeweglichkeit des Regierungsſitzes nicht
cherer zu ſtellen. Das ganze Land muß ſich der Bildung einer
euen Hauptſtadt widerſetzen; wo ſie aber einmal vorhanden iſt,
ird ſie ein nothwendiges Uebel, und das Wohl des Ganzen
t mit dem Wohle dieſes ungeheuern Theiles ſo genau verflech-
n, daß der philoſophiſchſte Patriot auf ſeine Ideale Verzicht

thun muß, um ſeinen Staat ſo zu modeln, wie es die gegebenen Umſtände, die er nicht ändern darf, erfordern.

Dafür ſpielt nun auch, werden Sie mir einwenden, Paris im Staat eine Rolle, die ſich das verzogenſte Kind in einer Familie nicht heraus nehmen dürfte, ohne wenigſtens den Haß, den Neid, die Verwünſchungen der übrigen auf ſich zu laden. Es iſt wahr, oft hat die Stimme der Pariſer für die Stimme des ganzen Volkes gegolten; aber, bemerken Sie den Unterſchied: das ganze Volk hat dieſer Stimme Beifall gegeben, und alle Verſuche, die Departemente mit Paris zu entzweien, ſind jederzeit mißlungen. Uebrigens iſt eine halbe Million Menſchen, die, ſo wie hier, auf einem kleinen Flecke verſammelt iſt, kein übles politiſches Barometer. Die Frage, worauf es in Revolutionen ankommt, iſt ja auch nicht die: hat dieſer oder jener Theil des Volkes ſeine Rechte überſchritten? ſondern die: hat es durch eine ſolche Anmaßung im Staate herrſchen, oder ihn nur aus augenblicklicher Gefahr retten wollen? Wer weiß nicht, daß der 31. März und der 2. Juni das Werk der Pariſer Commune waren? Damals ſchien auf einen Augenblick das Anſehen und die Macht des Nationalconvents vor ihr zu verſchwinden. Verſchwunden waren ſie wirklich, wie in dem Falle einer Krankheit die individuelle Größe des Patienten vor dem Arzte verſchwindet. Allein der Kranke iſt geneſen, und ſteht in höherem Anſehen, als noch je zuvor; ja, ſogar die Commune von Paris ſelbſt, die damals ſo viel auf ihre Verantwortung nahm, hat ſich neuerlich ſchon ein paarmal unter die gewaltigere Hand des Convents beugen müſſen. Kaum hatte Chaumette, der Gemeinde-Prokurator, vom Gemeinderathe den Schluß faſſen laſſen, daß alle Revolutionnair-Ausſchüſſe aus den 48 Sectionen ſich zu einem gemeinſchaftlichen Körper mit dem Gemeinderath vereinigen und gemeinſchaftlich mit ihm berathſchlagen ſollten, ſo ſchlug ein Dekret des Convents dieſe Central-Verſammlung mit dem Anathema, das immer bereit iſt, gegen jede Anhäufung untergeordneter Autoritäten geſchleudert zu werden; und die Gemeinde von Paris, anſtatt wie eine furchtbare Skolopender auf 48 Füßen zu laufen, iſt vielmehr, wegen der Macht, die den Revolutionnair-Ausſchüſſen zugeordnet iſt, in 48 unbedeutende Inſekten zerſchnitten worden, deren jedes ſein Leben für ſich hat. Chaumette, der außer dieſer Lektion neuerlichſt noch, wegen des mit großem Geräuſch abgeſchafften Katholicismus, hart mitge-

nommen worden iſt, hat die weiſeſte Partei ergriffen, ſich in die Zeiten zu ſchicken und die Ruthe zu küſſen. Seine Popularität in der Stadt war unbegrenzt und iſt noch jetzt ſehr groß, ungeachtet des Stoßes, den ſie erlitten hat. Sein Subſtitut, Hebert, der bekannte Verfaſſer des Blättchens, welches einen Tag um den andern unter dem Namen des Pere Duchesne herauskommt, ſteht ebenfalls noch auf den Füßen, wiewol man ihm neulich von einer gewiſſen Seite ſehr zu Leibe gewollt hat. Von Pache, dem Maire, ſpricht Jedermann mit Ehrfurcht, wie von einem Manne, deſſen Tugend die Probe ſchon beſtanden hat, und allgemein anerkannt worden iſt. Man verſichert mir, daß man ſeine Bekanntſchaft nicht mache, ohne ſein Freund zu werden. Ein ſolcher Mann ſcheint geſchaffen, der Revolution das Siegel der Vollendung und Vollkommenheit aufzudrücken, oder — — — —

Eine Menge Menſchen, die immer nur berechnen, was mit dem Ueberſchuſſe von Leidenſchaft anzufangen ſei, der in dieſem oder jenem Kopfe, in dieſer oder jener Maſſe von Köpfen gährt, haben jetzt ſchon neue Spaltungen, neue Revolutionen, neue Koryphäen erſonnen, und wiſſen, als hätten ſie es mit den auswärtigen Mächten abgeredet, genau zu beſtimmen, wer zuerſt werde ſpringen, und wer zuletzt werde folgen müſſen. Wenn man ſie anhört, und die Cascade von Parteien und Untergängen ſich verſinnlicht, ſo möchte man glauben, es wäre ganz darauf angelegt, noch den letzten von allen unſeren 25 Millionen Patrioten durch die Guillotine aus dem Wege räumen zu laſſen. Vor ein Paar Tagen noch hinterbrachte man wir, daß wir innerhalb zehn Monaten ein neues dénouement gewiß erfahren würden. Die Friſt iſt nicht übel, dachte ich, für Leute, die, wenn es wahr iſt, keinen Augenblick ihres Lebens ſicher zu ſein glauben. Ich ahne auch manchmal, daß es ohne manchen harten Kampf nicht abgehen wird; allein wer auf dieſe innerlichen Reibungen die ganze Hoffnung ſetzt, Frankreich wieder unter das Joch zu bringen, und ungequetſcht davon zu kommen — guter Himmel! — Nicht doch, ihr Herren! Ihr ſchlagt die Volte falſch, wie Ihr möget. Paris iſt immer unſere Karte, und Ihr habt verloren.

Darstellung der Revolution in Mainz.

(Fragment.)

An ei, qui ad defendendas causas advocatur, non est opus fide, quam nec cupiditas corrumpat, nec gratia avertat, nec metus frangat?

Quintilian.

An Thomas Brand den jüngern.

Nehmen Sie, mein würdiger Freund, diese Nachrichten, die ich Ihnen hiermit überschicke und zueigne, als einen Beweis an, daß Sie mir stets gegenwärtig sind. Sie waren Zeuge der Begebenheiten in Mainz und Zeuge meiner Handlungen vom März bis zum December 1792; Sie werden daher am besten die Treue meiner Darstellung beurtheilen können und Ihnen unterwerfe ich sie am liebsten, weil etwas mehr als die bloße Anwesenheit in Mainz dazu gehört, um richtig und unparteiisch über Dinge dieser Art zu entscheiden. Wenige Menschen sind fähig, die ganze Strenge des Richteramts zu üben; das Gefühl, welches für alles, was menschlich ist, empfänglich macht, ist selten mit dem Reichthum des Verstandes gepaart, ohne welchen sich die mannichfaltigen Verhältnisse des Lebens nicht umfassen und erschöpfen lassen; noch seltener aber mit der Unabhängigkeit des Geistes, mit der Parteilosigkeit, mit der reinen Wahrheitsliebe, mit der weisen Ruhe, mit dem hohen Tugenderust umgeben, die der Rechtschaffene für die echten Geschworenen des Sittengerichts erkennt.

Ihnen ist bekannt, wie man versucht hat, den Antheil, den ich an den öffentlichen Angelegenheiten meiner Mitbürger

nommen habe, einen mißfälligen Anstrich zu geben. Wahrscheinlich besorgte man, daß die Macht des Beispiels mit der Macht der öffentlichen Meinung in diesem Falle verbunden, für die Sache der Freiheit ungewöhnlich wirksam werden könnte. Das für mich in dieser Auszeichnung Schmeichelhaftes liegt, hat besonders in einem Zeitpunkte, der alle Begriffe von Wahrheit und Lüge, von Tugend und Laster zu verwirren scheint, einen verdächtigen Werth. Wenngleich der unbefangene Forscher zu keiner Zeit eine allgemeine Uebereinstimmung der Grundsätze und Gefühle erwartet, wenn ihm die Auftritte während eines Kriegs um Meinungen zu wohl bekannt sind, als daß Verbitterung und Mißbrauch der Vernunft, ihn alsdann noch wundern könnten; so freut ihn doch gerade dann am meisten irgend ein Beispiel von unwillkürlicher Anerkennung des sittlichen Werths, als eine Huldigung, welche die bessere Menschheit den streitenden Parteien, trotz ihrer politischen Glaubensbekenntnisse, gleichsam abdringt.

Wahr und schön ist zwar die Vorschrift: es genüge Jedem an Bewußtsein! Aber darf die Liebe, die Achtung der Zeitgenossen darum gar keinen Werth haben? Die Tugend selbst hätte nichts Menschliches, die nicht erkannt zu werden verlangte. Mich dünkt, die Bescheidenheit der Natur zeichnete hier unverrückbare Grenzen: gleich fern von Anmaßung und von Abhängigkeit, darf die Selbstachtung, ohne welche keine Sittlichkeit möglich ist, was sie umgiebt, weder zu eitel verehren, noch zu stolz verachten. Doch diese Bemerkung hat mit dem Zweck der gegenwärtigen Arbeit nichts gemein. Das Gute, welches wir auf unserm Wege finden, dürfen wir genießen; aber wie mißlich ist es, dem Genuße nachzujagen! Ich habe weder zu meiner Rechtfertigung, noch aus Rechthaberei, sondern im Gefühl einer Pflicht gegen meine Mitbürger und gegen Deutschlands Einwohner die Feder ergriffen, jene hat ihr Unglück mir achtungswerth gemacht, diese verdienen den Geist der Zeit aus einem Gesichtspunkte, der nicht zu den alltäglichsten gehört, beurtheilen und prüfen zu lernen. Zwar werde ich dabei der Unannehmlichkeit nicht entgehen, von mir selbst mitreden und Grundsätze, bei denen ich Beruhigung gefunden habe, entwickeln zu müssen; allein das Unvermeidliche lernt man ertragen, und das Räthsel unseres Daseins ist auch mir noch zu sehr ein Räthsel, als daß ich im Ernst die Absicht haben könnte, für irgend ein System

von Meinungen den Bekehrer und Fanatiker zu machen. Schwerlich wird man einem Menschen, der sich einigermaßen Mühe gegeben hat, sich selbst kennen zu lernen, mehr Gutes und Schlimmes nachreden, als er schon von sich weiß; aber in dem Maße wie man von der Täuschung zurückkommt, huldigt man der Ueberzeugung, daß dies ein Werk sei, wozu die Natur schlechterdings der persönlichen Kräfte eines Jeden bedarf. Wer es inne geworden ist, daß nur die Zeit, die Erfahrung und die Anstrengung ihn „zum Manne schmieden" konnten, der kann wol Anderen Veranlassung zum Denken geben, aber nicht sich schmeicheln, Denken und Empfinden bei ihnen willkürlich hervorzubringen, und noch viel weniger, an dem kläglichen Spielwerke, welches zu oft den Namen einer solchen Schöpfung tragen muß, ein Wohlgefallen finden.

Hätte die Geschichte nicht diesen Nutzen, die Aufmerksamkeit auf den Lauf menschlicher Angelegenheiten gespannt zu erhalten, indem sie, dem sorgfältigen Beobachter die Zukunft in den Ereignissen des gegenwärtigen Augenblicks enthüllt, so möchte man es verlorene Mühe nennen, sich damit zu beschäftigen. Wer wollte läugnen, daß die letzte Dekade unseres Jahrhunderts durch die Wichtigkeit der Begebenheiten dieser Vorempfindung ein höheres Interesse gibt? Der künftige Zustand von Europa, die Erschütterungen, denen wir entgegensehen müssen, und die Maßregeln, wodurch die Heftigkeit manches Stoßes sich allenfalls brechen ließe; dies sind Gegenstände, welche schon jetzt das ernsthafteste Nachdenken der Regierungen und der Völker verdienen. Denn so unbegreiflich uns die Schicksale des Menschengeschlechts in ihrem großen Zusammenhange scheinen mögen, so unauflöslich ist gleichwol das Band, welches unsere Bedürfnisse, Leidenschaften und Sorgen an die nächste Entwickelung politischer Verhältnisse kettet.

Die Beherrscher von Europa können am wenigsten den Einfluß bezweifeln, den die Ausführung ihrer Plane und überhaupt ihre Wirksamkeit, auf den Zustand unserer Gattung haben müssen; denn das Geschäft ihrer Staatskunst war es bisher, Veränderungen in diesem Zustande hervorzubringen, dahin zweckten ihre Gesetzgebungen, ihre Verordnungen, ihre Finanzoperationen, ihre Kriege und Bündnisse ab. Wenn es sich aber treffen könnte, daß eine zu große Aufmerksamkeit auf gewisse Lieblingsideen sie verhinderte, den ganzen Umfang der Folgen zu

berſehen und zu prüfen, welche aus dem bisher Geſchehenen noth-
endig fließen; wenn es auch ihnen, wie anderen Menſchen
rginge, die dann am ſicherſten bloße Werkzeuge einer in's Ganze
irkenden Urſache ſind, wenn ſie am willkürlichſten und leiden-
chaftlichſten ihre eigenen Privatabſichten betreiben und erreichen;
önnte es in einer ſolchen Vorausſetzung ihnen nicht zuträglich
ein, daß die Geſchichte, neben den Zwecken, die ſie ſich ſelbſt
orgeſetzt hatten, auch das Gemälde jenes größeren Umſchwungs
ufſtellte, der Könige und Fürſten ſo gut wie die abhängigſten
Menſchen mit ſich fortreißt, und oft ihre Plane deſto ſchneller
ereitelt, je raſcher ſie darauf hingearbeitet hatten?

Der Unterſchied, der zwiſchen der Theorie und der Aus-
bung, zwiſchen dem ſpekulirenden Denker und dem praktiſchen
Staatsbeamten gegenwärtig noch ſo ſchneidend, immer aber und
unter jeder Vorausſetzung in einem gewiſſen Grade unvermeidlich
iſt, muß indeſſen dazu dienen, allen unſeren Urtheilen eine ſcho-
ende Billigkeit und Zurückhaltung vorzuſchreiben. Nirgends iſt
s erlaubt, die Menſchen nach einem Geſetze zu richten, von
deſſen Vorhandenſein ſie unmöglich etwas wiſſen könnten; mit-
hin darf auch der Geſchichtserzähler die Thatſachen, die er der
Vergeſſenheit entreißt, nicht ſowol nach einer möglichen, auf den
Regeln der ſtrengen Gerechtigkeit gegründeten Staatskunſt, als
vielmehr nach der einmal beſtehenden, aus Eigennutz und Herrſch-
ſucht quellenden, nicht nach jener, die das Wohl des Volks,
ſondern einer, die die Macht des Staats zum Zweck hat, ab-
wägen und beurtheilen. Was der Philoſoph an die Geſetzgeber
und Urheber der Staatsverfaſſungen zu fordern hat, muß hin-
gegen die Spur eines in das Weſen und in die wichtigſten
Verhältniſſe des Menſchen tiefeindringenden Nachdenkens an ſich
tragen, und das Vorurtheil, das in der praktiſchen Anwendung
zuweilen ſoviel Nachſicht heiſcht, auch alsdann noch zurückſtoßen,
wenn es allgemeine Uebereinkunft für ſich hätte; wie das lautere
Metall, wenn es die letzte Probe ſeiner Feuerfeſtigkeit beſtanden
hat, die unreine Berührung der Schlacke nicht leidet.

Um dieſen Theil der Unterſuchung nicht gänzlich zu über-
gehen, habe ich meiner Erzählung einen Aufſatz angehängt,
worin ich Ihnen zur Erläuterung meines Ideengangs, und folg-
lich meiner Handlungsweiſe, einige Spekulationen über den Zu-
ſammenhang der Staatskunſt mit dem eigentlichen Zweck unſeres
Daſeins vorlegen werde. Ein zweiter Anhang, der wieder in

das Geleis der wirklichen Welt einlenkt, kann den Nutzen haben, der Mainzischen Revolutionsgeschichte den Punkt anzuweisen, wo sie, freilich als ein unendlich Kleines, in den allgemeinen Zusammenhang der politischen Schicksale Europens eintritt; er kann aber auch vielleicht das Auge des aufmerksamen Forschers auf einige ziemlich deutliche Umrisse richten, die schon jetzt über dem politischen Horizonte sichtbar sind, wenngleich der Glanz der näheren Meteore sie ungeübten Gaffern verbirgt.

Bei dieser Ausarbeitung habe ich oft der Wahrheit einer Maxime huldigen müssen; welche die Politik zum Studium des reiferen Alters bestimmt. Ich glaube sie hat, bis auf wenige Ausnahmen, die ich nicht einmal rühmen will, guten Grund. Unsere Erziehung, die uns frühzeitig mit Kenntnissen bereichern kann, hat das Geheimniß noch nicht erfunden, den jugendlichen Geist mit reifer Beurtheilung, tiefem Sinn und überlegener Wirksamkeit des eigenen Abstraktionsvermögens zu begaben; denn die Natur hat uns in dieser Periode unseres Daseins weit mehr zum Auffassen als zum Verarbeiten gebildet. Ich rede nicht von der verschlagenen Kälte, die man an einem Minister zu bewundern pflegt, wenn er auf der langweiligen Lauer nicht ermüdet, jeder Gegenmine behutsam entgegengräbt und den krummen Schleichweg der Intrigue leiser als seine Nebenbuhler, oder als die Agenten anderer Höfe zu wandeln versteht. Auch der rechtschaffenste Staatsbeamte, und nicht minder ein jeder Menschenforscher, der über das Beste seiner Brüder zu sicheren Resultaten gelangen will, bedarf jene Geduld der Erfahrung, die erst mit der Ueberzeugung reift, daß die Summe des wirklichen Guten, sogar bei der redlichsten Anstrengung, immer unbedeutend bleibe, daß alles wahre, fruchtbringende Gute nur langsam gedeihen könne, und daß es folglich Weisheit sei, an seinem endlichen Emporkommen nicht zu verzweifeln, wenn schon Alles ihm den Untergang zu drohen scheint. Der Ruhe des gesetzteren Alters ist allein die Selbstverläugnung gegeben, die keine Wirkung voreilig erzwingen will. Anstatt des raschen Jugendfeuers, welches Schwierigkeiten wie Maulwurfshügel verachtet, und nur zu spät inne wird, daß die Natur sie zu Bergen geschaffen hatte, tritt alsdann die vorsichtige Berechnung ein, die ihr Ziel desto sicherer erreicht, je inniger sie den Grundsatz umfaßt, daß alles Gute gleichsam von selbst hervorgehen müsse, und die Regierungskunst, so wie die Lebenskunst überhaupt nur darin bestehe, einer jeden

Kraft ihre Wirksamkeit zu lassen, und lediglich die Fesseln, die sie daran hinderten, ihr abzulösen. Der Gärtner, welcher fleißig gegraben, gepflanzt, begossen und gejätet hat, überläßt es den im Samen inwohnenden Kräften des Pflanzenreichs, seine Blumenbeete mit Farben, Gestalten und Gerüchen in schöner Mannigfaltigkeit zu schmücken. — Ich scheide von Ihnen, mein Bester, mit dem erheiternden Gedanken, daß ich diese Samen in guter Absicht und nicht ohne Sorgfalt streute. In welcher Gestalt die Wahrheit daraus hervorsprossen möge, ihr waren diese Nachtwachen geweiht; denn des Schriftstellers höchste Pflicht, in meinen Augen, ist diese: zur Erweiterung des Reichs der Wahrheit aus allen Kräften beizutragen, und der etwa damit verknüpften Gefahr ruhig entgegen zu sehen. Wenn alle Schreckbilder des Vorurtheils aufgeboten sind, um gewisse Meinungen nicht sowol zu widerlegen, als mit Heeresmacht niederzuschlagen, darf man wol mit Ihrem Landsmanne schließen:

It is the property of truth, to be fearless and to prove victorious over every adversary. It requires no great degree of fortitude, to look with indifference upon the false fire of the moment, and to foresee the calm period of reason, which will succeed.

Godwin.

1793. Georg Forster.

Darstellung der Revolution in Mainz.

I.

Festivitäten in Mainz. — Abmarsch der Deutschen gegen Frankreich. — Manifest des Herzogs von Braunschweig.

Mainz, den 1. August 1792. *)

Nach der Krönung des Kaisers Franz II. ist unser Mainz der Sammelplatz von Allem, was in Deutschland theils wichtig ist, theils sich wichtig dünkt, von gekrönten Häuptern, Fürsten, Ministern, Gesandten und einem zahlreichen Adel gewesen. Man zählte gegen zehntausend Fremde in unsern Mauern. Alle Gasthöfe waren mit Prinzen besetzt, die in den kurfürstlichen Palästen nicht mehr Platz gefunden hatten, und alle Privathäuser beherbergten Gäste oder Freunde aus irgend einem entfernten Winkel von Deutschland. Selbst der Mainzische Adel, dessen Ungeselligkeit unter seinen Zunftgenossen in allen zehn Kreisen berüchtigt ist, sah sich durch den Drang der Umstände zu einigen Schritten veranlaßt, die beinah für Höflichkeit gelten konnten, um mitten unter den stolzen Wappenschilden böhmischer, ungarischer, östrreichischer, hannöverischer, sächsischer, schlesischer und ich weiß nicht welcher uralten Geschlechter, doch auch wenigstens einen Augenblick an sein kapitel-

*) Diese Zeitangabe bezieht sich auf die Folge der Begebenheiten und keinesweges auf die Abfassung meiner Nachrichten. Die Briefform, als Einkleidung, scheint hier den Vorzug zu verdienen, weil sie dem Leser die Handlungen besser vergegenwärtigt.

fähiges Daſein zu erinnern. Vom frühen Morgen an wimmelten die Straßen von wohlgekleideten Perſonen, und gegen Mittag ward das Gewühl der Kutſchen rauſchend genug, um einer Hauptſtadt den Rang ſtreitig zu machen.

Bei Hofe folgten Feſte, Schmäuſe, Concerte, Bälle, Erleuchtungen, Feuerwerke, verherrlicht durch den unnachahmlichen Zauber unſerer Gegend, und die majeſtätiſche Pracht des Rheins, mehre Tage hindurch in ununterbrochener Reihe aufeinander. Das Auge der Neugierigen, das ſich in Frankfurt bis zur Ermüdung an dem barbariſchen Aufputz und unbeholfenen Prunk unſerer Vorfahren geweidet hatte, und des feudaliſchen Hochmuths, ſammt ſeinen ſteifen Ceremonien endlich überdrüſſig geworden war, ſchwelgte hier deſto üppiger an dem reizendern Schauſpiel des verſchwenderiſchen Aufwandes, wozu die geſchmackvollen Künſte unſeres Zeitalters Handreichung geleiſtet und der Eigenliebe des gaſtfreien Prieſters mit unübertrefflichem Glanze geſchmeichelt hatten. Vor Allem trugen die Erleuchtungen den Beifall der Kenner davon. Die Gärten der Favorite, die Schiffbrücke, die Jachten auf dem Fluſſe, die Kirchthürme von Koſtheim, Kaſtel und Hochheim in der Ferne, zauberten im Dunkel der Nacht einen künſtlichen Tag hervor, und gewährten einen Anblick, den man weder in London noch in Paris je ſo ſchön geſehen hatte. Im unermeßlichen Spiegel des Rheins verdoppelten ſich die brennenden Thürme und die vom Ufer in die Lüfte ſteigenden Feuergarben. Auch die anbefohlene Erleuchtung der Stadt war ungeachtet der kurzen Vorbereitungsfriſt den Einwohnern außerordentlich wol gelungen. Ueberall brannten im bunten Lampenſchein ſchwergereimte Glückwünſche an das neue Reichsoberhaupt und ſeine Gemahlin, und geiſtreiche Anſpielungen auf das gute Vernehmen der beiden Adler; hie und dort ermannte ſich ſogar ein loyaler Hofbedienter, den vereinigten Waffen Sieg zu prophezeihen.

Man verſäumte die nächtlichen Stunden zu zählen, indem man ſich den Eindrücken des Ungewöhnlichen und der allgemeinen Fröhlichkeit in dieſem Feenreich überließ. Es würde der Philoſophie übel anſtehen, dieſe Empfänglichkeit, die dem menſchlichen Herzen ſo natürlich iſt, mürriſch zu tadeln und es ſträflichen Leichtſinn zu nennen, daß ernſte ſtatiſtiſche und moraliſche Betrachtungen dieſen Genuß nicht auf der Stelle verſcheuchten.

Dank sei es vielmehr der Natur, daß sie gewissen Erschei
einen so wirksamen Zauber für unsere Einbildungskraft
der auch die Wolken des Trübsinnes zertheilen und d
glücklichen vermögen kann, seinen Gram eine Zeit lang
gessen! Der Fehler, wenn hier etwas zu mißbilligen is
nicht an dieser allgemeinen Stimmung, die ich lieber
nennen möchte, sondern an den Regierungen, die einer
laubten Gebrauch davon machen, und das unterjochte V
Rausch einer Nacht mit jahrelangem Schweiße zu theuer
fen lassen.

Vor vielen anderen Deutschen sind überdies die
für Freuden dieser Art vorzüglich offen. Die Bedürfni
der Luxus eines zahlreichen Adels und einer nicht mind
reichen Priesterschaft ernähren hier eine ungeheure Me
schäftiger Müßiggänger, Vermittler oder auch Werkzeu
Ueppigkeit; einen Schwarm von Handwerkern, Krämern,
lern, Bedienten und Klienten, die sämmtlich in der
ihrer Herren das Ideal ihrer eigenen Vollkommenheit u
Muster, dem sie nacheifern müssen, erblicken. Wenn
gang und Genuß als die Vorbilder des Volks an seiner
stehen, müssen nicht in die Länge die Sitten der arb
Klassen sich verschlimmern? Wird nicht ein Jeder sich b
des leichten Erwerbs sobald als möglich froh zu werden
unbillige und unpolitische Vorliebe mancher Regenten
Residenzstädte trägt ebenfalls zu dieser Erschlaffung das
bei. Ich nenne sie unbillig, weil man die Stadt nicht
kann, ohne den unglücklichen Landmann mit desto sch
Lasten zu bedrücken; und unpolitisch, weil die Einkün
Staats ohne Nachtheil der Einwohner beträchtlich erhöh
die Sitten durch rasche Betriebsamkeit geläutert und
werden könnten, wenn man statt dieser Palliative den
Hauptschaden des Landes heilte, und den Handel der
Mainz, wozu die Natur sie bestimmt zu haben scheint,
zweckmäßige Mittel in Flor zu bringen suchte. Allein a
stehen die ausschließenden Vorrechte jener übermüthigen
im Wege, deren adeliges Nichtsthun, deren tiefe Unwis
deren plumpe Sinnlichkeit einem gutmüthigen Volk das
lichste Beispiel geben. Verzeihen wir ihm also immerhi
Weichlichkeit, seine Lüsternheit, seine fade Leere, seinen
sinn, so lang' es im ganzen Leben seiner Herren nur d

wechselungen der Tafel, des Putzes, des Spiels, der Lustpartien, der Spazierfahrten, der Schauspiele, Concerte und Tänze, kurz aller der unzulänglichen Mittel, die tödtliche Langeweile zu scheuchen, — die doch nur der Kunst, sich vernünftig und nützlich zu beschäftigen weicht, — und im ganzen Leben seiner Pfaffen nur die Sorge für den Bauch und für die Befriedigung eines noch mächtiger wirkenden Triebes erblickt.

Ich nehme es nicht auf mich, zu entscheiden, ob dieselben Tugenden und dieselben Schwächen an allen Orten der Erde ganz ohne allen Unterschied sich entwickeln, ob Rom und Capua genau dieselben Menschen hervorbringen können. Warum müssen aber, möcht' ich lieber fragen, die Menschen aller Orte gerade wie in Einer Form gegossen sein, wenn sie der ängstlichen Bücherweisheit Genüge leisten sollen? Hat jedes Land seine eigenthümlichen Vorzüge und seine besonderen Mängel, so könnte sichs mit den Einwohnern eben so verhalten, ohne daß die Harmonie des Ganzen unter dieser Mannigfaltigkeit litte. Fordern wir doch nicht diese pünktliche Uebereinstimmung von den Bürgern eines Orts, sondern finden es natürlich, daß jede verschiedene Berufsarbeit, so wie sie eine Abänderung in der vorbereitenden Erziehung erheischt, auch den Charakter und die Lebensweise mit Eigenthümlichkeit stempelt. Die den Menschen erreichbare Vollkommenheit besteht nicht darin, daß Alle einerlei Vorzüge erlangen, sondern daß ihre persönlichen Anlagen, mit Vermeidung eines jeden Abweges, wohin sie führen könnten, sich frei entwickeln.

Wenn nun das milde Klima, die vorzüglich weiche Luft, die schöne, lachende Gegend, und der Zufluß von Allem, was die Sinne, selbst die verwöhnten, verlangen, insbesondere der edle Wein, unwillkürlich im Busen des Mainzers eine Stimmung zum Genuß hervorrufen, die sich mit der rauhen Tugend eines Cincinnatus oder eines Cato gerade nicht verträgt; müssen ihm darum die liebenswürdigen Tugenden der gebildeten Gesellschaft alle unerreichbar bleiben, vorausgesetzt daß Regierungsform, Gesetze, Beispiel und Erziehung einst darauf ihr Absehen richten könnten? Wenn alsdann durch einen unverhofften Glücksfall Frankfurt einen Theil seines Handels an Mainz abtreten müßte, und der durch Fleiß erworbene Reichthum seine liebenswürdigen Gefährten, Geschmack und Schönheitssinn mit sich brächte, wenn die Künste hier endlich blüh-

ten und die zarteren Saiten des Gefühls berührten; wäre Deutschland etwa sehr zu bedauern, daß es mit reineren Sitten und einer vollkommneren Ausbildung als einst Großgriechenland — seine eigene Sybaris hätte? —

Etwas von unserer Freude in diesen Tagen muß auch einer Art von Eigenliebe, einem kleinen Lokalstolz auf die Rechnung kommen. Es schmeichelte uns, den Kaiser und die Kaiserin, den König von Preußen und seine Prinzen, den Landgrafen von Hessen, den Herzog von Braunschweig, einen Sohn Georgs III. von England und ein ganzes Pantheon von kleineren Erdengöttern auf einem Haufen in unserm Mainz versammelt zu sehen. Auch dieser Zug verräth die Biegsamkeit der menschlichen Natur, gewisse Gewohnheitsneigungen anzunehmen und sich selbst darin zu gefallen. Die Bewohner einer Stadt, eines Bezirks, einer Provinz, ja ganze Nationen sind oft in ihrer kollektiven Beziehung so eitel, auf Beifall so erpicht als in ihren Privatverhältnissen, und wenn sie ihn immer durch wesentliche Vorzüge zu verdienen suchten, so hätte auch diese Reizbarkeit einen moralischen Nutzen. In monarchischen Staaten pflegt der Unterthan sich die Ehre und die Achtung gleichsam zuzueignen, die seinem Fürsten widerfährt, es ist, als fühlte er in solchen Augenblicken die Wahrheit jenes Grundsatzes der philosophischen Gesetzgebung, daß der Fürst nur Repräsentant seines Volkes ist. Die thörichte Vergötterung des großen Monarchen, die wir ehedem an unseren französischen Nachbaren belächelten, erscheint zwar nicht überall in einer so empörenden Gestalt und wird nicht so emphatisch zur Losung gemacht; allein das Prinzip der Nationaleitelkeit ist allenthalben wirksam, und der Mainzer fühlt sich wichtig in seinem Kurfürsten. Die politischen Verbindungen des jetzigen Regenten können dazu beigetragen haben, dieses Gefühl zu schärfen; es ist ihm geglückt, in Deutschland eine Rolle zu spielen, womit das unbedeutende Gewicht der Mainzischen Staaten in keinem Verhältnisse steht, und insbesondere hat der deutsche Fürstenbund einen glänzenden Kreis von Gesandtschaften um ihn gezogen. Mainz beherbergte in den letzteren Jahren manchen fürstlichen Gast, und seitdem der König von Neapel hier das geistliche Schauspiel eines Fuchsprellens angesehen hat, glauben wir steif und fest, daß kein Potentat, der sich unserer Stadt auf zwanzig Meilen nähert, der Anziehungskraft dieses bedeutenden Hofes widerstehen könne.

Ich brauche nicht zu erinnern wie unendlich der jetzige Besuch alle vorigen an Glanz und Wichtigkeit übertraf. Wien und Berlin flossen gleichsam in Mainz zusammen, und hinweggesehen von allen anderen Beziehungen, waren sowol die Hauptpersonen selbst, als die große Anzahl wohlgebildeter Menschen, die gewöhnlich die Höfe mächtiger Fürsten zieren, die Gegenstände einer allgemeinen Aufmerksamkeit und eines eben so allgemeinen Wohlgefallens. Die Jugend des Kaisers hatte vorzüglich etwas Rührendes, das auf den ersten Blick bei Jedermann für ihn sprach. Mehre von uns hatten ihn zu Frankfurt am Krönungstage auf dem Zuge nach der Kirche gesehen, wie er unter der drückenden Last des Hermelinmantels und der Krone, seine großen blauen Augen auf der Menge der Zuschauer umherirren lies; und ich weiß nicht welches menschliche Mitgefühl die unsrigen unwillkürlich füllte. Soviel ist gewiß, daß nur die Reinheit der Seele das Vorrecht haben sollte, diese Empfindungen zu erregen, die ein so schönes Verhältniß zwischen Regenten und Regierten als möglich zu erkennen geben, zugleich aber auch des Mißbrauchs wegen so gefährlich sind.

Die französischen Emigrirten scheinen bei dieser Feierlichkeit ganz außer Acht gekommen zu sein. Die guten Zeiten sind nicht mehr, wo sie mit ihrem Papa, wie sie vertraulich den Kurfürsten nannten, an großen Tafeln speiseten und sogar ganze Gastmäler aus der Hofküche ins Haus geschickt bekamen. Ihre Abbé Maurys werden nicht mehr öffentlich von einem deutschen Erzkanzler umarmt, und die Abschiedsschmäuse kommen nicht wieder, womit noch vor Kurzem Monsieur und Madame bewirthet wurden. Auch als Flüchtlinge können die französischen Prinzen vom Geblüt den Forderungen der Etikette nicht entsagen; sie scheuen daher eine Zusammenkunft, wobei der Glanz von Deutschlands Oberhäuptern sie verdunkeln müßte. Unser deutscher Adel läßt den französischen fühlen, daß es noch eine morgue über die seinige gibt, und dieser rächt sich dafür mit Witz und Spott, den Waffen, die ihm geläufig sind, und die sein Gegner nicht zu brauchen versteht. Das Mainzer Volk ist deutsch genug, um den Franzosen jede Demüthigung zu gönnen, wenn es sich auch nicht mit Unwillen noch jener Tage des Schwelgens erinnerte, wo sein bester Rheinwein in die Kehlen etlicher hundert Ludwigsritter floß, und der verwöhnte französische Geschmack ihn dennoch zuletzt für den schäumenden Cham-

pagner stehen ließ, der zu mehren tausend Flaschen die Tische in den Favoritgärten besetzte, und die Kälte des nächtlichen Gastmahls vertreiben half.

Eine nahe Hoffnung leuchtet indessen diesen unglücklichen Auswürflingen Frankreichs, erhält sie aufrecht unter ihren Leiden und versöhnt sie sogar mit der glänzenden Feier, an welcher sie theilzunehmen nicht berufen sind. Den Fürsten selbst ist ihre Größe bei jedem Genuß so sehr im Wege, daß sie des Vergnügens wegen wahrlich nicht die Gelegenheiten suchen, wo die Conjunction so vieler Gestirne die Schwierigkeiten vervielfältigt und ihr narkotischer Einfluß auf ein jedes desto kräftiger zurückwirkt. Ein anderes Interesse führt sie zusammen und beweiset zugleich, daß die ehrgeizige Politik auf ihre Seelen nicht minder festen Halt, als selbst die bezaubernde Wollust, nehmen könne. In diesem Fürstenkongreß ward das Schicksal Europens gewogen und über Frankreichs Provinzen das Loos geworfen. Hier ward die Ausführung jener Plane zum letztenmal verabredet, die man in Pavia und in Pilnitz genehmigt hatte. In einer kleinen Schenke zu Weissenau am Rheinufer versammelten sich täglich die kaiserlichen, die preußischen, und einige andere Minister, und bereiteten die Gegenstände der Berathschlagung für ihre Herren. Bald werden wir den Erfolg dieser mächtigen Verbindungen inne werden, bald werden die deutschen Heere in Frankreich eindringen, dessen innerliche Spaltungen, dessen desorganisirte Truppen, dessen mit den angreifenden Mächten einverstandene Minister, Generäle, Offiziere und Administratoren, eine so glänzende, so schnellentschiedene Eroberung, wie die von Holland, im Jahr 1787, versprechen.

Wer mag gleichwol für den glücklichen Ausgang dieses Unternehmens bürgen? Jeder Ausländer, den ich noch aus Frankreich zurückkehren sah, hegte von dem Nationalgeist, und der wahren Begeisterung des Volks für den, freilich ihm noch dunkeln Begriff von Freiheit, eine ganz andere Meinung als die verbündeten Fürsten sich davon gemacht zu haben scheinen. Jeder in den Kriegswissenschaften erfahrene und mit der Topographie von Frankreich bekannte Beobachter, den ich noch zu befragen Gelegenheit hatte, hielt es für unwahrscheinlich, in einem Feldzuge bis zur Hauptstadt vorzudringen, worauf es doch jetzt, um das Herz der Revolution anzugreifen, eigentlich gemünzt sein soll. Jeder endlich, der die lange Reihe von Glücksfällen

erwägt, welche die Expedition gegen Holland begleiteten, und zugleich auf den geringen Umfang dieses allenthalben offenen, flachen Landes und die Nähe der klevischen Grenze Rücksicht nimmt, wird schwerlich im Ernste jetzt denselben Fall erblicken wollen *). Allein wir pflegen die Wahrscheinlichkeit und Ausführbarkeit dessen, was wir wünschen, gern im vortheilhaftesten Lichte zu sehen, und es wäre folglich nicht unmöglich, daß auf beiden Seiten Täuschung vorhanden sein könnte: bei denen, die sich jetzt schmeicheln eine Promenade nach Paris zu machen und durch einen Schlag der despotischen Zauberruthe die alte Regierung in Frankreich wieder herzustellen; und nicht minder, bei jener Hälfte der Einwohner Deutschlands, die dem vorgesetzten Zwecke die Mittel nicht angemessen findet, und vielleicht aus angeborenem Freiheitsgefühl im Stillen für die muthigen Verfechter der Menschheitsrechte manchen Wunsch emporsteigen läßt.

Die rastlose Bemühung des Kurfürsten von Mainz, die Gegenrevolution in Frankreich zu bewirken, und seine unverholene Verletzung einer Neutralität, die er so leicht beobachten konnte, die Niemand ihn zu verläugnen zwang, die seiner Lage so angemessen war, dürften bei einer ungünstigen Wendung der Sachen unsere Stadt und Gegend sehr ins Gedränge bringen. Das französische Cabinet hat mit einer unbegreiflichen Schonung gegen die beiden geistlichen Kurfürsten von Trier und Mainz, die dem ausgewanderten Adel die auffallendste Unterstützung gewährt haben, bis auf den letzten Augenblick den Weg der Unterhandlung offen gelassen. Während der Zeit, daß man diesseits die feindseligsten Gesinnungen äußerte, daß der Kurfürst von Trier die Emigrirten sich bewaffnen und die französischen Grenzen beunruhigen ließ, daß der Kurfürst von Mainz mit dem Bischof von Speier, dem Herzoge von Würtemberg und dem Prinzen Condé in Waghäusel gegen Frankreich Verabredung nahm, daß er Ermahnungsbriefe an Ludwig XVI. schrieb, die man ihm uneröffnet zurückschicken mußte, daß er die französi-

*) Sogar die geheimen Kundschafter der deutschen Cabinete in Frankreich führten, wie mir seitdem versichert worden ist, diese Sprache in ihren Berichten. Die Depeschen der öffentlichen accreditirten Gesandten lauteten vielleicht anders; auch waren ihre Quellen nicht dieselben. Wer das Volk beobachtete, konnte richtig urtheilen; wer nur Ci-devants sprechen hörte und etwa um die Cabinetsgeheimnisse wußte, mochte jene Beobachtungen und Urtheile verachten.

schen Nationalfarben beschimpfen ließ und die Rebellen mit der weißen Kokarde an seinem Hofe litt, daß er in Worms und in Bingen die Waffenübungen und Lager der Emigrirten, und im Rheingau die Anlegung ihrer Magazine gestattete: erschienen sowol in Koblenz als in Mainz neue Gesandten, die ungeachtet der Beleidigungen, womit die Ungezogenheit der aus Versailles entlaufenen Hofschranzen sie verfolgte, den beiden Fürsten ihr eigenes Interesse begreiflich zu machen suchten. Hier endlich hat man wenige Tage vor der Ankunft unserer hohen Gäste dem französischen Gesandten allen kurfürstlichen Schutz und alle Gewährleistung des Völkerrechts vermittelst einer Ministerialnote förmlich aufgekündigt. Nach einer Botschaft dieses Inhalts, die einer Mainzischen Kriegserklärung an Frankreich ungefähr gleichlautend ist, mußte wol der Gesandte ungesäumt die Heimreise antreten.

Es ist nicht zu läugnen, daß zu weit getriebene Nachgiebigkeit, anstatt zu gewinnen, oft den Gegner nur kecker macht; und sonach möchte es fast scheinen, als sei man in den Tuilerien aus Furcht so kleinlaut geworden. Jenes Einverständniß indessen, wovon ich schon etwas erwähnt habe, scheint die Sache ungleich besser zu erklären. Wie süß muß doch der Genuß einer inconstitutionellen, oder mit einem andern Ausdrucke, einer unrechtmäßigen Herrschermacht sein, wenn Ludwig dafür gegen das politische Staatsinteresse Frankreichs gänzlich erblinden konnte! Der letzte Schlag zur vollkommenen Abhängigkeit dieser einst in Europa so entscheidenden Macht, der letzte Streich, wodurch Oestreich und Preußen, vorzüglich aber das erstere, aus Frankreich sich einen Satelliten schaffen wollten, wie es Holland von England geworden ist, war der zu Pavia und in Pilnitz beschlossene Krieg, dem die Wiedereinsetzung des Königs in seine Rechte nur zum Vorwand dienen sollte *). Die sehr absichtliche, und nur anscheinend voreilige Bekanntmachung der Verheißungen, welche die französischen Prinzen in Pilnitz von Leopold und

*) Frankreich hatte noch im Frühling 1792 einen Minister, der diese östreichischen Plane mit Hintansetzung des wahren französischen Interesse nicht befördern wollte, und Alles, freilich zu spät versuchte, um den König von Preußen und den Herzog von Braunschweig von dieser Verbindung abzuziehen. Man begreift, daß die östreichische Partei ihn nicht lange im Cabinet dulden konnte.

Friedrich Wilhelm erhalten hatten, nebst den Aeußerungen des Kaisers zu Regensburg, zogen die Aufkündigung der Allianz von 1756 und die französische Kriegserklärung nach sich; aber dieser, um drei Monate verzögerte und verspätete Friedensbruch ist bis auf den gegenwärtigen Augenblick ohne eine thätige Feindseligkeit geblieben. Dem Hofe selbst mußte also wol daran gelegen sein, den verbündeten deutschen Mächten einen erwünschten Vorwand zum Angriff in die Hände zu spielen, ohne ihnen im geringsten Abbruch thun zu wollen.

Eine Kriegserklärung, der keine Feindseligkeiten auf dem Fuße folgen, ist entweder eine unüberlegte Posse, oder eine mit dem Feinde verabredete Intrigue; da sie den Zweck, den jede gesunde Politik mit dem Kriege verbinden soll, nämlich die baldige Wiederherstellung eines billigen Friedens, verfehlt. Die Schnelligkeit des Ueberfalls, der Vortheil einer Stellung, die keinem Angriff blosgestellt ist, die Schwächung eines Feindes, ehe er Zeit und Mittel zum Widerstande findet: dies sind Maßregeln, die allein die glückliche Beendigung des größten Uebels, das die Menschheit heimsucht, beschleunigen können. Deutschlands Mächten Krieg erklären, die östreichischen Niederlande den unvorbereiteten Truppen, die sie vertheidigen, entreissen und die Rheinufer von Germersheim bis Köln besetzen, um die Neutralität der Pfalz und der geistlichen Kurfürstenthümer zu beschirmen: dies hätte zu gleicher Zeit und auf einen Schlag geschehen müssen. Hinter dem mächtigen Strome verschanzt, der zwischen Deutschland und Frankreich eine so natürliche Grenzlinie zieht, und aus dem reichen Brabant mit Kapitalien zur Fortsetzung des Krieges versehen, hätte das freigewordene Frankenvolk dann jedem Angriffe trotzen und von seinen Feinden solche Friedensbedingungen fordern können, welche, auf beiderseitiges Interesse gegründet, einen dauerhaften Vertrag gesichert hätten. Wie jetzt die Sachen stehen, scheint allerdings das Glück den verbündeten Fürsten zu lächeln und den Freunden der Freiheit eine tiefe Trauer bevorzustehen.

Der König von Preußen sammt seinem Gefolge begab sich nach geendigtem Feste zu seiner Armee. Die prächtig geschmückten kurfürstlichen Jachten empfingen ihn aus unseren gastfreien Mauern und schwammen mit ihrer kostbaren Ladung den Rhein hinab. Eine Menge großer und kleiner Fahrzeuge, mit unzähligen Neugierigen besetzt, die zum erstenmal in ihrem Leben ein

Lager anzustaunen wünschten, gingen entweder voran, oder folgten täglich dem königlichen Geschwader; denn seit dem siebenjährigen Kriege ruhten unsere Rheinländer in tiefem Frieden und die zweite Generation war hier bereits im Aufsprossen, ohne das schreckliche Schauspiel bewaffneter und kämpfender Heere, ohne die Gräuel der Verwüstung und des wilden Blutvergießens gekannt zu haben. Die preußische Armee bei Koblenz, die laut öffentlich bekannt gemachten Verzeichnissen 55,000 Mann stark sein soll, und allerdings wol aus mehr als 40,000 effectiven Kriegern bestehen mag, befriedigte das Auge der Zuschauer mit jenem Aeußern, das so viel verspricht, und nach so vielen unter Friedrich dem Großen erfochtenen Siegen, jetzt als ein Unterpfand der Tapferkeit und des künftigen Ruhmes gelten kann. Die kaiserliche Macht, mit Inbegriff der beträchtlichen Schaaren, die zur Dämpfung des in Belgien noch unter der Asche glimmenden Empörungsgeistes unentbehrlich sind, soll von Freiburg im Breisgau an, bis Mons und Tournai zu, aus 70- bis 80,000 Mann bestehen, und die Rotten der Emigrirten, wenn man Mirabeau's Banditen hinzunimmt, lassen sich auch auf 10,000 schätzen. Die Preußen und Kaiserlichen führen ansehnliches Geschütz, welches ihnen doch, wenn man den französischen Helden an den Wirthstafeln glauben mag, kaum nöthig sein dürfte, weil in den meisten Festungen die Commandanten gewonnen sind und sobald man sie auffordert, die Thore öffnen werden *).

Diese Ueberzeugung, die nicht blos unerfahrnen, jungen Menschen, sondern durchgehends allen Emigrirten eigen ist, und wahrscheinlich also auf Beweisen beruht, die ihre Häupter in Händen haben, scheint in der That auch auf unsere Cabinete übergegangen und die Grundlage geworden zu sein, nach welcher sie die zum gegenwärtigen Feldzug erforderlichen Kräfte berechnet haben. Das Manifest des Herzogs von Braunschweig, als

*) Man hat in Deutschland zum Theil noch unrichtige Vorstellungen von den Zurüstungen zum Feldzuge von 1792. Am 20. September hat die französische Armee unter Kellermann eine fürchterliche Kanonade ausgehalten, wobei die Stücke von 27 große Wirkung thaten; es ist also nicht wahr, daß die Feinde nur mit ihren Feldstücken gegen Frankreich gezogen sind. Ueberhaupt verdiente dieser Feldzug von einer unparteiischen Feder dargestellt zu werden, um Dinge, die man sich nicht träumen läßt, ans Licht zu bringen.

bersten Befehlshabers aller gegen Frankreich vereinigten Armeen, welches so eben die Pressen unseres Hofbuchdruckers verlassen hat, scheint sich auf ähnliche Erwartungen zu beziehen. Es fordert die französische Nation feierlichst auf, den deutschen Heeren überall offnen Zugang zu lassen und sich ihren Waffen nicht zu widersetzen. Es nimmt als ausgemacht an, daß Ludwig XVI. nebst seiner Familie nicht frei ist, und erkennt in seiner Person den einzigen rechtmäßigen Gesetzgeber von Frankreich. Gegen den Geist der Freiheit, der die neue Verfassung geschaffen hat, flammt es Rache und Vernichtung, und erklärt, auf das kaiserliche und königliche Wort der beiden verbündeten Monarchen, daß die geringste, dem König von Frankreich und den Seinigen zugefügte Beleidigung, die gänzliche Zerstörung der Stadt Paris und die Hinrichtung der Aufrührer nach sich ziehen soll. In dieser Stelle, wie überhaupt in dem ganzen Aufsatze, sind die Einlispelungen der Emigrirten, ihre ganze unversöhnliche Bitterkeit gegen die Neuerer und der Werth, den sie auf Drohungen setzen, unverkennbar. Paris einzuäschern und der Erde gleich zu machen, ist seit vielen Monaten der Lieblingsausdruck, dessen sich diese irrenden Ritter als Herzenserleichterung gegen Alle die sie hören und nicht hören mögen, unter tausend unsinnigen Prahlereien bedienen. Unmöglich aber kann es ihnen mit diesem Wunsch ein Ernst sein, ihnen, die ohne Paris des Lebens nicht froh zu werden wüßten! Wenn Ariost uns erzählt:

E Rodomonte audace se gli vanta
Arder Parigi —

so läßt er den tollkühnen Sarazenen sein Versprechen erfüllen. Jetzt wird sichs zeigen müssen, in welchem Sinne die Erneuerung einer so sarazenischen Drohung eine Rodomontade heißen soll.

II.

Aufbruch der Mainzischen Truppen nach Speier. — Fortschritte der Alliirten in Frankreich. — Nachrichten aus Paris.

Mainz, den 23. September 1792.

Alles Große zwingt uns einen Grad von Bewunderung ab; sogar das Abscheuliche, wenn es unter riesenmäßigen Dimensionen erscheint, borgt gleichsam von diesen eine Hülle, die seine empörende Blöße wenigstens dem ersten Anblick verbirgt. Ohne glänzenden Schmuck, ohne Täuschung der Sinne würde das Böse jederzeit zurückstoßen; und die Sünde, wäre sie gestaltet, wie Milton sie schildert, könnte nur Ungeheuer noch reizen. Große Leidenschaften, große Verbrechen, ich dürfte fast hinzusetzen, große Laster, so verabscheuungswürdig ihre Wirkungen sind, finden daher eine Art von Fürsprache in unserm Herzen, sobald wir nur mit Wahrscheinlichkeit voraussetzen können, daß diejenigen, die auf solche Abwege geriethen, von einem falschen Schein von Größe geblendet, das Tadelhafte, das Strafbare, das Verächtliche ihrer Verirrungen nicht inne werden konnten oder doch zu spät erkannten. Der Irrende, der diese Entschuldigung nicht hat, dem es an einem ästhetischen Sinne für das Schöne, Große, Erhabene fehlt, dessen verderbte Neigung an dem Bösen die scheußliche Mißgestalt liebt, muß unverzüglich in den Augen aller nicht ganz verwahrloseten Menschen zur niedrigsten Stufe der Nichtswürdigkeit und der Verworfenheit hinabsinken.

Ein Beispiel wird diese Bemerkung erläutern. Vor dem Richterstuhl der Vernunft ist das Unheil längst erwiesen, das der Ehrgeiz der Fürsten und Eroberer gestiftet hat. Die unbestechliche Gerechtigkeit dieses Tribunals spricht laut in unserm Innersten: „die Begierde, die Leidenschaft, deren Befriedigung Menschenblut kostet, war dieses Opfers nicht werth; es gibt nur Eine rechtmäßige Ursache des Blutvergießens: die Vertheidigung der Freiheit!“ Dennoch liegt es in der Natur des Menschen, hinwegzusehen von der Uebertretung dieses höchsten Ausspruchs, und die mannigfaltigen Aeußerungen der unbegreiflichen, im Menschen wirksamen Kraft, auch im Charakter des Eroberers und Helden noch zu bewundern. In den persönlichen Eigen-

schaften eines Alexander, eines Cäsar, eines Karl von Schweden, eines Friedrich von Preußen, wird der unparteiische Beobachter eine so reiche Harmonie und Intensität der Naturanlagen und in ihrer Entwicklung so viel echte Größe gewahr, daß der häßliche, unvertilgbare Flecken der Ungerechtigkeit und Menschenverachtung, der diese schönen Exemplare der Menschheit besudelt, selbst dem Philosophen nicht allen Genuß bei ihrer Betrachtung verleiden kann. Wir dürfen noch einen Schritt weiter gehen und ohne an einem Xerxes, einem Ludwig XIV. und ähnlichen eitlen, ruhmsüchtigen Herrschern jene Geistesgröße zu entdecken, dennoch den Eindruck eingestehen, den das Ungeheure ihrer Unternehmungen im Gemüth des Lesers oder des Zeitgenossen zurückläßt. Traurig, wie es immer bleibt, die Habe, die Zufriedenheit, die Gesundheit, das Leben vieler Millionen in der Hand eines Unbesonnenen zu sehen, der sie nach seinem regellosen Gelüsten zur vorzeitigen Vernichtung hinschleudert, werden wir demungeachtet durch das Umfassende des Anblicks ergriffen, und stehen mehr erstaunt als zürnend oder verabscheuend, dem Menschen gegenüber, an dessen Willkür die Gottheit das Schicksal ganzer Welttheile knüpfte. Der große König, der allein in einem kleinen Nachen über den Hellespont flieht, und der große Monarch, der vergebens zu Gertruidenberg um Frieden flehen läßt, werden zwar nicht bedauert, aber man vergißt ihre Verbrechen, um der gerechten Rache des Himmels in ehrfurchtsvollem Schweigen nachzusinnen. Auch eine andere Gattung von gesetzlosen Menschen, die Cartouche und die Mandrins, erregen nicht so unbedingt unsern Abscheu, daß wir ihrer weit umherspähenden, vorausberechnenden Verschlagenheit, ihrer erfahrnen Gewandtheit, ihrer schnellen Geistesgegenwart, ihrer persönlichen Tapferkeit, und mit einem Wort, ihrem innern Reichthum, nicht Gerechtigkeit widerfahren lassen könnten. Die spartanische Erziehungsmaxime, die nur den ungeschickten Dieb der allgemeinen Verachtung würdig erkannte, beruht auf eben dieser Huldigung, die man so gern der Ueberlegenheit des Geistes zollt. — Die Täuschung unserer gerechten Erwartungen hingegen, der gänzliche Mangel an Geistesvorzügen, da wo Alles sie schlechterdings zu fordern scheint, das Mißverhältniß, wodurch Kleinheit und Niederträchtigkeit den Platz der Größe und des Edelmuths einnehmen, oder Aufgeblasenheit mit Ohnmacht sich paart, endlich die zwecklose Grausamkeit oder irgend eine andere lasterhafte Mei-

gung, die ihre ekelhafte Blöße entweder nicht bedecken kann, oder mit schamloser Frechheit enthüllt; dies sind die unheilbaren Gebrechen, denen das allgemeine, natürliche Gefühl keine Schonung erzeigt, die es mit Verachtung und Unwillen von sich stößt. Jede Nachahmung der Fehler und Laster, welche blos dadurch schon, daß sie nach einem verjüngten Maßstabe begangen werden, ihre einzige mögliche Entschuldigung verlieren, fällt daher nothwendigerweise entweder ins Lächerliche, oder offenbart die Schädlichkeit ihrer Wirkungen auf den ersten Anblick so augenscheinlich, daß sie von dem Thäter auf ewig die Herzen tugendhafter Menschen entfremdet. Wir können nicht irren, wenn wir mit diesen Vorbegriffen an die Beurtheilung der Thatsachen gehen, die uns die Geschichte zu erzählen hat.

Die Mainzische Kriegsmacht ist unlängst von hier abmarschirt, um die Zahl der Feinde Frankreichs zu vergrößern, und vielleicht gar dem Freiheitskoloß einen — Mückenstich beizubringen. Dies ist seit zwei Jahren das zweite Mal, daß unsere Mitbürger das Loos trifft, gegen Volksfreiheit zu Felde zu ziehen. Im Jahre 1790 spielte das Mainzische Contingent gegen die Lütticher seine klägliche Rolle; die merkwürdigen Epochen seines Tagebuchs waren Niederlagen und Fluchten. Die tapferen Männer von Erfurt und vom Eichsfelde ertrugen ungeduldig den Vorwurf, den Deutschland in den Ausdruck: Pfaffensoldaten legt, und schämten sich bei ihrer Rückkehr der Sache, die sie hatten verfechten sollen; als Freunde der braven Lütticher und ihrer Freiheit kamen sie in ihre Heimath zurück. Der Günstling, der sie so übel angeführt hatte, büßte die Schuld seiner Anstellung und übte sich in der an allen Höfen so schwer befundenen Kunst, fürstliche Ungnade zu ertragen. Bei der Aushebung der Truppen zu dem gegenwärtigen Unternehmen murrten die Erfurter, beriefen sich auf die von der Regierung ertheilten Capitulationen und weigerten sich, ihre Söhne gegen die Fahnen der Freiheit zu schicken. Den Fenstern des Statthalters drohte ein Steinregen, sein Ansehen wurde verkannt und man sah sich genöthigt, dem störrigen Volke zu betheuern, daß seine Mitbürger außer den Mauern von Mainz nicht dienen sollten. Auf diese Bedingung ward der Ausmarsch bewilligt; doch kaum waren die Rekruten hier, so brachte man sie, halb durch Ueberredung und kleine Geschenke, halb durch die Zwangsmittel der

Kriegszucht zur Aufopferung aller Versprechungen, die man ihnen so feierlich zugesichert hatte.

Mainz, dessen Gräben der Commandant seit langen Jahren mit Rebengeländern und Küchenkräutern bepflanzt, auf dessen Schanzen und Glacis der Kurfürst und die Stadtbewohner ihre Gärten und Lusthäuser angelegt hatten, sollte jetzt gegen einen möglichen, wiewol noch unwahrscheinlichen Angriff der fränkischen Freiheitsverfechter in Vertheidigungsstand gesetzt werden. Der Kurfürst, der ihren Gesandten von seinem Hofe vertrieben hatte, schien nicht gesonnen, es bei diesem unblutigen Friedensbruche bewenden zu lassen. Während daß er zu Regensburg auf einen Reichskrieg dringend antrug, wartete er den Erfolg seiner Unterhandlungen nicht ab, sondern fand es seiner Directorialwürde angemessener, sich an die beiden kriegführenden Mitstände anzuschließen. Er brachte eine Kriegskasse von ein paar Mal 100,000 Gulden zusammen, wozu der Mainzische Adel und die Geistlichkeit freiwillig beitragen — mußten. An diesen Fond verkaufte er aus seinen Waldungen die zur Festung erforderlichen Palisaden und gewann vermittelst dieser Finanzoperation eine ansehnliche Summe, anstatt sie als Beitrag zu den Kriegsbedürfnissen sich kosten zu lassen. Die Mainzischen Rekruten wurden täglich in den Waffen geübt und arbeiteten an der Ausbesserung der Festungswerke gegen eine geringe Erhöhung ihres Soldes. Endlich, nach gewonnener Ernte, sah man eines Tages das Feld vor dem Gauthor mit Zelten bedeckt. Ganz Mainz strömte hinaus, um ein Lager von etwa 1000 Mann zu sehen und seinen Helden das Bier ausleeren zu helfen, welches der Kurfürst ihnen zur Begeisterung reichen ließ. Nach ihrem Abmarsch nahm eine zweite Abtheilung von gleicher Stärke ihr Lager ein und folgte ihr innerhalb ein Paar Tagen nach Speier.

Der gleißende Anstrich von Volksfreude, der diesen Auftritt gleichsam rechtfertigen sollte, kann gleichwol das Mißvergnügen nicht übertünchen, welches die thätige Einmischung in den Krieg gegen Frankreich hier durchgehends erregt. Auf der Lesegesellschaft, an andern öffentlichen Orten und in Privatcirkeln behaupten unsere Mitbürger, dieser Krieg ginge den Kurfürsten nichts an, vielmehr erfordere und befehle ganz augenscheinlich die Lage und das Interesse des Landes die strengste und unparteiischste Neutralität. Man muß sie hören, sich dreist über das in

allen Wirthsstuben angeschlagene Verbot wegsetzen, welches alle Unterredung von politischen Sachen gänzlich untersagt, und laut die Unvorsichtigkeit tadeln, welche Mainz von aller Besatzung entblößt, nachdem es doch nöthig geschienen hat, die Festung neu zu verpalisadiren und einige ihrer Gräben mit Wasser zu füllen. „Können nicht, fahren sie fort, die in den Linien von Weissenburg stehenden französischen Truppen leicht verstärkt werden und das Corps von 8 bis 10,000 Mann, welches der östreichische General, Graf von Erbach, mit Inbegriff unserer Mainzer, bei Speier zusammen gezogen hat, angreifen und schlagen? Auf diesen Fall, was wird aus unsrer ganzen, offenen Rheingegend, aus unserer Stadt und Festung selbst, sobald der Feind seinen Vortheil benutzt? Die zu ihrer Vertheidigung unentbehrliche Mannschaft ist — an einem fremden, fernen, unbefestigten Orte, wo sie höchstens ein östreichisches Magazin zu hüten hat, und die wichtigste Reichsfestung gegen Frankreich fällt in der Zwischenzeit den Feinden in die Hände! Sind übrigens die Koffer unseres Staats so gefüllt, daß wir die Equipirung der Truppen und ihrer Officiere, die Anschaffung der Lagergeräthschaften und aller zum Feldzuge gehörigen Bedürfnisse so leicht verschmerzen können? Ist der Zeitpunkt, uns in einen neuen Krieg zu stürzen, gut gewählt, wo zwei kurz aufeinander folgende Krönungen, nebst der verunglückten Expedition nach Lüttich, den verschwenderischen Festen bei Hofe, der Freigebigkeit des Kurfürsten gegen die Emigrirten und der Anstellung dreier überzähligen hochbesoldeten Minister das Land mit neuen Schulden belastet, und alle seine, durch öftern Mißwachs und besonders durch achtjähriges Ausbleiben einer vollkommenen Weinlese geschwächten Kräfte, gänzlich erschöpft haben? Was soll man endlich davon denken, daß unser Zeughaus gerade jetzt geleert, und unser Pulver den Emigrirten geschenkt worden ist? So gleichgültig kann unser Erzbischof seiner Pflegebefohlnen Glück, Eigenthum und Leben aufs Spiel setzen, um seinen Haß gegen die Verfechter der Volksfreiheit durch Feindseligkeiten zu befriedigen, die schwerlich ihnen Abbruch thun, aber zuletzt zur Wiedervergeltung sie reizen können?"

Es wäre überflüssig alle die strengen Urtheile zu sammeln, die man sich jetzt über die Politik des Fürsten erlaubt. Im Mainzischen Volkscharakter liegt eine Unentschiedenheit, die sich leicht auf Extreme leiten läßt, und man hat schon mehr als ein-

al diese langsamen Menschen von der Vergötterung zur Ver-
ünschung in Absicht auf ihren Regenten übergehen sehen. Vor
r Coadjutorwahl hörte man oft in den ersten Kreisen des
ainzischen Adels und in den Schenken, wo ihr Echo aus dem
unde ihrer Bedienten wiederhallte, ihm fluchen und in den
usdrücken eines ungemessenen Hasses den Tod wünschen. Seit
esem Zeitpunkt gaben ihm einige zufällige Ereignisse neue Po-
ularität; jetzt erkühnt sich schon wieder der Mainzer, „es fühl-
s, klein und eitel zu finden, daß ein Priester des Friedens dem
itzel nicht widerstehen könne, mit etlichen Soldaten zu spielen,
eil es der Vorsehung gefallen habe, ihm ein geduldiges Volk
: die Hand zu geben, wovon er den funfzigsten Menschen zur
chlachtbank senden dürfe, ohne zu besorgen, daß es aufstehen
d diesen grausamen, zwecklosen Muthwillen zur Rechenschaft
ehen werde."

Alle jene widersinnigen und dem Anschein nach unerklärba-
n Anstalten könnten gleichwol kombinirt worden sein und in
nen zusammenhangenden Plan gehören. Es hat einen hohen
rad von Wahrscheinlichkeit für sich, daß man im Cabinet des
urfürsten die möglichen Folgen der gänzlichen Entblößung un-
rer Gegend von Vertheidigungsmitteln aller Art, nicht übersehen
ben könne; mithin folgte unfehlbar, daß sie absichtlich bewirkt
orden sei. „Unsere wehrlosen Städte sind eine Lockung, die
r Feind, so schwach er immer im Elsaß sein mag, nicht leicht
ird ungenossen liegen lassen; wohlan! möge er doch eindringen,
peier und Worms besetzen und die wichtige Festung, den
chlüssel des Rheins und Mains, die kurfürstliche Residenz selbst
drohen. Was Ermahnungen, Aufforderungen, Memoriale, kai-
rliche Briefe und heimliche Unterhandlungen nicht bewirken
nnten, das wird endlich die Furcht vor einer, so eigentlich her-
rgerufenen Invasion endlich zuwegebringen: das deutsche Reich
ird aus seinem Todtenschlaf erwachen und den eindringenden
ranken endlich den Krieg erklären. Freilich, wenn sie Mainz
irklich einnehmen sollten! Doch zu diesem Vorhaben werden
: selbst nicht glauben, stark genug zu sein; die Emigrirten ver-
hern uns ja, sie wären so feige, und so ungeschickt obendrein!
nd überdies sind unsere Alliirten ihres Gelingens in Frankreich
gewiß, daß eine kleine Diversion am Rhein uns nicht irre
achen darf."

Der heutigen Politik sind alle Mittel gleichgut, sobald sie

zu ihren Zwecken führen; wir dürfen daher von der Aufopferung der Einwohner unserer Gegend, welche der hier entwickelte Plan nothwendig voraussetzt, keine Einwendung gegen seine Wahrscheinlichkeit entlehnen. Zudem trifft eben jetzt eine Nachricht ein, welche den Verdacht auf das Absichtliche aller bisher genommenen Maßregeln nicht wenig zu bestätigen scheint. Erbach hat bald nach Ankunft unserer Mainzer schleunig von Speier aufbrechen müssen, um die Belagerungsarmee vor Thionville zu verstärken. Es hat auf die ersten Befehle des Fürsten von Hohenlohe, wegen der ihm zur Bedeckung anvertrauten kaiserlichen Magazine zu Speier einige Vorstellungen gethan, und die Gefahr, sie dem feindlichen Angriff bloszustellen, angezeigt. Ist es denkbar, daß diese Einwendungen sogar keinen Eindruck gemacht hätten, wenn nicht in einem tiefergelegten Plane dieses Opfer vorausbestimmt gewesen wäre? Unsere Truppen stehen also jetzt allein in Speier; Erbach hat ihnen nur 800 kaiserliche Husaren zurückgelassen, mit deren Hülfe sie, nicht sowol ihre Drohungen gegen die Freiheitssoldaten in Erfüllung bringen, als vielmehr in täglicher Furcht vor einem Ueberfall — wachen und beten.

Die Entscheidung ihres und unseres Schicksals kann nicht lange mehr ausbleiben, da sie von dem allgemeinen Schicksal Frankreichs abhängt, welches sich ebenfalls in einigen Tagen offenbaren muß. Die vereinigten deutschen Heere stehen seit dem 16. dieses Monats in den Ebenen der Champagne; die kleine fränkische Armee unter Dümouriez hat ihnen das Vordringen nicht verwehren können und nur ein Wunder, nur ein 24stündiger Regen hat die Franken bei Grandpré vor ihrer gänzlichen Niederlage gerettet. Longwi und Verdün sind beinah ohne Widerstand gefallen; die Bürger und einige treulose Officiere haben sie geliefert. Bei Landau und Thionville ist indessen der Fürst von Hohenlohe nicht so glücklich gewesen. Im vollen Vertrauen auf die verabredete Verrätherei des Commandanten, ließ er die erstere Festung auffordern; allein man hatte einige Stunden vorher einen andern an seine Stelle gesetzt, und die Hoffnung des östreichischen Generals, der auf eine Belagerung nicht gerüstet war, zerrann in einem Augenblick. Thionville ward hierauf bombardirt; allein es leistete furchtbaren Widerstand, und alle hier ankommenden Briefe der Emigrirten, die vor den Mauern dieser Festung stehen, enthielten die unmännlichsten Klagen über das Ungemach und die Gefahr, denen sie dort ausge-

setzt waren. Der Fürst von Hohenlohe ist bereits von dieser Belagerung abgerufen worden und folgt dem Herzog von Braunschweig mit seiner Armee nach Clermont, während die aus Speier ankommenden Truppen die hartnäckige Festung umringen. Ohne außerordentliche Anstrengungen sieht man nicht, was den kühnen Freiheitsgeist retten und die Ankunft der Alliirten in Paris verhindern kann.

Demungeachtet lauteten die Nachrichten aus dieser großen Stadt nie trotziger als jetzt; nie hat man dort so kühne Beschlüsse gefaßt, als seitdem der Feind im Lande, und dem Anschein nach, der Erreichung seiner Absichten so nah ist. Den ganzen Sommer hindurch war das Mißverständniß zwischen der Nationalversammlung und dem Hofe immer höher gestiegen, und die Gährung im Volke immer heftiger geworden. Der König, die Königin und Alles was ihnen anhing, was sie umringte, wurden Gegenstände des Hasses und der Verwünschung, indem man sich immer deutlicher von ihrem Einverständniß mit den andringenden Feinden zu überzeugen glaubte. Die Maßregeln des Hofes selbst, die er zu seiner Sicherheit zu nehmen schien, reizten die Pariser und die zum Bundesfest in einem großen Haufen herbeigeeilten Marseiller. Der Kern der Patrioten erkannte die Unmöglichkeit, die stockende Staatsmaschine, ohne eine neue Impulsion im Gange zu erhalten. Die Macht, alle Räder zu hemmen, welche der König vermöge der Constitution besaß, war ihm in dem Zeitpunkt, wo der Feind mit einem großen Heere zur Wiederherstellung des alten monarchischen Systems bereits auf französischem Boden stand, viel zu günstig und die Gelegenheit zu verführerisch, als daß er sie hätte unbenutzt lassen können. Mit jedem Tage stieg die Gefahr, alle jene unschätzbaren Vortheile wieder einzubüßen, welche man seit vier Jahren für die Freiheit des Volks errungen hatte; die Vaterlandsliebe und der Tyrannenhaß konnten nicht länger zögern; sie griffen zu den Waffen und eilten, vielleicht vom Ehrgeiz und der Herrschsucht begleitet, gegen den königlichen Palast. Ludwig war auf einen Angriff vorbereitet und — floh! Wäre er an der Spitze der für ihn gerüsteten Schaar geblieben, vielleicht war es um die Freiheit Frankreichs am 10. August geschehen. In seinem Beisein sprach die Nationalversammlung über ihn das Suspensionsdekret und berief eine neue gesetzgebende Versammlung auf den 20. September, die unter der Benennung eines Na-

tionalconvents unbegrenzte Vollmacht haben soll, das Staatsschiff im gegenwärtigen Sturm zu lenken, den gefangenen König zu richten und für Frankreich eine neue Verfassung zu schaffen.

Das Große, Bewundernswürdige dieses Augenblicks ist unstreitig die tiefe Ruhe, womit 25 Millionen Menschen die Absetzung des Königs erfahren und im vollkommenen Vertrauen auf ihre erwählten Stellvertreter gebilligt haben. Die einzige Stadt Sedan, oder vielmehr ihr von Lafayette irregeleiteter Magistrat schien anfänglich ihre Anhänglichkeit an die Constitution von 1791 und an den König bis zur Hartnäckigkeit behaupten zu wollen; allein das Beispiel der Armee, die sich in allen Gegenden Frankreichs für die Nationalversammlung erklärte, brachte sie in Kurzem von ihrem Irrthum zurück. Von den unter den Waffen stehenden Truppen war allerdings am meisten zu besorgen gewesen; ihre Widersetzlichkeit, falls sie statt gefunden hätte, würde die gefährlichsten Folgen nach sich gezogen haben. Auch hofften ihre adeligen Officiere nichts Geringeres, als die Vereinigung der französischen Armee mit der preußischen und kaiserlichen, um gemeinschaftlich den König wieder einzusetzen. Sie versäumten nichts, um ihre Treue gegen die Volkssouverainität wankend zu machen; allein ihr Zureden, ihre Bestechungen, kurz alle ihre Künste sind fruchtlos geblieben, und die Auswanderung ist ihre letzte Zuflucht geworden. Einer der ersten Stifter der fränkischen Freiheit, Lafayette, bei dessen Namen man in Amerika und anfänglich auch in Europa nur an Republikanertugenden dachte, dem aber das monarchische System zu grosse Reize entfaltet zu haben scheint, hat ebenfalls das vaterländische Gebiet als Royalist und Verräther verlassen müssen und zürnt vielleicht sich selbst am meisten, daß er den Geist seiner Mitbürger und die Reife des Jahrhunderts verkannte.

Jetzt bietet man alle Kräfte auf, um wo möglich, den deutschen Truppen Widerstand zu leisten. Kellermann zieht zur Bedeckung von Chalons mit 16,000 Mann aus dem Elsaß herauf und hofft, sich mit Dümouriez vereinigen zu können. Vor Paris wirft man Schanzen auf und in Paris wirbt man Rekruten zu einer Reservearmee. Ein schauderhafter Auftritt hat indessen die schöne Geburtsstunde der republikanischen Freiheit getrübt. Volksenthusiasmus konnte leicht in Wuth übergehen, und der Rache, die sich zu ihren schnellen Gerichten dieses lebendige

Werkzeug ausersehen und gleichsam es aufgezogen hatte, konnte es aus den lenkenden und hemmen wollenden Händen entschlüpfen, und blindlings, indem es ablief, Zerstörung um sich her verbreiten. Von einer neuen Art Fanatiker angefeuert und geleitet, erbrach das Volk am 2. September alle Gefängnisse der Hauptstadt, und befreite sich durch entsetzliche Thaten von der ertraumten Besorgniß, daß die verdächtigen (und großentheils auch schuldigen) Gefangenen loskommen, und während alle bewaffnete Männer dem Feinde gegenüberständen, über die hülflosen Einwohner herfallen könnten. Der Staat, den Revolutionen erschüttern, gleicht dem Fieberkranken; eine rege Lebenskraft ringt den schweren Kampf gegen den fremdartigen Stoff, den sie austreiben oder dem sie unterliegen muß: heilsame Krisen und rasende Paroxysmen wechseln beständig mit einander ab, bis entweder der Sieg der stärkeren Natur entschieden ist, oder die aufgelöste Organisation eine Beute des Todes und der Verwesung wird. Die auswärtigen Mächte scheinen hier die Rolle des Arztes zu spielen, dessen Schuld es nicht ist, wenn der Kranke mit dem Leben davonkommt.

III.

Aufhebung der Mainzischen Truppen zu Speier. — Einnahme von Speier und Worms, durch die Franken. — Panisches Schrecken des Mainzischen Adels. — Vertheidigungsanstalten der Statthalterschaft. — Erste Regungen des Republikanismus in Mainz. — Siege der Franken.

Mainz, den 14. October, 1792.

Unsere bangen Ahnungen sind erfüllt; alle unsere Mitbürger zu Speier sind mit ihrem Geschütz und Gepäck den Franken in die Händen gefallen und der Kurfürst von Mainz ist als kriegführende Macht vom großen Schauplatz der Weltbegebenheiten gänzlich verschwunden. Die Bauern aus der Gegend hatten es den Soldaten sowol, als dem Befehlshaber selbst zur Warnung gesagt, daß sie sich auf einen Besuch gefaßt machen könnten; sie hatten ihnen sogar die Stärke der fränkischen Armee ge-

nau hinterbracht. Unstreitig wäre die einzige Maßregel der K
heit diese gewesen, den Augenblick des Ausmarsches der Fr
zu wissen, sodann die Magazine in Brand zu stecken, und
mit dem ganzen Corps in bester Ordnung nach Mainz zu
zuziehen. Allein statt dessen enthielten alle aus Speier von
dortstehenden Officieren einlaufenden Briefe die übermüt
Pralerei über den Empfang, den man den so tiefverachteten
tionalgarden wolle angedeihen lassen. Selbst der Oberst, de
ganze Corps commandirte, und den Ruf eines geschickten
gers hatte, versprach uns im voraus einen glänzenden Sie
wol er als ein vorsichtiger Anführer, am 28. Septembe
Abends die Feldkriegskasse zur Sicherheit nach Mannheim ge
hatte. Diese stolzen Hoffnungen können einigermaßen ent
digt werden, wenn man erwägt, welch' eine verächtliche V
lung von den Vertheidigern der Freiheit die Emigrirten ei
mig und unaufhörlich aller Orten zu geben bemüht gewesen
ren. Unmöglich konnte die deutsche Treuherzigkeit, wen
auch neun Zehntheile von allen Fanfaronaden dieser gesch
gen Gecken, als den Zusatz ihrer Selbstzufriedenheit abzog,
dem übriggebliebenen, wahrscheinlich wesentlichen Grund der
zu urtheilen, die Nationalgarden für etwas anders als zu
mengelaufenes, rohes, undisciplinirtes und halbbewehrtes
del halten, das den ersten Stoß eines ungleich kleineren
regelmäßiger, wohlbewaffneter Truppen nimmermehr aus
würde. Der Mainzische Soldat verdiente überdies, daß sein
fehlshaber einiges Zutrauen zu seiner Herzhaftigkeit hegte.
ter allen sogenannten Kreistruppen dürfen die Mainzer a
oberste Stelle Anspruch machen; durchgehends sind es ge
starke, gutgewachsene, wohlgemuthe Kerle, deren Aeußere
Anlage zum tüchtigen Soldaten verspricht, denen es abe
gänzlich an guten Officieren, und folglich an allen den
behrlichen Fertigkeiten fehlt, die nur durch geschickte, erf
fleißige und in ihrer Kunst eifrige Vorgesetzte hervorgerufen
entwickelt werden können.

Es war am 29. September, um zwei Uhr Nachmi
als der französische General, Custine, mit ungefähr 8000 M
vor Speier erschien und unsere in Schlachtordnung ausger
Truppen angriff, die mit den Kaiserlichen zusammen etwa
Mann stark sein mochten. Diese Ueberlegenheit der Fr
die geringe Fassung einiger jungen Offiziere von Adel, di

Mainzern zuerst das Beispiel des Entweichens gaben, endlich die Unerfahrenheit unserer Soldaten selbst, die entweder Rekruten waren, oder noch in keinem Treffen gestanden hatten und über die Geschwindigkeit und Wirkung des feindlichen Kanonenfeuers in Schrecken geriethen: dies Alles brachte bald die Deutschen in Unordnung, und nöthigte sie, ihr Heil in der Flucht zu suchen. Die Franken folgten ihnen auf dem Fuße nach und kamen fast zugleich mit ihnen in die Stadt. Hier entstand auf einige Augenblicke ein neues Gefecht; die Kaiserlichen schossen aus den Fenstern der Häuser, wohin sie sich geflüchtet hatten, bis einige Haubizgranaten sie zur Ruhe brachten. Die Mainzer flohen durch die Stadt an den Rhein, wo sie jedoch zum Entkommen keine Vorkehrung getroffen hatten. Unglücklicherweise für sie war der Strom aus seinen Ufern getreten, und da sie einmal den Kopf verloren hatten, liefen sie in der Angst bis an den Hals ins Wasser, ehe sie wußten was sie thaten. Einige riß der Rhein zürnend mit sich fort und opferte sie dem Ehrgeiz ihres Fürsten. Die übrigen mußten sich dem Sieger ergeben, der die Officiere auf das Versprechen, in diesem Kriege nicht wieder zu dienen, in einigen Tagen entließ und 2900 Gefangene nach Strasburg schickte.

Denselben Abend detaschirte er den General Neuwinger mit 4000 Mann nach Worms, die um vier Uhr des andern Morgens dort eintrafen und die Einwohner beim Erwachen überraschten. Dort sowol als in Speier erschienen die fränkischen Krieger als Freunde des Bürgers, dessen Zuneigung sie um so leichter gewannen, je nachtheiliger das Bild war, welches die Emigrirten von ihnen gegeben hatten. Man erwartete gesetzlose Horden von Banditen und Räubern, und erblickte leutselige, muntere, redliche Männer, die dem Wink ihrer Anführer gehorchten, die keines andern Sporns als der Worte: Freiheit! Nation! und Republik! bedurften, die „den Hütten Friede, Krieg den Palästen!" nicht nur als Wahlspruch im Munde führten, sondern auch zur Richtschnur ihres Betragens machten. Nachdem man so geraume Zeit den Uebermuth und die Brutalität der französischen Auswürflinge und die ganze Sippschaft ihrer kleinen adeligen Leidenschaften und Ungerechtigkeiten ertragen hatte, war es den Einwohnern von Worms doppelt erfreulich, den wahren, freien Franken für Alles, was er von seinem Hauswirth verlangte, baare Bezahlung anbieten zu sehen, und man-

cher Deutsche, der anfänglich nur aus Furcht: es lebe die Nation! gerufen hatte, rief es bald aus überströmendem Herzen. Es ist nur billig, die Mäßigung der neuen Republikaner mit Ruhm zu erwähnen; denn in Worms hatte man ja ihren unversöhnlichsten Feinden allen erdenklichen Vorschub gethan; der Magistrat und die Zünfte hatten noch zuletzt auf eine höchst unwürdige Art vor Condé gekrochen, und in Speier waren mehre Freiheitssöhne verrätherisch aus den Fenstern von einem besiegten Feind erschossen worden. Wie leicht hätte der aufgebrachte Soldat hier nur der Rache Gehör geben und den Unschuldigen statt des Verbrechers opfern können! Allein Custine hielt eine bisher in Frankreich noch ungewöhnliche, strenge Mannszucht und ward deshalb vom Soldaten geehrt und gefürchtet. Als einige Nationalgarden einen Weinberg bei Speier geplündert hatten, nahm es dieser heftige und auf sein Ansehen eifersüchtige General auf seine Verantwortung, sie ohne weitern Prozeß arquebusiren zu lassen.

Das große östreichische Magazin, ein kleineres in Worms und 1800 daselbst vorgefundene neue Zelte wurden sogleich nach Landau hinübergeschaft. Den Bischöfen und Domkapiteln in Speier und Worms, und dem Magistrat des letztern Orts setzte Custine ansehnliche Summen als Kriegsschatzung an, und da man in Worms das Geld nicht vorräthig hatte, ließ er einige der angesehensten und reichsten Einwohner als Geiseln nach Landau führen. Kaum war er mit diesen Anstalten fertig, so kehrte er auch schon mit seinem ganzen Heere auf fränkischen Boden zurück, indem eine falsche Nachricht, wie aus seinen Briefen an den Nationalconvont erhellt, ihn vermuthen ließ, daß Erbach mit 12,000 Mann gegen ihn im Anmarsch sei. Wären ihm die Umstände damals bekannt gewesen, welche diesen Marsch unmöglich machten, und hätte er gewußt, in welcher gänzlich unvorbereiteten Lage wir uns hier befänden, so wär' er jetzt im Besitz von Mainz und dem ansehnlichen Reichthum, den man seit acht Tagen fortzubringen unaufhörlich beschäftigt gewesen ist.

Unbeschreiblich ist das Schrecken, welches seit der Bekanntwerdung dieser Nachricht unter dem Adel in Mainz, der dortigen Geistlichkeit und den daselbst noch zahlreichen französischen Emigrirten herrschte und ihnen eher keine Ruhe ließ, als bis sie sich sämmtlich aus dem Staube gemacht hatten. Wäre der Feind schon vor unseren offenen, wehrlosen Thoren gestanden,

hätte man ihm nicht mehr entrinnen können und hätte man den Augenblick der Wiedervergeltung wirklich schon erkannt gehabt, wo der bittere Hohn, die zügellose Verläumdung, die feige Pralerei womit man bisher gegen die freien Franken wüthete, ihren verdienten Lohn davontragen sollten; wahrlich man hätte sich nicht komischer bestürzt und muthlos geberden können. In keines edlen Mainzers Seele kam der Gedanke: Widerstand; jeder dachte zuerst auf Rettung seines Eigenthums, als hätte er vom Staat und seinen Pflichten gegen denselben, im Zeitpunkt der gemeinschaftlichen Noth und Gefahr in seinem Leben nichts gehört. Die Vornehmen, die vor einiger Zeit auf Verlangen des Kurfürsten ihre Gespanen hatten hergeben müssen, um einige Kanonen auf die Wälle zu schleppen, ließen jetzt damit ihre Weine, ihren Hausrath, ihre Kostbarkeiten, mit einem Wort ihre ganze bewegliche Habe an das Rheinufer führen, und nahmen zuletzt den Weg über die Brücke nach Frankfurt und anderen entlegenern Orten. Was der durch vervielfältigte Zölle und adelige Privilegien gelähmte Handel nie vermocht hatte, das schuf in einem Augenblick die Furcht: unser schöner, ehrwürdiger Rhein gewährte zum erstenmal den erfreulichen Anblick des lebendigen Fleißes, wozu ihn die Natur so eigentlich hergegossen zu haben scheint. Unzählige Fahrzeuge von allerlei Größe, mit Waaren tief beladen, Jachten und Nachen mit hunderten von Passagieren, fuhren unaufhörlich nach Koblenz hinunter. Man zahlte unglaubliche Summen für die Fracht der Personen und Güter, und die zuletzt abgehenden schätzten sich glücklich, um zehnfach den Preis, den es die ersten gekostet hatte, fortzukommen. Mehr als 200,000 Gulden gingen zur Bestreitung dieser schleunigen Reise aus den Koffern der Fliehenden in die Hände der arbeitenden Klassen, — und mit der Hälfte dieser Summe, jetzt noch dargeliehen, hätte man Mainz in einen Vertheidigungsstand gesetzt, der es vor dem Angriffe eines fliegenden Corps vollkommen sichern konnte! Aber so groß war die Bestürzung oder vielmehr das panische Schrecken, daß Mancher sein Gepäck zu Schiffe bringen ließ und in der Eile vergaß den Empfänger zu bestimmen, dem es der Schiffer abliefern sollte; auch sind bereits aus Koblenz Nachrichten heraufgekommen, daß diese Verwirrung in vielen Fällen den Verlust der Sachen, die man zu retten glaubte, nach sich gezogen hat. Zu Lande ging die Auswanderung nicht besonnener von statten; alle Pferde in

der Stadt, alle alten und neuen Fuhrwerke fanden ihre Ladung und die Brücke war mehre Tage lang vom frühen Morgen bis zum Thorschluß mit einer ununterbrochenen Reihe von Equipagen, Phaetons, Wiskis, Kutschen, Chaisen, Frachtwagen und Karren bedeckt. Viele französische Emigrirte, die weder Wagen noch Pferd bezahlen konnten, flüchteten zu Fuß ins Rheingau und in die benachbarten nassauischen und hessischen Gebiete.

Die reichen, mit Edelsteinen und Perlen gestickten Infule und Meßgewänder, die Bischofsstäbe, Altargeräthe, Heiligenbilder von kostbarem Metall, und Alles was unter dem Namen des Domschatzes mehre Millionen an Werth betragen soll, ließen die anwesenden Kapitularen einpacken und in Begleitung eines aus ihrer eigenen Mitte nach Düsseldorf bringen. Das große hier befindliche Reichsarchiv sammt einem Theil des Mainzischen und einigen dem Staat gehörigen Kassen, mußte unter Aufsicht der Archivare und Finanzbeamten denselben Weg nehmen. Zuletzt kam der Kurfürst selbst von Aschaffenburg herüber, und um die guten Bürger über die Gefahr einer Belagerung vollends zu beruhigen, ließ er in Eile seine kostbarsten Effekten fortschaffen und reisete im Dunkel der Nacht, in einer Kutsche woran er die Wappen hatte auslöschen lassen, an einen sichern Zufluchtsort. Noch fehlt der beste Zug an diesem Gemälde. Kaum hatte der Adel und die hohe Klerisei ihre Kostbarkeiten gerettet, so erging ein strenges Verbot, das allen übrigen Einwohnern die Nachahmung bei schwerer Ahndung untersagte. Die letzte Zuckung des sterbenden Despotismus war eine himmelschreiende Ungerechtigkeit mehr!

Im alten Rom, wenn den Staat eine dringende Gefahr bedrohte, erweiterte der Senat die Macht der Konsule, und diese, wenn schleunige, starke Maßregeln ergriffen werden mußten, ernannten einen unumschränkten Beherrscher, der sich nur durch die begrenzte Dauer seiner Regierung von ihren ehemaligen Tyrannen unterschied, einen Dictator. Die Republik that in der Noth einen Schritt zur monarchischen Form; indem das Gesetz und seine Vollziehung in demselben Mann ihren Ursprung fanden, verschwand die Reibung in der Staatsmaschine, und das Rettungsmittel wirkte einfacher, kräftiger und schleuniger. Man hatte übrigens in der Verwaltung der republikanischen Aemter die Rechtschaffenheit, die Talente, die Kraft der fähigen Bürger erprobt, und wußte folglich den Helden zu wählen, der im

Sturm das Staatsruder würdig führen konnte. Im despotischen Staate würde diese Nothhülfe überflüssig sein, wenn jederzeit im Regenten selbst die Eigenschaften sich vereinigten, die den Staat aus großen Bedrängnissen retten können. Die Erfahrung aber hat bewiesen, daß diese Bedingung nur äußerst selten zutrifft, mithin, daß auch in Monarchien ein Werkzeug unentbehrlich ist, welches man erforderlichen Falls dem schwachen, untauglichen Figuranten auf dem Throne unterschieben kann. Die orientalischen Großvezire entsprechen diesem Zwecke nicht mehr, seitdem sie Geschöpfe der Gunst und der Gewohnheit, und nicht länger der Noth oder der dringenden Gefahr, geworden sind. Eine höchst seltsame Umkehrung der Begriffe würde es aber sein, wenn in Fällen, wo die Republiken jede Kraft des Staats zu concentriren suchen, ihre Zersplitterung einen Monarchen aus der Verlegenheit retten könnte.

Uns hat der Kurfürst einen neuen Rath hinterlassen, der aus dem Domdechanten, mit dem Titel Statthalter, dem Commandanten der Festung und dem Kanzler, einer Art von Justizminister, besteht. Dieses Triumvirat soll jetzt zur Erhaltung unseres wichtigen Platzes die erforderlichen Maßregeln und Veranstaltungen treffen. Unsere Bürger sind von ihrer ersten Bestürzung einigermaßen zurückgekommen, seitdem der Schwarm von unnützen Fressern die Stadt verlassen hat. In der That konnte die verworfene Mischung von Trotz und Verzagtheit, wodurch sich die Klasse der geborenen Beschützer des Volks bei dieser Gelegenheit so schimpflich ausgezeichnet hatte, den Muth der übrigen Einwohner nur niederschlagen und sie mit feigem Eigennutz anstecken. Die hohe Statthalterschaft hingegen verspricht wenigstens, jede Gefahr und jedes Ungemach mit uns zu theilen, wiewol sie weislich, um nichts dem Zufall zu überlassen, ihre Stückfässer mit köstlichem Dechantei-Hochheimer und anderen berühmten Weinen, sammt ihren besten Effekten in Sicherheit bringen läßt. Der Kanzler hat sogar auf dem Rathhause die Bürgerschaft als „liebe Brüder" angeredet; zwei Worte, die seit Menschengedenken in Mainz nicht aus dem Munde einer Excellenz gehört worden sind. Unglücklicherweise contrastirt diese Herablassung, wie man dergleichen gleißnerische Künste bei Hofe zu nennen pflegt, zu grell mit der bisherigen Ministerialinsolenz, um nicht auch bei diesen des Jochs gewohnten Menschen eine Regung des Selbstgefühls zu wecken. Ein Bierbrauer erwiederte

die Anrede mit einem derben Faustschlag auf den Tisch, und einem Fluch, der seine Verwunderung über diese Veränderuug des Tons begleitete. In dieser Replik, die man geduldig einsteckte, war übrigens der ganze Mainzische Unwillen ausgehaucht. Die ehrlichen Bürger willigen in den Antrag des Ministers, und wollen zur Vertheidigung ihrer Mauern die Waffen tragen.

Die Mainzer Zeitung hält man für ein schickliches Mittel, den Muth der Einwohner durch allerlei Hoffnungen anzufachen. Ein auswärtiger Gesandter, der dem Hof nicht gefolgt ist, vielleicht, weil er seine bloße Anwesenheit hier schon für ein Beruhigungsmittel ansieht, hat sich dieses Fach zur Uebung seiner diplomatischen Talente gewählt. Nachdem er zu wiederholtenmalen die fränkischen Heere geschlagen und sie zuletzt mit ihrem Feldherrn gefangen genommen, auch den nahen Einzug der Deutschen in Paris verkündigt hat, beschenkt er jetzt täglich die Leser mit den tröstlichsten Verheißungen einer nahen Hülfe. Bald heißt es, der Landgraf von Darmstadt werde in ein paar Tagen mit 4000 Mann hier eintreffen; bald weiß man umständlich und zuverlässig, daß Erbach mit seinem ganzen Corps von der französischen Grenze her in vollem Anrücken sei; bald läßt der verschmitzte Zeitungsfabrikant den Fürsten Esterhazy mit einer Armee von 14,000 Mann aus dem Breisgau herab forcirte Märsche machen; schon stand er zu Philipsburg und jetzt meldet ein Extrablatt, er sei bereits in Heidelberg angekommen und seine Vorposten besetzten wirklich Heppenheim in der Bergstraße zehn Stunden von Mainz. Ein zweites, nicht minder wichtiges Verdienst erwirbt sich dieser thätige Minister um den Kurfürsten und seinen ganzen Staat, durch die Errichtung einer Scharfschützencompagnie, aus den Jägerburschen und Piqueurs der hiesigen hochadeligen Häuser, an deren Spitze er des Nachts bis in die Gegend von Nierstein patrouillirt und am Morgen die beruhigende Nachricht zurückbringt, daß sich kein Feind getraue ihm unter die Augen zu treten. Doch die undankbaren Mainzer scheinen für alle seine Aufopferungen keinen Sinn zu haben, und empfangen sowol seine Nachrichten als die Beweise seines Heldenmuths mit einem unglaubigen Lächeln, das den determinirtesten Eigendünkel außer Fassung bringen könnte. Mit dem Moniteur und der Strasburger Zeitung in der Hand, machen sie ihrem Nationalstolz eine Verbeugung und versichern den verunglückten Politiker, „es möge wol leichter sein, Füchse als Main-

zer zu prellen;" und mit einer tödtenden Treue des Gedächtnisses erinnern sie sich einer Scene zwischen einem deutschen Komthur und seinem Kammerdiener, die jeden Versuch, bei den nächtlichen Karavanen nach Nierstein ernsthaft zu bleiben, vereitelt *).

Die neue Statthalterschaft hat wirklich einige vergebliche Schritte gethan, um eine hinlängliche Besatzung für unsere Festung zusammen zu bringen. Esterhazy, der die kaiserlichen Magazine in Vorderöstreich deckt, kann jene Gegenden nicht verlassen, ohne einem fränkischen Heere Luft zu machen, das zwischen Strasburg und Neubreisach unverzüglich über den Rhein gehen würde. Der Landgraf von Darmstadt hat uns seine Hülfe abgeschlagen, und mag jetzt lieber den Neutralen machen. Es ist wahr, der Bischof zu Fulda, die Fürsten von Nassau-Weilburg und Nassau-Usingen, und wo ich nicht irre, noch einige Potentaten von diesem Gewichte, erzeigen uns die Gefälligkeit ihr kleines Häuflein zur Vertheidigung der wichtigen Reichsfeste herzuschicken; allein diese etlichen hundert Mann verschwinden auf unseren Wällen, und was noch schlimmer ist, sie haben bald gemerkt, daß es hier etwas mehr als Pulver zu riechen geben könnte, und laufen daher täglich zu funfzigen, als echte Paradesoldaten, von ihrem Posten nach Hause. Die rheingauer Bauern, angelockt durch die feierliche Zusage einer (oft versprochenen und nie eingehaltenen) Befreiung von gewissen drückenden Lasten auf mehre Jahre, lassen sich ebenfalls willig finden, unsere Mauern zu vertheidigen, Palisaden zu pflanzen und neue Brustwehren aufzuwerfen. Den Bürgersöhnen endlich, den Studirenden, den Kaufmannsdienern, den Handwerksburschen öffnet man jetzt das Zeughaus, läßt sie Flinten nehmen und Soldaten spielen. Um die Desertion zu verhindern, lagern sich kleine Pikets vor die

*) Bei der oben erwähnten Bewirthung des Königs von Neapel fand es derselbe Gesandte nicht unter seiner Würde, mit den kurfürstlichen Stallknechten seine Rolle zu vertauschen und in eigner Person die Füchse zu prellen, damit Seine sicilianische Majestät dieses wahrhaft teufliſche Vergnügen — an einem schwachen Thier mit kaltem Blute Grausamkeiten zu verüben, ohne selbst Gefahr dabei zu laufen! — in seiner ganzen Vollkommenheit genießen möchten. Die zweite Anekdote bezieht sich auf einige Fußtritte, die ein braver Mann austheilte, der sich nicht wollte mißhandeln lassen, weil er das Unglück hatte, um Lohn zu dienen. Er ward Officier unter den Franken.

Thore und ein paar Brücken sind abgeworfen. Unser Commandant bringt die Nächte in den Wachtstuben zu, und will, falls die Stadt belagert werden sollte, von keiner Uebergabe wissen, „bis ihm das Hemd am Leibe brennt." Wer wird noch an seiner Wachsamkeit, an seiner Beharrlichkeit, an seiner Leutseligkeit zweifeln? Wem wird ein solches Beispiel nicht Muth einflößen?

Demungeachtet dürfte es um die Vertheidigung der Stadt übel aussehen, sobald der Feind sich wirklich vor den Thoren sehen ließe. Schlau genug, um sich aus ihrer Bereitwilligkeit ein Verdienst zu machen, so lange die Gefahr noch entfernt und blos möglich ist, werden die Mainzer nicht ihr Leben dran wagen, eine Stadt zu vertheidigen, aus welcher die Reichen bereits ihre beste Habe in Sicherheit gebracht haben. Der größte Haufe der Bürger hat nichts als sein Haus zu verlieren, und soll es dies der Gefahr einer Bombardirung aussetzen? Welcher Adelige in Mainz hat ihm das Vorbild des Edelmuths, der Tapferkeit, der Aufopferung, der Vaterlandsliebe zur Nacheiferung aufgestellt? Sind sie nicht Alle, vom Kurfürsten bis zum Domicellaren und Kanonikus, vom ersten Premierminister*) bis zum Kammerjunker, vom Majoratsherrn bis zum kleinsten Nebensprößling, mit einer Feigheit, die wirklich tief unter allem Spott ist, auf ein bloßes Gerücht entflohen? Diese kecke Sprache, die man jetzt allenthalben führen hört, würde den Bürgern nicht ungeahndet hingehen, wenn die Statthalterschaft selbst im Ernst sich schmeicheln dürfte, den Franken Widerstand leisten zu können. Allein die Schwäche unserer Besatzung nicht zu erwähnen weiß man nur allzuwol, daß wir kaum einen geschickten Kanonier in der Stadt haben, und daß leider kein Pulver und kein Kugeln vorräthig sind. Das Schicksal der Truppen in Speier ist ein zweiter Gegenstand des gerechten Unwillens ihrer Landsleute, die sich laut beklagen, daß man ihre Brüder muthwillig hingeopfert habe. Sowol die ersten übertriebenen Nachrichten von der Anzahl der auf dem Schlachtfelde Gebliebenen und Verwundeten, als die darauffolgenden Erzählungen von der guten Behandlung, welche die Franken unseren Gefangenen angedeihen

*) Dieser Pleonasmus gehört zum Kurialstyl gewisser ahnenreicher Herren, die weder ihre eigene noch eine fremde Sprache verstehen, aber nie nachdrücklich genug ihren Vorrang auszudrücken glauben.

ßen, brachten im Volk eine ungünstige Stimmung gegen den ndesherrn hervor. Ihn machte man verantwortlich für das nütz vergossene Blut, seinem Ehrgeiz fluchte man, und gegen e Republikaner fühlte man sich zur Dankbarkeit und Achtung ngerissen. Zwölf Mainzische Soldaten, die aus Strasburg hier ngetroffen sind, haben nicht wenig dazu beigetragen, die hiesi= n Einwohner der Sache der Franken geneigt zu machen und nen die Hoffnung aufgehen zu lassen, daß sie unter dem Schutz ner fränkischen Besatzung glücklicher, als unter dem willkürli= en Druck ihrer selbstsüchtigen Herren werden könnten. Der schöfliche Vikarius Dorsch, der vor einem Jahre noch, als Pro= ssor der Philosophie, dem Lichte, welches unser verehrungswür= ger Kant in dieser Wissenschaft aufgesteckt hat, hier auf einer thölischen Universität mit großem Eifer folgte, hatte diese 12 Länner, die er als verheirathete Hausväter dazu besonders aus= ählte, von dem in Strasburg commandirenden General freige= ten, und die Gesellschaft der Volksfreunde daselbst hatte sie zu rer Heimreise reichlich beschenkt. Sie sprachen bald so laut id so theilnehmend von Allem, was sie dort gesehen hatten, ß der Commandant es nöthig fand, sie aus der Stadt zu)icken.

Ein lächerlicher Umstand, der sich in diesen Tagen ereignet it, kann dazu dienen, die Stimmung der Gemüther genauer prüfen. Der Kriegsrath war versammelt; man berathschlagte)er die beste Vertheidigungsmethode. Zwei Meinungen theilten e anwesenden Glieder des Raths. Einige stimmten für die erlassung und Räumung aller Außenwerke, weil es uns an annschaft fehlte, sie zu besetzen. Andere wendeten ein, daß)ne die Außenwerke die Stadt sich keinen Augenblick halten nne, indem sie gänzlich von denselben dominirt würde; man üsse sie daher, so gut man könne, zu vertheidigen suchen, um enigstens erträgliche Bedingungen vom Feinde zu erhalten. nge ward auf beiden Seiten gestritten und der Himmel mag issen, wie man auseinandergekommen wäre, wenn nicht die nkunft eines reitenden Eilboten die Berathschlagungen unterbro= en hätte. Der Reiter, einer von dem Schützencorps des Ge= ndten, hinterbrachte der Versammlung, daß die Franken bereits n Oppenheim her im Anzüge wären, und daß er selbst ihnen i Nackenheim mit Mühe entkommen sei. Auf diese Schreckens= st ließ der Commandant die Alarmkanone lösen, den Kriegs=

rath auf der Stelle auseinandergehen, und eilte, trotz aller genvorstellungen, daß gerade jetzt die kaltblütige Ueberlegung Verabredung den Officieren am dringendsten nöthig sei, Statthalter und Minister. Glücklicherweise hatte man hier Besonnenheit genug, die Aussage des Boten in Zweifel z hen. Man schickte einen zuverlässigen Kundschafter aus un fuhr in der Nacht, daß eine Heerde Schafe dem beherzten ter den Angstschweiß ausgepreßt habe, indem weit und breit Franke zu sehen sei. Die Nachricht vom Anmarsch der Fr hatte sich indessen in der Stadt verbreitet, denn man hatte nur vergessen, ihrem ersten Urheber Stillschweigen zu geb sondern auch durch den Schuß Jedermanns Neugier oder sorgniß erregt. Alles lief untereinander; die Freude, die l nur im Verborgenen über die Fortschritte der Republikaner hen durfte, brach an manchen Orten laut hervor; die Ki in der Schuster- und Augustinergasse fingen an, dreifarbige karden zu machen und zu verkaufen, und die Studirenden gen an sie zu tragen. Dem jugendlichen Leichtsinne konnte diese Anticipation verzeihen; aber man erstaunte, daß auch setzte Männer von demselben Taumel ergriffen wurden. andern Morgens ließ die Statthalterschaft etliche Studenten ziehen; allein die Furcht, das Volk gegen sich zu reizen, m eine Lindigkeit in alle ihre Maßregeln, die fast den Anschei nes Einverständnisses hatte.

Die zuverlässige Nachricht vom Rückzuge der fränki Truppen aus Speier und Worms erhielten wir erst ein Tage nach diesem Schrecken. Jetzt verbreitet sich schon n ein Gerücht, daß ihr Anschlag auf Mainz noch keineswegs gegeben sei; vielmehr sagt man, sie zögen Verstärkung an und würden die ganze Gegend diesseits Rheins besetzen. V vorausgesetzt, daß man in Frankreich nach einem vorher co nirten Operationsplan zu Werke geht, müßten wir hier noch Zeitlang mit einem Besuche verschont bleiben. Die Ufer Mosel von Trier bis Koblenz müssen die Franken vor Andern suchen in ihre Gewalt zu bekommen, um auf diese den Rückzug der feindlichen Heere aus dem Innern der R blik dergestalt zu bestimmen, daß ihnen keine andere Rich als die nach dem Niederrhein übrigbleibt. Dies scheint auch in Koblenz zu besorgen, wo das große preußische Ma ohne Bedeckung geblieben, und die Festung Ehrenbreitstein so

nig wie Mainz mit Besatzung und Vertheidigungsmitteln versehen ist. Im Besitz von Trier, Koblenz, Ehrenbreitstein und Rheinfels, zwingen die Franken ihre Gegner, bei Köln und Düsseldorf über den Rhein zu gehen; und alle obern Gegenden, sowie das ganze südliche Deutschland bleiben ihnen hernach immer noch offen. Die Symptome der Furcht, die sich schon an mehren kleinen Höfen abenteuerlich äußern, sind durch diese Aussicht und den unerwarteten Ausgang des Feldzugs in Frankreich unstreitig veranlaßt worden. Der Bischof von Speier, einer der wirksamsten Widersacher der Franken und ihrer Freiheit, hat bereits seine Residenz zu Bruchsal verlassen und sucht im Gebirge des Odenwalds einen Zufluchtsort; der Markgraf von Baden verläßt ebenfalls die Ufer des Rheins. Der Kurfürst von Trier, der Adel und der vornehme Klerus sind aus Koblenz mit ihren Schätzen, Kostbarkeiten und Weinfässern, so eilig wie die unsrigen geflohen, und die elenden französischen Emigrirten, aus dieser Freistätte vertrieben, ziehen schaarenweis nach Lüttich und Brabant. Eine Summe von mehren Millionen, die zur Besoldung des preußischen Heeres in Koblenz vorräthig lag, ist schleunigst den Rhein hinunter nach Wesel beordert worden und in Neuwied sogar glaubt man sich nicht mehr vor den Franken sicher. Die übertriebensten Schwärmer für Volksfreiheit haben sich, den Schrecken der kleinen Fürsten und ihres Adels nie so genugthuend für die Beleidigungen träumen können, womit sie in den Tagen des Uebermuths gegen die Revolutionsfreunde so freigebig waren.

Die neue Umwälzung der Verfassung des vorigen Jahrs hat in der That wie ein Zauber auf alle Franken gewirkt. Am 21. September versammelte sich der neue Nationalconvent und beschloß einstimmig „daß die Königswürde in Frankreich abgeschafft sei." Diese Erklärung ist die Epoche der Rettung und Wiedergeburt des ganzen Staats. Den Tag zuvor hatte Kellerman 55,000 Feinde mit kaum einem Drittel dieser Anzahl von Truppen von sich abgewehrt. Ein furchtbares Kanonenfeuer, welches die 27 pfündigen Kugeln in die Reihen seiner Franken schleuderte, und unzählige Schlachtopfer niedermähte, konnte gleichwol die Tapferkeit dieser neuen Republikaner nicht erschüttern, und weder die zwölfstündige Kanonade, noch die Ueberlegenheit an der Zahl, vermochte sie zum Weichen. Kellermann's Vortrab, unter Arthur Dillon, hatte sich auf einer Anhöhe, la Côte

de Bième, verschanzt, wo es dem Feinde nicht gelang, ihn zu vertreiben. Das Schicksal Frankreichs hing an dieser Schlacht und an diesem unvergeßlichen Tage ward die neue Republik zugleich gegründet und gerettet *).

Nach diesem mißlungenen Versuch war die alliirte Armee unfähig das Geringste zu unternehmen. Der Herzog von Braunschweig mußte jetzt auf den Rückzug aus einem Lande bedacht sein, wo er keinen festen Fuß hatte gewinnen können. Anstatt in Frankreich Winterquartiere zu machen, lief sein großes Heer Gefahr durch Mangel zu Grunde zu gehen. Schon hatte die Entfernung und die Unwegsamkeit dieser Gegenden die Zufuhr sehr erschwert; die fränkischen Truppen, die mit jedem Tage sich verstärkten, konnten in Kurzem eine Stellung behaupten, wodurch es gänzlich abgeschnitten ward. Die Ruhr endlich, in ihrer tödtlichsten Gestalt wüthete in den kaiserlichen und preußischen Lagern, und raffte täglich die Söldaten zu funfzigen in dem Lazareth zu Verdün dahin. Um das Gemälde zu vollenden herrschten Mißtrauen und Zwietracht im Zelte der Generale und der Gemeinen. Die Emigrirten sind bei den Alliirten gleich verhaßt; der alte Groll zwischen den Oestreichern und Preußen ist erwacht; Clerfait's Ehrgeiz tadelt die Maßregeln des berühmten Generalissimus, und Friedrich Wilhelm sieht, daß ihn die Wienerische Politik hintergangen hat. Unter diesen Umständen ward ein Waffenstillstand auf einige Tage geschlossen, die der Herzog von Braunschweig benutzte, um sein schweres Geschütz zuerst defiliren zu lassen und sodann mit der ganzen Armee über Stenay und Verdün den Rückzug anzutreten. Dies wäre der Zeitpunkt gewesen, die natürlichen Verbindungen zwischen Preußen und Frankreich wieder anzuknüpfen!

Der Herzog von Teschen, von dem man behaupten will, daß er in Verbindung mit dem Wienerischen Kriegsconseil nichts unversucht gelassen hat, um Braunschweigs Operationen zu ver-

*) Dieser Ausdruck sagt nicht zu viel. Hätten die Deutschen hier gesiegt, so wären sie auch vermuthlich nach Paris gekommen, denn es war nichts mehr vorhanden, was ihnen Widerstand leisten konnte. Die ruhige Unterwerfung der Nation unter das Königsjoch wäre zwar nicht erfolgt; allein auf einen Augenblick hätte man das Possenspiel der Wiederherstellung aufgeführt, und alsdann hätte das Feuer des unversöhnlichsten Bürgerkrieges, von den auswärtigen Feinden angefacht, an allen Ecken des Landes unaufhaltsam auflodern müssen.

eiteln, nimmt jetzt die Entblößung der nördlichen Grenze von Frankreich wahr, um Lille zu bombardiren. Dies ist der einzige Punkt, wo die Republik noch leidet; nach allen andern Weltgegenden hin scheint dagegen ein allgemeines Ueberströmen der freien Franken unvermeidlich zu sein. Die Besitznehmung von Bruntrut und die Aufhebung der Magazine zu Speier und Worms zeigen uns was Deutschland noch zu fürchten hat. Montesquiou ist am 24. September an der Spitze eines fränkischen Heeres in Chambery eingezogen, und ganz Savoyen ist nicht blos erobert, sondern auch sogleich als Freistaat organisirt, der wahrscheinlich ein neues Departement von Frankreich bilden wird. Nizza und Villafranka sind einige Tage später den Piemontesern ohne Schwertstreich entrissen worden, und die kaiserlichen Niederlande werden von Dümouriez bedroht. Diese Veränderung innerhalb zwei Monaten, wird durch die Hartnäckigkeit der Ueberzeugung, womit man das Gegentheil erwartete, gleichsam zum Unbegreiflichen erhöht; man glaubt die höhere Lenkung eines unvermeidlichen, unabwendbaren Schicksals zu erkennen, — allein schwerlich werden sich die Pharaonen auf das erste Wunder bekehren.

IV.

Einnahme von Mainz und Frankfurt. — Errichtung der Mainzischen Volksgesellschaft. — Pflanzung eines Freiheitsbaums.

Mainz, den 7. November 1792.

Wir haben unserm Schicksal nicht entgehen können; seit 14 Tagen sind die Franken Meister von Mainz; die dreifarbige Kokarde rächt sich für die Beleidigungen, die der Kurfürst ihr zufügte und demüthigt den Aristokratenstolz der Knechte, die sie wider Willen tragen müssen. Das allbelebende ça ira, die Carmagnole, die Marseillerhymne, erschallen auf allen Straßen, und ein Volk, dessen Leidenschaften, wie Mirabeau sagt, kaum den Regungen anderer Menschen ähnlich sind, wird durch die Munterkeit, den Frohsinn und die Beweglichkeit der Franken in

ein angenehmes Erstaunen versetzt. Frankfurt hat ihnen fast zu gleicher Zeit mit Mainz die Thore geöffnet, und es hat wahrlich nicht am Schutz der vereinigten Mächte gelegen, daß Hanau, Kassel, Rheinfels, Ehrenbreitstein und Koblenz den Fahnen der Freiheit noch nicht huldigen mußten. Die Eroberungen des vorigen Sommers, Verdün und Longwi, haben die Alliirten geräumt, von Thionville und Lille sind die Deutschen unverrichteter Sachen abgezogen, das Gebiet der Republik trägt keinen Fürstensöldner mehr, und Luxemburg ist ein ungeheures Lazareth, vor welchem die Menschheit schaudernd zurückbebt. Das schwere Geschütz und die Bagage der alliirten Heere liegen zum Theil im Schlamme vergraben und sind des Siegers Beute geworden; die Wege sind mit Leichnamen und todten Pferden gleichsam besäet, und die Preußen, die am meisten gelitten haben, sind um ein Drittel geschmolzen und verlieren noch täglich eine große Anzahl ihrer Kranken.

Ein allgemeines Entsetzen ergreift die in Deutschland zurückgebliebenen Herrscher und ihre hochmüthigen, ahnenstolzen Höflinge; das Gewissen derer, die ihre Brüder als Knechte und Lastthiere arbeiten ließen, um aus ihren Händen den schwer erworbenen Gewinn zu erpressen, das Gewissen der Menschenhändler und Menschenhenker ist erwacht; schon glauben sie die Rache mit den Furien auf ihren Fersen folgen zu sehen, schon fliehen sie mit einer Muthlosigkeit, die sie vor jedem Richterstuhl verdammt, in die entlegensten Ecken von Deutschland. Der Bischof von Würzburg, der zu Fulda, und das Reichskammergericht zu Wetzlar haben sich Schutzbriefe von dem fränkischen General erbeten; den großen Schatz des Landgrafen von Hessen, der den englischen Sold für das in Amerika vergossene Blut seiner Unterthanen enthält, hat man in Eile nach Hannover gebracht, und selbst in Thüringen glaubt man sich vor den furchtbaren Waffen der Republik nicht in Sicherheit. Der Schlupfwinkel ist unbekannt, wo der Kurfürst von Mainz sein Haupt verbirgt, und für uns insbesondere scheint Alles, was hier vor Kurzem noch glänzte und prahlte, wie ausgestorben zu sein. Was ließ sich Anders erwarten? Das Volk, das gemeine Volk, kann ja der Adel, der sich und seine Habe gerettet hat, wol nur seinem Schicksal überlassen!

Noch schliefen die guten Bürger von Mainz, als am 19 October bei Tagesanbruch ein Alarmschuß die Ankunft des Fein-

es verkündigte. Man stürzte eilends auf die Straßen und lief auf die Wälle, um des ungewohnten Anblicks zu genießen. Ich bestieg mit mehren Andern den Stephansthurm und sah die fränkischen Vorposten auf dem Felde zwischen Herrheim und Weissenau. Bald hernach stieg eine Colonne aus den Gründen bei Brezenheim und Thalheim herauf und zog unter dem Hauptstein in weniger als halber Schußweite nach Gonzenheim und Rombach vorbei. Niemand wußte sichs zu erklären, warum man weder von dieser, noch von den benachbarten Schanzen und Basteien den sorglosen Feind auf seinem Zuge beunruhigte; allein bald erscholl ein Gerücht in der ganzen Stadt, das diese Colonne für Freunde erklärte; Condé's Emigrirtencorps sollte plötzlich aus der Gegend von Basel aufgebrochen, und wer weiß auf welchem verborgenen Wege, oder vielleicht unsichtbar unter dem Schutz irgend einer Madonna, dem geliebten, erzgetreuen Mainz*) zu Hülfe gekommen sein. Es klingt mährchenhaft, daß eine von aller Wahrscheinlichkeit so gänzlich entblößte Sage auch nur einen Augenblick den Unwissendsten unter dem Pöbel mit leerer Hoffnung schmeicheln konnte; allein das kleinere Wunder gewinnt an Glaubwürdigkeit, sobald man sich der Evidenz des größern gefangen geben muß. Die Ueberzeugung, daß der prophetische Geist in der Mainzer Zeitung nicht lügen könne, hatte diesmal bei den Vornehmen tiefere Wurzel geschlagen als bei der sonst so leichtgläubigen Klasse des Volks, und ein Mainzischer General hatte zuerst den hellen Gedanken, die Nationalgarden, die sich ohne Wegweiser und Ingenieur unter unsere Batterien wagten, für Königsfreunde zu halten. Wäre vom Nektar des Rheins die Rede gewesen, dann hätte man den Irrthum unverzeihlich gefunden, so das Gewächs verschiedener Jahre verkannt und verwechselt zu haben. „Es sind die Helden Condé's! Seht ihr die weiße Fahne nicht?" So rief der erfahrne Krieger und wehrte den Kanonieren ihre Stücke loszurennen. Das Versehen der Franken war in der That so arg, daß keine Vorsicht der Belagerten darauf gerechnet hatte; der Hauptstein war weder mit hinlänglicher Mannschaft noch mit Ammunition versehen, und hätten dies die Feinde gewußt, so wäre die erste Unvorsichtigkeit durch Kühnheit gut zu machen ge-

*) Semper catholica, war der römische Ehrentitel der Universität Mainz.

wesen; sie hätten die Leitern ansetzen und die Schanze, die ganz Mainz dominirt, in einigen Minuten ersteigen können.

Als die fränkische Colonne mehrentheils vorübergezogen war, fing man an, den Irrthum einzusehen und jetzt zu spät und ohne Wirkung aus der Festung selbst Feuer zu geben. Die Kanonade dauerte mehrentheils den ganzen Tag, gegen verschiedene Punkte der fränkischen Postirungen, die jedoch zu weit entfernt waren, um von der Geschicklichkeit unserer Schützen etwas fürchten zu müssen. Sie schickten uns dafür einige 24 pfündige Kugeln zu, die unsere Bürger kaum pfeifen hörten, als sie auch schon die Flinten von sich warfen, und ohne sich weiter um das Schicksal der Festung zu kümmern, zu ihren Weibern nach Hause gingen. Die Erscheinung von 900 östreichischen Rekruten, die man aus verschiedenen jenseits Rhein befindlichen Depots gesammelt hatte, und um Mittag in die Stadt ziehen ließ, konnte jetzt das Zutrauen der Mainzer zu den Vertheidigungsanstalten der hohen Statthalterschaft nicht mehr beleben. Etwa 200 ungarische Husaren, die sich schon einige Tage zuvor in die Festung geworfen hatten, und diese neuen Ankömmlinge mit ihnen, knirschten über ein Verhängniß, das sie nur hierhergebracht zu haben schien, um Zeugen und Opfer der Uebergabe zu werden.

Nachmittags erblickte man ringsumher die Zelte der Belagerer, und sogleich übte sich Jedermann in der Kunst, die Stärke ihres Heeres zu berechnen. Der mäßigste Anschlag ging weit über die wirkliche Zahl der Franken; denn man schmeichelte sich noch im Augenblick der Ohnmacht, daß Niemand es wagen dürfe, Mainz mit weniger als 25,000 Mann zu bedrohen, und in den höheren Kreisen unserer Viceregenten übertrieb man absichtlich die Stärke des Feindes bis auf 40,000 Mann. Custine war gleichwol (wie wir seitdem mit Gewißheit erfahren haben) nur mit 13,000 vorgerückt und hatte in zweimal 24 Stunden einen Weg von 12 deutschen Meilen mit ihnen zurückgelegt. Allein er war von dem Zustande der Festung, der Schwäche der Besatzung, der Stimmung der Einwohner und dem Mangel an Kriegsvorräthen so genau unterrichtet, daß er mit seinem kleinen Heere und ohne alles Belagerungsgeschütz, durch bloßen Ueberfall, Mainz zu erobern hoffte. Die Abneigung der Bürger gegen einen ernstlichen Widerstand suchte er vorzüglich durch gute Behandlung zu unterhalten. Ein Schäfer, der am Morgen seine zahlreiche Heerde neben den fränkischen Truppen hertrieb,

urfte sie ungehindert in die Stadt bringen; und des Abends ehrten Weiber mit Wäsche schwerbeladen aus Gonzenheim zurück, wo die galanten Krieger sie einsammeln geholfen und gesorgt hatten, daß kein Stück verloren gegangen war.

Die Nacht ging ziemlich ruhig hin, ausgenommen, daß gegen eilf Uhr einige hundert Mann sich den Palisaden näherten, um unsere Leute zu beunruhigen und einen Angriff besorgen zu lassen. Ein ziemlich rasches Kanonen- und Musketenfeuer tödtete den Franken einen Mann und verwundete ein paar Andere, wovon wir den einen, der über Nacht auf dem Felde liegen geblieben war, am Morgen in die Stadt bringen sahen. Denselben Morgen aber erschien auch der Oberst Houchard mit der Aufforderung seines Generals an unsern Commandanten, worin er die Uebergabe der Festung verlangte. Die Frage, ob man sich wehren solle? ward im Kriegsrath gar nicht mehr untersucht, so vollkommen war man jetzt von ihrer Ueberflüssigkeit überzeugt. Die Hauptpunkte worauf man glaubte bestehen zu müssen, der freie Abzug der Besatzung, und die Erlaubniß alles kurfürstliche Eigenthum mitnehmen zu dürfen, wollte Cüstine nicht zugestehen. Der Tag ging mit Unterhandlungen hin. Um zwei Uhr Nachmittags ließ man den Einwohnern ansagen, die obern Stockwerke zu räumen und Wasser auf den Speichern bereit zu halten, indem der Feind die Stadt mit glühenden Kugeln beschießen werde; um sechs Uhr hingegen war die Uebergabe beschlossen. Der Statthalter, der Kanzler und der Gesandte, der mit dafür gestimmt hatte, verließen noch denselben Abend die Stadt. Der Commandant schickte einen Officier und einen Regierungsrath in das fränkische Hauptquartier, um dem General seine letzten Vorschläge zu überbringen, und man wird sich einen Begriff von der Besonnenheit und Geistesgegenwart machen können, womit in diesem Zeitpunkt alle öffentlichen Geschäfte betrieben wurden, wenn man weiß, daß sowol der Commandant als der Regierungsrath vergessen hatten, der eine die vorgeschlagene Kapitulation dem Abgeordneten einzuhändigen, der andere, sie dem Commandanten abzufordern. Erst im feindlichen Lager ward der Regierungsrath dieses Versehen gewahr und die Nacht verstrich, indem er es mit seinem Gefährten gut zu machen suchte. Am Morgen endlich, ward eine Kapitulation unterzeichnet, worin die Besatzung versprechen mußte, in Jahr und Tag nicht wider Frankreich zu dienen, und unter diesem Beding den

freien Abzug mit den militairischen Ehrenbezeigungen, mit fliegenden Fahnen, klingendem Spiel, ihrer Bagage und Kriegskasse erhielt. Die kurfürstlichen Effekten hingegen, wurden als Nationaleigenthum zurückbehalten, und den Einwohnern wurde die Erlaubniß zugestanden, mit ihrer Habe ungehindert die Stadt zu verlassen *).

Schon vom frühen Morgen an, am 21. October, standen die Stadtthore offen, und der Ein- und Ausgang Jedermann frei. Die Oestreicher und Ungarn benutzten die Ohnmacht des Commandanten, und zogen über die Brücke in das Nassauische, ohne den Eid geleistet zu haben, den der fränkische General von der Besatzung ausbedungen hatte. In Kassel, jenseits des Rheins, mißhandelten und plünderten sie einige Bürger auf ihrem Rückzuge, nach der unsittlichen Kriegsmanier, welche noch in unseren Tagen das östreichische Heer entehrt, und den redendsten Beweis von der weiten Entfernung abgibt, in welcher diese Völker sammt ihren Befehlshabern hinter der Bildung der übrigen Deutschen zurückgeblieben sind. Daß Barbaren, die nur das Recht des Stärkern kennen, bei dem Vorwurf des Diebstahls, des Raubes und der Grausamkeit nicht erröthen, verzeiht man ihrer Unwissenheit und ihren gröberen Nerven; aber mit welchem Namen soll man eine Ertödtung des sittlichen Gefühls bezeichnen, die den reizbaren, durch seine Lebensweise zarter gebildeten, durch systematische Erziehung geglätteten und mit der Weisheitstünche des Zeitalters überfirnißten Officier, Staatsmann und Regenten jene Schandthaten entweder dulden oder mitbegehen läßt?

Des Nachmittags waren wir Zeugen eines ähnlichen Auftritts, der die traurige Verwahrlosung des Mainzer Volks unter dem Joche des priesterlichen Despotismus an den Tag legte. Dieser Pöbel, der plötzlich eine Oberherrschaft, welche ihn nicht länger schützen konnte, verachten gelernt hatte, und in Erwartung der Ankunft seiner neuen Gebieter keinen Herrn, keinen Treiber und keine aufgehobene Geißel über sich erblickte, nahm den Zeitpunkt wahr, zu einigen Tausenden in alle Weingärten

*) Durch ein äußerst unglückliches Versehen, war der Termin nicht bestimmt, innerhalb welchem dieser Abzug geschehen sollte, wodurch in der Folge die unangenehmsten Streitigkeiten zwischen den öffentlichen Verwaltern und den Privatpersonen, die zu lange gezögert hatten, sich zur Abreise zu entschließen, nothwendig entstehen mußten.

ings um die Stadt einzubrechen und den Eigenthümern in we=
nigen Stunden einen ungeheuern Schaden zuzufügen. An meh=
ren Orten wurde Alles bis auf die letzte Traube rein abgelesen
und man zertrat, was man nicht fortschleppen konnte. Vielleicht
war es für die wohlhabenderen Bürger ein Glück, daß die Jah=
reszeit gerade diese Art der Ausgelassenheit ins Gedächtniß rief,
und daß die Gewohnheit am Sonntage vors Thor zu gehen,
sich mit diesem Unternehmen so gut vereinbaren ließ; es wäre
sonst vielleicht, bei der gänzlichen Erschlaffung aller Autorität, zu
einer Plünderung der Häuser gekommen. Der Stadtmagistrat
und überhaupt alle obrigkeitliche Stellen hatten in der That das
Volk auf eine unverantwortliche Weise sich selbst überlassen, und
die Baugefangenen, 30 bis 40 an der Zahl, benutzten die Ge=
legenheit, wo sie sich von allen ihren Hütern verlassen sahen,
um ihre Eisen abzustreifen, ihr Gefängniß zu erbrechen und die
umliegende Gegend mit Missethätern zu bevölkern.

Es war Abend, als endlich die Franken einzogen und die
Stadtthore besetzten. Das Volk empfing sie mit einer Art von
dumpfem Schweigen, ohne lebhafte Zeichen der Abneigung, aber
auch ohne allen Beifall und ohne Frohlocken. Manches wirkte
zusammen, um anfänglich diese Stimmung hervorzubringen: erst=
lich, die unwillkürliche, durch Verschiedenheit des Charakters und
der Sprache genährte Antipathie der Deutschen gegen die Fran=
zen *); sodann die Aufhetzung der Beichtväter, die den unwissen=
den Weibern vorzüglich die Franken als Gotteslängner und Höl=
lenbrände geschildert und verabscheuungswürdig zu machen ge=
sucht hatten; endlich, und vielleicht am stärksten, der unschein=
bare Aufzug der Freiheitssoldaten selbst, an deren Monturen die
Spur eines beschwerlichen Feldzugs gar zu kenntlich war, und
deren natürliche Lebhaftigkeit, erhöht durch den rege gewordenen
Geist der Unabhängigkeit, sich zu der pedantischen Symmetrie
unserer militairischen Drathpuppen nicht bequemen konnte. Das
Auge, das nur gewohnt gewesen war, geputzte, gepuderte, Pa=
radesoldaten, mit knappen Röcken und Beinkleidern, nettgewirten
Kamaschen, und spiegelblankem Gewehr zu sehen, konnte diese

*) Es ist ein sonderbarer Zug in der Naturgeschichte der Nationen, daß die Franken das Schicksal haben, auf alle ihre Nachbaren einen widri=gen Eindruck zu machen, und höchstens nur gegen die Spanier eine ähn=liche Abneigung zu empfinden. Die Untersuchung dieser Erscheinung ge=hört nicht hierher.

bestaubten schmutzigen zerlumpten Kerle, die zum Theil wirklich ohne Schuhe und Strümpfe einherzogen und auf ihren rostigen Bayonetten ihr Kommisbrod oder ihre Portion Fleisch aufgespießt trugen, unmöglich ohne eine Nebenempfindung von Verächtlichkeit ansehen, die in demselben Augenblick mit doppelter Stärke von der gedemüthigten Eitelkeit der Besiegten zurückprallte.

Die Kälte und Gleichgültigkeit des großen Haufens hielt indessen die lebhaftesten Aeußerungen der Freude in einer zwar weniger zahlreichen, aber durch ihre Kenntnisse und ihren Geist der Unabhängigkeit wichtigeren Klasse der Einwohner keineswegs zurück. Der Enthusiasmus dieser Revolutionsfreunde hatte kaum den Augenblick erwarten können, wo es ihnen endlich erlaubt war, ihre Grundsätze laut zu bekennen und an einer Umschmelzung der Regierungsform ihres Vaterlandes zu arbeiten. Ich habe bereits erwähnt, daß einige von ihnen bei der ersten Ankunft der Franken in Worms schon das Freiheitszeichen aufgesteckt hatten. Der Rückzug ihrer Befreier hatte sie damals genöthigt, es schnell wieder zu verbergen; allein sie waren von den Planen des fränkischen Generals zu wohl unterrichtet, um der Hoffnung auf seine Wiederkehr zu entsagen. Jetzt traten sie am Tage nach der Einnahme der Stadt als eine Volksgesellschaft öffentlich zusammen; erklärten sich als Bekenner des fränkischen Symbols gesonnen, frei zu leben oder zu sterben, und die republikanische Freiheit und Gleichheit in öffentlichen Zusammenkünften dem Volke zu erläutern und annehmlich zu machen. Custine, dem sie ihr Vorhaben, mit der Bitte um einen Versammlungsort, eröffneten, räumte ihnen sogleich im Schlosse den prächtiggeschmückten großen Conzertsaal ein, den der Kurfürst mit ungeheuerm Aufwand hatte bauen lassen. Die Mainzischen Republikaner genossen also hier den Triumph, den prunkenden Stolz eines kleinen Fürsten mit ihrem cynischen Stolze niederzutreten, und kein Kunstgriff hätte ersonnen werden können, der schneller und zuverlässiger als dieser, auf das Volk gewirkt, seiner Eigenliebe geschmeichelt, und seine Achtung für die bisher so blindlings angebeteten Götzen in Geringschätzung und Abscheu verwandelt hätte.

Von der Rednerbühne dieser deutschen Sans-culottes herab wurde zugleich täglich die Regierung des Kurfürsten mit allen ihren unzähligen Mängeln, Gebrechen, Ungerechtigkeiten, Erpres-

sungen, als eine der empörendsten Tyranneien, in den stärksten Farben geschildert; ja man riß sogar den Vorhang hinweg, den die Nächstenliebe und die bescheidene Züchtigkeit sonst vor das Privatleben der Fürsten zieht, und deckte Greuel auf, die den Priester und den Regenten entehrten. Das Mainzische Volk, jenes athenienſischen Sinnes unkundig, der das Laſter und die Häßlichkeit, wie wahr und natürlich man sie zeichnen mochte, als Gegenstände der öffentlichen Darstellung nicht ertrug, konnte nur beurtheilen, ob das aufgestellte Bildniß seinem Urbilde glich. Unmöglich konnten daher die Redner den allgemeinen Beifall verfehlen, indem sie nur Thatsachen erzählten, die noch frisch in Jedermanns Andenken ruhten, nur an Handlungen erinnerten, die im Gefühl der Strafloſigkeit vor der Welt ohne Scheu begangen wurden, nur Vorwürfe laut, öffentlich und in dem Palaste selbst wiederholten, die sonst kaum in häuslicher Unterredung von Mund zu Mund umherschleichen durften. Je länger dieser Zwang aus Furcht vor einer unbilligen Ahndung gedauert hatte, desto unaufhaltsamer brach jetzt die richtende Stimme des Publikums hervor, und bei jedem neuen Zuge, jedem Pinselstriche, der das Gemälde der Entartung vollendete, riefen tausend Zeugen: es ist wahr! es ist getroffen! Die Volksversammlung in Mainz glich also jenem ägyptischen Todtengericht, das über den Nachruhm der Könige entschied. Dort indessen richtete man physisch Verstorbene; hier einen sittlich und bürgerlich Todten; dort bestimmten Priester das Maß des Lobes oder Tadels, nach den Vorurtheilen ihrer privilegirten Innung; hier fluchte ein tiefgekränktes Volk dem Namen seines entflohenen Regenten und Priesters und weihte ihn, noch athmend, der Gerechtigkeit, nicht der Nachwelt allein, sondern auch schon seiner Zeitgenoſſen. Hätte nicht die Gewohnheit des Bösen die unausbleibliche Wirkung, das Herz des Laſterhaften mit einer Schwiele zu bepanzern, die aller Selbsterkenntniß den Zugang verwehrt, und ließen die Schmeicheleien des Hofes den Mächtigen noch einen Zweifel über die Gestalt, in welcher sie einst auf den Blättern der Geschichte erscheinen werden; wie unendlich furchtbarer wäre dann nicht dieses Gericht der Nation, als jenes der Priester an den Ufern des Möris? Eine Hölle stiege herauf um den Unglücklichen her, den das schwere Verdammungsurtheil getroffen hätte, unter den Lebendigen ein Schatten, in ihren strafenden Blicken sein Unrecht und seine Schande zu leſen!

Das Werkzeug, dessen sich das Schicksal zur Vollstreckung seiner Gerichte bedient, ist oft nur bloßes Werkzeug, ohne ausgezeichneten Werth und eigenthümliches Verdienst. Nehmen wir den Jakobinern zu Mainz den Schimmer, den der prächtig erleuchtete Versammlungssaal um sie her verbreitet, und die wesentlichen Vorzüge einiger rechtschaffenen und aufgeklärten Männer, die den Kern ihrer Gesellschaft bilden, so bleibt eine ungleichartige Masse zurück, die mit allen Gebrechen ihrer übereilten Entstehung behaftet ist, und den eklen Sinn des gebildeten und gesitteten Menschen auf keine Weise befriedigt. Mehre geschickte Rechtsgelehrte, deren Unparteilichkeit sie mit der Ungnade und Verfolgung des Regenten beehrt hatte, mehre angesehene Kaufleute und ehrbare Bürger von allgemein erkannter Redlichkeit, einige Professoren der vom Kurfürsten mit Einkünften begabten, aber auch von ihm selbst großentheils wieder darum bevortheilten Universität, endlich auch verschiedene helldenkende, tugendhafte, zu echten Lehrern der Menschen umgeschaffene Priester, stehen auf dem Verzeichniß der hiesigen Volksfreunde und würden einer jeden Gesellschaft durch ihren Beitritt Ehre bringen. Allein einen Schwarm von rohen Studenten und andern zum Theil noch unbärtigen jungen Leuten, nebst mehren durch ihre Sittlichkeit nicht vortheilhaft bekannten Personen, hat man theils um die Zahl der Mitglieder schnell zu verstärken, theils um dem Grundsatz der Gleichheit volle Kraft zu lassen, ohne Prüfung und Auswahl aufgenommen. Die jugendliche Selbstzufriedenheit und Anmaßung der Einen, der Eigennutz und die zweideutigen Absichten der Andern, werden bald der guten Sache der Freiheit mehr Nachtheil bringen, als die Einsicht und das Gefühl der achtungswürdigen Mitglieder zu ihrer Empfehlung wirken können. Bisher hat zwar das Feuer der republikanischen Redner nur einen ihm verwandten Enthusiasmus unter den Zuschauern angezündet, die täglich zu mehren Tausenden hinzuströmen, um dem ersten Gebrauch angeborener, unverjährbarer Menschenrechte den lautesten, den empfundensten Beifall entgegenzujauchzen. Allein es sind auch schon Symptome vorhanden, die für die Zweckmäßigkeit der Beschäftigungen dieser Gesellschaft Manches befürchten lassen, da es doch nur von ihrer reinen Vaterlandsliebe und ihrer Nützlichkeit abhängen wird, ob dieses leidenschaftliche, stürmische Wohlgefallen der Einwohner sich mit

er Zeit in Hochschätzung und Vertrauen, oder in eine ganz ent=
egengesetzte Stimmung verwandeln soll.

Vor einigen Tagen haben unsere Jakobiner schon den Ver=
uch gemacht, auch außerhalb den Mauern ihres Versammlungs=
rts die Aufmerksamkeit ihrer Mitbürger zu erregen, zur Be=
ründung der Freiheit die Macht sinnlicher Vorstellungen ins
Spiel zu rufen und selbst die abergläubigen Erdichtungen der
Vorzeit zu benutzen, um die Furcht vor der Zuchtruthe des
Herrschers zu verscheuchen und die neue Epoche der Mainzischen
Erlösung und Wiedergeburt zu bezeichnen. Ein Kurfürst, dem
s gelungen war, nachdem ihn die Einwohner aus ihren Mau=
rn vertrieben hatten, sich der Stadt von neuem zu bemeistern,
ollte laut einer unverbürgten Volkssage, zum Gedächtniß seines
Sieges auf öffentlichem Markt eine Masse von Eisen haben an=
chmieden lassen, die dort bis auf die gegenwärtige Zeit zu sehen
ar. Da er sichs bei dieser Gelegenheit erlaubt hatte, der
Stadt und ihrem Magistrat, gleichsam zur Strafe der Empö=
ung, ihre kostbarsten Privilegien und Freiheiten zu entziehen,
oll er zugleich mit bitterm Spotte verkündigt haben, daß sie
ieder zum Genuß derselben gelangen würden, sobald jene Masse
n der Sonne zerschmölze. Hier fand unsere Volksgesellschaft
en schicklichen Stoff zu einem politischen Drama; ihr war es
ufbehalten, den gordischen Knoten zu zerhauen, an welchen das
Schicksal von Mainz und seine Befreiung gleichsam magisch ge=
nüpft zu sein schien. Mit Vorwissen und Erlaubniß des fran=
schen Generals, zogen die neuen Republikaner, geführt von ih=
m Präsidenten, in Begleitung der Feldmusik des Heeres, —
en Freiheitsbaum mit dreifarbigen Bändern und rother Mütze
agend, und Freiheitshymnen anstimmend, — unter dem Zu=
uf eines unzählbaren Volks auf den Markt; mit einem heili=
en Feuereifer zersprengten sie in wenig Augenblicken die Klam=
ern, welche das Denkmal des Uebermuths ihrer Tyrannen und
r Erniedrigung ihrer Mitbürger so lange Zeit emporgehalten
atten, und pflanzten den mit den Insignien der Unabhängig=
it geschmückten Baum an seine Stelle. „Es lebe die Frei=
it! Es lebe das Volk! Es lebe die Republik!“ erscholl ein
naufhörliches Jubelgeschrei, bis der Zug wieder in den Saal
r Gesellschaft zurückgekehrt war. Hier trug man darauf an,
s Eisen einschmelzen und Schaumünzen daraus prägen zu las=
n, die mit der Inschrift: „die Sonne der Wahrheit hat es

geschmolzen," die Lösung jenes erzbischöflichen Zaubers bezeugen sollten. Allein man entdeckte noch zu rechter Zeit, daß die Masse nicht Eisen, sondern Stein, und nur mit eisernen Platten überlegt war, auf deren einer sich das alte Mainzische Längenmaß eingegraben befand. Dies bewog die Gesellschaft, das Denkmal für die Geschichte des Alterthums aufzubewahren, und es bei der ersten Uebereilung bewenden zu lassen.

Diese frühzeitigen Regungen des Freiheitsgeistes, und insbesondere die Hoffnung, auf deutschem Boden die fränkischen Grundsätze der Volksregierungen fortzupflanzen, schienen in manchem Betracht nicht nur voreilig, sondern auch sogar der Begründung eines Systems, welches dem wahren Interesse der Menschheit angemessen wäre, hinderlich zu sein. Deutschlands Lage, der Charakter seiner Einwohner, der Grad und die Eigenthümlichkeit ihrer Bildung, die Mischung der Verfassungen und Gesetzgebungen, kurz seine physischen, sittlichen und politischen Verhältnisse, haben ihm eine langsame, stufenweise Vervollkommnung und Reife vorbehalten; es soll durch die Fehler und Leiden seiner Nachbaren klug werden und vielleicht von oben herab eine Freiheit allmälig nachgelassen bekommen, die Andere von unten gewaltsam und auf einmal an sich reißen müssen. Die Uebereilungen der Reformatoren können diesen ruhigen Gang hemmen, die der Regenten ihn beschleunigen; Beides gegen ihre bestimmteste Absicht. Die Letzteren haben in der That schon durch ihre Einmischung in die fränkischen Angelegenheiten die Ruhe von Deutschland aufs Spiel gesetzt; allein im gegenwärtigen Augenblick rechtfertigen ungeschickte Freiheitsapostel, selbst in den Augen des Volks, dem sie Freiheit aufdringen wollen, die Strenge der Maßregeln, womit einige Fürsten sich der Verbreitung aller Neuerungen widersetzen. Dem Haß aller willkürlichen und unrechtmäßigen Herrschaft reifen wir entgegen; aber noch ist er uns viel zu überspannt, und ein Blick auf unsere Kräfte belehrt uns, daß er, wie jede Leidenschaft, die ihren Zweck nicht erreichen kann, uns selbst nur innerlich verzehren würde.

Jenen Grundsätzen der fränkischen Verfassung gemäß, die den Begriff von Eroberung mit dem von Freiheit für unvereinbarlich erklären, redete Custine einige Tage nach der Einnahme von Mainz den Magistrat und alle Einwohner mit der Versicherung an, daß die Republik ihnen vollkommene Freiheit lasse, entweder eine neue Verfassung zu entwerfen, oder bei ihrer alten

zu bleiben, wiewol er ihnen das letztere, als vernünftiger Menschen unwürdig, nicht zumuthen wolle, und eigentlich auch nur einer freien Verfassung den Schutz der Franken verheißen könne. Bei diesen Aeußerungen hätte man es bewenden lassen, und nun die sehr entschiedene Stimmung der Bürgerschaft für eine Abschaffung der Mißbräuche, Ungerechtigkeiten und Zwangsmittel der alten Regierung geschickt benutzen können, um allmälig eine Annäherung zur fränkischen Verfassung zu bewirken. Allein die Kurzsichtigkeit eines der Stifter der Volksgesellschaft und der ihm beistimmenden Mehrheit ihrer Mitglieder verfiel auf eine Erfindung, die Gesinnungen der Einwohner zu erforschen, die Jedermann empört und eher für die allegorisirende Einbildungskraft orientalischer Völker, als für den kalten deutschen Sinn gemacht zu sein scheint. Man beschloß, zwei Bücher zu öffnen; das eine, roth eingebunden, mit dreifarbigem Schnitt, für die Namen derer, die sich zur Freiheit und Gleichheit bekennen wollten; das andere schwarz, mit Ketten umwunden, für diejenigen, die sich aus eigener Wahl dem alten Joch unterwerfen, vor aller Welt als Sclaven auftreten und wie der unpolitische Zusatz lautete, als solche behandelt sein wollten. Der größte Theil des Publikums hält diese Maßregel mit Recht für den härtesten Zwang, den man ihm auferlegen konnte. Bleibt dort noch eine Wahl, wo Schande und Mißhandlung desjenigen wartet, der nicht zum rothen Buche geht. Ein so treffender Einwurf wird gleichwol von dem Erfinder dieser symbolischen Bücher nicht gefühlt. Wirklich hätte es nur eines entschiedenen Sinnes bedurft, womit irgend ein Anhänger der alten Regierung aufgetreten wäre und sich, jener Drohungen zum Trotz, ins schwarze Buch eingeschrieben hätte, um durch ein redendes Beispiel zu zeigen, was Freiheit und Unabhängigkeit des Willens sei. Zur Schande der deutschen Aristokratie fand sich kein Einziger, der diese kleine Kühnheit gezeigt hätte; oder soll ich lieber sagen, zur Schande des Mainzischen Despotismus, zu dem sich in der That kein Mensch mit Ehren bekennen konnte?

Die Franken selbst gehen in Deutschland eben so planlos und widersinnig als die Mainzer Klubisten zu Werke, wenn es anders ihre Absicht wirklich ist, ihrer Verfassung hier Freunde und Nachahmer zu erwerben. Der fränkische General und seine Kriegscommissarien schreiben überall starke Schatzungen aus, die zwar vorgeblich nur die Reichen und Ueppigen treffen sollen, aber

in Ländern, wo noch aristokratische und feudalische Mißbräuche herrschen, nothwendig zuletzt auf die arbeitende Klasse zurückfallen müssen. Die Stadt Frankfurt, deren Verhältnisse einer politischen Annäherung gegen Frankreich keinesweges günstig sind, suchte gleichwol unter den gegenwärtigen Umständen die Gunst und den Schutz des mächtigen Volks zu erlangen, dessen Waffen so unerwarteterweise jenseits des Rheins furchtbar geworden sind. Allein Cüstine, dem man gern eine Anleihe von mehren Millionen für die Republik bewilligt haben würde, machte sich selbst, die Nation und ihre Verfassung allen wohlhabenden Einwohnern verhaßt, indem er anderthalb Millionen von ihnen erpreßte. Hätten die Franken nach dem bisher unter kriegführenden Mächten üblichen Eroberungssystem verfahren wollen, dann nur war es politisch zu rechtfertigen, daß die über dem Rhein gelegenen Länder, wohin sie zwar ohne Widerstand vorgedrungen sind, die sie aber in die Länge nicht behaupten können, feindseliger behandelt würden, als das diesseitige Gebiet, welches ihnen vielleicht im Friedensschluß abgetreten werden kann. Doch diese Besonnenheit und Consequenz sucht man vergebens in dem Verfasser des unsinnigen Manifests an die Hessen, welches die Tyrannei so ungeschickt verunglimpft, daß dadurch die Eigenliebe, das Mitleid und die Ehrlichkeit dieses tapfern, duldsamen Volks für ihren Fürsten rege werden, und eine der gehofften ganz entgegengesetzte Stimmung in ihnen hervorrufen mußten *).

Die Schritte der Mainzischen Patrioten verdienen aber vielleicht noch in einer andern Rücksicht den Vorwurf der Voreiligkeit. Der Augenblick, wo Cüstine sich der Festungen Rheinfels, Ehrenbreitstein und Hanau bemächtigen konnte, ist unwiderbringlich versäumt. Wem die Schuld dieser Versäumniß beizumessen sei, ist schwer zu bestimmen. Achtzehn oder 20,000 Mann, die ganze Stärke der fränkischen Armee am Rhein, scheinen allerdings zur Besetzung so vieler festen Plätze kaum hinreichend zu sein, und Cüstine hat zu seiner Entschuldigung schon laut genug über Kellermann geklagt, der ihm mit acht oder 10,000 Mann aushelfen sollte. Allein Kellermann ist leicht zu rechtfertigen, indem er mit seiner Armee eine an der Zahl

*) In der Histoire secrette, etc. schildert ihn der kaustische Verfasser mit den Worten: fat, physiquement fat, fat d'une manière démésurée et dégoutante. Vol. I. p. 251.

stärkere vor sich her, über die Grenze zu treiben hatte, und
er unmöglich noch zur Verstärkung der nach Mainz gekom-
en etwas abgeben konnte. Viel weniger begreift man hin-
n, daß man bei den für Frankreich so außerordentlich gün-
n Umständen, die den Beschluß dieses Feldzuges begleiteten,
t Alles aufgeboten hat, um die Armee am Rhein mit der
Lothringen gemeinschaftlich agiren zu lassen. Welch eine ganz
ere Wendung hätten die Angelegenheiten der Alliirten neh-
müssen, wenn Cüstine fünf bis 6000 Mann in und um
inz gelassen, und sich mit zwölf bis 15,000 seiner besten
ppen in der Gegend von Trier an Kellermann's rechten Flü-
angeschlossen hätte? Die Mosel war alsdann nebst Koblenz
Preußen abgeschnitten, und diese siechen, entkräfteten Trup-
, die ohne vorläufige Erholung außer Stande waren, irgend
n Angriff zu wagen, mußten ihren Rückzug nach dem Nie-
hein nehmen. Koblenz schickte wirklich einige Tage nach der
nahme von Mainz Abgeordnete hieher, um die Stadt und
gegenüberliegende Festung Ehrenbreitstein, worin kein Cent-
Pulver vorräthig war, dem Sieger zu übergeben, und we-
der gar zu ausgezeichneten Unterstützung, die der Kurfürst
Trier den französischen Prinzen und Auswanderern hatte
edeihen lassen, die unschuldigen Einwohner der Schonung
Großmuth der Franken zu empfehlen. Nichts ist augen-
inlicher als der Vortheil dieser Stellung für den künftigen
zug. Hanau mußte fallen, sobald die Franken Meister der
einüberfahrt zu St. Goar und dadurch im Stande waren,
Hessen die Rückkehr in ihr Vaterland, anders als durch ei-
großen Umweg, zu wehren. Deutschland, insbesondere
nken und Schwaben, blieb sodann den streifenden Parteien
republikanischen Heere ausgesetzt und hätte ihnen wenigstens
eheure Vorräthe an Getreide und Futter geliefert.

Jetzt verhält sich Alles anders. Der König steht mit sei-
Armee in Koblenz, wo die Schifffahrt auf dem Rhein ihre
pflegung außerordentlich erleichtert. Schon ist ein Theil die-
Trüppen nebst dem hessischen Corps über die Lahn gegangen,
das weitere Vordringen der Franken zu verhindern und viel-
t sie über den Rhein zurückzutreiben. Die hessischen Bauern,
fast durchgehends gedient haben, liefern ihrem Landgrafen
rdies eine frische Armee und ihr beleidigter Nationalstolz
int vor Begierde sich an den Franken für das Manifest ih-

res Befehlshabers zu rächen. Eine verlorene Schlacht kann der Republik noch jetzt jeden Vortheil der Invasion am Rhein entreißen und Mainz wieder unter deutsche Botmäßigkeit bringen. Was hätte es in diesem Falle den unglücklichen Einwohnern geholfen, am Quell der Freiheit die Lippen genetzt, aber ihren Durst nicht gelöscht zu haben?

Wenn wir nun gleich in politischer Hinsicht über die Revolutionsanfänger in Deutschland ein strenges Urtheil fällen, so gibt es doch einen andern Gesichtspunkt, der uns wieder mit ihnen aussöhnt. Die ersten Versuche des Menschen, der jetzt eben den Fesseln der Sclaverei entrinnt, und für sich allein seinen Weg durchs Leben zu wandeln anfängt, mögen noch so tölpisch und unbeholfen scheinen, dennoch erwecken sie eine Hoffnung in der Brust des Menschenfreundes, die ihn an der weisen Lenkung der Schicksale seiner Gattung und an ihrer moralischen Causalität nicht verzweifeln läßt. Das absichtlose Zappeln des Säuglings, und die mit öfterm Fallen begleiteten Versuche zum Gehen des jährigen Kindes erfreuen das väterliche Herz, das in ihnen die Kraft des künftigen Jünglings und Mannes schon wahrnimmt. Freiheit, dieses höchste Ziel, dem der Mensch in sittlicher und bürgerlicher Beziehung entgegenreifen kann, wird ohne wiederholtes Ausgleiten und Irregehen nicht errungen; aber ist sie es nicht werth, so theuer, ja theurer noch erkauft zu werden? Wenn uns in den Ereignissen unsrer Zeit die Schwäche, die Unbesonnenheit, die Kurzsichtigkeit der Menschen, die zum Genuß ihrer angebornen Rechte hinanstreben, ein betrübendes Schauspiel gewähren, wo wäre die Billigkeit, sie selbst dafür verantwortlich zu machen, da ihre lange Knechtschaft allein die Schuld aller ihrer Mängel und Gebrechen trägt? *)

---

*) Die hierher gehörigen treffenden Aussprüche des deutschen Denkers wird man gewiß mit Theilnahme hier wiederlesen: — „Ich gestehe, daß ich mich in den Ausdruck, dessen sich auch wol kluge Männer bedienen, nicht wohl finden kann: Ein gewisses Volk, (was in der Bearbeitung einer gesetzlichen Freiheit begriffen ist,) ist zur Freiheit nicht reif: die Leibeigenen eines Gutseigenthümers sind zur Freiheit noch nicht reif: und so auch die Menschen überhaupt sind zur Glaubensfreiheit noch nicht reif. Nach einer solchen Voraussetzung aber wird die Freiheit nie eintreten; denn man kann zu dieser nicht reifen, wenn man nicht zuvor in Freiheit gesetzt worden ist; (man muß frei sein, um sich seiner Kräfte in der

Erinnern wir uns endlich noch der ersten Veranlassung zu allen hier neuerlich so schnell aufeinander folgenden Auftritten. Unmöglich läßt sich die schwere Verantwortung abläugnen, die vermöge der willkürlichen Einmischung in den gegenwärtigen Krieg auf unserm Kurfürsten ruht. Die schlimmen Folgen dieses leidenschaftlichen Schrittes sind noch nicht alle offenbar; im Gegentheil, falls unsere Stadt nicht vor dem Winter noch an die Deutschen zurückfällt, bleiben die schauderhaftesten Auftritte für den künftigen Feldzug aufgehoben, der sich sodann mit der Belagerung von Mainz eröffnen muß. Zwar unsere Vornehmen sind gerettet! Ihre Landgüter, ihre Paläste, ihre Schätze liegen jenseit dem Rhein in Sicherheit. Auch das Domkapitel befürchtet nichts von den Verwüstungen des Krieges! Auch seine reichsten Herrschaften sind im obern Kurfürstenthum und in der neutralen Pfalz. Die kurfürstlichen Räthe, Beamten, Bedienten endlich, sind außer Gefahr! Die Abrufungsschreiben treffen schon ein, wodurch die zu Krautheim neuerrichtete Statthalterschaft diese treuen Gehülfen um sich her versammelt. Wer bleibt noch zurück? Kaufleute, Krämer, Handwerker, Bauern, die ihr Gewerbe nicht verlassen, aus ihrem Comptoir, aus ihrem Laden, aus ihrer Werkstatt, von ihrem Pfluge nicht wandern können, kurz, die große Masse der nützlichen, fleißigen Bürger des Staats. Verdienen aber diese die Aufmerksamkeit des Re-

---

Freiheit zweckmäßig bedienen zu können). Die ersten Versuche werden freilich roh, gemeiniglich auch mit einem beschwerlicheren und gefährlicheren Zustande verbunden sein, als da man noch unter den Befehlen, aber auch der Vorsorge Anderer stand; aber man reift für die Vernunft nie anders als durch eigne Versuche, welche machen zu dürfen man frei sein muß. Ich habe nichts dawider, daß die, welche die Gewalt in Händen haben, durch Zeitumstände genöthigt, die Entschlagung von diesen drei Fesseln noch weit, sehr weit hinausschieben. Aber es zum Grundsatze machen, daß denen, die ihnen einmal unterworfen sind, überhaupt die Freiheit nicht tauge, und man berechtigt sei, sie jederzeit davon zu entfernen, ist ein Eingriff in die Regalien der Gottheit selbst, die den Menschen zur Freiheit schuf. Bequemer ist es freilich, in Staat, Haus und Kirche zu herrschen, wenn man einen solchen Grundsatz durchzusetzen vermag. Aber auch gerechter?" — An diesem Räsonnement möge man die Kräfte der sophistischen Dialektik versuchen, so lange man will; es wird nie etwas Anders dabei herauskommen, als die Schande derer, die mit Vernunft gegen die Vernunft selbst zu sprechen wagen.

müthigen verachtete, gemißbrauchte und zuletzt der Wut
blinden Zufalls hingeworfene Menschen! Ihr, mit der
keit gut und weise zu werden, wie sie begabt! Ihr, in
chem Maße berechtigt und berufen, über alle Mittel zur
chung dieses Endzwecks zu gebieten! Der Schmerz in
Brust, der Euch und Eure Rechte anerkennt, fordert hie
Wahrheitsuchenden das wehmüthige Zeugniß ab, daß Euer
sal ihm unbegreiflich und die Gerechtigkeit des Allwirkende
unergründlich ist. — Ach! welche Bilder steigen vor m
Geist herauf! Verheerte Gefilde, brennende Dörfer,
wimmernde Einwohner, eine in Schutt und Asche verwa
Stadt! Das that der Muthwille des Ehrgeizes, des
der Rachgier und aller feindseligen Leidenschaften, deren
digung die Ruhe und das Blut von Tausenden nicht ge
Er that es, und eine feige Schmeichlerbrut entheiligt den
lichen Vaternamen und gibt ihn dem Mörder seines Volk

Also gibt es zweierlei Menschen? Freche Gebieter un
glückliche Knechte? Jene sehen und empfinden, leiden u
nießen anders als diese? Diese haben Pflichten zu erfüllen
folgen ihrer regellosen Willkür? Tugend und Gerechtigkeit,
nunft und Wahrheit gelten nur für die Tyrannen und ni
wider sie? Die Natur mißt ihre Kinder mit doppeltem
und Euch, Ihr Schlachtopfer der stiefmütterlichen Grausa
Euch mit dem falschen? — Nein! So widerspricht si

Menschen die ränkevolle Erdichtung womit die Wenigen die Menge überlisten. Der Zusammenhang der Schicksale unserer Gattung kann uns entgehen; Entschädigung und Ersatz können jenseits unseres Gesichtskreises für den Bevortheilten noch vorhanden sein; aber die Folgen unserer Gedanken trügen nicht; sie sind in unserm innigsten Wahrnehmen und Bewußtsein gegründet. Wer sein Gefühl und seine Vernunft Lügen strafen könnte, der zweifle an Wahrheit und Recht, der hoffe nicht auf die Zeit der Aufschlüsse und der Abrechnungen. O daß nimmermehr dieser Zweifel in Euch Wurzel schlage, diese Hoffnung nie von Euch weiche, Ihr, die das Unglück, und die Ungerechtigkeit der Mächtigen verfolgt! Ja, sie wird kommen, die Zeit, wo man den Werth der Menschen weder nach angeborenem noch zufälligem Range, weder nach ihrer Macht, noch nach ihrem Reichthum, sondern allein nach ihrer Tugend und Weisheit schätzen wird; die Zeit wird kommen, wo die Höhe des Standpunkts den Verbrecher nicht entschuldigt, sondern doppelt strafwürdig macht; wo das Blut des Bürgers, dem man Schutz versprach, so heilig sein wird, als jenes des Regenten, dem er um dieses Schutzes willen gehorchte; wo kein Vergleich fortdauern wird, der einer Partei das Vorrecht zugestände, alle Bedingnisse und Pflichten ihrerseits unerfüllt zu lassen. Nicht immer werden Regententafeln und Stammbäume beweisen, daß der Schwächling rechtmäßig besitze, was sein starker Ahnherr gewaltthätig raubte; daß der Blödsinnige und der Lasterhafte dasselbe Vertrauen verdienen, womit man ihre klugen und redlichen Vorfahren beehrte; daß der Zufall, der einen freien Menschen zwang, eines andern Knecht zu werden, für alle Geschlechter seiner Nachkommenschaft bindend sei, oder daß der vernünftige Sohn seine Unabhängigkeit nicht behaupten dürfe, weil sein schwacher Vater sich um die seinige betrügen ließ. Wie man sich jetzt wundert, wenn ein billig denkender Mensch in dem Hausvater, der mit harten Händen und im groben Gewande für sich und die Seinigen kümmerlichen Lebensunterhalt erwirbt, einen nähern Verwandten und ein ehrwürdigeres Wesen, als in dem seidenen Müßiggänger erkennt; so wird man einst nicht begreifen können, daß man je den Menschen um seinen feinern Rock, sein prächtigeres Haus, einen schönern Hausrath, um seine köstlicheren Speisen und Getränke, um die Menge derer, die statt seiner arbeiten, kurz um irgend Etwas, das nicht er selbst ist, geachtet habe. Jener

Zeit müsse dann der Geist der gegenwärtigen Blätter bez
daß ein Mann schon heute der Wahrheit Ehre gab und s
was er empfand und dachte! —

Das Verfahren des Kurfürsten von Mainz läßt sic
einem dreifachen Gesichtspunkte betrachten: in seiner Bezi
auf den Menschen, den Regenten und den Verbündeten a
Fürsten. Ohne hier an eine sehr allgemein bekannte und
minder allgemein angenommene Maxime zu erinnern, welc
Beherrscher des Menschengeschlechts zu einer Art von übern
licher Impassibilität verdammt, die im Grunde nichts A
als die im Spiegel der Schmeichelei verschönerte Unempfi
keit der Tyrannen ist, habe ich noch einen andern Grund
von der ersten Gattung jener Verhältnisse hier zu schn
Wenn der Zergliederer den Bau eines Gewächses untersucht
in einer glatten Hülse statt des Kerns nur einen garstigen A
bedeckt mit seinem eigenen Unrath erblickt, so wirft er de
drigen Gegenstand weg, an dem er seinen Endzweck ver
Das Loos des Geschichtschreibers wäre bedauernswerth, wen
nicht in seiner Willkür stünde, von einer Untersuchung ab
hen, die nicht blos unfruchtbar ist, sondern ihn mit Ekel
Abscheu erfüllt. Wer wollte ihm wehren, taube Herzen,
taube Nüsse, von sich zu — — — — — — —

eber das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken.

Gesprochen in der Gesellschaft der Volksfreunde den 15. Nov. 1792, von Georg Forster.

Mitbürger!

Die Ränke und heimlichen Intriguen der Uebelgesinnten schei-
n es mit jedem Tage dem guten Bürger dringender ans Herz
u legen, daß er ihnen gesunde Vernunft und offenherzigen, lau-
n Widerspruch entgegensetze. Dieser Gegenstand ist insbeson-
re bei unserer, der Belehrung bestimmten Gesellschaft immer-
rt an der Tagesordnung, und ich bitte daher mit Vertrauen
f Eure brüderliche Zuneigung, um Eure Aufmerksamkeit, in-
m ich willens bin, Euch von unserm Verhältniß zu den Fran-
n zu unterhalten, und wo möglich, einige der schwachen Ein-
ndungen zu widerlegen, welche die Feinde des gemeinen Wohls
gfältig unter das Volk ausstreuen, welche manche vielleicht
utmeinende, aber Irregeführte, ihnen nachbeten, welche end-
die Absicht haben, zwischen uns und der Frankenrepublik
erlei Dämme und Scheidemauern zu errichten, im Grunde
er nur durch ihre Menge und durch die heimliche Art ihrer
rtpflanzung, als Werke der Finsterniß wichtig sind. Gelingt
mir, Euere Beistimmung zu den Gründen, die ich vorbrin-
n werde zu erhalten, so hoffe ich desto eher für meinen Eifer
n die gute Sache und die Wärme meiner Aufforderungen an
ch liebe Mitbürger, Eurer Genehmhaltung gewürdigt zu wer-
n; in jedem andern Falle, hat der reine gute Wille einigen
nspruch wenigstens auf Entschuldigung.

Zuerst will ich der Mißverständnisse erwähnen, welche zwi-
en unsern Brüdern den Franken und uns, etwa aus der Ver-

schiedenheit des Nationalcharakters entspringen könnten, welche man aber auf eine hinterlistige Art so sehr zu vergrößern sucht, daß man sie als Beweise von der vermeinten großen Schwierigkeit einer politischen Vereinigung zwischen beiden Nationen anzuführen sich nicht entblödet. In dieser Rücksicht werden sie einer Gesellschaft wichtig, deren Zweck diese Vereinigung sein und bleiben muß.

Bisher war es eine schlaue Politik der Fürsten, die Völker sorgfältig von einander abzusondern, sie an Sitten, Charakter, Gesetzen, Denkungsart und Empfindung gänzlich von einander verschieden zu erhalten, Haß, Neid, Spott, Geringschätzung einer Nation gegen die andere zu nähren und dadurch ihre eigene Oberherrschaft desto sicherer zu stellen. Umsonst behauptete die reinste Sittenlehre, daß alle Menschen Brüder sind; dieselbe Innung, die einen besondern Beruf zu haben vorgab, das zu lehren, hetzte diese Brüder gegen einander auf; denn ihr verderbtes und versteinertes Herz erkannte keinen Bruder. Die Befriedigung ihrer oft niedrigen, oft bitteren Leidenschaften, ihr stolzes Ich ging ihnen über Alles und ließ kein Mitgefühl in ihnen emporkommen. Herrschen war ihre erste und letzte Glückseligkeit und um ihre Herrschaft zu erweitern, gab es kein zuverläßigeres Mittel, als diejenigen, die sich schon unter ihrem Joch befanden, zu blenden, zu täuschen, und sodann — zu plündern.

Unter den tausenderlei Erfindungen, womit sie ihre Untergebenen zu hintergehen wußten, gehört auch diese, daß sie sichs sorgfältig angelegen sein ließen, den Glauben an erbliche Unterschiede unter den Menschen allgemein zu verbreiten, durch Gesetze zu erzwingen, und durch gedungene Apostel predigen zu lassen. Einige Menschen, hieß es, sind zum Befehlen und Regieren, andere zum Besitz von Pfründen und Aemtern geboren; der große Haufe ist zum Gehorchen gemacht; der Neger ist seiner schwarzen Haut und seiner platten Nase wegen schon zum Sclaven des Weißen von der Natur bestimmt; und was dergleichen Lästerungen der heiligen gesunden Vernunft noch mehr waren.

Aber sie sind verschwunden von unserm gereinigten, der Freiheit und Gleichheit geweihten Boden, sie sind auf ewig in das Meer der Vergessenheit geworfen, diese Denkmäler der Bosheit der Wenigen und der Schwachheit und Verfinsterung der Menge. Frei sein und gleich sein, der Sinnspruch

vernünftiger und moralischer Menschen, ist nunmehr auch der unsrige geworden. Für den Gebrauch seiner Kräfte, des Körpers und des Geistes, fordert jeder gleiches Recht, gleiche Freiheit; und nur die Verschiedenheit dieser Kräfte selbst bestimmt die verschiedene Art ihrer Anwendung und Nützlichkeit. Du Glücklicher! dem die Natur große Vorzüge des Geistes, oder auch gewaltige Leibesstärke geschenkt hat, bist du nicht zufrieden, zu so großem Genusse deiner eigenen Kräfte ausgestattet zu sein? Wie darfst du Dem, der schwächer ist als du, das Recht versagen, mit seinem geringern Maß von Kräften anzufangen, was er kann und was er ohne Nachtheil eines Andern will?

Dies, Mitbürger, ist die Sprache der Vernunft, die so lange verkannt und erstickt worden ist. Daß wir sie hier laut reden dürfen, hier, wo sie nie ertönte, so lange nicht den Auswurf des Menschengeschlechts, nämlich ausgeartete, schwachsinnige Privilegirte, hier ihre besseren, nicht privilegirten Brüder verdrängten, — daß wir diese Sprache reden, wem Andern verdanken wir es als den freien, den gleichen, den tapferen Franken?

Es ist wahr, man hat dem Deutschen von Jugend auf eine Abneigung gegen seinen französischen Nachbar eingeflößt; es ist wahr, ihre Sitten, ihre Sprache, ihre Temperamente sind verschieden; es ist wahr, als die grausamsten Ungeheuer noch in Frankreich herrschten, da rauchte unser Deutschland auf ihr Geheiß, da ließ ein Marquis de Louvois, dessen Namen die Geschichte aufbewahrt, damit die Völker ihm fluchen mögen, die Pfalz in Brand stecken, und Ludwig XIV., ein elender Despot, lieh seinen Namen zu diesem verhaßten Befehl.

Laßt Euch aber nicht irre führen, Mitbürger, durch die Begebenheiten der Vorzeit; erst vier Jahre alt ist die Freiheit der Franken, und seht, schon sind sie ein neues, umgeschaffenes Volk; sie, die Ueberwinder unsrer Tyrannen, fallen als Brüder in unsre Arme, sie schützen uns, sie geben uns den rührendsten Beweis von Brüdertreue, indem sie ihre so theuer erkaufte Freiheit mit uns theilen wollen — und dies ist das erste Jahr der Republik! So kann die Freiheit im Herzen der Menschen wirken, so heiligt sie sich selbst den Tempel, den sie bewohnt!

Was waren wir noch vor drei Wochen? Wie hat die wunderbare Verwandlung nur so schnell geschehen können, aus bedrückten, gemißhandelten, stillschweigenden Knechten eines Priesters, in aufgerichtete, lautredende, freie Bürger, in kühne Freunde

der Freiheit und Gleichheit, bereit frei zu leben oder zu sterben! Mitbürger! Brüder! die Kraft, die uns so verwandeln konnte, kann auch Franken und Mainzer verschmelzen zu Einem Volk!

Unsere Sprachen sind verschieden; — müssen es darum auch unsere Begriffe sein?

Sind Liberté und Egalité nicht mehr dieselben Kleinode der Menschheit, wenn wir sie Freiheit und Gleichheit nennen? Seit wann hat es die Verschiedenheit der Sprachen unmöglich gemacht, demselben Gesetz zu gehorchen? — Herrscht nicht Rußlands Despotin über hundert Völker von verschiedenen Zungen? Spricht denn nicht der Ungar, der Böhme, der Oestreicher, der Brabanter, der Mailänder seine eigene Sprache, und sind sie nicht alle eines Kaisers Knechte? Und hießen nicht einst die Einwohner der halben Welt Bürger von Rom? — Es wird doch freien Völkern nicht schwerer werden, sich gemeinschaftlich zu den ewigen Wahrheiten, die in der Natur des Menschen ihren Grund haben, zu bekennen, als es den Sclaven war, einem Herrn zu gehorchen?

Damals, als Frankreich noch unter der Peitsche seiner Despoten und ihrer abgefeimten Werkzeuge stand, war es ja das Muster, nach welchem sich alle Cabinete bildeten! damals fanden Fürsten und Edle nichts so ehrenvoll, als ihre Muttersprache zu verläugnen, um schlechtes französisch noch schlechter auszusprechen. Doch seht! die Franken zerbrechen ihre Ketten, sie sind frei, — und plötzlich ändert sich der ekle Geschmack des lispelnden und lallenden Aristokraten; die Sprache freier Männer verwundet seine Zunge; gern möchte er uns jetzt überreden, daß er durch und durch ein Deutscher sei, daß er sich sogar der französischen Sprache schäme, um hinterdrein mit dem Wunsch hervorzutreten, daß wir doch nicht den Franken nachahmen sollten.

Hinweg mit diesen hinterlistigen, diesen schwachen Eingebungen! Was wahr ist, bleibt wahr, in Mainz wie in Paris, und es mag gesagt werden wo und in welcher Sprache man will. Irgendwo muß das Gute doch zuerst an den Tag kommen, und sich dann über die ganze Erde verbreiten; ein Mainzer erfand die Buchdruckerkunst; und warum nicht ein Franke die Freiheit des achtzehnten Jahrhunderts? Mitbürger, beweiset es laut, daß der Siegesruf dieser Freiheit auch in deutscher Mundart den Knechten fürchterlich klingt; verkündigt's ih-

nen, daß sie russisch lernen müssen, wenn sie die Rede freier Männer nicht hören und nicht sprechen wollen — was sage ich? Nein! donnert es in ihre Ohren, daß man bald alle tausend Sprachen der Erde nur aus dem Munde freier Menschen hören und den Sclaven nichts übrig lassen wird, als, nachdem sie der Vernunft entsagt haben, auch zum Bellen ihre Zuflucht zu nehmen.

Wie? Die Thorheiten und Laster der Nachbarn, da sie noch von ihren Tyrannen gemißleitet wurden, drang man mit lächerlicher und strafbarer Nachahmungssucht dem Deutschen auf, man schämte sich nicht, dem Volke darin mit verderblichem Beispiel voranzugehen — und jetzt, da wir Weisheit, Tugend, Glückseligkeit, — kurz Freiheit und Gleichheit aus ihrer Hand erhalten können, will man uns warnen vor dem fränkischen Beispiel? Wer durchschaut nicht diese armseligen, ohnmächtigen Künste der sterbenden Aristokratie?

Immer entzweite die Aristokratie die Menschen miteinander, immer säete sie Zwiespalt und Haß, um ihre Herrschaft sicher zu gründen; jetzt, in ihrem gefallenen Zustande, streut sie noch erdichtete Nachrichten, verleumderische Anklagen, heimtückischen Verdacht, leere Drohungen, und tausendfache Schrecken unter das Volk, um Zeit zu gewinnen, um uns in Unthätigkeit zu versenken, um Lauigkeit und Betäubung hervorzubringen und sich den Weg zur Tyrannei von neuem zu bahnen. — Allein der Geist unsrer Gesellschaft, der überall ein siegreicher Gegner jener ränkevollen Herrschgier gewesen ist, wird auch innerhalb unsern Mauern seinen unwiderstehlichen Einfluß äußern, und ihre Pläne zertrümmern. Ihren Bemühungen uns zu entzweien, setzen wir den engen, treuen Bruderbund entgegen; wollen sie den Freiheitseifer dämpfen und alle Bewegung unter uns hemmen; wohlan! so ist Thätigkeit, Betriebsamkeit, Wirken unser Grundgesetz; wir fachen die heilige Flamme an, wir spornen zur Erreichung des großen Ziels, wir ruhen nicht, bis Freiheit und Gleichheit als die unumstößlichen Grundsätze menschlicher Glückseligkeit anerkannt worden sind, wir bieten die so lang gefesselten Kräfte auf, um uns den Besitz der unschätzbaren Wohlthat zu sichern, die uns durch die Ankunft unserer Brüder der Franken, ohne einen Schwertstreich zu Theil geworden ist.

Mit Recht erinnere ich noch einmal, was nie zu oft in

dieser Gesellschaft gesagt werden kann, daß die Feinde des Bürgers geschäftig sind, ihr Gift überall einzumischen, damit nur Mainz still sitze, damit es fürchte und warte, mit einem Wort: Damit es nimmermehr frei werde! Dies ist der wichtige Punkt, wohin ich eigentlich kommen mußte, um von unserm Verhältniß zu den Franken zu reden. Hütet Euch, Mitbürger, vor denen, die Euch rathen, die Hände in den Schooß zu legen und der Freiheit nicht entgegen zu kommen; traut den Ohrenbläsern nicht, die Euch gern beschwatzen möchten, die alte Tyrannei unter einem neuen Namen wieder anzunehmen. Ich kann Euch beweisen, daß es nicht nur ehrenvoller ist, die ganze, unvermischte Freiheit zu wählen, sondern daß in diesem Falle, wie es immer sein muß, das Beste und Ehrenvollste auch zugleich das Vortheilhafteste und Sicherste ist. Dürfte ich hier einen Augenblick Euch an die Verhältnisse desjenigen, der mit Euch spricht, erinnern, so würde es nicht zur Unzeit gesagt sein, daß sein Rath desto treuer, unverdächtiger und annehmenswerther ist, weil keine besondere Privatleidenschaft ihn antreibt, gegen Despotismus zu eifern.

Dies ist aber ein Zeitpunkt, wo kein guter Bürger unentschieden bleiben darf; jeder muß jetzt zum allgemeinen Besten seinen kleinen Beitrag liefern, und vor allem ist jeder schuldig, jetzt seine wahren Gesinnungen an den Tag zu legen. Nach diesen Grundsätzen, liebe Brüder, richtet mich. Ich finde mich in meinem Gewissen gedrungen, öffentlich zu bekennen:

1. Daß mir die freieste Verfassung die beste scheint.

2. Daß wir es vor Gott und der Welt nicht verantworten könnten, wenn wir die Gelegenheit, wo wir eine Verfassung bekommen können, von uns stießen.

3. Daß man jedesmal, so oft es auf das dauerhafte Glück einer ganzen Stadt und eines ganzen Landes ankommt, auf einzelne Personen keine Rücksicht nehmen, vielweniger der Befriedigung einiger Wenigen, wenn sie auch sonst unbescholten wären, die Freiheit und die damit verbundene moralische Veredlung Aller aufopfern darf.

Endlich 4. daß dies der glückliche, erwünschte Zeitpunkt wirklich ist, wo wir alle Kräfte anspannen müssen, um die Freiheit und Gleichheit, die unsere fränkischen Brüder uns darbieten, mit Eifer und warmen Dankgefühlen anzunehmen und mit Muth bis in den Tod für ihre Beibehaltung zu streiten.

Was die drei ersten Punkte betrifft, so wäre es eine Beleidigung der gesunden Vernunft, wenn ich hier, in diesem der Freiheit und Gleichheit geheiligten Versammlungsort nach allem dem, was Brüder Boos, Hoffmann, Metternich und Wedekind Euch schon über die Wahl der besten Verfassung gesagt haben, noch erst weitläuftig erläutern müßte, daß es besser ist frei zu sein als zu dienen, besser, ganz frei als ein halber Sclav zu sein; daß Viele mehr werth sind und mehr Rücksicht verdienen als Einer, daß es nicht genug sei, die Freiheit für das Bessere zu erkennen, sondern daß man sie auch wollen, und zu rechter Zeit entscheidende Schritte thun müsse, um sie zu erringen. — Alle diese Sätze sind so wahr in sich selbst, tragen das Siegel der Wahrheit so deutlich an der Stirne, daß man ohne Wahnsinn das Gegentheil nicht behaupten kann.

Es bleibt nur noch übrig zu zeigen, daß dieses der rechte Augenblick sei, der uns die Freiheit auf ewig zusichern kann; und wenn die unsrige älter als drei Wochen wäre, würde ich mich auch schämen, dieses noch erst beweisen zu müssen. Es kommt darauf an, die Zeichen unserer Zeit zu kennen; von der Macht der europäischen Höfe, von ihrer Politik, von ihren Cabineten einige Kenntniß zu haben, und die Mittel, welche sie in Stand setzen, den Krieg noch ein Jahr zu verlängern, gehörig berechnen und prüfen zu können. Es ist aber auch nöthig, die Stimmung der Nationen in Europa, den Enthusiasmus von funfundzwanzig Millionen freier Menschen, die durch die Lage ihres Landes, durch ihre Ressourcen, durch ihren Muth — durch die Freiheit unüberwindlich sind, mit in Anschlag zu bringen.

Schaut um Euch her, Mitbürger; Ihr seht, die mächtige, die drohende Verschwörung der Despoten gegen die fränkische Freiheit hat ihren Endzweck verfehlt. Mit 150,000 Miethlingen konnte der Braunschweiger nicht bis nach Chalons kommen, und die Verrätherei zu Longwi und Verdün abgerechnet, nicht eine französische Festung erobern. Die siegreichen Fahnen der Republik haben ihn aus ihren Grenzen vertrieben; er mußte dem Hunger und der Pest entfliehen — und indem er die Ueberbleibsel seiner gedemüthigten Schaaren in Sicherheit zu bringen suchte, strömt das Kriegesheer der Freiheit schon über die Grenzen; ganz Savoyen, Nizza, Speier, Worms, Mainz und Frankfurt fallen fast ohne Widerstand den Franken in die

Hände; Mons öffnet seine Thore dem Sieger Dümouriez, Trier kann die Ankunft des wackern Wimpfen kaum erwarten, und im Gebirge jenseit des Rheins fliehen Hessen und Preußen vor Cüstine, dem Bürger und Heerführer, und seinen Freiheitsschaaren! Die ganze östreichische Macht in den Niederlanden ist im Begriff durch Desertion auseinander zu gehen oder nach Luxemburg zu flüchten; die Ueberreste der preußischen müssen wählen zwischen dem Rückzug nach Westphalen oder dem Hunger in Koblenz.

Welche Hoffnungen bietet noch der künftige Feldzug den Feinden der Freiheit dar? Ganz Deutschland ist an Subsistenzen aller Art, an Lebensmitteln, die zum Unterhalt großer Armeen unentbehrlich sind, gänzlich erschöpft. Oestreichs Kassen sind leer und sein Kredit wird tiefer sinken, als im vorigen Jahr die Assignaten Frankreichs fielen; die Assignaten stehen wieder hoch und Oestreichs Kredit kommt nie wieder empor! Preußen, ein kleines, blos durch Finanzoperationen und Ueberspannung aller Art zum ersten Rang erhobenes Königreich, hat seine besten Truppen aufgeopfert, seinen Schatz, das wahre Geheimniß seiner künstlichen Größe, ausgeleert, und sein Monarch weiß nicht zu sparen, nicht zu fechten, nicht zu denken, wie sein Oheim Friedrich; er hat Friedrichs kluge Diener entlassen, und Herzberg, der ihn retten könnte, ist von Geisterfehern und windigen Hofschranzen verdrängt. Die russische Kaiserin hat überdies die schöne Gelegenheit benutzt, ihre beiden Nebenbuhler zu überlisten, und während sie den Narrenzug nach Frankreich machten, ganz Polen unter ihre Botmäßigkeit gebracht; jetzt sehen sie ihren Fehler ein und wissen kaum, wie sie sich des kolossalischen Weibes erwehren sollen. — Sachsen, Baiern, Hannover beobachten eine weise Neutralität, die jetzt nöthiger als jemals wird. Schweden ist seit seinem Kriege mit Rußland in Ohnmacht versunken; Dänemarks monarchische Regierung sucht weislich ihre Fortdauer durch Erleichterungen der Volksbürde und durch Preßfreiheit zu sichern; Italien winkt seinen Erlösern, und Spanien ist so tief verschuldet, daß es kein Geschwader gegen Frankreich rüsten kann. Die freien Britten jauchzen den freien Franken Beifall zu! Das ist die Lage von Europa.

Tollheit und Raserei nur können unter diesen Umständen zur Fortsetzung des Krieges gegen Frankreich rathen. Freilich wird man mir sagen, daß von den Cabineten heutiges Tages

nichts Anders als Tollheit und Raserei zu erwarten steht, und ich bekenne es, ihr diesjähriges Unternehmen gibt davon ein überzeugendes Beispiel. Gesetzt also, die verbündeten Höfe spannten alle noch übriggebliebenen Kräfte an, um mit Heeresmacht gegen den Rhein zu ziehen; gesetzt sie kämen mit ungeheuren Magazinen unterstützt, (woher sie diese füllen sollen, weiß ich zwar nicht) und brächten die schwere Artillerie, welche sie dieses Jahr vergessen hatten, mit; — wo meint Ihr wohl, Mitbürger! daß die Franken sie erwarten werden? Doch nicht in den Mauern von Mainz, wenn Franken und Schwaben ihnen offen liegen, bis an die böhmische und östreichische Grenze?

Die lächerliche Furcht vor einer Belagerung im Winter will ich nicht mehr erwähnen; sie verräth zu deutlich die jämmerlichen Bemühungen unserer Aristokraten, sich die Unbekanntschaft ihrer Mitbürger mit kriegerischen Operationen zu Nutz zu machen, um ihnen ungegründete Besorgnisse einzuraunen. Ihr, meine Brüder! Ihr lacht über solche abgeschmackte Drohungen; Ihr wisset auch, daß Ihr jetzt, statt der hochadeligen Memmen, die beim ersten Anschein von Gefahr mit all ihrer Habe entflohen, freie Männer zu Beschützern habt, die ein Herz im Leibe tragen.

Im Sommer also soll der Angriff geschehen? Werden aber die Feinde nicht erst Kastel nehmen müssen? Ihr wisset ja, wie gut sie sich auf Belagerungen verstehen! Und wenn sie es nun haben, so wisset, daß Mainz nur von der Landseite belagert werden kann. Wo werden sie aber über den Rhein gehen, wo werden sie Magazine anlegen, um in einem ganz von Subsistenzen entblößten Lande zu leben? Sollen denn endlich die Franken müßig zusehen, derweil die Preußen oder die Kaiserlichen Euch beschießen? Die Franken? Sie haben Euch Schutz bis auf den letzten Blutstropfen zugesagt; das werden sie leisten, denn es sind nicht Söldner eines treulosen Fürsten; sie sind Republikaner, Brüder und freie Männer, denen ihr Wort heilig ist. Habt Ihrs vergessen, daß jeder Franke die Waffen fürs Vaterland trägt? Zu Hunderttausenden, und wenn das nicht zureichte, Millionenweis, werden sie hinzuströmen, wo Gefahr den Brüdern droht; ihre Haufen werden immerwährend sich folgen, daß die Sclaven wieder sagen, sie wüchsen aus der Erde hervor, und die Despoten auf ihren Thronen erzittern!

Allein, verlaßt Euch darauf, Mitbürger! wenn Ihr es zu einem zweiten Feldzuge kommen seht, daß die Vorsehung Deutschlands und des ganzen Erdenrunds Freiwerdung beschlossen und die Herrscher sammt ihren Dienern mit unheilbarer Blindheit geschlagen habe. Noch neulich glaubte ich, Deutschland jenseit des Rheins sei zur Freiheit nicht reif; aber die Hand des Schicksals thut Wunder und nichts kann dort die privilegirten Stände noch erhalten, als schleuniger Friede, Aufopferung dessen, was schon verloren ist, und weise, den Umständen angemessene Nachgiebigkeit und Gelindigkeit gegen das Volk. Der Druck eines neuen Feldzuges wirds die langduldende Menschheit empören; endlich wird sie losbrechen und an ihren Henkern gerechte Rache nehmen!

Wenn wir als unparteiische Menschen den Schein von der Sache selbst absondern, wenn wir die Minister, die Höflinge, den Adel Deutschlands und die kapitelfähige Geistlichkeit, ohne den äußern Glanz betrachten, den ihr Rang, ihr Reichthum, ihre Anmaßungen, ihre Verschwendung, kurz, den das Vorurtheil ihnen lieh, — o dann sehen wir die Morgenröthe der Freiheit, in der Blöße, dem Aberwitz, der unglaublichen Feigheit und Unwissenheit dieser kläglichen Klasse von Menschen, welche die Staaten von Europa regiert, ihre politischen Verhältnisse knüpft, ihre Finanzen administrirt, ihre Armeen anführt, und ihre Manifeste schreibt.

Dies ist also der günstige Zeitpunkt, Mitbürger, wo Ihr frei werden und frei bleiben könnt, so bald es Euch ein rechter Ernst ist, Euch an die Franken fest anzuschließen und mit Ihnen gemeinschaftliche Sache zu machen. Jetzt bringt es Euch Ehre, die Ersten in Deutschland zu sein, welche den Ketten entsagten; laßt nicht Eure Nachbaren in edlem Wetteifer Euch zuvorkommen. Wahrscheinlichkeit des Erfolgs ist Alles, wornach Menschen sich entscheiden müssen; wer schlechterdings gar nichts wagt, wird auch schlechterdings nie etwas erwerben. Diese Betrachtung ist es aber nicht allein, die mich auffordert, Euch zur Annahme der neufränkischen Verfassung zu rathen. Ich habe gesagt, daß dieser Schritt zugleich unter den gegenwärtigen Umständen der sicherste ist, den Ihr thun könnt; jetzt setze ich noch hinzu, bei jedem andern ist für Euch Gefahr; nicht nur Gefahr, daß Eure Vermögensumstände leiden mögen, sondern

daß auch Ihr selbst in schwerere Knechtschaft, als Ihr noch je empfunden habt, gerathet.

Der Rhein, ein großer, schiffbarer Fluß, ist die natürliche Grenze eines großen Freistaats, der keine Eroberung zu machen verlangt, sondern nur die Nationen, die sich ihm freiwillig anschließen, aufnimmt und von seinen Feinden für den so muthwillig von ihnen veranlaßten Krieg, eine billige Entschädigung zu fordern berechtigt ist. Der Rhein wird der Billigkeit gemäß, die Grenze Frankreichs bleiben; dies sieht schon jedes an die politischen Verhältnisse gewöhnte Auge voraus, und zu diesem Opfer würde man sich schon längst verstanden haben, wenn der Franken Ehrenwort sie nicht noch bände, auch die Niederlande (Belgien) und Lüttich den Tyrannen zu entreißen.

Zweifelt also keinesweges, Mitbürger, daß die fränkische Republik Eure Erklärung selbst nur erwartet, um Euch ihren Schutz und ihre Verbrüderung zuzusagen. Wenn der Wunsch der Einwohner von Mainz und der umliegenden Gegend ausgesprochen ist, der Wunsch, frei und Franken zu werden, — so seid ihr dem unzerstörbaren Freistaat einverleibt!

Vielleicht hat man Euch gesagt, daß es schwer halten werde, die Länder diesseit des Rheins vom deutschen Reiche loszureißen; — ich frage: Riß man nicht Elsaß und Lothringen von Deutschland los und gab sie an Frankreich zurück? Alles hängt gewöhnlich vom Glücke der Waffen, jetzt aber auch Vieles von Euerm freien Willen ab. Gebunden durch ihr Wort und durch Euer Verlangen, muß die fränkische Republik Euch vertheidigen, wie sie ihre eigenen Provinzen vertheidigt.

Ich nehme aber das Unmögliche an, ich nehme an, was nicht geschehen wird, daß Frankreich, um des lieben Friedens willen, dennoch für gut fände, Mainz dem deutschen Reiche zu überlassen; dann, Mitbürger, könnt Ihr nur in dem einzigen Falle unglücklich sein, wenn Ihr es jetzt versäumt, Euch fest an die Franken anzuschließen. Nimmermehr würde die Frankenrepublik die Freiheit eines Staats aufopfern, der sich ihr in die Arme geworfen, der sich auf ihre Großmuth verlassen hätte, und dessen freie Verfassung ihr künftighin zur Vormauer gegen die Despoten dienen könnte. Die vollkommenste Sicherstellung und Garantie Eurer freien Verfassung wäre dann unfehlbar eine Bedingung des Friedens.

Es ist daher schlechterdings unmöglich, daß nachdem Ihr

einmal der fränkischen Freiheit theilhaftig geworden wäret, Ihr wieder einem Fürsten zufallen könntet; ich setze blos die eine Bedingung hinzu, daß Ihr nicht wollt. Einen Fürsten aber wird Niemand wollen, wer die Freiheit einmal gekostet hat. Ich traue den Mainzern überhaupt die Einsicht zu, daß sie zwischen dem Schlimmen und Guten zu wählen wissen werden; denn Ihr insbesondere, Brüder dieses Bundes, Ihr habt bereits für Zeitlebens gewählt, Ihr habt der Freiheit und Gleichheit geschworen!

Ungern muß ich noch einen Fall setzen, obwol ich ihn für unmöglich halte; es gibt aber Menschen in Mainz, die noch immer nicht an die Stimme der Freiheit gewöhnt, noch immer nicht von ihrem Geist durchdrungen sind, und für diese Schwachen sei das Wort, das ich jetzt hinzusetzen will. Sollten die persönlichen Eigenschaften eines Mannes, den Deutschland immer hochgeachtet hat, zusammentreffen mit der ungünstigsten Wendung der fränkischen Angelegenheiten, die sich zwar denken, aber nicht vermuthen läßt, um Euch dennoch wieder zur Annahme eines Fürsten zu bewegen und zu zwingen — auch alsdann wird Frankreichs Garantie Euch wenigstens eine Verfassung sichern, wobei Ihr nicht die ganze Freiheit wieder einbüßen müßt, vorausgesetzt, daß Ihr durch Euer jetziges Betragen diese mütterliche Sorgfalt der Republik verdient.

Und glaubt nur nicht daß in einem solchen Falle der Fürst, der einen Tropfen Redlichkeit im Herzen, einen Funken Vernunft im Kopfe hat, es je an Euch ahnden würde, daß Ihr im kritischen Augenblick Euch als Männer gefühlt und den unschätzbaren Werth der Freiheit und Gleichheit erkannt hättet. Wie könnte man Euch diese Liebe zur Freiheit übel deuten, da sie jetzt das Mittel zur Erhaltung Eures Vermögens und Wohlstands ist? Dann würde jeder Euch Thoren und Unsinnige schelten, dann würde selbst ein Fürst sich unglücklich schätzen Euch zu beherrschen, wenn falsche Maßregeln, wenn Kleinmuth und Menschenfurcht Euch in den Fall gebracht hätten, ihm beim Friedensschluß nichts als ein erschöpftes, verarmtes, auf immer zu Grunde gerichtetes Land in die Hände zu geben.

Ihr erstaunt? Ihr fragt wie die Vorliebe zu gewissen gemäßigten Planen diese Wirkung haben könne? Wundert Euch nur nicht; die Erfahrung lehrt ja, mit tausendfältigem Beispiel, daß in großen, entscheidenden Zeitpunkten, die Mitteldinge, die

nicht halb und nicht ganz, nicht kalt und nicht warm sind, durchaus gar nichts taugen, alle Parteien beleidigen und alles in Gährung bringen. Habt Ihr denn noch nicht genug am Beispiel Frankreichs und der sogenannten gemäßigten Hof- oder Feuillants-Partei? Erinnert Euch, daß diese kurzsichtigen, kleinen Intriganten, die immer nur unter der Decke spielten, heimliche Pläne und ränkevolle Kabalen schmiedeten, umher schlichen die Gemüther aufzuhetzen, Verleumdungen, Drohungen, Schmähschriften ausstreuten und durch Bestechungen Anhänger zu gewinnen suchten, — daß diese zuletzt mit dem Dolch in der Hand die Eingeweide ihrer eigenen Mutter, ihres Frankreichs, zu zerfleischen suchten. — Das ist das Ziel und Ende des Moderantismus, der immer nur mit einschläfernden Worten, mit sanfter Stimme, mit Engelsblicken, Euch einzuwiegen sucht, um Euch hernach desto bequemer mit Haut und Haar zu verschlingen.

Ich behaupte nichts zuviel; Ihr werdet Alles verlieren, wenn Ihr jetzt nicht Alles nehmt, wenn Ihr nicht jetzt von ganzem Herzen ganz frei werden wollt. Die Sache ist ja klar am Tage! Wer soll Euch denn Euer sauberes Mittelding, Euer gemäßigtes Feuillantenprojekt, Euern gewählten Fürsten, Eure schulden- und ahnenreichen Landstände, Eure zwei Kammern, wer soll sie Euch garantiren? Doch nicht das liebe heilige deutsche Reich, das sich selbst kaum garantiren kann und in den letzten Zügen liegt? Doch nicht der Reichstag in Regensburg, wo der Mainzische Direktorialis von Strauß seit der Einnahme von Mainz mit einer politischen Unpäßlichkeit geplagt ist, die den ganzen Reichstag in Unthätigkeit versetzt? Doch nicht Oestreich und Preußen, die sich um Euch so wenig bekümmern? Doch nicht die Fürsten selbst, denen Ihr Euch wieder anvertrauen wolltet? Da hättet Ihr eine schöne Sicherheit! Ihr wißt vielleicht nicht, wie leicht es den Fürsten wird, sobald sie Macht haben, alles Vorhergehende, was nicht nach ihrem Sinne geschehen ist, geradesweges als ungesetzmäßig anzusehen, aufzuheben und noch obendrein Recht zu behalten.

Diejenigen, die immer mit dem deutschen Reich als einem Schreckbild auftreten, bedenken nicht, daß sie uns zu sagen vergessen haben, wie denn das deutsche Reich mit uns über die neue — gemäßigte? Verfassung negoziiren soll. Mit wem von uns soll es denn in Unterhandlung treten? Wird es proviso-

risch unser Recht anerkennen uns eine neue Verfassung zu geben? Das Gegentheil haben wir bei Lüttich gesehen; und ich gehe weiter, ich sage, das deutsche Reich kann nach seinen Grundsätzen nicht mit uns über diesen Gegenstand unterhandeln; denn das hieße ja zugeben, daß die angeblich unverbesserliche und unverletzbare Feste der Reichskonstitution — wirklich nichts Anders als eine zusammengeflickte, höchst gebrechliche Polterkammer ist, in welche jeder ein Loch machen kann, der sie nur mit einem Finger berührt.

In dieser alten Polterkammer spukt jetzt ein lügenhaftes Gespenst, das sich für den Geist der deutschen Freiheit ausgibt; es ist aber der Teufel der feudalischen Knechtschaft, wie man solches deutlich in den ungeheuren Aktenstößen erkennen kann, womit es sich herumschleppt und an den Ketten, die überall klirren, wohin es sich wendet. Dieses scheußliche Gespenst, das von Titulaturen, Formalitäten, Pergamenten spricht, wenn vernünftige Leute von Wahrheit, Freiheit, Natur und Menschenrecht reden, kann nur auf Eine Art gebannt werden, nämlich, wenn man mit dem Degen in der Faust auf dasselbe eindringt.

Doch jetzt hinweg mit diesem Bilde! Mit dürren Worten also: die bewaffnete Uebermacht kann wol das deutsche Reich zu Abtretungen zwingen; sie kann es zwingen, Mainz als einen Freistaat anzuerkennen, der das Recht hat sich selbst zu konstituiren; aber während die Frankenrepublik mit Preußen und Oestreich noch im blutigen Kampf begriffen ist, zu glauben, daß Mainz vom deutschen Reich eine neue Verfassung durch Unterhandlungen garantirt bekommen könne, ist leider ein Beweis von politischer Kurzsichtigkeit, der sich nur mit Mangel an Uebung in solchen Sachen entschuldigen läßt.

Wenn aber das deutsche Volk im Frieden, durch das Uebergewicht der Franken genöthigt wird, den Mainzern ihren Willen zu thun, und ihnen die gemäßigte Verfassung, mit einem Wahlfürsten und Landständen und wie die süßen Herren weiter titulirt werden, heilig zuzusichern? Ja, das ist etwas Anders; dann habt Ihr Recht, Ihr Herren vom Handelsstande, dann ist es richtig mit Euerm fein ausgedachten Projekt.

Ein kleiner Umstand fehlt noch! Wollt Ihr nicht die Güte haben uns zu belehren, wie in aller Welt die Frankenrepublik sich so sehr vergessen könnte, Euch eine Verfassung zu garantiren und vom deutschen Reich garantiren zu lassen, die

den ewigen Grundpfeilern, worauf sie gebaut ist, der Freiheit und Gleichheit, schnurstraks zuwider läuft? Einer freien Verfassung hat sie ihren Schutz zugesagt; keiner alten Sclaverei, unter dem neuen Namen. Wähnt nicht, daß eine freie Nation sich selbst so sehr widersprechen, so thöricht handeln könne; hintergeht nicht Euch selbst mit falschen Hoffnungen, die nimmermehr in Erfüllung gehen können, und hoffet nicht, uns, die Freunde der Freiheit, und unsere Mitbürger mit so leeren, so leicht zu durchschauenden Vorspiegelungen zu täuschen.

Ihr alle aber, Mitbürger von Mainz, Einwohner sowol der Stadt als des Landes, merkt wohl auf, wohin das verfängliche, das so unschuldig scheinende Projekt jener Herren Euch führt. Es führt an den Rand des Verderbens, es führt des geraden Weges in den alten Zustand, dessen Mängel, Gebrechen, Bedrückungen und Greuel der Ungerechtigkeit, Ihr alle einstimmig erkennt, und sogar Eure Verführer selbst nicht zu läugnen wagen. Wenn die Frankenrepublik sich im Frieden nicht um Euch bekümmert, wenn sie Euch eine Verfassung nicht garantirt, die ihren Grundsätzen feindselig zuwider läuft, die sie also nicht garantiren kann, — was bleibt Euch dann übrig, als Euch blindlings, wie besiegte, ohnmächtige Rebellen, Euern vormaligen Beherrschern in die Hände zu werfen? Verlassen von Frankreich, von Niemand unterstützt, könnt Ihr keine Bedingungen machen, Ihr müßt Euch — o schreckliches Schicksal für Jeden der den Despotismus und die Aristokraten kennt! — Ihr müßt Euch auf Gnad' und Ungnade ergeben.

Das — das ist der Abgrund, der sich vor Euren Füßen öffnet, der Höllenpfuhl, aus dem Euch Cüstine errettet hat, und in welchen man Euch von neuem stürzen will. — Es ist genug, seinen rauchenden Schlund offen zu sehen, zu sehen wie Blut und Schweiß des rechtschaffenen Bürgers zur Labung schwelgender Tyrannen ausgekocht werden, zu hören, wie Tag und Nacht das Gewinsel der gedrückten Unschuld, das Jammergeschrei der ausgemergelten Armuth aus diesem Schlund emporsteigen, es ist genug, um zurückzuschaudern, da es noch Zeit ist!

Zwischen dem jetzigen Augenblick aber, und dem Friedensschlusse gibt es einen Zeitraum, den ich nicht mit Stillschweigen übergehen kann. Ich habe gesagt, die zeitlichen Vermögensumstände eines jeden Mainzers können nur durch die Annahme der wahren, echten Freiheit gesichert werden. Jetzt will

ich es beweisen. Ihr müßt nicht vergessen, Mitbürger, daß die Franken das Recht der Eroberer so lange über Euch behalten, bis Ihr Euch eine freie Verfassung gebt. Die Franken sind frei und freien Menschen befehlen sie nicht. Werdet frei, Mitbürger, gebt Euch eine freie Verfassung, und die Franken versprechen Euch Ihren Schutz; sie sind von dem Augenblicke an nicht mehr Eroberer, sondern Brüder.

Bei einer jeden Verfassung aber, welche nicht auf Freiheit und Gleichheit gebauet ist, habt Ihr kein Recht auf Ihren Schutz, auf Ihre Sicherstellung, auf Ihre brüderliche Schonung zu rechnen. Wenn Ihr nicht frei werden wollt, so seid Ihr nur überwundene Knechte eines andern Herrn, so tritt das Eroberungsrecht Frankreichs ganz vollständig ein, so hat die Republik das Recht, die von allen Völkern im Kriege jederzeit gegen die Ueberwundenen ausgeübte Herrschaft über Euch auszuüben; und Ihr selbst werdet einsehen, daß, wenn von Leuten die Rede ist, die nicht frei sein, die Herren und Regenten haben wollen, es doch von den Franken eine lächerliche, eine ihrem Vortheil zuwiderlaufende Schwachheit sein würde, ihnen Erlaubniß zu geben, einem fremden Herrn zu gehorchen.

Wollt Ihr also Herren durchaus haben, so sind sie schon da; es sind die Franken, die Euch erobert haben; ihnen steht das unbezweifelte Recht zu, Euch den Huldigungseid abzufordern, den Niemand den Ueberwindern verweigern kann und darf, der im siebenjährigen und in anderen Kriegen so oft den Ueberwundenen abgefordert und von ihnen ohne Widerrede geleistet worden ist.

Aus diesem Gesichtspunkt betrachtet, hat man nicht Unrecht gehabt zu sagen, daß Diejenigen, die sich nicht für die Freiheit erklären, so anzusehen wären, als wären sie für die Beibehaltung der Knechtschaft bestimmt, da denn die Behandlung, welche sie von den Eroberern zu gewärtigen haben, nicht ausbleiben kann, daß die Franken sie nämlich nicht für freie Menschen halten, sondern für solche, denen der Sieger Gesetze vorschreiben darf.

Man hat damit nicht sagen wollen, daß mit solchen Menschen dem Völkerrecht, vielweniger den Gesetzen der Menschlichkeit Zuwiderlaufendes vorgenommen werden solle. Wem, der die edlen, freien Franken kennt, darf so etwas nur einfallen? Mißhandlungen hättet Ihr nur von Sklaven und Sklavenkrei-

bern zu erwarten. — Sondern das hat man sagen wollen und zwar mit allem Recht, daß es auf jeden Mainzer ankommt, ob er seinen Wunsch frei zu sein an den Tag legen, oder ob er, indem er das nicht thut, zu erkennen geben will, daß er sich blos für einen Eroberten hält, der keinen Anspruch auf den Schutz der Franken macht, sondern sich von ihnen befehlen lassen will, wie ihm zuvor sein Kurfürst befohlen hat, an dessen Stelle und in dessen Rechte die Eroberer getreten sind.

Was würde aber die Folge einer solchen knechtischen Entschließung sein? Jeder sieht ein, daß es der Vortheil Frankreichs erfordert, den Feinden der Freiheit allen möglichen Abbruch zu thun, ihnen die Mittel, wodurch sie schaden können, zu nehmen, folglich Geld und Gut, so viel sichs immer thun läßt, an sich zu ziehen, und das eroberte Land, welches nicht frei sein will, so auszusaugen und zu erschöpfen, daß es in den Händen seiner künftigen Despoten, wenn es ihnen wieder zufallen sollte, auf viele Regierungen hinaus ein elendes, verarmtes, ausgemergeltes Land bleibt, womit sich gegen die heilige Freiheit nichts mehr machen läßt.

O welcher gutgesinnte Mensch, welcher für das Wohl seiner Brüder fühlende und besorgte Rechtschaffene kann hier noch anstehen, was er seinen Mitbürgern rathen soll? Verderben und Armuth und Sclaverei — oder Glück, Wohlstand und Freiheit? Militairische Herrschaft der Franken — oder ihren brüderlichen Schutz und ihren treuen Gleichheitsbund? Wahrhaftig, liebe Brüder, ich muß es wiederholen: Euer ehemaliger Fürst könnte selbst Euch nicht anders als zur Freiheit rathen, denn er behielte doch die Beruhigung noch übrig, Euch, da er Euch nicht mehr helfen konnte, wenigstens nicht zu Grunde gerichtet zu haben. Was seine Gesinnungen sind, lassen wir indessen dahingestellt; ich habe Euch treu und redlich die meinigen gesagt, und ich freue mich hinzusetzen zu können, daß ein Mann, den die Mainzer Bürgerschaft immer hoch geachtet hat, ein Staatsbeamter, der unter dem letzten Kurfürsten so viel Gutes gethan und so viel Böses verhindert hat, als sich unter einem Kurfürsten thun und verhindern läßt, im Herzen ein Freund der Freiheit und Gleichheit — daß Johannes Müller über diese Grundsätze mit mir vollkommen einstimmig ist, und Euch, Mitbürger, durch meinen Mund, als sein Abschiedsvermächtniß zurufen läßt, — „ohne Bedenken mit-

zuwirken, und ohne Zaudern „„der Freiheit und Gleichheit"" zu schwören."

Eine Macht gibt es auf Erden, die sollten alle vernünftige Menschen erkennen; die Macht der Wahrheit, meine ich, deren unwiderstehlicher Andrang jedes Hinderniß überwältigen und die unumschränkte Triebfeder unserer Handlungen werden muß. Nicht Euch, Freunde der Freiheit und Gleichheit, nicht Euch, die Ihr auf dieses Grundgesetz geschworen habt, fordere ich hier auf, der Wahrheit die Ehre zu geben und ihr gemäß zu wirken. Ihr bedürft meiner Aufforderung nicht, Ihr seid schon durch den Eintritt selbst in unsern Bund zu Söhnen der Freiheit, zu rastlos wirkenden Freunden und Wohlthätern des Menschengeschlechts, zu Mitkämpfern der freien Franken gestempelt. Aber Euch, Zuhörer und Mitbürger, die Ihr noch nicht im heiligen Bunde der Brudertreue zu den Fahnen der Freiheit schwurt, Euch muß ich hier noch einige Worte ins Herz reden. Ist Eure Ehre Euch gleichgültig oder nicht? Haltet Ihr etwas auf Euern guten Namen? Liegt Euch daran, daß Franken Euch hochschätzen und Deutsche Euer Beispiel bewundern? Verdrießt es Euch, wenn man von Euerm Phlegma, von Eurer Unentschlossenheit, von Eurem Kleinmuth spricht? Wollt Ihr lieber lebhaft fühlende, stark denkende Männer heißen? Soll man glauben, daß Ihr wißt, was Ihr zu thun habt, daß Ihr einen entschiedenen Charakter besitzt, Euch nicht von jedem Winde hin- und herbewegen laßt, Euch nicht fürchtet vor den Todten, das heißt, vor dem seligen Domkapitel und seinem Fürsten, die das Frankenheer im lustigen Takt des ça ira zu Grabe getragen hat? Soll nicht ewige Schande auf Eurem Namen haften, soll die Nachwelt nicht sagen, im Jahr 1792, als die Franken anfingen die Welt von ihren Tyrannen zu befreien, da waren die Mainzer die einzigen trägen, unentschlossenen, von Sclavensinn und Feigheit niedergedrückten, fühllosen Geschöpfe, die nicht froh der Freiheit entgegenjauchzten, die Einzigen, die nicht mit Eifer, mit Männermuth, mit Kraft und That ihr Glück zu schätzen wußten; sollen nicht Eure Kinder einst erröthen und sich schämen, wenn man sie Mainzer nennt, — so eilt, so strömt hinzu, so drängt Euch heran, und zeichnet Eure Namen in das Buch, das die Wünsche freier Männer enthält; so laßt die Franken endlich sehen, wie die Freiheit auch deutsche Männer begeistern kann; so erhält

ich von der entehrenden Betäubung, worin Ihr noch versun-
n seid, so verläugnet nicht länger Euern Volkscharakter, die
timmung zur leichten, heitern, geselligen Freude, zu Scherz
d Fröhlichkeit, welche jedes Geschäft erleichtert und jede Ar-
t versüßt; so fühlt den ganzen Umfang Eures Glücks, so
hmet aus freier Brust, so laßt Euch nicht länger zurückhalten
n dem Recht, das Euch gebührt, und tretet, tretet männ-
h und fest zum Handeln hervor, mit dem stolzen Bewußtsein,
ß die Herrschaft dem ganzen Volke gehört!

Antwort eines freien Mainzers an den Frankfurter,

der mit dem Franken Cüstine gesprochen hat *).

Wahrheit ist die Ueberschrift, die jeder gern seinen Worten, wie ein schönes Krämerschild vorsetzt, um die Käufer anzulocken. Freiheit ist ein so heiliges Wesen, daß selbst diejenigen, die als Tyrannen oder als Sclaven sie mit scheelem Auge sehen, ihrem Namen öffentlich huldigen.

Sie geben zu verstehen, daß Sie Wahrheit vorzutragen glauben; Sie nennen sich einen wahren Freund der Freiheit. Ich frage: was ist Wahrheit? und wer prüft das Herz?

Können diese Fragen hier nicht aufs Reine gebracht werden, so wird es zwecklos sein, daß ich Ihnen Ihre Behauptung und Ihre Benennung streitig mache, und daß ich dagegen mich selbst einen echten Freiheitsfreund und meine Worte Wahrheit nenne. Soviel ich weiß, gibt es für Beides nur Einen Prüfstein und dieser ist die Zeit. Auf ihren letzten Spruch laß ich es ankommen; denn ich bürge hier nur, daß meine Aeußerungen aus fester Ueberzeugung fließen.

Ihr Zuruf an den Bürger und General Cüstine hat die Unbilligkeit einer von Frankfurt geforderten Kriegssteuer zum Gegenstand. Sie führen Gründe an, weshalb diese große deutsche Handelsstadt mit einer solchen Forderung gänzlich hätte verschont bleiben müssen. Sie bekennen aber, daß Einzelne Ihrer Mitbürger Alles gethan haben, was nur Menschen, die nicht Muth genug besitzen, um die Waffen zu ergreifen, gegen die Frankenrepublik Feindseliges vermochten.

---

*) S. die Neuwieder Zeitung Nr. 45 Montag den 12. Nov. 1792. An den Merkur im Reich der Todten!

Der Krieg ist das verabscheuungswürdigste Uebel, womit die Menschheit von ihrer Geburt an behaftet gewesen ist. Er hebt alle Gesetze, alle Rechte auf, er trennt alle Bande, die Menschen an Menschen knüpfen, und das Einzige, was die Fortschritte der Vernunft seit sechstausend Jahren haben bewirken können, um seine Verheerungen einzuschränken, besteht darin, daß man eigene Gesetze ersonnen hat, die auch mitten im Kampfe noch die Streitenden erinnern sollen, daß der edlere Mensch der ist, der seine Leidenschaften beherrscht.

Allein mit welchem Schein des Rechts fordern Sie von Ihrem Eroberer, daß er an Ihrer, gegen die Frankenrepublik so feindselig gesinnten Stadt, jene Gewalt nicht ausüben solle, wozu ihn das einfache Gesetz des Krieges, dem Feinde allen möglichen Abbruch zu thun, vollkommen berechtigt? So weit kann und darf die Schonung und das Mitleid nicht gehen, daß darüber die gerechteste Sache bevortheilt werde, und Denen, die sich nicht aus ihren Verhältnissen mit dem Feinde reißen lassen, die Mittel in Händen bleiben, ihm noch unter dem Auge und unter der Hand des Siegers selbst, allen erdenklichen Vorschub zu thun.

Sie werden einwenden wollen, daß Frankfurt den Franken nicht den Krieg erklärt habe. Leopold, wenn Sie sich's erinnern, hat ihn auch nicht erklärt. Es gibt aber Feindseligkeiten unter der Larve des Friedens, die ärger sind als offenbare Fehde. Die Franken, indem sie allen diplomatischen Doppelzüngigkeiten entsagen, sind zugleich entschlossen, sich nimmermehr damit hintergehen zu lassen. Dem Kaiser, der äußerlich behutsam gegen sie verfuhr, und heimlich die Coalition der Mächte gegen sie betrieb, erklärten sie den Krieg — und wie dürfen sich die Frankfurter nur schmeicheln, mit leeren und treulosen Freundschaftsversicherungen eine große Nation zum Besten zu haben? Die Pfiffigkeit des Magistrats einer deutschen Reichsstadt gegen die Lichtmasse der Vernunft in der gesetzgebenden und vollstreckenden Gewalt der gebildetsten und aufgeklärtesten Nation des Erdrundes? Nein, dieser Dünkel wäre nicht auszustehen.

In Frankfurt, in einer Handelsstadt, wo man sich auf die Wirkungen des Geldumlaufs versteht, sollte man es für eine unschuldige kaufmännische Spekulation gehalten haben, Frankreich sein baares Geld zu entziehen und durch den Handel mit falschen *Assignaten* den Kredit der echten zu untergraben? Ich

erinnere mich doch in Frankfurt selbst noch im vergangenen Frühling von Ihren Sachkundigen und Millionairs gehört zu haben, daß die Assignaten das wahre Staatsbarometer wären und daß ihr damals ungeheurer Verlust, den bevorstehenden Sturz der fränkischen Freiheit verkünde. Kaufleute, die so urtheilen konnten, glaubten wirklich die guten Freunde Frankreichs zu sein, indem sie falsche Assignaten in Umlauf brachten und alles baare Geld aus Frankreich ziehen halfen? Gestehen Sie nur, daß die Frankfurter immerhin dem gewesenen Prinzen Condé ihre Kanonen verweigern konnten, wenn sie ein so untrügliches Mittel wußten, die Freiheit Frankreichs zu stürzen.

Die große Mehrheit Ihrer Mitbürger kann es vielleicht nicht beurtheilen, von welchen zerrüttenden Folgen für Frankreich die unerlaubte Geschäftigkeit der Frankfurter Kaufleute gewesen sei. Es läßt sich aber leicht begreiflich machen, daß durch die gesetzwidrige baare Geldausfuhr und die Verringerung des Werths der Assignaten, der französische Handel ins Stocken gerathen, und dieses Stocken auf die Manufakturen sich mit erstrecken mußte. Die Menge der außer Arbeit und Brod gesetzten Menschen war fast allein hinreichend, den Staat in tödtliche Zuckungen zu werfen; ein allgemeines Mißvergnügen war zu befürchten, und der Mangel des baaren Geldes zur Besoldung der Armeen führte den geraden Weg zur Erweckung eines ungehorsamen und aufrührerischen Geistes unter dieser Abtheilung der Bürger, die, so lange sie das Vaterland mit den Waffen in der Hand vertheidigen, zur Folgeleistung wesentlich verpflichtet sind. Kam nun noch der Umstand hinzu, daß falsche Staatspfandscheine (Assignaten) in Umlauf gebracht wurden, welche eben darum, weil sie falsch waren, kein Unterpfand, keinen reellen Werth an Grundstücken, wie die echten, bezeichneten; so mußte dadurch der Staatskredit zu Grunde gerichtet und ein den Bürgerkrieg beschleunigender Staatsbankerott dem Ausbruch immer näher gebracht werden. Zu allen diesen entsetzlichen und in ihren Folgen nicht zu berechnenden Uebeln wirkte Frankfurt unablässig und wegen seiner engen Verbindung mit den entarteten Kindern Frankreichs in einem überwiegenden Verhältnisse mit. Wie will man nun sagen, es sei nicht Schuld an den Leiden der Frankenrepublik? Niemand stieß tiefer das Messer in die Eingeweide Frankreichs, als Ihr, falsch und freundlich lächelnde Kaufleute!

„Einzelne, rufen Sie, Einzelne thaten das; wie ungerecht, es Alle entgelten zu lassen, was Einzelne thaten?“ — Hat Cüstine das gewollt? Hat er nicht vielmehr ausdrücklich die zu erhebende Geldstrafe nur von den Straffälligen gefordert, nur von den Kaufleuten, die sich mit Frankreichs Gelde, oder nach Ihrem kräftigern Ausdruck, mit dem Schweiß und Blut der Franken, bereichert hatten, und von dem sträflich zu diesem schändlichen Gewerbe schweigenden Magistrat?

Getrauen Sie sich diese strafbare Mitwissenschaft des Magistrats zu vertheidigen? Dürfen Sie behaupten, daß in Ihrer angeblich freien Stadt die Macht des Magistrats sich nicht soweit erstreckt, einem Gewerbe Einhalt zu thun, welches die Zerrüttung eines benachbarten großen Staats zur augenscheinlichen Folge und daher unfehlbar auch zur Absicht hatte? Einem Gewerbe, das also geradezu darauf hinauslief, die Stadt Frankfurt von der Frankenrepublik unter die Zahl ihrer unversöhnlichsten Feinde setzen zu lassen? Wenn Ihre gerühmte Freiheit, worauf Sie so komisch pochen, darin besteht, daß jeder Bürger das Vorrecht genießt, ungestraft den fremden Nachbar unter dem Deckmantel der kaufmännischen Spekulation um sein Eigenthum zu betrügen (verzeihen Sie mir das Wort, wie Sie Ihren Mitbürgern die Sache verziehen), so könnte ich wenigstens, und ich glaube fast alle meine rechtschaffenen Mitbürger würden es, den Franken nicht verdenken, wenn sie die Privilegien solcher Handelsleute mit den eigenmächtig angemaßten Rechten einer Räuberbande verglichen.

Wählen Sie also, zwischen dem Bekenntniß, daß Ihr Magistrat als Mitwisser um die verderblichen Unternehmungen einzelner Bürger gegen Frankreich, wirklich straffällig war, und jenem, daß Ihre angebliche Freiheit in einer gesetzlosen Verschwörung gegen fremdes Eigenthum besteht. In beiden Fällen konnte der Befehlshaber eines Frankenheeres mit vollem Rechte — nicht an Ihrer Stadt Rache üben; sie ist ja für Frankreichs Rache zu klein; sondern — einen Theil des so sündlich aus Frankreich gewonnenen Reichthums zurückfordern, von denen, die ihn entwendet, und denen, die um die Entwendung gewußt hatten, zurückfordern.

Die strenge Gerechtigkeit bevollmächtigt zu diesem Schritt, das eiserne Gesetz der Nothwendigkeit befiehlt und entschuldigt *noch ungleich mehr.* Frankreich, gegen alle Gesetze des Völker-

rechts, auf eine in den Jahrbüchern des Menschengeschlechts unerhörte Weise in der Ausübung seiner unbezweifelten, unverjährbaren Souverainetätsrechte durch eine Verschwörung europäischer Despoten gestört; Frankreich, von diesen räuberischen Mächten zum Schlachtopfer ausersehen und in geheimen Theilungstractaten schon zum voraus zergliedert; Frankreich, vereinzelt und allein gegen ein allgemeines Aufgebot, welches trotzend auf seine Macht, die schändlichsten, die Menschheit entehrenden Mittel in einem Kampfe der Tyrannei gegen die Freiheit für erlaubt hielt: Frankreich sollte nicht zu allen Mitteln seine Zuflucht nehmen können, die seine Rettung und Erhaltung so dringend erheischten? Feinde, die sich selbst an keine Grundsätze der auch im Kriege sonst noch geltenden Gerechtigkeit hielten, Feinde, die zur unauslöschlichen Schande Deutschlands mit Einäscherung und Vernichtung der Städte, Flecken und Dörfer, mit Ermordung der Einwohner Frankreichs in ihren eines Hunnenkönigs würdigen Manifesten drohten: solche Feinde sollten von den Franken Schonung, und mehr als Schonung, Großmuth, und mehr als Großmuth, eine ihnen selbst nachtheilige Aufopferung der zu ihrer Erhaltung nothwendigen Maßregeln erwarten dürfen?

O unsterbliche Ehre und unverwelklicher Ruhm meines Frankreichs! O göttliche Würde der Freiheit! So mußte es geschehen, daß Menschen, die alle Gesetze der Menschlichkeit verkannten, dem lebendigen Glauben an Tugend im Busen freier Männer noch mit Zutrauen huldigten! Daß Besiegte von den Franken hofften, was sie als Sieger den Franken nimmermehr gewährt hätten!

Ich habe schon gegen einen sophistischen Unterschied zwischen heimlichen und öffentlichen Feinden, zwischen Frankfurtern und Oestreichern protestirt. Ich darf es mit desto größerm Rechte, da jeder Sachkundige mir beistimmen wird, daß Ihr Magistrat zu jener Zeit als Ihre Anleihen für Oestreich offen waren, gewiß keine für Frankreich zu eröffnen gestattet hätte. Wenn aber, nach allem Unrecht gegen die Franken, dessen sich der Magistrat Ihrer Stadt bewußt zu sein nicht entheben konnte, eine aufrichtige Rückkehr zu echten brüderlichen Gesinnungen gegen die Republik, die Einwohner Frankfurts beseelte, wenn sie ein Herz fassen konnten zu der Großmuth des Siegers, dem sie ihre Thore öffnen mußten; was hielt sie ab, mit einem wenigen

Bekenntniß, entweder ihres Vergehens oder der ungerechten Grundlage ihrer Verfassung, ihm entgegen zu kommen, und die inzelnen Schuldigen, als die unläugbaren Feinde Frankreichs in seine Hände zu liefern? Dann hätte man es ihrer gegenwärtigen freundschaftlichen Stimmung verziehen, daß in dem frei in sollenden Frankfurt die Rebellen Frankreichs öffentlich das eichen des Aufruhrs tragen durften, zu einer Zeit, wo die reifarbige Kokarde den freien Franken in Ihren Mauern das eben gekostet hätte, und daß der väterliche Magistrat einer unhängigen Stadt, dem verächtlichsten des Menschengeschlechts, m Verräther des öffentlichen Vertrauens, dem Brieferbrecher axis, die Anmaßung hingehen ließ, den Einwohnern zu befehn, was sie lesen oder nicht lesen sollten. Das nennen Sie ei sein? Diese demüthige Anerkennung der Allmacht eines ostmeisters wäre nicht das Malzeichen der Sclaverei? Wohl ef muß das Volk vom Gefühl seiner Menschenwürde herabgenken sein, das sich in diesen Fesseln seiner Freiheit rühmt. So lang hat der Druck gedauert, so hart und schwer hat er if Euern Schultern gelegen, daß Ihr ihn durch die dicke chwiele nicht einmal mehr empfindet? Arme Frankfurter!

Es stehet Ihnen unter diesen Umständen übel an, über e Zerrüttung, und die convulsivischen Schmerzen der Wiederburt Frankreichs die Miene spöttelnd zu verziehen. Diese prache sind wir indessen von unseren Gegnern gewohnt. Mit esen Gemeinsprüchen hat der Wahnsinn unserer Emigranten e deutschen Heere nach Frankreich gesprengt. Was sie dort funden haben, mögen die Uebriggebliebenen ihren Kindern zur Warnung erzählen.

Wer aber ist schuld, daß unsere Revolution nicht ohne gealtsame Bewegungen vollendet ward? — Die Rebellen, die erräther, mit denen Preußen und Oestreich sich verschworen nd zu deren Ränken Frankfurt sich gebrauchen ließ. Welcher ohn des Vaterlands kann es unverdient schmähen hören, ohne gerechten Unwillen auszubrechen? Mensch! Du kannst im lten Bilde der Frankenfreiheit spotten? Ich gebe Dirs glühend rück. Sprich! wenn ein Skorpion den starken Mann gestoen hat, daß er sich vor Schmerz windet und auf der Erde älzt, kannst Du noch klagen, wenn er in der heftigen Spaning des Krampfs das giftige Insekt zerdrückt?

Die einzelnen Feinde Frankreichs in Ihrer Stadt waren

rechts, auf eine in den Jahrbüchern des Menschengeschlechts unerhörte Weise in der Ausübung seiner unbezweifelten, unverjährbaren Souverainetätsrechte durch eine Verschwörung europäischer Despoten gestört; Frankreich, von diesen räuberischen Mächten zum Schlachtopfer ausersehen und in geheimen Theilungstractaten schon zum voraus zergliedert; Frankreich, vereinzelt und allein gegen ein allgemeines Aufgebot, welches trotzend auf seine Macht, die schändlichsten, die Menschheit entehrenden Mittel in einem Kampfe der Tyrannei gegen die Freiheit für erlaubt hielt: Frankreich sollte nicht zu allen Mitteln seine Zuflucht nehmen können, die seine Rettung und Erhaltung so dringend erheischten? Feinde, die sich selbst an keine Grundsätze der auch im Kriege sonst noch geltenden Gerechtigkeit hielten, Feinde, die zur unauslöschlichen Schande Deutschlands mit Einäscherung und Vernichtung der Städte, Flecken und Dörfer, mit Ermordung der Einwohner Frankreichs in ihren eines Hunnenkönigs würdigen Manifesten drohten: solche Feinde sollten von den Franken Schonung, und mehr als Schonung, Großmuth, und mehr als Großmuth, eine ihnen selbst nachtheilige Aufopferung der zu ihrer Erhaltung nothwendigen Maßregeln erwarten dürfen?

O unsterbliche Ehre und unverwelklicher Ruhm meines Frankreichs! O göttliche Würde der Freiheit! So mußte es geschehen, daß Menschen, die alle Gesetze der Menschlichkeit verkannten, dem lebendigen Glauben an Tugend im Busen freier Männer noch mit Zutrauen huldigten! Daß Besiegte von den Franken hofften, was sie als Sieger den Franken nimmermehr gewährt hätten!

Ich habe schon gegen einen sophistischen Unterschied zwischen heimlichen und öffentlichen Feinden, zwischen Frankfurtern und Oestreichern protestirt. Ich darf es mit desto größerm Rechte, da jeder Sachkundige mir beistimmen wird, daß Ihr Magistrat zu jener Zeit als Ihre Anleihen für Oestreich offen waren, gewiß keine für Frankreich zu eröffnen gestattet hätte. Wenn aber, nach allem Unrecht gegen die Franken, dessen sich der Magistrat Ihrer Stadt bewußt zu sein nicht entheben konnte, eine aufrichtige Rückkehr zu echten brüderlichen Gesinnungen gegen die Republik, die Einwohner Frankfurts beseelte, wenn sie ein Herz fassen konnten zu der Großmuth des Siegers, dem sie ihre Thore öffnen mußten; was hielt sie ab, mit einem reuigen

Bekenntniß, entweder ihres Vergehens oder der ungerechten Grundlage ihrer Verfassung, ihm entgegen zu kommen, und die einzelnen Schuldigen, als die unläugbaren Feinde Frankreichs in seine Hände zu liefern? Dann hätte man es ihrer gegenwärtigen freundschaftlichen Stimmung verziehen, daß in dem frei sein sollenden Frankfurt die Rebellen Frankreichs öffentlich das Zeichen des Aufruhrs tragen durften, zu einer Zeit, wo die dreifarbige Kokarde den freien Franken in Ihren Mauern das Leben gekostet hätte, und daß der väterliche Magistrat einer unabhängigen Stadt, dem verächtlichsten des Menschengeschlechts, dem Verräther des öffentlichen Vertrauens, dem Brieferbrecher-Taxis, die Anmaßung hingehen ließ, den Einwohnern zu befehlen, was sie lesen oder nicht lesen sollten. Das nennen Sie frei sein? Diese demüthige Anerkennung der Allmacht eines Postmeisters wäre nicht das Malzeichen der Sclaverei? Wohl tief muß das Volk vom Gefühl seiner Menschenwürde herabgesunken sein, das sich in diesen Fesseln seiner Freiheit rühmt. So lang hat der Druck gedauert, so hart und schwer hat er auf Euern Schultern gelegen, daß Ihr ihn durch die dicke Schwiele nicht einmal mehr empfindet? Arme Frankfurter!

Es stehet Ihnen unter diesen Umständen übel an, über die Zerrüttung, und die convulsivischen Schmerzen der Wiedergeburt Frankreichs die Miene spöttelnd zu verziehen. Diese Sprache sind wir indessen von unseren Gegnern gewohnt. Mit diesen Gemeinsprüchen hat der Wahnsinn unserer Emigranten die deutschen Heere nach Frankreich gesprengt. Was sie dort gefunden haben, mögen die Uebriggebliebenen ihren Kindern zur Warnung erzählen.

Wer aber ist schuld, daß unsere Revolution nicht ohne gewaltsame Bewegungen vollendet ward? — Die Rebellen, die Verräther, mit denen Preußen und Oestreich sich verschworen und zu deren Ränken Frankfurt sich gebrauchen ließ. Welcher Sohn des Vaterlands kann es unverdient schmähen hören, ohne in gerechten Unwillen auszubrechen? Mensch! Du kannst im kalten Bilde der Frankenfreiheit spotten? Ich gebe Dirs glühend zurück. Sprich! wenn ein Skorpion den starken Mann gestochen hat, daß er sich vor Schmerz windet und auf der Erde wälzt, kannst Du noch klagen, wenn er in der heftigen Spannung des Krampfs das giftige Insekt zerdrückt?

Die einzelnen Feinde Frankreichs in Ihrer Stadt waren

bekannt; die Sünde der Nachsicht, wenn nicht eine noch schwerere Vergehung, befleckte Ihren Magistrat. Cüstine wollte die Strafe auf den schuldigen Scheitel fallen lassen; allein, was geschah? In diesem Augenblick, wo die Gerechtigkeit ihre Opfer forderte, wo sie Frankreichs Eigenthum von denen, die es geraubt hatten, wieder zurück verlangte, standen alle Frankfurter für Einen Mann; alle wollten zur Steuer beitragen, denn alle, heißt es, hingen an ihrem Magistrat und an ihrer Verfassung.

Ich lobe diese Anhänglichkeit und diese Einmüthigkeit Ihrer Mitbürger, sie mag nun wirklich auf das behagliche Gefühl ihrer Existenz oder auch nur auf Täuschung und Verblendung gegründet sein. Allein, wenn die ganze Bürgerschaft die Schuld der Einzelnen tragen will, so ist das ihr freier Entschluß, und es gehört so eine ganz besondere Vorstellung von der Wahrheit dazu, wie Sie zu haben scheinen, um dadurch die gerechte Rückforderung einer Schuld in eine Verletzung des Privateigenthums zu verwandeln. Ich wiederhole es, Frankreich hat an einige Ihrer Kaufleute große, auf ungerechten Schleichwegen erworbene, Summen zurückzufordern. Wollen alle Frankfurter für diese Summen gut sagen und an der Wiederbezahlung Theil nehmen, so berechtigt sie das nicht zu klagen, daß man ihnen ihr Eigenthum nimmt. Sie konnten es ja unterlassen; Cüstine wünschte sogar, daß sie es nicht mit tragen möchten; die Kaufleute und der Magistrat, die gegen Frankreich beleidigend und räuberisch verfahren hatten, sollten allein den ungerechten Gewinn ersetzen. Aber freilich: Geld! Diese Losung bringt gleich jeden Blutstropfen Ihrer Kaufleute in Umlauf. Geld! und aus ihrer Casse! Wie es hineingefloßen sei, kann gleich gelten; ohne ein Zetergeschrei fließt es nicht wieder heraus. Hat denn der ertappte Räuber ein Recht zu wehklagen, wenn der Eigenthümer kommt, und das Seinige nimmt, wo er es findet? Erinnern Sie sich doch, daß wegen eines ähnlichen Verbrechens, die Axt über dem Haupte Ludwig's XVI. aufgehoben ist.

Glauben Sie mir, das Recht der Franken, Ihrer Stadt eine Steuer aufzuerlegen, ist so sonnenklar, daß Ihre Weigerung nur Ihren Eigennutz in seinem wahren Lichte gezeigt hat. Die Grundsätze der Franken stehen fest, trotz Ihrem Versuch, durch unpassende Anwendung derselben, auf ihre Verletzung im Falle von Frankfurt schließen zu lassen. Was soll die Deklamation über das Elend der Kinder, über Freiheit der Meinungen, über

Unverletzbarkeit des Eigenthums und über unerlaubte Rache? Die Kinder derer, die durch Ungerechtigkeit reich werden, mögen ihren Eltern fluchen, wenn sie wieder arm werden müssen; die Meinung, daß man dem fremden Nachbar sein Eigenthum ungestraft nehmen könne, muß wie jede der Vernunft und den Rechten der Menschheit widersprechende Behauptung, nicht geduldet werden; das Eigenthum wird nicht verletzt, wenn Jemand das Seinige zurück nimmt, von dem, der es widerrechtlich entwendete, und die Wiedererstattung heißt Gerechtigkeit, nicht Rache. Es ist mir leid, Sie auf die ersten einfachen Grundbegriffe zurückführen zu müssen; allein desto leichter wird man jetzt das Verfahren des Generals Cüstine gegen Ihre Stadt vollkommen in der Ordnung finden.

Ich könnte hier schließen, da ich die öffentliche Meinung hinlänglich zu kennen glaube, um überzeugt zu sein, daß ich ihr Genüge geleistet habe. Ich bin mir indessen bewußt, daß alles bisher Gesagte, nur meine einzelne Vorstellungsart ist, bei welcher ich nicht verlange, daß Jedermann sich beruhigen soll. Der Freiheit, den Franken und ihrem edlen Führer bin ich noch einen kleinen Nachtrag schuldig.

Wenn Sie die Forderung dieses Generals unbillig finden, warum zanken Sie darüber mit ihm, warum drohen Sie ihm Schande und Verlust seines Ruhms? Warum lassen es Ihre Mitbürger die unschuldigen Franken unter seiner Anführung entgelten, daß man mit einer Foderung ihres Befehlshabers mißvergnügt ist? Warum richten Sie die ganze französische Freiheit nach dem Benehmen eines einzigen Franken, welches Ihnen nicht zu rechtfertigen scheint? Warum werden Sie bitter über das Freiheitszeichen am Hute, da das Sclavenzeichen am Hute der Muttermörder Sie nicht ärgerte? Erlauben Sie mir, dies alles einem Vorwand sehr ähnlich zu finden, den man absichtlich hervorsucht, um dem Haß gegen die Franken, welcher vielleicht immer im Herzen kochte, jetzt mit guter Art wieder Luft zu machen.

Wie ist es möglich, ein freier Mann zu sein und von der unbegrenzten Gewalt eines Generals solche knechtische Begriffe zu haben, die nur von den Heerführern der Despoten gelten können? Cüstine ist ein Franke, und alle freien Franken stehen unter dem Gesetz. Hat er seine Vollmacht überschritten oder auch nur in der Auslegung des Gesetzes geirrt, so unterwirft er sich, wie wir Alle, dem Ausspruch der gesetzgebenden

Macht. Die erhabene Versammlung der Stellvertreter der Franken ist der Zufluchtsort der Unschuld, die noch nie unbefriedigt von ihr hinaus gegangen ist.

An einem Freiheitsfreunde ist es unverzeihlich, nur einen Augenblick geglaubt zu haben, es gebe Einen Franken, der sich über das Gesetz hinwegschwingen dürfe, Einen nur der es wolle! Anstatt die Hände über dem Haupte zusammen zu schlagen und über das Unglück, daß ein Franke bis in Ihre Stadt gedrungen ist, um Ihre Götter — Geld! Geld! Geld! — wegzuführen, da die Einwohner doch sechs Wochen zuvor noch hofften, alle Franken vernichtet zu sehen, und nach besten Kräften selbst dazu geholfen haben, — anstatt darüber ohnmächtig zu winseln, treten Sie also vor die heiligen Schranken des Nationalconvents und fordern Recht, oder bitten um Gnade.

Ich kenne die unbegrenzte Großmuth freier Völker; sie verzeihen leicht und strafen nur im äußersten Nothfall. Frankreich sieht seine Feinde gedemüthigt und besiegt; es braucht ihre heimlichen Ränke und ihren offenbaren Angriff nicht länger zu befürchten. Ich wünsche, ich hoffe sogar, daß es den Abgeordneten der Frankfurter die auferlegte Steuer erlassen werde.

Hätten Sie etwa Bedenken, diesen rechtmäßigen Weg zu billigen? Fänden Sie es wol gar der Convenienz und dem Dinge, das Sie Ihre Freiheit nennen, angemessener zu klagen, Vorwürfe zu machen, die Franken und deren Freunde zu mißhandeln, das Freiheitszeichen unter den Augen Ihrer Sieger zu verwerfen, kurz, Ihre Verhältnisse mit dem deutschen Reich, nach Ihrem eigenen Ausdruck, so pünktlich beizubehalten, daß Ihre Protestationen von Freundschaft für die Franken sich in eine Satyre verwandeln? Scheuen Sie sich, freier Frankfurter! vor der Ahndung der Despoten, wenn Sie eine Macht anerkennen sollten, deren siegreiche Waffen von Ihrer Stadt Meister sind? Haben Sie bei der geflißentlichen Anpreisung Ihrer Verfassung keine Nebenabsicht? Soll man treuherzig glauben, daß der Arme in Frankfurt wirklich vermöge seines gesunden Verstandes, und nicht vielmehr durch ein System von Einlispelungen, das der Aristokratie von jeher so geläufig war, überzeugt sei, er könne keine Erdäpfel essen, wenn sein reicher Ernährer nicht Kutsche und Pferde hielte, in prächtig meublirten Häusern wohnte, köstliche Speisen und mildliche Weine genösse, reichgekleidet einherginge, hoch spiele und sich im Taumel kostbarer

Lustpartien wohl sein ließe? Geschieht es endlich nur ganz von ungefähr, daß Ihre Wehklagen gegen die Franken und Ihre Seitenblicke auf die fränkische Freiheit, — in Mainz von Hand zu Hand gehen, und die Besorgnisse des Bürgers rege machen? Ahnen Sie etwa nicht, was geschehen könnte, wenn Mainz eine freie, handeltreibende Frankenstadt würde? Sollte nicht, so wenig auch sonst das Geld den Maßstab für Freiheit abgibt, und so engbrüstig es seine Besitzer zu machen pflegt, die Beziehung unserer Freiheit auf Ihre Geldkasten, Ihren Gesichtskreis ungewöhnlich erweitern und Ihren Blick in die Zukunft schärfen?

Lassen Sie sich, freier Frankfurter! die Hoffnung vergehen, die Mainzer über ihr wahres Interesse zu täuschen. Wir gönnen Ihnen die sogenannte Freiheit, an welcher Sie so großes Wohlgefallen finden. Wir werden aber ganz unfehlbar den Versuch machen, ob wir bei der Annahme der fränkischen Freiheit nicht in den Besitz aller derjenigen Vortheile kommen können, welche die Natur uns soviel freigebiger als unzähligen anderen Städten zugetheilt, und an deren Genuß nur die jämmerliche deutsche Reichsverfassung uns bisher gehindert hat. Nach zehn Jahren sprechen wir uns wieder und dann wollen wir sehen, wie weit Mainz und Frankfurt, eine jede mit ihrer Freiheit gekommen sein werden. Es lebe die Frankenrepublik!

Georg Forster.

Ueber die Fragen des Redakteurs der Mainzer Nationalzeitung in Nr. 193. und 194. vom 20. und 21. December 1792.

Erste Abtheilung.

In einem freien Staate und nach richtigen Grundsätzen auch in einem eroberten, wenn die Eroberer freie Menschen sind, darf unstreitig Jedermann fragen was er will, mündlich oder gedruckt, auf die Gefahr, Antworten zu erhalten, die ihm nicht gefallen, wenn er seine Fragen nicht mit der gehörigen Bescheidenheit einrichtet.

Die Freiheit beruht nämlich in Gehorsam gegen das Gesetz, zu dessen Aufstellung jeder Mitbürger mitgewirkt hat und zu dessen Abstellung, wenn es nachtheilig befunden werden sollte, Jedermann noch ferner mitwirken kann. Der Gehorsam gegen das Gesetz, so lange es besteht, ist also ein Beweis der Selbstachtung, den Jeder sich selbst gibt, und wer dawider handelt, steht mit sich selbst im Widerspruch, so lange er ein Mitglied des Staates bleibt.

In einem jeden, auch in einem freien Lande also, wenn nur ein gesellschaftlicher Vertrag vorhanden ist, das heißt, wenn die Menschen nicht als Wilde, ein Jeder blos nach seiner Willkür, leben wollen, muß Gesetz und Ordnung herrschen. Diejenigen, denen es aufgetragen wird, die Gesetze zu vollstrecken, und über die Erhaltung der Ruhe und Ordnung zu wachen, müssen nicht allein Folgeleistung fordern und dazu im Nothfall die öffentliche Gewalt anrufen können, sondern sie haben auch gegründeten Anspruch auf eine solche Behandlung von Seiten ihrer Mitbürger, welche deren Achtung gegen das Gesetz zu erkennen gibt.

Alles kann zu weit getrieben und dadurch schädlich werden. Blindes Zutrauen führt zur Unterjochung und Knechtschaft;

unzeitiges Mißtrauen hemmt alle Ausübung der Gesetze. Die Vergötterung einzelner Menschen verwandelt sie in Tyrannen; aber die Geringschätzung, womit man glaubt, jedem öffentlichen Beamten begegnen zu dürfen, eben weil auf diesen Aller Augen gerichtet sind, macht endlich nicht den Mann, sondern das Amt selbst verächtlich, mithin untergräbt sie die Grundpfeiler des gesellschaftlichen Vertrags.

Der öffentliche Verwalter, dem man Geringschätzung bezeigen darf, weil er sie wirklich verdient, hat das Zutrauen seiner Mitbürger verloren und sollte billig schon um deswillen seines Amts verlustig sein. Aus eben dem Grunde aber ist auch der einzelne Bürger nicht befugt, dem öffentlichen Beamten Geringschätzung zu erweisen, wenn er solche nicht verdient, das heißt, wenn die allgemeine Stimme des Publikums oder eigentlicher, das Gesetz noch nicht über ihn entschieden hat.

Diese Art, sich gegen Personen zu betragen, die in öffentlicher Verantwortung stehen, diese Art nämlich, daß einzelne Bürger in ihrem Urtheil über oder ihren Anklagen wider sie, sich unanständiger und herabwürdigender Ausdrücke bedienen, und dadurch dem Entscheidungsrechte des Publikums vorgreifen, verdient daher allerdings eine gerechte Ahndung und Zurechtweisung. Ich wiederhole es; ein solches Betragen läuft darauf hinaus, die Ehrfurcht der Bürger gegen die Gesetze selbst, welche unverbrüchlich und heilig bleiben müssen, zu untergraben; und wenn diese Ehrfurcht erst dahin ist, so entsteht der Zustand, der ebenso weit wie der Despotismus, von der Freiheit entfernt ist, der Zustand der Anarchie, der gesetzlosen Willkür, der Unordnung und Verwirrung, in welchem nicht Vernunft, sondern körperliche Stärke, wie bei unvernünftigen Thieren, alles entscheidet.

In dem gegenwärtigen Zeitpunkte, in dem Zustande der ängstlichen Erwartung, welcher den Uebergang von der vorigen Verfassung zu einer andern bezeichnet, scheint diese Warnung gegen Alles, was den Bürger irre machen kann, nicht überflüssig zu sein. Es gibt nur zwei Wege, auf welchen wir zur Freiheit gelangen können, der eine ist der Weg der ruhigen Untersuchung und Ueberzeugung, und sodann der freundschaftlichen Aufforderung zu einer freiwilligen Erklärung aller Bürger in den diesseits Rhein gelegenen Ländern der drei Stifter und Städte Mainz, Worms und Speier. Der andere Weg ist ein gewaltsamer Aufstand, welcher einen Grad von hoher, muthvoller

Begeisterung voraussetzt. Wer nur einigen Begriff von dem Temperament unserer Mitbürger hat, wird wissen, daß der erstere ihnen ohne allen Vergleich angemessener ist, als der letztere, und vielleicht kann er auch aus eben diesem Grunde, hier und für solche Menschen, der beste und sicherste sein. Desto mehr müssen wir uns hüten, daß der gute Anfang nicht durch unzeitige Störung unterbrochen wird; und wir nicht ohne Noth gezwungen werden eine Rolle zu spielen, die nicht in unserm Charakter liegt. Wahlrecht, Souverainetät des Volks, Freiheit und Gleichheit sind heilige Worte, die noch heiligere Dinge bedeuten, und desto weniger kann es uns gleichgültig sein, ob sie zu rechter Zeit oder zur Unzeit ausgesprochen, ob sie richtig oder falsch verstanden werden, ob sie uns zur Beförderung allgemeiner Glückseligkeit oder zur Hervorbringung allgemeiner Unordnung dienen sollen.

Jeder unbefangene Leser der Mainzischen Nationalzeitung, dem die Fragen in Nr. 193 vor Augen gekommen sind, wird nach den voranstehenden Gründen, wenn anders meine Schlüsse richtig sind, noch eher, als er entscheidet, ob die darin enthaltenen Angriffe auf die im Namen der Frankenrepublik in diesem eroberten Staate bestehenden Verwaltungsstellen gegründet sein mögen oder nicht, bei sich selbst denken müssen: das war einmal wieder etwas gesagt, wozu man keinen Beruf hatte.

Eine zweite Bemerkung ist ebenfalls Jedermanns Sache und liegt nah am Tage; wenn man nämlich Mainz, sowol Stadt als Land, und seine Einwohner kennt, und die Lage der Sachen im gegenwärtigen Augenblick erwägt, so muß man schließen: der Fragende, sei auch seine Absicht gut, habe mit seinen Fragen den Zweck nützlich zu sein verfehlt.

Die dritte Bemerkung lautet nicht so vortheilhaft für ihn; die gute Absicht kann einen falschen Schritt vielleicht einigermaßen entschuldigen, aber nicht rechtfertigen; folglich haftet auf dem Fragenden auch alsdann, wenn er seine Uebereilung eingestehen sollte, der Vorwurf, daß er unter den jetzigen Umständen durch seine unvorsichtigen Fragen der guten Sache geschadet habe.

Eine vierte, welche mehr auf der Uebung beruht, an ästhetischen Merkmalen die Stimmung der Menschen zu erkennen, und daher zwar richtig aber nicht allgemein sein dürfte, ist diese: daß der leidenschaftliche Ton der Fragen leicht Veranlassung geben könnte, die Lauterkeit des Patriotismus, aus welchem sie

geflossen sind, verdächtig zu machen. Der Fragende konnte diesen Anstrich vermeiden und ich wünsche sehr, er hätte es gethan, indem es bei seinem wahrem Eifer für die gute Sache wirklich Schade wäre, sich einen Seitenblick zu erlauben, zu einer Zeit, wo vereinte Kräfte und uneigennützige Liebe des gemeinen Besten allein das Ziel erreichen können.

Jetzt zur nähern Beleuchtung der Fragen selbst, damit ich zeigen möge, daß meine Bemerkungen gegründet sind. Die erste lautet also:

„Vor drei Wochen wurde ein hiesiger Bürger in einem gewissen Hause von dem Hausknechte geschlagen, weil er die Anzeige von einigen Personen gemacht hatte, die man in dieses Haus einquartieren würde. Er meldete sich klagend an die hiesige Municipalität. Der Thäter wurde dreimal nacheinander vorgeladen, ohne ein einziges Mal zu erscheinen. So liegt die Sache und der Beleidigte hat noch keine Satisfaction. — Ist das Gerechtigkeit? — Hat die Municipalität keine Mittel ihre Befehle geltend zu machen?"

Ich setze zugleich aus dem Anhang zu Nr. 194 die hierauf Beziehung habende Stelle her:

„Ad. 1. ist noch keine Antwort eingelaufen. Alle guten Bürger erwarten, daß die Municipalität durch die That antworten werde."

In der Voraussetzung, daß dieses hier angeführte Factum seine völlige Richtigkeit habe, wovon der Fragende sich allerdings zuvor genau hätte unterrichten müssen, scheint auf die Municipalität kein anderer Vorwurf zu fallen, als der einer etwas langsamen Procedur. Drei Wochen sind seit dem Verbrechen verflossen und der Thäter ist noch nicht bestraft.

Was wird aber aus dieser Beschuldigung, wenn die guten Bürger sich besinnen werden, daß die Municipalität noch nicht drei Wochen existirt. Der Maire und der Gemeindeprokurator machen noch keine Municipalität aus; und die Nothwendigkeit ihnen thätige Gehilfen zu geben, mußte erst erwiesen sein, ehe die höhere Verwaltungsstelle von der ihr anvertrauten Gewalt vollen Gebrauch machen, und die Stelle des aristokratischen Stadtraths durch patriotische Municipalen ersetzen konnte. Vor drei Wochen bestand noch das Gewaltsbotenamt.

Welcher Bürger von Mainz, der den Sitzungen der neuen Municipalität beigewohnt hat, wird sagen können, daß sie un-

thätig und unbeschäftigt ist? Ihre Schuld ist es wahrlich nicht, daß durch die Verrätherei der Frankfurter und die Unfähigkeit des Generals Vanhelden, das ganze Frankenheer sich auf das linke Ufer des Rheins beschränkt sah; daß dadurch tausend Schwierigkeiten, tausend Verwirrungen, tausend Bedürfnisse entstanden, denen die Municipalität allein abhelfen mußte! Die Noth hat kein Gesetz; die Erhaltung der Armee ging allem Andern vor; die Municipalität war die ganze Zeit her mit den Forderungen des Generalstaabs, der Ingenieurofficiere die den Festungsbau dirigiren, der Kriegscommissäre und Proviantmeister beschäftigt; die Anordnung des Fuhrwesens, worüber sich täglich die Befehle und Bedürfnisse verschiedener Stellen kreuzten, und die Sorge für den armen Landmann, daß er durch so viele auf einmal geforderte Frohnen nicht zu Grunde gerichtet würde, hätten schon allein die Municipalität zur Verzweiflung bringen können, wenn nicht einige rechtschaffene Mitglieder derselben diesem Geschäfte Ruhe und Gesundheit aufgeopfert und ihre Privatangelegenheiten gänzlich vernachlässigt hätten.

Außer dieser Last, wovon eine Municipalität im Frieden, und bei dem gewöhnlichen Lauf der Dinge gar nichts weiß und nichts empfindet, mußte die unserige täglich für die Einquartirung neuer Truppen sorgen, wobei es wohl zu merken ist, daß jeder neuankommende Haufe sich zwar um sein Quartier bei ihr meldete, hingegen der Abmarsch anderer Haufen und die dadurch geschehene Erledigung der Quartiere ihr nicht gemeldet ward.

Jene unangenehmen Folgen der Wegnahme von Frankfurt wirkten aber auch in vollem Maße auf die Einwohner von Mainz zurück, und häuften eine neue desto schwerere Last auf die Schultern der hiesigen Municipalität, je dringender die späte Jahreszeit sie an schleunige Maßregeln zur Abstellung der drohenden Noth erinnerte. Von dem jenseitigen Ufer des Rheins abgeschnitten, konnten wir dorther keine Zufuhr erwarten; unsere Bäcker erhielten aus dem Rheingau kein Mehl; die Schifffahrt auf dem Rhein und Main war gehemmt, und die Kriegsoperationen erforderten oft, daß man Beschlag auf die hier ankommenden Schiffe legte; das Kriegscommissariat brauchte die Rheinmühlen für die Armee; unsere Holzanfuhr blieb überall aus; die Menge der Fuhren welcher die Armee benöthigt war, verhinderte, daß das diesseits Rhein gehauene Holz beigefahren werden konnte; mittlerweile kamen die benachbarten Dorfschaften

nd schleppten es zum Gebrauch ihrer Einquartierungen hinweg. Wer einen Begriff von Geschäften hat, wird leicht inne wer- en, wie die Verproviantirung einer Stadt von dreißigtausend Seelen in einem Augenblick, wo man nicht wußte, wie bald lle Communication mit dem Lande aufhören könnte, die Mu- icipalität mit Sorgen überhäufen mußte. Ist es hier nicht der Ort auch in Erinneruug zu bringen, daß im gegenwärtigen eitpunkt der allgemeinen Noth, die Bürgerschaft sich lau und nthätig bezeigte, schlechterdings keinen Patriotismus, ich will icht sagen für die Freiheit, sondern auch nur für die Erhal- ung ihrer Mitbürger blicken ließ, daß der reiche, wohlhabende andelsstand ruhig zusah, wie die Einwohner von Mainz zu arben, zu erhungern, zu erfrieren Gefahr liefen, ohne sich frei- illig für sie zu einem Darlehn an die Stadt zu erbieten! Wie lange muß die Municipalität noch bitten und flehen, ehe e sich nur Hoffnung wird machen können, eine Anleihe von tlichen und sechzigtausend Gulden zu Stande zu bringen, um er dringendsten Noth abzuhelfen — ich weiß nicht, ob sie je u Stande kommen werde?

Während die Municipalität unter dieser Vervielfältigung rer Arbeit, wo Alles mit einem Male auf sie losstürmte, und ichts einen Aufschub litt, beinahe erliegen mußte, ward sie och überdies von der allgemeinen Administration aufgefordert, ine Erklärung von allen Einwohnern der Stadt, über die An- ahme der freien fränkischen Verfassung zu fordern. Es ist hin- eichend dieses Geschäfts blos zu erwähnen, um unsere sämmt- chen Mitbürger an dessen Umfang und Schwierigkeit, an die nsägliche Mühe jener Tage wo es vorgenommen ward, an den nvergeßlichen patriotischen Eifer einiger Municipalen und an ie pflichtvergessene Gegenwirkung anderer, die, ihre Eigenschaft, ls fränkische Beamte, gänzlich dabei aus den Augen setzten, u erinnern. Was auch immer der Erfolg jener Arbeit sein möge, so wird die Erinnerung daran unseren Nachkommen wich- ig bleiben, und Segen im Grabe wird auf den Rechtschaffenen uhen, die an jenen Tagen die Sache der Menschheit unermüd- ich vertheidigten.

Jetzt frage ich: eine Municipalität, die kaum vierzehn Tage ernannt, und mit dem Gang ihrer Geschäfte noch nicht ertraut ist, die zu ihrer innern Organisation, wegen der Ueber- äufung mit außergewöhnlichen, keine Verzögerung leidenden,

nach dem friedlichen Lauf der Dinge fremdartigen Geschäften, noch nicht hat vorschreiten können, die eine so schwere, so dringende Sorge für ihrer Mitbürger Erhaltung drückte, die so manchen Tag der Einsammlung der Willenserklärungen aller hiesigen Einwohner über ihre künftige Verfassung widmen mußte, und die erst seit vorgestern von zweien aus dem alten Stadtrath beibehaltenen Mitgliedern erledigt worden ist, — eine solche Municipalität sollte eine öffentliche Zeitungsrüge verdienen, wenn sie die Untersuchung einer Schlägerei nicht zu ihrem Hauptgeschäfte macht?

Ja, die Zeitungen sind allerdings die Wächter der Freiheit; ja, ich freue mich, daß auch in Mainz, welches nun nach zwei Monaten Bedenkzeit noch gar nicht weiß, ob es sich frei erklären soll, obwol Savoyen, Nizza, Brabant, Flandern, Lüttich, und sogar das Bisthum Basel ihm längst mit Beispiel vorangegangen sind, — auch in dem eroberten Mainz ein Zeitungsschreiber drucken darf was er will; daß er die unschlüssigen, schwachen, kleinmüthigen Einwohner dieser großen Pfaffenstadt, die sich nichts Schrecklicheres denken können, als den Gedanken mit dem Gewehr auf der Schulter freiwillig das zu thun, was sie unter ihrem Kurfürsten auf allerhöchsten Befehl thun mußten, durch unzeitige Anklage und Verdachterregung gegen eine erst vierzehn Tage bestehende fränkische Municipalität, noch unschlüssiger, mißtrauischer, kleinmüthiger macht, und ihnen gar mit dem Namen des Bürgers Cüstine, von dem sie ohnehin schon verkehrte Begriffe genug, als von einem unumschränkten Herrn, einer Art von Vicekurfürsten oder einem Erdengott haben, bei Gelegenheit den Gedanken beibringen möchte, als ob die Maßregeln ihrer fränkischen Civilbeamten die Zustimmung dieses wackern Generals nicht erhalten hätten, und gar von ihm mißbilligt würden. Ich sage, ich freue mich darüber, weil die Wahrheit doch am Ende siegen muß, und alsdann auch die Mainzer einsehen werden, wie ohne allen Vergleich vortheilhafter es ist, unter einer Verfassung zu wohnen, wo man jeder Sache bis auf den Grund nachspüren kann, als unter einem Herrn und seinen Subalternen, die ärger und despotischer als er selbst, das Sprechen, das Drucken, ja wäre es möglich, auch das Denken, verbieten möchten.

Allein daß eine Beschuldigung gegen die öffentlichen Beamten, die so zur Unzeit vorgebracht wird, so vereinzelt dasteht,

ohne alle Rücksicht auf die Lage dieser Beamten, blos um ch etwas gegen sie zu sagen hingeworfen wird, — dem ge- einen Besten nicht vortheilhaft sei, das Band der Eintracht ischen der Obrigkeit und der Bürgerschaft nicht befestigen, son- rn Anarchie und Verwirrung befördern helfe, und den Main- : nur in seiner schlaffen Gleichgültigkeit und Unentschlossenheit stärken müsse — habe ich das erwiesen, oder nicht? Ent- eidet, meine Mitbürger, und dann künftig mehr über des itungsschreibers zweite Frage.

Zweite Abtheilung.

---

ie zweite Frage lautet also!

„Man redet von Deputirten der hiesigen Bürgerschaft, die nach Paris geschickt werden sollen, um Commissarien von dem N. C. zu begehren. Gewisse Personen haben diese Deputir- ten entweder bereits in petto ernannt, oder denken sie näch- stens zu ernennen. Einige gedruckte Zeilen bei einer gewissen Subscription waren sorgfältig ausgestrichen, weil sie den Bür- ger zufällig an sein Wahlrecht in Ansehung dieser Deputirten erinnern konnten. — Ist das Rechtschaffenheit? Ist das Ge- rechtigkeit? — Pfui der Schande! Wißt es liebe Brüder und Mitbürger! Niemand, dem ihr nicht ausdrücklich Euer Wahl- recht übertragt, wählt Eure Deputirten nach Paris, sondern Ihr selbst, sowie Ihr bisher die Deputirten Eurer Zünfte ge- wählt habt, sowie Ihr künftig von dem Augenblick an, wo ihr Eure Willensmeinung erklärt, Eure Obern, Eure Seel- sorger, kurz alle Eure öffentliche Beamten, selbst wählen wer- det. Das Wahlrecht ist eines der wichtigsten, die ein freier Bürger besitzt. In der Ausübung dieses Rechts liegt ein großer Theil der Souverainetät des Volks, liegt das Geheim- niß, uns selbst und unsern Mitbürgern frohe Tage zu ver- schaffen. — Und Ihr wollt es zugeben, daß man Euch die- ses Recht gleich bei der ersten Veranlassung, die sich Euch zur Ausübung desselben darbietet — aus den Händen spiele?"

Die sogenannte Antwort auf diese Frage in Nr. 194 ge- t ebenfalls hierher.

„Ad. 2. Die Absendung dieser Deputirten findet der Bürger-General Cüstine ganz zwecklos, indem alles was diese Deputirte zu bitten hätten, insofern es nöthig und nützlich sein könne, ohne dieses Mittel geschehen werde. Ihr könnt also, liebe Mitbürger! die Kosten einer solchen Deputation einstweilen zu nothwendigen Bestimmungen verwenden. Was Euer Wahlrecht betrifft, so werdet Ihr noch oft genug Gelegenheit haben, es auszuüben. Bei jeder künftigen Ausübung laßt Euch die Regel empfohlen sein: daß Eure Wahl durchaus frei, das heißt, nicht das Werk des Zwanges oder der Ueberredung, sondern — das Werk der ruhigen Ueberlegung, die Folge der festen, auf Gründen beruhenden Ueberzeugung sein müsse, daß die gewählte Person besser als alle übrigen dem Amte vorstehen werde, welches ihr derselben anvertrauen wollt."

Das Wahre und Gute, welches der Redakteur in diesen beiden aus seiner Zeitung angeführten Stellen den Mainzern ans Herz legt, hätte nur unter der Bedingung eine vortheilhafte Wirkung hervorbringen können, wenn er es mit Irrigem und Schädlichem unvermischt gelassen hätte. Diese Scheidung vorzunehmen, ist eine so undankbare Arbeit, daß mich nur die Nothwendigkeit, vor der falschen Vorstellungsart des Fragenden zu warnen, dazu bewegen kann.

Das Wahlrecht, das Recht alle öffentliche Beamte sowol der gesetzgebenden, als der richtenden und der vollstreckenden Macht zu wählen, ist unstreitig das unveräußerliche Eigenthum des Souverains; und der alleinige rechtmäßige Souverain, ist das ganze Volk.

Ein freies Volk also versammelt sich in Urversammlungen an jedem Orte; jede Urversammlung wählt ihre Wahlmänner und schickt sie in die Wahlversammlung. In der Wahlversammlung gehen die Wahlen der Beamten vor sich. Das ist die Ordnung der Freiheit in Frankreich und in jedem Lande, wo das System der Stellvertretung, das einzige, welches mit dem echten Geist der Freiheit bestehen kann, angenommen ist.

Seit drei Jahren wählen die Franken alle ihre Beamten nach diesem Gesetz, und ich glaube mich nicht zu irren, wenn ich annehme, daß dies eine Thatsache ist, welche auch die Einwohner unserer Stadt ziemlich allgemein vor dem 20. December gewußt haben. Der Redakteur der Mainzer Zeitung hat ihnen

also damit nichts Neues gesagt, obschon auch die Wiederholung es Alten, wenn es etwas so Vortreffliches betrifft, immer sei- nen Nutzen haben kann.

„Das Geheimniß, uns selbst und unsern Mitbürgern frohe Tage zu verschaffen, liegt," wie der Fragende weiter sagt, „in der Ausübung des Wahlrechts." Auch darin gebe ich ihm Beifall. Er hat sogar in der Beantwortung seiner Frage verathen, worin dieses Geheimniß besteht, indem er uns belehrt, daß man nur solche Menschen zu Aemtern wählen müsse, die besser als alle andere den Aemtern vorstehen können. Dem Amt einen Mann, und nicht dem Mann ein Amt, das ist die goldene Regel. Es kann Jemand Talent und Rechtschaffenheit haben, ohne deswegen für jede Stelle zu taugen. Jede Stelle erfordert Einsichten von besonderer Art, die sich nicht allemal erst im Amte selbst erwerben lassen.

Die Veranlassung zur nochmaligen Anregung dieser wichtigen Wahrheiten nimmt der Redakteur von einem Gerücht, als sei man Willens, im Namen der hiesigen Bürgerschaft Deputirte an den Nationalconvent nach Paris zu schicken. „Man redet davon," sagt das Zeitungsblatt; und auf dieses Gerede hin, wird Verdacht gegen „gewisse Personen" ausgestreut. „Gewisse Personen, heißt es nämlich ferner, haben diese Deputirten entweder bereits in petto ernannt oder denken sie nächstens zu ernennen."

Gewisse Personen! Eine so unbestimmte Beschuldigung macht einen üblen Eindruck, und ist der republikanischen Freimüthigkeit nicht angemessen. Entweder geradezu angeklagt, oder geschwiegen. Wenn nicht übrigens so Manches mich überzeugte, daß hierbei mehr Uebereilung als böser Wille stattfindet, so würde ich fragen, ob es erlaubt sei, dem Publikum von Dingen vorzusprechen, welche bei gewissen Personen erst nächstens in Ueberlegung gezogen werden sollen? Die Anklage, als habe man die Deputirten bereits in petto ernannt, ist so wenig zuverlässig, daß der Redakteur selbst sich genöthigt sieht, zu der Alternative eine Zuflucht zu nehmen: man denke wenigstens, sie nächstens zu ernennen. Seit wann wäre es ein Verbrechen, an eine Ernennung — zu denken? und wer denkt dann daran?

Es ist des Geheimnißvollen noch mehr. „Bei einer gewissen Subscription waren einige gedruckte Zeilen sorgfältig ausgestrichen, weil sie den Bürger zufällig an sein Wahlrecht in

Ansehung dieser Deputirten erinnern konnten." Wieder eine gewisse Subscription; und wieder eine unverbürgte Behauptung, daß man mit der Ausstreichung der gedruckten Zeilen darin, gerade das habe verhüten wollen, daß der Bürger nicht an sein Wahlrecht denken solle? Hier weiß also der Leser nicht, von welcher Subscription die Rede ist; nicht, was die weggestrichenen Zeilen enthalten; ob man sich gerade des Wahlrechts dabei erinnern mußte, und ob man wol im Ernste habe verhindern wollen, daß daran gedacht würde?

Darauf folgt dann mit einem gewissen Nachdruck der Ausruf! „Ist das Rechtschaffenheit? Ist das Gerechtigkeit? Pfui der Schande!" Und zuletzt der Vorwurf, daß man damit umgehe, dem Volk das Wahlrecht aus den Händen zu spielen. Mich dünkt, ein Mann, der nicht wüßte, wer die gewissen Personen sind, gegen welche diese Beschuldigung gerichtet ist, würde dabei nichts Anders denken können, als entweder: daß der Redakteur in einem despotischen Lande wohne, wo es nicht erlaubt ist, die Menschen und die Dinge bei ihrem Namen zu nennen, oder: daß er weder gerecht noch redlich zu Werke gehe, indem er Dinge und Menschen mit dunklen Worten andeutet, gegen welche Grund zur öffentlichen Klage vorhanden ist.

Nichts ist leichter, als ein: „Pfui der Schande!" auszurufen, und dadurch eine unbestimmte Vorstellung von der Größe des angeschuldigten Verbrechens zu geben. Allein, es wird durchaus nothwendig, unsern Fragenden mit sich selbst zu vergleichen, um ein richtiges Urtheil über ihn zu fällen. Als er behauptete, daß gewisse Personen den hiesigen Bürgern ihr Wahlrecht aus den Händen spielen wollten, zweifelte er an ihrer Rechtschaffenheit und rief: Schande über sie! Kaum aber hat der Bürger Cüstine die Absendung der Deputirten zwecklos gefunden, so wird das Wahlrecht auch dem Fragenden schon die gleichgültigste Sache von der Welt und die lieben Mitbürger werden belehrt, daß sie noch oft genug Gelegenheit haben werden, es auszuüben. Ich bin überzeugt, daß unser ehrwürdiger General dem Redakteur für dieses Compliment nicht viel Dank weiß.

Wenn es einigen hiesigen Bürgern zweckmäßig geschienen hat, Deputirte nach Paris zu schicken, so werden sie vermuthlich ihre Gründe dazu gehabt haben. Ein anderer Bürger hält diese Absendung, vermuthlich auch aus Gegengründen, für überflüssig. Was ist da zu thun? Die Gründe auf beiden Seiten

anzuhören, sie gegen einander abzuwägen, sich wo möglich über das Resultat zu vergleichen — aber auch, wenn keine Partei die andere überzeugen kann, jeder die Freiheit zu lassen, nach ihrer Ueberzeugung zu handeln.

Was thut aber der Zeitungsschreiber? Bürger Cüstine," sagt er, „hält diese Absendung für zwecklos — also könnt Ihr sie unterlassen." Die bloße Meinung dieses verdienstvollen Mannes, ohne alle Untersuchung, soll uns also blindlings leiten? Mitbürger! Nicht wahr? der Freiheitswächter hat diesmal auf seinem Posten geschlafen und im Traum gesprochen?

Scheint nicht Alles hier darauf hinauszulaufen, daß nicht die Sache an sich selbst tadelhaft ist, sondern daß sie es nur dadurch wird, weil sie in diesem, nicht in jenem Kopf ersonnen wird? Wenn zum Beispiel, der Bürger-General die Absendung der Deputirten nach Paris gut geheißen, oder zuerst beschlossen hätte, dann hätte der Redakteur nichts zu fragen gehabt und die Sache ganz in der Ordnung gefunden. Aber „gewisse Personen" lassen sichs beigehen, so einen Gedanken zu haben; das ändert in seinen Augen Alles; nun ist es erlaubt an ihrer Rechtschaffenheit zu zweifeln, Schande über sie zu rufen, gefährliche volksverrätherische Absichten ihnen beizumessen. Warum dies alles? Hat ein Bürger mehr Recht zu denken, zu erwägen was gut oder böse sei, und seinen Mitbürgern Vorschläge zu machen, als ein anderer? Sind sie nicht an Rechten gleich? Und steht es nicht ganz insbesondere jedem Menschen auf dem ganzen Erdboden frei, wenn er seinen Kerkermeistern nur entrinnen kann, sich bittend und fordernd vor den Thron der Gerechtigkeit, vor die Versammlung der Väter des Volks zu stellen? Wer ist der Bürger, der hierüber Erlaubniß zu ertheilen oder zu verweigern hat?

Man wird einwenden, darin liegt das Verbrechen nicht, sondern in der Anmaßung „gewisser Personen" die ihre Deputirten im Namen der hiesigen Bürgerschaft nach Paris schicken, und sie von der Bürgerschaft nicht wählen lassen wollen. Hätte ich hundert Dukaten, so wollte ich sie gleich als einen Preis für denjenigen ausrufen lassen, der gewissen Personen eine solche Absicht gehabt zu haben beweisen würde! Dann würde man doch dahinter kommen, wer eigentlich so hinterlistig die Freiheit und Gleichheit, die Souverainetät und das Wahlrecht des Volks untergraben will!

Derjenige, der den Preis gewänne, würde ihn gewiß redlich

verdient haben. Denn würde er nicht die schwerste Aufgabe von der Welt aufgelöset, nicht das Unmögliche möglich gemacht haben, indem er Absichten klar und deutlich erwiesen und an den Tag gelegt hätte, die nach des Zeitungsschreibers eigener Aussage, nur noch in petto, das heißt, im Herzen (oder vielleicht im Hirn) gewisser Personen, oder auch vielleicht noch nicht einmal da, sondern blos im Reich der Möglichkeiten existiren?

In allem Ernst, keine Anmaßung kann leicht größer sein, als diese, daß sich Jemand unterfängt, einige seiner Mitbürger öffentlich der Schande zu widmen, weil er glaubt, sie könnten vielleicht einmal einen unlautern Gedanken haben? In einem freien Staate, wo die Gedanken zollfrei sind, muß man die Menschen nach ihren Handlungen richten, und wenn man von ihren unredlichen Absichten spricht, wenigstens ihr eigenes Wort gegen sie zeugen lassen. In das Innere des Herzens zu sehen, wenn es sich nicht durch Reden und Thaten offenbart, ist Menschen nicht gegeben. Eine unerweisliche Beschuldigung, ist nach dem eigenen Ausspruch des Fragenden, eine Verläumdung, und ich setze noch hinzu, eine solche Beschuldigung, welche vermöge der Natur des Menschen unerweislich bleiben muß, ist Unsinn.

Doch wir halten das Endurtheil noch zurück; denn es kommt auch ein Corpus delicti zum Vorschein. „Einige gedruckte Zeilen bei einer gewissen Subscription waren sorgfältig ausgestrichen." Dies ist allerdings auffallend. Warum mag es wohl geschehen sein? Hätte man nur die gedruckten Zeilen, so ließe sich die Veranlassung zum Ausstreichen vielleicht aus dem Inhalt derselben muthmaßen, und das Publikum könnte urtheilen.

Wozu diese Weitläuftigkeit? Der Redakteur weiß schon die Veranlassung des Ausstreichens; man höre ihn: „weil diese Zeilen den Bürger zufällig an sein Wahlrecht erinnern konnten." Das müssen wir denn wol dem Redakteur auf sein Wort so lange glauben — bis uns Jemand jene Subscription und jene sorgfältig ausgestrichenen Zeilen vorweisen kann.

Ich kann dem Publikum, da der Fragende sich ganz unbestimmter Ausdrücke bedient, nur eine Vermuthung vorlegen, von welcher Niemand besser als er, der Fragende selbst, wird sagen können, ob sie zutrifft oder nicht. Aufrichtig gestehe ich aber, daß ich glaube, folgender Aufsatz sei wirklich derjenige, von welchem er in seiner zweiten Frage spricht.

Die allgemeine Administration zu Mainz hielt es für ihre

Pflicht, Commissarien an alle Ortschaften in dem diesseits Rhein liegenden Bezirk der Städte Bingen, Mainz, Worms und Speier abzusenden, welche die Willenserklärung der Einwohner über die Annahme oder Verwerfung der fränkischen Verfassung einsammeln und die Stimmen für letztere mit eines jeden eigenhändiger Unterschrift aufnehmen sollten. Sie erhielten zu dem Ende eine eigends ausgefertigte Vollmacht, eine gedruckte Instruction und einen Bogen zu den Unterschriften, auf welchem Folgendes vorangedruckt war:

„Im Namen des Allmächtigen erklären wir Bewohner des Orts, N. N. daß wir der zeitherigen drückenden Verfassung müde, Erleichterung und gänzliche Umänderung derselben wollen. Zu schwach, um uns bei dieser so nothwendigen Verbesserung unseres Zustandes vertheidigen zu können, flehen wir den Schutz unserer Nachbarn, der Franken, an, wollen uns ihren Gesetzen, so weit sie immer auf unsere Lage und unser Klima anwendbar sind, unterwerfen. Es sollen deswegen Abgeordnete an die Gesetzgeber Frankreichs geschickt werden, welche denselben unsere Gesinnungen bekannt machen, sie von der Wichtigkeit dieser Verbindung überzeugen und uns von ihnen Commissärs erwirken sollen, die gemeinschaftlich mit uns an Verbesserung unserer alten Constitution nach der fränkischen arbeiten werden. Die Wahl dieser nach Paris abzuschickenden Deputirten überlassen wir unsern Brüdern zu Mainz, wenn wir anders keine Glieder aus unserer Mitte in kurzer Zeit nach Mainz schicken, die mit denselben wirken sollen. Gegeben den — 1792 —“

Aus den hier durch gesperrten Druck ausgezeichneten Zeilen erhellt es deutlich, daß man, um den Landbewohnern die Mühe zu ersparen, zur bloßen Ernennung derjenigen Abgeordneten, welche keinen andern Auftrag an den Nationalconvent als die Darbringung unserer Freierklärung und die Bitte um Commissarien haben sollten, nach Mainz zu reisen, es ihnen anheim stellte, ob sie selbst zur Wahl kommen, oder es bei der von ihren Brüdern (der Bürgerschaft) in Mainz vorzunehmenden Wahl bewenden lassen wollten.

Diese Einrichtung war aus mehren Gründen rathsam; einmal, weil die Absendung der Abgeordneten, nachdem Alles *um uns her, in Savoyen* ꝛc. sich schon frei erklärt hatte, nicht

frühzeitig genug vor sich gehen konnte; zweitens, weil die Ernennung derselben, blos zu diesem Geschäft schlechterdings nicht von einer bedeutenden Beziehung auf das künftig auszuübende Wahlrecht des Volks bei Besetzung der öffentlichen Aemter sein konnte; drittens, weil die Kosten der Zusammenkunft, blos zu diesem einen Endzweck wohl erspart werden konnten; viertens, weil die regelmäßige Wahl eine neue Organisation nach den Grundsätzen der fränkischen Republik schon voraussetzte, da doch diese Organisation gerade dasjenige war, wozu sich die hiesigen Bürger Commissarien von dem Nationalconvent erbitten sollten.

Der Erfolg hat erwiesen, daß diese Art die Sache einzuleiten auf dem Lande den erwünschtesten Beifall erhalten hat. Nirgends sind Einwendungen dawider gemacht worden, nur haben sichs einige der nahgelegenen Gemeinden vorbehalten, von dem Wahltage vorher benachrichtigt zu werden, um auf demselben erscheinen zu können.

Die hiesige Municipalität, welche das Geschäft übernommen hatte, die Einwohner der Stadt Mainz um ihre Willenserklärung anzugehen, verlangte zu dem Ende von der allgemeinen Administration etliche Exemplarien jener gedruckten und zur Unterschrift vorzulegenden Erklärung, um auch hier in Mainz gleichförmig mit den übrigen Ortschaften dieses Geschäft zu vollbringen. Jener letzte Satz aber, des Inhalts, daß „die Wahl dieser nach Paris abzuschickenden Deputirten den Brüdern zu Mainz zu überlassen sei, paßte nicht auf Mainz, sondern blos für das Land. Die Mainzer konnten nicht zu sich selbst oder von sich selbst sagen; wir überlassen . . . die Wahlen unsern Brüdern zu Mainz — . . . wenn wir nicht nach Mainz schicken wollen. Was war also natürlicher, als daß diese Zeilen auf den hier in der Stadt gebrauchten Exemplarien weggestrichen werden mußten, wenn man nicht etwas Widersinniges sagen wollte?

Ist dem Redakteur der Mainzer Nationalzeitung eine andere Subscription als diese bekannt, wo einige gedruckte Zeilen weggestrichen waren, so mag er es dem Publikum bekannt machen. Ich weiß nur von dieser, und habe nun, wie ich glaube, bis zum Ueberfluß gezeigt, daß dabei nichts Hinterlistiges, nichts Verfängliches, Volksverrätherisches statt gefunden habe, daß man auf keine Weise damit das Wahlrecht der hiesigen Bürger aus ihren Händen habe spielen wollen, und daß die ausgestrichenen

Worte nicht darum ausgestrichen waren, weil sie den Bürger an sein Wahlrecht erinnern konnten.

Wenn aber, wie ich meines Theils nicht zweifle, diese unschuldige Veranlassung den Redakteur der Zeitung zur Bekanntmachung seines unzeitigen und ungegründeten Verdachts verleitet hat, so ist er es sich selbst schuldig, seine Uebereilung einzugestehen, und seine Mitbürger werden dabei noch die Bemerkung machen, wie nachtheilig das Mißtrauen, welches er dadurch erregte, der guten Sache hätte werden können. Bei dem wichtigsten Geschäfte, das sich in diesem Zeitpunkt denken läßt, der Einsammlung der Stimmen für die Freierklärung, die Lauterkeit der Absichten der öffentlichen Beamten die sich damit beschäftigten, verdächtig zu machen, hieß unstreitig alles Mögliche thun, um ihre ganze Arbeit zu vereiteln. So bedenklich ist die willkürliche Einmischung einer unberufenen Hand in eine zu guten Zwecken festgesetzte und bestehende Ordnung! Es ist ein himmelweiter Unterschied zwischen den Denunciationen wirklich begangener Versehen und Verbrechen oder auch erweislicher Pläne der Bosheit, und zwischen dunklen, unbestimmten, übereilten, grundlosen Beschuldigungen, womit man unverdientes Mißtrauen erregt und das Band der Einigkeit auflösen hilft.

Die Absendung einiger Abgeordneten nach Paris um die Freierklärung der hiesigen Nation vor den Nationalconvent zu bringen, scheint jetzt in der That entbehrlich geworden zu sein, nicht blos, weil der Bürger Cüstine sie für zwecklos hält, sondern, weil die so eben erschienenen Dekrete des Nationalconvents vom 15. December über die Behandlung der von den fränkischen Heeren in Besitz genommenen Länder, die nahe Ankunft der so lange und so sehnlich von uns gewünschten Commissarien schon verkündigen. Ihre Gegenwart wird die Schwachen, die Lauen, die Furchtsamen, die Unschlüssigen, stärken, anfeuern, mit Muth und Männersinn begaben; ihr Rath wird uns leiten und unsere Einverleibung mit Frankreich beschleunigen.

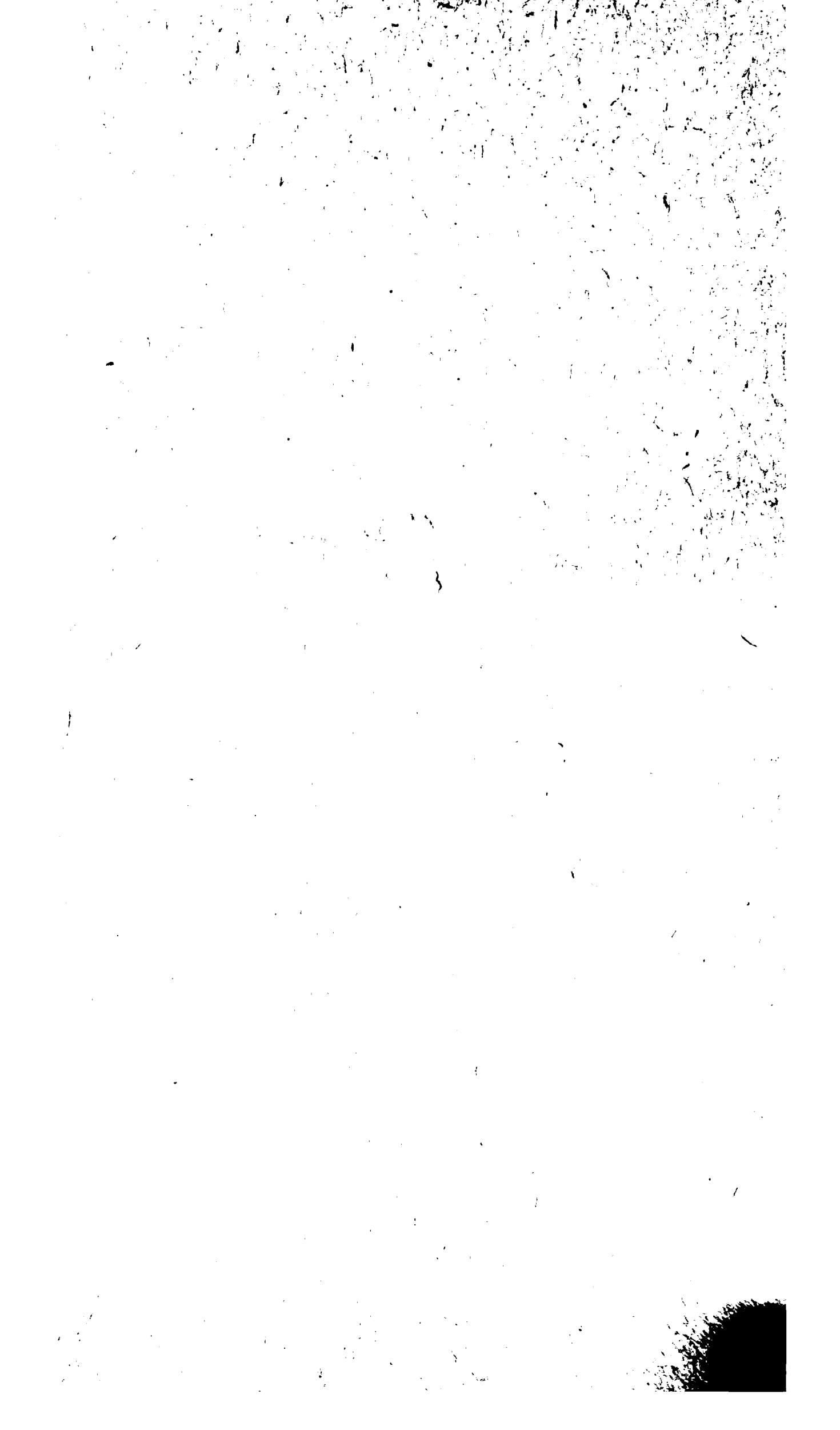
Es ist aber auch eine dem würdigen General Cüstine schuldige Gerechtigkeit, hier noch zu erklären, daß seine eigene Meinung über die Absendung der Abgeordneten nach Paris, von dem Redakteur der Zeitung wahrscheinlich mißverstanden worden sei. Eine Maßregel, welche die Einwohner von Savoyen, Lüttich, Belgien, Basel, Nizza für gut befunden haben, konnte auch in den Rheingegenden nicht gemißbilligt werden, ausge-

nommen insofern man dem General die unrichtige Vorstellung davon gemacht h[illegible]e, daß sie nicht das Werk des ganzen Landes sondern gewiss[illegible]r einzelner Personen sein, nicht eine öffentliche, sondern eine Privatangelegenheit betreffen sollte. Ich glaube nun die hiesige Municipalität gerechtfertigt zu haben, und ermahne nochmals alle Freiheitsfreunde zur Eintracht.

Forster.

CIRCULATING
LIBRARY

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building